NAZIONALE
B. Prov.
1145
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX

Palchetto I

Num.° d' ordine 14 a 16

B. Pers. III 1145

HISTOIRE MODERNE.

TOME SEIZIEME.

Q 87
12266

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME SEIZIEME,

CONTENANT l'Hiſtoire des Terres Polaires.

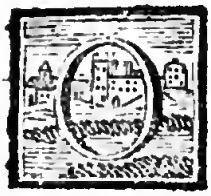
Trois livres relié.

A PARIS,
Chez la Veuve DESSAINT, Libraire;
rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DES
TERRES POLAIRES.

CHAPITRE PREMIER.



ON appelle *Terres Polaires* les terres qui approchent le plus des pôles. Les *Pôles* ſont les 2 points oppoſés l'un à l'autre & éloignés chacun de 90 degrés de l'Equateur ; c'eſt-à-dire, les deux bouts du monde. Le mot de Pôle vient du grec πολεῖν, qui ſignifie tourner, parce que les pôles ſont les deux bouts de l'axe, ſur lequel on ſuppoſe que la terre tourne. L'un s'appelle *Arctique* & l'autre *Antarctique*. Le pôle arctique eſt le pôle ſeptentrional. On le nomme arctique du mot grec ἄρκτος, qui veut dire *Ours*, parce que la derniere étoile de la conſtellation, que les Aſtronomes appellent *Petite Ourſe*, marque le pôle ſeptentrional. Le pôle antarctique eſt le pôle méridional ; on lui donne le nom d'Antarctique, qui eſt com-

posé de deux mots grecs ἀντὶ, qui veut dire contre ou opposé, & d'ἄρκτος; c'est-à-dire, opposé à celui de l'Ours.

Du côté du pôle Antarctique on n'est point arrivé au-delà des terres des Etats & de feu ; mais on est presque parvenu jusqu'au pôle Arctique. On a donné aux Pays qui s'y trouvent les noms suivans; le *Groenland*, le *Spitzberg*, le *Nouvelle-Zemble*, la *Samojicie*, l'*Islande*, la *Laponie*, la *Norwege* & la *Sibérie*.

ARTICLE PREMIER.

§. I.

Le Groenland.

Sa situation. LE Groenland est borné au midi, par l'Océan ; à l'Orient, par la mer glaciale; à l'Occident, par la mer & les détrois d'Hudson & de Davis qui la séparent de l'Amérique. On est en doute si le La Peirere. Groenland ne va pas se joindre à l'Amérique vers le Nord-Oueſt, & l'on ne peut déterminer son étendue ; on sait seulement que ce pays commence au Cap Farwal, à la hauteur de soixante degrés & Hubner. demi, & s'étend au-delà du quatre-vingtieme, ce qui fait plus de cinq cent lieues de long. Tout le continent est hérissé de montagnes fort élevées, & toujours couvertes de neiges & de glaçons. Entre ces montagnes il se trouve des vallées, dont le sol engraissé par la fiente des oiseaux, qui y sont en grande quantité, produit de l'herbe fort longue, & plusieurs plantes.

Le climat, au rapport des Danois, y eſt aſſez tempéré; mais le tems eſt fort inconſtant. Le ſoleil y eſt très-chaud & très-brillant en été: l'hiver de cette contrée n'eſt pas inſupportable, quoiqu'il y faſſe un froid très-pénétrant, qui eſt cauſé par un vent du Nord-Eſt; ce vent traverſant tout le continent, ſe charge ſur les montagnes de particules de glaces, qui font ſur le rivage le même effet que des coups de verges. Ces particules glacées ſont très-viſibles, ſur-tout au ſoleil, où on les voit reluire comme de petits fils d'argent: lorſque le tems eſt couvert, elles forment un brouillard épais & tombent en pluie très-fine. Climat.

Depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Mai, toutes les côtes de cette terre ſont environnées de glaces fort épaiſſes qui en défendent l'approche & qui ne ſe fondent pas même en été. On y voit quelquefois des Iſles de glaces d'une lieue de tour, & de ſoixante-dix ou quatre-vingt braſſes de profondeur dans la mer. Toutes ces glaces donnent une eau douce. Glaces.

Le ſoleil y paroît continuellement ſur l'horiſon depuis le mois de Mai juſqu'au mois de Juillet. Pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier il ne ſe montre pas, ou ne paroît que très-peu de tems; un crépuſcule de pluſieurs heures donne une clarté qui dédommage de l'abſence du ſoleil. On voit ſouvent ſur la fin de l'été, autour de cet aſtre, un anneau, ou même deux ou trois, qu'on appelle *Parhélies*.

Outre que les nuits y ſont éclairées par la lune, comme ailleurs, elles reçoivent encore une lumiere conſidérable des neiges & des glaces, dont tout le continent eſt couvert. Au défaut de la lune, l'aurore boréale prend ſa place. Cette clarté paroît d'abord auſſitôt que les jours commencent à diminuer, & ſon éclat augmente à meſure que les nuits ſont longues & obſcures : elle brille pendant tout l'hiver, diminue quand les jours allongent, & diſparoît tout-à-fait au commencement de l'été. Toutes les fois que le ciel eſt ſerein, on voit cette lumiere ſuccéder au crépuſcule ; elle ſautille continuellement, & jette toute la nuit une lueur qui ſurpaſſe le plus beau clair de lune. Elle ſe leve toujours au Nord-Oueſt, & s'élance vers le Sud, en rempliſſant ſouvent tout l'hémiſphere. Quelque tems qu'il ait fait pendant la journée, l'aurore boréale ne manque jamais de paroître à la chute du jour, pourvu que le tems ſoit net & calme : ſa lumiere eſt ordinairement d'un jaune blanchâtre, & éclaire aſſez pour qu'on puiſſe lire aiſément.

Aurore boréale.

§. II.

Découverte du Groenland.

Un Gentilhomme de Norwege, nommé *Torwalde*, & ſon fils *Eric*, ſurnommé *le Rouſſeau*, ayant commis un meurtre dans leur pays, s'enfuirent en Iſlande : Torwalde y mourut : Eric, homme violent & colere, tua de nouveau un hom-

me dans cette Iſle. Pour échapper au ſupplice dont il étoit menacé, il prit la réſolution de s'enfuir dans une terre, qu'on lui dit avoir vue à l'Oueſt de l'Iſlande, à quatre ou cinq jours de navigation.

Eric aborda dans une petite Iſle, & paſſa enſuite dans le continent, qu'il nomma *Groenland*; c'eſt-à-dire, pays verd, à cauſe de la verdure de ſes pâturages.

Bleffkenius qui a abordé au Groenland, dit au contraire qu'on l'a appellé Pays verd, parce qu'il ne produit aucune verdure.

Trois ans après ſon arrivée dans ce pays, Eric retourna en Iſlande, & ſe réconcilia avec les Iſlandois; il leur rapporta, que la terre qu'il avoit découverte avoit beaucoup de bétail & d'excellens pâturages; que la chaſſe & la pêche y étoient très-abondantes: enfin il leur fit de ce pays un tableau ſi avantageux, qu'un grand nombre d'Iſlandois ſe déterminerent à l'y ſuivre.

Cette colonie s'établit ſur les côtes orientales du Groenland, les plus voiſines de l'Iſlande.

Quelque tems après le fils d'Eric, nommé *Leiffe*, étant allé en Norwege, parla au Roi de la bonne terre que ſon pere habitoit. Ce ſouverain, qui depuis peu s'étoit fait chrétien, retint Leiffe à ſa cour tout l'hiver. Il le fit inſtruire dans la Religion chrétienne, le fit baptiſer, & le renvoya l'été ſuivant à ſon pere, accompagné d'un Prêtre, pour inſtruire les nouveaux Colons. Ce Prêtre baptiſa Eric & tout ſon peuple.

Le zele de ces Néophytes s'étant accru, ainſi que leur nombre, ils bâtirent quelques Villes, pluſieurs Couvens, & un grand nombre de Paroiſſes. *Gardo* fut la principale de ces Villes, la capitale du Groenland, le ſiége de ſes Evêques.

Dès ce tems-là le Groenland avoit ſes habitans originaires, & le petit Etat d'Eric occupoit un terrain d'environ trente ou quarante lieues de circonférence : il payoit un tribut annuel aux Rois de Norwege, qui avoient défendu à leurs ſujets d'aller au Groenland ſous peine de la vie.

En 1348 une grande peſte, appellée *peſte-noire*, ayant fait périr une multitude d'habitans des contrées ſeptentrionales, les voyages en Groenland commencerent à devenir fort rares ; d'autres événemens les firent ceſſer ; c'eſt ainſi qu'on a perdu alors la connoiſſance de ce pays.

Frobisher, *Voyage à la Baie d'Hudſon.*

Le Capitaine Frobisher, Anglois, fut le premier qui aborda au Groenland, environ deux cent ans après le voyage des Norvégiens, en 1576, 1577 & 1578. Il trouva ſur la côte orientale, à ſoixante-degrés huit minutes de latitude, le détroit qui porte ſon nom ; il le remonta juſqu'à trente ou quarante lieues, & crut qu'il traverſoit le continent ; mais il paroît qu'il s'eſt trompé, car ſi ce paſſage a exiſté, il ſe trouve aujourd'hui fermé par une grande quantité de glaces.

Les habitans du lieu où il prit terre attaquerent d'abord les Anglois ; mais ils ne tinrent pas long-tems ; ils s'enfuirent dans les montagnes. Trois de ces ſauva-

ges ayant été bleſſés, grimperent ſur les pointes les plus élevées des rochers & ſe précipiterent dans la mer.

Frobisher remarqua que les maiſons que ces barbares avoient abandonnées, n'étoient que des tentes faites avec de peaux de veaux marins, étendues ſur quatre groſſes perches, couſues fort adroitement avec des nerfs; que toutes ces tentes avoient deux portes, l'une du côté du Sud, & l'autre du côté de l'Oueſt. Il emmena une femme enceinte & un petit enfant qni étoient reſtés dans une de ces cabanes, avec une vieille fort hideuſe. Cette vieille, dont les Anglois ne voulurent pas ſe charger, fit tous ſes efforts pour empêcher l'enlevement de la jeune femme; elle pouſſoit des hurlemens épouvantables.

Les Anglois, pendant le tems qu'ils reſterent dans cette Iſle, ne purent jamais apprivoiſer les ſauvages qui l'habitoient, ceux-ci employerent même toutes ſortes de ruſes pour les faire donner dans les piéges qu'ils leur tendoient.

§. III.

Les Groenlandois.

L'origine des Peuples de ce pays eſt tout-à-fait inconnue : ces Inſulaires ſont généralement petits & ramaſſés, leur taille n'excede pas quatre pieds; ils ont le viſage large & plat, le net camu, écraſé, l'iris de l'œil jaune-brun & tirant ſur le noir, les paupieres retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la

Leur portrait.

bouche très-grande, le bas du visage étroit, les levres grosses & relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lissés, la peau de couleur d'olive foncée.

Les femmes sont aussi laides que les hommes ; elles leur ressemblent si fort qu'on a peine à les distinguer. Elles sont beaucoup plus petites, elles ont les mains & les pieds fort courts ; leurs mamelles sont si longues & si molles, qu'elles donnent à teter à leurs enfans pardessus l'épaule ; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon. Leur couleur est aussi d'un brun d'olive ; quelques personnes ont observé deux femmes & une jeune fille Groenlandoises, amenées en Danemarck en 1655, & ont assuré qu'elles n'avoient du poil que sur la tête, & qu'elles n'étoient point sujettes aux indispositions périodiques de leur sexe.

Olearius.

M. Egede. Ces Insulaires viennent tout blancs au monde ; cette couleur olivâtre est la suite de leur malpropreté : la fumée, dans laquelle ils sont continuellement, la graisse & l'huile qu'ils manient tous les jours, dont ils se barbouillent continuellement le corps & le visage, est ce qui donne une couleur brune & olivâtre à leur peau.

Maladies. Ces peuples sont d'une bonne complexion ; ils ne connoissoient aucune maladie contagieuse avant l'arrivée des Européens. Un Groenlandois qui avoit gagné la petite vérole en Danemarck, de retour en son pays, en 1733, la communiqua à ses compatriotes : le froid

du pays empêcha l'éruption des boutons. Comme on n'avoit dans ce pays aucune connoiſſance de cette maladie, ni des remedes qui y ſont propres, elle enleva pluſieurs centaines d'habitans; les autres ne s'en garantirent qu'en abandonnant les malades & le canton où ils étoient.

Le ſcorbut eſt une maladie plus commune, & pour ainſi dire, la ſeule du pays. Ces ſauvages le guériſſent avec du cochléaria qui croît ſur leur terrain, ou avec une certaine plante, dont les feuilles ſont fort épaiſſes & d'un goût très-piquant.

Ils ne connoiſſent ni médecins ni chirurgiens; ſi quelqu'un d'entr'eux a une bleſſure, il couvre la plaie avec une ſangle de peau: elle ſe guérit ordinairement en peu de jours. Ils ont une eſpece de charlatans ou ſorciers qui abuſent très-ſouvent de leur ſimplicité: quand quelqu'un eſt attaqué d'une maladie conſidérable, ces charlatans tournent autour de lui, tiennent toutes ſortes de poſtures extravagantes, font des tours d'adreſſe, à peu-près comme nos eſcamoteurs. Ils feignent d'arracher de la partie affectée du malade une griffe ou un nerf, ou quelqu'autre partie d'un animal: ils la montrent enſuite avec un air ſatisfait, en aſſurant au malade que la cauſe de ſon mal eſt ôtée. Preſque toujours le malade guérit, ſoit parce que ce ſtratageme calme ſes craintes, ſoit parce que ſa conſtitution eſt forte & bonne, & cette guériſon ſoutient le crédit de l'impoſteur. Ces charlatans débitent des chapelets, faits de petits os, ou d'autres matieres: ils

ſont mettre ces bagatelles au cou, & leur attribuent la vertu de conſerver la ſanté, de porter bonheur dans les entrepriſes.

Ces peuples ſont rarement malades & parviennent à un âge aſſez avancé : la ſeule incommodité à laquelle ils ſont ſujets, & qui eſt fort commune parmi eux, eſt la cécité. Comme ils ſont continuellement éblouis par l'éclat de la neige & aveuglés par la fumée, dont leurs habitations ſont toujours remplies, la plupart perdent la vue en avançant en âge.

Leur caractere. En général les Groenlandois ſont fort ſimples, ſans être ſtupides : quoiqu'ils n'ayent ni loix ni regles de bienſéances & de politeſſe, ils ſont ſociables, paiſibles & ſecourables entr'eux. L'union & l'égalité dans laquelle ils vivent eſt admirable : leur amitié ne ſe montre point par des complimens & par des révérences. Quand quelqu'un arrive chez un autre pour lui faire viſite, on ne le ſalue point en entrant : on le reçoit ſans ſe déranger ; on lui montre ſimplement du doigt une place pour s'aſſeoir ; il s'y place : s'il veut ſe retirer, il ſe leve, s'en va, ſans autre cérémonial. L'envie, la haine, la trahiſon, les voies de fait, ſont inconnues parmi eux : ils n'ont jamais de guerre avec leurs voiſins : leurs armes ne ſont que pour la chaſſe.

La jeuneſſe eſt d'une ſageſſe exemplaire ; rarement on entend parler de débauches entre les deux ſexes. Les Danois ont ſouvent eu envie de ſéduire quelques filles du pays ; mais jamais ils n'ont pu en venir à bout.

Ces Insulaires ne prennent aucune précaution pour la sureté de leurs effets ; cependant il ne s'y fait aucun vol : une espece d'instinct les porte à éviter tout ce qui peut leur être nuisible & les détermine au bien. Un Groenlandois, ne pouvant seul suffire aux exercices qui lui fournissent sa nourriture, est obligé de se conserver l'amitié des autres, de partager leurs travaux pour qu'ils partagent les siens, de contribuer à la chasse, à la pêche, s'il veut participer au produit. L'un ne possédant que les mêmes choses que l'autre, il n'est pas tenté de lui ravir un bien qu'il ne desire pas, & qu'il ne seroit point difficile de lui reprendre la nuit, ou en son absence. Leurs mœurs.

Leur façon de penser n'est pas de même à l'égard des étrangers ; ils les estiment beaucoup moins qu'eux ; & ils sont persuadés que les autres Nations viennent de la leur. Ils ne leur sont honnêtes & affables que par crainte, parce qu'ils les regardent comme plus forts & plus braves qu'eux : ils les volent sans scrupule, lorsqu'ils peuvent le faire avec sureté ; & s'ils reçoivent du bien d'un étranger, ils ne lui en marquent pas la plus légere reconnoissance. On rapporte un trait qui caractérise la haine féroce qu'ils ont pour eux. Quelque-tems avant l'établissement de la colonie Danoise, un matelot s'étant trop avancé dans le pays fut assommé par des Groenlandois : ils sucerent son sang avec beaucoup d'avidité, par des ouvertures

qu'ils lui avoient faites en différens endroits du corps.

§. IV.

Habillemens des Groenlandois.

Habillement des hommes. L'habillement des Groenlandois eſt un ſurtout étroit, fait de peau de daim ou de chien-marin : il a des manches & un capuchon, comme l'habit des Moines ; il deſcend juſqu'aux genoux ; il eſt taillé en pointe pardevant & par derriere. En été ils portent le poil en dehors ; en hiver ils le mettent en dedans : leurs culottes & leurs bas ſont de la même peau que l'habit.

Comme ils ne connoiſſent ni lin ni chanvre, ils ne font aucun uſage du linge : leurs chemiſes ſont faites d'inteſtins de poiſſons, couſus avec des nerfs fort déliés : ils portent quelquefois des camiſoles faites de peau d'oiſeaux.

Lorſqu'ils vont à la pêche des baleines, ils couvrent leurs habits ordinaires d'une caſaque de peau de veau-marin, ſans poil & aſſez large : la culotte & les bottes tiennent à ce ſurtout, ne font qu'une ſeule piece, qui eſt ſi bien couſue que l'eau ne peut la pénétrer nulle part. Cette caſaque a, dans l'endroit qui eſt devant la poitrine, une petite ouverture bien bouchée avec une cheville : cette ouverture leur ſert à enfler la caſaque en la rempliſſant d'air : ils la renferment exactement & ſe ſoutiennent ſur l'eau : à meſure qu'ils augmentent le volume de ce ſurtout, en

ſoufflant par la petite ouverture du haut, on les voit monter ſur l'eau, au point qu'ils s'y tiennent droits & qu'ils peuvent preſque marcher ſur la ſurface de la mer. S'ils veulent enfoncer, ils débouchent le petit orifice, deſcendent à proportion que diminue l'air qu'ils y ont introduit, vont, par ce moyen, ſous les eaux à une profondeur conſidérable, & s'y tiennent très-long-tems. Ces Sauvages ſont d'ailleurs excellens plongeurs.

La Peyrere, dans ſa relation du Groenland, rapporte que le Gouverneur de Kolding, en Jutland, Province de Danemarck, avoit un Groenlandois qui alloit ſous l'eau comme un poiſſon, & qui étoit très-adroit à pêcher des perles fines. L'avidité de ce Gouverneur coûta la vie à ce malheureux : ſon maître l'envoyoit ſous l'eau comme un barbet, le faiſoit plonger ſi ſouvent, même dans les glaçons, qu'il y mourut.

Habillem des femm

Les Groenlandoiſes different peu des hommes dans leurs habillemens : leur ſurtout eſt fait de la même façon, il eſt ſeulement un peu plus large & plus élevé ſur les épaules. Elles portent des bas & des culottes comme les hommes ; quelquefois en hiver, elles mettent trois ou quatre de ces caleçons l'un ſur l'autre : c'eſt dans ces caleçons que ſont leurs poches, & qu'elles ſerrent ce qu'on leur donne.

Leur co quetterie.

Sur le portrait qu'on a vu de ces femmes on auroit peine à les ſoupçonner de coquetterie ; cependant l'ambi-

tion de paroître charmantes les poſſede tout autant que les femmes de nos climats : elles ne manquent pas d'employer, pour y parvenir, les moyens les plus analogues à leurs vues & au goût de ceux qu'elles veulent captiver. Elles ramaſſent tous leurs cheveux en queue, les nouent ſi ſerrés & ſi près de la tête, qu'ils ſe tiennent droits : des petits morceaux de verre ou d'os de poiſſon ſont les ornemens dont elles les parent ; ils leur tiennent lieu de pompons & d'aigrettes. Leurs oreilles, leur cou, leurs bras, & leurs ſouliers, ſont ornés de la même façon. L'uſage de ſe farder le viſage eſt auſſi pratiqué par les plus coquettes de ces femmes : leur fard conſiſte à ſe broder ſur les joues, autour des yeux & de la bouche différentes figures avec un fil enduit de noir de lampe, qu'elles paſſent entre la chair & la peau : ce fil, ainſi inſéré, laiſſe des traces ineffaçables. Malgré le deſir de plaire & le ſoin que ces femmes apportent à leur parure, leur malpropreté ne les rend pas moins dégoûtantes que les hommes, aux yeux des Européens. Les uns & les autres ne ſe lavent que très-rarement ; &, quand cela leur arrive, c'eſt leur urine qui leur ſert à cet uſage : en tout tems leur langue leur ſert de mouchoir & de ſerviette.

Leur malpropreté.

§. V.

Habitations des Groenlandois.

Les habitations de ces Sauvages n'ont ;

ainſi qu'on le doit penſer, ni goût ni élégance : elles mettent à l'abri des injures de l'air, & rien de plus. Ils en ont de deux ſortes, maiſons d'hiver & maiſons d'été : les premieres ſont les plus grandes ; elles ont environ vingt pieds en quarré. Dès que l'hiver approche, les femmes, les architectes, les maçons, jettent leur plan & bâtiſſent. Ces maiſons ſont conſtruites de cailloux ou de morceaux de roc, ſi bien liés avec de la terre & de la mouſſe, que le vent ne peut y pénétrer : elles ne portent guere que quatre pieds d'élévation ; les fondemens n'en ont que deux ou trois : le toit eſt formé par des lattes, poſées ſur le haut des parois & couvertes de gazons. Ces maiſons ſont éclairées par quelques fenêtres, placées çà & là ; des membranes de boyaux de veaux-marins, ou d'autres poiſſons, bien couſues & jointes avec de petits nerfs leur ſervent de vitres. L'entrée de ces cabanes eſt creuſée ſous terre, n'a pas plus de deux ou trois pieds de hauteur, eſt allongée & diſpoſée en zigzag pour empêcher le vent d'y entrer : cette ouverture eſt toujours tournée du côté de la mer, & une peau de veau marin y ſert de porte.

Une habitation telle qu'on vient de la dépeindre renferme quelquefois ſept ou huit familles : c'eſt-à-dire, toute la parenté, & tout le monde y vit en bonne intelligence. Chaque famille couche enſemble : le pere & la mere au milieu, les garçons à côté du pere, & les filles à côté de la mere : une peau tendue

à la longueur de quatre pieds, ſépare le lit d'une famille de celui de l'autre. Tous ces lits ſont rangés d'un même côté : ils ne ſont compoſés que de quelques planches portées ſur des pierres, à un pied de terre, & garnies de peaux avec leurs poils.

Leurs meubles.

Les maiſons des Groenlandois ne renferment aucuns meubles inutiles, tout y donne des leçons de la plus ſtricte économie : quelques plats, une lampe, un chaudron fait de pierre ; voilà ce qui compoſe tous les meubles du ménage & les uſtenſiles de cuiſine. Le garde-manger où ils conſervent leurs proviſions pour l'hiver, eſt un trou fait en terre à la porte de leurs maiſons & recouvert de pierres : ce qu'ils prennent pour le tems froid ils le couchent ſur la terre, le couvrent de neige, & cela ſuffit pour le garantir de la corruption pendant pluſieurs mois. Un grand canot renverſé contre la maiſon leur ſert de magaſin ; c'eſt-là qu'ils conſervent leurs effets les plus précieux, qui ſont des pelleteries. Leur lampe eſt de figure longue & aſſez creuſe ; on y entretient perpétuellement pendant l'hiver une flamme claire, par le moyen d'une meche imbibée d'huile ou de graiſſe. Un chaudron d'une grandeur proportionnée à la famille eſt ſuſpendu à une des lattes du toit, au-deſſus de la lampe, qui ſert à la fois à échauffer la maiſon, à éclairer & à faire la cuiſine. Chaque famille a cette eſpece de poêle devant ſon lit.

Quelques-unes de ces maisons sont tapissées de peaux, dont le poil est contre les parois; ce qui produit une chaleur si grande que les habitans s'y tiennent le corps nud; l'air chaud qu'on y respire est si infecté par l'odeur de l'huile, de la graisse, du poisson pourri, par les exhalaisons du corps mal-propre de ces Sauvages, qu'il cause des évanouissemens aux étrangers, &, ce qui inspire un dégoût insurmontable, c'est la vermine qu'on y voit courir partout.

Lorsqu'il leur arrive quelque étranger en visite, ils ne le couchent point avec eux, quand même il seroit de leur nation; ils détachent une planche & une peau de leur lit, les placent dans un endroit particulier: c'est-là que l'étranger va se reposer.

Les Groenlandois habitent leurs maisons d'hiver depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai; alors ils les abandonnent pour quelque tems, s'ils restent dans le voisinage; & pour toujours, s'ils trouvent un endroit plus avantageux pour la chasse ou pour la pêche. Ceux qui ont quitté leurs habitations & qui arrivent là par hasard, s'emparent de ces maisons abandonnées & s'y établissent.

Leurs maisons d'été ne sont autre chose que des peaux de chiens-marins, étendues sur des perches, plantées en terre en arrondissant, & rapprochées par le haut, de façon qu'à leur sommet il n'y a pas plus de trois à quatre pieds de circonférence. Chaque famille a son habitation particuliere, qu'elle tapisse en dedans de peaux de daims

ou autres, lorſqu'elle en a les moyens. Ces cabanes ſont moins mal-propres que celles d'hiver; elles ont de même chacune une lampe, ſurmontée du chaudron qui ſert à faire la cuiſine.

§. VI.

Mets & Repas des Groenlandois.

Il eſt aiſé de concevoir que ce peuple, habitant d'une terre qui ne produit rien, eſt réduit à la néceſſité de vivre de viande & de poiſſon. Ces Sauvages ſavent ſupporter la faim dans les occaſions avec une conſtance incroyable : mais auſſi ils dévorent, quand ils ont de quoi manger.

Le tems de leur repas n'eſt point fixé : ils mangent quand ils ont beſoin de manger. S'ils ſentent de l'appétit pendant la nuit, ils ſe levent pour le ſatisfaire. Ces Sauvages, comme tous les autres Sauvages, n'ont preſque que des idées relatives à l'entretien de leur exiſtence ; tout ce qui peut y ſervir eſt ce qui les affecte plus particulierement. S'ils entrent dans une maiſon, il examinent d'abord ce qu'il peut y avoir de bon à manger, & ils le dévorent des yeux. Les daims, les lievres, les chiens de mer & de terre, les oiſeaux, les poiſſons, font leur principale nourriture. Ils mangent leur viande, tantôt cuite, tantôt crue, ſeche ou demi pourrie, ſuivant que la faim les preſſe. Dans un beſoin preſſant ils coupent un morceau de leur habit ou de leurs ſouliers, le font bouillir dans l'eau & le mangent : ils ne trouvent rien de trop coriace. S'ils ont du poiſſon frais, ils le font cuire à l'eau pure, ſans ſel ; ils y met-

Aſſaiſonnemens.

tent seulement un peu d'huile ou de graisse de poisson : quand il est à demi cuit, ils boivent le bouillon entr'eux ; ils mettent ensuite le poisson ou la viande à terre, entre leurs jambes, & la mangent. Ceux qui ont des plats s'en servent ; mais jamais on ne les lave, quand même les chiens y auroient mangé. Ces Insulaires font aussi sécher au soleil une quantité de saumons ou de loddes pour leurs provisions d'hiver, & ils les mangent secs, sans les faire bouillir. Le sang de chien-marin est pour eux une chere délicate : lorsqu'ils prennent un de ces animaux, ils ont grand soin d'empêcher qu'il ne perde son sang ; ils le conservent précieusement pour eux-mêmes ; ils n'en donnent point à leurs femmes. Quand ils en ont beaucoup, ils le boivent pur ; quand ils en ont peu, ils le jettent dans leur chaudron pour donner un bon goût à leurs viandes.

Les Groenlandois mangent seuls : ils se font servir par leurs femmes, qui n'osent toucher à aucuns mets que leurs maris ne se soient levés. Ces hommes grossiers abusent de la supériorité que la force leur donne sur les femmes : ils maltraitent de la maniere la plus brutale celles qui négligent de se prêter à cette indigne servitude ; & ces malheureuses victimes de leur férocité n'en conservent pas le moindre ressentiment.

Leurs sons.

Ils n'ont pour boissons que de l'eau pure & de l'huile de baleine. Les Européens ont accoutumé quelques-uns de ces Sauvages à boire de l'eau-de-vie, & ils en supportent beaucoup avant que d'être ivres ; cela

vient ſans doute ou de ce que l'huile & la graiſſe, dont leur eſtomac eſt enduit, facilite un paſſage ſi rapide à cette liqueur, que ſes particules ſpiritueuſes n'ont pas le tems de monter au cerveau, ou de ce que ces particules s'enveloppent, s'embarraſſent dans cette graiſſe & perdent leur force & leur activité. Ils n'ont jamais pu s'accoutumer à fumer du tabac; il leur paroît trop piquant ſur la langue.

§. VII.

Occupations des Groenlandois.

Chaſſe & pêche. Ces Inſulaires n'ont point d'autres occupations que la chaſſe & la pêche; ils y ſont infatigables & fort adroits. Le beſoin & le défaut de matériaux convenables leur ont fait imaginer des inſtrumens ſi ingénieux & des artifices ſi bien raiſonnés, qu'ils ſont dignes d'admiration. Les ameçons de leurs lignes étoient d'os autrefois: aujourd'hui les Danois & les Hollandois qui fréquentent ces côtes, leur en fourniſſent de fer. Ils ont des filets de différentes eſpeces: ceux à petites mailles ſont faits de nerfs de daims, tricotés & entrelaſſés fort proprement; les autres ſont tiſſus de fil de barbe de baleines, minces & longs. Ils manient tous ces filets avec une dextérité ſinguliere, & prennent beaucoup de poiſſon. Ils ſe ſervent auſſi d'un harpon qui a une pointe d'os ou de fer, pour darder les chiens de mer & les baleines. Pour ne pas perdre ces inſtrumens, s'ils manquent le poiſſon, ou s'ils s'en détachent, ils ont

ſoin de lier au milieu du harpon une veſſie de chien de mer: cette veſſie ſoufflée flottant toujours ſur l'eau, leur indique l'endroit où ils peuvent trouver leur inſtrument.

Les fleches dont ils ſe ſervent pour la chaſſe varient en groſſeur, ſuivant l'eſpece d'animaux à qui ils en veulent. Celles deſtinées pour chaſſer les daims, les cerfs, les lievres, & les gros oiſeaux aquatiques ont une pointe d'os ou de fer; les autres propres à la perdrix & autres oiſeaux, n'en ont point. Les ailes de ces fleches ſont de plumes de corbeaux.

Les femmes aident à leurs maris lorſqu'elles n'ont rien à faire dans l'intérieur de leurs maiſons: elles ſont chargées du détail de la maiſon, de faire la cuiſine, de l'éducation des enfans, de coudre les habits & les inſtrumens de la chaſſe & de la pêche.

Leurs canots.

Les Groenlandois ont de deux ſortes de canots, les uns pour la pêche, & les autres pour voyager ou pour changer d'habitation. Les premiers ſont petits, longs, étroits, & ne portent qu'un homme: ils ſont conſtruits par l'aſſemblage de quelques longues perches, liées avec de minces lames de barbes de baleine, & couvertes de peaux de veaux marins, bien couſues avec des nerfs, à l'exception d'un trou au milieu, qui a un rebord de côtes de baleines, pour empêcher l'eau d'y entrer: cette ouverture eſt pratiquée, de façon qu'un homme ſeul peut s'y tenir & s'aſſeoir dans le canot en étendant ſes jambes en devant. De ce

rebord il s'éleve tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot lie autour de son corps, & qui empêche l'eau de pénétrer dans la barque : toutes ces coutures sont enduites de graisse & de goudron. On ne se sert pour ces barques que d'une rame, qui est terminée à chaque bout par une espece de palette, comme celle d'un battoir, en la tournant alternativement à droite & à gauche. La façon dont un Groenlandois est arrangé dans son canot, le met absolument à l'abri du naufrage, & le fait tenir la mer dans un tems où une de nos chaloupes n'oseroit sortir. On voit avec surprise un de ces hommes, & son canot renversés par une vague, se relever fort adroitement & continuer à voguer sans aucune crainte. Ceux qui n'ont point vu ces canots en mer, ne peuvent concevoir la rapidité avec laquelle ils fendent les flots : la chaloupe la plus légere, dans laquelle quatre hommes employent la force des rames, ne peut les suivre. Ces canots ont environ dix-huit pieds de long ; ils sont si légers, que lorsqu'un de ces Sauvages craint quelque surprise en mer, il vogue à terre, charge son canot sur ses épaules, & s'enfuit aisément jusque sur les montagnes.

Les autres canots, qu'ils appellent *canots de femmes*, parce qu'elles y font les fonctions de rameurs, peuvent contenir vingt ou trente personnes : ils sont faits avec des perches beaucoup plus grandes & plus fortes que celles des petits canots, mais lisses de même, & couver-

tes de peaux de veaux-marins. Ils ont l'attention de graiſſer ſouvent les coutures de ces peaux, avec le réſidu que donne la graiſſe de baleine ou de chien-marin, lorſqu'on en tire l'huile. Ces barques ont ſur le devant un petit mât qui porte une voile, faite de boyaux de baleine, ſéchés & couſus très-ſerrés. Trois ou quatre hommes peuvent en porter un aſſez loin, &, ſans peine, traverſer les glaces; c'eſt de ce canot dont ils ſe ſervent, ainſi que nous l'avons dit plus haut, pour conſerver leurs pelleteries.

§. VIII.

Mariages des Groenlandois.

Chez les Peuples, où la galanterie, la politeſſe & l'ambition ſont ignorés, les mariages s'y font ſans beaucoup de cérémonies. Un Groenlandois qui veut ſe marier n'a d'autre inquiétude que de ſavoir ſi la fille qu'il recherche eſt entendue au ménage, ſi elle ſait bien coudre: celle-ci, de ſon côté, demande ſi ſon prétendu eſt adroit à la chaſſe, s'il y eſt heureux & aſſidu.

La mariée n'apportant point de dot; & le marié n'ayant point d'héritages à laiſſer à ſes enfans, ils n'ont point de diſcuſſion d'intérêts, point de contrat à paſſer: l'affaire eſt preſque auſſitôt conclue que propoſée. Un jeune homme a-t-il deſſein de prendre une femme? il conſulte ſes parens & leur nomme l'objet de ſes deſirs. Si les parens approuvent ſon choix, ils font parler à ceux de la fille. Ces pro-

positions ſont faites ordinairement par de vieilles femmes : elles font l'éloge du jeune homme qu'elles ont deſſein de propoſer, & font enſuite leur demande. La fille, qui quelquefois eſt préſente, ſe retire par modeſtie. Lorſque les parens acceptent la propoſition des vieilles, ils rappellent leur fille pour lui en faire part : celle-ci dénoue ſes cheveux, s'en couvre le viſage, & ſe met à pleurer, pour paroître marquer quelque répugnance, mais ſans accepter ni refuſer. Les vieilles la prennent auſſitôt ſous le bras & l'emmenent avec elle. Quand elle eſt arrivée dans la maiſon paternelle de ſon futur époux, elle reſte quelque tems aſſiſe, toujours pleurant : les parens la conſolent & lui diſent qu'elle ſera contente de ſon futur. Il vient enſuite lui parler à ſon tour : il la prie de venir ſans façon ſe coucher à ſes côtés. Elle refuſe d'abord ; il redouble ſes inſtances ; elle cede, & la conſommation du mariage termine la cérémonie.

S'il arrive qu'une nouvelle mariée ait quelques raiſons de quitter ſon mari, elle retourne chez ſes parens, qui la reçoivent, & le mari eſt obligé de l'envoyer chercher : lorſque la mariée a déſerté deux ou trois fois de chez ſon époux, celui-ci, pour mettre fin à cette conduite, l'envoie chercher par les vieilles, & les parens ne peuvent s'oppoſer à ce qu'on l'enleve de force. Les vieilles mettent la mariée dans un ſac, que le mari a fait faire exprès, le nouent par en haut & ne laiſſent ſortir que ſes cheveux. Elles traînent

nent enſuite ce ſac juſqu'aux pieds du mari: il délie le ſac, aide à ſa femme à en ſortir, & l'embraſſe; alors elle eſt obligée de reſter avec lui malgré elle.

Quoique ces Sauvages paroiſſent n'avoir ni principes ni loix ſur le mariage, ils ſont cependant dans l'uſage de ne prendre des femmes qu'au quatrieme degré de parenté. Chaque Groenlandois n'a ordinairement qu'une femme; cependant ſi ſon humeur ne lui convient point, il en prend une autre, & il renvoie la premiere dans ſa famille. Quelques-uns ont deux femmes; mais ils donnent pour raiſon qu'ils ont trouvé la ſeconde femme plus propre à gouverner le ménage que la premiere, & qu'ils ont le moyen de les nourrir toutes deux.

Les devoirs du mariage ſont ſacrés parmi eux; l'on n'y connoît pas l'adultere: lorſqu'un homme a eu des enfans d'une femme, il ne la répudie jamais; au contraire, il lui paſſe ſes défauts, & ils vivent dans l'union juſqu'à la mort.

Les femmes ſupportent, ſans ſe plaindre, les douleurs de l'accouchement: peu de tems après, elles ſe rendent aux ſoins de leur ménage. Leur tendreſſe pour leurs enfans n'a point de bornes; le ſoin qu'elles en prennent eſt ſans égal. Ces enfans n'ont point d'autre berceau pendant le jour que le dos de leur mere, qui leur donne à teter par-deſſus ſes épaules: on les ſevre à trois ou quatre ans, & ils vivent enſuite dans la plus grande liberté. Quoiqu'il n'y ait pas d'exemple qu'un Groenlandois ait corrigé ſon enfant, celui-ci n'en eſt pas plus

enclin au libertinage : ſans avoir l'apparence de cette ſoumiſſion aveugle qu'on voit pour les parens, dans les enfans bien élevés de nos climats, ceux de ces Sauvages leur obéiſſent aveuglément & reſtent auprès d'eux juſqu'à leur mariage.

§. IX.

Arts, Sciences & Commerce des Groenlandois.

Sciences. La façon de vivre de ces Indiens annonce aſſez qu'ils n'ont aucune idée des Sciences ni des Arts; ils ignorent abſolument ce qui s'eſt paſſé avant eux; ils ne ſavent même pas quel eſt leur âge.

Ils calculent cependant par le cours de la lune, le tems où les baleines reviennent ſur leurs côtes, & ſe trompent rarement. Lorſqu'ils ſont ſur mer, la petite & la grande ourſe, les pleïades, leur ſervent de bouſſole.

Commerce. Chaque famille étant pourvue de tout ce qui lui eſt néceſſaire, le commerce n'a pas lieu parmi ces peuples : celui qu'ils font avec les étrangers ſe réduit à très-peu de choſe, parce que leurs beſoins ne s'étendent pas bien loin. Leurs marchandiſes ſont de la graiſſe & des barbes de baleines, des cornes de licornes, des peaux de daims, de veaux, de chiens-marins, & d'autres animaux. Ils prennent en échange de groſſes étoffes de laine, de groſſe toile, des chaudrons de fer-blanc & de laiton, du fer, &c. L'or & l'argent monnoyés n'ont aucun cours dans ce pays; ils y ſont tout-à-fait inconnus; mais l'utilité & la rareté du fer lui donne une valeur réelle.

Un Groenlandois préfere toujours une couple d'aiguilles ou un tympanon d'enfant, à une piece d'or, qu'elle que ſoit ſa valeur. Les aiguilles leur ſont très-utiles, & le tympanon leur plaît beaucoup.

§. X.

Amuſemens, Uſages des Groenlandois.

Muſique danſe.

Ces Sauvages aiment avec paſſion le chant & la muſique. Ils ne manquent pas, chaque fois qu'ils s'aſſemblent, d'ouvrir leurs conférences par un repas : ils ſe levent enſuite pour chanter & danſer au ſon du tambour. Cet inſtrument eſt un cercle un peu large, compoſé d'os d'animaux; ſur ce cercle eſt étendue une peau, bien ſerrée tout autour. Comme ce tambour n'eſt pas garni de peau par le bas, ils y font entrer un bâton, avec lequel ils font le plus de bruit qu'ils peuvent. Celui de la troupe qui ouvre le jeu prend le tambour, & ſe met au milieu d'un cercle que les autres forment autour de lui : il chante, & accompagne du ſon du tambour pluſieurs chanſons, dont leurs voyages, la pêche & la chaſſe ſont l'objet. Ils traitent auſſi dans ces chanſons d'autres faits qui les intéreſſent. Ils chanterent un jour, en préſence des Danois, que ceux-ci étoient venus en Groenland pour tromper ſes pauvres habitans, attraper leurs belles marchandiſes, débaucher leurs femmes, &c. Celui qui eſt dans le milieu du cercle danſe & fait mille poſtures riſibles en chantant; les autres, tant hommes que femmes, chantent avec lui & ſautent, tantôt ſur

un pied, tantôt ſur l'autre : quand celui du milieu eſt las, un autre le remplace, & tous ſe ſuccedent ainſi, juſqu'à ce que l'excès de la fatigue les faſſe, de concert, renoncer au divertiſſement.

Toutes leurs conférences, leurs trocs, leurs arrangemens de pêche & de chaſſe ſe font en danſant & en chantant au ſon du tambour. Cet inſtrument ſert encore à vuider les querelles particulieres : ſi quelqu'un d'entr'eux a reçu quelque offenſe d'un autre, il remet ſa vengeance à la premiere aſſemblée : là, en danſant & chantant il ſe plaint de la méchanceté & de l'injuſtice de celui qui lui a fait quelque tort. Celui-ci ſe défend à ſon tour ſur le même ton & de la même maniere : les ſpectateurs rient & la diſpute eſt terminée ; le plaignant & l'accuſé s'en retournent bons amis. Ils eſtiment tant leur tambour, qu'ils font mille careſſes aux étrangers qui veulent bien en jouer & l'accompagner de leur voix.

Les jeunes gens ont pluſieurs jeux & exercices, relatifs à la façon de vivre de leurs peres, tels que l'arc, une eſpece de jeu de paume, la courſe, la lutte, &c.

§. XI.

Religion des Groenlandois.

Ces Sauvages n'ont pas plus de Religion que de principes de Morale : la connoiſſance d'un Dieu, d'un Créateur, leur eſt abſolument étrangere, ils n'ont pas même dans leur langue de mot pour déſigner un Etre ſuprême.

On trouve cependant sur les côtes les plus orientales de cette isle quelques vestiges, qui prouvent qu'il y a eu autrefois un culte religieux; c'est un nouveau témoignage en faveur de ceux qui prétendent que ces barbares ont exterminé ceux qui habitoient ce canton avant eux, & qui étoient vraisemblablement les descendans de cette colonie Islandoise qui y fut établie par Eric.

Ces barbares n'ont aucune idée d'Idole, de sacrifice ni d'adoration. Tous les jours sont pour eux des jours de travail: on ne voit pas qu'ils fassent jamais le moindre acte de Religion, soit aux naissances, aux mariages ou aux funérailles: ils s'imaginent que tout ce qui existe a été de tout tems, ou s'est formé de soi-même. Si on leur démontre qu'il n'est pas possible que le soleil & les corps naturels ayent pu être formés, autrement que par la main d'un Créateur, de même que leurs canots sont faits par eux, ils conviennent qu'il faut qu'il y ait un auteur de toutes choses; mais ils disent qu'ils ne le connoissent pas, qu'ils ne savent ni qui il est, ni où il demeure. La présomption de quelques-uns d'eux s'étend cependant au point de dire, que le créateur du ciel & de la terre est le divin être de leur nation.

S'ils pendent à leur cou certains colliers, pour se préserver de maladies, ou pour être heureux dans leurs entreprises, ce n'est pas qu'ils conçoivent une vertu surnaturelle, divine ou démoniaque dans ces colliers; c'est une tradition qu'ils ont reçue: ils pratiquent cet usage seulement,

parce qu'ils ont appris qu'il ſe pratiquoit ; ils ne réfléchiſſent pas s'il eſt bien ou mal fondé.

L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, eſt l'immortalité de l'ame ; mais ils ne comprennent point ſa ſpiritualité, puiſqu'ils lui ſuppoſent les mêmes inclinations qu'au corps qu'elle anime, & qu'ils croyent que lorſqu'elle en eſt ſéparée, elle va revivre dans un pays abondant en pêche & en chaſſe. De-là, leur eſt venu la coutume d'enterrer avec les morts tout ce qui ſervoit à leurs beſoins.

§. XII.

Funérailles des Groenlandois.

A la mort d'un Groenlandois la famille s'aſſemble : ſon plus proche parent eſt obligé de le porter ſur ſon dos juſqu'au lieu où il doit être enterré : là il étend le cadavre tout habillé dans une foſſe non creuſée, mais formée par des gazons & des pierres, élevées à un pied de terre : ils dépoſent à côté du mort tous ſes uſtenſiles de pêche & de chaſſe, après les avoir mis en pieces. Ils couvrent enſuite le corps de deux peaux de veaux-marins, & la foſſe entiere de pierres & de gazons. Cette cérémonie eſt toujours accompagnée de beaucoup de plaintes & de lamentations.

La famille s'aſſemble auprès du mort trois fois par jour, quelque tems après l'enterrement, enſuite de tems en tems pendant l'eſpace d'une année. Les parens s'y aſſeyent à terre, poſent leurs coudes ſur leurs genoux, leur tête ſur leurs mains,

& pleurent dans cette ſituation. Si quelqu'un meurt ſans laiſſer de parens, tout le monde l'abandonne, & le corps reſte où il eſt mort. La cauſe de cette déſertion vient de la perſuaſion où ils ſont, qu'un cadavre communique une grande impureté à ceux qui le touchent, à l'exception de ſon plus proche parent.

A l'égard des enfans qui ſont morts, ils ont une ſuperſtition ſinguliere. Ils mettent à côté de lui la tête d'un chien, dans la crainte que cet enfant ne connoiſſant pas bien le pays des ames, il ne s'égare en chemin. Ce chien doit, ſuivant eux, lui montrer la bonne voie, ou plutôt le conduire au ſéjour des ames.

§. XIII.

Langue Groenlandoiſe.

La langue de ces Sauvages eſt d'une ſingularité qui la rend étrangere à toute autre : elle ne reſſemble ni au Norvégeois ni à l'Iſlandois, ni à la langue des habitans de l'Amérique ſeptentrionale. La prononciation en eſt extraordinairement difficile : en ſerrant la langue contre le palais & les dents, ils font des contorſions riſibles & forment des ſons inimitables & inexpreſſibles. On aſſure que cette langue a beaucoup de grace par le ſon des mots : qu'elle eſt très-ingénieuſe & très-expreſſive pour les tournures ; qu'elle ne paroît pas même auſſi rude qu'on le préſumeroit, chez un peuple auſſi ſimple, auſſi groſſier, auſſi ſauvage que les Groenlandois. Les femmes ont une dialecte particuliere.

§. XIV.

Hiſtoire Naturelle du Groenland.

Productions. Le terrain des vallées étant une eſpece de tourbe fort graſſe, les choux & les raves ſont les ſeules plantes qui y viennent aſſez bien. On ne voit d'arbres en cette terre qu'en avançant vers le continent, & les ſeuls qui y croiſſent ſont des ſaules, des bouleaux & des aulnes. Il s'y trouve auſſi quelques buiſſons de genevriers, de groſeillers, de mûriers; mais ils ne produiſent que de mauvais fruits.

Quadrupedes. Les quadrupedes qui ſe trouvent dans le Groenland, ſont des daims, des rennes, des renards, des loups, des chiens ſauvages, des rats & des lievres. Ces derniers animaux ne different des nôtres que par leur petiteſſe & leur couleur, qui eſt griſe en été & blanche en hiver.

Chiens ſauvages. Les chiens ſauvages paroiſſent faire une eſpece particuliere; ils ont le nez allongé, les oreilles élevées & fort pointues: ils ne peuvent aboyer, ils ne font que gronder & hurler: leur poltronnerie les rend peu propres à la chaſſe.

Oiſeaux terreſtres. Auprès du continent il y a pluſieurs petites iſles, dans leſquelles les Groenlandois entretiennent plus de quatre mille de ces chiens. Ils les nourriſſent avec une eſpece de mouſſe de mer, des moules & de la graiſſe de chien de mer, lorſqu'ils en ont trop pour eux-mêmes; enſuite ils chaſſent ces chiens comme le gibier, les tuent, les laiſſent ſécher à l'air & les mangent avec beaucoup de plaiſir.

Les oiſeaux terreſtres du Groenland ſont des moineaux, des pies, des corbeaux, des perdrix ou gelinottes blanches, des aigles, des faucons.

La perdrix eſt blanche & tachetée de noir ſur les ailes; ſes pattes ſont revêtues de petites plumes qui les garantiſſent du froid. Ces oiſeaux ſont plus accoutumés à courir qu'à voler, & l'on n'a point de peine à les prendre. La perdrix, contre l'ordinaire de ces oiſeaux, paſſe l'hiver dans le pays : elle ſe nourrit de la même herbe que paiſſent les rennes & les chevreuils de cette contrée. On remarque qu'elle amaſſe ſa nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas dans ſon nid.

Oiſeaux aquatiques.

Les oiſeaux aquatiques les plus remarquables de cette iſle ſont le ratsher ou conſeiller, le lumb, la mouette, le bourgmaître, le ſtrundjager ou chaſſe-merde, le perroquet-plongeon, le kirmew, le mallemucke.

Le *Ratsher* ou *Conſeiller* a été nommé ainſi à cauſe de ſa beauté, de ſon air grave & majeſtueux. Cet oiſeau a le bec aigu, étroit & mince; ſon pied eſt formé par trois ongles, joints enſemble par une membrane noire; ſes jambes, peu hautes, ſont de la même couleur, ainſi que ſes yeux : lorſqu'il vole, ſa queue longue & large forme un très-bel éventail; ſon corps eſt bien proportionné, & d'une blancheur qui ſurpaſſe celle de la neige : cette couleur contraſtant agréablement avec le noir de ſon bec, de ſes yeux, de ſes pattes, en fait un des plus beaux oiſeaux du monde. Il ſe repaît de poiſſon & de fiente de che-

val ou veau-marin : il ſe perche même ſur le corps de cet animal, quoique vivant. Cet oiſeau eſt ſi peu farouche qu'on peut le tuer à coups de croſſe de fuſil.

Le *Lumb*, qui eſt gros comme un canard, n'a de remarquable que ſon attachement pour ſes petits. De ſon nid, ſitué ſur le haut des rochers, il les tranſporte ordinairement dans l'eau en les prenant dans ſon bec. Ils les aime ſi fort qu'il ſe laiſſe tuer plutôt que de les abandonner : lorſqu'on les attaque, il les fait nager auprès de lui & les couvre de ſes ailes.

La *Mouette* ou *Kutgchef*. Le mot de kutgchef que cet oiſeau ſemble prononcer en criant, lui a fait donner ce nom. Il eſt auſſi gros qu'une mouette ordinaire : les matelots le prennent avec des hameçons amorcés de graiſſe de baleine & attachés au bout d'une ligne. Ce qu'on remarque de particulier à l'égard du kutgchef, c'eſt que le Strundjager le pourſuit juſqu'à ce qu'il ait fienté ; alors ce dernier reçoit cette fiente, tombe dans l'eau, & laiſſe le kutgchef tranquille. Celui-ci nage toujours la tête haute & contre le vent. Lorſque les kutgchefs ſont en troupe, ils ſe preſſent les uns contre les autres pour mieux réſiſter au vent ; de cette maniere ils fendent l'air avec une viteſſe incroyable, & leur vol eſt ferme & aſſuré. Cette eſpece de mouette a fort peu de chair, excepté aux cuiſſes & à la poitrine.

Le *Bourg-Maître* a été nommé de cette maniere, parce qu'étant le plus gros des oiſeaux aquatiques de ce canton, il eſt conſidéré comme le roi de tous les autres.

Il a le bec crochu, étroit, épais, jaune, & relevé en boſſe dans ſa partie inférieure : il niche dans les plus hautes fentes des rochers, hors de la portée du fuſil ; il paroît terrible aux mallemukes : dès que ceux-ci voient le bourg-maître becqueter une baleine, où ils ſont l'un & l'autre, ils ſe laiſſent battre par cet oiſeau, ſans lui réſiſter.

Le *Strundjager* ou *Chaſſe-merde*, eſt de la groſſeur d'une mouette ; ſon plumage eſt ordinairement brun ſur le dos & blanc ſur le ventre. Le nom de ſtrundjager lui a été donné de l'inclination qu'il a pour la fiente de la mouette : c'eſt la ſeule ſingularité qu'il offre.

Le *Perroquet-plongeon* a le bec le plus ſingulier. Quoiqu'on lui ait donné le nom de perroquet, il n'a cependant rien qui lui reſſemble : ſon bec eſt fort large, rempli de petites rayes de diverſes couleurs, pointu par-deſſus & par-deſſous : la pointe de deſſus eſt un peu courbée, & celle de deſſous eſt oblique : ces deux parties du bec ont environ trois pouces de large & autant de long chacune : au-deſſous & au-deſſus du bec quatre entailles ſe joignent enſemble, repréſentent de chaque côté un demi-cercle : le vuide qui eſt dans ſes entailles offre la même figure ; le plus haut de ces intervalles eſt noir, quelquefois bleu, & auſſi large que les trois autres : au-deſſous, & de chaque côté de ce même intervalle, eſt un trou un peu long ; c'eſt, ſans doute, ce qui forme ſes naſeaux. L'entre-deux, dans la partie inférieure du bec, qui correſpond à celle d'en haut, eſt un

peu plus large : près de cette partie supérieure, du côté de l'œil, est un cartilage long, blanchâtre, & rempli de trous; au-dessus de ce cartilage, vers le dedans du bec, est une espece de nerf qui s'étend aussi à la partie inférieure, & qui sert à ouvrir & fermer le bec. Cet oiseau a les pattes formées de trois doigts, liés par une peau rouge, armés chacun d'un ongle extrêmement court, mais très-fort; ses jambes sont assez courtes, de couleur rouge; & sa marche ressemble à celle de l'oie; un petit cercle rouge entoure ses yeux : ce cercle est surmonté d'une sorte de petite corne toute droite : au-dessous de l'œil est encore une autre petite corne noirâtre. Sa queue est courte; la partie supérieure de sa tête, jusqu'aux yeux, est noire; le reste est d'un beau blanc, ainsi que le cou; un cercle noir semble lui faire un collier : son dos & le dehors de ses ailes sont noirs aussi; mais le ventre est blanc. Ces oiseaux se tiennent long-tems sous l'eau & se nourrissent de petits poissons. Leur chair est d'assez bon goût.

Le *Kirmew* a le bec fort mince, fort pointu, & aussi rouge que du sang : les griffes & la peau de ses pieds sont aussi de cette couleur. Il paroît fort gros, surtout dans le tems qu'il se pose à terre, parce que sa queue & ses ailes sont d'une grandeur extraordinaire; mais après l'avoir plumé on ne lui trouve pas plus de chair qu'à un moineau. Le dessus de sa tête est noir & a la figure d'un capuchon : tout son corps est d'une couleur argentée, ou d'un blanc gris, à la réserve des côtés du

dessous des ailes, de la queue, qui sont aussi blancs que la neige : les plumes des ailes sont noires d'un côté. Cette diversité de couleurs dans toutes les parties du corps, rend le kirmew un oiseau fort agréable : ses œufs sont fort bons, & ont à peu près le même goût que ceux des vanneaux : le jaune en est rouge & bleuâtre ; cet œuf a une de ses extrémités fort pointue. Le kirmew vole courageusement contre ceux qui approchent de son nid, les mord, & fait de grands cris.

Le *Mallemucke*. Son nom est composé de deux mots allemands, *malle* & *mucke*. Le premier signifie *fou* & le second *moucheron* : ce nom a été donné à ces oiseaux, parce qu'ils se laissent tuer facilement & qu'ils s'attroupent comme des moucherons ; il y a beaucoup de variété dans leurs couleurs, les uns sont tout gris, les autres moitié gris, moitié blancs ; peut-être cette différence est-elle celle du mâle à la femelle. Ils volent comme la mouette, en frisant l'eau, & ne remuant les ailes que fort peu : lorsqu'ils sont posés, il ne peuvent prendre leur essor, s'ils ne trouvent quelque pente, à cause de la longueur de leurs ailes : il n'est peut-être pas d'oiseau plus vorace que celui-ci : dans le tems de la pêche des baleines il se perche sur ces animaux, quoique vivans, & leur enleve de gros morceaux de graisse à coups de bec. Son adresse à se procurer une grande force, n'est pas moins remarquable que sa voracité ; en étendant sur l'eau ses ailes, qui sont fort grandes, il s'aide de ses larges pattes, & enleve, au moyen de ces

appuis, des morceaux de graiſſe beaucoup plus peſans qu'on ne pourroit ſe l'imaginer. Tandis que les pêcheurs ſont occupés à dépecer une baleine, ces animaux viennent en ſi grande bande, qu'on eſt obligé de les chaſſer; mais ils ſont ſi avides de la graiſſe de ce poiſſon, & ſi ſtupides, que, quoiqu'on les frappe à grands coups de bâtons, ils ne s'envolent point & ſe laiſſent aſſommer: il eſt vrai que leurs plumes ſont ſi ferrées, ſi épaiſſes, qu'il faut plus d'un coup de bâton pour en tuer un. Ces oiſeaux avalent tant de cette graiſſe qu'on les voit quelquefois s'agiter violemment dans l'eau pour rendre ce qu'ils ont mangé: ils ne l'ont pas plutôt rendu qu'ils s'en rempliſſent de nouveau, juſqu'à ce qu'ils tombent par un excès de ſatiété: lorſqu'une baleine eſt bleſſée, on voit une prodigieuſe quantité de mallemuckes ſuivre la trace de ſon ſang: ſi elle eſt morte, ils ſe repoſent ſur ſon corps & ſervent à la faire découvrir. Cet oiſeau n'a que très-peu de chair; elle eſt d'un mauvais goût & fort coriace; on ne peut en manger qu'après avoir pendu l'animal par les jambes l'eſpace de deux ou trois jours, pour laiſſer écouler l'huile dont il eſt rempli, & l'avoir fait tremper quelques heures dans l'eau douce.

Tous ces différens oiſeaux ne viennent dans cette Iſle qu'après l'hiver; ils n'y demeurent qu'autant que le ſoleil eſt ſur l'horiſon. Dès que cet aſtre commence à diſparoître, & que le froid augmente, ils s'en retournent; chaque eſpece s'attroupe à part, prend ſon vol pour un autre climat.

Les rivieres & les ruiſſeaux ſont remplis de truites, d'écreviſſes, ſurtout de ſaumons. Poiſſo d'eau-do

La mer qui baigne ces parages eſt extrêmement poiſſonneuſe; il n'y a point d'eſpece de poiſſon qui ne s'y trouve en abondance; mais nous ne décrirons ici que ceux qui peuvent intéreſſer par une forme ou des propriétés ſingulieres: tels ſont les veaux ou chiens-marins, les chevaux ou bœufs-marins, la baleine, le poiſſon à ſcie, la licorne, le hanneton-marin & l'entonnoir de mer.

Le *Veau* ou *Chien-marin* a la tête ſemblable à celle d'un chien, les oreilles écourtées, la forme d'un veau, & ſix à huit pieds de long: leurs quatre pieds reſſemblent à des pattes d'oies, ſont garnis de cinq griffes, jointes par une membrane noire: au-deſſous du muſeau, & ſur les yeux, en forme de ſourcils, ils ont une barbe & quelques poils; mais rarement plus de quatre en ces derniers endroits. Leur peau eſt couverte d'un poil court: ils ſont de diverſes couleurs & marquetés comme les tigres; leurs dents ſont auſſi affilées que celles d'un chien, & peuvent couper un bâton gros comme le bras. Ces animaux vont à terre paître l'herbe & ſe repoſer; leur queue eſt fort courte; ils aboyent comme des chiens enroués; leurs petits miaulent comme des chats. Lorſqu'on veut les tuer, on avance ſur la glace en faiſant de grands cris; alors ils levent le muſeau & allongent le coup comme des levriers: on leur donne des coups de bâton ſur le muſeau; ils

ſont bientôt étourdis; mais il faut les tuer promptement; ſans cela, ils ſe relevent & ſe défendent en mordant. Il y en a même qui courent après ceux qui les attaquent avec autant de vîteſſe qu'une perſonne, quoique leurs pattes de derriere ne leur ſervent qu'à ſe traîner, & qu'ils paroiſſent plutôt ramper que marcher. Outre qu'ils ont une odeur inſupportable, ils lancent encore quelquefois derriere eux une fiente empeſtée, qui fait arrêter ceux qui les pourſuivent. Leur graiſſe ſert à faire la meilleure huile de poiſſon: leur chair eſt de mauvais goût & très-huileuſe.

Les *Veaux* ou *Chiens de mer* ſont de la plus grande utilité à tous les Sauvages du Nord : la chair leur ſert de nourriture, le ſang de médecine, la peau d'habillement & de cordages pour leurs bateaux. Ils trouvent encore dans les inteſtins, les nerfs, les fibres, les tendons, & les os de cet animal, de quoi faire des vitrages, des voiles, du fil à coudre, de la ficelle, & les uſtenſiles de leurs ménages, de chaſſe & de pêche.

Le *Cheval* ou *Bœuf-marin* ou *Vache-marine* reſſemble beaucoup à l'animal qu'on vient de décrire, à l'exception qu'il eſt gros comme un bœuf: ſa peau a environ un pouce d'épaiſſeur ſurtout auprès du cou : quelques-uns l'ont couverte d'un poil gris ou jaune, d'autres d'un poil rouge. Leur gueule eſt comme celle d'un lion. Ils ont à la mâchoire d'en haut deux dents recourbées, peſantes, ſolides, légerement cannelées, & longues d'un

pied, quelquefois de deux, & même davantage : ces deux dents ſont ſi blanches qu'elles ont été long-tems auſſi eſtimées que l'ivoire. Les bœufs-marins ont les yeux fort élevés au-deſſus du nez & bordés de ſourcils, comme les quadrupedes terreſtres : ces yeux, qui ſont auſſi rouges que du ſang, ſont affreux, quand ils ſont fixés ſur quelque objet. Ces animaux ſont furieux, pleins de courage : ils ſe raſſemblent quelquefois en grand nombre ſur la glace : pendant qu'ils y dorment, il y en a toujours un qui fait ſentinelle. On a ſouvent remarqué, que lorſqu'on eſt tout près d'eux, il y en a un qui donne un coup de dent à celui qui en eſt voiſin, celui-ci à un autre, & de proche en proche, ils ſe trouvent tous éveillés dans un inſtant; alors ils ſe dreſſent ſur les pattes de devant, portent des regards affreux ſur les chaloupes qui les approchent, & ſautent dans l'eau en pouſſant des mugiſſemens effroyables.

Ces animaux ne pouvant pas toujours vivre dans la mer, ſe repoſent ſouvent à terre, dans des endroits eſcarpés, ſur leſquels ils grimpent à l'aide de leurs dents : tant qu'ils ont quelque force, ils ſe défendent réciproquement; s'ils voient un d'eux pris ou bleſſé, ils vont droit à la chaloupe, ſans crainte; ils s'efforcent d'y entrer pour délivrer le priſonnier, ou pour venger le mal qu'on lui fait : ils grincent les dents en mugiſſant d'une façon terrible, tâchent de mordre; quelques-uns même plongent ſous la chaloupe, cherchent à la percer avec leurs

dents, ou à la renverſer. Ces animaux ſont intrépides, ils défendent & attaquent avec une telle opiniâtreté, qu'ils réduiſent ſouvent les pêcheurs à la néceſſité de prendre la fuite ; mais ils les pourſuivent juſqu'à ce qu'ils les ayent perdus de vue.

Lorſqu'on a tué un bœuf-marin, on lui coupe la tête pour lui arracher les dents. Sa langue, qui eſt pour le moins auſſi groſſe que celle d'un bœuf, eſt paſſablement bonne étant bouillie toute fraîche : mais ſi on la garde deux ou trois jours, elle devient rance & huileuſe.

La *Baleine*. Ce mot, ſuivant Bochard, ſignifie en Syriaque *Seigneur des poiſſons* : il y a bien des eſpeces de baleines ; ſouvent même l'on comprend ſous ce nom tous les poiſſons monſtrueux. Le *cachela* eſt auſſi une baleine, qui donne l'ambre gris, & ce qu'on appelle *le blanc de baleine* ; elle a une gueule armée de dents ; elle ſurpaſſe toutes les autres eſpeces en groſſeur & en longueur.

Nous ne parlerons ici que de l'eſpece de baleine qui occaſionne les voyages du Nord, & à qui on donne proprement le nom de baleine.

Ce poiſſon eſt le plus gros & le plus grand de tous les habitans de la mer, &, peut-être, de tous les animaux. Sa conformation intérieure eſt ſemblable à celle des animaux terreſtres : elle a le ſang chaud ; elle reſpire par le moyen des poumons, & vient ſouvent prendre l'air au-deſſus de l'eau. Sa figure eſt monſtrueuſe : aux deux côtés de ſa mâchoire ſupé-

rieure, ſont de longs poils qui pendent en forme de barbe, & s'ajuſtent obliquement dans la mâchoire inférieure, comme dans un fourreau, embraſſant pour ainſi dire la langue des deux côtés; cette barbe a dix à douze pieds de long; c'eſt-delà que l'on tire ces côtes de baleine, qui ſervent à faire des buſques, des corps d'enfans, &c. ſur ſa tête s'éleve une eſpece de loupe qui a deux trous l'un vis-à-vis de l'autre, courbés en maniere d'S. Lorſque la baleine eſt bleſſée, c'eſt par ces trous qu'elle fait jaillir l'eau avec une impétuoſité ſi grande, que le bruit s'en fait entendre auſſi loin que celui d'un gros canon, & reſſemble au ſifflement d'une mer agitée. La couleur de ces animaux eſt fort belle au ſoleil; les petites ondes qui paſſent ſur leur dos ont l'éclat de l'argent. Il y a des baleines toutes blanches, quelques-unes marbrées de noir & de jaune: on en voit d'autres tout-à-fait noires, mais non pas d'un noir égal; les unes ſont d'un noir luiſant, d'autres d'un noir terne.

Leur grandeur commune eſt de cinquante à quatre-vingt pieds: on en tire communément ſoixante-dix ou quatre-vingt barils de graiſſe. Corneille le Brun rapporte, qu'un Capitaine François, de Bayonne, lui dit avoir pris une baleine qui avoit des dents de cinq pouces de long, au lieu de côtes; qu'il avoit rempli ſept barils & demi du ſel qu'elle avoit ſur le derriere du cou: il ajouta qu'on raffinoit ce ſel à Bayonne pour le tranſporter enſuite en pays étranger; que ce ſel avoit

une vertu admirable pour éclaircir le teint des femmes & leur donner un certain air de jeuneſſe.

Le courage de cet animal ne répond point du tout à ſa groſſeur ni à ſa force. Dès qu'il apperçoit un homme ou une chaloupe, il ſe cache ſous l'eau & prend la fuite; mais lorſqu'il eſt forcé de ſe défendre, les hommes & les chaloupes ne l'embarraſſent pas; il fait tout ſauter en mille pieces. Toute la force d'une infinité d'autres poiſſons n'eſt rien en comparaiſon de celle de la baleine: lorſqu'on l'a dardée & qu'on la pourſuit, elle fait ſouvent filer pluſieurs centaines de braſſes de cordes de cinq à ſix pouces de diametre, &, nageant avec plus de rapidité qu'un oiſeau ne vole, elle étourdit ceux qui la pourſuivent; cependant, quelle que ſoit ſa force, elle ne peut nuire à un vaiſſeau: quand elle y donne un coup de queue elle n'endommage pas le bâtiment; elle l'arrête quelquefois dans ſa courſe en s'y attachant.

Les os de la baleine, quoiqu'auſſi durs que ceux des quadrupedes, ſont poreux comme une éponge, fort creux & remplis de moelle: l'intérieur de ces os reſſemble aſſez à des rayons de miel. La partie génitale des Baleines mâles eſt un nerf, proportionné à la grandeur de cet animal: il a ſept à huit pieds de long, eſt entouré d'une double peau, & reſſemble à un couteau qui eſt dans ſon étui. La partie génitale de la baleine femelle ne differe point de celle des quadrupedes terreſtres; on diſtingue une mamelle avec

des trayons, ſemblables à ceux de la vache ; ils ſont de même remplis de lait. On aſſure que pour s'accoupler ces animaux ſe tiennent droits, la tête hors de l'eau.

Willougby rapporte, que les baleines s'étant une fois accouplées, ne manquent pas de ſe faire réciproquement toutes les careſſes qu'inſpire l'amour le plus affectueux, & d'entretenir ainſi leur union juſqu'à la mort : il ajoute que lors de l'accouplement, ces animaux s'embraſſent avec leurs nageoires comme avec les bras, & qu'ils reſtent une demi-heure, & quelquefois plus, dans les raviſſemens de ces tendres étreintes.

Les femelles n'ont qu'un ou deux petits à la fois ; on ignore le tems qu'elles les portent. Lorſqu'ils naiſſent ils ont environ vingt pieds de long : ces animaux ſont tourmentés, ſurtout dans les chaleurs, par une eſpece de poux, faits à-peu-près comme les écreviſſes : ces inſectes ne ſe tiennent qu'aux endroits où la baleine ne peut ſe frotter : ils s'y attachent ſi fortement qu'il faut couper le morceau de la peau pour les enlever.

La baleine n'a rien de bon à manger, qu'un peu de chair vers ſa queue, & la langue, qui n'eſt qu'un gros morceau de graiſſe, dont on peut remplir pluſieurs tonneaux : cette chair de baleine paſſe pour être auſſi bonne & auſſi délicate que le lard frais. On croit que ces animaux ne vivent que de petits inſectes qui paroiſſent ſur la mer, & qui ne ſont pas plus gros que des moucherons. Il eſt certain au moins qu'il y a toujours une quantité

de ces insectes marins autour des baleines, & que le passage étroit de leur gosier ne leur permet d'avaler que de fort petits animaux qu'elles ramassent avec leurs barbes : ceci ne doit s'entendre que de la baleine proprement dite.

Des voyageurs assurent, qu'aux environs de Hitland on prit une baleine, dans laquelle on trouva plus d'un tonneau de harengs. Cette espece de baleine est connue sous le nom de *Nord-caper*, parce qu'elle se tient près du Nord-cap, par où passent les harengs lorsqu'ils descendent du Pôle. Le Nord-caper a une ruse remarquable pour se nourrir. Après avoir ramassé dans un endroit serré autant de harengs qu'il lui est possible, en leur donnant la chasse; d'un coup de queue il excite un tourbillon très-rapide, capable même d'entraîner de petits canots, & cette espece de tempête étourdit & comprime tellement ces petits poissons, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule, qu'il tient ouverte; il les y attire en respirant l'eau qui les porte dans son estomac comme dans un gouffre.

Pêche de la Baleine. Les détails de la façon de pêcher la baleine, quoique peu agréables, forment un objet assez intéressant dans le commerce : nous croyons devoir les insérer dans cet ouvrage.

De toutes les pêches qui se font dans les mers, celle de la baleine est sans contredit la plus difficile & celle qui apporte le plus de profit.

Quelque utile qu'elle soit, il s'est passé bien des siecles sans que les hommes aient

ſè la tenter : il paroit même qu'elle a été ntierement inconnue des anciens. Si Pline rapporte, que l'Empereur Claude a donné au peuple Romain le plaiſir d'une eſpece de pêche, où l'on prit une baleine, il obſerve en même tems, que ce monſtre marin avoit échoué au port d'Oſtie ; qu'auſſitôt qu'on l'apperçut dans le détroit, l'Empereur en fit fermer l'entrée avec des cordes & des filets, & que ce Prince, accompagné des archers de la garde Prétorienne en fit monter un certain nombre dans des eſquifs & des brigantins qui lancerent pluſieurs dards à cet animal, dont il fut bleſſé à mort ; que dans le combat il jetta une ſi prodigieuſe quantité de ſang par ſon évent ou tuyau, qu'il fit couler à fond un des eſquifs ; mais cette hiſtoire eſt rapportée comme un fait rare & ſingulier ; ainſi il demeure toujours conſtant que l'uſage de cette pêche n'étoit pas commun.

Rien encore ne le prouve mieux que le peu d'avantage qu'on retiroit d'une baleine morte. Tuba, Roi de Mauritanie, écrivant au jeune Caïus Céſar, petit-fils d'Auguſte, lui manda, qu'on avoit vu des baleines en Arabie, où elles étoient échouées, qu'elles avoient 600 pieds de long & 360 de large ; il ajoute, que les Marchands Aſiatiques recherchoient avec grand ſoin la graiſſe de la baleine & des autres poiſſons de mer ; qu'ils en frottoient leurs chameaux pour les garantir des groſſes mouches, appellées *Taons*, qui craignent fort l'odeur de ces graiſſes. Voilà, ſelon Pline,

tout l'avantage qu'on tiroit alors de la baleine.

Le même Auteur fait enſuite mention de quarante-deux ſortes d'huiles ; & l'on n'y trouve point celle de baleine. On ſavoit encore ſi peu tirer parti de cet animal, ſous les regnes de Veſpaſien, de Tite, de Domitien, de Nerva, que Plutarque rapporte que pluſieurs baleines échouerent, en donnant de travers ſur les côtes de la mer, comme un vaiſſeau qui n'a point de gouvernail. Il ajoute que lui-même en avoit vu dans l'Iſle d'Ancyre ; qu'une entre les autres, que les flots avoient jettée ſur le rivage proche la ville de Brêmes, avoit tellement infecté l'air par ſa putréfaction, qu'elle avoit mis la peſte dans la ville & dans les environs.

Les Baſques, principalement ceux qui habitent le pays de Labour, ſont les premiers Européens qui ayent entrepris la pêche de la baleine. L'âpreté des mers du Nord, & les montagnes de glaces qu'il leur a fallu traverſer, ne les ont point arrêtés. Voici, ſelon quelques Ecrivains, ce qui les a décidés à entreprendre cette pêche.

Il paroît tous les ans ſur leurs côtes, aux approches de l'hiver, de ces baleines qui n'ont point d'évent & qui ſont fort graſſes : ils en pêcherent, & s'en contenterent pendant fort long-tems ; mais l'obſervation qu'ils firent enſuite, que ces monſtrueux poiſſons ne paroiſſoient dans les mers de ce pays qu'en certaines ſaiſons, leur fit naître le deſ-

ſein

ſein de découvrir leur retraite. Quelques Biſcayens du Cap-Breton s'embarquerent & firent voile vers les mers de l'Amérique. L'on aſſure que ce fut eux qui découvrirent les premiers les Iſles de Terre-Neuve, la terre ferme du Canada, environ cent ans avant les voyages de Chriſtophe Colomb, & qu'ils donnerent le nom de *Cap-Breton* à ces Iſles, nom qu'elles portent encore aujourd'hui.

Quelles que ſoient les opinions à ce ſujet, il eſt certain que les Biſcayens découvrirent dans les mers qui ſont au Nord de l'Amérique, un grand nombre de baleines; mais ayant en même-tems reconnu que ces mers ſont encore plus abondantes en morues, ils préfererent la pêche de ce poiſſon. D'ailleurs celle de la baleine leur étoit devenue dommageable, parce qu'ayant tourné leur route du côté du détroit de Davis, plutôt que vers les côtes du Groenland, dans les trois dernieres années qu'ils y furent ce détroit ſe trouva abſolument dépourvu de ce poiſſon.

Ce ſont ces Biſcayens qui les premiers ont enhardi à cette pêche les peuples maritimes de l'Europe, principalement les Hollandois qui en font un des plus importans objets de leur commerce. Ils y emploient aujourd'hui trois ou quatre cent navires & environ deux à trois mille matelots; ce qui leur produit des ſommes très-conſidérables. Ils fourniſſent preſque ſeuls toute l'Europe d'huile &

de fanons de baleine : ils envoient tous les ans dans nos ports ſept à huit mille barils d'huile & du ſavon à proportion.

L'huile de Baleine eſt bonne à brûler, à faire le ſavon. Elle ſert à la préparation des laines, des draps ; aux Corroyeurs, pour adoucir leurs cuirs ; aux Peintres pour délayer certaines couleurs ; aux gens de mer pour engraiſſer le brai qui ſert à enduire & ſpalmer les vaiſſeaux ; aux Architectes & aux Sculpteurs, pour une eſpece de détrempe avec du blanc de céruſe ou de la chaux, qui, en durciſſant, fait croûte ſur la pierre & la garantit des injures de l'air. A l'égard des fanons de baleines, leur uſage s'étend à une infinité de choſes utiles ; on en fait des buſques, des paraſols, des corps, & autres ouvrages.

Aujourd'hui les dangers que l'on court à la pêche des baleines, ſont ſi bien prévus, qu'on les compte pour très-peu de choſe. Rien de plus admirable que les moyens inventés par les hommes pour ſervir leurs intérêts, & ſe mettre à couvert dans les occaſions les plus périlleuſes.

Lorſqu'on eſt arrivé à l'endroit où ſe fait le paſſage des baleines, on commence par bâtir le fourneau deſtiné à fondre la graiſſe & la convertir en huile. Le navire ſe tient toujours à la voile ; à ſes côtés ſont les chaloupes, prêtes à voguer au premier cri d'un matelot, qui eſt en vedette au haut du mât de hune. Dès qu'il apperçoit une baleine, il en donne avis aux gens de l'équipage ;

qui ſe diſpoſent auſſitôt dans les chaloupes, munis de cordages, de coutelas, de lances & de harpons. Sept à huit cent chaloupes ſe trouvent ordinairement dans le même quartier pour cette pêche.

Les lances ſont compoſées d'un fer d'environ quatre pieds de longueur, & d'un manche de bois qui en a environ huit.

Le harpon, auſſi de fer, eſt de figure triangulaire, ſemblable à une fleche; le dos en eſt épais comme celui d'un couperet, afin qu'il ne puiſſe couper par ce côté, ni ſe détacher aiſément, ſi la baleine cherchoit à s'en débarraſſer. Le cas arrivant, les gens d'une autre chaloupe lui lancent un harpon, & elle appartient aux derniers.

La longueur de ce harpon eſt de trois pieds; il a un manche de bois, plus épais par le haut que par le bas, & creux comme un entonnoir: par ce moyen le harpon étant plus lourd par le bas que par le haut, ſa pointe tombe toujours perpendiculairement ſur le poiſſon.

On attache cet inſtrument à une corde de ſix à ſept braſſes de long & d'environ un pouce de groſſeur, faite du chanvre le plus fin, ſans être goudronné. Cette harpoire, qui tient au fer, près du manche, eſt liée par une bonne épiſſure à un funin d'environ cent vingt braſſes, bien goudronné, & fait d'un chanvre gros & rude.

Les meilleurs harpons ſont d'acier

trempé, de maniere qu'ils puiſſent plier ſans rompre. Le tems le plus favorable pour lancer le harpon, eſt lorſque la baleine rejette l'eau, ou quand la mer vient briſer contre les glaces. Le bouillonnement de l'eau & le ſifflement des vagues, empêchent que les baleines qui ſe plaiſent dans ces endroits, où elles ſe frottent contre les glaçons, n'entendent le mouvement des rames. Lorſque la mer eſt calme, il eſt très-difficile de les approcher.

Lorſqu'on eſt arrivé à portée d'une baleine, le harponneur ſe tient debout ſur le devant de la chaloupe, tenant le harpon de la main gauche avec la premiere des deux cordes, le lance avec violence de la main droite. Le grand point eſt d'attraper la baleine au-deſſous de l'ouie, ou dans l'endroit du dos qui eſt le plus gras. La raiſon en eſt, qu'outre que ces endroits ſont les plus ſenſibles, ce ſont ceux où le harpon entre le plus aiſément: la tête offre beaucoup moins de priſe; les os y ſont très-durs, & il ne s'y trouve que fort peu de graiſſe. La précaution avec laquelle la baleine la préſente, lorſqu'elle eſt vivement pourſuivie, donne lieu de croire qu'elle n'ignore pas que cette partie eſt la plus propre à réſiſter aux coups. On s'efforce auſſi de la percer de la lance aux parties naturelles, parce qu'elle y eſt extraordinairement ſenſible; l'on a même obſervé, qu'un coup de lance dans cet endroit, lorſqu'elle eſt prête à mourir, lui fait trembler tout le corps.

La baleine étant bleſſée, plonge avec une telle force, que le bord de la chaloupe incliné ſe trouve au bord de l'eau ; &, comme elle eſt entraînée fort loin, & plus vîte que le vent, elle ſeroit en danger d'être ſubmergée, ſi l'on ne laiſſoit filer la corde avec une grande attention : car il faut qu'elle file préciſément par le milieu de la chaloupe ; autrement elle couleroit bas. On doit auſſi avoir la précaution de mouiller continuellement l'endroit où coule la corde, de peur que la rapidité du mouvement ne lui faſſe prendre feu. Si-tôt que le harpon eſt lancé, tous ceux qui ſont dans la chaloupe abandonnent leurs rames : ils ſont face à la baleine : un d'entr'eux, ſur le derriere de la barque, la dirige avec l'aviron, directement du côté où l'animal file, & veille ſur les matelots, afin qu'ils s'en approchent ou s'en éloigent : les autres ſont occupés à lâcher la corde, &, quand ils n'ont pas la force de la tenir, ils la roulent autour du banc. Pluſieurs chaloupes ſuivent, ayant chacune quatre à cinq paquets de funins de cent à cent-vingt braſſes de long, roulés avec beaucoup de précaution, de crainte qu'ils ne ſe mêlent en filant : lorſque la corde d'une chaloupe ne ſuffit pas, on y attache celle des autres.

Une baleine, frappée du harpon, rejette l'eau d'une telle force, qu'on peut l'entendre de plus d'une lieue ; mais lorſqu'elle a perdu ſon ſang, elle ne la jette plus que par gouttes. Cette eau eſt mêlée

d'une eſpece de graiſſe qui ſurnage comme de l'écume, & que les mallemuckes viennent avaler avec beauconp d'avidité. Lorſque la baleine jette cette derniere eau, l'on entend un bruit, ſemblable à celui d'une bouteille que l'on emplit ſous l'eau, & la mort de cet animal eſt prochaine.

Il y a des baleines, qui, dès qu'elles ont été frappées, font rejaillir leur ſang juſqu'à ce qu'elles meurent; elles en couvrent toutes les chaloupes : quelques-unes qui ont été bleſſées mortellement, s'échauffent, par les efforts qu'elles font, à un tel degré, qu'elles ſont couvertes d'une ſueur, que les oiſeaux de mer viennent becqueter pendant qu'elles ſont en vie.

La plaie qu'a reçue la baleine, jointe aux efforts que font les matelots, l'oblige de revenir ſur l'eau. Quelquefois elle ne paroît qu'étonnée; mais ſouvent auſſi elle eſt furieuſe : alors battant de la queue & des nageoires avec une violence terrible, les chaloupes ſont dans le plus grand danger : les femelles, ſurtout lorſqu'elles ſont pleines, ſe défendent bien plus longtems que les mâles : on tâche cependant de lui lancer un ſecond & un troiſieme harpon. Toutes les chaloupes qui accompagnent celle d'où le premier a été lancé, attendent que la baleine remonte, pour la percer à coups de lances. On la tient à flots par pluſieurs endroits; c'eſt alors qu'on la frappe à coups de coutelas, que l'on enfonce dans ſa graiſſe des lances, que l'on remue de côté & d'autre pour agrandir le trou. La perte de ſon ſang eſt

ſi conſidérable, que partout où elle paſſe la mer eſt rougie. Si la baleine enfonce, ce moment eſt le plus périlleux; car toutes les chaloupes, excepté celle qui a lancé le harpon, & qui, quoiqu'entraînée par la baleine, s'en trouve ordinairement fort loin; toutes ces chaloupes, diſons-nous, venant la frapper de leurs lances, en ſont extrêmement près, & ne peuvent guere éviter d'en recevoir des coups de queue, d'autant plus dangereux, qu'un ſeul ſuffit pour briſer la barque & faire noyer les pêcheurs.

Quand la baleine coule à fond, on tire la corde; par la peſanteur on juge de la force qui reſte à cet animal. Lorſque la corde eſt lâche, pour ne pas faire pencher la chaloupe, on la tire peu à peu, & on a grande attention de la plier en rond pour la filer, ſans s'embarraſſer, dans le cas où la baleine feroit encore des mouvemens violens.

Lorſqu'on tue une baleine à coups de lances, on tire les cordes, juſqu'à ce qu'on s'en ſoit approché, mais à une diſtance qu'on n'empêche pas les autres chaloupes de l'attaquer; alors on a grand ſoin que les cordes des autres chaloupes ne ſoient pas coupées toutes à la fois, parce que les baleines les plus graſſes enfoncent, lorſqu'elles ſont mortes, au lieu que les maigres flottent ſur l'eau.

Quand la baleine fuit à fleur-d'eau, on obſerve de ne pas lui lâcher trop de corde, parce que ſi elle faiſoit beaucoup d'efforts en ſe débattant, elle pourroit l'accrocher à quelque rocher, & alors

ſe débarraſſer du harpon ; mais ſi, par ces mouvemens, la corde s'entortille autour de ſa queue, le harpon en devient plus ferme, on ne craint pas qu'il ſe détache.

Si la baleine meurt avant d'être amarrée, on coupe les funins, de peur que le poids de ſon corps qui va d'abord à fond, n'entraîne les chaloupes avec elle; alors on perd la baleine avec tout ce qui y eſt attaché. Pour prévenir ces accidens, on la ſuſpend par des funins : dès qu'on s'apperçoit qu'elle tire à ſa fin, on la conduit à un des côtés du bâtiment, auquel on l'attache avec de groſſes chaînes de fer pour la tenir ſur l'eau.

Les baleines mortes qui flottent ſur l'eau, ſeroient faciles à prendre, ſi elles ne ſe corrompoient en peu de tems, & n'exhaloient une odeur inſupportable. Plus ces baleines reſtent dans l'eau, plus elles s'élevent : il y en a qui nagent un pied au-deſſous de l'eau, d'autres, dont on voit la moitié du corps ; alors elles ne tardent pas à crever avec un bruit extraordinaire.

Lorſqu'il y a beaucoup de petits glaçons qui ſe ſerrent les uns les autres, il eſt dangereux de pourſuivre la baleine ; car, dès qu'elle apperçoit la glace, elle ne manque pas de s'y réfugier. Alors le harponneur tire la corde : s'il la trouve peſante, il en fait filer davantage : ſi elle s'enfuit en ligne droite, elle entraîne toutes les chaloupes : ſi elle ſe cache ſous un gros glaçon, & ſi la glace eſt ſpongieuſe, en ſorte que la baleine puiſſe reprendre haleine, le harponneur prend ſon coupe-

ret, la coupe, & le harpon reſte dans le corps de la baleine : cette perte eſt quelquefois conſidérable, parce que la baleine emporte toutes les cordes de quatre ou cinq chaloupes, & quelquefois plus.

Il arrive ſouvent que la baleine tire les chaloupes avec une telle force, qu'elles vont ſe briſer les unes contre les autres, ou contre les glaçons.

Auſſitôt que la baleine a été emmenée à côté du bâtiment, & amarrée par de groſſes chaînes, les Charpentiers montent deſſus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux ſemelles, pour les empêcher de gliſſer : ils ſont en outre, pour leur plus grande ſureté, attachés avec une corde qui tient au bâtiment ; alors ils tirent leurs couteaux, qui ſont faits exprès, coupent le lard de la baleine, qu'on porte à meſure dans le bâtiment, où on le réduit en petits morceaux, & on le met dans une chaudiere pour le fondre. Après qu'on a tourné & retourné la baleine pour en ôter tout le lard, on en tire les barbes ou fanons, cachés dans ſa gueule. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile ; le Capitaine, le Pilote, les Charpentiers, ont pardeſſus les autres une gratification ſur le produit des barbes ou fanons.

Poiſſon à ſcie ou *Xiphias*. Il eſt ainſi nommé d'un os long & large, en forme de ſcie, qui lui ſort du muſeau, & qui a de chaque côté pluſieurs dents pointues, comme celles d'une ſcie. Ces poiſſons ont depuis deux juſqu'à vingt pieds de long ; ils ſont remarquables par leur antipathie

pour la baleine. Ils s'attroupent, l'attaquent, & ne la quittent point qu'ils ne l'ayent tuée : ils en mangent la langue. Lorſqu'on voit un combat entre la baleine & le poiſſon à ſcie, on eſt sûr de la voir tuer & de la prendre ſans aucun danger.

La *Licorne de mer* ou le *Narwal*, eſt auſſi gros qu'un bœuf & reſſemble au veau-marin : les uns ont la peau noire, les autres ſont d'un gris pommelé ; tous ſont blancs ſous le ventre : leur grandeur eſt depuis vingt juſqu'à ſoixante pieds. Une longue corne, ou plutôt une dent, leur ſort de la mâchoire ſupérieure ; ils la tiennent levée en nageant. Cette dent eſt faite en ligne ſpirale ou colonne torſe ; elle diminue de groſſeur à meſure qu'elle s'éloigne de ſa racine : elle eſt proportionnée à la grandeur de l'animal, & porte juſqu'à quatorze pieds de long. Ces poiſſons vont quelquefois ſe coucher ſur le bord du rivage, alors ils ſont aiſés à prendre. La licorne eſt à la baleine, ce que le Rhinoceros eſt à l'Eléphant : elle ſe bat contre elle, la perce avec ſa dent. On aſſure que des navires en ont été heurtés avec tant de force, qu'ils ſe ſont ouverts & ont été coulés à fond.

Le *Hanneton-marin*, d'après la deſcription qu'on en donne, eſt tout-à-fait ſingulier. Il eſt fait à peu près comme une navette, large & épais par le milieu, mince & pointu par les deux bouts, de la groſſeur d'un hanneton : ſa tête eſt large, ronde, fendue dans le milieu, & garnie de petites cornes de la groſſeur d'une paille. Sur le devant il a deux rangées de trois

petits boutons de chaque côté : on ne peut diſtinguer ſi ce ſont des yeux : ſa bouche eſt jaune & noire. Ce petit poiſſon eſt ſi tranſparent qu'on lui voit les entrailles : tout ſon corps eſt de la couleur d'un blanc-d'œuf, & ſe diſſout dans les mains.

Poiſſon glaireux ou *Entonnoir de mer.* Il a vers le haut une ouverture comme une plume d'oie ; c'eſt peut-être ſa bouche : ce tuyau entre comme un entonnoir dans une cavité ; c'eſt pourquoi on l'a nommé *Entonnoir de mer.* De ce trou deſcendent juſqu'à la moitié du corps quatre raies, deux à deux, directement oppoſées les unes aux autres, deux coupées en travers, & deux qui ne le ſont point : les premieres ſont de la largeur, environ de la moitié d'une paille ; les autres ſont une fois plus larges & reſſemblent au dos d'un ſerpent : du milieu de l'entonnoir partent encore quatre autres raies ; elles deſcendent plus bas que les autres & reſſemblent au dos d'un ſerpent. Ces huit raies colorées en rouge, jaune & bleu, font le même effet que l'arc-en-ciel. Cet inſecte paroît comme une fontaine qui auroit huit jets d'eau : au dedans de l'entonnoir on voit comme un nuage qui ſe partage, & qui paroît être les entrailles de l'animal. Tout ſon corps eſt auſſi blanc que du lait & peſe environ quatre onces : il ſe diſſout dans les mains comme le banneton-marin, mais ſans cauſer aucun mal ; il differe en cela des orties de mer d'Eſpagne ; celles-ci s'attachent à la peau, la brûlent, y font venir des ampoules, ou cauſent des éréſipeles.

On ne ſait pas encore bien poſitivement Montagnes.

ce que les montagnes & les rochers du Groenland renferment ; on voit ſeulement à leur ſurface quantité d'amiantes. Le Lecteur ne ſera pas fâché que nous entrions dans quelques détails ſur cette production curieuſe.

L'amiante. L'amiante eſt compoſée de filets déliés plus ou moins longs, poſés longitudinalement les uns contre les autres en forme de faiſceau : ces filets ſont ſi fins qu'on les a comparés à du lin.

Il y a pluſieurs ſortes d'amiantes, qui, quoique de même nature, varient par leurs couleurs, par les différentes longueurs de leurs filets, & par leur adhérence plus ou moins forte : il y en a de jaunâtres ou rouſsâtres : on en voit de couleur d'argent ou grisâtres, comme le talc de Veniſe. Il y en a auſſi de parfaitement blancs & plus ou moins luiſans. Quelques-uns des filets qui forment le tiſſu de cette matiere, n'ont que quelques lignes de longueur ; d'autres ont ſix pouces & même douze : ces derniers ſont communément les plus blancs, les plus brillans & les plus rares ; on les prendroit pour de la ſoie, ſi on ne les examinoit pas de près : chaque fil ſe détache aiſément des autres. Il y a d'autres amiantes où ces fils ſont collés, &, pour ainſi dire, liés les uns aux autres : quelquefois ils tiennent à des matieres d'une autre nature ; il s'en trouve dans des morceaux de criſtal de roche : enfin il y a de l'amiante qui paroît n'être pas encore dans ſon état de perfection, ce n'eſt en quelque ſorte qu'une mine ou une pierre d'amiante.

La plupart des Auteurs donnent à ce

minéral le nom *de pierre*, *lapis amiantus*; mais ce n'eſt pas une pierre calcinable, puiſqu'on a cru qu'elle étoit incombuſtible: elle réſiſte, il eſt vrai, à l'action du feu; mais il n'y a en cela rien de merveilleux, puiſque ce minéral n'a pas ſeul cette propriété.

L'amiante réunit une propriété beaucoup plus ſinguliere: ſes filets ſont ſi flexibles, & peuvent devenir ſi ſouples, qu'il eſt poſſible d'en faire un tiſſu preſque ſemblable à ceux que l'on fait avec les fils de chanvre, de lin ou de ſoie. On file l'amiante, on en fait une toile; cette toile, non-ſeulement ne brûle pas au feu, mais elle s'y blanchit & en ſort plus nette. Voilà ce qui a toujours paru étonnant, & ce que beaucoup de perſonnes ne veulent point croire. Le feu la nettoye, en ce qu'il conſume toutes les matieres étrangeres dont elle eſt chargée; mais fût-il aſſez violent pour calciner les pierres, il n'auroit pas encore la force de vitrifier l'amiante: cependant chaque fois que cette toile reſte au feu quelque tems, elle y perd un peu de ſon poids.

On a donné à cette matiere différens noms, qui ont rapport à ſes propriétés. On la nomme *Amiante*, *Asbeſte*, *Salamandre*, parce qu'elle réſiſte au feu ordinaire. Comme elle ſe file, ainſi que le lin & la laine, on lui a donné des noms, auxquels on a ajouté une épithete, pour faire entendre que ce lin ou cette laine ne ſe conſume point au feu. Voilà d'où viennent les noms de *lin incombuſtible*, *linum asbeſtenum*, *linum vivum*, *plume* ou *laine de Salamandre*,

parce qu'on a cru que la Salamandre étoit à l'épreuve du feu. L'amiante a eu d'autres noms, tirés de ſa couleur & de ſa forme; nous les ſupprimons, parce qu'ils n'offrent rien d'intéreſſant. On a auſſi ajouté à ces noms ceux des pays où l'on trouvoit cette matiere, *linum Carbaſum*, *Cyprium*, *Judum*, &c. Tournefort a fait mention de l'amiante de Cariſto, dans l'Iſle de Négrepont: il dit, que c'eſt de toutes les eſpeces d'amiante celle qui mérite le moins d'attention. On a auſſi trouvé de l'amiante à Eisfield, dans la Thuringe, dans les mines de l'ancienne Baviere, à Namur dans les Pays-Bas, dans l'Iſle d'Angleſey, annexe de la principauté de Galles, à Alberdeen en Ecoſſe, à Montauban en France, dans la vallée de Campan aux Pyrénées, en Italie, en Pouſole, dans l'Iſle de Corſe, en Egypte, &c. L'amiante eſt bonne pour faire des meches dans les lampes; elle doit même paroître plus propre à cet uſage que les filets d'argent dont on fait des meches dans les réchauds à l'eſprit-de-vin. Ces meches métalliques ôtent toute apparence de merveilleux à celles d'amiante; mais celles-ci ſont préférables aux meches ordinaires, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puiſſe offuſquer la lumiere. On peut croire que ceux qui ont fait des recherches ſur les lampes perpétuelles, n'ont pas manqué d'y faire entrer l'amiante pour beaucoup. C'étoit déja quelque choſe d'avoir une meche qui brûlât ſans ſe conſumer: mais on ne s'en eſt point tenu là; on a prétendu que l'amiante devoit encore fournir de l'huile; & que, ſi

on trouvoit moyen d'extraire cette huile, elle ne ſe conſumeroit pas plus que la meche.

Les anciens ſavoient faire des toiles d'amiante. Quoique Pline ait été mal inſtruit ſur l'origine & la nature de ce minéral, qu'il prenoit pour une matiere végétale, il ne peut nous jetter dans l'erreur par rapport à l'uſage que l'on en faiſoit de ſon tems. Il dit avoir vu dans les feſtins des nappes de lin vif, c'eſt-à-dire, d'amiante, qu'on les jettoit au feu pour les nettoyer lorſqu'elles étoient ſales; que l'on brûloit dans ces toiles les corps des Rois, pour empêcher que leurs cendres ne ſe mêlaſſent à celles du bûcher. Ces toiles devoient être fort cheres, puiſque cet Ecrivain ajoute que ce lin valoit autant que les plus belles perles. Il dit auſſi qu'il étoit très-roux, & qu'on ne le travailloit que difficilement, parce qu'il étoit très-court. Cela prouve que l'amiante, que l'on connoiſſoit du tems de Pline, & qui venoit des Indes, étoit d'une mauvaiſe qualité; cependant on avoit le ſecret d'en faire des toiles. Jeſus-Chriſt dit, que le mauvais Riche avoit une robe faite de cette toile. Cet art a été enſuite ignoré pendant long-tems, & encore à préſent on ne le connoît qu'imparfaitement.

On confond ſouvent l'alun de plume avec l'amiante, &, ſi cet alun étoit plus commun, on le prendroit pour l'amiante, parce que ces deux matieres ſe reſſemblent beaucoup. Il eſt cependant aiſé de les diſtinguer: l'alun de plume eſt fort piquant au goût, l'amiante eſt inſipide.

M. Ciampi, Maître des Brefs à Rome, a donné un Traité sur la maniere de filer l'amiante. Il faut commencer, dit cet Auteur, par la faire tremper dans l'eau chaude pendant quelque tems; ensuite on la divise, on la frotte avec les mains, on l'agite dans l'eau pour la bien nettoyer, en séparant la partie la plus grossiere, la moins flexible, & les brins les plus courts. Cette premiere opération finie, on la fait tremper de nouveau dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle paroisse imbibée & amollie; alors on la divise, on la presse entre les doigts pour en séparer toute la matiere étrangere. Après avoir répété cette opération cinq ou six fois, on rassemble tous les fils qui sont épars, on les fait sécher. L'amiante étant ainsi préparée, on prend deux petites cardes, plus fines que celles avec lesquelles on carde la laine des chapeaux, on met de l'amiante entre les deux, & on tire peu à peu avec les cardes quelques filamens. Ces fils sont toujours trop courts pour être filés, sans y ajouter une filasse d'une autre nature, qui contienne les fils d'amiante, qui les réunisse, qui les lie ensemble. On prend du coton ou de la laine: à mesure qu'on prend ce fil, mêlé d'amiante & de laine ou de coton, on doit avoir attention qu'il y entre plus d'amiante que d'autre matiere, afin que le fil puisse se soutenir avec l'amiante seule; car, dès qu'on en fait de la toile, ou autres ouvrages, on la jette au feu pour faire brûler la laine ou le coton.

D'autres Auteurs disent qu'on fait trem-

per l'amiante dans de l'huile pour la rendre plus flexible. Quoi qu'il en ſoit, celle dont les filets ſont les plus longs, eſt la plus facile à employer, & les ouvrages que l'on en fait ſont d'autant plus beaux, que l'amiante eſt plus blanche. On peut faire auſſi une ſorte de papier avec les brins d'amiante les plus fins, qui reſtent ordinairement après qu'on a employé les autres. Lorſque ce papier eſt écrit & ſale, on le jette au feu : l'écriture diſparoît, & on peut enſuite y écrire de nouveau.

D'autres montagnes contiennent une eſpece de pierre molle, qui, ſelon M. Egede, n'eſt qu'un marbre imparfait. Il y en a de diverſes couleurs, même de blanche, tachetée de noir. Cette derniere pierre eſt plus enfoncée dans les montagnes, &, comme elle eſt fort aiſée à travailler, les naturels du pays en font les uſtenſiles de leurs ménages, qui ſe réduiſent à une lampe, quelques plats & un chaudron. Eſpece de Marbre.

Le même Auteur dit avoir trouvé un morceau de pierre qui reſſembloit à de la mine de plomb. Tout le Groenland eſt, ſelon lui, rempli de mines de fer. Dans quelques endroits on y ramaſſe des pierres ſonores comme du métal ; en d'autres, des pierres jaunes, marquetées de rouge ; ce qui fait préſumer qu'il s'y trouve de bons métaux, & vraiſemblablement du cuivre & de l'argent.

Les eaux douces de ce pays ſont aſſez bonnes : elles proviennent preſque toutes des neiges fondues. Près de l'endroit

où aborda Frobisher, on rencontre une ſource d'eau, ſi chaude en hiver, qu'au rapport des Groenlandois, un morceau de glace qu'on y jette ſe fond ſur le champ. Cette eau eſt d'une odeur & d'un goût extrêmement forts : le terrain qui environne cette ſource eſt couvert d'herbe toute l'année.

ARTICLE II.

Le Spitzberg.

§. I.

Sa ſituation. IL paroît, par le rapport de tous les voyageurs, que cette terre eſt une Iſle qui s'étend depuis le ſoixante-ſeizieme degré de latitude, juſqu'au quatre-vingtieme ; ce qui fait cent lieues communes de France.

Sa deſcription. On croit que le nom de Spitzberg lui a été donné à cauſe des montagnes aiguës qui s'y trouvent; ou, peut-être, parce que le Capitaine Hollandois qui l'a découverte s'appelloit Spitzberg.

L'excès du froid qui regne dans cette Iſle, la rend abſolument inhabitée: elle eſt remplie de montagnes, toutes couvertes de glaces & de neige : ces montagnes ſont ſi élevées qu'on les découvre de douze milles en mer. Lorſque le tems eſt couvert, leurs ſommets ſe perdent dans les nuages. Quelques-unes ne ſont formées que d'une ſeule pierre, depuis le bas juſqu'en haut ; elles paroiſſent comme des murailles ruinées. Cette pierre a des vei-

nes de diverſes couleurs, ainſi que le marbre; elle donne, en forme d'exſudation, une eau qui colore la neige en rouge. Entre ces montagnes naturelles il s'en éleve d'autres, formées par la glace, & auſſi hautes que les premieres. La neige qui couvre toutes ces montagnes donne une lumiere auſſi vive que le ſoleil dans un tems ſerein. La couleur bleue de ces éminences de glace, coupée par une couleur de feu qu'offre le pied des montagnes naturelles, l'éclat de la neige, les crevaſſes qui ſe trouvent dans les rochers, & qui font une ombre dans cette blancheur, forment un ſpectacle très-agréable à la vue.

C'eſt le pays du monde le plus froid: les cadavres ne s'y conſomment pas aiſément. Un corps qui avoit été enterré dix ans auparavant, ainſi que l'indiquoit une croix, qu'on trouva placée ſur ſa ſépulture, fut trouvé très-ſain : il ne paroiſſoit aucune altération ſur ſa figure, ni même dans ſes habillemens. Le Climat.

En 1633 les Hollandois laiſſerent dans cette Iſle ſept des leurs, pour prendre connoiſſance du pays & des avantages qu'on pouvoit en tirer. Ces hommes qui y avoient très-bien paſſé l'hiver, furent remplacés en 1634, par ſept autres, qui moururent tous. Au bout de vingt ans leurs corps furent trouvés très-frais.

L'été y eſt court : pendant trois mois on n'y diſtingue point la nuit d'avec le jour, ſi ce n'eſt que la lumiere du ſoleil, pendant la nuit, reſſemble à un beau clair de lune, & qu'on peut fixer ce premier

aſtre auſſi aiſément que le ſecond. Alors on ne voit jamais ſur l'horiſon que la moitié, ou un peu plus du diſque de la lune. La lune en ce tems paroît pleine; elle reſte pluſieurs jours ſur l'horiſon: toutes les vingt-quatre heures un crépuſcule éclaire pendant quelque tems, & eſt auſſitôt remplacé par l'aurore boréale, ſemblable à celui dont nous avons donné la deſcription à l'article du Groenland.

Malgré la préſence continuelle du ſoleil, pendant trois mois, dans ce climat, la chaleur ne s'y fait ſentir que très-peu de tems. A la fin de Mai cet aſtre a ſi peu de force, le froid eſt ſi piquant, que les larmes en tombent des yeux. On a vu le 13 Juin les glaces ſi épaiſſes le long des côtes, & à l'entrée des baies, que les vaiſſeaux ne pouvoient y entrer: la neige même avoit ſi peu fondu, que les rennes ne trouvant pas à paître, étoient tout-à-fait décharnées. Suivant Martenz, il arrive ſouvent, lorſque le tems eſt couvert, qu'il neige & qu'il gele pendant trois mois d'été. Il rapporte que le 24 de Juillet, la chaleur du ſoleil étoit ſi vive, que le goudron des jointures de ſon vaiſſeau ſe fondit du côté qui étoit à l'abri du vent: que le 25 le tems fut fort couvert & qu'il fit très-froid.

On peut pourtant ſe faire une idée de l'été de ce pays, par le peu de tems que les plantes mettent à parvenir à leur perfection. Au mois de Juin on ne voit aucune verdure; au mois de Juillet on voit beaucoup d'herbes en fleurs, & d'autres dont la ſemence eſt déja mûre.

C'eſt ſur les côtes du Spitzberg qu'on va à la pêche de la baleine, & qu'on prend les plus groſſes. Les vaiſſeaux y arrivent ordinairement au commencement de Juin, & repartent à la mi-Août. Hiſtoire Naturelle de cette Iſle.

On ne trouve dans cette iſle ni ruiſſeaux ni ſources d'eau douce : la ſeule dont on y fait uſage eſt celle qui provient de la fonte des glaces & des neiges.

Après avoir donné une idée de ce climat rigoureux, nous allons paſſer à la deſcription des plantes & des animaux.

Parmi dix à douze plantes qu'on y remarque, il n'en eſt aucune qui offre quelque choſe de ſingulier, ſi ce n'eſt la plante *Roche*.

Elle eſt de la même eſpece que celle que les Hollandois nomment *Wies*, dont le nom latin eſt *Fucus*. Cette plante a ſa racine ronde & fibreuſe : elle croît parmi les rochers : ſa tige a plus de ſix pieds de long ; elle eſt jaune, large & plate comme une feuille : on en voit ſortir quelques feuilles auſſi larges que la tige, & qui ſemblent autant de nouvelles branches : ces feuilles ſont jaunes ; elles ont ſix pieds de long, & la figure d'une langue. Au ſommet de la tige ſont de petites feuilles, longues, étroites, jaunes, tranſparentes comme de la colle forte ; peut-être ces petites feuilles ſont-elles les fleurs de ces plantes. Tout près de ces feuilles il en croît d'autres qui ſont oblongues & creuſes : celles-ci paroiſſent comme de petites veſſies enflées ; elles ſont environnées d'autres feuilles plus petites & fort ſerrées. Dans ces feuilles enflées il ne ſe trouve que de l'air, qui

cauſe un peu de bruit quand on preſſe ces petites veſſies entre les doigts.

L'opinion commune des matelots eſt que la graine de cette plume produit les limas de mer; mais il y a apparence que ces limas viennent d'œufs, dépoſés ſur les feuilles de cette plante. Quand le vent eſt à l'Eſt ou au Nord, cette plante eſt toujours roide & ſeche; quand il regne un vent d'Oueſt ou de Sud, elle devient humide & mollaſſe.

Si la rigueur du climat ne laiſſe croître que peu de plantes, il n'en eſt pas de même des animaux, on en voit de toutes les eſpeces.

Oiſeaux terreſtres. Parmi les animaux terreſtres du Spitzberg, l'Oiſeau de neige & l'Oiſeau de glace, méritent une attention particuliere.

L'Oiſeau de neige eſt ainſi nommé, parce qu'on ne le voit jamais que ſur la neige. Il eſt de la groſſeur d'un moineau; il reſſemble à la linotte, par la couleur, la figure, le bec, les jambes & les pieds. Sa tête eſt auſſi groſſe que ſon cou : les plumes du dos & des ailes ſont griſes. Il en vient de grandes troupes ſur les vaiſſeaux; & on les prend aiſément à la main. On a obſervé, que dès qu'ils ſe ſont raſſaſiés de la nourriture qu'on leur jette ſur les vaiſſeaux, ils ne ſe laiſſent plus prendre; ce qui prouve que cette familiarité, commune aux oiſeaux qui habitent les pays ſtériles, ne leur vient que de la faim.

L'Oiſeau de glace tire ſon nom du ſéjour continuel qu'il fait ſur les glaces. Il eſt à-peu-près de la groſſeur d'un pigeon : ſon plumage paroît doré, & jette un éclat

éblouiſſant au ſoleil. Il fait ſon nid ſur les rochers, & on aſſure qu'il n'a jamais qu'un œuf.

Tous les oiſeaux aquatiques qu'on voit dans cette iſle, ſont les mêmes que ceux du Groenland : ils ont les pieds larges & en cartilages, comme les oies. La plupart ſont des oiſeaux de proie, & ne ſont pas auſſi bons à manger que les autres : leur chair excite des vomiſſemens, quand on n'a pas eu la précaution de les pendre en l'air par les pieds. Cette poſition leur fait rendre une huile que leur donne la graiſſe de baleine, dont ils ſe nourriſſent. Ces oiſeaux, excepté les Kirmews & les Studjugers, font leurs nids ſur des rochers très-élevés, pour garantir leurs petits des ours & des renards. Vers la fin de Juin, lorſque leurs petits ſont éclos, on en voit de ſi grandes volées au haut des montagnes, qu'elles forment un nuage qui cache le ſoleil. Le bruit que font ces oiſeaux empêche qu'on ne s'entende parler.

Quadrupedes.

On ne connoît que trois ſortes de quadrupedes dans le Spitzberg, les rennes, les renards & les ours blancs. Nous donnerons la deſcription des rennes à l'article de la Laponie.

Le *Renard* de cette Iſle ne differe de ceux de l'Europe que par la couleur : on en voit de blancs, de gris, de noirs.

L'*Ours blanc* eſt ici un animal amphibie, & d'une forme toute différente de ceux qu'on voit dans l'Europe. Ils ont la tête longue, ſemblable à celle d'un chien, le cou aſſez allongé, & ſont plus agiles & plus déliés que les autres ours : leur gran-

deur eſt beaucoup plus conſidérable; quelques-uns ont juſqu'à huit pieds de long : ils aboyent comme des chiens enroués : leur poil eſt long & auſſi doux que la laine : leur muſeau, les griffes dont leurs pattes ſont armées, ſont noirs. La graiſſe de leurs pattes, lorſqu'elle eſt fondue, eſt un bon ſudorifique, un remede ſouverain contre les douleurs de reins : celle des autres parties du corps eſt comme du ſuif; elle devient, après qu'on l'a fondue, auſſi liquide que l'huile, & on s'en ſert dans les lampes. La chair de ces ours eſt graſſe & blanchâtre, comme celle du mouton, mais d'un aſſez mauvais goût. Ces animaux ont la tête extraordinairement dure; des coups qui aſſommeroient un bœuf leur font à peine une légere impulſion. Ils nagent très-bien, plongent de même; ils ont l'odorat beaucoup plus étendu que la vue. Leurs dents brûlées & réduites en cendres, ſont un bon remede pour rendre au ſang ſa fluidité.

Les jeunes ours ſe tiennent près des vieux, ils ſe défendent mutuellement, juſqu'à ſe faire tuer plutôt que de s'abandonner. Ils vivent d'oiſeaux & de leurs œufs, de baleines mortes, & de toutes ſortes d'animaux, même de ceux de leur eſpece. Dès que la nuit des trois mois commence, les ours diſparoiſſent; ils ne reviennent que lorſque le ſoleil reparoît ſur l'horiſon.

Ils attaquent les hommes, dévorent ceux qu'ils peuvent ſurprendre. Ces animaux paroiſſent friands de cette chair : ils déterrent un cadavre s'ils viennent à le ſentir.

tir. M. Erich Pontoppidan, Evêque de Bergen, dit que les femmes enceintes ſont particulierement de leur goût, qu'ils les ſentent à l'odorat, ou par inſtinct; qu'ils font tout leur poſſible pour en tirer le fœtus, qui eſt pour eux un morceau très-délicat, ſurtout s'il ſe trouve que ce ſoit un mâle.

Un autre voyageur qui paſſa l'hiver dans la nouvelle Zemble, rapporte des exemples terribles de la férocité de ces ours. Trois matelots de ſon équipage furent déchirés & mangés par ces animaux: ils venoient quelquefois pluſieurs enſemble attaquer les Hollandois juſques dans leurs vaiſſeaux & dans la cabane qu'ils avoient bâtie pour paſſer l'hiver. La force de cet animal eſt ſi grande, qu'on en a vu enlever un taureau, une vache, & les emporter dans ſes pattes de devant, marchant ſur celles de derriere.

Pour achever ce que nous pourrions dire ſur l'Hiſtoire Naturelle du Spitzberg, il ne nous reſte plus qu'à parler des amphibies, des poiſſons qu'on voit ſur les côtes, & des inſectes de mer. Ce ſont les mêmes que ceux du Groenland. Le Lecteur peut voir la deſcription que nous en avons donnée dans cet article.

ARTICLE III.

Iſle Mayen.

CETTE Iſle n'a de remarquable qu'une montagne, extrêmement élevée, & un phénomene des plus ſinguliers qu'on y a obſervé il y a quelques années.

L'Iſle Mayen tire ſon nom du Capitaine Jean Jacobs May, Hollandois, qui la découvrit en 1614. Son étendue n'eſt que de huit à dix lieues du Sud-Oueſt au Nord-Eſt : ſa largeur varie ſelon la hauteur où l'on aborde : en quelques endroits elle peut avoir deux ou trois lieues de large, & en d'autres un quart de lieue : elle ſe rétrécit à meſure que l'on avance du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Cette Iſle eſt entierement couverte de rochers, abſolument nuds & ſtériles.

Elle étoit autrefois fréquentée par les Européens qui alloient à la pêche de la baleine dans ces parages : aujourd'hui que ces animaux ont abandonné ces côtes, on n'y aborde que rarement pour ſe mettre à l'abri du gros tems, ou pour chercher des ſecours contre le ſcorbut.

La côte orientale de cette Iſle, au rapport des navigateurs, eſt environnée de glaces toute l'année, juſqu'à dix milles en mer. A la difficulté du paſſage, près de cette côte, ſe joint encore le danger, auquel on eſt expoſé par un vent terrible, qui vient d'une montagne nommée *Beerenberg*; c'eſt-à-dire, montagne des ours.

Cette Iſle paroît être un gros fragment de terre, détaché du continent, ou produit par des feux ſouterrains, ou quelqu'autre accident extraordinaire : elle eſt inhabitée & tout-à-fait inhabitable. Au Nord de cette Iſle on voit le mont des ours, ainſi appellé, à cauſe de la grande quantité de ces animaux qui y ſont en tout tems. Ce mont eſt ſi élevé, que ſa cime ſe perd dans les nues : dans un tems ſerein

les navigateurs le découvrent à la distance de trente-deux lieues. Cette montagne est, ainsi que celles qui sont dans cette Isle, nue & stérile; son sommet est continuellement couvert de glaces, de neiges : elle contient tout l'espace qu'il y a entre les deux côtes orientales & occidentales : en cet endroit est la plus grande largeur de l'Isle. Il ne s'y trouve ni herbes ni brossailles, ni terre pour servir de matrice aux végétaux : on voit seulement au pied de cette montagne, une croûte mince, qui est formée par la fiente des oiseaux de proie qui s'y rassemblent en grand nombre pour donner la chasse aux crabes de mer, qui se trouvent en abondance dans les bas-fonds qui environnent cette Isle. Cette fiente produit beaucoup d'herbes médicinales, très-salutaires aux marins qui passent ici dans leur voyage du Groenland.

Le récit d'un incendie singulier, arrivé en 1732, va terminer cet article. Ce phénomene pourra à la fois intéresser les Naturalistes & les Physiciens. Voici comment le rapporte M. Anderson dans son Histoire Naturelle de l'Islande.

Un Capitaine de vaisseau de Hambourg, nommé Jean-Jacques Laab, allant en Groenland, & étant à l'ancre, à cause du vent contraire, à trois lieues au Sud de la montagne des ours, vit, le 17 Mai, des flammes d'une longueur prodigieuse qui s'élevoient du bas de la montagne, en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs. Cet incendie étoit accompagné d'un terrible bruit souterrain : un brouillard très-étendu &

fort épais ſembla mettre fin à ces accidens. Le Capitaine, ne pouvant quitter l'endroit où il étoit retenu par le vent, voyant le danger auquel cet incendie expoſoit ſon vaiſſeau, fut ſaiſi de la plus grande frayeur; cependant ce feu ne dura que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point, elle ne jetta aucune pierre ni matiere combuſtible; mais une fumée noire & épaiſſe continua juſqu'au vingt-un du mois. Le vent ayant alors changé, le vaiſſeau gagna promptement le large. Il étoit à peine à quinze lieues de l'Iſle, que le Capitaine eut une nouvelle frayeur: ſon vaiſſeau fut entierement couvert d'une énorme quantité de cendres, que le vent pouſſoit derriere lui. Il craignit d'abord que ces cendres n'euſſent entraîné avec elles quelques charbons ardens, ou des minéraux enflammés qui auroient pu mettre le feu au vaiſſeau; mais les trouvant froides, & n'y voyant rien de combuſtible, il ſe tranquilliſa. Tant que le vaiſſeau fut ſous le vent, on fut occupé à le nettoyer, parce que de tems en tems il recevoit de nouvelles charges de cendres. « On m'apporta (ajoute M. Anderſon) un peu de cette cendre; je la trouvai d'un gris clair, & fort douce à l'attouchement: l'ayant miſe ſous le microſcope, elle parut remplie de petits grains de ſable, ou plutôt de petits morceaux de pierre briſée. »

Un autre Capitaine de vaiſſeau, nommé Alicke Payens, compatriote du précédent, paſſa quinze jours après proche de cette

Isle. Ayant entendu parler de cette aventure, il aborda à l'Isle, & eut assez de courage pour aller visiter l'endroit incendié. Il remarqua que la montagne n'étoit crevée en aucun endroit, qu'elle n'avoit rien jetté que des cendres, dont tout le terrain étoit couvert dans l'espace de deux lieues : on y entroit jusqu'à mi-jambes. Comme il ne découvrit rien de nouveau, il s'en retourna fort fatigué à son bord.

ARTICLE IV.

La Nouvelle Zemble.

ON a peu de connoissance de ce pays : les Géographes sont peu d'accord sur le véritable état de cette terre. Les uns nous la représentent comme une Isle, séparée de notre continent par le détroit de Weigats, & toujours bordée de ce côté par des montagnes de glaces d'une hauteur étonnante. Les autres nous la donnent pour une péninsule ; ils assurent qu'elle tient par un isthme, au côté occidental de la Sibérie, près de l'embouchure du fleuve Oby. Tous s'accordent à la placer depuis le soixante-neuvieme degré de latitude, jusque près du soixante-dix-septieme. Sa longueur est d'environ deux cent lieues, sur soixante à soixante-dix de large. *Sa situation.*

Le nom de la nouvelle Zemble signifie en langue Russe nouveau pays.

Le Baron de Stralhenberg remarque, que la nouvelle Zemble est l'Isle de *Tazata*, que Pline place dans la mer septentrionale. *Description Historique de l'Empire Russien.*

ou de Scythie. Elle fut ainſi nommée anciennement, d'après le fleuve *Taas*, qui eſt navigable pour de gros bâtimens. Ce fleuve ſe décharge vis-à-vis la nouvelle Zemble, dans le même golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigats. Les Ruſſes lui donnent le nom de *Guba*, *Taſowskaia*; c'eſt-à-dire, golfe du Taas. C'eſt du nom de ce fleuve qu'on avoit appellé l'Iſle qui en eſt tout près, *Taſata*, ou Iſle de Taas.

Les Hollandois ſont les premiers Européens qui y aient abordé en cherchant dans la mer du Nord un paſſage pour aller à la Chine & au Japon.

Les voyages les plus connus ſont ceux de Jacques Heemskork & Guillaume Barents, en 1596, & du Capitaine Wood, Anglois, en 1676. Ces Navigateurs perdirent leurs vaiſſeaux dans les glaces: ils s'y trouverent réduits à l'état le plus déplorable. Les premiers ſurtout éprouverent, pendant dix mois, tout ce que la miſere peut avoir de plus affreux dans une région ſi horrible.

Le récit d'une ſituation auſſi cruelle préſente une peinture intéreſſante. Nous allons en donner l'eſquiſſe.

Heemskork & Barents, partis de Hollande le 18 Mai 1596, s'étoient avancés juſqu'au ſoixante-ſeizieme degré ſur les côtes de la nouvelle Zemble. Des glaces, ſurvenues tout-à-coup, mirent un obſtacle inſurmontable à leur retour dans leur patrie. Leur vaiſſeau étoit à demi fracaſſé par les glaçons énormes qui venoient le heurter avec violence, & qui

formoient tout autour des montagnes auſſi hautes que dangereuſes. On étoit au commencement de Septembre, déja l'hiver faiſoit ſentir ſes rigueurs : heureuſement la terre-ferme n'étoit pas éloignée: Il ne leur reſtoit d'autres reſſources pour ſe garantir du froid terrible de ces climats, que de deſcendre à terre & de bâtir une hutte pour leur ſervir de retraite.

Ce fut pour ces Navigateurs une agréable ſurpriſe, de trouver dans une terre, où l'on ne découvroit pas une ſeule plante, beaucoup de bois, même juſqu'à des arbres entiers, & très-beaux, que la mer avoit amoncelés ſur les côtes. Cette découverte leur procuroit les moyens de ſe mettre à l'abri de ce qu'ils avoient à craindre dans un déſert ſi affreux, le froid & les bêtes féroces.

Comme il paroît ſurprenant que ſur ces côtes ſtériles, ainſi que ſur celles du Groenland, du Spitzberg, on rencontre une grande quantité d'arbres flottans, nous croyons devoir faire part au Lecteur des opinions des différens voyageurs ſur ce ſujet.

L'opinion de M. Ellis, qui a adopté celle de M. Egede, Miſſionnaire, eſt que les arbres que l'on trouve ſur les côtes du Groenland, paroiſſent venir de la côte orientale de ce continent, d'où ils ſont chaſſés par un vent de Nord ou Nord-Eſt, ſur la côte occidentale, où les Danois ont des habitations. *Voy. à la baie de Hudſon.* **Arbres flottans.**

Cette conjecture, fort incertaine, relativement au Groenland, perd toute probabilité à l'égard de la nouvelle Zemble,

du Spitzberg, de l'Iſlande, ou il faudroit ſuppoſer deux choſes: la premiere, qu'il croît des arbres ſur les côtes orientales du Groenland; la ſeconde, qu'une partie de ces arbres, qu'on trouve ſur les côtes occidentales, eſt repouſſée ſur celles du Spitzberg, de l'Iſlande & de la nouvelle Zemble, par un vend du Sud, ou Sud-Oueſt; mais ces ſuppoſitions ſeroient contre l'expérience, puiſqu'il eſt conſtant que ces vents ne ſoufflent preſque jamais dans ces contrées; & que les côtes orientales du Groenland, ainſi que l'eſpace, compris entre le Spitzberg & la nouvelle Zemble, ſont continuellement remplis d'énormes montagnes de glaces qui en rendent l'accès inabordable.

Voyage au Nord, premier volume.

Le ſentiment de Gouldon, Navigateur Anglois, qui, au rapport de Wood, a fait plus de trente voyages au Groenland, eſt bien plus probable: il dit, qu'il eſt à préſumer que le bois que l'on trouve ſur les côtes du Groenland, & des autres contrées ſeptentrionales, vient de la terre de Jeſſo qui eſt le Japon, ou de quelqu'autre pays voiſin. La raiſon qu'il en donne réſulte d'une obſervation fort juſte, qui pourroit devenir un nouveau témoignage en faveur de ceux qui croient à l'exiſtence d'un paſſage à la Chine par le Nord.

Gouldon ajoute avoir obſervé que le bois que l'on trouve dans les parages du Nord, eſt rongé juſqu'à la moelle par des vers de mer; d'où il conclud qu'il ne peut venir que des pays chauds, puiſqu'on eſt aſſuré que les vers ne rongent

point dans un climat froid. Revenons aux Hollandois.

Le 24 Octobre, tout l'équipage, au nombre de seize personnes, prit possession de la cabane : on s'occupa d'y voiturer sur un traîneau toutes les provisions qui étoient à bord du navire. Le soleil, dont la vue faisoit alors le seul plaisir de nos Navigateurs, commençoit à les abandonner : chaque jour diminuoit, d'une façon également sensible & effrayante. Cette circonstance les fit redoubler de travail pour transporter dans la hutte tous les vivres qui leur restoient. Ce ne fut qu'après des travaux extraordinaires & des combats terribles, qu'ils eurent à essuyer contre des ours, qu'ils parvinrent enfin à voir leur cabane bien approvisionnée. L'espérance qu'ils conservoient de dégager leur vaisseau au retour de l'été, & de revoir leur patrie, leur fit serrer avec soin les ancres, les agrès, & tout ce qui appartient à la manœuvre.

Le 2. Novembre, ils ne virent qu'une partie du globe du soleil ; le 4 il ne parut point du tout. La lune alors avoit pris sa place, &, lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paroissoit continuellement jour & nuit. Le six fut un jour si sombre, qu'on ne le put distinguer de la nuit : l'horloge qu'on auroit pu consulter étoit arrêtée. Les Hollandois restèrent tous au lit très-long-tems : quand ils se leverent, ils ne purent distinguer positivement si le peu de clarté qu'il faisoit venoit du soleil ou de la lune : on reconnut ce

pendant enſuite qu'on étoit au plus haut du jour.

Ces Navigateurs ſupportoient des peines & des maux qui étoient encore augmentés par un avenir terrible, que leur faiſoit craindre la diſette des vivres.

Le 8, après avoir fait état de ce qu'il leur reſtoit pour vivre, on régla les rations de biſcuit à quatre livres cinq onces pour huit jours, ration qui n'étoit auparavant que pour cinq. A l'égard de la viande & du poiſſon, on en avoit aſſez abondamment; mais le vin commençoit à manquer, & ce qui reſtoit de biere étoit ſans force & ſans qualité. On avoit fait des trappes pour les renards, & l'on en prenoit quelques-uns. Les ours s'étant retirés en même tems que le ſoleil, ne reparurent qu'à ſon retour.

Le 12, on prit le parti de régler la diſtribution du vin, à chacun deux petites taſſes par jour: la ſeule boiſſon qu'on eût d'ailleurs étoit de l'eau de neige fondue.

Le 18, Barents diſtribua à tous les gens une piece de gros drap pour s'en ſervir contre le froid, ainſi que chacun l'aviſeroit. Il en fut de même des chemiſes & des draps pour les lits: on chercha à ſe ſoulager par toutes ſortes de moyens; mais on avoit beaucoup de difficulté à blanchir le linge: à peine étoit-il hors de l'eau que la gelée le roidiſſoit, de façon qu'il étoit impoſſible de le tordre: ſi on l'expoſoit au feu, le côté qui y étoit oppoſé reſtoit toujours gelé; c'étoit un travail pénible que de tourner ſans ceſſe ce linge, ou de le

replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler.

Le 26, & les jours ſuivans, il tomba une ſi grande quantité de neige, que la hutte s'en trouva entierement couverte : il fut impoſſible d'en ſortir, quelques beſoins qu'on eût. Le 29, on dégagea une porte, on fit un trou, par lequel chacun ſortit en rampant.

Les trappes étoient auſſi couvertes de neige : elles furent dégagées, &, dès le même jour, il s'y prit un renard. Cette chaſſe étoit d'autant plus précieuſe, que ces pauvres gens trouvoient à la fois dans cet animal, un aliment que la faim leur faiſoit dévorer avec avidité, & des fourrures, propres à faire des bonnets, très-utiles pour les garantir du froid.

Le premier Décembre, la hutte ſe trouvant de nouveau enſevelie ſous la neige, les Hollandois avoient à ſe défendre à la fois de deux fléaux inſupportables, la faim & la fumée : les ténebres redoubloient encore l'horreur de cette ſituation. Tous, à l'exception du cuiſinier, demeurerent au lit pendant trois jours, ſans avoir d'autre ſoulagement contre le froid, que quelques pierres chauffées qu'ils ſe donnoient tour à tour dans les lits.

Le 3 fut un jour de conſternation pour ces malheureux : l'horrible fracas que faiſoient les glaces de la mer, qui ſembloient s'amonceler près de la hutte, faiſoit craindre, à chaque inſtant, que ces montagnes ne vinſſent la fracaſſer & les enſevelir ſous ces ruines.

Leur déſaſtre ne faiſoit qu'accroître, au

lieu de diminuer : le 6 parut être à la fois le comble & le terme de leur misere. La gelée fut si vive, le froid si pénétrant, que les plus vigoureux en furent abattus.

Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé, jusqu'au vin de Xerès, dont la chaleur est si connue. Aux jours de distribution on étoit obligé de le faire dégeler ; chacun en avoit une demi-pinte pour deux jours : de l'eau de neige fondue suppléoit à son défaut. Qu'on juge si une pareille boisson étoit propre à soutenir ces infortunés dans l'état déplorable où l'excès du froid les avoit réduits.

Le bois leur manquoit, le froid ne diminuoit point ; ils ne savoient quels moyens employer pour remédier à cette fatale circonstance. Ils se ressouvinrent qu'il étoit resté du charbon de terre à bord du vaisseau : on prit le parti d'aller le chercher. On brûla une grande quantité de cette matiere ; chacun goûtoit le plaisir d'échapper au froid mortel qui les pressoit. On boucha bien exactement toutes les ouvertures de la hutte, pour se procurer une nuit chaude & agréable. Cette disposition leur rendit la gaieté ; mais ils ne s'attendoient point au malheur qui les menaçoit, & qui manqua de les faire périr tous ensemble.

Bientôt la vapeur maligne que le charbon avoit exhalée, produisit les effets les plus funestes : tous se trouverent attaqués d'étourdissemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-seulement la force de se remuer, mais même celle de se plaindre,

Quelques-uns s'étant cependant traînés à la porte, parvinrent, non ſans peine, à l'ouvrir.

Le premier qui ſortit tomba ſans connoiſſance ſur la neige. Dès l'inſtant que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils regardoient comme le mal le plus cruel, leur fit le plus grand bien; ils ſe rétablirent en peu de tems. Barents leur donna à chacun un verre de vin: tous convinrent qu'un quart-d'heure plus tard leur perte étoit inévitable; que la grande foibleſſe qu'ils avoient eſſuyée les auroit réciproquement mis hors d'état de ſe donner le moindre ſecours.

Depuis le 9 juſqu'au 12, le tems fut clair & ſerein, & le froid fut ſi grand qu'il eſt impoſſible d'en rendre l'intenſité. Dans la hutte même le cuir des ſouliers gela aux pieds, devint auſſi dur que de la corne & hors d'état de ſervir. Pour y ſuppléer les Hollandois ſe firent des chauſſons avec des peaux de mouton qu'ils avoient apportées; ils en mettoient trois ou quatre paires l'une ſur l'autre, encore avoient-ils beaucoup de peine à ſe réchauffer les pieds. S'ils reſtoient dehors un peu de tems, il s'élevoit ſur leur viſage, les levres, & les oreilles, des puſtules qui geloient auſſitôt. Il falloit qu'ils brûlaſſent leurs bas & leurs chauſſons pour ſentir un peu de chaleur aux pieds.

C'eſt dans ces ſouffrances que le malheureux reſte de l'équipage entra dans l'année 1597. L'air s'étant un peu adouci, la porte qui avoit été fermée pendant pluſieurs jours fut ouverte: on alla chercher

du bois, on le fendit, on mit ordre à ce qui étoit le plus néceſſaire.

Dans cet état pénible, les matelots ſe ſouvinrent qu'ils étoient à la veille des Rois; ils prierent Barents de leur permettre de célébrer cette fête. On fit des billets, on les tira; un canonnier fut Roi. Deux livres de farine qu'ils avoient furent employées à faire des beignets, qu'on fit cuire à l'huile; ils furent mangés avec autant de délices que les mets les plus délicats : ils burent tout le vin qui leur reſtoit, & les Rois furent célébrés comme ſi chaque matelot eût été chez lui tranquillement. Au milieu des travaux, des inquiétudes, des peines, on conſerve toujours un goût pour les plaiſirs.

Le 24, ils revirent une partie du diſque du ſoleil. Cet événement donna lieu à quelques conteſtations : Barents, Pilote très-expérimenté, prétendoit que cet aſtre ne devoit ſe montrer que quatorze jours plus tard.

Après avoir continuellement eſſuyé de très-rudes gelées, s'être livrés à des travaux exceſſifs pour ſe procurer du bois, s'être défendus contre les fréquentes attaques des ours qui leur cauſoient de grands embarras, ils arriverent enfin au mois de Juin. Les glaces s'ouvrirent, mais le vaiſſeau reſta engagé; ce qui les détermina à s'embarquer dans la chaloupe & dans une ſcute.

Barents, dont la ſanté s'étoit affoiblie depuis long-tems, rappella toutes ſes forces pour compoſer un mémoire qui contenoit les circonſtances de leur voyage,

de leur arrivée dans la nouvelle Zemble, du ſéjour qu'ils y avoient fait, & de leur départ. Il dépoſa ce mémoire dans une boîte, qu'il pendit dans la cheminée de la hutte, pour inſtruire ceux qui pourroient y aborder, par quelle aventure ils trouvoient les miſérables reſtes d'une cabane qui avoit été habitée pendant neuf à dix mois.

Ces petits bâtimens ayant été chargés, on leva l'ancre, & on fit voile le 14 Juin. Les malheureux Hollandois trouverent de nouveaux obſtacles dans les glaces; ils ne parvinrent, qu'après des efforts & des peines incroyables, au Cap Candenoes, où ils trouverent des Ruſſes de qui ils tirerent quelques ſecours.

Aux travaux de la navigation ſe joignirent alors les douleurs du ſcorbut dont ils étoient attaqués: heureuſement ils trouverent ſur les côtes où ils aborderent beaucoup de biſtorte, plante antiſcorbutique; elle leur fit le plus grand bien & ranima leur courage.

Le deux Septembre, ils arriverent heureuſement à Kola, petite ville de la Laponie Ruſſienne: delà ils ſe rendirent à Amſterdam, où ils arriverent la premier Novembre. Leur retour, après le danger qu'ils avoient couru, & le ſéjour qu'ils avoient fait dans un pays, juſqu'alors inconnu, n'inſpira pas moins d'admiration pour leur courage, que d'étonnement pour la ſingularité de leur aventure.

Le naufrage du Capitaine Anglois, dont nous avons parlé, ſans former un tableau auſſi frappant que celui qu'on vient de

voir, ne peut cependant manquer d'intéreſſer. Des exemples de l'induſtrie des hommes, ſuggérés par la néceſſité, préſentent toujours des leçons admirables, & apprennent en même-tems à ne jamais déſeſpérer du ſort.

Wood étoit parti d'Angleterre, accompagné du Capitaine Flawes qui montoit le *Proſpere*. Ces deux Navigateurs avoient ordre de chercher un paſſage pour les Indes orientales, entre la nouvelle Zemble & la Tartarie. Leur voyage fut ſans ſuccès. Une violente tempête ayant ſéparé, le 29 Juin, Wood de Flawes, le premier perdit ſon vaiſſeau, une pinaſſe & deux hommes ſur les côtes de la nouvelle Zemble. Il eut beaucoup de peine à ſe tirer du danger, ainſi que tout le reſte de l'équipage, qui conſiſtoit en ſoixante-dix hommes. Tous avoient été ſucceſſivement amenés à terre dans la chaloupe ; mais leur ſort n'en étoit pas moins à plaindre. L'avenir leur préſentoit une mort aſſurée, dans un déſert où tout leur manquoit. Une heureuſe circonſtance, qui vint de leur malheur même, les ſauva.

La tempête, qui avoit briſé leur vaiſſeau, en jetta ſur le rivage où ils avoient débarqué quantité de débris, qui leur ſervirent à bâtir des tentes pour ſe garantir du froid. Un grand nombre de tonneaux de farine, de barils d'eau-de-vie, une barique de bierre, une tonne d'huile, furent auſſi jettés ſur le rivage. Ces ſecours ranimerent leur courage & leurs eſpérances. Voici comme Wood décrit la ſuite de leur débarquement.

« Nous nous transportames avec nos » provisions sur une montagne, où les » natifs du pays, c'est-à-dire, des ours » blancs, d'une grandeur prodigieuse, » vinrent nous rendre visite. Un de nos » gens tira un coup de fusil sur un de ces » messieurs, & l'attrapa apparemment, car » il se sauva bien vîte. Nous nous dépê- » chames ensuite de dresser une tente pour » nous garantir du froid & pour serrer » nos provisions, avec du canevas que » que nous avions serré à cet effet. Nous » l'étendimes sur des avirons & des bar- » res, & nous fimes un fossé tout au- » tour de cette tente, pour nous éviter » des visites pareilles à celles que nous » avions d'abord reçues. Pendant ce tra- » vail nous eumes fort à souffrir de la ri- » gueur du tems. Nous étions mouillés, » il faisoit très-froid, & le feu nous man- » quoit : notre unique recours fut à Dieu, » que nous priames de nous envoyer le » vaisseau de Flawes. Le trente Juin il » fit un vent frais, accompagné de grands » brouillards : la mer qui étoit toujours » grosse continua pendant quelques jours » d'envoyer à terre des avirons, des bar- » res, des planches, des morceaux de » bœuf & de cochon, qui étoient sortis » des tonneaux défoncés par la tempête, » & toutes sortes de bois, restes de no- » tre malheureux vaisseau. Nous sauva- » mes de ces débris autant qu'il nous fut » possible, & nous nous en servimes à » dresser plusieurs tentes & à faire du » feu.

» C'est ainsi que nous passames huit

» jours dans la plus triſte perplexité. L'eſ-
» pérance que nous avions de découvrir
» le *Proſpere*, étoit fort contrariée par
» un brouillard épais qui nous déroboit
» la vue des objets à vingt pas. Pour
» nous tirer d'un état ſi déplorable, il ne
» nous reſtoit de reſſource que dans no-
» tre chaloupe ; mais elle ne pouvoit con-
» tenir que trente hommes & nous étions
» ſoixante-dix. Nous ſongeames à l'allon-
» ger de douze pieds, à l'élever & y faire
» un pont, afin de nous embarquer tous ;
» mais après avoir conſidéré que les ma-
» tériaux & les ouvriers manquoient, les
» matelots ne voulurent pas conſentir
» qu'on la coupât ; ils dirent qu'ils ai-
» moient mieux aller par terre juſqu'à
» Weigats, réſolution que le péril éminent
» où l'on ſe trouvoit, pouvoit ſeule inſ-
» pirer, mais dont l'exécution étoit évidem-
» ment impraticable ; cependant, ſi d'un
» côté je ne voyois aucune apparence de
» pouvoir nous ſauver par terre, de l'au-
» tre il n'y avoit pas moins de difficultés
» par mer ; puiſque, avant de pouvoir
» embarquer trente hommes, il falloit
» qu'il y en eût quarante de morts. Je
» laiſſe à penſer l'extrémité où nous nous
» trouvions alors, ſi la providence ne
» nous eût ſecourus, & dans quelle agi-
» tation d'eſprit je devois être ; puiſque
» toutes mes penſées ne pouvoient s'ar-
» rêter que ſur quelque choſe de tragi-
» que. Les brouillards, la neige, la
» pluie, la gelée, nous incommodoient
» beaucoup : enfin le 8 Juillet, le tems
» s'éclaircit dans la matinée. Quel plai-

» ſir pour nous ! Nous apperçumes, non » loin de nous, le vaiſſeau du Capitaine » Flawes. Nous fimes des ſignaux, il les » entendit & nous envoya ſa chaloupe. » La crainte d'être encore ſurpris par les » brouillards, nous fit hâter de nous ren- » dre à ſon bord. Nous laiſſames à terre » tout ce que nous avions tiré du nau- » frage, & nous abordames heureuſement » le *Proſpere*, qui nous débarqua en An- » gleterre à la fin du mois d'Août. »

Il réſulte du rapport des différens Voyageurs que la nouvelle Zemble eſt le plus miſérable pays qui ſoit au monde, un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige. Les ſeuls endroits qui en ſoient exempts, ſont des fondrieres inacceſſibles où il croît une ſorte de mouſſe qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, & c'eſt à quoi ſe bornent toutes les productions de cette Iſle.

» Après avoir creuſé environ deux » pieds en terre, dit Wood, nous ne » trouvames que de la glace auſſi dure » que du marbre ; » choſe dont on n'avoit jamais entendu parler auparavant, & qui tromperoit ceux qui s'imaginent que dans la néceſſité de paſſer l'hiver dans ce pays, ils pourroient faire des caves ſous terre pour s'y loger & ſe garantir du froid.

La neige dans tous les autres climats ſe fond beaucoup plutôt ſur le bord de la mer que dans les autres endroits, c'eſt ici le contraire. La mer bat contre des montagnes de neige, qui, dans quel-

ques lieux ſont très-hautes. Elle a formé des cavernes profondes dans cette neige, qui paroît comme ſuſpendue au-deſſus de cet élément ; ce qui préſente un objet tout-à-fait effrayant. Notre obſervateur monta ſur le ſommet des montagnes ; il n'y trouva point de neige ; il ne vit que des ours blancs, des eſpeces de lapins gros comme des rats, des lemmers, des oiſeaux ſemblables aux alouettes, & les traces de quelques bêtes ſauvages. A chaque quart de mille on rencontre un petit ruiſſeau de fort bonne eau, quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue. Vers le rivage de la mer où ces ruiſſeaux tombent, on apperçoit du marbre noir, rayé de blanc : l'eau de la mer, près de la glace & de la terre, eſt la plus ſalée, la plus peſante, la plus claire qui ſoit au monde : à quatre-vingt braſſes, qui font quatre cent quatre-vingt pieds, on voit parfaitement le fond & les coquillages.

Quadrupedes, Oiſeaux.

Habitans. Après avoir donné une idée de la nouvelle Zemble & de ſes productions, nous deſirerions pouvoir en faire autant de ſes habitans : mais il n'y a que peu de Voyageurs qui ayent parlé des Zembliens, & le portrait qu'ils nous en ont donné eſt ſi imparfait, que l'exiſtence de ſes habitans paroîtroit, pour ainſi dire, une chimere.

Le plus grand nombre des Auteurs & des Voyageurs modernes prétendent, que la nouvelle Zemble n'a point d'habitans naturels, que les hommes qu'on y trouve ſont des Samojedes qui y paſſent à la mi-

Mai, qui s'y occupent tout l'été à la pêche & à la chaſſe.

Ces Sauvages diſent qu'il n'y a d'habitans que ceux de leur nation, qui y vont & qui y reſtent l'hiver lorſqu'ils ne peuvent en revenir. Ils aſſurent qu'il en périt ſouvent par un vent du Nord, qui éteint la chaleur naturelle en peu de tems, quelques précautions que l'on prenne pour ſe garantir des effets du froid. C'eſt ce qui rend cette Iſle abſolument inhabitable.

ARTICLE V.

La Samojicie.

LA Samojicie eſt une Province de l'Empire de Ruſſie, qui fait partie du Gouvernement de Sibérie. Elle forme une bande de terre qui s'étend depuis les environs d'Archangel juſqu'au fleuve Léna, c'eſt-à-dire, depuis le quarante-cinquieme degré de longitude orientale du Méridien de Paris, juſqu'au cent vingtieme. Sa largeur eſt beaucoup moindre; elle varie ſuivant les ſinuoſités que font le détroit de Weigats & la mer glaciale. Sa plus grande largeur eſt, en quelques endroits, de cent vingt lieues, puiſqu'elle s'étend depuis le ſoixante-cinquieme degré juſqu'au ſoixante-dixieme, ſous lequel ſe trouve le cap le plus avancé. Sa ſituation.

Toute la Samojicie, que les habitans appellent *Sambtudi*, eſt un pays auſſi affreux que la nouvelle Zemble. Par-tout ce n'eſt que marais glacés, déſerts épou- Climat.

vantables, montagnes couvertes de neige & de glaces; c'eſt, de tous les pays habités de notre continent, celui qui eſt le plus froid & le plus horrible. Sa proximité du pôle, le voiſinage de la nouvelle Zemble & du détroit de Weigats, qui eſt toute l'année couverte de glaçons énormes, ſont les cauſes du froid exceſſif qui ſe fait ſentir en tout tems dans ce pays.

Un Navigateur dit, qu'au 15 Septembre ſon vaiſſeau étant à l'ancre ſur les côtes de la Samojicie, il y faiſoit ſi froid, que la voile du petit hunier, miſe en banniere pour ſécher, étoit auſſi roide que du fer, & que lui, étant ſur le tillac, l'humidité de ſon haleine tomboit en frimats ſur ſa barbe.

Tems où elle a paſſé ſous la domination des Ruſſes.

Cette contrée, ſelon preſque tous les Hiſtoriens, a paſſé ſous la domination Ruſſienne ſous le regne de Fédor Iwanowitz. On pretend qu'un homme nommé Onello préſenta le plan du commerce qu'on pourroit faire dans ce pays; c'eſt ce qui donna l'idée de le conquérir. On ajoute que cette conquête ne s'acheva que ſous ſon ſucceſſeur Boris Godunou, qui y fit conſtruire quelques Forts & quelques Villes.

Il y a cependant lieu de croire que ces faits ne ſont pas exacts; car il exiſte des Ordonnances, publiées dans les premieres années du regne de Pierre le Grand, concernant les arrangemens à prendre pour percevoir le tribut des Samojedes, où il eſt fait mention expreſſe des Lettres-Patentes, accordées à ces

peuples, environ ſoixante ans avant le regne du Czar Fédor Iwanowitz. Ces Lettres, par leſquelles il leur eſt permis de lever par eux-mêmes le tribut qu'ils avoient à payer en pelleteries, ſont à la date de 1525, & Fédor Iwanowitz n'a commencé à régner qu'en 1584.

Pour concilier ces Lettres-Patentes de 1525 avec le récit des Hiſtoriens; c'eſt de diviſer les Samojedes en deux Nations, ſéparées par les monts Poyas, que la reſſemblance a ſans doute fait appeller du même nom. L'une habite entre l'*Oby* & la *Léna*, vers la mer glaciale, & au delà des monts Poyas; l'autre habite, depuis les environs d'*Archangel* & la riviere de *Dwna*, juſqu'au détroit de Weigats, & en deçà des monts Poyas. Il eſt vraiſemblable que ceux-ci ont été connus les premiers, & qu'il a pu en être fait mention en 1525. A l'égard des autres on peut en placer la découverte ſous le regne du Czar Fédor Iwanowitz, ainſi que le rapportent les voyageurs Hollandois.

Hiſtoire généalogique des Tatars.

Stralhenberg.

Il eſt d'ailleurs certain qu'il n'a jamais été queſtion de conſtruire aucune ville ni aucun fort pour les aſſujettir; qu'aujourd'hui même il n'en exiſte point dans les pays habités par ces peuples. C'eſt dans des petites villes, ſituées au voiſinage, & habitées par des colonies Ruſſes que l'on reçoit le tribut, appellé *Jeſſak*, qui conſiſte en une fourrure de vingt-cinq kopekes, que tout homme capable de ſe ſervir de l'arc, doit livrer

Tribut

tous les ans ; chaque ſorte de pelleterie étant évaluée à un prix certain.

Strahlenberg. Lorſque ces peuples vont remettre leurs tributs aux Ruſſes, ils font des paquets de peaux d'hermines, d'écureuils, & autres pelleteries, chacun de neuf pieces, parce qu'ils conſiderent beaucoup ce nombre : les Ruſſes défont enſuite ces paquets, y mettent dix pieces de pelleteries ; parce que, à l'imitation des Grecs, avec leſquels ils ont toujours été liés, ils préferent ce nombre à celui de neuf.

Leur origine. Tout ce qu'on peut ſavoir de l'origine de ces peuples, qui n'ont d'autres annales qu'une tradition, ne peut être que tres-incertain. Selon eux ils viennent de la *Sorcomi-Zemla*, qui eſt la Finlande ou la Laponie ; ainſi les Samojedes pourroient bien être de même origine que les Huns qui ſont venus d'Aſie ; au moins faiſoient-ils partie de ces peuples Hyperboréens, dont les anciens Auteurs ont tant parlé.

Habitans. On donne le nom de Samoyedes ou Samojedes à tous les peuples qui habitent cette langue de terre, qui eſt depuis les environs d'Archangel juſqu'au fleuve Léna. Quoique chaque peuple ait un nom particulier, que l'on joint au premier, nous ne nous arrêterons point à ces diſtinctions. Il ſuffit qu'ils ſe reſſemblent tous par les traits, la taille, les uſages & les mœurs, pour que nous donnions leur hiſtoire en général. On obſervera que s'il ſe trouve quelque différence dans le caractere de ces peuples, elle

elle eſt en raiſon de leur proximité des états policés & de la fréquentation qu'ils ont avec des peuples civiliſés. Les Samojedes qui habitent les environs d'Archangel, ſont, de tous ces Sauvages, les moins farouches & les plus ſociables.

Samojedes, ſuivant pluſieurs Auteurs, ſignifie *mangeurs d'hommes*. Ils prétendent que ces peuples ont été appellés ainſi, parce qu'ils mangeoient autrefois les priſonniers qu'ils faiſoient en guerre, & même leurs parens & leurs amis après leur mort.

Leur portrait.

Les notions que l'on a ſur les Samojedes ſont très-imparfaites. Preſque toutes les relations nous les repréſentent comme une nation ſauvage, groſſiere, ſans autres lumieres que celles de l'inſtinct. Ces Sauvages, pour la plupart, ſont au-deſſous de la moyenne taille; cependant un Voyageur, qui a parcouru ce pays, aſſure qu'il n'en a vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds; qu'il en a rencontré qui paſſoient la taille moyenne & qui avoient juſqu'à ſix pieds; ce qui ne s'accorde point avec ceux qui les mettent pour ainſi dire au rang des Pigmées. Les Samojedes ont le corps dur, nerveux, d'une ſtructure large, quarrée: ils ont le viſage applati, les yeux noirs, dont l'ouverture eſt étroite & allongée, le nez tellement écraſé, que le bout en eſt à peu près au niveau de l'os de la mâchoire ſupérieure, qu'ils ont très-forte & élevée: ils ont la bouche grande & les levres minces, les oreilles grandes, plates, rehauſſées; leurs cheveux ſont

noirs comme le jeai, durs, forts, & leur pendent ſur les épaules : leur teint eſt d'un brun jaune ; ils ont les jambes courtes, mais déliées & extrêmement tournées en dehors ; leurs pieds ſont fort petits.

Les hommes n'ont que fort peu ou preſque point de barbe ; ils n'ont point de poil, ainſi que leurs femmes, ſur aucune partie du corps, excepté à la tête ; cependant il reſte à examiner ſi c'eſt par un défaut naturel qu'ils ſe trouvent ſans poil, ou plutôt par une qualité particuliere à leur race, ou par le ſoin que prennent les deux ſexes de ſe l'arracher partout, où il pourroit en paroître, y attachant, peut-être, quelque idée de honte ou de difformité.

Leurs femmes. Ceux qui prétendent que les femmes Samojedes ne ſont point ſujettes aux infirmités périodiques de leur ſexe ſe ſont trompés : le contraire eſt prouvé par des informations exactes ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elles ne les ont que foiblement & en petite quantité. Une autre particularité ſur ces femmes, également conſtatée, c'eſt qu'elles ont toutes, ainſi que les Lapones, les mamelles plates & petites, molles en tout tems, lors même qu'elles ſont encore vierges, & que le bout en eſt noir comme du charbon. On pourroit croire que c'eſt l'effet du mariage prématuré des filles de Samojicie, s'il n'étoit conſtant qu'elles ont ce défaut commun avec les Lapones, quoique ces dernieres ne ſe marient jamais avant l'âge de quinze à vingt ans.

Habillemens. La phyſionomie des femmes Samojedes

reſſemble parfaitement à celle des hommes, excepté qu'elles ſont un peu plus déliées, qu'elles ont le corps plus mince, les jambes plus courtes, les pieds beaucoup plus petits; d'ailleurs il eſt fort difficile de diſtinguer les deux ſexes par l'habit : l'un & l'autre portent des vêtemens aſſez ſemblables à ceux des Lapons, par la forme & par l'étoffe. Des peaux de rennes, le poil tourné en dehors en font toute la matiere. Cet habillement conſiſte en une eſpece de robe, au haut de laquelle tient un bonnet qui tombe ſur les épaules en forme de capuchon, & dont les manches ſont fermées par deux mitaines, auſſi de fourrures, qu'ils y couſent, & en des culottes & des bas d'une ſeule piece. Ce vêtement, ſerré par une ceinture, leur couvre très-bien le corps: il s'ôte comme une chemiſe. Il eſt ſi commode, dans un climat ſi rude, que les Ruſſes, & autres qui ſe trouvent obligés de faire des voyages dans ces contrées, prennent le parti de s'en ſervir.

La ſeule diſtinction qu'on remarque aux habits des femmes, eſt une ſuite de cette eſpece de coquetterie qui ſemble tenir à leur ſexe. Elles cherchent à embellir leur parure par quelques morceaux de draps de différentes couleurs, dont elles bordent leur robe. Celles qui ont le plus de prétentions prennent auſſi le ſoin de treſſer leurs cheveux en deux ou trois parties, d'y attacher des petites pieces de cuivre avec une bandelette de drap rouge, & de laiſſer flotter ces treſſes ſur leurs épaules.

Leurs habitations.

La façon de bâtir des Samojedes, ainſi que de tous les peuples ſauvages du Nord,

a beaucoup de rapport à celle des Lapons; ou, pour mieux dire, c'eſt la même. De ſimples tentes, de miſérables huttes, ouvertes de tous côtés, ſont tout leur abri contre les rigueurs d'un climat ſi rude.

Ces cabanes ſont compoſées de morceaux d'écorce d'arbres, couſus enſemble, couverts de quelques peaux de rennes. Des bâtons de moyenne groſſeur, plantés en quarré, ſont les ſupports de ces bâtimens; ils leur donnent une forme pyramidale. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture, pour donner paſſage à la fumée. On voit par cette deſcription ſi l'on eſt bien fondé à ajouter foi à tout ce qu'on rapporte de leurs cabanes ſouterraines; cependant Jean Perry dit poſitivement que dans les grands froids les Samojedes habitent dans des huttes qu'ils creuſent ſous terre; que pour cet effet ils choiſiſſent un terrain ſec & élevé, qu'ils creuſent aſſez profondément, qu'ils garniſſent de bois le haut & les côtés, &, qu'après avoir bien affermi le tout, ils couvrent le deſſus de gazons fort ſerrés; qu'ils laiſſent ſeulement une ouverture pour le paſſage de la fumée, & qu'ils ont ſoin de boucher cette ouverture lorſque le bois eſt en charbon: que cette même ouverture leur ſert auſſi à ſortir lorſque la neige les empêche de ſe ſervir de leur porte.

La deſcription que Perry nous donne de ces cabanes, ne differe pas beaucoup de celle qui la précede: il ſe peut bien faire que l'Auteur n'ait pas fait attention que ces cabanes étoient enfoncées en terre pour une plus grande ſolidité.

Comme il leur eſt très-facile de plier ces tentes, &, par le moyen de leurs rennes, de les tranſporter d'un endroit à l'autre; c'eſt, ſans contredit, la maniere la plus convenable à leur vie errante. Le terroir ne produiſant abſolument rien de propre à leur nourriture, ils ſe trouvent dans la néceſſité de changer ſouvent de demeure pour chercher le bois qui leur eſt néceſſaire, & la mouſſe dont ils ont beſoin pour la nourriture de leurs rennes: c'eſt-là une des raiſons, qui, jointe à l'intérêt de leurs chaſſes, les empêchent de demeurer enſemble en grand nombre; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui ſoient voiſines l'une de l'autre. Comme les déſerts ſont d'une étendue immenſe, ils peuvent changer de place auſſi ſouvent que le demandent leurs beſoins, ſans ſe porter aucun préjudice les uns aux autres.

En été ils établiſſent, par préférence, leur ſéjour dans les environs des rivieres pour profiter de la pêche avec plus de facilité; mais ils ont une attention de ſe tenir éloignés à quelque diſtance les uns des autres. Il ne paroît pas qu'il leur ſoit jamais entré dans l'eſprit de former des ſociétés.

L'uſage des chevaux & des voitures roulantes leur eſt inconnu; ils ne ſe ſervent que de rennes & de traîneaux. Ces traîneaux ſont fort différens de ceux des Lapons: ils paroiſſent bien plus commodes & moins dangereux. Ils ont ordinairement huit pieds de long ſur trois ou quatre de large, & s'élevent ſur le devant Traîneaux.

comme des patins. Le conducteur eſt aſſis ſur le derriere, les jambes croiſées : devant lui eſt attachée une petite planche, arrondie par le haut, qui joint celles des planches paralleles qui compoſent la voiture. Par derriere il y en a une autre un peu plus élevée, qui ſert d'appui à celui qui la conduit; il tient à la main un grand bâton, garni par le bout, dont il ſe ſert pour pouſſer & faire avancer les rennes. On y attele communément deux de ces animaux : la bride qui ſert à les conduire eſt attachée à une courroie qui leur ſert de collier.

Leur nourriture. On imaginera ſans peine que la nourriture de ces peuples doit répondre à la ſtérilité du pays qu'ils habitent, à la vie iſolée qu'ils menent. En hiver c'eſt de la chaſſe qu'ils tirent la principale partie de leur ſubſiſtance : en été, c'eſt de la pêche. Ils ſont peu difficiles ſur le choix des animaux qu'ils prennent à la chaſſe : quels qu'ils ſoient, ils les jugent propres à s'en nourrir : ils n'ont pas même de répugnance à manger les cadavres des animaux qu'ils trouvent morts.

Ces peuples font cependant quelques exceptions parmi les animaux : les chiens, les chats, l'hermine, le petit-gris, ſont les ſeuls qui ſervent à leur nourriture. On ne ſait qui peut avoir occaſionné ces exceptions; ils ne ſavent eux-mêmes en rendre raiſon.

Pour ce qui eſt de la chair de renne, dont ils font leur plus grand régal, ils la mangent toujours crue : c'eſt pour eux un breuvage délicieux que le ſang tout chaud

de ces animaux : ils prétendent que c'eſt un préſervatif aſſuré contre le ſcorbut. Pluſieurs Écrivains leur ont attribué l'uſage de tirer le lait des rennes & d'en faire leur boiſſon, comme les Lapons : c'eſt une erreur ; les Samojedes ignorent abſolument cette méthode : leur breuvage ordinaire eſt l'eau ou l'huile de baleine.

De quelque eſpece que ſoit le poiſſon qu'ils prennent, ils le mangent auſſi tout crud : pour le conſerver ils le font ſécher au ſoleil ; pour le manger ils le font tremper dans l'huile de baleine.

L'heure de leur repas n'étant point fixée, ils tiennent une chaudiere perpétuellement ſuſpendue ſur le feu & remplie de toutes ſortes de viandes. Chaque perſonne de la famille va librement ſatisfaire ſon appétit, auſſi ſouvent que bon lui ſemble. Repas.

L'uſage du linge leur étant inconnu, ils ne ſe ſervent ni de mouchoirs, ni de ſerviettes. Pour ſuppléer à ce défaut ils ont des raclures de bouleau fort déliées. Lorſqu'ils mangent ou qu'ils ſuent, ils s'eſſuyent avec ces raclures. Leur malpropreté.

La ſeule occupation des hommes de ce pays, c'eſt de pourvoir à la nourriture de chaque famille. Il ſe trouve cependant quelques Samojedes qui s'occupent à faire des rames, des chaiſes, des inſtrumens à vuider l'eau qui entre dans les bateaux, & pluſieurs autres uſtenſiles qu'ils vont vendre à Archangel ; mais ceux-là habitent aux environs de la Mer Blanche, & ſont aux gages des habitans de cette ville. Le commerce qu'ils ont avec les Ruſſes les rend infiniment différens des autres Samo- Leur occupation.

jedes, qui n'obéiſſent uniquement qu'au beſoin.

Les femmes n'ont d'autre occupation que de coudre les habits, élever les enfans, avoir ſoin du feu, veiller à ce que chaque chaudiere ſoit en bon état.

Leurs lits. Après que les hommes & les femmes ont rempli ces devoirs, rien ne les intéreſſe plus au monde; ils s'abandonnent au ſommeil. Des peaux de rennes, étendues autour du feu, leur ſervent de lits : c'eſt-là qu'ils ſe livrent au repos, qui paroît ſeul faire leur paſſion. Ce goût pour l'oiſiveté leur eſt commun avec tous les Sauvages; il ſemble faire le caractere diſtinctif de l'homme, abandonné à la ſimple nature.

Leur richeſſe Les rennes ſont, comme parmi les Lapons, les ſeules richeſſes de ces peuples : ils ne connoiſſent ni l'uſage des monnoies, ni la différence établie entre le prix & la valeur des métaux, à l'exception de quelques-uns qui habitent des contrées voiſines des Ruſſes, dont ils peuvent avoir pris quelques connoiſſances. Ceux-là vont en en hiver, à Archangel, par le moyen de leurs rennes; ils y conduiſent de l'huile de poiſſon & d'autres marchandiſes, qu'ils livrent à quelques marchands ou payſans Ruſſes.

Chaſſe des rennes. La poſſeſſion de pluſieurs rennes domeſtiques, n'empêche point les Samojedes de faire la chaſſe aux rennes ſauvages : leur maniere de les prendre eſt aſſez curieuſe. Cette chaſſe ne ſe fait qu'en hiver : pluſieurs chaſſeurs ſe raſſemblent à cet effet. A l'aide de leurs patins, qui ſont de la même forme que ceux des Lapons,

ils pourſuivent les rennes avec une vîteſſe incroyable. Le bâton dont ils ſe ſervent pour ſe ſoutenir & s'élancer, eſt garni par le haut d'une petite pelle, avec laquelle ils jettent de la neige aux rennes qu'ils chaſſent. De cette façon ils tournent inſenſiblement ces animaux du côté où ils ont tendu leurs piéges. Dès qu'ils ſont pris, ils les percent à coups de fleches, dont ils ſont toujours pourvus.

Ils ont encore un autre ſtratageme pour prendre les rennes ſauvages. Un Samojede, couvert de peaux de rennes, ſe place au milieu d'un troupeau de rennes domeſtiques, en attendant que quelques rennes ſauvages viennent ſe mêler parmi elles. Sitôt que le chaſſeur apperçoit une de ces dernieres, il ſe gliſſe doucement, & en rampant juſqu'à ce qu'il ſoit près d'elle; alors il la perce d'une eſpece de dard qu'il tient à ſa main.

C'eſt de leurs rennes dont ils ſe ſervent pour acheter les filles dont ils veulent faire leurs femmes : rien n'eſt plutôt terminé que leur diſcuſſion ſur ce point : nulle cérémonie ne précede ni ne ſuit cette union conjugale. Un homme qui veut avoir une femme va trouver le pere de la fille ſur laquelle il a des vues : il lui offre cent & juſqu'à cent cinquante rennes. S'ils ſont d'accord, le prétendant donne les rennes & le pere livre ſa fille; mais le premier peut la renvoyer, s'il n'en eſt pas content, & reprendre tout ce qu'il a donné. Il eſt un motif bien ſingulier pour lequel un homme peut renvoyer ſa femme : c'eſt lorſ- Mariages.

qu'il lui trouve du poil à d'autres endroits du corps que ſur la tête.

Il eſt vrai que lorſqu'un homme prend une fille pour ſa femme, elle doit être à l'abri de cet inconvénient. Un Samojede la prend ordinairement à l'âge de neuf à dix ans; & il eſt fort commun parmi eux de voir des femmes meres à l'âge de onze à douze ans, auſſi ſont-elles ſtériles dès qu'elles ont atteint trente ans.

Aux cauſes phyſiques de la petiteſſe de la taille & de la ſtérilité des Samojedes, qui ſont les mêmes que chez les Lapons, ne pourroit-on pas ajouter encore cette coutume de marier les filles avant l'âge de maturité, & la liberté qu'ont les hommes de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent payer? Ne ſeroit-ce pas auſſi une des véritables raiſons de la privation naturelle de poil dans les deux ſexes? On ſait combien cette ſécrétion a d'analogie avec la génération, & combien un épuiſement anticipé, ou un abus prématuté & exceſſif des plaiſirs vénériens, peut entraîner de modifications ſur ce point, ainſi que ſur la voix.

Quoiqu'en payant leurs femmes au prix convenu, il ſoit permis aux Samojedes d'en meſurer le nombre ſur leurs facultés, il eſt rare cependant qu'ils en prennent plus de cinq; la plupart même n'en ont que deux. Un Samojede n'épouſe point ſes parentes, à quelque degré qu'elles ſoient.

Leurs femmes étant accoutumées à accoucher ſans douleur, ils les ſoupçonnent

auſſitôt d'infidélité, & d'avoir eu un commerce avec quelqu'homme d'une nation étrangere, s'ils voyent arriver le contraire. En pareil cas ils les battent, les maltraitent, pour leur faire confeſſer la faute. Si la femme s'avoue coupable, ils la renvoyent immédiatement à ſes parens, qui rendent tout ce qu'ils avoient reçu.

Ceci eſt préciſément oppoſé à ce que rapportent pluſieurs Auteurs ſur ce ſujet, & qui donnent comme une choſe certaine, que les maris offrent leurs femmes & leurs filles au premier venu. Mais nous ajouterons, d'après le Voyageur que nous ſuivons, que les femmes Samojedes ont beaucoup de pudeur, puiſqu'on eſt obligé d'uſer d'artifice pour les engager à laiſſer voir leur nudité; cependant il eſt aſſez difficile de concevoir pourquoi ces femmes attachent à cette action une idée de honte, à moins qu'on ne veuille préſumer que c'eſt des autres nations, avec leſquelles ces Sauvages communiquent, qu'ils ont reçu des leçons de pudeur & de retenue.

Auſſitôt qu'un enfant eſt né, ils lui donnent le nom du premier objet qui s'offre à leur vue, ſoit homme, ſoit bête, riviere, &c. Il n'y a pas même de ſingularité dans la façon de les enterrer après leur mort. Si un enfant, encore à la mamelle, vient à mourir, on l'enveloppe dans un morceau de peau de rennes, ou dans un morceau d'étoffe, & on le pend à un arbre dans le bois: s'il a plus d'un an, on le met entre quelques planches & on l'enterre. Enfans.

Bruny a obſervé, lorſqu'il étoit dans

ce pays, que, quoique les Samojedes ſoient tous fort laids, leurs enfans ſont aſſez jolis. Il en vit un de huit ſemaines, couché dans un petit berceau de bois jaune : cet enfant étoit très-blanc, & avoit une phyſionomie agréable. Il étoit enveloppé dans de la toile griſe; on l'avoit attaché avec des cordes ſur l'eſtomac, ſur la ceinture, ſur les pieds ; il avoit la tête & le cou nuds.

Religion. Les Samojedes admettent l'exiſtence d'un être ſuprême, créateur de tout, ſouverainement bon : ils ſuppoſent qu'il ne prend aucun intérêt aux choſes d'ici-bas, qu'il n'exige aucun culte : c'eſt pourquoi ils ne lui adreſſent point de prieres.

Ils admettent encore un Etre éternel, inviſible, & extrêmement puiſſant, quoique ſubordonné au premier. Ils lui attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie : ils le craignent extrêmement ; cependant ils ne lui rendent aucun culte.

Le ſoleil & la lune ſont pour eux d'autres Dieux ſubalternes. Ils regardent ces Aſtres comme des Divinités intermédiaires, dont l'entremiſe leur eſt néceſſaire pour participer aux bienfaits de l'auteur de toutes choſes.

Ils ont auſſi de petites idoles qu'ils portent ſur eux ; mais ils ſemblent en faire peu de cas : ils ne s'en chargent que par l'attachement qu'ils ont pour leurs ancêtres, & pour les traditions, dont leurs Prêtres ſont les dépoſitaires & les interpretes.

Il paroît que l'idée qu'ils ont de l'im-

mortalité de l'ame, ſe réduit à une eſpece de métempſycoſe. Quand un Samojede meurt, on met dans ſon tombeau ſes habits, ſon arc, ſes fleches, & tout ce qui lui appartient, dans la crainte qu'il n'en ait beſoin dans un autre monde.

Leurs Prêtres.

Enfin on ne trouve chez les Samojedes aucune des cérémonies religieuſes, établies parmi les autres nations : cependant ils ont des eſpeces de Prêtres. Ils les appellent *Koedeſnick* ou *Jabedes*. Quoiqu'ils leur ſuppoſent des relations avec le méchant eſprit, ils ont beaucoup de vénération pour eux. Tout le miniſtere de ces Prêtres ſe réduit à leur donner des avis & des Idoles de leur façon : ils ne font aucunes fonctions aux mariages, à la naiſſance des enfans, ni aux funérailles.

Lorſqu'un de ces Prêtres meurt, on lui éleve un monument de poutres, entaſſées & ſerrées de tous côtés, pour empêcher les bêtes ſauvages d'en approcher ; enſuite on l'étend deſſus, habillé de ſes meilleurs habits : on poſe à ſes côtés ſon arc, ſon carquois & ſa hache : on attache auſſi à ce monument une renne ou deux, ſi le défunt en avoit en propriété ; on les y laiſſe mourir de faim.

Leurs qualités perſonnelles.

Les Samojedes ont la vue perçante, l'ouïe fine, la main sûre. Ils ſont d'une légereté incroyable à la courſe, ils tirent de l'arc avec une juſteſſe admirable. Des voyageurs Hollandois rapportent, que quelques Samojedes ayant été amenés à Moſcou, on leur ordonna de tirer de l'arc, & qu'ils cauſerent le plus grand étonnement par leur adreſſe. Ils met-

toient une fort petite piece de monnoie dans un arbre, & alloient ſe placer ſi loin, que tout autre qu'eux avoit peine à appercevoir le but; cependant leurs fleches portoient dans la piece, chaque fois qu'ils tiroient.

Toutes ces qualités, qui leur ſont d'une néceſſité abſolue pour leur exiſtence, ſe perfectionnent par un exercice continuel; mais ils ont le goût groſſier, l'odorat foible, le tact rude & émouſſé; cela vient, ſans doute, de ce que les objets qui les environnent, ſont de nature à ne pouvoir produire aucune ſenſation délicate.

Leur caractere. L'ambition & l'intérêt ſont inconnus en Samojicie: ces deux grands reſſorts, qui mettent en mouvement la plus grande partie du genre humain, n'entrent pour rien dans le ſyſteme de ces peuples. Il eſt facile de croire que leur maniere de vivre doit être conforme à la ſimplicité de leurs notions, à la ſtérilité du pays qu'ils habitent.

Cependant pluſieurs Auteurs diſent, que les Samojedes ont des Princes, des Juges, des maîtres auxquels ils obéiſſent. Mais ils n'en ont jamais connu, & actuellement il n'en exiſte point chez eux. Ils payent ſans répugnance le tribut qui leur eſt impoſé, ſans connoître d'autre ſujétion envers le Souverain; ils le payent de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même choſe à leurs parens, parce qu'ils ſavent, qu'en cas de refus, on ſauroit les y forcer.

Les Samojedes ſont indépendans les uns

des autres : s'ils ont quelque déférence, ce n'eſt que pour le plus vieux de chaque famille & pour leurs Prêtres ; mais cette déférence eſt ſpontanée ; elle ne les aſſujettit en aucune façon.

Quelque miſérable que ſoit la maniere de vivre des Samojedes, ils ſont gais, exempts d'inquiétude, & ſatisfaits de de leur ſort. Quelques-uns d'entre eux ayant eu occaſion de voir les villes de Moſcou, de Pétersbourg, & d'être témoins des commodités, des agrémens de la vie civiliſée, n'ont point du tout paru en être épris : ils ont conſtamment préféré leur maniere de vivre à tout ce qu'ils avoient vu de plus attrayant. L'averſion qu'ils ont pour la ſervitude, pour la dépendance, pour tout ce qui pourroit traverſer leur penchant à la pareſſe, ne leur laiſſe entrevoir que malheur & diſgrace dans tout autre genre de vie.

Ils ſemblent cependant prendre quelque plaiſir à fumer du tabac, à boire des liqueurs fortes, quand ils en trouvent hors de chez eux ; mais ils en quittent l'uſage ſans marquer le moindre regret.

Cette ſtupide inſenſibilité, qui leur eſt ſi naturelle, fait que rien ne les étonne. Quelque nouveau que ſoit pour eux un objet, il ne les frappe pas : leur attention eſt à peine réveillée ; rien ne paroît capable d'exciter leurs deſirs. Voici un fait que rapporte notre Auteur à cette occaſion.

» Je fis un jour, dit-il, aſſembler ex» près, dans une chambre, pluſieurs » Samojedes des deux ſexes, pour les

» examiner de plus près & avec plus de
» facilité. J'avois laiſſé à deſſein ſur une
» table de l'argent, des fruits, des li-
» queurs fortes, dont je leur avois d'a-
» bord fait goûter : j'avois raſſemblé en-
» fin tout ce que j'avois cru de plus pro-
» pre à tenter leurs deſirs, & j'avois
» abandonné la chambre à leur diſcré-
» tion, en faiſant retirer mes domeſti-
» ques, & me retirant moi-même dans
» un coin, d'où je pouvois les exami-
» ner ſans être vu. Mes obſervations
» n'eurent que peu de ſujets. Tous mes
» Samojedes ne ſortirent point de leur
» indifférence. Ils reſterent tranquille-
» ment aſſis par terre, les jambes croi-
» ſées, ſans toucher la moindre choſe.
» Il n'y eut que les miroirs qui parurent
» leur cauſer une eſpece de ſurpriſe ; mais
» elle dura peu : un inſtant après il ſem-
» bla qu'ils avoient tout oublié, &
» qu'ils n'y faiſoient pas la moindre at-
» tention. »

Leurs mœurs

Pluſieurs Auteurs prétendent, comme nous l'avons dit, que ces peuples mangeoient autrefois les priſonniers qu'ils faiſoient en guerre, même leurs parens, leurs amis, après leur mort. Quoi qu'il en ſoit, cet uſage barbare ne ſubſiſte plus parmi ces Nations. Nous voyons au contraire, par toutes les relations que nous avons, que ces anciens Antropophages ſont aujourd'hui d'un commerce doux, facile, & qu'ils exercent l'hoſpitalité.

Les Samojedes ſont auſſi ſimples dans leur morale que dans leurs dogmes : ils

ne connoiſſent aucune loi ; ils ignorent même juſqu'aux noms de vice & de vertu : s'ils s'abſtiennent de faire du mal, c'eſt par un ſimple inſtinct. Ils prennent ſoin de leurs enfans, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance. Voici ce que M. de Voltaire dit, dans ſon Hiſtoire de Ruſſie, en parlant de ces peuples.

» Les Samojedes ont dans leur mo-
» rale des ſingularités auſſi grandes qu'en
» phyſique. Ils ne rendent aucun culte
» à l'Etre ſuprême. Ils approchent du
» Manichéïſme, ou plutôt de l'ancienne
» religion des Mages, en ce ſeul point,
» qu'ils reconnoiſſent un bon & un mau-
» vais principe. Le climat horrible qu'ils
» habitent, ſemble, en quelque manie-
» re, excuſer cette créance, ſi ancienne
» chez tant de peuples, & ſi naturelle
» aux ignorans & aux infortunés. On
» n'entend parler chez eux ni de larcins
» ni de meurtres. Etant preſque ſans paſ-
» ſions, ils ſont ſans injuſtices. Il n'y
» a aucun terme dans leur langue pour
» exprimer le vice & la vertu. Leur ex-
» trême ſimplicité ne leur a pas encore
» permis de former des notions abſtrai-
» tes. Le ſentiment ſeul les dirige, &
» c'eſt peut-être une preuve inconteſta-
» ble que les hommes aiment la juſtice
» par inſtinct, quand leurs paſſions fu-
» neſtes ne les aveuglent pas. »

Tous les uſages que ces peuples obſervent entr'eux ne peuvent être que l'effet d'une tradition qu'ils ont reçue de

leurs ancêtres : l'on pourroit regarder cette tradition comme une loi ; mais on ne trouve pas que cette tradition leur défende d'aſſaſſiner, de voler, ou de ſe mettre par la force en poſſeſſion des filles ou des femmes d'autrui ; cependant il n'y a pas d'exemple que de pareils crimes ayent jamais été commis parmi eux. Il penſent qu'il n'eſt pas bon de s'approprier le bien d'un autre : ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviſer d'ôter la vie à ſes pareils. Quant aux femmes, ils diſent que celles qu'ils ont la commodité d'acheter, peuvent auſſi bien contenter leurs deſirs que d'autres qu'ils pourroient trouver plus à leur gré, mais qu'ils ne pourroient poſſéder que par la violence. On voit que ces peuples n'ont d'autres beſoins que ceux de la ſimple nature, que l'indifférence qu'ils contractent ſur le choix des objets leur tient lieu de principes, & les fait agir conſéquemment ſans aucune regle de conduite.

Leur langage. Les Samojedes ont un langage particulier qui tient beaucoup de celui des Tartares & des Lapons.

Productions. Les végétaux qu'on trouve en Samojicie ſont des genevriers, des pins, des ſapins, d'autres arbres & arbriſſeaux de cette eſpece, & des navets d'une groſſeur extraordinaire & d'une beauté ſurprenante. Les uns ſont violets, d'autres gris, blancs, jaunâtres, tous tachetés d'un rouge, ſemblable au vermillon, & auſſi agréables à la vue qu'un œillet. Il y croît encore des mouſſes de toute eſ-

pece, & particulierement de celle qui ſert de nourriture aux rennes ; il paroît même que c'eſt la production la plus commune du pays.

Les quadrupedes & les oiſeaux qu'on y voit, ſont les mêmes que nous décrirons après à l'article de la Laponie, excepté le pingouin, qui eſt un oiſeau ſingulier. Quadrupedes, Oiſeaux.

Le *Pengouin* ou *Pingouin*, eſt de la groſſeur d'un cigne : il eſt de différentes couleurs, ſon œil eſt gris & aſſez gros : il a le bec pointu, d'un brun jaunâtre ; les pieds de la même couleur, & formés comme ceux de l'oie. Il a la peau ſi dure qu'il faut l'écorcher pour le manger ; elle eſt épaiſſe comme celle d'un cochon : cet oiſeau eſt ſi gras qu'il a peine à marcher. Il n'a point d'ailes, mais deux petits ailerons comme de cuir qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras ; ils ſont couverts par le haut de plumes blanches, mêlées de plumes noires. Le Pingouin ne ſe ſert de ſes ailerons que pour nager : il vit preſque toujours dans l'eau ; il ne vient à terre que pour faire ſon nid & élever ſes petits. Il marche la tête droite & fort élevée : il laiſſe pendre ſes ailerons le long de ſes côtés, comme ſi c'étoient des bras : on le prendroit, à une certaine diſtance, pour un petit homme. Sa chair a le même goût que celle du canard ſauvage. Le Pingouin.

Les Voyageurs ont remarqué qu'il y a beaucoup de variété dans cette eſpece d'oiſeaux. Ceux que l'on trouve dans le

détroit de Magellan, & dont nous avons parlé, dans le Chily, ſont différens de ceux du Cap de Bonne-Eſpérance, & ces derniers ne reſſemblent point du tout à celui que nous venons de décrire. C'eſt ce qui a fait dire à Ray qu'il n'eſt pas croyable que tous ces oiſeaux ſoient de la même eſpece.

ARTICLE VI.

L'Iſlande.

§. I.

Deſcription de l'Iſlande.

Sa ſituation. M. *Horrebows*, qui a été envoyé dans cette Iſle par le Roi de Danemarck, dit, après un ſcrupuleux examen, qu'elle eſt à ſoixante-quatre degrés ſix minutes de latitude, & qu'il a trouvé qu'en comptant ſur le Méridien de Londres elle en eſt à vingt-cinq degrés de longitude à l'Oueſt, & plus à l'Eſt de quatre degrés qu'on ne l'a cru juſqu'à préſent.

Son étendue. L'Iſlande eſt une des plus grandes Iſles de l'Europe; elle ne le cede en grandeur qu'à l'Iſle de la Grande-Bretagne, qui comprend les Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe. Sa longueur d'Orient en Occident eſt de cent vingt milles, & ſa largeur, du midi au Nord, de quarante. Ce grand pays eſt fort inégal; il eſt hériſſé, d'une extrémité à l'autre, de rochers & de montagnes immenſes qui ſont contiguës, ſoit du Sud au Nord, ſoit de l'Eſt

à l'Oueſt ; mais il ſe trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles, & d'une grandeur conſidérable. Le climat de cette Iſle eſt très-ſain ; on y voit peu de brouillards. Les Iſlandois ont un printems, un été, un automne, un hiver : dans le jour le plus court de l'hiver, on voit, dans la partie la plus ſeptentrionale de cette Iſle, le ſoleil pendant une heure. Les chaleurs n'y ſont point exceſſives dans l'été, ainſi que le dit M. Anderſon. Dans cette ſaiſon, lorſqu'il fait beau, il ſe leve communément pendant la nuit un vent de terre qui domine dans toute l'étendue du pays. Entre neuf & onze heures du matin ſuccede un petit vent de mer qui dure juſqu'à cinq heures après midi, quelquefois juſqu'au ſoir. Ce vent de mer, ainſi que celui de terre, rafraîchiſſent fort doucement, ne donnent ni pluie ni aucun mauvais tems. L'hiver n'eſt point inſupportable dans cette Iſle : quand il a gelé deux ou trois ſemaines au plus, le tems ſe radoucit, le peu de neige qui eſt tombé ſe fond, & le bétail trouve aiſément de la pâture dans la campagne. Quelquefois cependant il tombe plus de neige dans la partie du Nord de cette Iſle, que dans celle du Midi ; mais c'eſt par un vent de Nord, & dans le tems qu'il arrive des glaces du Groenland. Climat.

L'abord de l'Iſlande eſt aſſez facile, excepté à l'entrée de quelques Ports, tels que ceux de *Quebeck*, de *Grindevins*, de *Bœlſand*, où le rivage eſt hériſſé d'écueils & de bancs, dont les mariniers ſavent ſe garantir. Vers l'Occident de cette Iſle, Sol.

dans le *Bicdiefiord*, en dehors du quartier de *Bale*, il ſe trouve pluſieurs petites Iſles couvertes d'excellens pâturages. On voit peu de ces Iſles du Sud au Nord; il y en a encore moins vers l'Orient, où *Papoë* eſt preſque la ſeule.

Les montagnes de ce pays ne ſont pas d'un accès auſſi difficile que le prétend M. Anderſon : les habitans des contrées du Nord les traverſent ſans peine avec pluſieurs centaines de chevaux, pour aller chercher des proviſions de Stocfiſch dans les cantons du Midi & de l'Occident. Quelquefois on trouve au haut de ces montagnes une ſurface plate, de trois ou quatre lieues d'étendue, des pâturages excellens, des lacs & des étangs très-poiſſonneux.

Singularité de Joekelens ou montagnes de glaces.

Près de ces montagnes, que l'on traverſe, on en voit de plus élevées, qu'on appelle *Joekelens*, c'eſt-à-dire, montagnes, dont la pointe eſt continuellement couverte de glaces & de neige : il en ſort en été de grands ruiſſeaux, dont les eaux ſont troubles, noires, & pour la plupart de très-mauvaiſe odeur.

Dans le voiſinage de ces Joekelens, il y a encore d'autres montagnes plus élevées, où cependant les neiges & les glaces ne ſubſiſtent pas toute l'année : c'eſt vraiſemblablement dans les propriétés du ſalpêtre, qui s'y trouve en quantité, qu'on en doit rechercher la cauſe.

La nature de ces Joekelens n'étonne pas moins que les phénomenes qui s'y font voir. Ces Joekelens croiſſent, décroiſſent, s'élevent, s'abaiſſent, groſſiſſent & dimi-

nuent journellement ; chaque jour enleve à leur forme ou y ajoute quelque choſe. Par exemple, ſi l'on apperçoit des traces de quelqu'un qui a paſſé la veille, & qu'on ſuive ces traces, elles ſe perdent tout-à-coup, & ſe trouvent aboutir à des monceaux de glaces qu'on ne peut abſolument traverſer ; d'où l'on conclud que ces glaces n'exiſtoient pas le jour précédent. Ce fait ſe vérifie bien aiſément, puiſque, en abandonnant le premier chemin, & faiſant un circuit autour du Joekelen, on retrouve les traces des Voyageurs, à la même hauteur & ſur la même ligne que les premiers.

Il arrive auſſi qu'on trouve un paſſage & un chemin dans des endroits, où quelques jours auparavant ce n'étoit que des monceaux de glaces inacceſſibles.

Souvent des Voyageurs imprudens, voulant tenter de paſſer à travers ces glaces, ont perdu un cheval dans les crevaſſes qui s'y trouvent : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, peu de jours après, on a retrouvé le cheval étendu ſur la ſurface de la glace ; ainſi ce qui étoit un gouffre, un précipice, redevient au niveau & ne préſente plus aucun vuide.

Il ſuit de là qu'il n'y a réellement pas de chemins aſſurés au travers de ces Joekelens, & que les Voyageurs peuvent y éprouver de fâcheux accidens ; cependant cela arrive rarement. On ne trouve de ces Joekelens que dans le canton de *Skafiefield*, dans la partie Méridionale de l'Iſle.

Les autres montagnes, couvertes de

glaces, telles que l'*Hecla*, le *Weſter*, le *Jockel*, & autres, ſont d'une nature différente: elles ne changent pas de poſition comme celles-ci. La plupart des montagnes ſont fertiles en herbes; il s'en trouve cependant quelques-unes qui ſont brûlées & ſemblables à des rochers arides.

M. Anderſon prétend que l'Iſlande eſt formée d'un ſeul rocher; ſi cela eſt, ce rocher eſt certainement le plus grand de l'Univers. On ne trouve dans ce pays que très-peu de cavités. Il y en a ſeulement dans les endroits où il s'eſt anciennement formé quelque embraſement de terre: on y trouve, comme dans tout autre pays, une terre ferme, compacte, ſolide, peſante, & en pluſieurs endroits auſſi bonne qu'on puiſſe la deſirer pour enſemencer. Cela n'annonce point que l'Iſlande ſoit formée d'un ſeul rocher.

Les vallées qui ſont au milieu du pays, & qui produiſent d'aſſez beaux paturages, ne ſont point habitées: elles ſont entrecoupées de beaucoup de rivieres, de ruiſſeaux, & même de lacs d'eaux douces & excellentes, qui nourriſſent une grande quantité de ſaumons & de truites. Les autres grandes vallées ſont toutes plus baſſes que celles du milieu du pays; elles s'étendent vers les côtes & le long de la mer: il y en a qui ont quatre ou cinq milles de largeur; d'autres qui ſerpentent pluſieurs milles entre les montagnes, & s'étendent enſuite ſur les rives de la mer. Toutes ces grandes vallées ont encore de plus petits vallons qui ſervent à entretenir des herbages.

Toutes

Toutes les rivieres & les torrens qui deſcendent des montagnes dans le plat-pays, ſont fort poiſſonneux: la mer forme auſſi de grands golfes, très-commodes pour la pêche. Il y a encore pluſieurs lacs d'eau-douce très-excellens, d'autres plus petits: ils nourriſſent de bons poiſſons.

Si les fruits de la terre n'acquierent pas partout la même perfection, ce n'eſt ni l'effet du ſol ni de l'air, mais l'ignorance des cultivateurs. Voici une preuve remarquable de la bonté du ſol. Dans l'automne de 1750 une tige de chou avoit porté de la ſemence dans un jardin; on négligea de recueillir cette ſemence. Au printems de 1751 on vit pouſſer autour de la vieille plante une quantité de choux provenans de la graine qui s'étoit ſemée elle-même. C'étoit préciſément l'année d'un hiver que les Iſlandois ont regardé comme très-rigoureux; cependant la ſemence avoit paſſé l'hiver preſqu'à découvert ſur la ſurface de la terre, & dans un endroit très-défavorable, où le ſoleil ne pénétroit preſque point.

En creuſant la terre, on trouve de côté & d'autre des ſouches pourries, & de vieilles racines, ce qui montre qu'il y avoit des bois dans beaucoup d'endroits, où il n'en exiſte plus actuellement. On trouve auſſi dans la terre une eſpece de bois bien ſingulier, que l'on nomme *Schwartzzen-Brand*, ou *noirs tiſons*: il eſt à une profondeur aſſez grande, en morceaux larges & minces, comme des tablettes d'une moyenne grandeur, toujours entre des rochers ou de groſſes pierres qui le couvrent

Bois ſingulier.

deſſus & deſſous. Ce bois eſt ſinguliere-ment lourd, noir, dur comme l'ébene, & ondé : il cede au rabot, donne des copeaux très-fins, & on le met en œuvre.

Terroir. On trouve en Iſlande, comme partout ailleurs ; toutes ſortes de terres : c'eſt mal-à-propos que M. Anderſon aſſure qu'on n'y voit que de vieilles cendres & de la pouſſiere de pierres brûlées. Il eſt vrai que par-tout on y trouve du ſable, même en trop grande quantité, particulierement aux en-droits où des montagnes ont vomi des flammes. Ces éruptions ont ordinairement occaſionné des inondations conſidérables par la fonte ſubite des glaces, des neiges qui environnoient les bouches de ces vol-cans : ces inondations ont entraîné les couches de bonne terre qui étoient ſur la ſurface du ſol ; il n'eſt reſté que du ſable pur. On ne trouve ni *pouzolanes*, ni pouſ-ſiere de pierres brûlées, ſi ce n'eſt près des endroits où il y a eu des volcans, tels que l'Hecla, le Kraffe, & autres.

Le terroir de ce pays varie beaucoup ; il s'y trouve de la bonne terre graſſe, de la terre argileuſe, de la ſabloneuſe, des terres fangeuſes, des marais que l'on deſſeche en été, & dont le fond eſt de bonne terre : la tourbe y eſt commune, &, en pluſieurs endroits très-bonne. Le terrain n'eſt pas tout rempli de ſoufre, com-me on l'a perſuadé à M. Anderſon.

L'herbe croît plus vîte, plus abondam-ment au Nord, qu'au Midi du pays : ce fait eſt naturel. Dans la partie du Nord ſouvent la neige ne fond ; en quelques en-droits, qu'à la Saint Jean ; par conſéquent

on n'y voit point d'herbes avant; mais quatorze, & même douze jours après, on peut y en couper d'une beauté incroyable, & haute d'environ un pied. On conçoit aisément que la neige, dont la terre a été couverte jusqu'à ce moment, l'a préservée de la gelée, l'a engraissée : que le soleil venant ensuite à y donner à plomb, & demeurant long-tems sur l'horison, il fait pousser l'herbe avec plus de force. Dans la partie méridionale, la terre n'étant point couverte de neige, elle demeure nue; elle est exposée à la violence de la gelée; elle perd sa fertilité.

L'Islande se divise en dix-huit districts ou *harden*, dont chacun est aussi grand qu'une petite Province de trente à trente-cinq lieues : quelques-uns sont même si étendus qu'il a fallu y établir deux sous-Baillis. La plupart de ces districts sont séparés par des montagnes; & il s'en trouve dans quelques cantons qui sont séparés par de grands golfes ou par des rivieres. Division de l'Islande.

De toutes les montagnes qui sont dans le centre de l'Isle, la plupart sont stériles & inhabitées : il en est peu qui donnent des pâturages; mais celles qui sont près des districts qui les séparent, ou qui sont situées dans les districts mêmes, sont en en général très-fertiles & donnent d'excellente nourriture pour le bétail.

On divise les montagnes stériles en deux especes; les unes sont de simples montagnes de rochers & de sables; d'autres sont des *Joekuls*, c'est-à-dire, des rochers, qui, pendant toute l'année, sont couverts entierement, ou à leur sommet, de glace &

de neige. Ces Joekuls ne ſont pas les plus hautes montagnes ; quelques-unes au contraire ſont ſi peu élevées, que pluſieurs autres montagnes, ſituées autour, les dominent conſidérablement ; & cependant, en été, il ne ſe trouve pas de neige ſur ces dernieres : on doit ſans doute en chercher la cauſe dans la nature & la conſtitution intérieure du terrain.

Il y a encore plus avant dans le pays pluſieurs chaînes de montagnes, entre leſquelles on trouve de grandes vallées, mais moins larges que celles qui avoiſinent les côtes. Selon les apparences ces vallées ſont auſſi élevées que les montagnes que l'on trouve près du bord de l'Iſle & de côté & d'autre : ſi elles paroiſſent baſſes, ce n'eſt que par la comparaiſon des hautes montagnes qui les entourent ; ce qui le prouve, c'eſt que lorſqu'on voyage dans ce pays, plus on pénetre avant, plus on monte, mais imperceptiblement.

Les grandes vallées qui ſont habitées compoſent les diſtricts ; elles ont de petits vallons qui ſervent à entretenir des herbages. Pluſieurs particuliers ont là des maiſons qu'ils habitent pendant l'été, & où demeurent des gens qui ont ſoin du bétail, qui recueillent la laine, le lait & le beurre.

Les dix-huit cantons ou diſtricts de l'Iſlande, s'appellent *Syſſels*. Les Syſſels de Mule & de Skaftefield, à l'Orient du pays, ont chacun deux *Syſlomen* ou ſous-Baillis, parce qu'ils ſont très-étendus. On compte vingt-un Syſlomen dans toute l'Iſlande, y compris celui des Iſles Weſtman. Celui du

canton de Mule, qui gouverne la partie du Midi, & qui réſide dans le milieu du canton, a quinze Paroiſſes : au printems il fait plus de cinquante milles pour viſiter ſon diſtrict. On voit quelle étendue & quel diſtrict un Syſlomen peut avoir à gouverner.

Il y a dans ce pays plus de villes que de villages. Les vingt-deux Ports de l'Iſlande ſont environnés de places de commerce, qu'on peut nommer *Villes*; du moins appelle-t-on ainſi certains endroits qui appartiennent à la Compagnie Danoiſe, & où l'on négocie avec les habitans du pays.

Nous devons obſerver, qu'à la rigueur, ce qu'on appelle *Ville*, ne répond pas à l'idée générale que ce mot préſente. Ces villes ne conſiſtent que dans les maiſons de la Compagnie d'Iſlande, qui ſont au nombre de trois ou quatre, en y ajoutant les cuiſines, les boutiques, les magaſins; ainſi ces villes ne ſont pas des villes comme celles des autres pays. Nous allons mettre le Lecteur à portée de juger ſi les habitations, que l'on trouve en Iſlande, ſont des villes ou des villages.

Chaque ferme eſt bâtie ſeule & environnée de prairies, où il réſide autant de locataires ou fermiers, que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages ou des maiſons. Quelquefois un ſeul de ces propriétaires a autour de lui cinq ou ſix locataires, qu'on appelle *Hialege-Maenner*, ce qui ſignifie, homme à qui on a loué un terrain près de ſa métairie : la maiſon même de ce locataire s'appelle *Hialege*. Ces *Hialeges-Maenners* ſe diſtinguent par ce

nom des autres locataires, en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou pluſieurs vaches, au lieu que les autres ne louent ſimplement qu'une habitation. Il en eſt de même dans toute l'Iſle ; c'eſt ce qui fait qu'on la diviſe par Paroiſſes. Chaque métairie eſt bâtie ſéparément, & quelquefois à une grande diſtance d'une autre, ce qui forme plutôt une petite ville qu'un village; car il y a de ces métairies qui ont depuis vingt juſqu'à cinquante bâtimens.

Perſonne ne peut bâtir dans ce pays la plus petite maiſon, ſans la permiſſion & la participation des Magiſtrats ou des propriétaires : ils aimeroient mieux intenter un procès pour le plus petit terrain, que de ſouffrir que quelqu'un vînt bâtir ſur leur fonds malgré eux, & ſans aucun bénéfice pour eux. La maniere de bâtir des Iſlandois n'eſt pas ſans avantages : chaque métairie ayant ſes terres autour d'elle, il en réſulte plus de commodité pour la récolte, plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, & plus de ſureté contre les incendies & autres accidens.

Il ne doit pas paroître étonnant que ces peuples ayent choiſi les côtes pour former leurs habitations, préférablement à l'intérieur de l'Iſle ; parce que ces parages ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de poiſſons, & que les établiſſemens de la Compagnie, qui a le droit de commercer, ſont vers les Ports ; d'ailleurs, depuis que la peſte noire a déſolé ce pays, les habitans ont, pour ainſi dire, abandonné l'Agriculture; ils ne vivent que de la pêche.

§. II.

Habitans de l'Iſlande.

Les Iſlandois ſont d'une complexion robuſte & d'une bonne conſtitution. Depuis l'âge de vingt ans, juſqu'à cinquante, ils ſont une épreuve très-rude de leurs forces; mais cet âge une fois paſſé, leur vigueur s'affoiblit inſenſiblement : preſque toujours ils ſont attaqués de quelque maladie qui les conduit au tombeau, après pluſieurs années de langueur. Ces maladies ſont la phthiſie & toutes ſortes de maux de poitrine: il n'y a pas de doute qu'elles procedent des travaux pénibles, qu'ils ſupportent étant en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils ſe conduiſent. Souvent, lorſque leur barque eſt près du rivage, ils ſautent dans l'eau pour la conduire, pour empêcher qu'elle ne s'endommage en heurtant trop violemment contre terre: ils ſont mouillés preſque partout, & n'ont point la précaution de changer d'habits. Ces Inſulaires ne parviennent point à une grande vieilleſſe : on en trouve peu qui vivent juſqu'à cent ans. Ils ſont généralement bien faits : ils ont de belles dents, blanches, ſaines. Leur conſtitution.

M. Anderſon dit que ces peuples ſont des machines, des automates, des poltrons, qu'on ne peut accoutumer à tirer un fuſil. Il ſe trompe : l'expérience prouve qu'ils ſont très-propres au ſervice militaire. Quelques Iſlandois ont été en Danemarck, ont ſervi, ſont même parvenus au grade de Capitaine des fortifications. S'il Leur caractere.

ne s'en trouve pas un plus grand nombre dans les troupes du Roi de Danemarck, c'eſt que ce pays n'eſt que médiocrement peuplé, qu'on n'y compte que quatre-vingt mille ames. Ses habitans voyagent peu au dehors. Les annales Iſlandoiſes prouvent auſſi que les Iſlandois ont voyagé beaucoup anciennement, & qu'ils n'étoient ni poltrons ni timides : ils ont montré, dans les guerres civiles qui ſe ſont faites entr'eux, autant d'exemples de valeur que de férocité. Dès qu'on préſente un fuſil à un Iſlandois, il ne fait pas de difficulté de le tirer, quand même il n'en auroit jamais manié.

Le nombre des Iſlandois, qui ſe ſont fait connoître par leur ſcience, eſt encore une preuve convaincante qu'ils n'ont pas cette ſtupidité qu'on leur ſuppoſe. Parmi les Iſlandois qui font leurs études à l'Univerſité de Copenhague, il eſt rare d'y trouver un ignorant. Il en eſt de même des hommes ordinaires de ce pays : en général il s'y trouve de bonnes têtes ſenſées, judicieuſes.

Les Iſlandois s'établiſſent à Copenhague, en d'autres endroits, quand ils ſe ſont voués à une certaine profeſſion. On a eu dans cette ville pluſieurs Profeſſeurs, Recteurs, Orfévres, & différens Maîtres dans d'autres profeſſions, qui étoient Iſlandois. On a vu à Holum, ville Epiſcopale, un Iſlandois qui étoit à la tête de l'Imprimerie : après avoir fait ſon apprentiſſage à Copenhague, où il avoit demeuré long-tems; il voyagea en pluſieurs autres villes : enfin on le rappella de Dantzic dans

ſa patrie; il ne fit pas difficulté de s'y rendre.

M. Anderſon leur reproche encore de vivre dans une liberté abſolue, effrénée; d'être pareſſeux & entêtés: mais les Iſlandois ont des Magiſtrats, une police, on les juge ſelon des loix juſtes, équitables: on les punit, quand ils ſont coupables; ces reproches ſont donc mal fondés.

Les femmes ne ſont pas d'un tempérament auſſi vigoureux que les hommes; en général elles paroiſſent très-ſenſibles au froid. Si l'on excepte de leurs occupations celle de recueillir le foin, on ne leur en trouvera que de fort douces, qui n'exigent que peu de forces. Ces femmes n'accouchent point auſſi aiſément que le prétend M. Anderſon: elles ne vont pas ſe baigner & ſe remettre au lit après ce pénible travail. Il en meurt ſouvent en couches, faute de ſecours & des ſoins néceſſaires, n'ayant ni Sages-femmes ni Chirurgiens expérimentés dans l'art des accouchemens. Il eſt de regle générale qu'elles reſtent au lit huit ou dix jours, & quelquefois plus.

M. Anderſon s'eſt déchaîné contre ces peuples; on ne ſait pourquoi; partout il emploie les couleurs les plus déſagréables pour les peindre: voici comment il parle de leurs mœurs. « Toute cette malheureuſe » Nation ne connoît ni Dieu, ni ſes vo» lontés; la plupart d'entr'eux ſont ſuperſ» titieux, ſans ſcrupule, ſans conſcience; » l'apparence du moindre avantage les dé» termine à faire un faux ſerment contre » leurs plus proches parens; ils ſont chi» caneurs, méchans, vindicatifs, fournois, » malins, débauchés, lubriques, fourbes Leurs mœurs.

» & voleurs ». Il y a peu de Nations dans l'Univers dont on puiſſe dire des choſes auſſi fâcheuſes; cependant depuis plus de ſept cent ans, les Iſlandois ſont Chrétiens : on ne doit donc pas leur refuſer la connoiſſance d'un Dieu & de ſes volontés. Ce tableau eſt trop chargé, il ne mérite point de confiance; d'ailleurs ceux qui ont connu des Iſlandois, ſoit en Iſlande, ſoit en Danemarck, les juſtifient de ces accuſations haſardées : on peut même aſſurer, d'après M. Horrebows, que les domeſtiques de cette nation ſont ſi vertueux & ſi attachés à leurs devoirs, qu'un maître ne s'en défait jamais qu'à regret.

» Eſt-il quelque vice, continue M. Anderſon, » que l'on puiſſe ne pas ren» contrer chez des gens qui vivent dans » l'indépendance la plus abſolue, que rien » n'éclaire intérieurement, & qu'aucunes » loix, ni ſupérieures ni inférieures, ne » contraignent au-dehors; qui vivent dans » des déſerts ou ſur la mer, qui s'aban» donnent impunément aux brutalités de » leurs paſſions, & ſurtout à une ivreſſe » preſque continuelle, qui eſt la mere de » tous les vices » ?

Pourquoi les Iſlandois n'auroient-ils point ces principes naturels qui conduiſent l'homme au bien ? Pourquoi ſeroient-ils ſans lumiere intérieure, ſans conſcience, puiſqu'ils ſont élevés dans le Chriſtianiſme ? Comment pourroient-ils s'abandonner impunément aux brutalités de leurs paſſions, quand même ils ſeroient exceſſivement méchans, puiſqu'ils ont des ſupérieurs chargés de la police, & qu'on punit les coupables ?

Pendant tout le tems que les Iſlandois ſont en mer pour la pêche, ils n'ont aucune occaſion d'exercer leur méchanceté ; ils ne prennent pas d'eau-de-vie ; en allant en mer, ils n'ont que leur boiſſon, appellée *Syrc*, & un peu de tabac. Quand ils reviennent à terre, que M. Anderſon qualifie de déſert, ils ſont fatigués, affamés ; ils ne ſongent qu'à apprêter leur pêche, qu'à manger & à ſe repoſer.

§. III.

Habillement des Iſlandois.

Les Iſlandois s'habillent des étoffes qu'ils font eux-mêmes. Les hommes & les femmes font leurs vêtemens de deſſus avec un gros drap qui ſe fabrique dans le pays, & qu'ils appellent *Wadmel*. Quelques femmes & filles portent des tabliers & des robes d'étoffes de couleurs, qui ſe tirent de Danemarck. Les gens riches, les Officiers de Juſtice, & quelques autres, s'habillent comme les habitans de cette ville : on leur voit des habits de beau drap, doublés de ſoie.

Habits des hommes.

L'habillement ordinaire des gens du commun eſt aſſez ſemblable à celui de nos matelots ; il conſiſte en veſte & en culottes de toile en été, & de Wadmel en hiver : quelques-uns ont auſſi un habit fait comme en Danemarck. Chaque homme a de plus un habit fort long, fait comme un ſurtout, qui s'appelle *Hempe* : on s'en ſert lorſque l'on ſort de la maiſon, ou lorſque l'on voyage, ou qu'on va à l'Egliſe. Leurs ſouliers, faits par les femmes, ſont

ordinairement de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Les femmes les apprêtent, en grattant le poil ou la laine, & en faisant sécher ensuite les cuirs & les peaux. Pour en faire des chaussures elles ne font que les amollir dans l'eau : ces souliers collent bien au pied ; ils n'ont point de talon : on attache quelques courroies de peau de mouton, fort minces, dont deux prennent au-derriere du soulier & se lient par devant au-dessus du cou de pied ; deux autres prennent aux deux côtés, à l'endroit où sont les courroies de nos souliers, & se lient sur le bout du pied. Les chemises sont d'une flanelle légere, ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de cuir, qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires : ils les ôtent aussitôt qu'ils sont revenus de la pêche.

Habits des femmes. Les femmes ont des robes, des camisoles & des tabliers de Wadmel, ou d'autre drap : par-dessus leurs camisoles, elles mettent ordinairement une robe ample, assez semblable à celle que portoient les Jésuites, avec des manches étroites, qui vont presque jusqu'aux mains ; mais cette robe ne tombe pas si bas que les robes de dessous, qui passent de la largeur de la main. Cette robe est toujours noire, & s'appelle, ainsi que celle des hommes, *Hempe* : elle est bordée au bas d'un ruban de velours, ou de certaine garniture, qu'elles font elles-mêmes, & qui ressemble à de la dentelle ; le tout est cousu très-proprement.

Les gens aisés portent le long du devant

de la hempe, plusieurs paires de boucles d'argent assez bien travaillées, & presque toujours dorées; elles ne servent que pour l'ornement. Le bas des tabliers est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut des tabliers sont trois grands boutons d'argent à filigrane, qui sont ordinairement dorés, ou de cuivre : ils servent à attacher les tabliers à une ceinture, qui est garnie de plaques & de bossettes d'argent ou de laiton, où sont de petites ouvertures pour insérer les boutons : cette ceinture se ferme par-devant avec un crochet de même travail. Les camisoles, qui sont toujours noires & justes à la taille, avec des manches étroites jusqu'à la main, sont aussi garnies sur toutes les coutures de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, & tout le long, par-devant, avec une étoffe de soie fort propre : au bout de chaque manche il y a quatre ou six boutons d'argent ou de laiton. Au cou elles ont un petit collier roide, large de trois doigts, & un peu saillant : leur robe de dessus est jointe très-juste à ce collier, qui est d'une très-belle étoffe de soie ou de velours noir, bordé d'un cordon d'or ou d'argent.

Leur coiffure est un grand mouchoir blanc, de grosse toile : il se tient tout droit; il est couvert d'un autre mouchoir plus fin, terminé comme un pain de sucre, de la hauteur de trois pieds : autour de ces mouchoirs elles en mettent un de soie qui enveloppe le front; il est large de trois ou quatre pouces. Telle est la véritable coiffure, en usage à toutes les

perſonnes du ſexe, mariées ou non mariées.

Outre cet habillement ordinaire, les femmes qui en ont le moyen, font uſage de beaucoup d'autres parures d'argent, agréablement travaillées, ſurtout à filigrane doré, tels que de gros boutons, montés en pierres colorées : elles en mettent trois pardevant à l'attache de la coiffure, l'un au-deſſous de l'autre. Les jours de noces elles portent une couronne d'argent doré, qui s'étend juſque ſur le front : elles ont encore deux chaînes d'argent doré, rangées en feſtons, & diſpoſées en ſautoir : elles ſe croiſent ſur la poitrine & ſur le dos, & elles ſont placées immédiatement ſur la camiſole : dans ces cérémonies elles ne portent pas de hempe. Une autre chaîne, à laquelle pend ſur la poitrine une boîte à baume, artiſtement travaillée, leur enveloppe le cou, & tombe par pluſieurs replis ſur la poitrine : cette boîte s'ouvre par les deux côtés, & elle eſt faite communément en forme de cœur ou de croix. Les parures & les bijoux de ces femmes, ſelon M. Horrebows, ſont d'un très-bon goût, & peuvent monter à trois à quatre cent écus de l'Empire. Elles portent des ſouliers pareils à ceux des hommes.

§. IV.

Habitations des Iſlandois.

Maiſon d'un payſan.

Nous commencerons la deſcription de ces habitations par la maiſon ordinaire d'un payſan. Nous ne nous arrêterons

point à réfuter tout ce que M. Anderſon a dit de ſingulier & de ridicule à cet égard.

L'habitation d'un payſan eſt compoſée d'un corridor long, & de la largeur d'une toiſe, au-deſſus duquel ſont des ſoliveaux de traverſe qui portent un toit : de diſtance en diſtance on y pratique des ouvertures rondes, pour donner paſſage à la lumiere. Ces ouvertures ſont fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cercles de tonneaux, ſur leſquels eſt du parchemin bien tendu. Ce parchemin, qui ſe fait avec les tuniques allantoïdées des bœufs & des vaches, s'appelle *Hinne*; il eſt fort tranſparent. Lorſqu'il neige, ou qu'on eſt menacé d'orage, les petites fenêtres ſe couvrent avec des eſpeces de contre-vents.

A l'un des bouts de ce corridor eſt l'entrée commune de la maiſon : devant cette entrée eſt placée en travers une piece de la longueur de douze à quatorze aunes, ſur ſix à huit de large, que les Iſlandois appellent *la Baſtube* ou *Etuve* : cette piece leur ſert ordinairement de ſalle de travail : les femmes y font les ouvrages de leur ménage; l'on y prépare la laine, l'on y fait des habits, &c. Au bout de cette ſalle il y a ordinairement une chambre à coucher pour le maître de la maiſon & ſa femme; au-deſſus couchent la plupart des enfans & des ſervantes.

Ordinairement on voit encore quatre autres pieces ou petites chambres, deux de chaque côté de la même entrée; elles ont des iſſues ſur le corridor. Une de ces

pieces ſert de cuiſine, l'autre de garde-manger, la troiſieme de laiterie, la quatrieme & derniere, à l'entrée du corridor, ſert de chambre à coucher les domeſtiques : on y fait auſſi coucher les étrangers & les voyageurs de bas étage : les Iſlandois appellent cette piece *la Skaule*.

Ce bâtiment entier, qui renferme ainſi ſix chambres, dont chacune paroît détachée, n'a qu'une ſeule entrée en dehors ; de façon que, lorſque la porte du corridor eſt fermée, les chambres n'ont plus de communication en dehors.

On pratique dans le toit de chaque chambre des ouvertures, comme dans celui du corridor, pour introduire la clarté, par le moyen de quelques vitres ou des chaſſis de *Hinne* : mais pour éclairer la ſalle du travail on a communément une couple de fenêtres en vitrages, afin de recevoir plus de lumiere pour les travaux.

Outre toutes ces chambres, la plupart de ces maiſons ont encore une piece du côté de la Skaule, pour y recevoir les étrangers : cette piece eſt proprement la chambre des hôtes. Il y a un lit ; c'eſt la principale piece, c'eſt la chambre de parade. Cette chambre eſt la ſeule qui ait une porte particuliere en dehors, & qui ſert à faire entrer les étrangers : elle a auſſi une porte qui donne dans la Skaule, par laquelle l'hôte peut paſſer dans les autres chambres ſans faire le tour de la maiſon.

On trouve encore une ou deux ſalles qui ſont conſtruites vis-à-vis, ou du côté de la Skaule ; ils nomment ces ſalles *Skic-*

mer: ils y ſerrent leur poiſſon & toutes leurs proviſions pour l'hiver, les harnois des chevaux, & toutes ſortes d'uſtenſiles. Près de-là ils ont une autre maiſonnette, qu'on appelle *la Forge*, où ils fabriquent leurs ouvrages en fer & en bois. A proximité de tous ces bâtimens, & près de l'emplacement où ils ont leur foin, chaque habitant a ſes étables ou ſes bergeries, ſuivant la quantité & l'eſpece de bétail qu'il nourrit: ils ont toujours au moins une étable à vaches, une écurie pour les chevaux, une, deux ou trois, & juſqu'à quatre bergeries, où ils ont coutume de tenir les agneaux ſéparés des moutons. Ils ne ſerrent point le foin dans les maiſons; ils le mettent dans une place, entourée d'un foſſé, où ils le laiſſent en tas ſéparés, larges & hauts d'une toiſe: ils ménagent de petites diſtances entre-deux; ils couvrent le tas de foin, bien ſerré avec du gazon vert, en pyramide, afin que la pluie puiſſe couler deſſus: par ce moyen ils conſervent leur foin.

L'étuve, la chambre à coucher, & la piece pour les étrangers, ſont pour la plupart boiſées entierement: au-deſſus ils ſerrent leurs coffres, leurs habits, & autres effets: ces pieces ſont éclairées par de petits vitrages de cinq ou ſix carreaux. Dans les autres chambres il n'y a point de fenêtres ni de pieces au-deſſus; mais elles ont des trous au toit, garnis comme nous l'avons dit plus haut.

En général les meubles qui garniſſent ces maiſons, ne ſont pas de grande valeur; cependant les Iſlandois ont des lits,

& ne couchent point nuds ſur le foin ; comme le dit M. Anderſon : ils ſe font des matelas de wadmel ; ils les rempliſſent de plumes d'oiſeaux. Les domeſtiques couchent peut-être nuds ; mais dans pluſieurs pays de l'Europe le menu peuple en fait autant. Les autres meubles des Iſlandois ſont des tables, des chaiſes, des bancs, des armoires : ces meubles ne ſont pas travaillés délicatement, mais ils ſont commodes & proprement entretenus.

Meubles & maiſons des gens diſtingués.

Les gens de diſtinction & les riches habitans ſont agréablement meublés : les commodes, les miroirs, & autres effets que l'aiſance peut procurer, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

L'architecture & l'apparence extérieure de leurs maiſons n'eſt pas magnifique. Il n'y a pas de bois de charpente dans ce pays ; les habitans ſont obligés de tout acheter de la Compagnie de Copenhague, qui vend fort cher. Ces habitans bâtiſſent par conſéquent avec autant d'économie qu'il leur eſt poſſible, ce qui fait que leurs maiſons n'ont ni fondations ni poutres : les corniers, les angles, les poteaux des bâtimens poſent ſur de groſſes pierres. Chaque vuide eſt de la largeur de trois aunes : ils lient les ſoliveaux avec les poteaux corniers le mieux qu'ils peuvent : entre chaque poteau il y a des traverſes qui s'emmortaiſent au haut, enſuite ils poſent des chevrons obliquement ſur ces traverſes, & couvrent de planches les chevrons ; de maniere que ces planches portent les unes ſur les autres comme des tuiles, & empêchent que l'eau ne pénetre dans la maiſon.

Les pauvres couvrent leurs maiſons avec de petites broſſailles : ils garniſſent de gazon les toits : ils élevent extérieurement les murs de pierres avec de la terre & du gazon mêlés enſemble. Ces murs peuvent avoir à leur baſe deux aunes d'épaiſſeur ; ils ſont terminés en talus & ont environ une aune. Ils rendent leurs chambres très-chaudes : ils les garantiſſent auſſi bien de la chaleur en été, que du froid en hiver. Quelques-uns ne font point de feu, d'autres ont des poêles de brique.

La ferme de Beſſeſted, les maiſons des Evêques, des Baillis & ſous-Baillis, & des Prêtres, ſont conſtruites de briques & de bois de charpente. Le ſiége Epiſcopal de Holum conſiſte en cinquante maiſons & douze étables. M. Horrebows dit avoir vu pluſieurs autres métairies très-conſidérables : chacune de ces métairies reſſemble à un petit village, ſoit à cauſe de la quantité de maiſons qui en dépendent, ſoit par rapport aux maiſons des payſans locataires, qui ſont ſituées autour de la métairie, & qui ſont en aſſez grand nombre.

§. V.

Nourriture des Iſlandois.

Il y a ſans contredit des pauvres en Iſlande comme partout ailleurs ; mais le commun des habitans tue pour ſa proviſion d'hiver dix à vingt moutons, ſans compter le gros bétail. La plus grande partie du poiſſon & de toutes les eſpeces de viandes que les Iſlandois conſomment eſt

mangée fraîche, excepté ce qu'ils gardent pour leur proviſion d'hiver.

Après le poiſſon frais & bien accommodé, la principale nourriture des Iſlandois eſt le lait de vache & de brebis, qu'ils conſomment crud & cuit : outre cela ils font avec le lait de vache la *Skior* ou *Syre*, dont nous allons donner la deſcription : ils en font une grande proviſion pendant tout l'été pour en faire uſage tout le reſte de l'année. On met du lait doux ſur la ſyre : on en donne tous les jours une portion aux domeſtiques ; on leur donne auſſi une portion de poiſſon. Les Iſlandois ſe nourriſſent auſſi quelquefois de gruau ou de farine qu'ils font cuire dans du lait. Ils font encore de la ſoupe avec de la viande fraîche, & y mettent du gruau, n'ayant en général aucune épicerie : ils employent le gruau pour toutes ſortes d'alimens, & ils en font aſſez volontiers leurs mets ordinaires. La viande qu'ils font rôtir dans une poêle, ils commencent par la faire cuire dans l'eau. On nourrit communément les domeſtiques avec des pois & de la farine de ſeigle, dont on fait une eſpece de ſoupe. Ce qu'ils font cuire eſt plus communément trop cuit que pas aſſez.

Pour apprêter leurs alimens ils ſe ſervent de vaiſſelle Danoiſe, de cuivre, de laiton & de fer : ils la tiennent auſſi propre qu'il eſt poſſible.

Les Iſlandois font du beurre de crême douce ; enſuite ils mêlent le lait qui reſte, lorſque le beurre eſt fait, avec l'autre lait qui a été écrêmé. Après cette opération

on chauffe le lait juſqu'à ce qu'il ſoit tiede, alors on y met de la preſſure pour le faire cailler, enſuite on le paſſe dans un linge; on met à part ce qui eſt coagulé, & le petit lait eſt réſervé pour boire. Ils appellent la partie épaiſſe *Skior*, & la liquide *Syre*. Plus cette boiſſon vieillit, plus elle devient claire & aigre; elle peut tenir lieu de bon vinaigre de vin; elle a la propriété de conſerver tout ce qu'on y met. Lorſqu'elle n'eſt plus potable, on la mêle avec de l'eau, qui en augmente la liquidité & la quantité, alors elle ſert encore de boiſſon.

L'Agriculture ayant été juſqu'à préſent négligée en Iſlande, il eſt aiſé de juger que le pain n'y eſt pas une nourriture auſſi commune qu'en Danemarck; cependant les habitans achetent toute la farine, & le pain cuit qu'on y tranſporte. On porte dans chaque Port, depuis quatre cent juſqu'à mille tonneaux de farine, & en outre plus de trois cent tonnes de pain cuit. Cette quantité n'eſt pas ſuffiſante à la vérité pour que les habitans puiſſent tous manger du pain journellement: les plus pauvres ne cuiſent du pain que dans les jours des fêtes ſolemnelles, pour les noces, & autres aſſemblées de cette eſpece: les autres habitans en mangent pendant toute l'année.

C'eſt un profit pour les Iſlandois d'avoir du pain, autrement l'entretien de leur ménage leur eſt bien plus coûteux, & la maniere dont ils nourriſſent leurs gens eſt ſi chere, qu'en Danemarck on n'y trouveroit point ſon compte. Cha-

que domeſtique reçoit par ſemaine une certaine quantité de poiſſon ſec & de beurre pour ſa nourriture : il a dix livres de poiſſon, & le tiers de ce poids en beurre; ce qui fait par année, au poids de France, quatre cent quatre-vingt-huit livres, & trois quarts complets d'une tonne de beurre.

Cette méthode ne ſe pratique cependant que lorſqu'ils voyagent vers le Midi, ou à l'Occident, pour faire la pêche pour leur maître : on leur donne alternativement le matin & le ſoir une portion de poiſſon ſec & de beurre, du laitage, du gruau, du poiſſon frais, de la viande, de la ſoupe & des pois. Comme ces peuples n'ont pas aſſez de pain, il eſt certain qu'ils conſomment une grande quantité de poiſſon ſec : ils ne le mangent pas au lieu de pain, mais ſeul crud, bien battu, avec une bonne portion de beurre.

En général ils ne mangent pas de poiſſon ſec, ſans beurre; mais ils le mangent ſans lard, huile de poiſſon ou autres choſes de cette eſpece. Leur Stockfiſch ſec, bien battu, & frotté de bon beurre, a un très-bon goût, ſurtout ſi c'eſt du Stockfiſch de truites : les Baillis Danois l'ont ſouvent trouvé ſi bon, qu'ils en ont fait uſage, non ſeulement par curioſité, mais même par ſenſualité.

Le blé ſauvage qui croît dans quelques endroits du pays, & ſurtout dans le *Skaſtefields-Syſſol*, quoiqu'en petite quantité, eſt ſi beau, ſi propre à faire du pain, & ſi nourriſſant, qu'un Iſlandois n'en troqueroit pas une tonne contre une pa-

reille quantité de farine de Danemarck. Ce blé vient dans un terroir profond, & où il ne ſe rencontre aucune autre plante. Dans quelques endroits il eſt petit & clair-ſemé; en d'autres il eſt aſſez épais. La paille de ce blé croît juſqu'à la hauteur d'une aune & un quart; les épis ſont longs : par ſa forme, ce grain reſſemble aſſez à notre froment.

Comme les Iſlandois n'ont pas de bons moulins à bras pour moudre ce grain, ils le font ſécher au feu, à un tel degré, qu'il eſt un peu brûlé. Le pain qu'ils en font eſt plus noir que le pain de ſeigle; mais une tonne de cette farine fait beaucoup plus de profit qu'une tonne de farine ordinaire.

Les Iſlandois boivent volontiers de l'eau; mais toute celle qui eſt en Iſlande n'eſt pas potable, principalement celle qui vient des montagnes de glace & de neige. Cette eau eſt toujours épaiſſe, d'un brun noir, & de mauvaiſe odeur. La boiſſon la plus ordinaire eſt le ſyre : les habitans en amaſſent pendant l'été dans beaucoup de tonneaux : ils en vendent à ceux qui n'ont pas aſſez de vaches pour faire leur proviſion néceſſaire. Leur boiſſon.

Comme on ne ſeme point d'orge en Iſlande, la bierre n'y eſt pas commune; cependant elle n'y eſt pas ſi rare que le commun du peuple ne puiſſe en boire quelquefois. Chacun en achete ſelon ſes facultés : il y a même de ces Iſlandois qui font venir de l'orge & du houblon de Danemarck, & qui braſſent la bierre qu'ils conſomment.

On braſſe en Iſlande de la biere tous les mois, &, quoiqu'il n'y ait point de cave, elle ſe conſerve très-bien pendant toute l'année. Dans les plus grands froids elle peut geler, au point que pour en tirer, l'on ait beſoin de mettre un peu de braiſe ſous la canelle, ou ſimplement de placer un réchaud dans la chambre où eſt la biere: cependant dans la gelée, même la plus forte, on conſerve la biere ſans feu.

Pluſieurs habitans ont toute l'année du vin blanc & du vin rouge de France, & ſurtout les Prêtres, qui en ont beſoin pour l'adminiſtration des Sacremens.

C'eſt mal-à-propos que M. Anderſon accuſe les Iſlandois & les Iſlandoiſes de s'enivrer d'eau-de-vie. Quoiqu'en général ce peuple vive très-ſobrement, il peut y avoir quelques ivrognes; mais le défaut de quelque particulier ne doit point être attribué à une Nation entiere. Si l'on conſidere le peu d'eau-de-vie que l'on porte dans ce pays, & le nombre des habitans, on verra qu'il n'eſt guere poſſible qu'ils ſoient tous adonnés à l'ivrognerie: il ne ſe boit de cette liqueur que dans les places de commerce, & lorſque les Marchands Danois ſont en Iſlande: les habitans y reçoivent des Négocians un ou pluſieurs petits verres d'eau-de-vie, ou ils en achetent quelques petites meſures, qu'ils boivent entre trois ou quatre; mais c'eſt-là le ſeul tems de l'année où ils en peuvent avoir. Ce rafraîchiſſement eſt pour eux auſſi précieux qu'une bouteille de vin de Hongrie ou du Cap l'eſt pour un Négociant.

Quand

Quand les femmes viennent dans les places de commerce, il y en a beaucoup qui ne goûtent point d'eau-de-vie, quoiqu'on leur faſſe même des inſtances pour en boire; elles demandent plutôt un verre de vin, qu'elles appellent *Meſſ-Wein*, vin de Meſſe.

Si un pere donne à ſon enfant un peu de l'eau-de-vie qu'il laiſſe dans le petit verre, dont on lui fait préſent, c'eſt pour que ſon enfant ait une fois en ſa vie goûté quelque choſe de bon; car l'eau-de-vie eſt, après le lait, la boiſſon la plus précieuſe qu'ils connoiſſent. Il ne s'enſuit pas que le pere & l'enfant ſoient des ivrognes; d'ailleurs, ſi ce n'eſt dans cette circonſtance, les enfans goûtent rarement de l'eau-de-vie.

§. VI.

Mariages des Iſlandois.

M. Anderſon prétend que les mariages des Iſlandois ſe font par inclination & ſans beaucoup de cérémonie: cela n'eſt pas généralement vrai. Il n'eſt pas rare que dans ce pays il ſe faſſe des mariages forcés, comme ailleurs; l'intérêt y a communément plus de part que l'inclination.

Il arrive ſouvent qu'un pere ou un proche parent refuſe ſon conſentement à un mariage, par de certaines raiſons qui ne ſignifient pas plus en Iſlande qu'ailleurs.

L'uſage général à cet égard eſt, que le Prédicateur fait la demande de la fille

que l'on recherche en mariage, ou aux peres & meres, ou à ceux qui les remplacent. Les cérémonies ne ſont pas à la vérité bien étendues : les feſtins ne ſont pas magnifiques & ſplendides. Les plus proches parens des deux côtés conduiſent le marié & la mariée à l'Egliſe, où le Prêtre les unit.

La cérémonie du mariage conſiſte en la bénédiction nuptiale, que l'on donne ordinairement aux nouveaux mariés le Dimanche devant l'Autel, après que le ſervice divin eſt commencé ; mais avant le Prêtre monte en chaire & fait un petit diſcours aux futurs époux : c'eſt en quoi conſiſte toute la cérémonie qui regarde l'Egliſe.

Le ſervice divin fini, les nouveaux mariés ſe rendent avec les conviés chez eux, où ils mangent, boivent, & ſe divertiſſent, ſuivant leur état & leurs facultés. Quelquefois on donne aux aſſiſtans un coup d'eau-de-vie ; mais il n'y a ni muſique ni danſes. Lorſque le repas, toujours frugal, eſt fini, chacun ſe retire chez ſoi.

§. VII.

Education des Enfans.

Education phyſique des Enfans.

Les Iſlandois donnent à l'éducation de leurs enfans plus de ſoins & prennent plus de précautions qu'ailleurs. Ils ont des berceaux de deux eſpeces, des berceaux à pieds & des berceaux qu'ils ſuſpendent ; jamais les enfans ne repoſent à terre. Les meres qui allaitent leurs enfans ne les ſevrent que dans le tems

convenable : ils leur donnent à boire de bon lait de vache, dans lequel ils mettent un peu de crême pour le rendre meilleur & plus gras. Elles ſe ſervent de mamelons pour faire avaler ce lait aux enfans. Quand on porte un enfant à l'Egliſe pour le baptiſer, & qu'il y a loin, on ſe munit d'un mamelon & d'une quantité de lait néceſſaire. Les bouteilles qui ſervent à mettre l'eau de la Reine de Hongrie, ſervent de mamelons dans ce pays. De cette maniere les enfans ne tetent que très-peu de tems : on les nourrit avec du lait pendant plus d'une année, à moins que des circonſtances forcées n'y mettent obſtacle. Les Iſlandois emmaillottent leurs enfans comme par-tout ailleurs. Ils ſont dans l'uſage de les mettre en culotte & en veſte à neuf ou dix ſemaines ; mais on ne les laiſſe pas plus couchés par terre & ſe traîner qu'auparavant : on les porte ſur les bras avec beaucoup de ſoins & de précautions ; auſſi ont-ils le corps bien fait, les membres bien droits : il eſt très-rare d'en trouver parmi eux qui ſoient contrefaits ; enfin les enfans ſont élevés avec beaucoup de délicateſſe, d'attention ; & ce n'eſt que lorſque la jeuneſſe atteint l'âge de dix-huit à vingt ans qu'elle commence une vie dure & laborieuſe.

Education morale des Enfans.

Il n'y a point en Iſlande d'écoles publiques où l'on apprenne à lire aux enfans, & les principes de leur religion : il eſt preſqu'impoſſible de les raſſembler, parce que les métairies ſont trop

éloignées les unes des autres. Les peres & meres de chaque famille ſe chargent de l'inſtruction de leurs enfans, ou ils choiſiſſent un domeſtique, capable d'apprendre à lire & le catéchiſme à la jeuneſſe, & s'en rapportent à lui. Les Paſteurs rendent de tems en tems viſite aux enfans pour examiner ce qu'ils ſavent : ils les font venir à leur réſidence, ſurtout lorſqu'ils approchent de l'âge à être confirmés.

On voit que, ſi les enfans reſtent chez leurs parens, ils y ſont élevés dans de bons principes, principalement quand les peres & meres ſont vertueux.

On obſerve exactement en Iſlande les Ordonnances qui ont été publiées en Danemark, relativement à l'inſtruction des enfans dans le Chriſtianiſme, la maniere dont on doit les conduire dans la route du ſalut & leur adminiſtrer les Sacremens. Le catéchiſme du célebre Pontoppidan, Evêque de Bergen, a été traduit en langue Iſlandoiſe : il eſt enſeigné aux enfans, ſoit dans la maiſon paternelle, ſoit aux Egliſes, par les Prêtres.

Perſonne n'eſt admis au Sacrement de la Cene qu'il n'ait été bien inſtruit & examiné. On a vu des jeunes gens, qui à l'âge de quatorze ou quinze ans, après avoir travaillé quelque tems ſur mer, ſe ſont préſentés pour faire leur premiere communion ; mais ils ont été renvoyés, parce qu'ils n'étoient pas ſuffiſamment inſtruits.

§. VIII.

Maladies des Iſlandois.

Nous avons dit, ci-devant, que lorſque les hommes ont paſſé cinquante ans, ils ſont communément attaqués de maladie de poitrine, ou de phthiſie, que les femmes ont des accouchemens difficiles, ſuivis d'accidens fâcheux; ainſi les Iſlandois ſont ſujets aux mêmes eſpeces de maladies que les autres hommes.

Les Iſlandois appellent la plus grande partie de ces maladies, du nom générique *Land-Farſock*, de même qu'ailleurs, chez les gens du bas peuple, toute maladie eſt nommée fievre. Ils donnent le nom de lepre à une autre maladie qui eſt preſque toujours héréditaire, ſans que cependant elle ſoit communément contagieuſe. Cette maladie ne paroît autre choſe qu'une eſpece de ſcorbut. Un Iſlandois a trouvé un remede, qui, pour l'ordinaire, guérit cette maladie, c'eſt la cuillerée; ils le prennent en décoction.

Les habitans de cette Iſle ſont ſujets à la colique: on en voit beaucoup qui deviennent hyponcondriaques: ils ont de quoi occuper des Médecins; mais ils ne ſont pas aſſez riches pour entretenir d'habiles gens chez eux. La même raiſon les empêche d'avoir des Chirurgiens. Lorſque quelqu'un ſe caſſe la jambe ou ſupporte quelque autre accident, perſonne n'eſt plus à plaindre & plus digne de pitié: aucun habitant n'é-

tant en état de lui donner du ſecours ; il arrive qu'il demeure eſtropié le reſte de ſa vie, ou qu'il meurt, après avoir langui miſérablement dans de cruelles ſouffrances.

Les Iſlandois ſont, comme bien d'autres Nations, ſujets à des maladies accidentelles. Au milieu du quatorzieme ſiecle ils eſſuyerent une mortalité, occaſionnée par une maladie, appellée *la Peſte noire.* Cette maladie déſola tout le Nord : les hommes moururent en ſi grande quantité en Iſlande, qu'il n'y reſta même perſonne en état de faire une deſcription de cet horrible fléau ; on ſait ſeulement, par tradition, qu'il n'échappa à cette contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étoient ſauvés dans les rochers : tout le malheureux reſte de ce peuple périt miſérablement. Cette tradition apprend que tout le plat pays où la peſte faiſoit les plus grands ravages, étoit couvert d'une roſée très-épaiſſe.

Outre cette peſte noire, en 1770, la petite vérole, jointe à une autre eſpece de peſte, emporta plus de vingt mille Iſlandois ; peu de tems après la petite vérole fit encore périr beaucoup de monde.

§. IX.

Sciences & Arts des Iſlandois.

L'Iſlande a produit un Tormodus-Thorlacius, un Arnas-Magnacus, & pluſieurs autres hommes de cette réputation. On trouve dans l'Univerſité de Copenhague des étudians Iſlandois qui ne le cedent à

aucun autre ; au contraire, à parler en général, ils les ſurpaſſent tous ; & dans le nombre des étudians Iſlandois il y en a très-peu de médiocres.

Il s'en faut beaucoup que cette Nation ſoit naturellement ſtupide & idiote, puiſque dans le pays même tout le peuple eſt adroit, ſenſé & diſpoſé à apprendre ce qu'on veut lui enſeigner. Quelques-uns qui ont voyagé dans les pays étrangers, écrivent & calculent aſſez bien ; d'autres ont appris à travailler en bijouterie, en clinquaillerie. Tous les habitans de cette Iſle ont en général beaucoup de goût & de diſpoſitions pour l'écriture, & il y en a plus parmi le Clergé & le peuple d'Iſlande qui écrivent bien, que partout ailleurs.

Ecriture & Arithmétique.

Quoique le nombre des Iſlandois qui ſe ſont livrés au calcul ne ſoit point auſſi grand que le nombre de ceux qui ſe ſont adonnés à l'écriture, ils ſont paſſablement au fait de l'arithmétique ; ainſi on peut dire que les Iſlandois ont une belle écriture & calculent paſſablement bien.

Orfévrerie.

Il ſe trouve dans ce pays pluſieurs excellens ouvriers, en différentes profeſſions, ſans qu'ils ayent d'autres notions que celles qui leur viennent du goût ſingulier qu'ils ont pour les Arts. Beaucoup d'habitans travaillent en orfévrerie & en cuivre : ils font pluſieurs ornemens, que les femmes portent ſur leurs ceintures, des boutons & des boucles, & ils retirent un grand bénéfice de leur induſtrie. D'autres Iſlandois ont fait des progrès dans la profeſſion de Ménuiſier & de Maréchal ; &

Ménuiſerie.

ceux qui ne s'appliquent qu'à une seule chose, comme partout ailleurs, deviennent habiles.

Ils portent l'adresse & l'industrie à un tel point, qu'ils savent faire ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir les matériaux convenables & les instrumens commodes. Ils ne négligent cependant pas de se procurer des instrumens plus convenables & plus avantageux ; & lorsqu'ils s'en servent, on voit qu'ils réussissent beaucoup mieux.

Comment ils reglent le tems.

Les Islandois reglent le tems sur le soleil, quand ils le voyent, de même que sur les étoiles ; mais, lorsqu'ils ne voyent point ces astres, ils ont recours au flux & reflux de la mer, qui est toujours réglé. Ces peuples n'ont point du tout l'usage de compter les heures par 1, 2, 3, &c. Ils ne savent même ce que cela veut dire : ils divisent nos vingt-quatre heures en certains espaces, qui ont des noms particuliers. Ils connoissent midi & minuit : plus ils subdivisent le tems, écoulé avant midi, en intervalles d'une durée égale, à qui ils donnent en leur langue des noms qui se rapportent à peu près à mi-jour, jour plein, jour de midi, &c. Après midi, c'est misoir, soir, nuit, minuit, &c.

Imprimerie.

Il y a en Islande une Imprimerie, qui a été établie par les soins d'un Evêque de Holum, qui à sa mort légua des fonds pour cet effet. Elle a autrefois été transférée à Skalhoet, & ensuite rétablie à Holum, où elle est en très-bon état. On y imprime continuellement en langue Islandoise, des livres de dévotion, & d'autres livres

utiles, ainſi que les Ordonnances du Roi de Danemarck.

Les travaux ordinaires, & preſque les ſeuls des Iſlandois, ſont la pêche & le ſoin de leur bétail, avec tout ce qui en dépend. Leurs barques ſont faites de bois de pin, parce qu'ils ſavent, par expérience, qu'elles ſont auſſi bonnes, durent auſſi longtems, & coûtent moins que ſi elles étoient faites d'autre bois. Ces barques ſont aſſez grandes : il y en a même qui contiennent des charges très-conſidérables. Dans preſque tout le pays, on ſe ſert de barques qui ont quatre, ſix, huit, juſqu'à vingt rameurs. Barques & ancres.

Les ancres des Iſlandois ſont compoſées de deux bâtons de bois, paſſés en croix dans une pierre très-peſante. Ces ancres tiennent aſſez bien ; on n'a pas à craindre, en cas d'orage & de tempête, qu'elles labourent le ſable : pourvu que les cables, qui, communément ne ſont pas fort gros, ne viennent pas à caſſer, ces ancres leur font autant de ſervice que ſi elles étoient de fer : au reſte, ils aiment mieux charger leurs barques de bons dorſchs gros & peſans, que de porter des ancres, dont le poids les obligeroit à diminuer d'autant leur charge de poiſſon. En voyageant avec leurs barques, ou lorſqu'elles ſont chargées & qu'ils ont un vent contraire, ils reſtent pluſieurs jours à l'ancre, ſans être obligés de porter leur barques ſur le rivage.

Si la Tannerie n'eſt pas en bon état en Iſlande, c'eſt parce que ſes habitans n'ont ni le tan dont on ſe ſert, ni les uſtenſiles Tannerie.

néceſſaires à cette profeſſion. Leur méthode, à la vérité, n'eſt pas bien raffinée, mais elle eſt très-prompte. Ils raclent ſur leurs genoux le poil des peaux avec un couteau bien aiguiſé : on eſt ſurpris de la vîteſſe avec laquelle ils réuſſiſſent. Ils étendent enſuite les peaux & les font ſécher au vent ; enfin ils les foulent aux pieds pendant pluſieurs jours dans du petit lait ou dans de l'eau ſalée.

Ils ſavent noircir aſſez bien les cuirs de bœufs, dont ils font des ſelles & toutes ſortes de harnois. Quoiqu'ils y employent plus de travail que d'art, l'expérience a fait voir que ces harnois durent fort long-tems ; ainſi l'on ne peut s'empêcher d'admirer leur application, leur intelligence, puiſqu'ils ſavent tirer d'auſſi grands avantages du peu d'uſtenſiles qu'ils ont pour cet effet. Les harnois & les ſelles qu'ils couſent eux-mêmes, ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi ſouples que les nôtres ; ce déſagrément en entraîne un autre : ils ſont obligés de tems en tems de frotter ces harnois d'huiles, & ces matieres onctueuſes donnent une mauvaiſe odeur & gâtent les vêtemens.

Ouvrages de laine. Les hommes, les femmes & les enfans s'occupent, ſurtout en hiver, à des ouvrages de laine. Ils la préparent à leur façon, la filent, la tordent, & en font des étoffes ſur le métier. Ces métiers ſont aſſez groſſierement conſtruits & peu commodes ; ils ſont perpendiculaires : d'ailleurs leurs uſtenſiles & leur façon de travailler leur donnent ſi peu de facilité, qu'à peine peuvent-ils faire plus d'une

aune de gros Wadmel par jour. Comme l'on a porté dans cette Isle plusieurs métiers Danois que les Islandois cherchent à imiter, il y a lieu de croire que la fabrique de leurs étoffes pourra se perfectionner; d'ailleurs le Roi de Danemarck vient d'y établir plusieurs métiers, dirigés par d'habiles Tisserands Danois, qui sont passés dans ce pays pour instruire les habitans.

L'Isle n'ayant point de moulin à foulon, il est aisé de concevoir la peine que les Tisserands doivent avoir pour fouler leurs étoffes. Ils les foulent, ainsi que les camisoles, les bas & les gants dans de l'urine, avec beaucoup de travail & peu d'art. Un tonneau, dont les deux fonds sont ôtés, leur sert à cet effet, ils y mettent le Wadmel à fouler; & deux hommes assis, vis-à-vis l'un de l'autre, chacun à côté du tonneau, le foulent dans le tonneau en y poussant les pieds: si les pieces sont petites, ils les foulent sur une table en les pressant avec la poitrine; mais l'une & l'autre de ces manieres de fouler sont très-longues. Quant aux gants, ceux qui vont en mer les mettent à leurs mains, les trempent de tems en tems dans l'eau & les foulent en ramant, parce qu'ils se trouvent pressés entre les mains & les rames.

Dans les endroits où il y a des bains chauds ils foulent dans l'eau chaude; l'étoffe est plutôt préparée & s'amollit davantage. Pour fouler les bas & les gants, ils s'asseyent quelquefois dessus & les foulent en remuant alternativement d'un côté & de l'autre. Ces fouleurs contractent si bien l'habitude de se remuer, qu'ils balan-

cent perpétuellement le corps quand ils ſont aſſis. Comme on vient de tranſporter en Iſlande un moulin à foulon, cette mauvaiſe maniere de fouler ſera ſans doute changée.

Les femmes ne ſe ſervent point de ſavon pour laver, parce qu'il eſt trop cher pour elles. Il y en a cependant quelques-unes qui, ayant été à Copenhague, connoiſſent la propriété de cette marchandiſe, & en font venir pour leur uſage. Les gens du commun ſe contentent d'urine; ils ne ſe ſervent pas même de cendres; cependant le linge qu'on blanchit de cette maniere eſt paſſablement blanc.

Teinture. On ſe ſert de verd-de-gris en Iſlande pour teindre la laine, que l'on travaille enſuite ſur le métier, où l'on fait des étoffes très-agréablement rayées de différentes couleurs.

§. X.

Agriculture des Iſlandois.

Le terroir d'Iſlande eſt propre à porter des grains & ſuſceptible d'une culture avantageuſe: la tradition rapporte qu'on y voyoit anciennement des champs enſemencés. La vérité de cette tradition ſe reconnoît par les ſillons qu'on trouve encore dans les champs, & par les marques de diviſions qui en avoient été faites. Beaucoup de métairies, même des plaines entieres, & quelques promontoires, ont des noms dérivés d'*Aker*, qui veut dire un champ, tels que *Akrekot* & *Akregierde*, ſitués tous deux près de Beſſeſted, *Akreneſſ*, qui en eſt éloigné de

trois milles, & *Akrefolſſ* qui eſt de ce diſtrict. Le code de Droit de l'Iſlande traite, dans différens chapitres, des terres labourées, des champs enſemencés, des conteſtations qui en pourroient naître, & des déciſions qui devoient intervenir dans ces occaſions.

Il n'eſt pas aiſé d'indiquer pourquoi l'Agriculture a été abandonnée dans ce pays; comment tous les habitans ont perdu l'habitude de labourer & de ſemer, à moins qu'on ne la veuille chercher dans cette terrible mortalité, qui fit périr, vers la fin du quatorzieme ſiecle, une ſi grande quantité d'hommes. Il en reſta, ſans doute ſi peu, qu'ils ne ſe trouverent pas en état de cultiver la terre. Depuis cette malheureuſe époque l'Agriculture a été abſolument négligée : on ne trouve plus rien dans les annales qui la concerne. Cet Art, utile & néceſſaire pourra ſe rétablir en Iſlande : le Roi de Danemarck vient de faire paſſer dans cette Iſle des payſans Danois & Norwégiens, pour y enſeigner la maniere de cultiver les terres.

Si l'on en croyoit M. Anderſon, les ſoins du Roi de Danemarck ſeroient inutiles. Voici ce qu'il dit, relativement à la culture des terres de l'Iſlande. « Quoi » que l'on voulût faire, malgré les peines infinies qu'il en coûteroit pour ôter » les pierres & améliorer la terre à force » de fumier, l'été de ce pays ne ſeroit » jamais aſſez long pour conduire le blé » à ſa maturité. »

Si l'on cultivoit en Iſlande tout le pays

qui eſt propre à l'être, ſans qu'on eût beſoin d'ôter les pierres, il y auroit infiniment plus de terres labourées qu'il n'en faut pour nourrir les habitans ; ainſi voilà un obſtacle de moins. Quant à la précaution de fumer les terres, quoiqu'il y ait des quantités ſuperflues de toutes ſortes d'engrais, elles deviendroient inutiles ; car la terre ayant repoſé pendant pluſieurs ſiecles, il y a lieu de croire que ſi une fois elle étoit bien défrichée & bien travaillée, elle produiroit d'excellent blé ſans être fumée. Mais l'objection capitale de M. Anderſon eſt que l'été n'eſt pas aſſez long dans ce pays pour que le blé puiſſe y venir en maturité. Cette objection eſt plus ſpécieuſe que ſolide ; car ſi l'été dure aſſez pour que toutes ſortes de plantes puiſſent venir à maturité & porter de la ſemence, peut-on douter que cette ſaiſon ne puiſſe également ſuffire pour mûrir le blé. Anciennement le blé mûriſſoit, les annales le prouvent. Pourquoi les ſaiſons ne ſeroient-elles pas auſſi favorables actuellement ? D'ailleurs la vîteſſe avec laquelle l'herbe croît dans cette Iſle, & monte pendant l'eſpace de douze à quinze jours à la hauteur de plus d'un pied, prouve que le ſoleil a une influence plus conſidérable & plus efficace que dans nos climats. Ce que l'on ſeme dans ce pays, quoique plus tard que dans les pays méridionaux, mûrit beaucoup plus vîte ; pareille choſe arrive, même en d'autres pays beaucoup plus froids que l'Iſlande.

En Laponie, par exemple, ſix ou ſept

ſemaines ſuffiſent pour ſemer, mûrir le blé & faire la moiſſon; c'eſt ce que nous apprend le Profeſſeur Honſtroms, qui a donné une belle deſcription de cette contrée. On voit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences de Suede, qu'en 1733 le ſeigle a mûri dans ce pays en ſoixante-ſix jours, & l'orge en cinquante-huit. Pourquoi ne ſeroit-il pas poſſible que la même choſe arrivât en Iſlande, où l'été eſt beaucoup plus long & la chaleur plus forte qu'en Laponie? Mais quand même le blé ne réuſſiroit pas tous les ans également bien, cela ne prouveroit rien, puiſqu'on voit arriver la même choſe dans tous les pays.

Une forte preuve qu'il peut croître & mûrir du blé dans l'Iſlande, eſt ce blé ſauvage, dont nous avons parlé, qui croît dans le *Skafteſield-Syſſel*. Ce blé ſauvage, dont la farine eſt excellente, croît dans le ſable; il ſe ſeme de lui-même chaque année & fournit une belle paille, dont les habitans couvrent leurs maiſons. Si ce blé étoit porté dans d'autres cantons & cultivé avec ſoin, on doit croire qu'il réuſſiroit. Ce blé ſauvage pourroit bien être un reſte de celui qui a été ſemé anciennement, & ſur lequel le tems & le défaut de culture ont occaſionné quelque modification. Le Roi de Danemarck a donné des ordres pour examiner cette plante: on eſſayera d'en planter partout pour l'avantage des habitans.

Chaque métairie a un pré, ou, comme l'appellent les Iſlandois, un *Tun*. Dans ce *Tun* on n'y fait point paître le bétail;

on a grand ſoin au contraire de l'en chaſſer : l'on a des chiens dreſſés à cet effet, qui, au premier ſignal, chaſſent le bétail du *Tun*, lorſqu'il a franchi les haïes qui le ferment. Chacun ferme ce *Tun* pour avoir de l'herbe ; on la coupe quand elle eſt mûre, & on la ſerre pour avoir du fourrage pendant l'hiver; c'eſt en quoi conſiſte toute l'Agriculture des Iſlandois.

§. XI.

Commerce des Iſlandois.

» On ne s'imagineroit pas, dit M. An-» derſon, que des hommes ſi groſſiers fuſ-» ſent auſſi fourbes dans le commerce ; » cependant l'expérience apprend qu'on ne » ſauroit être trop ſur ſes gardes en trai-» tant avec eux. »

Il eſt cependant difficile de concevoir comment les Iſlandois peuvent tromper les marchands. Ces Inſulaires portent dans les places de commerce tout ce qu'ils ont à vendre : le marchand ne reçoit pas leurs marchandiſes ſur leur bonne foi : tout lui paſſe ſous les yeux & par les mains ; il ne prend que ce qu'il trouve de bon & de convenable. S'il arrive que dans une ſi grande quantité de denrées, il ſe trouve quelques poiſſons gâtés ou diſpoſés à ſe corrompre, on ne peut pas dire que les Iſlandois ayent uſé de ruſe pour tromper le marchand, parce que c'eſt ſouvent la ſuite d'un accident, qu'on ne peut ni prévoir ni prévenir.

Les Ports pour la vente du poiſſon ſont au Midi de l'Iſle ; ceux où l'on vend la

viande ſont au Nord & à l'Orient : cependant il y en a quelques-uns, tels que ceux d'*Oerback* & de *Stickesholm*, où l'on débite de la viande & du poiſſon.

Ces différens Ports ont été affermés à une Compagnie de Copenhague : cette Compagnie envoye ſes navires dans les Ports avec ſes Marchands & Commis, & il arrive quelquefois qu'un navire charge des denrées de deux Ports différens. Il y a en outre des Marchands dans chaque Port qui vont avec les navires, & font le commerce pour la Compagnie. Ils reçoivent les marchandiſes des Iſlandois : ils les payent avec d'autres marchandiſes ou avec de l'argent comptant, ſuivant un tarif imprimé & arrêté par le Roi de Danemarck, auquel l'acheteur & le vendeur ſont obligés de ſe conformer. Tel eſt l'état du commerce depuis mil ſept cent trente-trois.

Dans chaque Port, pour la viande, les Marchands fixent eux-mêmes le jour où les moutons de chaque diſtrict doivent être livrés. Ils prennent toujours leurs arrangemens, de maniere que les navires ſoient expédiés & mettent à la voile le plutôt qu'il eſt poſſible. C'eſt par cette raiſon que le Marchand reçoit le bétail à la fin d'Août & au commencement de Septembre, & non parce qu'alors l'herbe commence à jaunir, & que le bétail perd ſon embonpoint, ainſi que le prétend M. Anderſon.

Les Iſlandois ne tuent, pour leur approviſionnement particulier, qu'à la mi-Octobre, tems où le bétail eſt le meilleur,

& a beaucoup plus de graiſſe que celui que l'on tue à la fin d'Août. Tout le bétail que les Iſlandois livrent aux Marchands, ils le tuent & en remportent la tête & les entrailles : la viande eſt ſalée par la Compagnie, & coupée comme ailleurs, la plus grande partie en grandes pieces & le reſte en petites.

Quant aux peaux de la grande quantité de moutons que l'on tue dans les Ports, les Iſlandois les ſaupoudrent de ſel du côté qu'elles tiennent à la chair : ils les appliquent les unes contre les autres par ces mêmes côtés, & en font des rouleaux qu'ils lient très-ſerrés ; de cette maniere elles ſe conſervent fort long-tems. Ils appellent *Brundt* deux peaux appliquées l'une contre l'autre, & roulées enſemble. Le ſuif ſe fond & ſe met dans des tonnes & demi-tonnes que l'on charge ſur les vaiſſeaux.

Les Marchands Danois reçoivent indiſtinctement tout le poiſſon ſéché, ſuivant la taxe & ſa préparation, ainſi que nous l'avons dit. Dans ces mêmes Ports on prend auſſi de l'huile de poiſſon, que l'on évalue à certaine quantité de poiſſon. Les marchandiſes de laines ſe débitent communément dans les Ports deſtinés à l'embarquement de la viande.

Marchandiſes d'exportation.

Le tarif imprimé indique toutes les marchandiſes qui ſortent du pays ; ce ſont des poiſſons ſecs, du mouton ſalé, peu de bœuf ſalé, du beurre, de l'huile de poiſſon, beaucoup de ſuif, des marchandiſes de laine, telles que du Wadmel, des camiſoles groſſes & fines, des bas & des

gants, de la laine brute, des peaux de moutons, d'agneaux & de renards de différentes couleurs, de l'édredon & des plumes. Autrefois on prenoit auſſi du ſoufre en Iſlande; mais actuellement ce commerce ne ſe fait plus.

Les marchandiſes, dont les Iſlandois ont beſoin, ſe trouvent auſſi dans le tarif imprimé: elles ſont de peu de conſéquence; le commerce en eſt affermé à une Compagnie. Tout ce que les Iſlandois reçoivent ils le payent, autant qu'il leur eſt poſſible, avec leurs marchandiſes, ou en argent comptant. Marchandiſes d'importation.

§. XII.

Monnoies, Comptes, Poids & Meſures des Iſlandois.

L'argent qui a cours en Iſlande eſt argent de banque, ou conſiſte en couronnes de Danemarck. Toutes les acquiſitions, ventes, & généralement toutes les affaires ſe font en une certaine quantité de poiſſons, & les livres de comptes ſe tiennent en conſéquence. Sur ce calcul ſe reglent tous les comptes; ainſi l'on calcule ici par poiſſon, comme ailleurs par marc: on dit, un bon poiſſon de deux livres vaut deux ſchellings de Lubec, & ainſi quarante-huit poiſſons font un écu d'Empire, argent de banque. Une couronne de Danemarck vaut, ſuivant la taxe du pays, trente poiſſons, & une demi-couronne quinze poiſſons: un demi-écu d'empire, vaut vingt-quatre poiſſons, & un quart-d'écu douze poiſſons: Monnoies. Comptes.

c'eſt-là la moindre monnoie reçue en Iſlande. Ce qui vaut moins de douze poiſſons ne peut être payé avec de l'argent; alors on ſe ſert de poiſſons en nature ou de tabac, dont une aune vaut un poiſſon; ainſi l'on peut regarder les poiſſons & le tabac, comme la monnoie d'Iſlande.

Poids. Les poids d'Iſlande ſont tout-à-fait conformes à ceux de Danemarck, on y compte par livres. Les Iſlandois ne calculent cependant pas par liſpfund & ſchipfund; mais par foringen & vettein. Dix livres font un foringen, & huit foringens une vette, qui fait cinq liſpfund. La vette eſt le poids ordinaire de quarante poiſſons, qui valent quatre-vingt livres ou cinq liſpfund: ils ont encore un autre poids, appellé *Fuhrung*, c'eſt-à-dire, dix livres peſant; ils ont auſſi des poids d'une livre, dont deux font un poiſſon.

Meſures. L'aune y eſt un peu plus courte qu'en Danemarck; mais elle répond parfaitement à celle de Hambourg.

§. XIII.

De la Religion des Iſlandois, du Clergé, &c.

Religion. La Religion Luthérienne eſt la ſeule qu'on ſouffre en Iſlande; toutes les autres en ſont bannies. L'extirpation de la Religion Catholique, & l'œuvre de la réformation, ne s'y ſont pas effectuées ſans effuſion de ſang. Un Evêque catholique, de haute qualité, ſoutenu d'un parti puiſſant, s'oppoſa long-tems à l'établiſſement de la religion Luthérienne; mais ſon zele

lui coûta la vie. Actuellement la religion Luthérienne y eſt auſſi ſtrictement ſuivie que la Catholique l'a été autrefois.

Deux Evêchés comprennent toute l'Iſlande dans leur Dioceſe : les trois quarts du pays, c'eſt-à-dire, les cantons de l'Orient, du Midi & de l'Occident, dépendent de l'Evêché de *Skalhoet*. Le quartier du Nord ſeul forme le Dioceſe de Hoolum. Evêchés.

Il y a dans chaque Evêché une école latine pourvue d'un Recteur & d'un Régent qui eſt ſous ſes ordres. Tous les ans les étudians y prennent le degré de Licencié ; enſuite, lorſqu'ils ont donné des preuves de ſcience & de capacité, ils ſont nommés aux Cures du pays, ſans avoir beſoin de ſubir des examens dans l'Univerſité de Copenhague.

Cependant quelques Iſlandois paſſent tous les ans dans cette capitale ; ils ſuivent l'Univerſité & étudient en Droit civil & en Théologie. De retour dans leur pays, ils ont la préférence ſur tous les autres ; on leur donne les meilleures Cures. D'autres étudians ſont pourvus d'office de Baillis, de ſous-Baillis, ou autres Offices de judicature.

Lorſque la réformation fut introduite en Iſlande, une grande partie des biens du Clergé catholique demeura unie aux biens Epiſcopaux ; le reſte fut confiſqué au profit du Roi, à qui il appartient encore. Revenus des Evêques.

Les Evêques ont la geſtion de leurs biens ; ils en tirent environ deux mille écus par an ; mais ſur cette ſomme l'Evêque paye le Recteur, le Régent & le Prédicateur de la Cathédrale, qui eſt auſſi

Grand-Vicaire de l'Evêque. Ce Prélat eſt obligé en outre de nourrir & d'entretenir un certain nombre d'écoliers. L'entretien de l'Egliſe & de tous les bâtimens qui dépendent de ſon ſiége ſont encore à ſa charge. Toutes ces dépenſes faites, le reſte eſt ſon revenu annuel.

Chaque habitant paye au Roi une taxe annuelle, qu'on appelle *Gieſtold*, & qui conſiſte pour chacun en dix poiſſons. Le Roi de Danemarck en a cédé une partie au Siége Epiſcopal; mais ce n'eſt pas un droit de l'Evêque, perceptible ſur chaque payſan : en quelques endroits on le perçoit pour le Roi; en d'autres c'eſt le Bailli ou ſous-Bailli qui leve le tribut qu'il prend à ferme.

Revenus des Curés. Il n'eſt pas plus aiſé de calculer exactement les revenus des Prédicateurs ou Curés; ils ne conſiſtent point en argent comptant, mais en biens fonds qui ſont joints à la Cure, en impoſitions ſur chaque métairie, & dans les émolumens qu'ils reçoivent de la Communauté pour l'exercice de leur miniſtere. Pluſieurs Cures ſont très-bonnes, quelques-unes médiocres, & d'autres très-pauvres. Pour améliorer ces dernieres, le Roi de Danemarck a fait préſent d'une partie de ſes terres aux plus pauvres Curés de l'Evêché de Skalhoet, & à ceux de l'Evêché du Nord; il leur donne cent écus à partager entr'eux. Les plus pauvres Curés touchent au moins quatre écus de ce que le Roi de Danemarck leur donne; ainſi M. Anderſon ſe trompe quand il dit qu'il y a des Cures qui ne valent que quatre écus.

Les Curés n'ont aucune part à la dixme de poiſſon, ni à autre choſe. Chaque métairie leur donne à volonté de l'argent ou des denrées en nature. Aux Iſles de Weſtman, chaque Curé retire une eſpece de dixme de chaque barque deſtinée pour la pêche ; mais c'eſt un uſage particulier.

Comme il y a pluſieurs Cures où les Paſteurs ont ſi peu de revenus, qu'ils ne peuvent ſubſiſter, il arrive ſouvent que quelques-uns de ces Miniſtres ſont obligés de travailler comme les autres payſans pour nourrir leurs femmes & leurs enfans, & même d'aller avec eux à la pêche.

Quoiqu'on ne puiſſe regarder les Iſlandois comme des gens opulens, il s'en trouve cependant parmi eux quelques-uns qui ſont riches, & l'état de ces Inſulaires n'eſt point évidemment auſſi miſérable que le prétend M. Anderſon : on ne voit pas même dans ſon Hiſtoire pourquoi ces peuples ſeroient ſi malheureux. Seroit-ce parce qu'ils n'ont ni meubles magnifiques, ni habillemens ſuperbes ? Eſt-ce parce qu'ils ne ſe nourriſſent pas délicatement ? Parce qu'ils ne végetent point dans l'oiſiveté, qu'ils ne ſont point enſevelis dans la molleſſe, qu'ils ne ſont point enfermés dans des villes brillantes & tumultueuſes. Il ſemble au contraire qu'on devroit en conclure qu'il y a moins d'indigens parmi eux que parmi nous. Peu ſuffit à leur nourriture & à leur entretien ; tous travaillent continuellement, dépenſent peu, & font des profits conſidérables avec les Marchands : ils ne payent qu'un très-léger impôt : or on doit préſumer qu'il leur reſte toujours de l'ar- Egliſes.

gent en réſerve pour ſuppléer aux circonſtances fâcheuſes & aux événemens malheureux.

D'ailleurs les Iſlandois ont de l'humanité; ils ſont charitables : ceux qui ſont aiſés ſont toujours diſpoſés à aider les pauvres. Les pauvres ne ceſſent de travailler que lorſqu'ils ſont accablés d'infirmités : la ſenſibilité des riches leur aſſure une ſubſiſtance convenable.

Mais quand ces Inſulaires ſeroient tous pauvres & malheureux, faudroit-il en conclure, comme fait M. Anderſon, que leurs Egliſes ne peuvent être propres ? Ces Egliſes n'ont-elles pas des biens, des terres & des revenus de toute eſpece, dont elles ont été pourvues anciennement, & même de notre tems ?

Les murs des Egliſes de ce pays ſont conſtruits de pierres, de terre & de gazon. Les toits ſont formés de chevrons, traverſés de lattes; ils ſont couverts de planches en dedans, & en dehors de gazons : il y a en dedans des lambris très-propres. Enfin les Egliſes ſont beaucoup plus grandes & plus élevées que les maiſons ordinaires.

Il peut cependant s'y trouver de fort petites Egliſes; mais il eſt naturel & raiſonnable que la grandeur de l'Egliſe ſoit relative à celle de la Paroiſſe. Il eſt certain que les métairies ſont ſi éloignées les unes des autres, qu'il n'y en a ſouvent que depuis ſept, huit, dix, juſqu'à trente, qui dépendent d'une même Egliſe. Comme ceux qui les habitent ne peuvent quitter à la fois les maiſons, il n'y a jamais beaucoup de monde dans chaque Egliſe; ainſi

il

il eſt inutile qu'elle ſoit vaſte. En général les Iſlandois n'élevent pas leurs Egliſes, parce que le bois de charpente, les briques & la chaux leur manquent.

La Cathédrale de Hoolum, Siége Epiſcopal, eſt conſtruite de gros murs & de bois de charpente : elle a quarante-neuf aunes de long, quinze de large, & dix-huit à vingt de haut. Elle n'eſt point enfoncée dans la terre ; elle eſt bâtie ſur une petite élévation : elle a auſſi un petit clocher de bois. Autour du chœur ſubſiſte encore un gros mur ; bâti de belles pierres de taille. Il fut élevé, il y a plus de quatre cent ans, par un Evêque, qui avoit deſſein de faire bâtir toute la Cathédrale en gros murs ; mais il mourut avant la perfection de cet ouvrage.

La maiſon principale de l'Evêque, à Hoolum, eſt de bois de chêne, avec un mur de belle pierre & un toit de bois, ſans revêtiſſement de terre, ni aux côtés, ni ſur le toit. Cette maiſon a été dégroſſie & coupée à Copenhague, & enſuite élevée ſur la place par les ſoins de l'Evêque Gudbrander en l'année 1576, ainſi que l'indique l'inſcription gravée ſur le lambris de la ſalle.

Depuis deux cent ans ce bâtiment s'eſt très-bien conſervé, à l'exception des pieces de fondement, qui auroient beſoin d'être renouvellées.

La Cathédrale de Skalhoet eſt dans le même état que celle de Hoolum, à l'exception qu'elle n'a pas de gros murs autour du chœur, & que le vaiſſeau eſt un peu plus petit ; cependant elle eſt très-haute :

elle a auſſi un clocher de bois avec une cloche. Cette Egliſe ſe ſoutient ainſi depuis long-tems : elle a l'apparence d'une grande Egliſe, parce qu'elle eſt ſituée dans une plaine fort étendue, & qu'on la découvre de fort loin.

L'Egliſe du Bailliage Royal de Beſſeſted eſt auſſi bâtie en murs & en bois de charpente : les faces & les toits ſont revêtus de planches ; ſes dimenſions ſont de vingt-ſix aunes de long, douze en largeur, & à peu près autant en hauteur. Le Bailli y a une tribune au-deſſus des autres, placée en face de la chaire.

Les maiſons qui dépendent de Beſſeſted ſont auſſi conſtruites en murs & en bois de charpente : elles ſont aſſez hautes, puiſque les chambres ont intérieurement quatre aunes de hauteur : elles ſont, pour la plupart, revêtues de planches en dehors pour être mieux garanties du vent & pour tenir la chaleur. Il y a, près de là, une vieille maiſon qui a deux étages : le Bailli y a demeuré, & actuellement il y tient ſon comptoir au ſecond étage. Cette maiſon eſt bâtie en partie à la maniere du Nord, ſolives ſur ſolives, & en partie de murs & de bois de charpente. Elle ſubſiſte depuis 1606 ; auſſi a-t-elle beſoin d'être reconſtruite en entier.

Pluſieurs Egliſes dans ce canton ſont paſſablement hautes. Il y a de belles maiſons, élevées en murs & en bois de charpente, qui ſont revêtues de planches en dedans & en dehors, & ſe ſoutiennent depuis long-tems. Il y a à Thin-

goe-Cloſter, au canton de Hunnevatus, un bel édifice, bâti à la façon Danoiſe. Il eſt habité par un ſous-Bailli de diſtinction.

On trouve dans toutes les Egliſes des autels, des retables, très-bien faits & très-agréablement travaillés. On fait venir des autels de Danemarck; ils ſont placés à l'Orient de l'Egliſe. Au-deſſous de ces autels il y a ordinairement une armoire, dans laquelle on place les ornemens de l'Egliſe, lorſqu'il n'y a point de ſacriſtie. Les fonts de baptême ſont faciles à reconnoître dans toutes les Egliſes: ils ſont entourés d'une grille bien faite. Le chœur eſt toujours ſéparé de la nef par une baluſtrade: il y a une place fermée qui ſert de confeſſionnal. Le Prédicateur s'y tient juſqu'à ce qu'il monte en chaire. La chaire eſt auſſi propre que par-tout ailleurs: elle eſt de même forme que celles de nos Egliſes de campagne: dans pluſieurs endroits elle eſt peinte & ſculptée.

On trouve dans toutes les Egliſes de ce pays des bancs, au moins du côté où les femmes ſont placées. Il y a pluſieurs Egliſes qui ſont preſque toutes boiſées en dedans; quantité ont une petite lampe de métal en forme de couronne, ou quelques autres ornemens, comme un vaiſſeau qui eſt ſuſpendu au plancher. Voilà ce qui ſe voit dans ces Egliſes, lorſqu'il n'y a point d'office; mais pendant le ſervice divin, on ſe ſert d'ornemens auſſi propres que dans nos Egli-

ſes de campagnes: en différens endroits il y en a même de plus riches.

La chaſuble eſt quelquefois de velours ou de quelqu'autre étoffe de ſoie; elle eſt ſouvent ornée d'un crucifix brodé en or ou en argent. Dans pluſieurs endroits l'on a deux chaſubles, une pour les Dimanches ordinaires, & une autre plus belle pour les fêtes ſolemnelles. On a preſque par-tout de petites aſſiettes d'argent pour les hoſties; des calices d'argent, ſouvent dorés. Dans les Egliſes les plus pauvres les calices ſont d'étain.

Les ſurplis & les nappes d'autel ſont de belle toile fine, ornés de dentelles ou de broderie. Les tapis des autels ſont de belles étoffes de ſoie, aſſez ſouvent garnis d'un galon d'argent ou d'or. Dans la plupart des Egliſes il y a ſur l'autel de grands chandeliers de métal, & on voit dans le chœur des tableaux paſſables.

Il ſe trouve dans une des Cathédrales diverſes belles peintures antiques qui peuvent mériter l'attention des connoiſſeurs, & on y voit en outre une grande quantité de toutes ſortes d'inſtrumens & d'ornemens qui ſervoient aux Catholiques.

Les Sacriſtains des Egliſes d'Iſlande ſont chargés d'en toucher les revenus & d'y faire faire les réparations convenables.

Prêtres. Une partie des Eccléſiaſtiques d'Iſlande font leurs études à Copenhague:

ils y ſubiſſent des examens publics dans la Théologie ; il ne faut cependant pas en inférer que dans ce pays il y ait beaucoup de Prédicateurs habiles & verſés dans la connoiſſance des livres ſacrés, ni que l'ignorance ſoit un défaut commun à ceux qui ne ſont point ſortis de l'Iſle, & qui n'ont fréquenté que les Ecoles Royales, établies dans les Siéges Epiſcopaux. Parmi ces derniers il ſe trouve quelques Prédicateurs ſavans & habiles, inſtruits en matieres Théologiques, verſés dans la connoiſſance des livres aſcétiques, & poſſédant très-bien les Poëtes & les Auteurs Grecs & Latins. L'Evêque de Skalhoet eſt un de ceux qui peuvent être cités. Le Roi de Danemarck l'a jugé digne d'exercer l'Epiſcopat, ſans avoir fait ſes études dans l'Univerſité de Copenhague.

En général les Prédicateurs Iſlandois entendent fort bien le Latin & la Théologie. Leurs mœurs ſont régulieres : on veille ſcrupuleuſement ſur eux, & ſur tout l'état Eccléſiaſtique : le défaut le plus léger ne peut manquer d'être apperçu, & les fautes y ſont punies ſéverement.

§. XIV.

Divertiſſemens des Iſlandois.

Quoique les Iſlandois jouent aux échecs & aux cartes, ils n'ont point de paſſion pour le jeu. Celui des échecs eſt plus en uſage chez eux que tout autre : le bas peuple même y joue aſſez Jeu d'échecs.

bien. Anciennement les Islandois excelloient à ce jeu.

M. Anderson dit que ces Insulaires s'appliquent principalement au jeu d'échecs, qu'ils y ont été célebres de tout tems, & le sont encore aujourd'hui; mais il semble qu'il n'a attribué aux Islandois le talent de bien jouer ce jeu, que pour avoir occasion de les maltraiter. « Ils ne sont habiles à ce jeu, » dit-il, que parce qu'ils ont beaucoup » de loisir, dès que le tems de leur pê» che est passé; qu'ils ne travaillent que » quand ils y sont forcés par la nécessité, » & qu'ils s'adonnent au jeu pendant les » longues nuits. »

Les heures de loisir que les Islandois ont quelquefois, se trouvent être précisément dans le tems de la pêche, lorsque beaucoup d'étrangers du Nord & de l'Orient se rendent aux endroits les plus abondans en poissons: s'il arrive alors des jours où ces Insulaires ne puissent aller à la pêche, leur est-il défendu de s'amuser agréablement?

Ce même Historien cherche encore à leur donner des ridicules, relativement à la danse. Il prétend qu'ils aiment beaucoup ce divertissement, qui tient encore chez eux de l'ancienne simplicité gothique: il dit, que l'homme & la femme se mettent l'un vis-à-vis de l'autre, & sautent continuellement, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre.

M. Horrebows assure, que dans ce pays on ne connoît aucune danse particuliere, & que les Islandois n'ont au-

cun goût pour cet exercice ; c'eſt en quoi ils different des payſans du Nord.

Leur ſeul divertiſſement, quand ils ſont invités quelque part, conſiſte à chanter leurs anciennes chanſons guerrieres. Ils en ont une grande quantité, & les chantent ſur des airs particuliers, qui ſont aſſez groſſiers, ne connoiſſant ni meſure, ni muſique, ni aucun inſtrument. Si quelque homme adroit & intelligent, qui a vu un violon chez les Danois, eſt parvenu à imiter cet inſtrument, c'eſt ſimplement pour en faire parade ; ils ne ſavent aucunement s'en ſervir.

§. XV.

Gouvernement des Iſlandois.

Le Roi de Danemarck a dans cette Iſle un premier Magiſtrat, qui a le titre d'Adminiſtrateur Général, ou Gouverneur Général de l'Iſlande. C'eſt ordinairement un Seigneur du premier rang. Il y en a eu de la famille de Guldenlvewe, de Guldenfrone : c'étoit, il y a quelque tems, M. le Comte de Rantzow, Chambellan du Roi. Le Gouverneur Général a coutume de faire ſa réſidence à la Cour. Gouverneur Général.

Le ſecond Officier de cette Iſle eſt le Grand Bailli ; cet Officier eſt ordinairement un Gentilhomme, que le Roi de Danemarck honore de ſa faveur & de ſa confiance. Il réſide à Beſſeſted, où eſt le ſiége du Conſeil Souverain de l'Iſlande. Ses appointemens ſont de quatre cent écus à couronne. Grand Bailli.

Sénéchal. Le Roi de Danemarck entretient encore en Iſlande un Officier conſidérable, qui eſt le Sénéchal; il perçoit tous les droits & tous les revenus de Sa Majeſté Danoiſe, il en compte à la chambre des finances. Il demeuroit auſſi à Beſſeſted; mais il vient de fixer ſa réſidence à Widoe-Kloeſter. Ses appointemens ſont de trois cent cinquante écus à couronne.

Lowmen. Il y a dans cette Iſle deux autres Officiers, qu'on appelle *Lowmen*; l'un a les cantons du Midi & de l'Orient, l'autre ceux du Nord & de l'Occident. Ces Officiers ou Juges provinciaux, ont un Subſtitut, qui s'appelle *Vice-Lowmen* ou Siſlomen. Subdélégué. Il y a en outre vingt-un Siſlomens ou Sous-Baillis, y compris celui des Iſles Weſtman: ils ont chacun leur diſtrict. Ces Officiers jugent en premier reſſort, chacun dans leur arrondiſſement, & en même-tems ils perçoivent les impôts du Roi. Ces Officiers ſont des gens diſtingués & à leur aiſe.

Revenus du Roi. Le revenu que le Roi de Danemarck tire de l'Iſlande n'eſt pas toujours égal. Les impôts ſe payent en poiſſons; les Baillis particuliers touchent les rentes de cette eſpece, ainſi que les autres revenus, chacun dans ſon diſtrict, d'après un bail annuel que le Sénéchal fait au nom du Roi. Ces revenus ſont loués, de façon que les Officiers y trouvent en même-tems les appointemens de leurs charges. Comme le Sénéchal fait toujours les fonctions de Bailli particulier dans le diſtrict de Gulbrindge, où il demeure, & qu'il a ſes appointemens en qualité de

Sénéchal, il rend compte des taxes & impoſitions de ce diſtrict à la Chambre des Finances du Roi. Les autres revenus Royaux conſiſtent dans les droits que la Compagnie paye à la Chambre des Comptes du Roi, pour le commerce d'Iſlande, & dans le produit des loyers de certains bâtimens publics, & autres qui ſe payent au Sénéchal.

M. Anderſon dit qu'il y a en Iſlande trois ſortes de Loix ſur leſquelles on juge la Nation. La premiere eſt l'ancien livre de Droit Iſlandois, qui vient du Roi *Magnus Lagabacter*, ſelon lequel ſe décident les cas de ſucceſſions & des biens en fonds, particulierement des terres ſeigneuriales. Le ſecond eſt le *Criſtna-Retten*, ſelon lequel ſe décident les affaires Eccléſiaſtiques. Le troiſieme eſt le *Stora-Dommen*, ou code des Droits ou des Juges. Des Loix & des procédures.

Pour ce qui regarde les ſucceſſions, les procès des biens en fonds, & en général les conteſtations qui s'élevent au ſujet du *tien* & du *mien*, elles ſe décident ſuivant les anciennes Loix Iſlandoiſes. Quant à ce qui regarde les terres ſeigneuriales, M. Anderſon ſe trompe: il n'y a que peu de cas où l'on a recours aux Loix de Norwege. Il ſe trompe encore à l'égard du *Criſtna-Retten*, ou Droit eccléſiaſtique; il n'eſt plus en uſage: toutes les affaires eccléſiaſtiques ſe jugent ſelon le deuxieme livre des Loix de la Norwege, & ſelon pluſieurs Edits du Roi de Danemarck.

Le *Stora Dommen* n'eſt point un code

de Droits, c'eſt un réglement qui contient deux feuilles de papier *in*-4°, fait en 1564, par les deux Lowmens, les Juges provinciaux, les Baillis particuliers & vingt-quatre autres perſonnes qui y ſont nommées. Ce réglement ne regarde uniquement que les cas de groſſeſſes, les ſéducteurs & les peines prononcées contre les coupables. Cette Loi a été confirmée l'année ſuivante par Fréderic II; elle eſt encore aujourd'hui en vigueur.

A l'égard des formalités des procès & des affaires criminelles, on ſe conforme au premier & au ſixieme livres des Loix de la Norwege, établis par le Roi Chriſtian V. Outre ces Loix les Iſlandois ont différentes Ordonnances & Edits particuliers, qui, avec ceux que nous venons de citer, ſont leur véritable regle.

Ces Inſulaires ſont proceſſifs; ils s'intentent des procès pour peu de choſe; on en a vu ſe pourſuivre très-vivement devant les Juges Supérieurs, pour des objets, dont le fond n'alloit pas au-delà de trois livres. Voici quels ſont les différens degrés de Juriſdiction.

Une cauſe eſt portée d'abord devant le Siſlome, à l'Audience du diſtrict où elle reſſortit; car chaque Siſlome a dans ſa Juriſdiction pluſieurs Audiences, auxquelles appartiennent les cauſes de certains diſtricts; c'eſt-à-dire, que dans chaque Audience on ne juge que les cauſes de certains endroits. Lorſque le Siſlome a jugé l'affaire, on en peut appeller au Lowmen, qui tient tous les ans ce qu'ils appellent des jours. Sa ſéance commence

le huit Juillet, & continue auſſi long-tems qu'il y a des affaires. Ces jours ne ſe tiennent qu'au commencement de l'hiver, dans des lieux éloignés des villes; dans leſquelles le payſan ne pourroit y aller demander Juſtice qu'à grands frais, & en abandonnant ſes travaux. Les Lowmens ſe tranſportent tous les ans dans certaine Paroiſſe de leur Juriſdiction: là ils jugent toutes les cauſes qui ſe préſentent, reglent les différens qui ſont ſurvenus entre les juſticiables, & tout ce qui concerne les droits ſeigneuriaux. Chaque Lowmen juge lui-même les cauſes qui ſurviennent dans ſa Juriſdiction: il a huit Aſſeſſeurs. On peut encore en appeller à la Juſtice ſupérieure, que l'on tient dans le même tems & au même endroit. Le Grand Bailli y préſide; il eſt aſſiſté par le Lowmen qui n'a pas rendu le jugement, par pluſieurs Siſlomen, & en cas de beſoin, par les Aſſeſſeurs de la Juriſdiction du Lowmen: il s'y trouve douze Juges, ſans compter le Grand Bailli, qui eſt le Préſident: en ſon abſence, il eſt remplacé par le Sénéchal.

Cette Cour de Juſtice a beaucoup de rapport avec la Cour ſouveraine de Norwege, à l'égard des formalités, & en ce qu'un Juge ſubalterne peut y être cité directement, pour refus de rendre la juſtice, & autres cas de cette nature. De cette Cour ſupérieure, l'on appelle directement à la Cour Suprême de Copenhague, lorſque l'affaire eſt importante, & dans les cas preſcrits par les Loix de Norwege.

Les affaires eccléſiaſtiques ſe jugent premierement, par la Juriſdiction du Chapitre de chaque Cathédrale : elle eſt compoſée du Prévôt & de deux Aſſeſſeurs. De cette Juriſdiction on appelle à la Chambre du Conſiſtoire, qui tient ſes Audiences pour le Chapitre de Skalhoet, en même tems que l'on tient les autres Cours de Juſtice : le grand Bailli préſide à cette Chambre Conſiſtoriale, au nom de l'Adminiſtrateur Général : l'Evêque, le Prévôt, les Prébendaires & autres, y ſont Aſſeſſeurs. Cette Juſtice ſe tient pour le Chapitre de Hoolum en automne, à une métairie appellée *Flugemeyre*, à trois milles de Hoolum : le Grand Bailli y préſide, ou envoye quelqu'un pour y préſider à ſa place. De cette Chambre de Juſtice Conſiſtoriale on en appelle auſſi directement à la Cour ſouveraine de Copenhague.

Dans ces aſſemblées eccléſiaſtiques on traite en même tems de tout ce qui concerne le Clergé. On y diſtribue des penſions pour les vieux Prédicateurs qui ſont hors d'état de ſervir, & pour les veuves des Prédicateurs. Il n'y a dans le Pays aucun Avocat en titre ; le Bailli eſt obligé d'en conſtituer de nouveaux pour chaque affaire.

Exécutions à mort. Nous voyons dans l'Hiſtoire de M. Anderſon, que les exécutions, tant dans le civil que dans le criminel, ſont faites par les Sous-Baillis mêmes : mais c'eſt une erreur groſſiere ; les Sous-Baillis ne ſont point exécuteurs.

Quoique cette profeſſion ne ſoit pas

infamante dans ce pays, elle n'y a jamais été exercée par un Officier de cette diſtinction. Dans chaque canton il ſe trouve un homme qui a des gages pour cet office, & qui s'en acquitte comme ailleurs.

Il n'y a d'autres ſupplices capitaux que de couper la tête avec une hache & de pendre. Les femmes qui ont mérité la mort, ſont noyées dans un ſac. Les criminels ne ſe débattent pas pendant longtems avant de mourir, comme le dit M. Anderſon; mais la rareté des ſupplices fait que les exécuteurs ne pendent pas auſſi adroitement que dans les endroits où les exécutions ſont fréquentes.

§. XVI.

Maniere de voyager en Iſlande.

Si l'on s'en rapporte à la deſcription que M. Anderſon a donnée de l'Iſlande, on doit conclure qu'il ne peut y avoir, ni chemin ni paſſage. Selon cet Hiſtorien la terre renferme un feu qui la brûle continuellement, qui diſſout & fait écrouler les rochers. Le pays, dit-il, eſt tellement rompu & hériſſé de fragmens de rochers, qu'il n'y a point de paſſage, ni pour les chariots, ni pour les charrettes: il n'y a même que peu d'endroits où l'on puiſſe aller aiſément à cheval. Par-tout il faut voyager à pied, ou, ſi l'on veut voyager à cheval, il eſt néceſſaire d'apporter les plus grandes précautions pour ſe garantir des précipices. On va voir combien il s'eſt trompé.

Il n'y a point eu d'incendie de terre ni de

montagne qui ait jetté du feu, depuis l'année 1730. Comme ces incendies n'arrivent que très-rarement, & que l'embrasement n'occupe qu'un très-petit district, il est évident que les voyages ne peuvent être interrompus que pour quelques instans & en peu d'endroits.

Les dégels font, à la vérité, quelquefois séparer en deux des morceaux de rochers, comme il arrive dans d'autres pays montueux; & la piece de terre qui se trouve au-dessous est quelquefois ruinée; mais ces accidens sont rares. Si une route s'en trouve embarrassée, on la nettoye promptement, & le passage est bientôt libre; cependant en aucun tems le pays n'en est assez rempli pour ôter la liberté d'avancer.

S'il est vrai qu'on ne fasse usage, ni de charrettes ni de chariots, & qu'on transporte tout sur des chevaux, c'est à un ancien usage qu'il faut attribuer cette méthode. On pourroit faire de grands chemins pour les voitures, même à travers les montagnes qui séparent le pays du Sud de celui du Nord; mais le défaut de monde, & encore plus celui de fonds, empêche que l'on se procure cette commodité. L'expérience apprend que l'on use de cette facilité dans la partie du Nord, & qu'on peut très-aisément passer à cheval dans tout le pays. Il est arrivé plus d'une fois que différentes personnes ont fait à cheval dix-huit à vingt milles en été, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, même dans les montagnes, depuis le Sud jusqu'au Nord.

Voilà donc une preuve que le chemin eſt très-bon partout, même dans les montagnes. Il y a cependant en différens endroits des chemins difficiles, où l'on ne peut avancer très-vîte; mais il eſt sûr qu'on peut y paſſer avec des chevaux chargés, ſans craindre d'y périr.

Les voyages annuels que les Chefs de cantons font à la Cour de Juſtice ſupérieure à *Aſtching*, avec dix à vingt chevaux chargés, & dont le trajet eſt, pour quelques-uns, de ſoixante-dix milles du côté du Sud, prouvent aſſez clairement l'état des routes & ce que l'on peut faire de chemin. Lorſque les habitans du pays ſe rendent aux places de commerce pour y vendre leurs marchandiſes aux vaiſſeaux de la Compagnie, qu'ils emportent les emplettes néceſſaires pour leurs ménages, peut-on croire que ces habitans puiſſent porter ſur leur dos juſqu'à trente & quarante mille peſant; il faut donc qu'il s'y trouve des routes praticables pour les chevaux.

Outre ces voyages il s'en fait encore d'autres, qui ſont plus conſidérables, par la longueur de la route & la quantité de chevaux. Il paſſe tous les ans plus de cent chevaux de Hoolum, ſiége épiſcopal de la partie du Nord, dans le pays du Sud, pour acheter du poiſſon ſec: chaque cheval porte au moins douze *liſpfund*. Il paſſe encore de pluſieurs autres manieres, des cantons d'*Oeſtords*, *Skageſiord* & *Hunnevatus*, dans la partie du Nord, cinq, dix, vingt à trente chevaux, pour affaires de commerce. Ils tranſportent une

grande quantité de beurre, des marchandiſes de laines, & autres, dans le pays du Sud, pour les débiter & prendre du poiſſon en échange. Il eſt donc conſtant que tous les ans il paſſe pluſieurs milliers de chevaux par ce chemin, qui n'eſt, pour ainſi dire, que de rochers. En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer l'erreur de M. Anderſon.

§. XVII.

Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande.

Chevaux. On peut dire que les chevaux d'Iſlande ſont de l'eſpece de ceux de Norwege, parce que la premiere race eſt venue de cette contrée. Quelques-uns cependant ne peuvent être venus d'Ecoſſe, où les Iſlandois faiſoient autrefois un commerce conſidérable. C'eſt de là, ſans doute, que la langue Angloiſe a beaucoup de mots dont on ne peut découvrir l'étymologie que dans la langue Iſlandoiſe.

Les chevaux ne ſont pas tous également petits; mais les plus petits, ainſi que les plus grands, ſont aſſez forts & aſſez alertes, patiens, doux, & tranquilles. Les chevaux, qu'on ne fait travailler qu'en été, & que les Iſlandois appellent *Puls-pferrée*, chevaux de pouls, ſont toute l'année dans les champs, ſans entrer ſous le toit; ils ſavent caſſer la glace avec leurs pieds, & s'ouvrir ainſi une voie pour trouver de la nourriture. Les chevaux de ſelle, dont chacun a le nombre qu'il veut ou qu'il peut nourrir, reſtent à l'écurie pendant l'hiver.

Les chevaux que les Iſlandois ont de trop, & dont ils ne croyent avoir beſoin qu'au bout d'un certain tems, ils les menent dans les montagnes, après les avoir marqués; ils les y laiſſent plus ou moins d'années. Lorſque ceux à qui ils appartiennent ſe trouvent en avoir beſoin, ils envoyent des gens qui les chaſſent, les raſſemblent en troupeau, & les prennent avec des cordes, parce qu'alors ils ſont devenus ſauvages. Il y en a qui naiſſent dans les montagnes; les propriétaires ne négligent point de les marquer. Parmi ces chevaux ſauvages il s'en trouve d'entiers, qui ſont fiers, grands, & ſi terribles, qu'ils défendent vigoureuſement leur ſérail, & qu'ils oſent attaquer la troupe des gens à cheval qui vient pour les prendre: ſouvent auſſi la jalouſie les porte à tuer d'autres jeunes chevaux entiers. Ces chevaux étant retirés des montagnes à l'âge de cinq à ſix ans, deviennent communément les plus beaux du pays: ils ſont toujours gras & ne craignent pas le froid le plus rigoureux. Il en eſt de même des chevaux de travail; quoiqu'ils paſſent l'hiver dans les champs, l'été ils ſont en fort bon état. Tous les chevaux ont en hiver le poil plus long & plus épais qu'en été, ce qui les garantit du froid; mais au printems ce poil tombe; il leur en revient un uni, très-luiſant & très-beau.

Bœufs & Vaches.

On prétend que les bœufs & les vaches d'Iſlande ſont ſi petits, qu'ils ne peuvent porter de cornes; mais c'eſt une erreur. Ces animaux ont des cornes, & ſont com-

munément auſſi forts que partout ailleurs. Les vaches donnent beaucoup de lait; quelques-unes en donnent chaque jour juſqu'à vingt pots, d'autres dix à douze, & d'autres moins. Il peut ſe trouver quelques bœufs dans les cantons méridionaux qui n'ont point de cornes; mais rarement on en voit de cette eſpece dans les autres.

Les côtes méridionales de cette Iſle ſont plus peuplées que les autres, parce que la pêche y eſt plus abondante: on y éleve beaucoup de vaches; mais comme la récolte d'herbe & de foin y eſt moindre que dans les contrées du Nord, les habitans ont coutume de donner aux vaches le bouillon dans lequel ils ont fait cuire le poiſſon: ils leur donnent auſſi les arêtes, après les avoir bien amollies en les faiſant bouillir. Les vaches y ſont accoutumées, & trouvent même cette pâture fort agréable; c'eſt pour elles une eſpece de rafraîchiſſement qui contribue à leur faire donner de très-bon lait. Les habitans regardent le lait comme un aliment excellent pour leur eſtomac: pour les malades on le fait bouillir, & c'eſt leur unique nourriture.

Comme il y a beaucoup de lait dans ce pays, on y fait beaucoup de beurre, & preſque toujours de crême douce. On y fait auſſi du fromage, mais non de toutes les eſpeces: les habitans manquent de connoiſſances néceſſaires pour cet objet; d'ailleurs ils n'aiment que l'eſpece qu'ils appellent *Skior*.

Tous les Iſlandois paſſent le lait, &,

quand le beurre eſt fait, on le met dans un vaſe qui ne ſert qu'à cet uſage. Ces Inſulaires ſe ſervent de peaux de mouton, nettoyées & préparées à cet effet pour tranſporter leur beurre ſur des chevaux.

On ne ſale pas le beurre en Iſlande; la plus grande partie des habitans, c'eſt-à-dire, les gens du commun, auxquels le ſel occaſionneroit une dépenſe onéreuſe, le gardent comme ils peuvent ſans le ſaler; cependant ce beurre conſerve ſa couleur; mais l'odeur n'en eſt point agréable.

Les moutons de ce pays ſont d'une grandeur ordinaire. Dans quelques endroits, principalement dans le canton de Skafte-field, ils paſſent toute l'année dans la campagne. Dans les autres cantons, les moutons, les vaches & les bœufs ſont dans l'hiver ramenés toutes les nuits dans leurs étables; on les y tient même pluſieurs jours de ſuite, lorſque le tems paroît trop rude ou qu'il menace d'une forte neige; par conſéquent chaque habitant a autant de bergeries qu'il lui en faut pour mettre à couvert tous ſes moutons. Dans ces bergeries ſont des râteliers ſuſpendus où l'on met le foin; de façon que les moutons puiſſent manger du côté du râtelier. On compte juſqu'à trois, quatre & cinq bergeries près de chaque métairie. Les agneaux, les moutons & les brebis, ſont ſéparés les uns des autres; en général les Iſlandois les appellent *Soyder*; ainſi, lorſque nous parlons des moutons, on doit entendre généralement toute l'eſpece. Moutons.

Dans le canton de Guldbringe, & dans quelques autres endroits, en petit nom-

bre', on s'applique fort peu à élever des moutons ; rarement on y voit des bergeries. Il eſt vrai que l'on n'a guere beſoin de bergerie, l'hiver y eſt ſi peu rigoureux que les moutons peuvent reſter dans les champs. Ceux qui ont le plus de ſoin du bétail retirent chez eux les agneaux & les y nourriſſent. Cette précaution eſt indiſpenſable ; car lorſque ces animaux n'ont pas un an, ils ne peuvent ſupporter le froid comme les vieux moutons, dont la laine eſt extrêmement ſerrée ; il en meurt beaucoup, lorſqu'on les laiſſe expoſés à l'air.

Il y a dans cette Iſle des bergeries formées par la nature ; elles peuvent contenir pluſieurs centaines de moutons. Ces animaux s'y retirent auſſi, lorſque le tems devient trop mauvais : ces grottes, que les Iſlandois appellent *Hrannen*, ſont très-fréquentées dans les endroits où la terre a anciennement brûlé : elles paroiſſent n'être autre choſe que des excavations & des trous, formés par des éruptions. Ces *Hrannen* ſont fort utiles aux moutons en tout tems. L'hiver ils s'y retirent pendant le mauvais tems ; l'été ils y trouvent des alimens paſſablement bons ; cependant c'eſt-là qu'ils trouvent le renard leur plus grand ennemi. Cet animal ruſé choiſit volontiers ſa retraite dans ces grottes.

Quoique les Iſlandois ayent des bergeries pour leurs moutons, cependant lorſqu'il y a beaucoup de neige, & que le tems eſt doux, ils les envoient aux champs pour leur faire prendre l'air & pour épargner le foin ; car il en faut une grande quantité pour nourrir tout un hi-

ver, juſqu'à trois, quatre & cinq cent moutons.

Il arrive quelquefois que, dans un mauvais tems, & lorſqu'il fait un vent violent, les moutons forcés de ſuivre l'impulſion du vent, ſe précipitent dans les flots, où il en périt un grand nombre. On a vu dans l'été un troupeau de moutons, ſurpris par un vent impétueux, être emporté à dix à douze milles en mer.

Lorſque les moutons ſont dans les champs en hiver, & qu'il tombe de la neige en abondance, ils ſe ramaſſent en gros pelotons, en approchant leur tête les uns des autres; de maniere qu'ils ont juſqu'à trois coudées de neige au-deſſus d'eux: ils reſtent dans cet état juſqu'à ce que le tems permette qu'on aille les chercher & les ſauver. La maniere de découvrir l'endroit où ils ſont eſt de chercher ſur la ſurface de la neige un trou qu'y fait le renard pour les aller dévorer; l'odeur de cet animal fait connoître le lieu où les moutons ſont enſevelis. On les en tire quelquefois ſains & ſaufs, même au bout de pluſieurs jours; mais ſouvent ils ſont étouffés ſous le poids d'une maſſe énorme de neige: lorſqu'ils reſtent pendant quelques jours enfoncés dans la neige, il arrive que la faim les force à ſe manger la laine les uns des autres, & ils ſubſiſtent ainſi juſqu'à ce qu'on les ſecoure. Dans le nombre de ceux qu'on échappe il s'en trouve qui conſervent cette habitude; mais lorſque le propriétaire s'en apperçoit, il les fait mourir, pour arrêter la perte qu'ils lui occaſionnent; d'ailleurs cette manie leur

cauſe des maladies, qui ſe communiquent à tout le troupeau, & qui ne manqueroient point de le détruire, ſi l'on n'y apportoit la plus grande attention.

Dans la partie méridionale, & dans les contrées où le commerce du bétail ne fait pas la principale occupation, les ſoins que l'on donne aux moutons ſont plus négligés que dans les contrées ſeptentrionales, où preſque tout le commerce conſiſte en bétail. Dans les premieres les moutons ſont rarement retenus dans les bergeries pendant l'hiver, à moins qu'il ne ſoit très-rigoureux; ce qui n'arrive pas communément, car la plupart du tems il n'y tombe que très-peu de neige. Dans les parties du Nord & de l'Orient, & généralement par-tout où le bétail eſt commun, les habitans ont chacun leur *Smale* ou berger, qui eſt toujours auprès des moutons, & n'a d'autre occupation que de les ſoigner. Ce berger a à ſa diſpoſition un ou deux chevaux, & une couple de chiens dreſſés, dont il ſe ſert pour raſſembler ſon troupeau. En été il mene chaque jour à la bergerie les brebis qui donnent du lait; & il les ramene dans les champs. En hiver, lorſque le tems eſt beau, qu'il paroît conſtant, il conduit le troupeau dans les champs le matin & le ſoir; il le ramene à la bergerie & en prend tous les ſoins qu'exige le bétail. Au reſte on doit obſerver que l'Iſlande eſt ſi grande, ſa température ſi inégale, que l'économie ruſtique eſt néceſſairement toute différente d'un bout du pays à l'autre.

Les moutons ont de la laine de diffé-

rens degrés de bonté, & de diverſes qualités ; mais quand on ſait bien l'aſſortir, l'aune d'étoffe vaut dix à douze marcs Danois. Chaque mouton a de deux ſortes de laine, l'une fine & courte, l'autre plus groſſe & plus longue. Les Iſlandois appellent cette derniere laine *Tog*, lorſqu'elle eſt mêlée avec la premiere; ce qui rend la laine d'Iſlande fort groſſe & fort dure; mais quand on les a ſéparées avec ſoin, on en retire une belle laine, dont on fabrique de très-bonnes marchandiſes. Ces Inſulaires emploient le Tog dans la fabrique de leur wadmel; ils en font auſſi du fil dont ils ſe ſervent pour coudre, & qui eſt très-fort. Communément la laine que les Iſlandois vendent aux Marchands, n'eſt pas ſéparée du Tog; ce qui fait qu'elle paroît effectivement groſſe & rude.

Une autre circonſtance qui eſt contraire à la laine d'Iſlande, c'eſt la maniere dont ils s'y prennent pour la recueillir: ils ne tondent jamais les moutons. Lorſqu'ils ſont tués, que la peau eſt dépouillée, ils la mettent ſur un genou & en détachent la laine, en la raclant avec un couteau. Cette méthode fait paſſer beauboup d'ordures de la peau dans la laine, & en augmente les apparences de groſſiéreté.

Les moutons commencent à perdre leur laine au printems, vers le tems où il commence à faire un peu chaud; alors on les obſerve plus exactement, on les retient plus à portée de ſoi, afin que la laine ne ſoit pas perdue. Lorſqu'elle eſt preſque détachée des moutons, on la fait tomber

tout-à-fait, & on laiſſe enſuite courir les moutons en liberté. La nouvelle laine revient ; de façon qu'aux approches de l'hiver ils peuvent déja être garantis du froid.

Lorſqu'un Marchand a fixé le jour qu'il recevra le bétail d'une Paroiſſe, tous les habitans conviennent entr'eux d'un jour pour reconnoître leurs moutons & choiſir ceux qu'ils veulent vendre. A cet effet chaque propriétaire envoye ſon berger : ces bergers ſe raſſemblent dans les montagnes, attroupent leurs moutons par le moyen de leurs chiens, les conduiſent enſuite dans un endroit environné d'un mur de pierres, qui peut contenir huit à dix mille moutons. Lorſque tous les moutons d'une Paroiſſe ont été ramaſſés en cet endroit, chaque propriétaire cherche ceux qui portent ſa marque : il les mene à part dans une petite place, près de la premiere, puis il conduit au port ceux dont il veut ſe défaire.

On raſſemble ainſi tous les moutons deux ou trois fois par an ; afin que, s'il en étoit reſté quelques-uns, on puiſſe, à la ſeconde ou à la troiſieme fois, les retrouver & les reconduire à la métairie.

M. Anderſon dit, que tous les moutons d'Iſlande, brebis & béliers, ont généralement des cornes fort grandes & torſes, au nombre de plus de quatre, & ſouvent même juſqu'à huit ; que parmi ces cornes, il s'en trouve toujours une qui s'éleve en avant de la tête, en formant un angle aigu avec le nez du mouton. Cet Ecrivain a été trompé : très-peu de ces moutons ont

ont quatre ou cinq cornes; lorſqu'on en trouve, on les envoie en préſent à Copenhague & à Gluikſtadt. Dans un troupeau de cinq cent moutons, il y en a à peine quatre ou cinq qui ayent quatre, ou tout au plus cinq cornes. Il n'eſt pas vrai non plus que tous ces animaux en général ayent des cornes: le tiers au moins n'en a point; ceux qui en ont les ont à la vérité fort larges. Un mouton qui a plus de deux cornes vaut, en Iſlande comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cauſe de ſa ſingularité; cela prouve qu'il eſt fort rare d'en trouver qui ayent plus de deux cornes, & que l'on ne peut donner à ces animaux en général la propriété naturelle d'en avoir davantage.

Les béliers étant toujours avec les brebis, les Iſlandois ont un uſage dont il réſulte un avantage pour eux. Ils attachent ſous le ventre des béliers un morceau de drap qui les empêche de ſaillir les brebis: à Noël ils les laiſſent libres; par ce moyen les brebis ne mettent bas que dans le commencement d'Avril, ſaiſon où les jeunes agneaux n'ont rien à craindre de la rigueur du froid.

Chevres. Les chevres ſont en Iſlande d'une très-grande reſſource par le lait qu'elles fourniſſent. On trouve de ces animaux dans pluſieurs cantons de ce pays, ſurtout dans le Norder-Syſſel, où ils forment plus du tiers du bétail qu'on y entretient. Ces chevres ſont bien nourries, elles donnent d'excellent lait en très-grande quantité.

Cochons. M. Anderſon dit qu'on ne peut élever de cochons en Iſlande, parce qu'il ne ſe

trouve pas assez de nourriture pour eux, ni aux champs, ni ailleurs.

Si ces animaux ne sont pas communs dans cette Isle, ce n'est pas que l'on manque de quoi les nourrir, mais c'est que les habitans sont assez occupés de leur commerce, de la préparation de leur beurre, de leurs viandes, & de leurs poissons séchés.

On sait, à n'en pouvoir douter, qu'il y a eu autrefois une grande quantité de porcs dans ce pays. Il y a, soit dans le canton du Nord, soit dans d'autres cantons, des habitans qui nourrissent des cochons, dont ils retirent beaucoup de profit.

La plus forte preuve qu'on peut élever des cochons en Islande, & qu'il y a suffisamment de nourriture à la campagne, se tire des anciennes annales du pays. On y rapporte, que peu après l'arrivée des Colons dans l'Isle on y avoit transporté une couple de cochons; que ces animaux s'étant échappés, & s'étant enfuis dans les montagnes & dans les rochers, on ne les trouva qu'au bout de trois ans dans une vallée, qui depuis a été nommée la *vallée des cochons*, & qu'alors leur nombre étoit déja augmenté au-delà de cent.

Outre cette vallée, il y a encore plusieurs autres endroits qui portent le nom de *cochon*, ce qui détermine à croire qu'il y a eu de ces animaux dans tout le pays. Ces endroits sont Svine, Naess, (Svine, signifie cochon), Svine-Varne: près de là il y a une Eglise, appellée Svine-Varne-Kirke, Svine-Sparde, Svine-Hage, Svine-

Vellum. M. Horrebows dit, qu'il a vu une piece de prairie, appellée *Akrekot*, près de Beſſeſted, où l'on peut remarquer qu'elle a été ſéparée du reſtant du terrain par une caverne qui ſervoit de retraite à des porcs. Cette prairie a depuis conſervé le nom de *Svine-Akre*; c'eſt-à-dire, champ de cochon.

Il eſt donc certain qu'il y a eu des cochons en Iſlande, qu'ils peuvent y être élevés & entretenus; mais la raiſon principale qui fait qu'en général les habitans n'en élevent plus actuellement, c'eſt qu'ils ont appris par expérience que ces animaux gâtent les prairies; qu'il leur en coûteroit trop cher pour les faire garder ſoigneuſement, & que d'ailleurs ils ont beaucoup d'autre bétail.

Les Iſlandois nourriſſent des chiens, & ſurtout un grand nombre de ceux qui ſervent aux bergers: rarement voit-on un paſteur, gardant ſes moutons, ſans être accompagné d'un ou de pluſieurs chiens. On s'en ſert aux habitations, près des parcs, pour empêcher le bétail de ravager les prairies qui ſont ſituées autour des métairies. Chiens.

Au reſte, il y a autant de chiens en Iſlande qu'ailleurs, & l'on ne voit preſque point un homme ſeul, ſoit à pied, ſoit à cheval, ſans être ſuivi d'un ou de pluſieurs chiens.

Les chats n'y ſont pas en auſſi grand nombre; cependant cet animal eſt commun & fort utile en beaucoup d'endroits. Chats.

Il ne ſe trouve dans cette Iſle d'autres animaux ſauvages que le renard. On y Bêtes ſauvages.

Ours. voit cependant arriver quelques ours qui viennent du Groenland ſur de gros glaçons; mais les habitans les empêchent d'y pénétrer ou de s'y multiplier, s'ils parviennent à y entrer: dès qu'ils en apperçoivent un, ou même les traces, ils ne ceſſent de le chercher & de le pourſuivre qu'il ne ſoit tué. Selon M. Anderſon, « on poſe des ſentinelles dans les tems où » ils peuvent venir, & aux lieux acceſſi» bles: en apperçoit-on, un corps d'habi» tans reçoit auſſitôt l'ordre de marcher » contre cet ennemi, & de ne pas quitter » la campagne qu'il ne ſoit tué ». Rien de plus abſurde: cette guerre n'a jamais occaſionné, ni tumulte, ni conſternation; ce n'eſt qu'une chaſſe qui ſe fait comme partout ailleurs.

Ceux qui habitent le long des côtes ont ſoin d'obſerver pendant l'hiver & le printems, s'il aborde quelques ours ſur les glaces du Groenland, ou ſi l'on en remarque des traces dans la neige du continent. Lorſqu'il paroît un de ces animaux, un homme ſeul ne craint point de le pourſuivre: il le ſuit à travers les chemins les plus impraticables, l'attaque, & communément le tue à coups de fuſil: il y a même des Iſlandois qui ne les combattent qu'avec une lance. Un Vieillard, mort récemment, ne s'étoit jamais ſervi d'autre arme; il en a tué pendant ſa vie plus de vingt dans le Nord-Syſſel, près de Langenew, où ces animaux entrent le plus ſouvent. Dès qu'il voyoit un ours, il l'attaquoit ſeul, le tuoit en lui enfonçant ſa lance dans la poitrine.

Si l'ours rencontre par hazard un homme

qui ne ſoit point en état de l'attaquer, ou qui n'ait point l'habitude de cette chaſſe, ſouvent cet animal marche à lui; mais on ſait ſe ſouſtraire à ſa pourſuite. On lui jette quelque choſe pour l'amuſer; ordinairement c'eſt un gant à l'envers. L'ours court à ce gant, le tourne aſſez long-tems, & on profite de cet intervalle pour ſe dérober à ſa vue par une prompte fuite: mais lorſque cet animal eſt preſſé par une faim violente, il s'arrête peu à ce qu'on lui jette, il court après ſa proie, il la dévore en peu de tems.

Deux motifs engagent les Iſlandois à empêcher qu'aucun ours ne s'établiſſe dans le pays. Le premier, eſt de prévenir les ravages que ces animaux dangereux & terribles pourroient faire parmi leurs troupeaux. Le ſecond, eſt que ceux d'entr'eux qui tuent un ours, reçoivent un certain prix pour la peau, qui doit toujours être remiſe au Bailli, parce qu'elle eſt regardée comme un droit du fiſc royal. Ces peaux d'ours du Groenland paſſent pour les plus belles: il y en a de blanches, de griſes, de brunes, de tigrées.

La plupart des renards de ce pays ſont *Morroth*, ainſi qu'une partie de leurs moutons. Si l'on en trouve quelques noirs, ce qui eſt très-rare, ils ne ſont pas du pays, ils ſont venus avec les glaces du Groenland. On y trouve beaucoup de Renards blancs, mais très-peu de gris-bleu: les blancs le ſont en hiver & en été, ils ne changent point de couleur. Ceux des autres couleurs n'en changent pas non plus, excepté dans le tems de leurs mues, où Renards.

tous les animaux paroiſſent, pour ainſi dire, d'une autre couleur.

Les Iſlandois ſe ſervent pour détruire ces animaux d'une eſpece de ciſeaux, qu'on appelle *ciſeaux à renards*. Ils ont encore une autre invention ; ils placent dans la campagne une charogne qui exhale une odeur très-forte : il y a à côté une petite cabane, dans laquelle on ſe met à l'affût. Les renards, attirés par l'odeur, s'amuſent autour de la charogne, en ſi grand nombre, que le chaſſeur en tue trois ou quatre d'un ſeul coup de fuſil, & peut en détruire une grande quantité dans une nuit.

Volailles. Il y a dans l'Iſlande des pigeons, des canards, des poules, ſur-tout dans la partie orientale de l'Iſle, où l'on trouve ce blé ſauvage dont nous avons parlé : on leur donne cette plante pour nourriture, du braſſin & d'autres graines. L'on ne voit des poules que chez ceux qui ont envie d'avoir des poulets toute l'année ; au reſte les canards ſauvages, les cannes, les perdrix, & autres gibiers, y ſont en abondance. L'on y trouve dans la ſaiſon une ſi prodigieuſe quantité d'œufs de ces oiſeaux, que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut, & plus qu'ils n'en peuvent manger de frais ; ainſi ils peuvent ſe diſpenſer de nourrir de la volaille, lorſqu'ils en ont de ſauvage qui ne leur occaſionne aucune dépenſe.

On trouve dans cette Iſle des bécaſſes, des bécaſſines, des perdrix communes & une eſpece de perdrix, qu'on nom-

me *Riper*. Cette eſpece ne differe de nos perdrix qu'en ce qu'elle a les pattes couvertes d'un duvet, comme celles du lievre ; qu'elle eſt un peu plus groſſe, & ſouvent blanche. Les Iſlandois tuent les ripers à coups de fuſil, & même en ſi grande quantité, qu'on en trouve à acheter en tout tems. Ils n'en prennent de vivantes que celles dont les fauconniers ont beſoin pour prendre les faucons ; mais elles ſont très-difficiles à attraper, parce que, comme elles trouvent par-tout leur nourriture, on ne peut les attirer facilement dans les filets ; c'eſt même par cette raiſon que les fauconniers nourriſſent des pigeons ou des poules pour ſervir d'appât aux faucons, lorſque les ripers leur manquent.

Canards.

Les Iſlandois connoiſſent plus de dix ſortes de canards, qu'ils appellent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre il n'y en a que ſix ſortes qui ſe mangent, & qui ſont d'un très-bon goût. Les meilleurs à manger ſont très-petits ; les Iſlandois les appellent *Ortoentens*, parce qu'ils aiment à ſe tenir près des eaux, où il y a une quantité d'*Oerter*, c'eſt-à-dire, de petits ſaumons ; cependant de tous les canards ce ſont les moins communs. On ne mange pas plus en Iſlande qu'ailleurs les canards qui ont le goût rance & huileux.

Canard à duvet.

Dans le nombre de ces canards il y a le canard à duvet, dont les Iſlandois retirent un grand avantage, ſoit à cauſe de ſes œufs, qui ſont excellens, ſoit à cauſe de ſon duvet qui eſt précieux. Le

mâle de ces oiſeaux eſt à peu près de la groſſeur d'une oye ; il a beaucoup de plumes blanches. La femelle n'eſt guere plus groſſe qu'une canne ; ſes plumes ſont brunes au-deſſous de l'eſtomac. Il y a une grande quantité de ces canards dans les environs de l'Iſlande ; mais le plus grand nombre ſe tient du côté de l'Occident, parce qu'il s'y trouve de petites Iſles : ces oiſeaux y font leur retraite.

Les Iſlandois, après avoir reconnu le profit que rapportent ces canards à duvet, ont formé pluſieurs petites Iſles, à quelque diſtance des côtes, pour y attirer ces oiſeaux : ils s'y raſſemblent en grande quantité & y multiplient prodigieuſement. Quoique ce canard cherche volontiers de petites Iſles pour y faire ſon nid, on parvient cependant à l'accoutumer à vivre auprès des maiſons, ſans pour cela prendre beaucoup de précautions ; mais alors les habitans de ces petites Iſles font tranſporter ſur la terre-ferme tout leur bétail, & principalement les chiens. Ces canards vont auſſi quelquefois habiter la terre-ferme ; & ſi les gens qui les y ont attirés leur procurent de la tranquillité, ils peuvent aller & venir parmi ces oiſeaux, même quand ils font leurs œufs, ſans les effaroucher : on leur ôte même leurs œufs, ſans qu'ils quittent les nids, où ils couvent. Les petits qui habitent ordinairement au même endroit, y couvent l'année ſuivante, & multiplient beaucoup.

Cet oiſeau fait le dedans de ſon nid

avec le duvet qu'il arrache de ſon eſtomac, enſuite il pond environ quatre œufs : après cette ponte, le propriétaire de la place où eſt le nid, enleve le duvet avec les œufs. Le canard ſe déplume de nouveau, refait ſon nid, repond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Il ne ſe décourage point, il remplume ſon nid une troiſieme fois ; & comme la femelle s'eſt déplumée pour les deux premiers nids, le mâle vient alors à ſon ſecours ; il ſe déplume à ſon tour. Ce dernier duvet eſt le meilleur & le plus blanc ; car le mâle eſt blanc ſous l'eſtomac, au lieu que la femelle eſt brune. La femelle fait encore une ponte ; mais ſi on lui enleve encore ſes œufs, elle n'en fait plus, & pour jamais elle abandonne l'endroit ; auſſi les bons économes qui ont l'attention de lui laiſſer couver cette ponte, ſont aſſurés que l'année ſuivante, la femelle revenant avec ſon mâle & ſes petits, au lieu d'un nid ils en auront trois ou quatre. Quand les petits canards ont quitté le nid, on ôte le duvet pour la quatrieme fois ; de cette maniere les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs, & trois fois du duvet. On peut juger de là quel profit ces oiſeaux rapportent au propriétaire qui a pluſieurs centaines de nids dans ſon terrain. Les œufs de canard à duvet ne le cedent point à nos œufs de poules pour le goût. Le duvet que le canard s'arrache lui-même, eſt meilleur que celui qu'on leur arrache en d'autres tems, quoiqu'il ſoit fort bon.

Tout ce que les Islandois amassent de duvet est transporté hors du pays, parce qu'ils ne s'en servent que très-peu, & qu'ils aiment mieux en faire de l'argent.

Oyes sauvages. Les oyes sauvages ne s'arrêtent pas toujours dans cette Isle ; elles arrivent au printems & s'en retournent en automne. On connoît plusieurs especes d'oyes ; celles que ces insulaires appellent *Margées*, *Helsinger* : les premieres sont un peu plus grosses qu'un fort canard, & les helsinger sont un peu plus grosses & moins blanches que les margées : outre ces deux especes on en voit encore de trois autres qui sont beaucoup plus grosses ; on les appelle *Oyes grises*. Quoique les Islandois leur donnent encore à chacune un nom particulier, leur différence consiste principalement dans le bec & les pattes, qui sont rouges dans une espece, jaunes dans une autre, & noires dans la troisieme ; au reste elles ont toutes les plumes d'un gris foncé : elles sont très-bonnes à manger. On n'est pas bien sûr si toutes celles qui arrivent au printems dans cette Isle y couvent leurs œufs, parce qu'on les voit tous les ans en grande bande prendre leur route pour avancer dans des pays plus septentrionaux ; de sorte qu'elles ne se reposent que très-peu de tems à terre. Elles sont très-farouches ; on ne les approche qu'avec beaucoup de peines & de précautions. Lorsqu'elles se reposent à terre, il semble qu'elles posent des sentinelles pour les avertir du danger qui les menace ;

elles prennent la fuite au moindre bruit. Celles qui reſtent dans l'Iſle deviennent inſenſiblement moins farouches ; on les approche aſſez facilement pour pouvoir les tuer à la portée ordinaire du fuſil.

Les cignes ne quittent point l'Iſlande en hiver ; ils y reſtent d'une année à l'autre. Ils pondent leurs œufs & les couvent près des lacs & des eaux douces. Ces œufs ſont fort gros, & les habitans en amaſſent une grande quantité, parce qu'ils ſont très-bons à manger. Quand le tems de la mue des cignes arrive, & qu'ils ont peine à voler, des particuliers s'aſſemblent ; ils leur donnent la chaſſe, & en font de très-bons régals. Rien n'eſt plus délicieux & plus exquis que l'eſtomac des jeunes cignes, quand il eſt bien préparé ; mais le plus grand profit que les Iſlandois retirent de ces oiſeaux conſiſte dans le duvet & dans les plumes, dont on fait un commerce très-lucratif. En d'autres ſaiſons on tue auſſi beaucoup de cignes à coups de fuſil : comme ils ne vont que par bandes, on en tue toujours pluſieurs à la fois. Cignes.

Les oiſeaux aquatiques ſont en grande quantité dans ce pays, principalement dans le tems du paſſage du hareng : une nuée d'oiſeaux y arrive ; ils les attaquent d'un côté, pendant que les cabillauts, les morues, & une infinité d'autres poiſſons les attaquent de l'autre.

Ces oiſeaux reſtent toute l'année en Iſlande, excepté le brovoyel, les oyes

ſauvages, & quelques autres ; mais le plus grand nombre reſte & pullule dans les rochers eſcarpés & les petites Iſles inhabitées qui avoiſinent l'Iſlande. La véritable cauſe pour laquelle il s'arrête tant d'oiſeaux aquatiques dans ce pays, eſt la quantité infinie de poiſſons que la mer ſemble y offrir à chaque eſpece de ces oiſeaux.

La Mouette. De tous ces oiſeaux aquatiques M. Anderſon ne nomme qu'une grande mouette de mer : on lui a rapporté, « qu'elle » ſavoit adroitement tirer de l'eau un cer» tain poiſſon excellent, connu dans ce » pays ſous le nom de *Rumayen*, ayant à » peu près la figure d'un corbeau ; & qu'a» près avoir pris ce poiſſon elle l'appor» te à terre & n'en mange que le foie. » Ce poiſſon s'appelle dans tous les autres pays *Rothmagen*, (goſier rouge.) Comme il ſe tient près du rivage, dans les endroits où l'eau eſt la plus baſſe, les oiſeaux aquatiques en prennent une grande quantité. La mouette, dont parle M. Anderſon, les mange juſqu'aux entrailles : c'eſt l'oiſeau, appellé en Iſlande l'*Oiſeau noir*, qui n'en mange que le foie. Le Rothmagen eſt ſi facile à prendre, que les enfans, dans les baſſes marées, en ſe gliſſant entre les pierres dans les endroits où il ſe trouve peu d'eau, parviennent à en prendre une grande quantité. Ce poiſſon n'a pas la figure d'un corbeau : ſa tête eſt fort groſſe ; ſes écailles ſont comme des nœuds : il a le goſier rouge.

L'Aigle. Il n'y a en Iſlande qu'une ſeule eſpece d'aigle ; qui eſt très-forte. Cet oiſeau ſe

repoſe ſouvent ſur le rivage des golfes, où il cherche, pour ſe nourrir, certains poiſſons qui ſe tiennent où il y a des bas-fonds ; d'ailleurs l'aigle ne pouvant tomber ſur un riper, ou ſur quelqu'autre oiſeau, auſſi rapidement que les éperviers & les faucons, il enleve la proie à ces oiſeaux. Les aigles de ce pays n'enlevent point les enfans de quatre ans ; c'eſt une fable inventée à plaiſir.

L'Epervier. Les Iſlandois ne connoiſſent non plus qu'une ſorte d'épervier : il eſt petit, & ne peut être mis dans la claſſe des oiſeaux de proie dangereux. Il y en a fort peu en Iſlande, & il ne fait la chaſſe qu'aux petits oiſeaux.

Le Faucon. Les faucons ſont de différentes couleurs : il y en a de blancs, de gris-blancs, de gris ; mais ils ſont tous de la même eſpece. L'on trouve quelquefois dans un nid des petits de toutes ces couleurs. Il n'y a pas un ſeul nid de faucon dans ce pays qui ne ſoit connu : chaque fauconnier s'applique à découvrir dans ſon diſtrict ceux qui peuvent y être ; il jette enſuite ſon plan & tend ſes filets. Les faucons mâles ſont beaucoup plus petits que les femelles ; c'eſt ce qui a pu faire croire qu'il y avoit pluſieurs eſpeces de faucons dans cette Iſle.

Outre les faucons qui font leur nid dans ce pays, il en vient auſſi quelquefois en hiver du Groenland qui ſont preſque tout blancs. Les Fauconniers les appellent *Faucons volants*, parce qu'ils ne font pas de nid dans ce pays. Les faucons d'Iſlande ſont les plus adroits & les

meilleurs. Si un faucon de Norwege, ou de tout autre pays, peut chaſſer une couple d'années, celui d'Iſlande chaſſe douze ans, & de plus il a l'avantage d'être plus gros & plus utile.

Dans chaque diſtrict il y a des Fauconniers qui ont des brevets du Bailli, & ils ſont les ſeuls auxquels il ſoit permis de prendre des faucons; cette occupation leur rapporte un grand profit, quand le bonheur les favoriſe. A la S. Jean chacun de ces Fauconniers ſe rend à cheval à Beſſeſted, où il remet ſes faucons: un d'entr'eux porte dix à douze de ces oiſeaux, tous encapuchonnés, perchés ſur une traverſe, enclavée dans une perche, que l'homme tient à ſa main droite, & qu'il poſe ſur l'étrier droit. Le Fauconnier du Roi choiſit les faucons capables de ſervir, réforme ceux qui ne le ſont pas: il tranſporte les premiers dans ſon vaiſſeau pour Copenhague.

Les Fauconniers reçoivent du Bailli du Roi, ſur la vérification de ſon Fauconnier, quinze rixdales, qui ſont environ ſoixante-ſept livres ſept ſols de notre monnoie, pour un faucon blanc; dix rixdales pour un blanc-gris, & en outre une gratification de deux à quatre rixdales, quand ils en livrent de cette eſpece. Le faucon gris eſt payé ſept rixdales.

Voici de quelle maniere ſe fait la chaſſe de cet oiſeau. On plante en terre deux pieux, aſſez près l'un de l'autre; on attache à un de ces pieux avec une ficelle de trois ou quatre aunes, une perdrix ou un pigeon par une patte; à l'autre patte eſt une

autre ficelle de quatre-vingt toiſes de long, qui paſſe dans l'autre pieu, & dont le Fauconnier tient le bout, pour tirer la perdrix du premier au ſecond pieu. Près de ce dernier on plante un filet, tendu perpendiculairement ſur un demi-cercle de trois aunes de diametre : ce filet tombant, paſſe par-deſſus l'autre pieu ; à cet effet on attache en haut du demi-cercle une ficelle auſſi longue que la précédente, & qui paſſe par le pieu, planté du côté où ſe tient le Fauconnier. C'eſt avec cette ficelle qu'il peut tirer le filet par-deſſus le faucon, de la même façon qu'il peut tirer la perdrix avec une autre ficelle du premier pieu au ſecond. Les Fauconniers prennent ces meſures, quand ils ſavent que les faucons viennent & qu'ils ont des nids à proximité, ou quand ils voyent arriver un faucon volant.

Lorſque le faucon apperçoit voltiger la perdrix, on le voit planer en tournant au deſſus de cet oiſeau, & examiner s'il n'y a point de danger de s'en approcher ; à la fin il ſe précipite ſur lui avec une rapidité prodigieuſe ; d'un coup de bec il lui coupe la tête, puis il remonte en l'air, aſſez haut, pour voir s'il peut en ſureté ſe repaître de ſa proie. Pendant qu'il s'envole, le Fauconnier tire la perdrix vers le pieu, près duquel eſt dreſſé le filet ; mais aſſez promptement pour que le faucon ne puiſſe s'en appercevoir. Bien-tôt après l'oiſeau vient ſaiſir ſa proie : alors le Fauconnier tire le filet par-deſſus le faucon ; de maniere qu'il ſe trouve pris comme dans une cage : le Fauconnier s'approche, il prend

le faucon avec beaucoup de précaution ; craignant de lui arracher quelques plumes, &, aidé de quelqu'un, il lui met un chaperon ſur les yeux. Pendant la chaſſe le Fauconnier ſe tient caché derriere des pierres, ou ſe couche par terre, éloigné de 60 à 80 braſſes de ſes filets, afin que le faucon ne puiſſe l'appercevoir.

Quand le vaiſſeau deſtiné à porter les faucons, eſt prêt à mettre à la voile, le Fauconnier du Roi fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir les faucons pendant quinze jours : il conſerve même du bétail vivant pour le tuer ſucceſſivement pendant le trajet, s'il eſt néceſſaire. On prend, avant de partir, des proviſions pour ſept ſemaines, au cas que le voyage fût auſſi long. On met un peu de lait dans la viande que l'on donne à manger aux faucons, &, lorſqu'ils ſont malades, on mêle leur viande avec de l'huile & des œufs.

Ils ſont toujours encapuchonnés, ſoit dans le vaiſſeau, ſoit à terre. Les perches ſur leſquelles on les attache ſont rangées de chaque côté du vaiſſeau ; elles ſont garnies d'un bout à l'autre de couſſins de Wadmel, étroits & remplis de foin : à terre on place les faucons ſur le gazon.

Le Loom. Le Loom, ou *Lomen*, eſt de la groſſeur d'une oye ; il a le bec étroit & noir, les ailes petites : comme il prend beaucoup de graiſſe, il eſt peſant, vole lentement & avec beaucoup de peine. Ses pattes ſont fort reculées, elles ne lui permettent pas de marcher vîte, ni long-tems ; ſon cri eſt fort déſagréable ; ſa chair & ſes œufs peuvent être mangés.

On voit des vautours au pied des rochers, appellés *Geyer*, *Vogel*, *Schaeren*, ſitués au Sud de l'Iſlande, & en beaucoup d'autres endroits. Les habitans du voiſinage de ces rochers y vont dans une certaine ſaiſon ; ils ramaſſent avec aſſez de danger les œufs de ces oiſeaux, qui ſont preſque auſſi gros que ceux de l'autruche ; ils en tranſportent chez eux de groſſes charges dans leurs barques : la difficulté & le danger conſiſtent en ce qu'il faut s'approcher des rochers, qui ſont ſitués à trois à quatre lieues de terre, qu'il s'y rencontre des courants très-rapides ; & que ſans de gardes précautions les barques ſeroient entraînées contre les écueils & s'y briſeroient. Vautours.

Les oiſeaux de mer choiſiſſent les endroits inacceſſibles & les rochers les plus eſcarpés pour placer leurs nids. Les Iſlandois s'expoſent aux plus grands dangers pour aller dénicher les œufs de ces oiſeaux : on a vu pluſieurs hommes perdre la vie à cette chaſſe. Voici la maniere dont elle ſe fait. On place au haut du rocher une ſolive, qui reſte ſaillante en dehors le plus qu'il eſt poſſible, & on la ſcelle très-ſolidement : par le moyen de poulies & de cordes un homme, lié par le milieu du corps, deſcend tout le long des rochers. Il tient à ſa main une longue perche, armée d'un crochet de fer qui lui ſert à s'approcher des rochers & à ſe diriger à ſon gré. A certain ſignal convenu, les hommes qui ſont au haut du rocher retirent celui-ci, qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cent Nids d'oiſeaux.

œufs. Ce travail ſe continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il eſt poſſible à l'homme de reſter ſuſpendu. Lorſque les nids ſont attaqués, on voit les oiſeaux s'envoler par milliers en pouſſant des cris affreux : les habitans des endroits où ſe fait cette chaſſe en retirent un grand profit ; car, outre les œufs, ils prennent auſſi quelquefois une grande quantité d'oiſeaux : les uns leur ſervent de nourriture, & des autres ils retirent beaucoup de plumes, dont ils gardent une partie pour leur uſage, & vendent l'autre aux négocians.

Œufs d'oiſeaux. Les œufs des oiſeaux aquatiques ſont d'un jaune verdâtre, & tacheté de noir & de brun, comme le ſont ordinairement ceux des oiſeaux ſauvages qui habitent les eaux douces. Ils ont la coquille beaucoup plus épaiſſe que n'eſt celle des œufs des oiſeaux terreſtres ; vraiſemblablement à cauſe de la rigueur du climat, & pour mieux conſerver la chaleur qu'ils reçoivent dans l'incubation de la femelle, pendant le tems qu'elle les laiſſe découverts pour aller chercher ſa nourriture. La plûpart de ces œufs ſont d'un très-bon goût ; cependant ceux du *Kreye*, qui eſt une eſpece de vanneau, ſont meilleurs que tous les autres, & leur goût eſt parfaitement ſemblable à celui des vanneaux.

Poiſſons de mer. Les côtes de l'Iſlande ſont peuplées d'une multitude innombrable de toute eſpece de poiſſons, d'un très-bon goût. On croit que cette quantité prodigieuſe de poiſſons vient des pays plus ſepten-

trionaux, & va enſuite en partie plus avant vers le midi ; mais il en reſte toujours un grand nombre : ſur-tout de petits *Dorſchs*, parce qu'en beaucoup d'endroits du pays la pêche eſt heureuſe pendant toute l'année. Ces *Dorſchs* ſont vraiſemblablement de jeunes poiſſons : car on en voit de beaucoup plus gros, qui leur ſont conformes en tout, & qui, ſans doute, ont plus d'années.

Les habitans croyent ſavoir par expérience que les *Tiſlingues* tournent tout autour du pays pour ſe mettre à l'abri du vent, & qu'après en avoir fait trois fois le tour, ils ont pris tout leur accroiſſement, & ſont devenus de grands dorſchs. Tous les tiſlingues que l'on prend avant le vrai paſſage des grands dorſchs, dans le printems, ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi gros que les derniers arrivés ; ce qui fait croire avec raiſon que les premiers ont paſſé l'hiver ſur les côtes du pays ; d'ailleurs on a obſervé que tous les poiſſons arrivent d'abord ſur les côtes orientales du pays, & paſſent enſuite ſur celles du Sud, d'où ils ſe rendent dans les grands golfes, ſur-tout dans celui qui eſt entre *Reikeneſſ* & le *Weſter-Joikel*, qui eſt large de dix à douze milles, & qui avance dans les terres de huit à dix milles. On y fait la pêche la plus conſidérable de toute l'Iſle ; c'eſt de-là que l'on approviſionne de poiſſon tous les Ports du canton du midi, excepté cependant le Port de *Grindwid*, qui eſt auſſi très-abondant en poiſſon, & où même l'on vient pêcher du fond du *Noderlande*, vers

le tems, appellé en Iſlande *Werzeit* : cette pêche dure juſqu'à l'hiver.

Harengs. Il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années ſans qu'on voie un ſeul hareng dans les golfes d'Iſlande. M. Anderſon a tort d'avancer que ces golfes en ſont remplis. Il ne s'y en trouve que quand ils y ſont chaſſés par les baleines ou quelqu'autre gros poiſſon ; alors le nombre en eſt ſi prodigieux, qu'à peine une chaloupe peut s'avancer au moyen de ſes rames, & que l'on en peut prendre autant qu'on veut avec une pelle à vuider l'eau des bateaux ; mais cela n'arrive que très-rarement. Les Iſlandois ne ſont point accoutumés à la pêche de ce poiſſon : ils n'ont d'ailleurs ni les uſtenſiles, ni les connoiſſances néceſſaires : le ſel leur manque pour le ſaler, & comme les vaiſſeaux n'arrivent pas dans un tems convenable, ils ne prennent de ces harengs qu'autant qu'ils en peuvent conſommer de frais ; ce qui prouve que l'Iſlande n'eſt pas un lieu propre à la pêche du hareng, & que les Iſlandois n'ont pas chaque année occaſion d'en prendre en auſſi grande quantité que le dit M. Anderſon, c'eſt que les harengs ne ſont point compris dans le tarif du pays.

Sardines. Chaque année il vient avec le torſch une grande quantité de petits harengs, qu'on appelle *Sardines*. Le torſch les pourſuit comme ſa proie : les oiſeaux leur font auſſi une guerre cruelle. La baleine ne les épargne pas non plus ; elle engloutit ſouvent les ſardines, & leurs perſécuteurs. Une baleine pourſuivant un jour, lors de la marée, ces poiſſons avec avidité,

s'approcha trop de terre & reſta ſur le ſable. Les habitans la tuerent : on trouva dans ſon ventre plus de ſix cent torſchs, frais & vivans ; on y trouva auſſi une multitude de petits harengs & quelques oiſeaux.

On diſtingue deux eſpeces principales de ces petits harengs ; chacune a ſon nom particulier : l'une eſt appellée *Sand-Heringe* (hareng de ſable), parce qu'elle eſt pendant toute l'année ſur des bancs de ſable aux environs de la terre. On trouve communément ces harengs dans l'eſtomac des grands poiſſons que l'on prend : ceux de l'autre eſpece ſont appellés par les Iſlandois *Laadden-Sild*, (harengs rudes & velus), parce qu'ils ont le long du dos une raye, ſemblable à du poil. Quand on prend de ces poiſſons, ou qu'on les trouve dans l'eſtomac de gros poiſſons, les Iſlandois ſont ſûrs que les torſchs ne tarderont pas à arriver, parce que cette eſpece de harengs ne ſe tient pas ſur les côtes dans les autres tems. Les harengs ſont le plus ſûr appât pour prendre des torſchs ; les Iſlandois s'en ſervent volontiers pour cet uſage, tant qu'il leur eſt poſſible d'en avoir.

Les torſchs & les harengs ordinaires ne viennent pas enſemble ; car les Iſlandois prennent tous les ans beaucoup de torſchs, au lieu que les harengs ne paroiſſent que rarement. Il n'y a que l'eſpece de petits harengs dont nous venons de parler qui viennent toujours avec le torſch, & qui ſont ſa nourriture ordinaire ; mais les Iſlandois ne s'attachent pas à en prendre, parce qu'ils manquent de filets, & qu'il eſt

plus intéreſſant pour eux de prendre des torſchs.

C'eſt un ſpectacle fort amuſant & fort agréable de voir arriver les ſardines en quantité innombrable : tandis qu'on voit les flots agités par le mouvement de ces poiſſons, le ciel eſt obſcurci d'une foule prodigieuſe d'oiſeaux de proie qui voltigent ſur eux & qui rempliſſent l'air de leurs cris. A chaque inſtant quelques-uns de ces oiſeaux ſe détachent de la foule, s'élancent, &, avec la vîteſſe d'un trait s'enfoncent aſſez profondément dans les eaux & remontent avec leur proie dans le bec.

Cabeliau. M. Anderſon diſtingue le cabeliau du torſch ; mais on ne connoît en Iſlande que le nom de torſch, tant pour la grande eſpece de cabeliau, que pour les deux plus petites qui viennent ſur les côtes de cette Iſle. Ces noms cabeliau & torſch ſont abſolument ſynonymes : il paroît ſeulement que cabeliau eſt un terme moins trivial que torſch.

Cet Auteur ajoute que le cabeliau fait tout le bien des habitans, & que c'eſt de ce poiſſon qu'ils tirent toute leur ſubſiſtance, en le changeant pour des denrées dont ils ont beſoin.

Rien n'eſt moins vrai que ce récit. En général les Iſlandois ne ſauroient prendre aſſez de ce poiſſon pour la nourriture de leur famille ; ainſi ils ſont bien éloignés d'en vendre dans les lieux de commerce. Il eſt vrai que dans la partie orientale de l'Iſle, où les endroits propres à la pêche ſont plus communs, on en prend une grande quantité ; mais ce ne ſont pas ſeu-

lement des torſchs, ce ſont des poiſſons de toute eſpece. Les pêcheurs vendent ces poiſſons à ceux de leurs compatriotes qui habitent des cantons qui ne ſont pas propres à la pêche ; mais les torſchs n'ont jamais été la ſeule denrée marchande ; d'ailleurs les Iſlandois trouvent dans les lacs d'eau douce, qui ſont dans le pays, une ſi grande quantité de truites, qu'ils n'ont pas beſoin de torſchs ſéchés : ils ont plus de truites fraîches qu'ils n'en peuvent manger ; ils en font ſécher pour leur proviſion, & ce poiſſon ſéché eſt de meilleur goût que tout autre.

Pour prendre le torſch, les Pêcheurs garniſſent leur hameçon de dix à douze moules entieres, qui, dans ce pays, ſont les plus groſſes & les plus belles qu'on puiſſe voir. Ils ſe ſervent auſſi de vers noirs, gros comme le doigt & très-courts, qu'ils ramaſſent après que la marée eſt retirée : ils ſe ſervent encore d'entrailles d'oiſeaux, de morceaux de viande ; au reſte chacun pêche de ſon mieux & a la liberté de ſe ſervir de l'amorce qui lui paroît la meilleure.

On a fait accroire à M. Anderſon, que lorſque les poiſſons arrivent ſur les côtes d'Iſlande, ils ſont en ſi grande quantité, que la ſuperficie de la mer en eſt toute noire, & qu'ils mordent à un hameçon de fer ſans amorce. On voit effectivement quelquefois une multitude prodigieuſe de poiſſons, ſurtout lorſqu'ils ſont pourſuivis par les baleines & autres gros poiſſons ; mais alors les poiſſons ne mordent point à l'hameçon, qu'il ſoit garni d'une amorce

où non ; ce n'eſt qu'après avoir pris du repos, & lorſqu'ils ſont arrêtés ſur la vaſe ou ſur quelques bancs de ſable, qu'ils prennent l'appât. Quelquefois, quand ils ſont dans des endroits très-profonds, connus des Pêcheurs, ils mordent auſſi à l'hameçon ſans amorce, s'il eſt reluiſant & étamé ; cette maniere ne réuſſit que peu.

Selon M. Anderſon, le vrai tems de la pêche commence à la Chandeleur, & dure juſqu'au premier Mai, tems où il commence à faire plus chaud, & où l'on ne peut plus préparer le poiſſon pour le garder. Ceci ne peut s'entendre pour toute l'Iſle, & ne doit s'appliquer qu'aux contrées méridionales : les Iſlandois appellent ces tems *Verzeſt*. Une grande partie des habitans des contrées du Nord & de l'Orient du pays vient dans ce tems-là ſe raſſembler dans ces contrées méridionales, parce que l'on ne pêche pas chez eux dans cette ſaiſon. Beaucoup d'entr'eux y paſſent tout l'été pour pêcher, & ne s'en retournent que dans l'automne. Dans les contrées ſeptentrionales on agit tout autrement ; le tems de la pêche commence le douze Mai, dure juſqu'à la récolte du foin, parce que les glaces qui ſont pouſſées du Groenland empêchent de pêcher plutôt. La raiſon que donne cet Auteur de la ceſſation de la pêche, n'eſt pas juſte ; car après le douze Mai, qui eſt l'époque de la fin du *verzeſt*, au midi du pays, on prend la plus grande partie du poiſſon, & il ſeche auſſi bien que dans un autre tems. Lorſque, vers la fin du *verzeſt*, les Iſlandois n'ont encore pris que peu de poiſſon, ils

ne

ne perdent pas courage; ils reſtent dans l'attente d'une plus grande affluence, & ils ne prendroient point cette peine, s'ils ne croyoient pouvoir apprêter le poiſſon de maniere à le conſerver.

Ces Inſulaires pêchent tant que le tems le leur permet, & lorſqu'il y a du poiſſon, de jour & de nuit, dans la haute mer, comme dans les endroits peu profonds: les Pêcheurs vigilans ſaiſiſſent les occaſions favorables, ſans avoir égard ni aux tems ni aux lieux; d'ailleurs, depuis la mi-Avril, il n'y a pas aſſez de nuit pour qu'elle puiſſe les empêcher de pêcher où ils veulent, mais avant ce tems la pêche ſe fait ordinairement le jour; pour cela ils partent quelques heures avant le lever du ſoleil, & reviennent vers ſon coucher; cependant s'ils n'ont point une pleine charge, lorſque le poiſſon commence à mieux mordre, ou qu'il faſſe un beau tems, ils continuent leur pêche pendant toute la nuit.

En général le meilleur poiſſon ſe prend en haute mer, à quarante, cinquante, & même cent braſſes de profondeur; cependant lorſque le poiſſon ne fait que d'arriver près de la terre, celui que l'on prend au fond de l'eau a deux braſſes de profondeur, eſt auſſi bon & auſſi délicat que celui que l'on pêche dans des endroits plus profonds; mais quand il eſt reſté dans des endroits bas ou pleins de vaſe, il eſt moins bon que celui qui ſe tient en haute mer, ou dans des golfes profonds, parce qu'il n'y trouve pas une auſſi bonne nourriture, & qu'il y perd ſes qualités.

Le cabeliau que l'on prend dans le tems de la pêche, ſert aux Iſlandois à faire une ſorte de poiſſon ſec, que l'on appelle *Flakfiſch*. On le porte à Copenhague & à Gluikotad : c'eſt un poiſſon très-délicat, & tel qu'on n'en trouve point ailleurs. A l'Occident de ce pays il y a des habitans qui préparent de ce poiſſon, ils l'appellent *Hengefiſch*, du mot *Hengen*, qui veut dire ſuſpendre; parce que, pour le ſécher, on le ſuſpend dans des maiſons conſtruites à cet effet. Ces maiſons, qu'on appelle en Iſlande *Hialder*, ſont conſtruites avec des lattes, aſſez diſtantes l'une de l'autre pour que le vent & l'air puiſſent y circuler aiſément : elles ont un toit, afin que le poiſſon ne ſoit point expoſé à la pluie. Cette ſorte de poiſſon ſe fend ſur le dos, au lieu que le *Flakfiſch* s'ouvre ſur le ventre. On fait un trou au dos du premier, pour le paſſer dans une perche, que l'on ſuſpend dans le hialder pour le faire ſécher. Ce poiſſon ſe vend un peu plus cher que l'autre; mais on n'en fait pas à beaucoup près autant que de Flakfiſch, qui eſt le poiſſon de commerce, & dont on prépare toujours cent livres contre une de Hengefiſch.

Dès qu'une barque eſt arrivée à terre, le chef des Pêcheurs partage les poiſſons; chacun d'eux en a une quantité égale : ils leur coupent la tête ſur le champ & leur fendent le ventre du haut en bas. Comme le poiſſon commence toujours à ſe gâter à l'épine du dos, ils lui ôtent cette arête depuis la tête juſqu'à la troiſieme vertebre, au-deſſous du nombril. Quand les Pêcheurs ont fendu les poiſſons, & que

l'épine du dos eſt ôtée, ils les poſent deux à deux; de ſorte que les côtés de la chair ſont tournés l'un contre l'autre, & on l'étale le lendemain pour le faire ſécher; mais quand le tems n'eſt pas beau, on place les poiſſons l'un ſur l'autre en petits tas; de maniere que le côté de la chair ſe trouve en dehors: on appelle en Iſlande cette opération mettre en *kaſes*; c'eſt de là que le poiſſon qui reſte trop long-tems dans cet état, & qui vient à ſe gâter, eſt appellé par les Marchands *Gekeſeter-Fiſch*, (poiſſon kaſé.) Après ce premier arrangement, les hommes qui ont paſſé la journée à un travail ſi pénible, s'en retournent chez eux ſe repoſer & prendre des alimens.

Les têtes de poiſſon ſe font ſécher; on les vend dans le pays un aſſez bon prix: ce n'eſt point un mets déſagréable; beaucoup de perſonnes leur trouvent un meilleur goût qu'au corps même du poiſſon. Les arêtes que l'on a retirées des poiſſons ſervent à faire du feu dans quelques endroits où il y a une grande diſette de bois, comme ſur les extrémités des côtes: en d'autres endroits on en fait une nourriture agréable pour les vaches. On ramaſſe les foies de poiſſon dans un vaſe, que l'on met ſur le feu, & l'on en tire enſuite une grande quantité d'huile.

Voici la maniere dont les Iſlandois préparent le flakfiſch. Lorſque le poiſſon eſt fendu, qu'on lui a coupé la tête, ouvert le ventre, & arraché l'épine du dos, on l'applique l'un contre l'autre, ſi le tems eſt ſec: après cette opération on étale ce poiſ-

ſon ſur des pierres, dont on conſtruit ſur le rivage un mur étroit, haut d'environ une coudée, ou à défaut de pierres on l'étend ſur du ſable. C'eſt ce poiſſon qui réuſſit le mieux; il ne s'endommage pas en reſtant même trois ou quatre ſemaines en kaſes, pourvu que le tems ne ſoit pas trop humide, ni la gelée trop forte. Le poiſſon étalé n'eſt pas encore entierement préparé; il faut le retourner pluſieurs fois dans une journée, & c'eſt l'occupation des femmes. On tourne alternativement à l'air le côté de la chair & celui de la peau. Lorſque le tems eſt beau & qu'il regne un air ſec, le poiſſon peut être parfaitement ſéché au bout de quatorze jours; mais communément il faut plus de tems, parce qu'il ſurvient ſouvent un tems humide. Quand le poiſſon eſt bien ſec, on le met en tas ſur le mur, que l'on a conſtruit pour le faire ſécher, en obſervant que le côté de la peau ſoit toujours en dehors. Quelque tems qu'il faſſe, rien ne peut alors lui cauſer d'altération.

Lorſque les Iſlandois apportent leur poiſſon ſec dans les places de commerce, on en forme des tas auſſi élevés que les maiſons, & de la même façon que nous faiſons nos meules de foin: s'il pleut, on les couvre, pour qu'ils ne contractent aucune humidité; ce qui les feroit gâter après qu'ils ſeroient embarqués.

La Lange. La lange eſt une eſpece de *dorſch*, plus longue & plus mince que le cabeliau. Les Iſlandois font avec ce poiſſon d'auſſi bon flakfiſch & klipfiſch qu'avec le grand cabeliau.

Le poiſſon que les Iſlandois appellent *Iſe* eſt une eſpece de merlus : il eſt auſſi gros & auſſi grand que le cabeliau. Il eſt d'un très-bon goût, & les Iſlandois en font plus de conſommation que du dorſch. Merlus.

Le Witling, que les Iſlandois nomment *Liſe*, eſt plus grand & plus gras autour de l'Iſlande que par-tout ailleurs. Sa chair eſt d'un goût exquis : ce poiſſon reſſemble plus à l'égrefin qu'au cabeliau, par la couleur blanchâtre, dont il tire ſon nom. Comme on n'en prend pas une grande qnantité, on le mange frais en très-grande partie, & on n'en fait ſécher que fort peu. Eſpece de Merlan.

Le tiſling n'eſt autre choſe que le cabeliau ordinaire : ce nom, qui lui eſt donné par les Iſlandois, eſt un diminutif de torſch; ce poiſſon a des écailles extrêmement fines & inſenſibles, même entre les dents, lorſqu'il eſt cuit. Sa couleur eſt grisâtre & un peu dorée ; il eſt marqueté de quantité de taches brunes & noires. En été ſa couleur eſt plus claire : elle eſt plus foncée en hiver. Le Tiſling.

Le charbonnier eſt un poiſſon, que ces Inſulaires nomment *Ypſe* : il reſſemble beaucoup au cabeliau par ſa forme ; il eſt à peu près de la même grandeur : il eſt de fort bon goût, & peut ſe ſécher, quoiqu'inférieur au dorſch. Le Charbonnier.

M. Anderſon prétend que les plies & les ſoles ſont ſi graſſes en Iſlande, qu'elles rougiſſent & ſe gâtent en ſéchant ; ce qui oblige les Iſlandois de les conſommer chez eux, parce qu'elles ne peuvent être commercées. M. Horrebows aſſure qu'il en a fait ſécher, qu'il en a gardé pour l'hiver, Plies & Soles.

avec autant de facilité que d'autre poiſſon : il ajoute que ces poiſſons peuvent être tranſportés.

Le Flaitan. On prend une aſſez grande quantité de flaitans en Iſlande : il y en a qui ont trois aunes de longueur, même plus, & une largeur proportionnée ; ils peſent trois à quatre cent livres.

Steinbeiſſer. Le *Steinbeiſſer* eſt un poiſſon preſque auſſi grand que le dorſch : il a une peau de couleur brune, ſans écailles, la tête courte, une gueule aſſez grande, beaucoup de dents très-tranchantes, & preſque comme celles des chiens. Il eſt ſi ſujet à mordre que, quand on le prend, il faut avoir grande attention pour n'en être pas bleſſé. Il reſſemble aſſez à nos brochets d'eau douce ; ſa chair a fort bon goût, & les Iſlandois la mangent fraîche & ſéchée. Un autre poiſſon, qu'on appelle *Hlir*, & qui reſſemble aſſez à celui-ci, eſt auſſi fort bon à manger.

Le Hlir.

Gravemarc. Les Iſlandois prennent de tems en tems un poiſſon ſemblable au rothmagen : ils le nomment *Gravemarc*, (gris eſtomac,) parce qu'il eſt gris, où le rothmagen eſt rouge. Il eſt plus grand que ce dernier, & eſt fort bon à manger. Ces deux poiſſons ſont cependant réputés de la même eſpece. On croit que le rothmagen eſt le mâle, & le gravmagen ou gravemarc la femelle ; parce que dans le premier on trouve toujours des laitances, & dans le ſecond ce ſont les œufs.

Rockfiſch. Le Rockfiſch eſt en aſſez grande quantité, & fort beau : on en fait du klipfiſch ; alors les Iſlandois l'appellent du *Klip-Rocken*. Le tarif du pays prouve qu'il eſt

bon & d'un grand débit ; car ſon prix y eſt fixé à deux poiſſons : c'eſt le double de ce que vaut un grand dorſch.

Le Karva eſt un poiſſon de très-bon goût ; on le prend de tems en tems à l'hameçon : il paroît être de la même figure & du même goût que le poiſſon que les Danois appellent *Barſchen*. Le Karva.

Il y a près de l'Iſlande une grande quantité de toutes les eſpeces de baleines, qui ont chacune leur nom. M. Anderſon prétend, que la grande baleine du Groenland n'approche guere des côtes de l'Iſlande, à cauſe de ſa groſſeur énorme ; qu'elle ſe tient dans les abymes inacceſſibles du Spitzberg & ſous le pôle du Nord ; mais cette baleine eſt très-connue des Iſlandois ; ils en voyent ſouvent : comme elle a le dos uni, ſans nageoires, ils l'appellent *Sletbakur* ; c'eſt-à-dire, moindre dos. Le Sandhual n'eſt pas de la même eſpece : on trouve une grande quantité de ces deux eſpeces de baleines autour de l'Iſlande, ſouvent même dans les grands golfes ; principalement dans celui de Havalfiord, qui tire ſon nom des baleines ; dans celui de Haſnefiord, & dans pluſieurs autres à l'Occident du pays. On a vu juſqu'à dix ou douze baleines enſemble dans le Havalfiord, qui bouchoient le paſſage, de façon qu'on n'oſoit le tenter. Baleines.

Ces poiſſons viennent ordinairement dans le mois de Juillet, ou au commencement d'Août ; mais il en vient plus ſouvent & en plus grande quantité dans le golfe, à l'Occident du pays ; on peut

juger ſi les baleines qui viennent autour de l'Iſlande, & dans les grands golfes, ne ſont pas de la véritable eſpece ; puiſque les Iſlandois en prennent quelquefois qui ont cent à cent vingt aunes de longueur.

La maniere dont les Iſlandois pêchent la baleine eſt fort ſimple : un harponneur ſe met dans une barque, il approche de la baleine le plus qu'il lui eſt poſſible, lui lance ſon harpon, & s'éloigne promptement. Le harpon porte la marque de celui qui l'a lancé : ſi la baleine qui a été frappée vient échouer & périr ſur quelque côte, celui à qui eſt le harpon a, ſuivant la loi d'Iſlande, une certaine portion de la baleine, & le reſte appartient à celui ſur le fond duquel elle a échoué. Ce que dit M. Anderſon, à l'égard de cette pêche, eſt dénué de toute vraiſemblance. Les Iſlandois n'ont point d'autre maniere que celle-ci ; mais depuis peu ils ont reçu tous les uſtenſiles du harponnage néceſſaires à un homme qui ſait le métier : il eſt à préſumer qu'ils s'inſtruiront & qu'ils ſeront plus certains de réuſſir. La chair des baleines qui ont des dents n'eſt bonne à rien ; celle des autres ſe mange, & eſt d'un très-bon goût.

Marſouin. Springhval. L'Auteur cité confond le marſouin, que les Iſlandois appellent *Niſe*, avec le *Springhval*. Ces deux poiſſons ſont cependant bien différens par la grandeur : le ſpringhval a ſouvent neuf aunes de long ; le marſouin n'a jamais plus de neuf pieds. Il dit que le marſouin ſaute & bondit en pourſuivant les barques, & qu'il devient aveu-

gle tous les ans au commencement du mois de Juin ; tout cela ne peut convenir qu'au ſpringhval. Les Pêcheurs ont remarqué, que lorſque ce poiſſon bondit hors de l'eau, de longues paupieres qu'il a ſe rabattent ſur ſes yeux & le privent de la vue ; de façon qu'on peut aiſément éviter ſa pourſuite. Le marſouin ne pourſuit jamais les barques ; il ne fait que rouler & nager doucement : il eſt timide, craintif, on l'attrape ſans peine. Le ſpringhval au contraire eſt courageux, pourſuit les Pêcheurs, il bondit ſur l'eau, ſaute & nage avec tant d'agilité, qu'il eſt fort difficile à attraper.

Les Iſlandois appellent le veau-marin *Haakal*, qu'ils prononcent *Harkal*. Ils prennent une aſſez grande quantité de ce poiſſon avec des hameçons, attachés à une chaîne de fer de ſept à huit pieds de longueur, afin qu'il ne puiſſe couper la ligne. Sa chair a fort bon goût ; mais on a remarqué que, quand on en mangeoit ſouvent, étant fraîche & en trop grande quantité, il en provenoit des maladies graves, & qu'on en mouroit quelquefois ſubitement. Auſſi l'on en mange très-peu, & encore a-t-on la précaution avant, de le ſuſpendre une année entiere pour en faire dégoutter la graiſſe ; alors il a le goût du ſaumon ſec. Ce qu'il y a de remarquable dans ce poiſſon, c'eſt ſon foie, qui eſt d'une groſſeur énorme : ordinairement il fournit de l'huile pour emplir un tonneau de ſoixante-quatre pintes. Il y a même de ces grands veaux-marins qui ont le foie de neuf aunes de long, Veau-marin.

& ſi gros, qu'il peut produire cent trente pintes d'huile.

Eſpadon ou Epée de mer. L'Epée de mer ſe trouve autour de l'Iſlande, ainſi que les autres eſpeces de grands poiſſons. M. Anderſon prétend qu'il donne la chaſſe aux chiens-marins; que ces poiſſons le craignent beaucoup, & que pour lui échapper ils ſe réfugient ſur la côte parmi les Pêcheurs.

Chiens-marins. On trouve une grande quantité de chiens-marins autour de l'Iſlande; les habitans en tirent un avantage très-conſidérable. Ils diviſent ces poiſſons en trois ſortes; *Land-Sele*, chiens-marins de terre; *Oe-Sele*, chiens-marins d'Iſle; *Gronland-Sele*, chiens-marins de Groenland. La premiere ſorte eſt la plus petite & la plus commune: les poiſſons de cette eſpece ſont nommés *chiens-marins de terre*, parce qu'ils ſe tiennent preſque toujours près de la terre: ils vont auſſi dans les golfes & les petits bras de mer; ils y donnent la chaſſe aux ſaumons, aux truites, & aux autres poiſſons de bon goût. Les chiens-marins d'Iſles ſont les plus grands: on les nomme ainſi, parce qu'ils ſe tiennent dans les Iſles qui ſont de côté & d'autre, autour de la terre-ferme, & ſurtout dans les Iſles déſertes où ils ſont en repos. Le chien-marin du Groenland eſt grand comme celui des Iſles; mais on le regarde cependant comme une autre eſpece. Il arrive tous les ans au mois de Décembre; il ſe tient principalement ſur les côtes ſeptentrionales du pays, près du Norder-Syſſel, & du Oefiords-Syſſel: il y reſte juſqu'au mois de Mai, & s'en retourne. Ces chiens-marins du

Groenland peuvent être regardés comme une richeſſe pour l'Iſlande. Dans les golfes, où ils viennent en grande quantité, on arrange vingt ou trente filets, chacun long d'environ vingt braſſes; de maniere qu'ils forment pour ainſi dire un labyrinthe: de cette façon il échappe peu de ces poiſſons lorſqu'ils ſont engagés dans des détours, & les pêcheurs retirent, après l'eſpace d'un ou deux jours, depuis ſoixante juſqu'à deux cent chiens-marins. On eſtime chaque chien-marin la valeur de deux écus d'Empire, à cauſe de leur excellente graiſſe & de la belle peau qu'ils donnent. Dans le Oefiords-Syſſel les pêcheurs ne ſe ſervent pas de filets; ils ſont dans l'uſage de harponner le chien-marin, & le font avec avantage. Le harpon eſt attaché à une longue corde, &, à la diſtance de dix à vingt braſſes, le harponneur ne manque pas ſon coup. Ces chiens-marins du Groenland ont deux, quatre, & même juſqu'à ſix aunes de longueur. On prend quelquefois une grande quantité de chiens-marins des Iſles, ſurtout dans les Iſles non habitées. Comme ces animaux s'y croient en ſureté, une troupe d'Inſulaires vont s'y mettre à l'affût, &, dès que ces animaux ſont ſortis de la mer pour ſe coucher au ſoleil, ils les attaquent & les aſſomment avec des maſſues dont ils ſe ſont tous pourvus; en une ſeule fois ſeulement il arrive qu'ils en tuent une centaine. On prend auſſi des chiens-marins de terre de cette maniere; mais le nombre ne peut être comparé à la quantité de ceux qu'on prend du Groenland. Dans la partie méridionale de l'Iſle on a la coutume de

les tirer avec de longs fusils; mais généralement ils n'y paroissent qu'en petit nombre.

Le Saumon. Le saumon est très-commun en Islande: il vient dans les rivieres & les golfes où sont les truites. Le saumon nage contre les chutes d'eau; il s'élance contre elles à une hauteur incroyable: pour le prendre, les pêcheurs ont des caisses quarrées & construites comme des réservoirs à garder du poisson. On pose une de ces caisses au milieu du ruisseau qui se jette dans la mer, & auprès de son embouchure: de chaque côté on pratique une digue, qui s'étend assez loin, en embrassant toute la largeur du ruisseau, & en se rétrécissant insensiblement jusqu'à la caisse. Au côté de la caisse, qui est vers la mer, est une ouverture plus grande qu'il ne faut pour passer un gros saumon: le contour de cette ouverture est garni intérieurement de cerceaux fort serrés, & attachés sur une même ligne; de maniere qu'ils forment un cône qui se termine en pointe. Ces cerceaux, quoique fort serrés, sont si minces, qu'ils cedent au moindre effort qui vient de dehors; de maniere que le saumon, en présentant la tête, les écarte facilement; mais dès qu'il les a tous passé, leur propre élasticité les ramene tous sur l'ouverture; ainsi le poisson se trouve pris: il ne peut plus reprendre l'issue par laquelle il est entré; parce que les cerceaux étant garnis de longues baguettes, qui glissent légerement lorsqu'il entre, elles s'opposent à sa sortie en présentant toujours leurs extrémités réunies, qui ne laissent plus qu'un très-petit espace vuide. De cette maniere il peut entrer autant de saumons que la

caiſſe en peut contenir : celui qui obſerve la caiſſe vient prendre ſa proie toute vivante. On ſe ſert auſſi de filets pour prendre le ſaumon, & on en prend une quantité prodigieuſe.

Truites. En quelques lacs d'eau douce, fort grands, tels que ceux de Myvarne & de Tingvalle-Waſſer, qui ont ſix à ſept milles de circuit, on trouve, outre le ſaumon, beaucoup de truites. Ce nom générique comprend trois eſpeces de poiſſon, dont chacune a ſon nom particulier. Il y a une ſi grande quantité de ces excellens poiſſons dans le Myvarne, qu'on les y ſeche comme du ſlackfiſch, & ils ſont très-bons de cette maniere : on en ſale auſſi quelquefois. Dans beaucoup d'endroits les Iſlandois ont tant de ces poiſſons, qu'ils ſervent pendant toute l'année à leur ſubſiſtance.

Anguilles. Il y a auſſi des anguilles exquiſes dans ce pays ; mais les Iſlandois ont une averſion particuliere pour ce poiſſon : on ignore s'il y eſt en grande quantité.

Inſectes. Nul pays au monde n'eſt moins ſujet aux inſectes que l'Iſlande : il s'y trouve quelques petites araignées ; mais on n'y connoît ni moucherons piquans ni taons. Après l'araignée, le ſeul inſecte dont on ſoit incommodé, eſt une grande mouche, dont il y a une quantité infinie dans quelques endroits, ſurtout dans le Norder-Syſſel, le canton le plus froid du pays. Ces mouches ſe tiennent particulierement autour du lac Myvarne, qui porte ce nom à cauſe des mouches qui l'environnent. Dans cet endroit les hommes & le bétail ſont très-tourmentés par ces mouches. Les vo-

yageurs mettent assez ordinairement un crêpe sur leur visage pour se garantir de l'incommodité que causent ces animaux.

On voit encore une infinité de grosses mouches aux endroits où les pêcheurs étalent le poisson pour le faire sécher. On ne connoît aucune autre espece d'insecte dans le pays : quand le tems a été long-tems sec, & qu'il commence ensuite à pleuvoir, il arrive en Islande, comme partout ailleurs, qu'il sort de la terre une grande quantité de vers. Quand il pleut beaucoup, il en paroît une autre espece : ils sont verds, & ont presque la grandeur & la figure des vers à soie parvenus à la moitié de leur accroissement. Ils gâtent & consomment l'herbe ; mais cela n'est pas général : quand ils arrivent ils n'occupent communément qu'un certain canton. Les Islandois croient que ces vers tombent avec la pluie.

Souris. Il y a en Islande beaucoup de souris, & qui pullulent en si grande quantité, que malgré la chasse vigoureuse que leur donnent les chats, il en reste encore une multitude qui gâtent beaucoup de poissons & autres denrées. M. Anderson prétend à tort qu'elles y sont rares : que le froid pénétrant, & le défaut de nourriture leur ôtent les moyens de subsister dans la croûte mince de terre qui couvre les rochers, & qui, outre cela, est remplie de soufre. Ces raisons n'existent point.

§. XVIII.

Forêts, Minéraux, Végétaux, &c. de l'Islande.

Forêts. Une des principales choses qui man-

quent à l'Iſlande, c'eſt le bois; cependant cette diſette n'eſt pas auſſi grande que le fait préſumer M. Anderſon. » Dans cette » Iſle, dit-il, il n'y a point d'arbres, ſinon » dans ſa partie ſeptentrionale : un des prin- » cipaux commerçans m'a raconté, qu'il » avoit trouvé une forêt de bouleaux de » trois quarts de lieue, entre Hunſwick & » Olfioerd, qui ſont éloignés l'un de l'au- » tre d'environ ſix lieues. »

La forêt dont parle l'Auteur, ſe nomme *Fnioskadals-Wald*: elle a trois-quarts de mille dans l'endroit où elle eſt le plus épaiſſe; mais dans ce même canton tout eſt couvert de pareils arbres, & il y a peu de fermes ou métairies qui n'aient un petit bois. Il y a des arbres dont le tronc eſt plus gros que le bras; mais auſſi il y en a beaucoup qui n'ont pas cette groſſeur.

Il dit encore: « Un autre m'a rapporté, » que près du Couvent de Thingare il reſ- » toit un petit bois de bouleaux, &c. » Il n'y a point de forêt près de Thingoëre-Cloſter, qui eſt ſitué dans le Norder-Syſſel; mais il y a lieu de préſumer que celui qui a fait ce rapport à l'Auteur, a pris Thingare pour Thingoë. Le Norder-Syſſel eſt appellé *Tingoë*, du nom d'une Iſle où l'on rendoit anciennement la Juſtice, qui ſe dit *Ting*, & là ſe trouve effectivement une grande forêt, appellée *Aaskou*; il y en a encore beaucoup d'autres en différens endroits.

» Dans d'autres cantons, continue l'Auteur, » on ne voit qu'un petit nombre de » ſaules fort bas qui bordent les ruiſſeaux, » & quelques petits buiſſons, tels que des » ronces, des genevriers, & d'autres de

» cette eſpece, que les habitans ont grand » ſoin de couper pour en faire du charbon, » qui ſert aux maréchaux qui habitent dans » cette Iſle. »

Sans parler de pluſieurs petites forêts qui ſe trouvent en différens cantons, nous allons parler de deux qui ſont aſſez conſidérables : l'une eſt ſituée dans le Mule-Syſſel, vers l'Orient : elle eſt nommée *Allorm-Wald*. L'autre eſt ſituée dans le Borge-Fiords-Syſſel, qui eſt le quartier méridional du pays ; elle eſt appellée *Hunſefells-Wald*. Quoique ces forêts ſe trouvent dans différentes parties ou quartiers du pays, & qu'il y ait de côté & d'autre beaucoup de petits bois dans l'Iſlande, c'eſt cependant peu de choſe en comparaiſon de l'étendue du pays, & on peut dire en général que l'Iſlande manque d'arbres ; mais elle n'en manque pas, au point d'être réduite à une ſeule forêt, ainſi que le dit M. Anderſon.

Cette diſette de bois eſt réparée en différens endroits, par la grande quantité de très-bons bois que la mer amene tous les ans ſur les côtes, avec tant d'abondance, qu'on ne peut le conſumer en entier. Il en reſte toujours un tas, comme dans un chantier, à l'uſage ſeulement des habitans les plus à portée des côtes : il ſe trouve même beaucoup de ce bois qui pourrit, faute de bateaux, pour le tranſporter en d'autres endroits où la mer ne le jette point.

Arbres. En beaucoup d'endroits le terroir d'Iſlande eſt propre à toutes ſortes d'arbres : on pourroit y en cultiver ; mais la gran-

de difficulté, ſans doute, eſt de faire tranſporter du jeune plant dans cette Iſle. Les vaiſſeaux ne partent de Copenhague que dans le mois de Mai; les arbres ont déja pouſſé, quelques-uns même ſont en fleur, & la tranſplantation eſt preſque impraticable.

Légumes. Fruits. L'Iſlande peut produire toutes ſortes de légumes & de plantes potageres; elles peuvent y parvenir en maturité. Il y a des jardins où l'on voit beaucoup de perſil, de céleri, du thin, de la marjolaine, des choux, des racines, des navets, des petits pois, & en général de toutes les herbes en uſage pour la cuiſine. On y voit auſſi des groſeillers qui portent de très-bons fruits.

Plantes. Dans ce pays l'herbe eſt mêlée de quantité de plantes fort graſſes & odoriférantes: le cochléaria & l'oſeille y ſont très-communs. Outre ces ſimples il s'y en trouve une ſi grande quantité d'autres, qu'un Botaniſte pourroit s'y occuper, & même y trouver des plantes tout-à-fait inconnues. L'angélique y eſt d'une bonté & d'une hauteur extraordinaire, & en ſi grande abondance, qu'en beaucoup d'endroits les habitans en font leur nourriture. Le *Muſcus catharacticus Iſlandiæ* (*Fiallagras*, c'eſt-à dire, herbe de rocher) eſt un aliment fort ſain: cette plante eſt bonne, ſalutaire, & a d'excellentes propriétés. Les Iſlandois qui demeurent dans les contrées où elle croît, en ramaſſent de bonnes proviſions; ils en conſomment une partie & vendent l'autre. Ceux qui ſont éloignés y envoyent de tems en tems des gens avec des chevaux,

pour en rapporter le plus qu'ils peuvent. Comme la plupart ſont perſuadés qu'elle eſt auſſi bonne & auſſi nourriſſante que la farine de froment, ils en font leur nourriture. Cette plante eſt une ſorte de mouſſe qui croît ſur des rochers qui ne produiſent rien autre choſe. Il ſe trouve encore dans ce pays une autre plante, appellée *Fiorugras*; c'eſt une eſpece d'herbe marine que la mer jette ſur ſes bords : les habitans la ramaſſent lorſque la marée eſt baſſe; ils la donnent à manger au bétail.

Montagnes. On diſtingue les montagnes ſtériles de ce pays: les unes ſont de ſimples montagnes de rochers & de ſable; les autres ſont
Joekuls. des *Joekuls*, c'eſt-à-dire, des rochers énormes, qui, pendant toute l'année, ſont entierement couverts de glace & de neige. Ces Joekuls ne ſont cependant pas les plus hautes montagnes; quelques-uns ont ſi peu d'élévation, que pluſieurs autres montagnes les dominent entierement. En été ces dernieres ne ſont point couvertes de neige; cela vient ſans doute de la conſtitution intérieure du terrain. Toutes les montagnes ne ſont pas ſujettes aux éruptions, ce n'eſt que celles qui ſont ſtériles & les Joekuls qui ſont ſujettes à ces fâcheux événemens. Le Mont Hécla, le Koettegau & le Krafle, ſont des Joekuls ou Monts couverts de glaces: le Krafle, qui eſt ſitué dans le diſtrict du Nord, eſt le ſeul qui n'ait point été ſujet aux éruptions.

L'Hécla. Le Mont Hécla a toujours été compté parmi les Volcans les plus fameux de l'Univers à cauſe de ſes terribles éruptions. Il y a des gens qui ont cru que ce Mont avoit

une telle communication avec le Véfuve, que quand celui-ci vomiſſoit des flammes, l'Hécla s'embraſoit auſſi; actuellement il eſt un des moins terribles de l'Iſlande; car depuis pluſieurs années il s'eſt formé de nouveaux volcans qui ont fait de grands ravages. Ces nouveaux volcans ſont le Mont Krafle dans le canton du Nord; les montagnes de Koettegau & d'Oreiſe dans le canton de Skaftefield.

Depuis environ huit cent ans que l'Iſlande eſt habitée, l'Hécla n'a jetté des flammes que dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636 & 1693. Cette derniere année ſes flammes commencerent le 13 Février, & continuerent juſqu'au mois d'Août ſuivant. Les autres incendies de ce volcan n'ont auſſi duré que quelques mois : les ravages que ce volcan a fait dans le quatorzieme ſiecle ont été terribles ; enſuite ces incendies ont diminué peu-à-peu, & vraiſemblablement les matieres qui les entretenoient ayant pris leur iſſue par quelqu'autre montagne du pays, l'Hécla pourroit bien, avec le tems, ceſſer entierement de jetter du feu.

On n'apperçoit actuellement ſur l'Hécla, ni feu, ni exhalaiſons, ni fumée; l'on y trouve ſeulement de l'eau bouillante dans quelques petits creux. Ce volcan, pendant ſa derniere éruption, jetta ſur les pâturages qui l'avoiſinent, une grande quantité de cendres, de ſable & de pierre-ponce, qui alors ne laiſſerent pas de les endommager : mais ce mal s'eſt réparé de lui-même; le ſable & les cendres qui avoient été pouſſés dans les endroits bas, dans les marais,

les ont desséchés & rendus propres à produire des herbages ; en général tout le terrain, au milieu duquel se trouve l'Hécla, a été amélioré par ses éruptions : dans certains endroits les cendres l'ont fertilisé, dans d'autres il s'est formé une croûte de terre d'un ou deux pieds d'épaisseur pardessus les cendres, & les herbages y viennent en abondance ; actuellement on voit auprès de ce Mont des métairies, des maisons, & les habitans ne redoutent plus ce volcan, autrefois si dangereux.

En 1750, deux Etudians Islandois, qui voyageoient dans l'intention de faire des recherches sur l'Histoire Naturelle, ont parcouru cette montagne ; ils n'y ont trouvé que des pierres, du sable, des crevasses & des cavités pleines d'eau bouillante. Après l'avoir parcouru, marchant dans les cendres jusqu'aux genoux, ils en sont revenus sains & saufs. D'autres personnes qui ont aussi parcouru cette montagne l'ont trouvée telle que nous venons de la décrire.

L'Hécla est une montagne très-haute & une des plus grandes de l'Islande, mais non la plus élevée : le *Westre-Joekul* l'est davantage. L'Hécla est aussi un Joekul, c'est-à-dire, que son sommet est continuellement couverts de glaces & de neige, ce qui fait que personne n'a pu aller jusques-là.

Il se trouve en Islande très-peu de montagnes brûlées, en comparaison du nombre prodigieux de celles qui sont couvertes d'excellens pâturages, dont les bestiaux s'engraissent en très-peu de tems. Depuis que ce pays est habité, on n'a pas connu

vingt volcans, & il s'y trouve plusieurs milliers de montagnes qui n'ont point jetté de feu.

Dans la partie septentrionale de cette Isle on n'a pas vu de volcans depuis l'année 1726, que le Krafle s'est enflammé, & depuis 1728 on n'en a pas vu dans la partie orientale du canton de Skaftefield, si ce n'est qu'une montagne couverte de glace, nommée *Mont de Graise*, s'embraser. Les habitans de ce pays ont observé, que lorsqu'un Mont couvert de glace augmente en hauteur, c'est-à-dire, quand la glace & la neige montent si haut qu'elles bouchent l'ouverture des cavités par lesquelles il en étoit sorti des flammes, on doit alors s'attendre à des tremblemens de terre, qui sont immanquablement suivis par des éruptions de feu. C'est par cette raison qu'ils craignent à présent que les Joekelens, qui jettoient du feu en 1728, ne s'enflamment bientôt. La glace & la neige se sont accumulées par-dessus; elles ont probablement fermé les soupiraux des volcans.

Il y a très-peu d'endroits dans cette Isle où la terre soit brûlée par le soufre. On en a remarqué quelques-uns dans les cantons du Nord, dans les cantons de Guedbringe & d'Arnes; très-peu dans les cantons de Hnapedaes, Borgefiords & Senecfiednes, ainsi qu'au milieu des montagnes de rocher qui sont entre le pays du midi & celui du Nord. S'il paroît quelques emplacemens brûlés, que les habitans nomment *Hraux*, ils étoient déja dans cet état avant que l'Islande fût habitée par les Norvégiens; car les habitans n'ont aucune connoissance d'incendie de

terre depuis l'an 1000, ſi ce n'eſt de celui dont nous allons parler.

En l'année 1726 on reſſentit quelques tremblemens de terre dans le canton du Nord. A la ſuite de ces tremblemens une groſſe montagne, appellée *Krafle*, commença à vomir, avec un fracas épouvantable, de la fumée, du feu, des cendres & des pierres. Ce ſpectacle horrible effraya ceux qui habitoient aux environs, & deux voyageurs qui paſſoient préciſément auprès de cette montagne dans le moment de l'éruption, ſe trouverent dans le plus grand danger : les flammes dont ils étoient environnés, & celles qu'ils voyoient ſur leur tête, leur faiſoient craindre d'en être dévorés : cependant ils n'eſſûyerent aucun accident fâcheux. Comme le tems étoit fort calme, le terrain des environs ne fut point gâté par les cendres brûlantes, ni par les pierres enflammées que vomiſſoit ce volcan; tout ce qu'il jettoit tomboit ſur la montagne & autour de ſa baſe. Elle brûla pendant deux ou trois ans ſans faire aucun dommage & ſans qu'on reſſentit d'autres tremblemens de terre que ceux qui avoient annoncé l'éruption des premieres flammes.

Riviere de feu. En 1728 le feu de ce Mont ſe communiqua à des montagnes de ſoufre, ſituées près du volcan : elles brûlerent juſqu'à ce que les matieres minérales qui s'étoient fondues formaſſent une eſpece de ruiſſeau de feu qui coula vers le Sud. Les habitans, établis près du lac Myvarne, ſitué à trois lieues de diſtance de ces montagnes furent effrayés de voir une riviere de feu qui

s'approchoit de leur demeure. Au printems de l'année 1729 ils abandonnerent leurs habitations, revinrent au commencement de l'été, enleverent la charpente de l'Egliſe, celle de leurs maiſons, & les tranſporterent avec eux. Cette riviere de feu continua de couler pendant l'automne: elle ſuivit la pente du terrain; elle avança juſques dans les métairies qui aboutiſſoient au lac; près de là elle conſuma une ferme, appellée *Reikchild*, la moitié de ſes prairies; deux autres fermes, appellées *Grof* & *Fragrenes*, qui étoient ſituées vers les rives les plus baſſes du lac; elle enveloppa l'Egliſe, qui n'en fut point endommagée, parce que ce bâtiment ſe trouvoit ſitué ſur une petite éminence; enfin cette riviere de feu ſe jetta dans le Myvarne avec un bruit affreux, en formant un bouillonnement & un tourbillon écumant & horrible, tels que la rencontre de deux élémens ſi oppoſés doit néceſſairement les produire. Cette riviere de feu continua à couler juſqu'à l'année ſuivante qu'elle ceſſa, ſans doute par l'épuiſement des matieres qui l'avoient formée. Quelque tems après cette lave durcit; elle laiſſa ſur ſon paſſage des pierres calcinées, dont la couleur indiquoit les effets terribles de ces matieres ardentes. Les habitans écarterent ces pierres brûlées & rétablirent l'Egliſe. *Reikchild* fut auſſi rebâti; mais les deux autres métairies reſterent en ruine faute de prairies pour leur entretien. C'eſt-là tout le dommage que cet embraſement affreux occaſionna: il n'y périt aucune créature vi-

vante, & tout ce que M. Anderſon dit à cette occaſion eſt fabuleux.

Le lac Myvarne, dans lequel s'étoit jetté cette matiere enflammée, fut rempli d'une ſi prodigieuſe quantité de pierres brûlées que l'eau ſe trouva très-baſſe, où elle étoit auparavant très-profonde. Les poiſſons qui étoient en grande quantité, ſurtout les truites, ſe retirerent fort loin de cet endroit ou périrent. Cette riviere de feu nuiſit à la multiplication de ce poiſſon & le détruiſit preſqu'entierement; mais aujourd'hui il s'y en trouve auſſi abondamment qu'avant l'incendie.

La matiere qui forma cette riviere étoit comme une bouillie épaiſſe ou comme un métal fondu : c'étoit un compoſé de ſoufre, de mines de minéraux fondus, de pierres, &c. La lave partoit du haut des montagnes enflammées qui ſont remplies de ſoufre, & qu'on appelle en Iſlande *Brenne-Fteen*, c'eſt-à-dire, pierres enflammées : telle eſt la véritable relation de cet horrible accident, qui a duré plus de quatre années, après que le Mont Krafle a commencé de vomir du feu. Depuis cette époque on n'a plus apperçu en Iſlande ni volcan, ni aucune incendie de terre. M. Horrebows dit qu'il s'eſt entretenu pluſieurs fois ſur ce ſujet avec un homme d'eſprit & de conſidération en Iſlande, qui lui a aſſuré avoir été ſouvent près de cette riviere de feu & y avoir allumé ſa pipe. Le cours de cette riviere étoit lent, même ſi tranquille qu'il étoit très-facile d'en approcher ſans courir le moindre danger. On voit, par cette deſcription de l'embraſement

ment du Mont Krafle & du fleuve de feu, vomi par ce volcan, qu'il n'y a rien que de comparable à ce que l'on a vu du Mont Véſuve en 1750.

En l'année 1721 un Joekul ou montagne de glace, appellée *Koetlegau*, ſitué dans le diſtrict de Skaftefield, à cinq ou ſix lieues à l'Oueſt de la mer, & près de la baie de Portland, s'enflamma après pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. Cet incendie faiſant fondre des morceaux de glaces conſidérables, il ſe forma deux torrens impétueux qui porterent fort loin l'inondation & la terreur, entraînant juſqu'à la mer des quantités prodigieuſes de terre, de ſable & de pierres. Tout le terrain que ces eaux parcoururent fut entierement ruiné, dépouillé de la croûte ſupérieure, qui forme le ſol, & il ne reſta qu'un lit profond de ſable. Les morceaux prodigieux de glace, l'immenſe quantité de terre, de pierres & de ſable que cette inondation entraîna, comblerent la mer, au point, qu'à un demi-mille des côtes il s'en forma une petite montagne qui a diminué un peu avec le tems; mais qui cependant paroît encore actuellement au-deſſus de l'eau. Inondation.

Deux Voyageurs ſe trouvant près du Joekul embraſé, ſe réfugierent promptement ſur une montagne, appellée *Hver-Ey*, ſituée entre la mer & le Volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité ſi conſidérable de pierres, de ſable, de terre & de pâturages de cette montagne, que ces deux voyageurs, ſaiſis de frayeur, croyoient à chaque inſtant voir

entraîner la montagne entiere; cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré ſur le ſommet de cette montagne un jour & demi, ils traverſerent tout le terrain qui venoit d'être inondé. On peut juger combien cette inondation entraîna de matieres dans la mer, puiſqu'elles la firent remonter à douze milles ſur ſes bords.

La fumée & les cendres que lançoit chaque éruption de ce Joekul, obſcurcirent tellement l'air, que pendant une journée entiere on ne vit pas le ſoleil. Les cendres qui ſuivoient le cours du vent furent jettées à un éloignement incroyable: le foin qui étoit dans la campagne, l'herbe, & une partie du poiſſon qu'on avoit mis pour ſécher, en furent couverts.

Le feu ne donnoit pas toujours une flamme bien claire; il ne paroiſſoit d'abord que par bouffées violentes: peu de tems après on appercevoit une fumée épaiſſe, & l'on ſentoit une odeur très-forte; le feu étoit vraiſemblablement de tems à autre étouffé par la quantité de neige & de glace qui tomboit dans le gouffre; ainſi la fonte redoublant, elle occaſionnoit un redoublement de fumée & d'exhalaiſons.

Cette inondation n'a duré que trois jours; enſuite les montagnes ſe ſont trouvées praticables; cependant il y avoit une ſorte de danger, parce que, en bien des endroits il s'eſt trouvé du ſable qui cachoit la glace & la neige: les voyageurs y enfonçant ne s'en tiroient qu'avec beaucoup de peines.

Le Joekul Koetlegau n'eſt pas le ſeul

qui ait cauſé du ravage dans ce pays. En 1728 une autre Joekul, nommé *Daraiſe*, ſitué à l'Orient dans le diſtrict de Skafte-fiéld, s'enflamma entre la Saint Jean & la fête de la Viſitation: il brûla juſqu'au commencement d'Octobre ſuivant. L'inondation qu'il cauſa paſſa des montagnes entre deux métairies, appellées *Hoff* & *Sondſel*, ſituées à un mille de là, ſans leur toucher & ſans leur cauſer aucun dommage, quoiqu'elles ne ſoient éloignées l'une de l'autre que d'une lieue; enſuite elle s'étendit davantage dans les plaines; elle enveloppa deux maiſons, habitées par des gens qui ſoignoient le bétail. Ces malheureux furent contraints de ſe retirer ſur le toit de leurs chaumieres pour ſe garantir des eaux: ils furent ſauvés; mais les maiſons furent remplies d'eau: une grande partie du bétail étouffée, l'autre fut à moitié cuite.

Cette inondation vint comme la précédente du haut des montagnes de glaces: elle traverſa une grande partie du pays plat & ſe jetta dans la mer. Il paroît qu'elle n'a pas été auſſi conſidérable que celle du Joekul Koetlegau; cependant elle a cauſé plus de dommage: elle a ruiné tous les pâturages des endroits par où elle a paſſé, entraîné & fait périr la plus grande partie des beſtiaux, & l'autre n'avoit cauſé que peu de dommage. M. Anderſon a fait beaucoup de contes à l'occaſion de ces inondations: nous ne nous arrêterons point à en démontrer le ridicule.

Selon le même Auteur l'Iſlande eſt ſi remplie de ſoufre que l'on en trouve de groſſes maſſes en enlevant la croûte ſupé- Soufre.

rieure du ſol, ou tout au plus en fouillant à un demi-pied de profondeur, ſurtout dans les vallées marécageuſes. Il ajoute, que ce minéral tranſpire ſi abondamment ſur les rochers, qu'on peut en amaſſer tous les deux ou trois ans de très-groſſes proviſions en les raclant avec un inſtrument de fer.

Après une pareille deſcription qui ne croiroit que l'Iſlande n'eſt qu'une maſſe de ſoufre? Mais ſi cela étoit, comment le grand nombre de beſtiaux qui eſt dans ce pays pourroit-il s'y nourrir & s'y engraiſſer? On y trouve de l'herbe en abondance & d'excellens pâturages; cependant l'expérience apprend que l'herbe ne peut croître dans un terrain où l'on trouve le ſoufre à un pied de profondeur. On en voit l'exemple dans le diſtrict de *Kuſvig*, dans le Norder-Syſſel, & auprès de *Kruſvig*, qui ſont les deux endroits en Iſlande où il y ait du ſoufre; ces deux cantons ne produiſoient point d'herbes.

En aucun endroit on ne trouve ſur la ſurface de la terre du ſoufre que l'on puiſſe racler: les lieux où il s'en rencontre ſont ſecs & brûlans; il en exhale des vapeurs perceptibles: toujours le terrain qui renferme ce minéral eſt d'une mauvaiſe qualité, & ordinairement il eſt environné de ſources chaudes. Il y a toujours ſur le ſoufre une couche de terre ſtérile ou de limon & de ſable. Cette terre eſt de différentes couleurs, blanche, jaune, verte, rouge & bleue; en ôtant cette croûte de terre on trouve le ſoufre; on le leve avec des bêches & des pelles. Souvent il faut

que les ouvriers creuſent la terre juſqu'à trois pieds pour trouver de bon ſoufre ; mais ils ne creuſent pas au-delà de cette profondeur, ils y auroient trop chaud ; d'ailleurs ils peuvent en prendre dans d'autres endroits avec beaucoup moins de peines. Dans les lieux où le ſoufre eſt abondant, on peut en tirer dans l'eſpace d'une heure une quantité ſuffiſante pour charger quatre-vingt chevaux, dont chacun porte la charge de douze liſpfunds.

Les meilleures mines de ſoufre ſe reconnoiſſent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits : cette éminence eſt percée dans le milieu, & il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte & plus chaude qu'ailleurs : ce ſont ces endroits que l'on choiſit de préférence pour l'exploitation du ſoufre : lorſqu'on a enlevé la croûte de la terre à cette éminence on y trouve le ſoufre le plus compact, le meilleur, & en plus grande quantité qu'ailleurs ; il reſſemble preſque à du ſucre candi. A peu de diſtance de l'éminence, on trouve du ſoufre en petits morceaux ; il eſt tout détaché, & on le ramaſſe avec des pelles : celui qui ſe trouve dans l'éminence eſt dur, & il faut beaucoup de peine pour le détacher & le ramaſſer.

Le ſoufre qui ſe trouve tout détaché dans la terre, quoique bon, n'eſt point d'une auſſi bonne qualité que celui qui eſt inhérent au tuf. Les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour ; ils choiſiſſent les nuits, qui, en été ſont aſſez claires pour cette occupation. Ils ont ſoin d'attacher autour de leurs ſouliers un mor-

ceau de wadmel ou d'autres étoffes de laine de cette eſpece, autrement ils ſeroient très-expoſés à ſe brûler les pieds; car lorſqu'on tire le ſoufre, il eſt ſi chaud qu'on peut à peine le ſouffrir dans les mains; il ſe refroidit peu à peu. Dans l'endroit où l'on a tiré du ſoufre une année, l'on peut encore en tirer d'auſſi bon l'année ſuivante, & de même ſucceſſivement d'année en année: le ſoufre ſe reproduit & les mines ſont inépuiſables.

Depuis 1722 juſqu'en 1728, on a exporté une très-grande quantité de ſoufre, dont les Iſlandois ont tiré un bénéfice conſidérable; enſuite ce commerce a ceſſé par pluſieurs cauſes. Dans cette derniere époque, un vaiſſeau qui étoit chargé de ce minéral, échoua dans le Port: le ſoufre tomba à la mer, en chaſſa tellement le poiſſon, que l'on ne put y en prendre de long-tems; cependant cet accident n'a pas empêché les habitans de chercher du ſoufre pour en faire commerce: ils ſe ſont même livrés à ce travail avec tant d'ardeur, & ils ont porté une ſi grande quantité de ce minéral dans les villes marchandes, qu'à la fin on n'a plus voulu y en recevoir. Trois aſſociés qui avoient apporté cent livres de cette matiere, furent obligés de l'y abandonner ſans en recevoir aucun prix; ils perdirent leurs frais & leur peine. La même choſe arriva à beaucoup d'autres habitans; ainſi le ſoufre devenant inutile, puiſqu'il n'étoit plus un objet de commerce, les Iſlandois négligerent de le ramaſſer.

Le bitume & la tourbe. On trouve en Iſlande beaucoup de bi-

tume : les volcans qui ſont dans cette iſle en ſont la preuve. Cette matiere leur a plutôt ſervi d'aliment que la tourbe qui eſt noire, peſante & compacte. C'eſt dans la partie méridionale qu'on trouve la meilleure tourbe, particulierement à *Hanefiord.*

Dans les endroits où les habitans ont de cette tourbe, rarement ils brûlent autre choſe : ceux qui ſont trop éloignés des tourberies ſe chauffent avec des branchages & du bois de boſquet : il y a encore une autre eſpece de tourbe qui ſe tire du bord de la mer. Dès que la marée commence à deſcendre, les habitans vont en enlever ; ils ſe retirent quand ils la voient remonter : cette tourbe eſt auſſi bonne que celle de l'autre eſpece. Beaucoup d'habitans de la partie méridionale du pays uſent de cette tourbe du rivage de la mer, pour ménager l'autre eſpece qui eſt plus rare en ce canton que dans les autres, & pour n'être pas obligés d'aller trop loin en chercher.

M. Anderſon aſſure qu'il n'y a point de ſel en Iſlande : M. Horrebows dit qu'il y a tenu un morceau de ſel de rocher, & qu'il ſe trouve une grande quantité de ce ſel en pluſieurs endroits ; que les habitans qui ſont à portée ont attention de ramaſſer ce ſel pour en faire uſage ; mais il eſt certain auſſi qu'il doit y avoir des ſources ſalées ſur les côtes, & même dans le pays : tout le prouve. On voit par les anciennes fondations, des tems où l'Iſle étoit Catholique, que dans beaucoup d'endroits, & ſurtout dans la partie ſeptentrionale, on donnoit à de certaines égli- Sel.

ſes, & aux Prêtres, pour des meſſes de morts, des morceaux de ſel, & le droit ſeigneurial de faire du ſel; d'où il ſuit évidemment que dans ce tems-là il y avoit du ſel dans le pays, ou que l'on ſavoit en faire avec de l'eau de la mer; car enfin les Eccléſiaſtiques ne ſe ſeroient pas contentés d'un droit chimérique. Tout récemment deux Sous-Baillis ont eſſayé de faire du ſel avec l'eau de la mer; ils ont réuſſi; cependant ils ne ſavoient pas la maniere de s'y prendre, & ils manquoient des inſtrumens néceſſaires pour cette opération.

Métaux. On peut non-ſeulement conjecturer qu'il y a des métaux dans les montagnes de l'Iſlande: on a des preuves certaines qu'il y en a réellement. Les habitans ont trouvé entre des montagnes du métal qu'ils ont fondu; ils en ont fait des boutons & des cachets qui étoient de bon argent. Lorſqu'ils veulent ſouder des clefs, ils trouvent dans les montagnes une certaine matiere qu'ils appliquent à la barbe de la clef: ils l'enveloppent enſuite d'une pâte de glaiſe ou de limon; ils la mettent dans le feu, l'y laiſſent le tems convenable, & la barbe ſe trouve ſoudée, ſans qu'ils aient employé de cuivre. On y trouve des mines de cuivre, de fer & autres; il y a même des cantons où l'on trouve, à la ſurface de la terre, de gros morceaux de fer, de cuivre, & d'argent purs.

Ambre noir. Il y a en Iſlande deux ſortes de gayathes: l'une brûle comme une bougie; c'eſt une eſpece de poix terreſtre, aſſez dure, & d'un noir brillant; l'autre, que les habitans du pays appellent *Hrafntinna*, c'eſt-à-

dire, pierre à fuſil noire, ne brûle pas comme l'autre; elle eſt plus dure. Si on la briſe, elle ſe réduit en feuilles minces qui ſont un peu tranſparentes & aſſez ſemblables au verre; ce qui fait croire que cet ambre noir eſt une vitrification. La montagne de Kraffe, dans le Norder-Syſſel, fournit de ces pierres, parmi leſquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'un petit pâté & de la peſanteur de ſix liſpfunds.

Cryſtal. On trouve quelquefois du cryſtal dans les rochers d'Iſlande, & la propriété en eſt aſſez connue. Tous les objets que l'on regarde au travers de ce criſtal, ſe voient doubles: ce n'eſt pas un criſtal de l'eſpece ordinaire, c'eſt une ſorte de pierre ſpéculaire, *lapis ſpecularis*.

Eaux chaudes. M. Anderſon dit que « environ à un » demi-mille du Mont Hécla eſt ſitué un » lac d'eau douce toujours chaud, mais » plus encore en hiver, ſelon le rapport » des habitans de ce canton. Il a la pro» priété ſinguliere de s'enflammer de ſoi» même tous les ans, en trois différens » tems, & de donner chaque fois pen» dant quatorze jours des flammes très» claires; lorſqu'elles ſont éteintes, le lac » fume encore quelques jours après. » Mons, Marchand, qui s'étoit exprès » tranſporté vers ce lac pour examiner » ce phénomene particulier, n'a vu, à » la vérité, ni flammes, ni feu; mais » c'eſt qu'il étoit arrivé un jour trop » tard, & il n'a vu qu'une fumée très» épaiſſe. » C'eſt avec de pareilles certitudes que cet écrivain préſente preſque

tous les faits qui compoſent ſon hiſtoire d'Iſlande.

Autour de l'Hécla, & au pied de ce Mont, ſe trouvent quelques petites eaux qui ſont toujours chaudes, les unes plus, les autres moins. Il s'en éleve preſque toujours une vapeur, qui augmente & diminue ſelon les tems. L'expérience apprend, que lorſque ces eaux donnent une fumée épaiſſe, la pluie n'eſt pas éloignée; quand elles fument foiblement, c'eſt le préſage d'un tems ſec. Il y a dans cette Iſle des eaux infiniment plus chaudes que celles-ci, ſur leſquelles l'on n'a jamais vu ni feu, ni flammes: ces deux élémens ne peuvent exiſter enſemble.

Les eaux chaudes ſont aſſez communes en ce pays, l'on en trouve en plus de cent endroits; il ſe paſſe près de leurs ſources des phénomenes très-curieux.

M. Horrebows dit, qu'il a ſouvent viſité le terrain des environs de ces ſources chaudes, qu'il n'y a point trouvé la moindre trace de ſoufre, ſi ce n'eſt près des montagnes de Kruſevig, qui eſt préciſément le canton où l'on trouve le ſoufre dans ce pays, & il ajoute que la plupart de ces eaux n'ont point le goût minéral.

L'ouverture où l'eau bout n'eſt communément pas plus grande qu'une chaudiere de Braſſeur. Des endroits plus élevés donnent de l'eau froide, qui, paſſant ſur le terrain chaud, s'échauffe peu à peu, fume, & continue ainſi ſon cours. Le même Auteur a remarqué, que dans un tems fort ſec, le terrain étoit ſi chaud

qu'il n'y pouvoit reſter avec ſes ſouliers : la terre avoit une multitude d'ouvertures ou crevaſſes de la largeur du petit doigt, d'où ſortoit une chaleur plus forte que des autres endroits ; & lorſque l'eau couloit deſſus ce terrain, elle bouillonnoit plus fort qu'ailleurs. On appelle ces eaux *Huerer* en langue du pays : il y en a en Iſlande de trois ſortes ; quelques-unes ne ſont que médiocrement chaudes, d'autres bouillent avec une telle force, qu'elles lancent leurs eaux en l'air & forment un jet aſſez élevé. Ces dernieres eaux peuvent encore être ſubdiviſées en deux eſpeces ; les unes forment des jets ſans ordre & ſans avoir de tems fixe, les autres ceſſent en certain tems, & leurs jets ſont toujours dans un ordre périodique. De cette derniere eſpece eſt l'eau chaude, que l'on trouve dans le diſtrict d'Huſevig & dans le canton du Nord.

Près d'une métairie, appellée *Reykum* ; c'eſt le nom par lequel on déſigne toutes les fermes ou métairies du pays, qui ſont ſituées près des ſources chaudes, l'on trouve trois ſources chaudes, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toiſes : l'eau bouillonne en chacune alternativement ; de ſorte que lorſque la ſource qui eſt à un bout a jetté de l'eau, celle du milieu en jette de même, & enſuite celle qui ſe trouve à l'autre extrémité, ce qui continue toujours dans le même ordre & avec beaucoup de rapidité ; de maniere que chaque ſource jette de l'eau environ trois fois dans un quart-d'heure : ces trois ſources ſont ſituées dans une plaine ;

deux d'entr'elles jettent l'eau à travers des pierres, & n'ont par conſéquent qu'une ouverture très-irréguliere & peu apparente : l'élevation du jet peut être environ de dix-huit pouces. La troiſieme ſource a une ouverture ronde qui ſe trouve dans une roche fort dure ; de loin elle reſſemble aſſez à une cuve de Braſſeur. Lorſque cette ſource bouillonne, elle jette l'eau, comme on l'a dit, à la hauteur de 8 à 10 pieds, &, en retombant dans l'ouverture, elle s'enfonce d'environ trois pieds ; c'eſt dans cet inſtant qu'on peut s'approcher de cette ſource pour conſidérer un effet ſi ſingulier : il n'y a aucun danger quand on ſe retire à propos. Lorſqu'elle eſt près de jetter de l'eau, l'on eſt averti par trois bouillonnemens : le premier éleve l'eau à la moitié de la diſtance qui eſt entre la ſurface de l'eau & le bord de l'ouverture ; par le ſecond elle monte juſqu'au bord, & par le troiſieme elle s'éleve, ainſi que nous l'avons dit, à la hauteur de huit à dix pieds : pendant que cette eau retombe, les deux autres ſources jettent de l'eau ſucceſſivement.

Lorſque l'on met dans une bouteille de l'eau de la grande ſource, on la voit ſortir & s'élancer dehors deux ou trois fois dans le moment où la ſource elle-même jette de l'eau : après le ſecond ou le troiſieme bouillonnement elle devient tranquille & froide. Si l'on bouche la bouteille, après l'avoir remplie, elle éclate en morceaux, dès que la ſource jette de l'eau. Quand on jette quelque

choſe dans cette ſource, l'eau l'entraîne au fond, même des pierres; elle l'élance au-delà de l'ouverture, lorſqu'elle vient à bouillonner. On y en a jetté qui peſoient plus de deux cent; elles ont été de même rejettées ſur les bords par la force du bouillonnement. De l'eau que cette ſource a jettée en l'air il ſe forme un petit ruiſſeau, l'eau ſe refroidit dans ſon cours, & va ſe jetter dans une riviere qui eſt à peu de diſtance de la ſource.

Cette eau n'a que très-peu le goût minéral; elle eſt fort bonne à boire, quand elle eſt froide. Le terrain des environs produit de bons pâturages, excepté à huit ou dix pieds des trois ſources où le fond eſt très-pierreux.

Une ferme, près de laquelle ces ſources roulent leurs eaux encore tiedes, y fait abreuver ſon bétail, ſes vaches donnent plus de lait que celles des autres fermes. Cette qualité n'eſt pas ſeulement affectée à ces *Huerer*, mais encore à quelques autres, qui cependant n'ont pas cette régularité à jetter leurs eaux.

Ceux qui habitent près de ces ſources chaudes s'en ſervent fort utilement en différentes occaſions; ils y font cuire leurs alimens: ils mettent la viande dans une marmite remplie d'eau froide; ils la ſuſpendent dans la ſource, & la viande cuit aiſément. Les voyageurs ſuſpendent leur théïere dans ces ſources, le thé eſt fait en un inſtant.

M. Horrebows dit, qu'il a vu près de Krufevig, ſur le bord d'une de ces ſon-

taines un homme, qui paſſa preſque toute une journée à courber des cerceaux, ſans autre moyen que cette eau bouillante dans laquelle il faiſoit tremper ſes perches : quoiqu'elles euſſent l'épaiſſeur d'un doigt, elles acquéroient un tel degré de flexibilité, qu'il les tournoit à ſa volonté & ſans peine ; cependant il étoit obligé de s'éloigner de la ſource d'heure en heure, quelquefois même plutôt, pour reſpirer un autre air. Ce qui rendoit cette précaution néceſſaire, c'eſt que la ſource étant environnée de ſoufre, d'alun, de ſalpêtre, & de toute ſorte de terre colorée, exhaloit une odeur auſſi dangereuſe qu'infectée. Cet Auteur ajoute, qu'il a lui-même ramaſſé de ces différentes eſpeces de terres ; mais que l'infection de cette ſource étoit ſi violente qu'il ne put la ſupporter que très-peu de tems.

A l'avantage que les Iſlandois retirent de ces ſources, s'en joint encore un autre. Lorſque l'eau, à quelque diſtance de ſa ſource, eſt devenue tiede, ou lorſqu'il ſe trouve dans les environs de l'eau froide pour tempérer les ardeurs de la premiere, ils s'y baignent. Le même Auteur dit, qu'il a vu un bain agréable de cette eſpece, qui eſt l'ouvrage de la nature. Il reſſemble à une grande cuve d'une ſeule pierre ; le fond en eſt propre & uni ; tout le haut peut être couvert avec une tente. On peut donner à ce bain le degré de chaleur & de fraîcheur que l'on juge convenable : des canaux, les uns remplis d'eau froide, les autres d'eau ſi chaude, qu'on ne peut

y tenir le doigt, ſont les moyens que la nature ſemble avoir ménagés pour la commodité des baigneurs. Les eaux de ces canaux coulent dans le bain, & il eſt très-aiſé de les détourner quand on le veut; ce qui eſt très-commode pour nettoyer la cuve : alors on fait changer la direction de ces canaux : on ouvre un trou qui eſt en face d'un autre ruiſſeau ; on en fait entrer les eaux dans la cuve, on la nettoye, on rebouche ce trou, on redonne aux canaux leur direction ; ils rempliſſent dans un inſtant la cuve, & on en diſtribue l'eau à ſon gré.

A l'occaſion de ces eaux chaudes d'Iſlande, dont nous avons parlé à la fin du volume précédent, le bas-peuple de ce pays a fait une fable ſinguliere. Il raconte que dans les eaux les plus chaudes l'on trouve des oiſeaux noirs à long bec, aſſez ſemblables aux bécaſſes, qui diſparoiſſent, dès qu'on en approche ; ce qui fait qu'on n'a jamais pu les examiner. C'eſt une abſurdité groſſiere : comment ces oiſeaux pourroient-ils vivre & nager dans des eaux, aſſez chaudes pour cuire du bœuf en très-peu de tems ?

Ces eaux chaudes coulent dans des rivieres qui ſont remplies de la plupart des poiſſons qu'on trouve dans les rivieres ordinairement ; il y a beaucoup de grands & de petits ſaumons, des Truites, &c. d'où l'on doit conclure qu'il n'y a dans ces eaux chaudes aucune qualité ſulfureuſe ou minérale ; car le poiſſon ne peut vivre dans les eaux qui ont ces qualités. En général ces eaux chaudes ſont

très-bonnes à boire, & auſſi ſalutaires que celles des autres ſources ; cependant il s'en trouve en quelques endroits d'un très-mauvais goût & d'une odeur fort déſagréable.

Qualité de l'eau de mer. L'eau de la mer eſt plus ſalée autour de l'Iſlande, que par-tout ailleurs. Le ſel qu'en été la mer dépoſe ſur les rochers qu'elle baigne, & qu'on pourroit ramaſſer après la marée, en eſt une preuve. M. Anderſon dit, que la cauſe de cette ſalure vient de ce que la mer exhale beaucoup de vapeurs dans les fortes gelées, & qu'une partie conſidérable de l'eau non-ſalée de la ſurface s'amaſſe & ſe congele ſur les glaçons immenſes qui flottent dans ces mers ; ſans parler d'une grande quantité de ces mêmes eaux, qui ſe diſſipent continuellement à cauſe de leur légereté, par les vents ſecs & violents qui les emportent ; de ſorte qu'il n'eſt pas étonnant que l'eau qui reſte ſoit beaucoup plus ſalée.

Ce raiſonnement n'a pas de fondement : l'expérience a démontré que l'eau ne devient pas ſenſiblement plus ſalée, quand même une partie de cette eau ſe trouveroit condenſée par le froid ou diſſipée par les vents ; d'ailleurs c'eſt une vérité inconteſtable qu'il ne gele pas aſſez autour de l'Iſlande pour qu'il puiſſe ſe former une grande quantité de glaces autour des côtes. Le rivage eſt très-plat, & de niveau avec la ſurface de la mer : le flux & reflux y cauſent trop d'agitation pour que les eaux puiſſent ſe conſolider, & il n'y a que de petits détroits, de petites

baies, où il ſe trouve de la glace aſſez épaiſſe, parce que ces endroits ne ſont que très-peu ſujets au flux & reflux. Comme les petits golfes & détroits ſont plus communs dans la mer méridionale que dans celle du Nord, qui eſt très-découverte & expoſée aux vents; c'eſt dans cette contrée que ſe trouvent les glaces les plus épaiſſes. On aſſure que la mer n'a jamais été glacée dans ces parages, au point d'empêcher les barques de ſortir du Port & d'aller à la pêche. Si cet événement arrive dans les pays ſeptentrionaux de l'Iſle, il eſt cauſé par les glaçons flottans du Groenland, qui s'arrêtent quelquefois à pluſieurs lieues des côtes. Quand ils paroiſſent, on croiroit qu'un nouveau pays s'eſt élevé tout d'un coup du fond des eaux: ces maſſes glacées forment une étendue dont on n'apperçoit pas l'extrémité: on y remarque des montagnes, des vallées, des collines, des vallons, des rochers, des ours, des renards, des faucons, & autres animaux vivans. Ces glaces cauſent beaucoup de froid & de brouillards dans les contrées qu'elles avoiſinent: le froid ſe fait même ſentir dans le pays méridional; de ſorte que, quand le printems eſt froid au midi, on peut être certain que la glace flottante du Groenland eſt arrivée ſur les côtes ſeptentrionales.

Tremblemens de terre.

Ce pays eſt peu habité, dit M. Anderſon, » à cauſe des grands & terribles boul- » verſemens auxquels il eſt ſujet; car, » comme cette Iſle n'eſt formée que d'un » ſeul rocher, & que le terrain des vallées » eſt d'une ſtructure creuſe & caverneuſe,

» auſſi-bien que les montagnes ; ces cavités » renferment toutes ſortes de ſoufre, de » minéraux, & de matieres bitumineuſes, » & en très-grande quantité ; c'eſt ce qui » rend cette Iſle plus ſujette aux incendies » & aux tremblemens de terre qu'aucun » autre pays de l'Univers ; de ſorte que » très-ſouvent la nature ſemble y entrer en » convulſion ; d'où il naît des déſordres & » des tremblemens de terre particuliers & » très-conſidérables. »

Nous avons déja démontré la fauſſeté d'une partie de ce que dit M. Anderſon dans cet article : nous allons faire voir qu'il s'eſt également trompé, relativement aux tremblemens de terre.

Ce pays n'eſt creux qu'en très-peu d'endroits, où il y a eu anciennement quelqu'incendie de terre. On n'y rencontre des minéraux & autres matieres combuſtibles, que dans les deux cantons dont nous avons parlé plus haut. M. Horrebows, qui a paſſé deux ans en Iſlande, s'exprime ainſi : » Je » n'y ai pas éprouvé le moindre tremble- » ment de terre ; j'ai même appris par des » habitans qu'ils n'en avoient jamais eſſuyé ; » d'ailleurs il faut faire attention, que les » tremblemens qui s'y font ſentir quelque- » fois ſont peu ſenſibles, puiſqu'il eſt ar- » rivé pendant mon ſéjour dans l'Iſle, que » des perſonnes qui habitoient le même » endroit que moi, & dans le même tems, » ont prétendu en avoir reſſenti des ſe- » couſſes dont je n'ai pas ſeulement eu de » ſoupçon. »

Les tremblemens de terre ne ſe font pas reſſentir dans toute l'Iſlande : les cantons

de Rangervalle, d'Eſtones & de Guedbrindge, ſitués dans la partie méridionale, ſont, pour ainſi dire, les ſeuls ſujets à ces événemens; mais les parties ſeptentrionales n'en éprouvent preſque jamais. En général, il eſt très-rare que ces tremblemens, même les plus violens, ayent occaſionné des irruptions de feu, des inondations, & la perte d'un ſeul homme. Les habitans trouvent ſouvent des crevaſſes dans la terre, une fente dans un rocher; on en infere auſſitôt qu'elles ont été occaſionnées par des tremblemens de terre; mais il eſt conſtant que ces tremblemens ſont très-rares en Iſlande, & qu'ils n'entraînent pas les mêmes malheurs que ceux qui ſe font reſſentir en Italie, en Sicile & en Amérique.

Pour prouver la violence des ſecouſſes des tremblemens qui arrivent dans quelques endroits particuliers de ce pays, M. Anderſon rapporte un fait & s'exprime dans ces termes. » Il arriva, en l'année 1626, par » une ſecouſſe violente, qu'une montagne » aſſez haute s'écroula dans une nuit, près » de Skagenſtrand, dans le canton du Nord, » & qu'il s'éleva à ſa place un lac profond; » & au contraire un lac, ſitué à un mille » & demi de là, (que les habitans eſti- » moient être ſans fond) non ſeulement » fut deſſéché par cet événement, mais ſon » fond fut tellement élevé au deſſus du ſol » voiſin, que cette terre eſt à préſent plus » haute que les bords anciens du lac. »

D'un événement ſimple & naturel M. Anderſon en a fait une fable : voici le fait tel qu'il eſt.

En 1620, & non en 1626, comme le

dit l'Auteur, il arriva dans le canton de Honno-Vatus, où eſt ſitué Skagenſtrand, qu'une groſſe maſſe de rocher, apparemment minée par les torrens, fut emportée par ſa peſanteur, & ſe précipita avec un fracas terrible, mais ſans aucun tremblement de terre, dans une vallée étroite, couverte de belles prairies arroſées, ainſi qu'une métairie, ſituée aux environs, par un ruiſſeau fort agréable. Cette maſſe énorme de roche combla la vallée, renverſa la métairie, & forma une groſſe digue qui arrêta le ruiſſeau. L'eau du ruiſſeau n'ayant plus d'iſſue, forma un petit lac, où l'on voyoit auparavant une prairie; mais après que l'eau, accumulée par l'affluence continuelle de la ſource, fut parvenue à paſſer par-deſſus la maſſe du rocher, elle reprit ſon lit ordinaire: il eſt reſté à ſon niveau un lac, où il n'y avoit auparavant qu'un ruiſſeau.

La chute d'une maſſe ſi énorme ne pouvant arriver ſans une forte commotion dans tout le terrain voiſin, ceux qui habitoient la métairie, effrayés par le fracas horrible de la chute de ce fragment de rocher, ont pris pour un tremblement de terre ce qui n'étoit qu'un ébranlement particulier. Telle eſt la vérité de cet événement, qui a été la ſource de la fable que nous venons de réfuter.

Tonnerre. Il eſt rare qu'on voie des orages en Iſlande. En été il en arrive quelquefois dans la partie ſeptentrionale: dans les autres endroits, c'eſt le plus ſouvent en automne, mais très-rarement en hiver. Le tonnerre n'eſt pas fréquent dans ce

pays, ſi ce n'eſt à la mi-Juin que l'on entend quelques coups aſſez médiocres: on aſſure même que le tonnerre eſt beaucoup plus fort en Danemarck qu'en Iſlande: on voit rarement dans cette Iſle des feux folets, des flammes voltigeantes, des étoiles courantes, ou autres météores de cette nature; l'air y eſt en général trop pur & trop clair.

Aurore boréale.

Les habitans de ce pays croyent pouvoir pronoſtiquer le tems qu'il fera par l'aſpect de l'aurore boréale. Quand elle ſautille & qu'elle eſt colorée, ils concluent qu'il pourra ſurvenir du vent: quand elle eſt tranquille & claire, c'eſt le préſage d'un beau tems: quand l'arc reſte conſtamment pendant une ſoirée au midi, les habitans de la partie ſeptentrionale croyent qu'il s'en ſuivra un vent de midi. L'événement juſtifie rarement le ſuccès de ſes prédictions. L'aurore boréale n'a pas plus de propriétés & n'eſt point plus conſidérable en Iſlande qu'en Danemarck: les voyageurs peuvent en tirer quelqu'avantage; mais cette lueur ne ſuffiroit pas pour que l'on pût faire quelqu'ouvrage. Elle n'a pas de regle fixe pour ſe lever: tantôt elle paroît au Midi, tantôt au Nord: le plus ſouvent elle commence par un arc large & clair d'Orient en Occident, & reſte long-tems fixe dans cette ſituation: quelquefois elle ſautille dans toute l'étendue de la voûte céleſte, & darde tous ſes rayons vers le zénith; mais il eſt rare qu'elle forme des arcs clairs & diſtincts au Midi ou au Nord, comme cela arrive ordinairement en Da-

nemarck. L'aurore boréale ne regle point ſes viciſſitudes ſur l'accroiſſement & le décroiſſement des jours : elle ne paroît pas non plus auſſi-tôt après le coucher du ſoleil ; c'eſt ſouvent à huit, neuf & dix heures du ſoir : quelquefois elle dure une heure, quelquefois plus long-tems ; il arrive auſſi qu'elle éclaire toute la nuit, en recevant des accroiſſemens par gradation, & diminuant de même ; mais ce ſont des phénomenes qui ſont fort extraordinaires. L'aurore boréale ne paroît pas tous les jours, quoique le ciel ſoit ſerein, & on la voit quelquefois quand il eſt chargé. Dans l'été il y a beaucoup de ſoirées où elle paroît : il eſt vrai que ſa clarté eſt foible à cauſe de la lumiere du ſoleil, qui n'eſt que peu de tems ſous l'horiſon. Le Lecteur peut voir ſur cette matiere le traité de M. Mairan : il en donne une explication naturelle & bien raiſonnée.

Parélies. Si l'on croit en Iſlande, comme en Danemarck, que les parélies & doubles ſoleils annoncent des orages, le contraire arrive ſouvent. En 1750 on obſerva dans cette Iſle deux anneaux, colorés comme l'arc-en-ciel, entre leſquels étoit le ſoleil. Ce phénomene fut ſuivi d'une gelée modérée qui dura quinze jours, & d'un dégel tranquille. Au mois d'Avril de l'année 1751 on obſerva une autre parélie : il y avoit encore deux anneaux fort brillans avant midi ; un de ces anneaux qui précédoit le ſoleil, diſparut après midi ; alors il parut un autre anneau derriere le ſoleil : on eut enſuite un tems doux

& tranquille, tel qu'il avoit déja été quelque tems avant. Ces phénomenes paroiſſent en Iſlande plutôt au printems qu'en automne; mais en général ils y ſont très-rares.

Le flux & reflux de la mer y vient régulierement deux fois dans les vingt-quatre heures, & ſuit comme partout ailleurs les phaſes de la lune. La marée la plus forte arrive lors de la nouvelle & de la pleine lune, & ſur-tout au tems des Equinoxes. Les Iſlandois appellent ces époques *Springzeiten*, tems à ſauter, parce qu'alors l'eau ſaillit ou monte plus haut ſur la terre, & le flux & reflux eſt appellé *Flod Og Fiore*. S'il fait un peu de vent lors du reflux, il s'accroît à meſure que la marée monte, puis il ſemble tomber avec le flux; mais il ſe releve de nouveau, dès que la marée remonte: ſi au contraire le vent tombe avec la marée montante, le calme eſt ordinairement de longue durée; cependant il ſemble que c'eſt une regle dans ce pays que le vent, la pluie, la neige augmentent avec le flux. La mer n'y monte pas au-delà de douze à ſeize pieds. Flux & reflux.

ARTICLE VII.

La Laponie.

§. I.

Description de la Laponie.

Son étendue. Elle étoit inconnue aux anciens.

LA Laponie comprend un terrain fort étendu, borné au couchant par les montagnes de Norvege; au Nord, par la mer Glaciale; à l'Orient, par la mer Blanche, & au Midi, par le golfe de Bothnie. Ce pays a été inconnu aux Anciens; ils comprenoient sous le nom de Serisinie & de Biarmie, la Finlande & la Bothnie d'aujourd'hui. Ils regardoient ces contrées comme les plus septentrionales & ne croyoient pas qu'il y eût des terres au-delà. Hérodote, *Livre IV*, dit, que ces régions septentrionales ne sauroient être traversées, ni même apperçues, à cause de la prodigieuse quantité de plumes qui rempliſſent l'air & qui couvrent la terre; ce qu'il savoit des habitans même: mais il ajoute dans un autre endroit, qu'il est vraisemblable qu'ils ont pris pour des plumes de gros floccons de neige.

D'où lui vient ce nom.

Il n'y a qu'environ six siecles que Saxon le Grammairien donna à ce pays le nom de Laponie: *Laponia*; le mot *Lap* signifie en langue du pays un exilé. Les Lapons qui étoient sortis de la Finlande, se retirerent dans un canton plus au Nord, & c'est de là qu'il fut nommé *Lapland*; c'est-à-dire, *pays des Exilés*. Toute la Laponie

se

ſe diviſe communément en trois parties.

La plus conſidérable, qui commence au ſoixante-quatrieme degré, & finit au ſoixante-douzieme, appartient au Roi de Suede : Sa longueur eſt de deux cent lieues de France, ſur cent vingt ou cent trente de large. Sa diviſion.

La ſeconde partie, qui dépend du Danemarck, eſt compriſe dans la Province de Nordland, & les habitans s'appellent *Finn-Lapons* : elle peut avoir cent lieues d'étendue, ſur cinquante de large. C'eſt dans cette partie de la Laponie que ſe trouve *Warenger*, Port très-fréquenté par les Anglois & les Hollandois, qui viennent acheter les pelleteries que les Lapons y apportent.

La troiſieme partie de la Laponie, qui eſt ſujette au Czar, s'appelle *Laponie-Moſcovite* : elle a environ ſix cent weſtres de longueur, ſur quatre cent de largeur ; c'eſt-à-dire, environ cent ſoixante lieues de long ſur cent de large.

Nous ne préſenterons pas l'Hiſtoire particuliere de ces différentes parties de la Laponie ; nous donnerons une deſcription générale de tout le pays compris ſous ce nom, ainſi que de ſes habitans, en obſervant ſeulement les diverſes coutumes que peut produire la différence des dominations auxquelles ces peuples ſont ſujets, ou qui naiſſent des religions établies parmi eux.

La ſituation de la Laponie y rend l'hiver très-long & le froid exceſſif : pendant trois mois le ſoleil ne paroît point ſur cet horiſon ; cependant on s'apperçoit du lever & du coucher du ſoleil par un cré- Climat.

puſcule de peu de durée qui paroît le matin & le ſoir. Dans les longues nuits la lune, les aſtres, & la fréquente ſérénité du ciel, produiſent une telle clarté, qu'il eſt poſſible de ſe livrer à toutes ſortes de travaux, comme on le feroit en plein jour. On voyage, on vaque enfin pendant l'hiver aux affaires extérieures, comme dans un autre tems.

Montagnes. Tout ce pays eſt rempli de hautes montagnes, perpétuellement couvertes de neige. Les plus élevées ſont celles qui ſéparent la Laponie de la Norvege : on les appelle *Felices*.

Neige. Les vents qui regnent avec violence dans la Laponie, y amenent quelquefois une quantité ſi prodigieuſe de neige que, quand on en eſt ſurpris, on n'a point d'autre reſſource que de ſe coucher par terre en ſe couvrant de ſon manteau, & de laiſſer ainſi paſſer l'orage ; enſuite on continue ſa route. Dès le commencement de l'hiver on a ſoin de planter des baliſes ou des branches de ſapin qui marquent les chemins qui conduiſent aux lieux fréquentés ; ſans cette précaution ils ſeroient impraticables : quelquefois il fait des brouillards ſi épais, ſi obſcurs, que les voyageurs ne s'entrevoyant pas, ſe heurtent les uns contre les autres.

La rigueur du froid convertit tout en plaine ſolide : les ruiſſeaux, les rivieres, des lacs qui ont juſqu'à dix, vingt & trente lieues de tour, ſont gelés pendant huit mois de l'année. La neige qui vient enſuite à les couvrir forme une plaine d'une grande étendue, ſans aucune interruption, & d'une triſte uniformité.

La chaleur de l'été égale la violence du froid en hiver. Au mois de Juin les neiges & les glaces ont disparu : les oiseaux se font entendre ; l'herbe commence à poindre : la nature offre alors l'aspect riant d'une campagne verdoyante, arrosée par de belles rivieres, & coupées par des lacs. Pendant l'été le soleil éclaire continuellement, ou ne se cache que très-peu de tems. Sa force est si grande alors qu'un homme ne peut se tenir pieds nuds sur une pierre qui a été exposée aux rayons de cet astre ; c'est ce qui oblige les Lapons à marcher toujours chaussés en été. L'été.

La foudre & les orages sont assez communs dans cette saison, & font des ravages affreux. Tonnerre.

L'été & l'hiver ne sont point amenés par des saisons intermédiaires : on voit avec surprise des herbes & de petits arbres en feuilles dans des lieux, qui, quelques jours avant, n'étoient couverts que de glaces & de neige. Terroir.

Tout le pays est très-pierreux ou très-humide : la grande quantité de lacs, de rivieres & de ruisseaux qui l'arrosent, rend, en quelques endroits, le terrain si mou, qu'il s'affaisse sous les pieds, & qu'il fait craindre à chaque instant qu'il ne fonde tout-à-fait ; aussi n'y a-t-il que très-peu d'endroits labourables, si ce n'est dans la partie méridionale, aux environs de Pello & sur les bords du golfe de Bothnie, où l'on recueille de l'orge, du seigle, & un peu de houblon : les pâturages y sont très-communs & très-bons.

Au pied des montagnes, qui séparent la Forêts.

Laponie de la Norvege, il ſe trouve de grandes forêts très-claires & coupées par une quantité prodigieuſe de lacs & de marais.

Fleuves. Scheffer compte en Laponie ſix fleuves conſidérables qui donnent leurs noms à ſix Provinces ou Préfectures, ſous leſquelles eſt compriſe toute la Laponie Suédoiſe. Ces ſix Préfectures ſont en allant du Sud au Nord.

Agermanlande-Lap-Marck, où eſt Aoſala, qui eſt la ville ou plutôt l'habitation la plus conſidérable de ce diſtrict.

Toutes les Villes de la Laponie, à l'exception de celles qui forment des Ports de mer, ne méritent tout au plus que le nom de hameau. Ce n'eſt qu'un amas de dix à douze bâtimens, faits d'arbres & couverts d'écorce de bouleaux : les uns ſervent d'Egliſes, d'écoles; les autres à loger les Paſteurs & ceux attachés au ſervice de ces Egliſes. Quelquefois des Lapons, riches & ſincerement Chrétiens, viennent auſſi établir leur domicile près de ces bâtimens: voilà ce qui compoſe une ville en Laponie.

Uhma Lap-Marck, ſeconde Préfecture, où ſont Lickſala & Loisby.

Pithea, *Lap-Marck*, où ſont Arieplogs ou Ariernfuy, &c.

Lulea, *Lap-Marck*, où ſe trouve *Lulha*.

Tournea, *Lap-Marck*. Cette Préfecture eſt la plus conſidérable, & s'étend depuis le cercle polaire juſqu'à la mer.

Et *Kimi*, *Lap-Marck*.

Ces Gouvernemens généraux de la Laponie ſont encore diviſés en pluſieurs autres petits cantons.

Outre ces fleuves on y voit grand nombre de rivieres & de ruiſſeaux, beaucoup de lacs & de marais très-poiſſonneux; mais, comme le pays eſt fort inégal & montueux, il y a des cataractes impétueuſes qui apportent à la navigation des obſtacles, très-difficiles à ſurmonter en quelques endroits, & impraticables en d'autres.

La Laponie a auſſi des fontaines & des ſources d'eau très-bonnes & très-agréables en été. Près de Likſala il ſe trouve une ſource, dont les eaux diviſées forment trois ruiſſeaux: l'un coule vers l'Orient, le ſecond vers l'Occident, & le troiſieme vers le Septentrion: les Suédois ſe ſervent de ces eaux pour appaiſer la douleur des dents; elles ont la propriété ſinguliere de ne jamais geler, quoiqu'on en expoſe à l'air dans un vaſe. scheffer.

Le terroir de la Laponie n'eſt pas le même partout: la grande humidité dans des endroits, la quantité de pierres ou de ſable qui couvre le terrain, dans d'autres, y cauſent une ſtérilité inſurmontable. En été, ſur-tout dans les lieux voiſins de la Norvege, des vents impétueux enlevent de deſſus les félices de gros tourbillons de ſable, les répandent de côté & d'autre, & cauſent de grandes incommodités. Il arrive ſouvent que ces ſables, dépoſés ſur des montagnes de neiges, formées par les vents & recouvertes d'une croûte légere de glace, occaſionnent des erreurs très-dangereuſes pour les Voyageurs: la croûte de la glace ſe briſe, & on tombe juſqu'à la terre-ferme, ſans pouvoir être ſecouru.

Quoiqu'il ſe trouve en Laponie des vil-

les, telles que *Pithea*, *Lulla*, *Waranger*, *Vardhus*, *Kola*, nous n'en donnerons pas la deſcription, parce qu'elles ſont habitées par des Finnois, des Danois, ou des Ruſſes policés, & que nous nous bornons à donner ici l'Hiſtoire des Lapons qui n'habitent que des cabanes diſperſées.

§. II.

Les Lapons.

Leur origine. Les ſentimens ſont partagés ſur l'origine de ces peuples. Les uns les font deſcendre des Tartares, les autres des Finlandois; mais, en examinant les Lapons & les Tartares, on voit qu'ils ſe reſſemblent peu par les inclinations & les mœurs. Les uns ſont guerriers, hardis, toujours livrés à une vie active; les autres ſont lâches, timides, végétant continuellement dans une apathie ſans égale. Les langues de ces deux peuples n'ont pas plus de ſimilitude entr'elles; on ne remarque aucune analogie de l'une à l'autre.

Il n'en eſt pas de même des Lapons, comparés aux anciens Finlandois; les uns & les autres ſe reſſemblent ſi bien par les traits, l'eſprit & les inclinations, qu'on ne peut ſe diſpenſer de croire que ces derniers ſont la ſouche des autres. Le portrait que Tacite fait des Finlandois peut encore ſe rapporter aux Lapons d'aujourd'hui: tous les uſages que cet Auteur attribue aux premiers, ſont pour la plupart en pratique chez les Lapons, ſi ce n'eſt que la communication qu'ils ont eue avec d'autres peuples a introduit des coutumes nouvelles & inconnues à leurs ancêtres.

C'eſt vers le XIe. ſiecle qu'on peut fixer l'origine des Lapons. Quelques familles de Finlandois, voyant leur pays accablé de tributs, & dévaſté par les guerres qu'Eric IX y porta, pour ſoumettre les habitans & établir la religion Chrétienne, abandonnerent la Finlande & allerent s'établir à l'extrémité du golfe de Bothnie. Ils ſe répandirent inſenſiblement dans toutes les contrées ſeptentrionales juſqu'au bord de la mer; d'ailleurs le Roi, en établiſſant la religion chrétienne dans la Finlande, avoit ordonné, que tous ceux qui refuſeroient de l'embraſſer ſeroient bannis: c'eſt de là qu'eſt venu le mot de *Lap*, qui leur fut donné dans ce tems par les Finlandois qui reſterent dans le pays. Le mot *Lap* ou *Lapon* eſt encore une injure pour les Lapons, qui s'appellent entre eux *Sabmienladti.*

Les Lapons ſont très-petits; leur hauteur ne va gueres au-delà de quatre pieds & demi. M. de Maupertuis, dans la relation de ſon voyage, dit qu'il lui a paru, qu'en général, il y avoit la tête de différence entre nous & les Lapons: que les voyageurs ont exagéré la petiteſſe de ces peuples, mais qu'ils n'ont pu exagérer leur laideur: ils ont la tête groſſe, le viſage large & plat, le nez écraſé, les yeux bleus, petits, caves & chaſſieux, la bouche très-grande, les joues extrêmement élevées; le reſte du viſage fort étroit & une barbe peu épaiſſe qui leur pend ſur l'eſtomac. Tous leurs membres ſont proportionnés à la groſſeur de leurs corps: ils ont les jambes déliées, les pieds petits & les bras très-minces; les

Leur portrait.

cheveux durs, plats, & fort courts; la couleur de leurs cheveux, ainſi que de leur barbe, eſt noire : ils ont le corps maigre, courbé & dégoûtant, le teint pâle, baſané, & de couleur rougeâtre, ou de cuivre, ainſi que le corps. Les Lapons ſont auſſi forts qu'ils ſont laids.

Les Lapones, ſans être des beautés, ne ſont pas abſolument laides : elles ont, ſelon Scheffer, un coloris naturel, mêlé de blanc, qui produit un effet aſſez agréable; cependant Renard dit, que leurs traits different peu de ceux des hommes, & que, s'il s'en trouve quelques-unes de paſſables, ce ſont toujours des beautés Lapones; & il ajoute, que cette race lui ſemble faire admirablement la nuance entre l'homme & le ſinge.

Malgré le portrait que nous venons de donner de ces peuples, d'après Renard, Scheffer & M. de Maupertuis, on ne doit pas cependant en inférer qu'il puiſſe convenir généralement à toute la nation. Les uns & les autres paroiſſent avoir conclu du particulier au général : la Motraye, qui a voyagé dans preſque toutes les Préfectures de la Laponie, viſita un grand nombre de familles, & rapporte, qu'il a vu de très-beaux hommes, & encore plus de jolies femmes, bien faites, gaies, vives, enjouées, ayant une belle peau & des yeux fort vifs; on peut même conclure qu'il en a trouvé plus de jolies que de laides.

Habillemens des Lapons. Les habillemens des Lapons varient ſuivant les ſaiſons & leurs facultés. Ils ont pour habit d'hiver une ſorte de robe, faite comme un ſac, & des culottes fort étroites

qui tombent juſques ſur leurs talons. Ces vêtemens ſont de peaux de rennes : le poil eſt en dedans: la caſaque ne deſcend qu'aux genoux ; elle eſt retrouſſée ſur les hanches & y eſt ſoutenue par une ceinture de cuir, ornée de petits boutons : les pauvres les ont en étain, les riches en argent. A cette ceinture tient un couteau dans ſa gaîne, une bourſe un peu plus longue que large, un petit ſac de cuir & un étui à ſerrer des aiguilles & du fil : la gaîne du couteau eſt de cuir de renne tanné, couſue avec des fils d'étain & brodée de pareil fil. La bourſe eſt d'un cuir crud, avec le poil, couverte d'une étoffe rouge auſſi brodée en étain. Ils portent dans cette bourſe une pierre à fuſil, qui eſt ordinairement un morceau de criſtal, un petit lingot d'acier, & du ſoufre pour allumer du feu aux endroits où ils ſe trouvent : cette bourſe renferme auſſi leur tabac & les autres choſes de peu de conſéquence. Le petit ſac eſt orné comme la bourſe & taillé en forme de poire; c'eſt où ils conſervent leur argent & ce qu'ils ont de plus précieux : leur étui à aiguilles eſt d'une forme ſinguliere; il eſt compoſé d'un morceau d'étoffe de figure triangulaire, long, & tronqué par la pointe : ils le renforcent d'une petite peau, dont ils le doublent, & y placent leurs aiguilles. Pour ſerrer cette étoffe ils ont un étui de même figure, mais plus épais & plus fort, couvert de drap rouge & d'une autre couleur, brodé avec des filets d'étain. La pelotte aux aiguilles ſe met dans cet étui, qui repréſente aſſez bien le corps d'un ſoufflet, dont les deux extrémités ſont ouvertes

dans toute leur largeur ; c'eſt par la plus grande ouverture qu'on introduit la pelotte, qui ſe trouve arrêtée à l'autre orifice. Au travers de ce dernier paſſe une petite courroie qui tient la pelote ſuſpendue à la ceinture ; c'eſt ſur cette courroie que l'on fait gliſſer l'étui pour l'ôter & le remettre. Nous voyons en France de ces étuis que l'on nomme *cabriolets* ou *ſoufflets*.

Outre toutes ces choſes ils pendent encore à leur ceinture de petites chaînes de laiton & un grand nombre d'anneaux de même métal. Leur tête eſt couverte d'un bonnet rond, reſſemblant aux nôtres : il eſt ordinairement d'une étoffe rouge : quelques-uns en ont de poils de renards blancs, filés & travaillés à peu près comme les bas d'eſtame. Ceux qui ont le moyen, y font une bordure de peau de martre ou de renard. A la chaſſe & en voyage ils ont des bonnets d'une autre eſpece : ils deſcendent juſques ſur les épaules, & leur enveloppent le cou & la tête ; de maniere qu'il ne leur reſte par devant qu'une ouverture aſſez étroite par où ils peuvent voir. Ils portent des bottes & des mitaines de peaux de rennes avec le poil.

La forme de leurs habits d'été eſt la même que ceux d'hiver ; mais la matiere eſt différente ; ils ſont d'étoffe fort groſſiere, faite de laine crue & non teinte ; ceux des gens riches ſont d'étoffe plus fine & de toutes couleurs ; très-ſouvent rouges, jamais noirs ; car ils n'aiment pas cette couleur.

Leurs bonnets d'été ſont faits de la peau du *Loom*, avec toutes ſes plumes. Ils arran-

gent si adroitement tout l'oiseau, que sans retrancher, ni la tête, ni les ailes, ils s'en font une coiffure qui a très-bonne grace. Les souliers qu'ils portent dans cette saison sont de peau de rennes, comme ceux d'hiver; chacun fait sa chaussure & n'y met pas beaucoup de façon. Ces souliers ont une pointe relevée en devant: pour les assujettir aux pieds, ils les lient avec une courroie qui fait trois ou quatre tours au bas de la jambe, ce qui ressemble à des brodequins fort grossiers. Quelquefois ils les garnissent par-dessus d'étoffe rouge ou d'autre couleur, &, afin que le poil qui est en dehors ne rende pas le soulier trop glissant par-dessous, ils ont la précaution de faire la semelle de deux morceaux, dont le poil est dans un sens contraire; si cette chaussure est trop large, ils la garnissent d'une mousse fine, dont nous parlerons ci-après.

Habits des Laponcs.

Les habillemens des femmes consistent, pendant l'été, en une robe d'étoffe, plissée par devant, & qui descend jusqu'aux talons: elles portent une ceinture plus large que celle des hommes & plus élégamment décorée; elle est enrichie de petites lames d'argent ou d'étain, découpées en fleurs, en étoiles, en petits oiseaux, & placées si près les unes des autres, que cette ceinture semble être une broderie massive d'argent ou d'étain: elles attachent à cette ceinture plusieurs chaînes de laiton; l'une porte le couteau & sa gaine, l'autre sa bourse; une autre l'étui à aiguilles, & quantité d'anneaux de laiton. Le poids de tous ces ornemens est quelquefois si considérable, qu'il va souvent au-delà

de vingt livres ; elles ne les tiennent pas ſuſpendus à leurs côtés, comme les Françoiſes portent la montre ; mais, préciſément devant elles ; de ſorte que tout cet attirail balance ſans ceſſe quand elles marchent, & produit un cliquetis qui leur plaît beaucoup ; elles ſont même perſuadées que cela contribue à relever leur bonne mine & à donner de l'éclat à leur parure. Pour ſe couvrir le ſein, elles ont une eſpece de *reſpectueuſe* ou *palatine* d'étoffe rouge, appellée *Kraka*, toute garnie de petits boutons, fort près les uns des autres, avec de petites lames d'argent ou de cuivre, mobiles & pendantes. Le devant de la robe qui couvre la poitrine eſt auſſi orné de trois rangs de ces petits boutons : leur coiffure eſt toute ſimple ; une eſpece de calotte rouge, plate par-deſſus, & ronde par les côtés, leur couvre la tête juſqu'aux oreilles, & cache leurs cheveux, qu'elles ont ſoin de retrouſſer ; cet uſage n'eſt pas pratiqué par les Lapones Moſcovites ; elles treſſent leurs cheveux & les laiſſent flotter négligemment ſur leurs épaules.

Les jours où les Lapones veulent paroître brillantes, tels que ceux des fêtes, des noces, des foires, ces coiffures ſont ornées de galons de fil de lin : elles ont des bas ſans pieds qui leur couvrent les jambes & les cuiſſes ; des ſouliers faits comme ceux des hommes ; c'eſt toute leur chauſſure.

En hiver leurs habits ſont preſque ſemblables à ceux des hommes. Une robe de peau de renne avec le poil, des calottes & des bottes pareilles, de grands bonnets qui leur enveloppent la tête & le cou ;

compoſent tout tout leur accoûtrement.

Outre ces différens habillemens il en eſt encore un, commun aux deux ſexes, particulierement dans l'été, & dans des circonſtances extraordinaires de pêche, de chaſſe, ou de changement de demeure. Il eſt fait de cuir ſans poil; la culotte & les bas ſont tout d'une piece. Cet habillement ſert à les garantir de la piqure des mouches.

Caractere des Lapons.

En général tous les Lapons ſont ſuperſtitieux, lâches & craintifs. Dès qu'ils voyent quelques navires qui approchent de leurs côtes, ou qu'ils apperçoivent un étranger, ou même ſes traces, ils s'enfuient.

Quoique les autres pays, ſujets du Roi de Suede, & voiſins de la Laponie, fourniſſent des troupes à ce Souverain, jamais la Laponie n'a fourni un ſoldat. Ce fut en vain que Guſtave Adolphe eſſaya d'avoir dans ſon armée un régiment de Lapons: outre leur poltronnerie exceſſive, ils ne peuvent vivre hors de leur patrie; dès qu'ils s'en éloignent, ils tombent malades & meurent, s'ils n'y reviennent bientôt: il ſemble que l'air rigoureux de leur pays eſt le ſeul qui leur ſoit propre, & que tout autre plus doux leur eſt abſolument contraire. Stenon, Prince de Suede, envoya en préſent à Frédéric, Duc de Holſtein, un Lapon & une Lapone, nouvellement mariés, avec ſix rennes. L'homme & la femme moururent peu de tems après leur arrivée dans le Holſtein, & leurs rennes ne leur ſurvécurent que peu de jours.

A la plus grande lâcheté ces peuples joignent une défiance & une perfidie ſans éga-

les : ils mettent tout en œuvre pour perdre leur ennemi ; la magie, ſurtout, leur paroît propre à ſervir leur reſſentiment ; ils ne manquent pas de faire jouer ſecrétement les reſſorts de cet art, qu'ils croyent les plus sûrs, pour ſe défaire, ſans qu'il y paroiſſe, de ceux à qui ils en veulent.

Ils ſont entêtés, violens, menteurs, fourbes, dédaigneux & mélancoliques : il eſt très-difficile de les appaiſer, quand ils ſont une fois en colere. Les femmes ſurtout pouſſent l'emportement juſqu'à l'excès ; elles s'élancent avec fureur ſur l'objet de leur colere, l'outragent, le frappent tant qu'elles ont de force ; enfin, quand elles ſont irritées, elles ſe ménagent ſi peu, que les loix de la pudeur & de l'honnêteté ſont violées de la maniere la plus indécente.

Cette Nation paroît en général débauchée & luxurieuſe. Le ſéjour habituel que font enſemble les filles & les garçons, rend le libertinage très-commun, & la ſtérilité des Lapones ſert à entretenir & augmenter leur commerce criminel.

La pareſſe eſt auſſi parmi les Lapons un vice très-commun & preſque indeſtructible ; il n'y a que la faim ou la néceſſité qui puiſſe les faire ſortir de leur cabane pour aller à la chaſſe & à la pêche. Le deſir de ſe procurer de l'eau-de-vie, eſt un moyen propre à les exciter au travail : dans l'ivreſſe les hommes ſont très-dangereux ; ils ſe plaiſent à vexer les autres Nations par des ſarcaſmes inſolens & des injures piquantes ; rien ne les effraye : une brutalité intrépide, une valeur féroce, remplacent alors leur lâcheté naturelle. On les voit ſe

quereller & s'élancer les uns ſur les autres, comme des dogues ; car la fureur du vainqueur ne ſe borne pas à bleſſer au haſard ſon adverſaire. Lorſque les fumées de l'eau-de-vie ſont diſſipées, ce ne ſont plus que des hommes timides, des lâches, que la vue d'un étranger trouble & fait enfuir.

Si les Lapons ont des vices, ils ont auſſi des qualités eſtimables : le vol leur eſt en horreur ; chacun y jouit paiſiblement de ſon bien, ſans craindre qu'un autre le lui enleve : les Marchands couvrent ſimplement leurs marchandiſes pour les garantir de la neige, & les laiſſent ainſi au milieu des bois, ſans ſe mettre en peine des événemens.

La charité eſt principalement la vertu de ces peuples ; leur zele à aſſiſter les miſérables ne ſe borne pas à des vagues promeſſes ; celui qui demande d'être aſſiſté n'eſſuie jamais de refus, & il arrive ſouvent qu'un riche loge & nourrit pluſieurs pauvres de ſa Nation pendant un an, ou plus long-tems encore.

L'hoſpitalité ne leur eſt pas moins connue que la charité ; ils la pratiquent très-ſcrupuleuſement ; leur bienfaiſance s'étend juſqu'aux étrangers & aux voyageurs : ils les reçoivent avec une cordialité & des témoignages de bonne volonté qu'on ne peut ſe diſpenſer d'admirer : les vivres, les rafraîchiſſemens qui leur ſont néceſſaires, ſont fournis avec autant de ſoin que s'ils les payoient.

Rien ne coûte moins aux Lapons qu'un ſerment ; lorſqu'ils veulent affirmer quelque choſe, les imprécations les plus for-

tes ne ſont pas ménagées. Si un Lapon jure, il ſe déshabille tout nud; il ſe donne lui-même; ſa femme, ſes enfans & ſes rennes, à tous les diables, ſi ce qu'il dit n'eſt pas vrai.

Ils ſont naturellement mélancoliques; & ſujets à faire des rêves très-fâcheux: ils s'imaginent que des génies leur découvrent quantité de choſes ſecrettes pendant le ſommeil. On les voit ſouvent couchés par terre & endormis, chanter à pleine voix; quelquefois ils pleurent ou crient d'une maniere ſi ſinguliere, que l'on croiroit entendre heurler des loups.

Maladies des Lapons. Les Lapons ne connoiſſent que peu de maux; la médecine & la chirurgie ſont ignorées chez eux. Les maladies épidémiques, l'air contagieux, les fievres peſtilentielles, perdent bientôt leur malignité dans un climat auſſi froid. La peſte y fut portée par le moyen de quelques bottes de chanvre qui venoient d'un endroit déſolé par ce fléau; mais ce mal n'attaqua que les femmes qui avoient manié & filé ce chanvre. Scheffer.

On peut juger du petit nombre de maladies auxquelles les Lapons ſont ſujets, par le peu de variété des remedes dont ils font uſage: trois ou quatre eſpeces compoſent toute leur pharmacie. Rien de moins compliqué, rien de plus aiſé que la façon d'adminiſtrer ces remedes: la nature ſemble ſe complaire à favoriſer la ſimplicité de ces médicamens; rarement un Lapon eſt long-tems malade. Contre tous les maux internes ils uſent d'une tiſane, faite d'une certaine mouſſe, qu'ils appellent *Jerth*; ſi

cette mouſſe leur manque, ils y ſuppléent par la racine de l'angélique pierreuſe qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante; qu'ils font cuire dans du lait de rennes : cette décoction eſt pour eux la médecine la plus ſalutaire.

Quand ils ont de la douleur en quelque partie du corps, mal aux dents, la colique, ou quand ils ſont attaqués de pleuréſie, ils ramaſſent de cette pouſſiere qui ſe trouve entre les fentes des vieux troncs de bouleaux; ils en forment une petite boule de la groſſeur d'un demi-pouce; ils l'appliquent ſur la partie affligée, & mettent le feu à cette petite boule. Peu-à-peu ce feu gagne la peau, la brûle, ainſi que les nerfs : d'abord la douleur eſt très-violente; elle diminue, enſuite ce n'eſt plus qu'un léger chatouillement. Ce veſſicatoire ardent ne s'ôte point, on le laiſſe entierement conſumer; on attend qu'il tombe de lui-même. L'ulcere que laiſſe la brûlure ſe referme de lui-même en très-peu de tems, & le mal eſt guéri radicalement. On voit ſouvent au viſage, au front, & aux mâchoires des Lapons, de grandes cicatrices qui viennent de l'uſage de ces remedes corroſifs.

Pour les bleſſures, les plaies, ils n'ont point d'autres vulnéraires que la réſine que diſtillent les ſapins : ils en font des emplâtres qu'ils appliquent ſur le mal. Le fromage de rennes leur tient lieu d'onguent divin, de panacée; ils l'emploient à tous leurs maux : lorſque le froid leur a gelé quelque membre, ils étendent ſur la partie affectée des tranches de fromage,

& ils ſont bientôt ſoulagés. Ces peuples ont encore une autre maniere d'employer ce fromage au ſoulagement de leurs maux : ils le percent d'un fer rouge : la chaleur en diſſout les parties onctueuſes & fait diſtiller une eſpece d'huile dont ils ſe frottent, ou qu'ils avalent, ſuivant la nature du mal : ce remede eſt ſuivi d'un ſuccès heureux.

La décoction de ce fromage dans du lait, eſt encore un remede ſouverain contre les maladies internes. Il fortifie la poitrine, emporte la toux, rétablit l'eſtomac & remet les poumons en vigueur.

L'avantage que ces peuples ont, de n'être ſujets qu'à un petit nombre de maladies, les fait parvenir preſque tous à une extrême vieilleſſe, ſans eſſuyer le grand nombre d'infirmités qui affligent ordinairement à cet âge les hommes de nos climats. Pluſieurs Auteurs diſent que ces peuples alloient tous à cent ans, & au-delà; mais il ſemble que leur conſtitution eſt altérée, & que leur vigueur eſt dégénérée : Scheffer dit qu'il en meurt beaucoup à ſoixante-dix ans.

Les Lapons n'ont qu'une infirmité ; c'eſt la privation de la vue. La neige & la fumée en ſont les cauſes : les vieillards qui ont conſervé leur vue, ſont preſque auſſi alégres & diſpos que les jeunes gens, & par-là très-difficiles à diſtinguer d'avec eux. Ils courent ſur les montagnes, au travers des forêts, & font les mêmes exercices. M. de Linneus dit avoir vu deux vieillards Lapons, de ſoixante-dix ans, qui ſe divertiſſoient comme des enfans, à met-

tre leurs talons sur leurs épaules sans la moindre difficulté. Les cheveux des vieillards ne blanchissent point, c'est ce qui rend la distinction plus difficile.

§. III.

Habitations des Lapons.

Leurs habitations.

Depuis l'époque de 1600, dont nous avons parlé plus haut, où Charles IX, Roi de Suede, partagea la Laponie entre tous les habitans; ils ont été obligés de fixer leur séjour dans les portions de terrain qui leur ont été assignés: la nécessité où sont ces peuples de chercher des vivres pour eux & pour leurs rennes, les a forcés à varier le lieu de leur séjour. Au tems de la pêche ils habitent le canton de leur propriété qui fournit le plus abondamment du poisson: quand le tems de la chasse arrive, ils habitent le pays qui y est propre; en même-tems ils ont attention de ménager des pâturages pour leurs rennes; de cette façon en suivant une ligne circulaire dans une année, ils mangent successivement tout ce que fournit le pays, qui est à leur discrétion, & il reproduit à mesure qu'ils s'éloignent du point où ils ont commencé à décrire le cercle.

Quant aux Lapons qui résident dans les forêts & qui ont aussi des habitations sur les bords des rivieres & des lacs, ils s'arrangent entr'eux, de façon que ceux qui s'adonnent à la pêche s'établissent, tantôt sur les bords d'un lac, d'une riviere, & tantôt sur ceux d'une autre:

ceux qui nourriſſent du bétail, vont le faire paître l'été ſur les *Félices*, & reviennent l'hiver dans leurs forêts, où ils ſe réuniſſent.

Maiſons d'été. Au moyen de cette vie errante les Lapons ne peuvent avoir des habitations bien ſolides; on en voit de deux ſortes. En été, quatre perches, plantées en terre, & élevées de douze ou quinze pieds, ſont à la fois les fondemens & les pierres angulaires du bâtiment : elles ſont percées par en haut, & jointes enſemble, par le moyen de quatre ſoliveaux inſérés dans les trous qu'on y a pratiqués. Tous ces bâtons ſe rapprochent à leur ſommet, & donnent au bâtiment un figure pyramidale. Les perches tranſverſales ſervent à en ſoutenir une quantité d'autres, auſſi plantées en terre, & qui compoſent les parois de la cabane. Une groſſe toile les enveloppe & défend les habitans des pluies & des orages.

Maiſons d'hiver. Les maiſons d'hiver, ſans être moins ſimples, ſont un peu plus ſolides & mieux couvertes. Les Lapons les bâtiſſent avec des arbres entiers, plantés en lignes circulaires, & rapprochés par le haut de maniere à laiſſer un paſſage à la fumée. Quelques-unes de ces habitations ſont couvertes tout autour de planches, de branches d'arbres, d'écorce de bouleau, de cuir bien tanné, ou de gazons fort ſerrés les uns contre les autres: toutes les ouvertures ſont bien calfeutrées avec de la mouſſe. Ces maiſons appartiennent à des riches, qui reviennent au même endroit au bout d'un certain tems : les

pauvres ſe bâtiſſent une demeure nouvelle chaque fois qu'ils changent de lieu. Ce n'eſt, le plus ſouvent, qu'une miſérable hutte compoſée de quelques perches, ſur leſquelles ſont étendus des haillons ou des peaux d'animaux, qui laiſſent encore bien des entrées au vent & au froid. Lorſque les riches déménagent, ils emportent ſeulement la couverture de la maiſon; en un quart-d'heure une famille de huit ou dix perſonnes ramaſſe tous les uſtenſiles du ménage, & les charge très-promptement ſur des rennes, les conduit ſur le nouveau terrain qu'on veut habiter. Là on décharge ces animaux, on fait la tente; en moins d'une heure on a conſtruit ſon logement, & on s'y trouve auſſi bien & auſſi commodément que dans celui qu'on vient de quitter. Chacune de ces cabanes a deux portes, une grande par-devant & une par-derriere; c'eſt par celle-ci que les hommes apportent tout ce qui ſert à la nourriture de la famille, le produit de la chaſſe ou de la pêche. Ils regardent comme un crime d'introduire ces proviſions par la grande porte, & il eſt défendu aux femmes d'entrer ou de ſortir, dans quelque tems que ce ſoit, par la petite porte. Cette prohibition vient, de ce que parmi eux, la rencontre d'une femme eſt un très-mauvais augure pour un homme qui va à la pêche ou à la chaſſe: ces deux eſpeces de maiſons ſont communes aux Danois & aux Suédois. A l'égard des Moſcovites, la plupart habitent dans des huttes

enfoncées en terre, où des feuilles ſeches leur ſervent de lit.

Le foyer de ces maiſons ſe trouve toujours au centre de la cabane, & la fumée en ſort par un trou, pratiqué au ſommet. Ce foyer eſt un petit eſpace entouré de pierres, ſurmonté d'un chaudron, ſuſpendu au toit par une branche de bouleau qui a un crochet pour ſervir de crémaillere: l'aire de cette maiſon eſt couverte de branches de bouleau ou de ſapin; c'eſt ce qui y tient lieu de pavé: ſur ces branches ſont étendues quelques peaux de rennes qui leur ſervent à s'aſſeoir.

L'intérieur de ces cabanes eſt diviſé en ſix pieces; la premiere & la plus grande eſt celle qui ſe trouve immédiatement derriere la petite porte; elle eſt occupée par les hommes; ils y ont tous leurs inſtrumens de chaſſe & de pêche; la ſeconde & la troiſieme ſe trouvent aux deux côtés du foyer, dont elles ſont ſéparées par deux pieces de bois qui vont aboutir à la grande porte de devant. Une eſt pour le pere de famille & ſa femme, l'autre eſt pour les enfans & les domeſtiques. Quelques peaux de rennes, placées ſur le plancher de la cabane, leur ſervent de lits. En été, pour ſe coucher, leur uſage eſt de s'envelopper tout le corps dans des couvertures de laine à long poil: l'hiver ils ſe roulent d'abord dans des peaux de rennes, & ſe couvrent par-deſſus de ces couvertures de laine. En toutes ſaiſons les

hommes & les femmes ſe couchent tout nuds : à droite & à gauche de la grande porte ſont encore pratiquées deux pieces deſtinées aux femmes ; c'eſt où elles travaillent, & où celles qui ſont groſſes ont des lits préparés pour faire leurs couches.

Outre ces logemens ils ont encore deux ſortes de bâtimens qui ſervent de magaſins pour ſerrer leurs proviſions de bouche & leurs effets de commerce : voici comme ils les conſtruiſent.

Après avoir coupé un ſapin à ſix ou ſept pieds de terre, ils y emboîtent deux bâtons en ſautoir, ſur leſquels ils établiſſent un petit édifice couvert de planches, reſſemblant à un petit colombier. Afin de le mettre hors d'atteinte des bêtes ſauvages & des rats, ils dépouillent ce tronc d'arbre de ſon écorce & l'enduiſent de graiſſe pour en augmenter le poli. Un tronc d'arbre, dans lequel ils creuſent des degrés, eſt l'échelle qui ſert à monter dans cette eſpece d'armoire.

L'autre façon de conſtruire leurs magaſins, eſt d'enclaver des ſablieres dans quatre arbres, plantés en quarré, & d'élever ſur ces bois une eſpece de petite hutte qu'ils couvrent de planches. Ils prennent contre les bêtes ſauvages les précautions que nous venons d'expliquer ; cependant la force & la voracité des ours les rendent ſouvent inutiles. Ces animaux renverſent le garde-manger, & dévorent dans une nuit les proviſions qu'une famille avoit amaſſées en beaucoup de tems

& avec bien de la peine. Pour obvier à ces inconvéniens, les Lapons ont plusieurs magasins de cette nature en différens endroits.

§. IV.

Leur Nourriture.

Leur nourriture. Il y a quelque variété dans la nourriture des Lapons : ceux qui habitent les montagnes, pour faire paître leurs troupeaux, se nourrissent de chair de rennes, & du fromage qu'il font avec le lait de ces animaux. Quelques-uns achetent en Norvege, à la foire de S. Jean, des chevres & des brebis, dont ils tirent le lait en été ; mais ils les tuent en automne, quand les pâturages commencent à manquer, & ne conservent d'autre bétail que leurs rennes.

Tous les autres Lapons ne vivent que de la pêche & de la chasse. La chair d'ours fait particulierement leurs délices ; c'est avec cette viande qu'ils régalent leurs meilleurs amis.

La langue passe chez ces peuples pour un mets très-délicat, ainsi que la graisse & la moelle des os de cet animal. Au lieu de farine & de pain, ils se servent de poissons séchés, réduits en poudre, & de jeunes bourgeons de pins qu'ils cueillent au commencement de l'été. L'écorce intérieure de ces arbres remplacent aussi le sel, dont ils font très-peu d'usage, quoique les Norvégiens & les Suédois leur en fourniſſent. Voici comme ils préparent cette écorce.

Après avoir levé la grosse écorce de l'arbre,

l'arbre, ils prennent la petite peau intérieure, qu'on appelle *parenchyme*; ils la ſéparent en feuilles fort déliées, qu'ils font ſécher au ſoleil : cette préparation finie, ils rompent en petits morceaux cette peau corticale, & ils en rempliſſent des caiſſes. Ils choiſiſſent un endroit bien expoſé au ſoleil, & ils enterrent ces caiſſes à peu de profondeur : ils les couvrent de ſable & les laiſſent ainſi s'échauffer pendant une journée. Un grand feu qu'ils font enſuite ſur la place qui renferme les caiſſes, ſeche & cuit les écorces, en leur donnant une couleur rouge fort agréable, & une ſaveur très-flatteuſe. Cette écorce, devenue, par cette opération, extrêmement friable, eſt le ſel des Lapons, qu'ils appellent *Santopolzy*. Ils en ſaupoudrent preſque tous leurs alimens : ils font cuire aſſez ſouvent le gibier & le poiſſon enſemble, & le retirent en même-tems, quoique l'un & l'autre ne ſoient qu'à demi cuits ; ils l'aiment davantage de cette façon ; parce que ces alimens rendent des ſucs, qu'ils boivent avec délices : ils ne prennent point la peine de faire cuire le poiſſon & la viande ſéchés, parce que ces chairs viennent à un degré de mortification & de deſſéchement par le froid pénétrant de ces climats, qui ne differe preſque pas de la cuiſſon où elles parviennent par l'ardeur brûlante du ſoleil en d'autres pays.

Les Lapons ont encore une ſorte d'aliment compoſé avec de l'angélique, ou de l'oſeille cuite dans du lait de rennes. Ils font bouillir le tout enſemble pendant une

journée, y mêlent du ſantopolzy, & le conſervent pour l'hiver.

Quoique l'art du Confiſeur ſoit inconnu chez ces peuples, ils ont cependant des eſpeces de confitures & marmelades qu'ils eſtiment beaucoup; ils cueillent des mûres, lorſqu'elles commencent à mûrir, & les font cuire à petit feu dans leur propre ſuc. Lorſqu'elles ſont amollies, ils répandent par-deſſus un peu de ſel très-menu; ils les placent enſuite dans un vaſe de bouleau bien fermé, qu'ils mettent en terre & qu'ils recouvrent avec beaucoup de ſoin.

Lorſqu'ils veulent manger de ces mûres, ils les trouvent auſſi entieres & auſſi fraîches que ſi elles venoient d'être cueillies. Cette ſorte de confiture eſt particulierement en uſage dans le tems où les autres fruits manquent.

Leur marmelade ſe fait auſſi avec des mûres, des capres rouges, ou autres fruits de cette eſpece, cuits avec des œufs de poiſſon. Quand le poiſſon eſt cuit, ils en ôtent toutes les arêtes, le mettent dans un mortier de bois avec les fruits, & pilent le tout enſemble juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bouillie.

Leurs boiſſons. La rigueur du froid, qui ne permet pas de conſerver la biere, ou autres boiſſons, réduit les habitans de ces contrées à ne boire que de l'eau: l'hiver ils ont toujours un chaudron qui en eſt rempli & ſuſpendu ſur le feu, de crainte qu'elle ne gele: chacun en puiſe avec une cuiller de bois, & en boit autant qu'il lui plaît. L'eau dans laquelle ils font cuire leurs

poiſſons & leurs viandes, eſt pour eux, un breuvage plus agréable que l'eau pure.

Quoique tous les Lapons paroiſſent naturellement abſtêmes, il y a cependant apparence que cette qualité ne leur vient que de la rareté des boiſſons ſpiritueuſes : les liqueurs fortes ſur-tout paroiſſent avoir beaucoup d'attraits pour eux. L'eau-de-vie eſt leur plus grand régal ; elle eſt, pour ainſi dire, la clef de leur ame, le véhicule de leur amitié ; c'eſt un moyen immanquable de ſe concilier leurs bonnes graces, & d'en obtenir tout ce qu'on en deſire.

Si dans leurs repas les Lapons ne préſentent point des exemples de délicateſſe & de propreté, on y trouve des leçons admirables de reconnoiſſance envers le Créateur, & des ſignes non équivoques de leur amour pour la paix. Leurs repas

En hiver ils s'aſſeyent en cercle autour du feu & du chaudron qui eſt au milieu, ou près de l'endroit qui eſt deſtiné au pere de famille & de ſa femme. Chacun ſe met à la place qui eſt à ſa portée, ſans choix, ſans déférence. Quelques écorces de bouleau, couſues enſemble, ou une ſimple planche poſée ſur l'aire de la cabane, ſert à la fois de table & de plats.

On tire les viandes du chaudron, on les poſe ſur la table, & chacun en prend à ſon gré un morceau, qu'il met dans ſon bonnet ou dans le coin de ſon habit. On mange en ſilence & avec beaucoup d'avidité ; ſi c'eſt du lait ou quelqu'autre nourriture liquide, on le met dans un tronc de bouleau creuſé, & tout le mon-

de y puiſe avec une grande cuiller de bois.

En été, ils mangent hors de leurs cabanes ſur quelques gazons verts : ils prennent leurs repas deux fois par jour, à peu près à midi & le ſoir : tous ſont très-gourmands ; lorſqu'ils ont de la chair d'ours ou de rennes ſauvages, ils mangent jour & nuit & ne ſe réſervent rien pour le lendemain : malgré cette intempérance, lorſque les vivres leur manquent, ils ſavent endurer la faim avec une patience incroyable ; peu ſuffit alors pour leur nourriture. La premiere choſe qu'ils font après le repas, c'eſt de lever les mains au ciel en récitant cette priere : *Grace à Dieu qui a créé la nourriture pour notre commodité*, ou bien *; mon Dieu, ſoyez loué & béni de nous avoir donné la nourriture ; faites que celle que nous venons de prendre dans le moment, nous ſerve & rétabliſſe nos forces corporelles.* Après ces témoignages de gratitude ils ſe frappent tous dans la main, en s'exhortant mutuellement à ſe garder fidélité dans leur amitié.

§. V.

Sciences & Arts des Lapons.

Magie. Il n'eſt queſtion chez ces peuples, ni de Sciences ni d'Arts libéraux, excepté la magie, ſi elle peut être miſe dans cette claſſe. Tous les Auteurs qui ont écrit ſur les Lapons, nous les repréſentent comme de ſavans Négromanciens. Tacite, parlant des Biarmois, c'eſt-à-dire, des peuples qui habitent aujourd'hui la Bothnie, la Fin-

lande, la Laponie, & une partie de la Norvege, dit qu'ils suppléoient par l'art magique au défaut des armes; qu'ils changeoient l'air calme en tempêtes horribles, & le tems le plus serein en orages affreux.

Quoique les Rois de Suede ayent rendu des Arrêts très-rigoureux contre les Lapons qui s'adonneroient à la Magie, & même qu'ils en ayent fait punir plusieurs comme sorciers, ils n'ont pu détruire l'opinion où sont ces peuples, qu'ils peuvent entretenir commerce avec le diable; ni abolir entierement le penchant naturel qu'ils ont pour l'art magique.

Les Edits n'ont procuré d'autre avantage que de diminuer le nombre des sorciers, & d'obliger ceux qui le sont encore à ne professer cet art que fort secrétement.

Nous sommes dans un siecle trop éclairé pour ajouter foi à tous les contes qu'on débite sur la Négromancie de ces peuples. Toutes les fables qu'on trouve dans les relations de la Laponie, ne méritent aucune confiance; cependant nous nous croyons obligés de mettre sous les yeux du Lecteur tout l'appareil magique & tous les enchantemens des Lapons d'aujourd'hui.

L'instrument principal dont ils se servent pour faire leurs charmes, s'appelle *Kannus*. C'est une espece de tambour, fait du tronc d'un pin, d'un bouleau ou d'un sapin; mais il faut que cet arbre croisse dans un certain endroit, & qu'il ait ses branches tournées d'une certaine maniere qui le rende agréable au soleil.

Ce kannus est d'une seule piece du

tronc, creuſée dans toute ſon épaiſſeur; terminée en deſſous par une ſurface convexe & ovale, dont le diametre eſt d'environ dix-huit pouces. Cette extrémité eſt percée de deux trous, qui ſervent à tenir le tambour, en y paſſant les doigts. Le deſſus eſt couvert d'une peau de renne, ſur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, & d'où l'on voit pendre pluſieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de rennes. Ils tirent d'abord une ligne qui paſſe par le milieu du tambour, & ſes deux extrémités les plus éloignées; une autre ligne tranſverſale tranche celle-ci par la moitié & forme une croix: au-deſſous de cette derniere il en eſt encore une autre qui partage le tambour en quatre portions. Au-deſſus de la plus haute ligne ſont deſſinés les Dieux pour leſquels ils ont le plus de vénération, comme *Thor*, *Stoorjunkare*, ou *Scyta*, & ſes valets.

Entre les deux paralleles ils peignent l'image de Dieu le Pere, de Jeſus-Chriſt, du Saint-Eſprit, & de quelques Apôtres. Au-deſſous de ces figures on voit le ſoleil qui domine ſur les ours, les rennes, les poiſſons: ils repréſentent auſſi quelquefois des lacs, des fleuves.

Tous les tambours ſe reſſemblent par la forme; mais les figures qui y ſont empreintes ne ſont pas toujours les mêmes. Les uns portent des troupeaux de rennes, pour ſavoir où ils les doivent trouver, quand il y en a quelqu'un de perdu. Les autres tambours portent des figures qui indiquent des lieux propres à la chaſſe & à

la pêche, ou qui font connoître si les maladies auxquelles ces peuples sont sujets, sont mortelles. On voit qu'il est une sorte de tambour propre à répondre aux consultations qu'ils veulent avoir sur chaque objet qui leur est essentiel.

Deux choses sont encore nécessaires pour se servir de ce tambour : le marteau pour le battre & une marque de cuivre que le mouvement du marteau agite sur le tambour, & qui, en s'arrêtant sur une figure, tracée sur la peau, apprend ce qu'on veut savoir.

Cette marque est ordinairement un morceau de cuivre, fait en forme de bossette dont on garnit les mors des chevaux. A cette lame de cuivre pendent plusieurs autres anneaux de même métal : le marteau est fait d'un seul os de renne & représente la figure d'un grand *T*.

Cet instrument est si précieux parmi ces Idolâtres, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de renne. Ils ne l'entrent jamais dans la maison par la porte ordinaire, mais ils le passent ou par-dessus l'étoffe qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne passage à la fumée.

Le tambour & le marteau sont sacrés pour les femmes; elles ne peuvent y toucher : lorsqu'on change d'habitation, un homme est chargé de le porter à la nouvelle demeure, après que toutes les autres personnes de la famille sont parties. Cet homme a soin de prendre un chemin peu fréquenté; ils croyent que si une femme vient à passer par ce chemin, elle meurt sur le champ, ou au moins qu'elle est menacée

d'un grand malheur, ſi elle n'offre au diable, en expiation de ſon crime, un anneau de cuivre qui doit être attaché au *Kannus*.

Ce kannus eſt communément en uſage pour quatre objets; le premier eſt, comme on l'a dit, de ſavoir quels ſont les endroits les plus propres à la chaſſe, à la pêche; le ſecond, eſt de voir ſi les Dieux qu'ils adorent ou agréent ou rejettent leurs ſacrifices; le troiſieme conſiſte à apprendre quelle ſera la ſuite d'une maladie, & le quatrieme, à connoître ce qui ſe paſſe dans les pays étrangers.

Lorſqu'un de ces prétendus ſorciers veut conſulter le tambour, dans le dernier cas, il commence par l'approcher du feu pour en faire bien roidir la peau, que la chaleur reſſerre; enſuite il ſe met à genoux avec tous les aſſiſtans. Après cette cérémonie il commence par frapper doucement ſur le tambour, en traçant avec le marteau une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles; enſuite il redouble les coups, il éleve la voix comme un furieux; ſon viſage devient bleu, ſes cheveux ſe hériſſent; il tombe enfin la face en terre & reſte ſans mouvement. Lorſque la frénéſie eſt paſſée, il ſe releve, il dit ce que le diable lui a appris, ce qu'il a vu, ou il montre le ſigne qu'il a apporté des pays éloignés d'où il croit venir.

La pratique de la *Dactyliomancie*, au ſujet des maladies, ou de l'événement de quelques autres affaires, eſt beaucoup moins violente. Ils poſent l'anneau de cuivre ſur la figure du ſoleil, & ils le font

mouvoir en frappant le tambour & chantant une chanſon. Si l'indice va de la gauche à la droite, ainſi que le ſoleil, ils en tirent un augure favorable; c'eſt un préſage que la perſonne malade recouvrera la ſanté; que telle entrepriſe réuſſira, ou que leur famille deviendra puiſſante & nombreuſe. Si au contraire l'indice va de la droite à la gauche, contre le cours du ſoleil, la maladie eſt mortelle, de grandes adverſités les menacent eux & leur famille.

Dans le ſecond cas, ſi l'indice s'arrête ſur la figure qui repréſente Scyta, ils ſacrifient à ce dieu, ou aux autres, s'ils ſont indiqués.

Le dernier uſage du tambour ſert à leur montrer de quel côté ils doivent aller pour avoir une chaſſe ou une péche abondante: ſi l'indice, agité pluſieurs fois, s'arrête à l'Orient ou à l'Occident, ils croient, qu'en ſuivant le côté marqué, ils ne manqueront pas d'être heureux, & ainſi des autres côtés.

A ces uſages du tambour on pourroit encore y en ajouter un cinquieme, qui conſiſte à cauſer du mal à ſes ennemis, à leur ôter la vie ou la ſanté; mais il eſt peu pratiqué. Ce *Kannus* eſt plus grand que tous les autres; il porte auſſi des figures particulieres.

Les Lapons croyent que les défenſes des Rois de Suede ne s'étendent qu'à leur interdire cette coutume de faire du mal, & que toutes les autres pratiques du tambour, qui ne ſont en aucune façon nuiſibles, doivent être permiſes à tout le monde.

Tout le peuple a la plus aveugle cro-

yance aux effets de ce grand tambour, & croit encore à un autre maléfice qu'il redoute davantage : il l'appelle *Tyrc* ou *Gan*. C'eſt une eſpece de petite boule, de la groſſeur d'une noix, faite du plus tendre duvet de quelque animal. Les Lapons envoyent cette boule en différens endroits, plus ou moins éloignés, ſuivant l'étendue de leur pouvoir : elle porte la mort à tout ce qu'elle touche. S'il arrive qu'elle frappe dans ſon chemin un homme ou un animal, elle produit auſſitôt ſon effet, de même que ſur celui à qui elle étoit adreſſée. Cette boule roule avec tant de vîteſſe qu'il eſt impoſſible de la voir : on ne peut l'appercevoir que par une petite trace bleue qu'elle laiſſe ſur ſon paſſage ; mais, ſi celui à qui un Lapon envoie le *Gan* eſt plus habile que ſon ennemi, il le lui renvoie, ſans en avoir été touché, & ce dernier meurt auſſitôt de la même mort qu'il vouloit cauſer.

C'eſt plus particulierement chez les Lapons Danois qu'eſt en uſage le *Tyrc* ou *Gan*. Le tambour y eſt très-peu connu. Chaque famille a auſſi un gros chat noir, que tout le monde conſulte avant de rien faire : c'eſt lui qui décide ſi on doit aller à la pêche ou à la chaſſe ; cet animal les ſuit partout où ils vont. La Martiniere a la ſimplicité de dire, que, quoique cet animal ait la figure d'un chat, par ſon regard qui eſt épouvantable, il eſt perſuadé que c'eſt un diable familier. Ces Lapons Danois paſſent auſſi pour les ſorciers les plus verſés dans l'art de diſpoſer des vents.

§. VI.

Arts Mécaniques des Lapons.

Les Arts Mécaniques ſont les ſeuls que connoiſſent ces peuples, & le principal eſt de faire la cuiſine; ce ſont les hommes qui l'exercent. A leur retour de la chaſſe ou de la pêche, ils préparent ce qu'ils ont pris, ſans permettre que les femmes leur aident. Quoique cet Art, peu compliqué chez ces peuples, n'exige pas beaucoup d'adreſſe & de ſcience, les Lapones en ignorent abſolument la pratique. Leur maniere de faire la cuiſine.

Les autres occupations des hommes conſiſtent à faire des barques, des traîneaux, une ſorte de chauſſure pour courir ſur la neige, des coffres, des armoires, des corbeilles, des paniers, des tabatieres, des navettes, généralement tous les uſtenſiles du ménage, & les inſtrumens de chaſſe & de pêche. Autres occupations.

Sans études, ſans maîtres, ils ſavent faire tout ce qui leur eſt néceſſaire, & tirer du travail de leurs mains une ſorte de luxe, qui, chez eux-mêmes, attire la conſidération. Cette Nation n'eſt donc pas auſſi ſtupide qu'on l'a repréſentée? Nous allons donner une courte deſcription des ouvrages de ces peuples.

Leurs barques ont à peu près la même forme qu'ailleurs: elles ſont compoſées de quelques branches de ſapin, couſues enſemble avec des cordes, faites de nerfs de rennes, ou de racines de pins tordues. Tous les interſtices des planches ſont bien calfatés avec de la mouſſe & une eſpece de Leurs Barques.

goudron qu'ils font avec des écailles de poiſſon & de réſine qu'ils tirent des pins. Ces barques ont deux ou quatre rames, diſpoſées, de façon qu'un homme en peut manier deux fort aiſément. En été ils ſe tiennent tout nuds dans ces barques, pour être prêts à tout événement.

Traîneaux. Les Lapons ont deux ſortes de traîneaux; ceux de voyage & ceux de bagage. Les premiers ſe nomment *Pulka*. Le pulka reſſemble à la moitié d'une petite barque, avec une proue aiguë, relevée pardevant, & poſée ſur une quille qui n'a que deux ou trois pouces de largeur : le devant eſt couvert de planches, auxquelles on attache une peau de renne, qui ſe rabat ſur celui qui eſt dans le pulka. Une autre planche plus élevée que le corps de cette voiture, en forme le derriere, & ſert d'appui au voyageur. Comme ces traîneaux ne gliſſent que ſur une quille peu large, la grande difficulté eſt de ſe ſoutenir en équilibre : on ſe tient à demi-couché dans ces pulkas, qui n'ont ordinairement que quatre pieds de long; l'on eſt lié, de façon qu'il ne reſte que l'uſage des mains: l'une ſert à conduire la renne, par une corde, attachée à la racine de ſon bois, & l'autre à porter, tantôt à droite, tantôt à gauche, un petit bâton, pour empêcher la voiture de verſer.

La renne eſt attelée au traîneau par un ſeul trait, qui, lui paſſant ſous le ventre & entre les jambes, s'attache à une bande de cuir qui lui entoure le cou & lui ſert de collier : c'eſt quelque choſe de prodigieux que de voir la rapidité avec laquelle

gliſſent ces voitures, ſurtout en deſcendant les montagnes.

Le traîneau de la ſeconde eſpece eſt peu différent du premier; ſa longueur eſt communément de douze à quinze pieds; ils les nomment *Achkio*; il ſert à tranſporter les meubles & le ménage des Lapons, lorſqu'ils changent d'habitation.

Leur chauſſure.

Rien n'eſt mieux inventé, & plus commode que leur chauſſure pour courir ſur la neige. C'eſt une ſorte de patins fort épais, de bois de ſapin, longs de ſix ou huit pieds, & larges de ſix pouces. Ces patins ſont relevés en pointe, ſur le devant, & percés dans le milieu pour y paſſer un cuir qui tient le pied ferme & immobile. Avec cette chauſſure les Lapons courent ſur la neige avec tant de vîteſſe, qu'ils attrapent aiſément les animaux les plus légers à la courſe. Ils portent un bâton, au bout duquel eſt une petite planche ronde, de quinze à dix-huit pouces de circonférence; ce bâton leur ſert à s'élancer, ſe diriger, ſe ſoutenir & s'arrêter: ils deſcendent avec ces patins les vallées les plus rapides & les plus baſſes, & graviſſent les montagnes les plus eſcarpées.

Leur Menuiſerie.

Les métiers de menuiſier & de tabletier ſont encore de ceux où les Lapons excellent: ils ſavent faire des armoires & des coffres très-jolis & très-propres. Ils y appliquent de petits ornemens d'os de rennes, taillés en petites lames, différemment contournées & enchaſſées avec toute la délicateſſe poſſible.

Autres meubles.

Leur adreſſe n'eſt pas moindre à faire des corbeilles & des paniers avec des raci-

nes d'arbres, qu'ils coupent en filets très-menus. A force de battre ces racines, elles acquierent une flexibilité qui les rend auſſi douces & auſſi maniables que l'oſier le plus tendre. Les cuillers, les manches de couteau, & d'autres outils qui ſont d'os de rennes, ſont auſſi très-proprement travaillés; ils y gravent, avec une pointe de couteau, différentes figures entremêlées de canelures diſpoſées dans un ordre très-agréable. Toutes ces gravures ſont remplies d'une couleur noire qui produit le plus bel effet ſur le fond blanc de ces os.

A ces enjolivemens ils ajoutent, au bout du manche de ces petits meubles, de petites lames pendantes, ou des anneaux, entrelaſſés avec une dextérité ſinguliere, & faits de la même piece d'os : ils ſe ſervent encore des os de rennes pour faire des moules, où ils fondent des balles de fuſil & les diverſes figures d'étain dont ils embelliſſent leurs habillemens.

Travail des Femmes. Le travail des femmes eſt de tailler, coudre les habits, les ſouliers, & tout ce qui concerne leurs vêtemens & ceux des hommes : elles font auſſi tous les harnois des rennes, & les différens fils des nerfs dont elles ſe ſervent. La laine de brebis filée leur ſert à faire une ſorte de ruban qui leur eſt très-utile. Elles filent le poil de lievre blanc; elles en font des mitaines & des bonnets très-doux & très-chauds.

Fil d'étain. Les Lapones fabriquent le fil d'étain avec une induſtrie ſinguliere; celles qui ſont le plus adroites jouiſſent d'une grande conſidération. Voici la maniere dont elles font ce fil.

Elles ont un morceau de corne, percé de plusieurs trous, inégaux en largeur : elles font passer par les grands, ensuite par les petits, comme par une filiere, un morceau d'étain de la longueur d'une aune : elles le tirent avec les dents, jusqu'à ce que la ductilité de ce métal l'ait amené au point où elles le veulent. Elles applatissent ensuite d'un côté ce filet d'étain, &, par le moyen d'un fuseau, elles le joignent à un fil de nerf, avec tant d'adresse, que ce dernier se trouve entierement couvert de l'autre, & semble être tout d'étain.

Scheffer.

C'est avec ce fil qu'elles brodent tous leurs vêtemens, & même les harnois des rennes. Il y a beaucoup d'imagination dans l'invention de ces ornemens, & beaucoup d'agrémens dans leur distribution : elles y ajoutent de petites aiguillettes, des houpes, garnies de ces filets d'étain, & faites de morceaux de laine de différentes couleurs. Scheffer dit, qu'il a dans son cabinet des étuis à aiguilles, des gaînes de couteau, des souliers, & autres choses brodées de cette maniere, que l'on ne peut voir qu'avec la plus grande admiration.

Autres occupations des femmes.

Outre ces opérations, qui ne sont la plupart que pour l'agrément, les femmes en ont de plus utiles, qu'elles partagent avec les hommes : elles font la pêche, la garde des troupeaux, ont le soin du ménage, les embarras du déménagement & des voyages qu'il faut faire pour aller s'établir ailleurs. Dans cette derniere circonstance, le pere de famille, assis dans son traîneau, marche à la tête du bagage & conduit une partie des rennes qui ti-

rent chacune un achkis chargé. La premiere renne eſt attachée au pulka du maître, & toutes ſont rangées à la file.

Sa femme, auſſi dans ſon traîneau, conduit l'autre partie des équipages, rangés de la même façon; elle marche à la tête d'une ſeconde colonne d'achkis.

La pêche. Les femmes s'occupent, pour le moins, autant de la pêche que les hommes. En l'abſence de leur mari elles vont quelquefois pêcher très-loin, & demeurent pluſieurs ſemaines hors de leur maiſon. Elles font ſécher le poiſſon qu'elles prennent, & le préparent pour en faire de groſſes proviſions. L'hiver même ne met point d'obſtacle à cet exercice pénible: de diſtance en diſtance les Lapons font des ouvertures dans la glace, ſous laquelle, par ce moyen, ils introduiſent leurs filets. A l'aide d'une perche il les pouſſent de trou en trou, parcourent ainſi un aſſez grand eſpace, & les retirent par ces mêmes ouvertures.

Ce qu'il y a de ſurprenant, dit Renard, c'eſt que dans ce tems ils rapportent dans leurs filets des monceaux d'hirondelles qui ne donnent aucun ſigne de vie; mais, ſi on les approche du feu, & qu'on leur faſſe ſentir une douce chaleur, d'abord elles remuent un peu, elles ſecouent les ailes, puis elles prennent leur eſſor. Rien n'eſt moins ſûr que ce fait, & même, ſuivant l'opinion des plus habiles Naturaliſtes modernes, il eſt incroyable.

La Chaſſe. La chaſſe eſt l'occupation la plus eſti-

mée des Lapons ; mais elle eſt abſolument interdite aux femmes. Il ne leur eſt pas permis d'approcher des inſtrumens qui ſervent à cet exercice, ni de toucher aux bêtes qui ont été priſes.

La ſuperſtition qui regne parmi eux leur fait obſerver bien des formalités, avant que de ſe déterminer à aller chaſſer. Ils ont des jours réputés malheureux & de mauvais augure, pendant leſquels rien ne pourroit les contraindre à ſortir de leur cabane : de ce nombre ſont les jours de Sainte Catherine, de Saint Clément & de Saint Marc. Ils s'imaginent que, s'ils alloient à la chaſſe, leurs arcs romproient, & qu'ils ſeroient malheureux toute l'année : en tout tems ils ont ſoin de ne pas ſortir par la porte ordinaire, & commune à toute la famille, mais par la petite porte de leur habitation. Ces ſuperſtitions ne ſont fondées ſur aucune expérience ; c'eſt par tradition qu'elles ſe ſont établies chez eux.

Ils attrappent les petits animaux, tels que les renards, les martres, les hermines & les petits gris, avec leurs chiens, ou dans des pieges : ils en tuent auſſi un grand nombre avec des fleches, dont le bout eſt rond ; ce qui aſſomme l'animal ſans endommager ſa peau. Les loups, les goulus, & les rennes, ſe tuent à coup de fuſil. Ces dernieres ſe prennent encore dans des foſſes, qu'ils pratiquent au bout d'une allée, large de quinze à vingt pieds, & quelquefois de deux lieues de long. Des filets étendus ſur de hautes perches forment une avan-

Chaſſe de la renne.

ce. Lorſque les rennes y ſont une fois engagées, les chaſſeurs les lancent avec leurs chiens juſqu'à ce qu'elles ſoient tombées dans les foſſes où ſe termine l'allée.

Chaſſe de l'Ours. La chaſſe de l'ours mérite une attention particuliere, à cauſe de ſa ſingularité, & des filets que les Lapons font à cette occaſion. Il n'y a point d'honneur & de titre plus glorieux pour eux que l'avantage d'avoir tué un ours. Chaque fois qu'un Lapon aſſiſte à la mort d'un de ces animaux, il fait de ſon poil une petite aigrette, qu'il porte à ſon bonnet ou dans un endroit apparent de ſes habits; ce ſont, pour lui, autant de marques de conſidération.

Au commencement de l'automne, quand il eſt tombé quelque peu de neige, lorſqu'un Lapon a remarqué les traces d'un ours, il s'étudie à trouver ſon repaire, & c'eſt lui qui prend ſoin de la chaſſe. Joyeux de ſa découverte, il va d'abord en faire part à ſes parens & amis; il les invite à cette chaſſe. Ce n'eſt cependant qu'en Mars ou Avril que s'exécute cette partie, parce que dans ce tems, la neige étant bien ferme, il leur eſt plus aiſé de courir avec leurs patins, & de mettre leurs chiens ſur la voie de la bête.

Le chef des chaſſeurs ayant aſſemblé tout ſon monde, choiſit celui qui ſait le mieux battre du tambour, & qu'il regarde comme le plus habile négromancien. Il le charge de frapper ſur le tambour, & de voir quel ſera le ſuccès de la chaſſe.

Si les augures ſont favorables, les chaſſeurs entrent dans la forêt, rangés en bon ordre ſur une ſeule file. Celui qui a découvert le repaire de l'ours eſt le conducteur & le capitaine, il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton. Pour marque de ſon autorité les autres attachent à la poignée de ce bâton un gros anneau de cuivre ou d'étain. Le ſorcier marche après le capitaine, portant toujours ſon tambour. Après eux vient celui à qui il eſt ordonné de donner le premier coup à l'ours; & enſuite tous les autres à leur rang. Chacun d'eux a ſon ordre particulier, qu'il doit exécuter, après que l'ours aura été tué. L'un eſt chargé de dépecer la bête, l'autre de faire cuire la viande; un autre a l'emploi d'aller chercher le bois, un autre l'eau, &c. chacun remplit ſcrupuleuſement les fonctions qui lui ont été preſcrites, ſans qu'un chaſſeur puiſſe en commettre un autre à ſa place.

Parvenus à la taniere de l'ours, ils l'attaquent avec une intrépidité étonnante: ils le percent à coups de halebarde & de mouſquet, ſans autre précaution & ſans uſer du moindre artifice.

Quand l'ours eſt mort, le capitaine chante une chanſon, qui eſt le ſignal de ſa victoire; alors tous à l'envi montrent en chantant leur ſatisfaction & le plaiſir qu'ils éprouvent. Cette chanſon eſt en action de grace, à l'ours, de ce qu'il ne leur a point fait de mal. Ils lui témoignent beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il s'eſt laiſſé tuer ſans rompre leurs

armes & leurs bâtons. Après cette chanſon, ils tirent l'ours de ſa taniere & le fouettent avec des verges & des baguettes. On la charge enſuite ſur un traîneau; on y attele une renne. Tous ſe rangent en demi-cercle autour du traîneau, & le ſuivent en chantant une chanſon, différente de la premiere. Par celle-ci, qui ſemble une dériſion, ils prient l'ours de ne leur point envoyer d'orages, & de ne cauſer aucun mal aux auteurs de ſa mort. C'eſt de cette maniere qu'ils arrivent à la cabane, deſtinée au feſtin qui doit ſuccéder à la chaſſe.

La renne qui a amené l'ours à la cabane eſt exempte de travail pendant une année. Près de cette cabane, deſtinée à écorcher l'ours & à le faire cuire, il en eſt une autre préparée pour le feſtin général. C'eſt-là que les femmes attendent le retour de leurs maris avec impatience. Lorſque ceux-ci arrivent, ils chantent une nouvelle chanſon, pour exhorter leurs femmes à faire leur devoir dans cette occaſion. Ce devoir conſiſte à mâcher de l'écorce d'aune, qui donne une couleur rouge comme la ſanguine: ces femmes, après avoir bien broyé cette écorce avec les dents, crachent au viſage de leurs maris. Leur ſalive teint les hommes en rouge & les fait paroître couverts de ſang, comme ſi c'étoit celui de l'ours, & une preuve apparente de leur bravoure.

Après cette cérémonie toutes les femmes ſe mettent à chanter.

Nous vous rendons de grandes graces, nos

chers maris, de nous avoir apporté cette proie: nous prenons bien de la part au plaiſir que vous avez eu de tuer l'ours.

Puis on ſe met à table, & l'on ſert tout ce que l'on a de plus excellent, ſans que la chair d'ours y ſoit compriſe. Elle eſt réſervée pour un autre feſtin, auquel les femmes n'aſſiſtent point.

Cette fête finie, les hommes ſe retirent. Aucun des Chaſſeurs ne peut habiter avec ſa femme, ni même la toucher que trois jours après la chaſſe. Le Capitaine doit s'abſtenir de voir la ſienne pendant cinq jours.

Après cette premiere fête les hommes ſe rendent à la cabane où l'ours a été porté: ils l'écorchent & le préparent pour le manger. Il eſt très-défendu aux femmes d'en approcher. La peau appartient à celui qui a découvert la bête: ils font cuire enſemble la chair, le lard & le ſang, & tous s'aſſeyent autour du foyer, en obſervant le même ordre qui a été preſcrit lors de la chaſſe. Le Capitaine eſt à la place la plus élevée, puis l'homme au tambour, & ainſi de ſuite. Lorſque la viande eſt cuite, le Capitaine en fait deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes: c'eſt le ſorcier qui eſt l'*Architriclin*, & qui diſtribue à chacun ſa portion. Dans la part des femmes, il a grand ſoin de ne pas donner les parties du derriere de l'ours; elles n'appartiennent qu'aux hommes.

Deux Lapons ſont députés pour porter aux femmes ce qui leur eſt deſtiné. Dès qu'ils les apperçoivent, ils leur chantent une chanſon, conçue en ces termes:

Voici des hommes qui arrivent de Suede, de Pologne, d'Angleterre & de France, pour vous apporter des préſens:

Les femmes de la cabane viennent au-devant des députés, en répondant à leur chanſon par celle-ci:

Hommes qui arrivez de Suede, de Pologne, d'Angleterre & de France, venez, nous vous mettrons autour des cuiſſes des houppes de laine rouge.

Ces peuples citent ces Royaumes comme des pays fort reculés, & dont l'éloignement ajoute un nouveau prix aux préſens.

Les femmes prennent ce qu'on leur a apporté & rempliſſent leur promeſſe.

Trois jours après la chaſſe, les hommes viennent trouver les femmes, qui les reçoivent en chantant: elles leur jettent ſur le dos une pellerée de cendre, pour l'expiation du meurtre de la bête, & l'ablution de la ſouillure qu'ils croyent avoir contractée par cette mort.

Chaſſe aux Oiſeaux.

La chaſſe aux oiſeaux ſe fait ſuivant les ſaiſons. En été les Lapons ſe ſervent d'arcs ou de fuſils; en hiver, de lacets & de pieges: c'eſt particulierement à des perdrix blanches, à pieds velus, qu'ils s'attachent; ils en prennent de grandes quantités: ils nomment ces perdrix *Lagopodes*.

Leurs armes ſont des arcs, des fleches, garnis d'os ou de fer; des hallebardes, des fuſils, des arbaletes, & toutes ſortes d'armes à feu, qu'ils achetent dans une petite ville de Bothnie, où il y a une Manufacture célebre.

§. VII.

Foire & maniere de trafiquer des Lapons.

On a établi en Laponie des marchés ou des foires conſidérables ; dans le tems que Charles IX donna, en 1602, une permiſſion générale à tous ſes ſujets de commercer avec les Lapons, les Préfets de la Laponie ont eu la liberté de déterminer des tems & des lieux propres à raſſembler tous ceux qui viendroient commercer. Ce Prince leur avoit même donné ordre de faire bâtir des boutiques, & avoit réglé la durée de ces marchés à trois ſemaines ; cependant ces foires ne ſe tinrent pas avec tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. C'eſt au moins ce qui paroît par un Edit de la Reine Chriſtine, rendu en l'année 1640. Cette Princeſſe, par cet Edit, établit, dans toute la Laponie, en trois différens cantons, trois foires célebres par année. L'une le 6 Janvier ; la ſeconde le 25, & la troiſieme le 2 Février, jour de la fête de la Vierge. La durée de ces foires eſt de huit ou quinze jours chacune : il y vient un grand nombre de Suédois, de Norvégiens, de Lapons & de Bothniens. Foires.

Les marchandiſes que les Lapons apportent à ces foires, ſont des peaux de rennes, des peaux de renards de différentes couleurs ; de loutres, de goulus, d'hermines, de martre, de caſtor, de loups, de petits-gris & d'ours. Ils y amenent auſſi des rennes, des habits à leur mode, des bottes, des gants, des ſouliers, toutes ſortes de poiſſons ſecs, & des fromages de leurs rennes. Commerce.

Ils prennent en échange de l'eau-de-vie, de gros draps, de groſſes toiles, de l'argent, du cuivre, du fer, du ſoufre, des aiguilles, des couteaux, du tabac, & des peaux de bœuf & de mouton.

Toutes les marchandiſes ont un prix déterminé, qui ne varie point. Une renne eſt eſtimée deux écus; quatre peaux de rennes ont la même valeur. Un timbre de petit-gris vaut trois livres; une peau de martre, une d'ours, ou trois peaux blanches de renard, ſont de même prix: une demi-aune de drap vaut un écu, de même une piece d'eau-de-vie, une livre de tabac, &c. Quand on veut acheter des choſes de moindre valeur, des peaux de petits-gris ſervent de monnoie. On en meſure le nombre ſur le prix de l'objet qu'on veut avoir.

Les Lapons Moſcovites ne font nul cas de l'or & de l'argent. Lorſqu'ils trafiquent avec des étrangers, c'eſt ſans dire un ſeul mot. Les Ruſſes expoſent ce dont ils veulent ſe défaire, & les Lapons viennent le voir. S'ils s'en accommodent, ils l'emportent, après avoir laiſſé à la place ce qu'ils eſtiment être de même valeur.

Scheffer & Renard. Il ne regne plus aujourd'hui dans ces échanges la même franchiſe qu'autrefois. Les Lapons ont vu qu'on leur manquoit de parole, qu'on cherchoit à les tromper, & la crainte d'être dupes a changé leur bonne-foi. Ils ſont actuellement ſi ruſés, qu'il eſt très-difficile de n'être pas trompé, quand on commerce avec eux.

§. VIII.

§. VIII.

Oiſiveté, divertiſſemens des Lapons.

De l'averſion naturelle des Lapons pour le travail, s'enſuit un goût infini pour l'oiſiveté & les divertiſſemens. Les longues nuits, le ſommeil, auquel ils demeurent livrés pendant plus de quinze ou dix-huit heures, ne manquent pas d'entretenir leur pareſſe, & de les accoutumer à n'avoir de tems plus agréable que celui qu'ils paſſent à rien faire, ou à ſe viſiter réciproquement. Leur plus doux plaiſir eſt de fumer du tabac, ou à ſon défaut des feuilles d'angélique, & de boire de l'eau-de-vie. La vie ſolitaire que mene chaque famille, iſolée dans ſa cabane, leur fait deſirer de voir leurs parens, leurs amis, & de s'entretenir avec eux. Le ſujet principal de leurs converſations roule ſur leurs affaires particulieres, où ſe tire des lieux communs uſités parmi nous: tels que la ſanté, la pluie, le beau tems, le froid, le chaud. La médiſance y entre cependant ſouvent pour quelque choſe. Ils paſſent en revue les Nations qui viennent commercer avec eux; ils cenſurent ſans ménagement les mœurs & la conduite de ces peuples; chacun d'eux ſe pique d'enchérir ſur ce qu'il entend dire; tous finiſſent par ſe moquer de ceux dont ils parlent, & à leur donner des ſurnoms & des ridicules inſultans.

Les plus riches des Lapons font grande chere à ceux qui viennent les viſiter,

& leur témoignent par des festins la joie qu'ils ont de les recevoir.

Les jeux des hommes consistent à se disputer l'avantage de sauter ou de courir le mieux dans une carriere marquée, ou de tirer le plus adroitement dans un but désigné. Le prix du vainqueur est une ou plusieurs peaux d'écureuil.

La lutte est aussi un de leurs exercices. Ils se divisent en deux bandes, & se rangent sur deux lignes paralleles. Chaque Lapon, sa ceinture à la main, marche à à celui qui lui est opposé, & lui enveloppe le milieu du corps; de façon que chacun est entouré de la ceinture de son adversaire, tandis qu'il l'enveloppe avec la sienne. Dans cet état c'est à qui terrassera son rival; mais ils n'y emploient ni ruse ni fraude: si l'un deux en est coupable, on le chasse du divertissement, & on le regarde comme indigne d'entrer dans la société.

Le divertissement des femmes est de se renvoyer mutuellement un gros ballon de cuir, rempli de foin. Les hommes partagent aussi cet exercice, & n'y font pas paroître plus d'adresse & de vigueur que les femmes.

Outre ces jeux, les nôtres ne leur sont pas inconnus; ils se servent de dez, qu'ils font de la même figure que les nôtres, & de cartes, qu'ils achetent des autres Nations.

§. IX.

Religion des Lapons.

Quoique les Lapons ſoient tous baptiſés, on ne peut aſſurer qu'ils ſoient tous chrétiens. Leur religion eſt mêlée de tant de pratiques ſuperſtitieuſes, & d'adorations de Dieux particuliers, qu'on pourroit au contraire aſſurer, que le polythéiſme eſt leur religion dominante. Chriſtianiſme.

» Je ne les ai pas trouvés, dit la Mot-» teraye, bien ſavans ſur cet article. Ils » ne m'ont pas paru meilleurs chrétiens » que payens, ni meilleurs payens que » magiciens; mais en tout cela aſſez égaux » à leurs rennes. Ils ne regardent la reli-» gion chrétienne que comme un fardeau » ou un impôt de quelques livres de vian-» de, de fromage, & de quelques peaux, » &c. que les Prêtres exigent d'eux pour » le baptême & la communion, leurs ſer-» mons, &c. parce qu'on ne prend pas » les meſures propres à la leur faire regar-» der autrement, & que l'avarice de quel-» ques-uns, leur vend ſi cher les choſes » ſpirituelles, qu'elle les fait fuir à plu-» ſieurs d'entr'eux.

» La plupart ne ſavent même pas l'o-» raiſon dominicale; il ſemble, que parce » qu'ils ne mangent pas de pain, on re-» garde comme ſuperflu de leur apprendre » à en demander au Seigneur.

» Toutes les dépenſes que la Cour de » Suede fait pour l'entretien de leurs Prê-» tres, ſelon ce que j'ai pu recueillir, & ce » qui m'en a été raconté par diverſes per-

» ſonnes dignes de foi, d'un zele & d'une » probité connue, leur deviennent in- » fructueuſes, par la négligence de ceux- » ci, pour ne rien dire de plus. Tous ces » Prêtres, à l'exception de ceux de la » Laponie d'Uhma, ſont plus de tort à » la religion, qu'ils ne lui rendent de ſer- » vice; & cela, à ce que m'ont aſſuré » ces mêmes perſonnes, par la faute des » Evêques, qui, au lieu de faire un choix » déſintéreſſé de gens d'un mérite & d'un » zele connus, pour envoyer en Laponie, » n'y envoyent, à la ſollicitation d'amis, » ou pour quelques préſens reçus, que la » lie des Académies ou du Sacerdoce, & » ſe mettent auſſi peu en peine de ce choix, » qu'un marchand de quelques pieces de » drap, dont il a reçu l'argent.

» D'un autre côté les Marchands qui » fréquentent les foires, & qui ſont de » cette religion qu'on leur prêche, por- » tent de l'eau-de-vie à ces peuples, ac- » coutumés dans leurs bois à la boiſſon in- » nocente du lait de renne, ou à boire de » l'eau. Ils les trompent, les dépouillent » de ce qu'ils ont de meilleur, après les avoir » enivrés, ſelon ce que m'ont aſſuré plu- » ſieurs, qui, outre divers exemples qu'ils » m'ont cités, m'ont nommé & montré » des gens, qui, avec une pinte d'eau- » de-vie, ont extorqué à un Lapon juſqu'à » une renne & un traîneau. Outre cela les » collecteurs des contributions Royales en » exigent ſouvent de particulieres ſous le » nom de préſens.»

Epoque de ſon établiſſement.

L'époque de l'établiſſement de la Religion chrétienne dans ces contrées, n'eſt

pas bien connue. Quelques-uns la rapportent au tems d'Eric IX, d'autres au regne de Magnus-Ladelas ; cependant il paroît constant que c'est sous le regne de Gustave I que l'Evangile a été prêché aux Lapons. Avant ce Souverain la Laponie sembloit ne former aucun Diocese ; on n'y trouve même pas le nom d'une seule Eglise.

Gustave, après son avénement au trône, s'occupa beaucoup du culte Religieux. Il établit la communion Luthérienne dans ses états, & il donna tous ses soins à ce que ses sujets professassent unanimement la même Religion. Son attention s'étendit jusqu'aux Lapons : avant ce Prince, ces peuples avoient été gouvernés par des *Birkarles*, qui levoient sur eux des impôts considérables, tandis qu'ils n'en payoient que de très-légers au Roi de Suede. Gustave mit les Lapons sous son obéissance directe, & se fit payer les tributs. Il ordonna en même tems que dans l'hiver on tiendroit des foires, pendant lesquelles les Lapons seroient obligés d'apporter aux Officiers du Roi les impositions qu'ils pourroient devoir. Il statua aussi, que tous les ans il se rendroit à ces assemblées un certain nombre de Prêtres pour baptiser les enfans, que les parens seroient obligés d'y apporter ; que ces Prêtres catéchiseroient les Lapons de tout âge, & examineroient, d'année en année, quels progrès pourroit faire le christianisme. Jusqu'à cette époque les Lapons, les plus voisins de la Suede seulement, apportoient volontairement leurs enfans aux Eglises Suédoises pour les faire baptiser ; mais la plus grande partie

de la nation étoit payenne. Les Lapons avancés en âge s'imaginoient, que s'ils se faisoient baptiser, ils mourroient le sept ou le huitieme jour après.

On voit donc, par le Réglement de Gustave, que c'est proprement à ce Prince qu'on doit attribuer la connoissance que les Lapons ont eue de l'Evangile. Il n'ordonna pas simplement aux Prêtres de baptiser, de prêcher, de catéchiser; il obligea ces peuples d'entendre la prédication, de la retenir, de rapporter ce qu'ils en avoient entendu, d'en rendre raison, & de faire voir le fruit qu'ils en avoient tiré.

Le Lecteur ne pourra se dissimuler, que la conduite de Gustave est l'effet d'un zele outré & porté jusqu'à l'excès. Forcer des peuples à entendre ce qui leur déplaît, les contraindre à avoir de la mémoire, à rendre raison des choses que les gens les plus instruits ont peine à concevoir, c'est pousser l'autorité jusqu'à la tyrannie; cependant nous devons avouer à la louange de Gustave, qu'il ne paroît pas que son attachement à la Religion ait jamais fait couler le sang en Laponie.

Charles IX, le Grand Gustave, & Christine, étendirent leur zele encore plus loin. Charles IX fut le premier qui fit bâtir des Eglises en chaque contrée de la Laponie, & qui y entretint des Prêtres à ses dépens. Cet exemple produisit le meilleur effet. Trois freres Lapons, gens riches & pieux, firent construire une Eglise à leurs frais, près des *Félices*. Leur attachement à la Religion parut avec d'autant plus d'éclat, qu'au travers des chemins très-longs &

très-rudes, ils voiturerent eux-mêmes avec leurs rennes & leurs traîneaux, les bois qui étoient néceſſaires pour la conſtruction de cette Egliſe, où ils placerent auſſi des cloches.

En 1640, après qu'on eut découvert des mines d'argent dans ce pays, la Reine Chriſtine fit bâtir quatre égliſes: on compte aujourd'hui dans toute la Laponie une vingtaine de Paroiſſes. Egliſes.

Toutes ces Egliſes ſont ſimples, bâties de bois : elles ſont accompagnées de pluſieurs autres bâtimens pour placer les cloches, loger les Prêtres, mettre à l'abri la multitude, qui vient de fort loin, & pour la délaſſer l'hiver auprès du feu qu'on y fait.

Ces Egliſes, après leur établiſſement, étoient deſſervies par des Prêtres Suédois qu'on y envoyoit ; mais il en réſultoit beaucoup d'embarras & très-peu de fruit pour la Religion. Ces prédicateurs qui parloient en leur langue, n'étoient point entendus des Lapons; il falloit des truchemens. Lorſque le Prêtre Suédois avoit achevé une période de ſon ſermon, l'interprete, communément fort ignorant, placé au-deſſous de la chaire, répétoit en Lapon ce qu'il venoit d'entendre en Suédois, & tronquoit ſouvent le ſens du diſcours, ou le rendoit à ſa façon.

On conçoit qu'une prédication de cette eſpece ne pouvoit produire de grands avantages. D'un autre côté, les enfans des Lapons, qu'on amenoit à Upſal, ne pouvant ſe faire au climat, trouvoient une

mort prématurée au milieu des inſtructions qu'on leur donnoit.

Ecole chrétienne. Guſtave-Adolphe, voulant remédier à tous ces inconvéniens, prit le parti d'établir une école chrétienne en Laponie: ſon zele eut tout l'effet qu'il en eſpéroit.

Au bout de pluſieurs années trois Lapons furent trouvés aſſez inſtruits pour être ordonnés Prêtres & chargés de miſſions parmi leurs compatriotes, chacun dans une contrée particuliere; c'eſt ainſi que les Lapons durent aux ſoins de Guſtave, l'avantage d'avoir des Prêtres de leur nation.

Sur les repréſentations qui furent faites de nouveau à ce Monarque, qu'une ſeule école ne ſuffiſoit pas pour inſtruire toute la jeuneſſe Lapone; ce Prince, toujours diſpoſé en faveur de ſa Religion, quoiqu'engagé dans une guerre conſidérable en Allemagne, ordonna l'établiſſement d'une nouvelle école à Uhma; il en donna en même tems la direction au Baron de Duderhoff, Sénateur.

Les Lettres-Patentes qui ordonnent cet établiſſement ne ſe trouvant dans aucune des Hiſtoires de Suede que nous avons en françois, nous eſpérons que le Lecteur les verra ici avec plaiſir.

» Nous, Guſtave-Adolphe, par la » grace de Dieu, Roi des Suédois, des » Goths & des Wandales, &c. déclarons, » que, quoique notre très-aimé pere & » de pieuſe mémoire Charles IX, ci-de- » vant Roi de Suede, ſe ſoit appliqué, » comme nous le faiſons à préſent, après » être, par la providence de Dieu, monté

» ſur le Trône Royal, quoique, dis-je,
» Nous nous ſoyons appliqué à ce que nos
» Sujets qui demeurent dans les Provin-
» ces les plus éloignées du ſeptentrion,
» appellés ordinairement Lapons, ſoient
» inſtruits aux Lettres & aux Arts libé-
» raux, & très-bien informés de l'affaire
» de leur ſalut, les difficultés toutefois
» ſurvenues en nos tems par les tumul-
» tes de la guerre, auroient apporté du
» trouble & empêché le progrès des Arts
» libéraux, & rompu notre pieux deſſein;
» de peur néanmoins que notre bonne in-
» tention ne demeure ſans effet, Nous or-
» donnons & conſtituons notre fidelle Sé-
» nateur, & du Royaume de Suede, Gou-
» verneur général de Livonie, d'Ingrie &
» de Carélie, notre amé le très-illuſtre
» Seigneur Jean Skitte, franc Baron de
» Duderhoff, Directeur de l'école des La-
» pons, qui ſera établie à Uhma: com-
» me il s'eſt lui-même offert de conduire
» cette affaire, & d'en avancer, avec la
» bénédiction de Dieu, le ſuccès. Cette
» direction de ladite école ſera à perpétuité
» dans la famille des Skittes; & afin que,
» tant le Précepteur que les écoliers de
» cette école ayent quelques fonds d'aſſu-
» rés pour vivre, Nous donnons à ladite
» école toute la ſomme provenant des dé-
» cimes que les Paroiſſiens d'Uhma met-
» tent tous les ans dans le grenier, après
» que la ſouſtraction ordinaire deſdites
» décimes aura été faite; & ſeront, tant
» leſdites décimes de grains, que les au-
» tres donations, leſquelles le ci-deſſus
» nommé Jean Skitte pourra, à cet effet,

» acquérir par ſa diligence & ſon induſtrie,
» en ſa pleine diſpoſition, deſtinées pour
» être employées au profit & à l'entretien
» de ladite école, ſelon qu'il ſera par lui
» jugé néceſſaire. Réſervant toutefois à la
» Couronne & à nos Succeſſeurs, le ſou-
» verain Réglement, & l'entiere diſpoſi-
» tion qui ſera néceſſaire de faire à l'ave-
» nir. En conformation de ce que deſſus
» Nous ſouſcrivons de notre main, & y
» faiſons appoſer le ſceau Royal. Donné
» au Vieux Stetin, en Poméranie, le ving-
» tieme du mois de Juin, l'an de Jeſus-
» Chriſt M. DC. XXXI.

Deux ans après, le Baron de Duderhoff, prévoyant que les fonds deſtinés à cette école ſeroient bientôt trop modiques, à cauſe du nombre d'écoliers qui augmentoit chaque jour, & qui y étoit toujours entretenu aux dépens du Fondateur, ſongea à y pourvoir. A force de ſoins il ramaſſa une ſomme de vingt mille livres, partie de ſon bien, partie de la libéralité de ſes amis; il la préſenta à la Reine Chriſtine pour être employée aux mines de cuivre, à condition que l'école d'Uhma recevroit tous les ans, pour tenir lieu d'intérêts, les revenus qui avoient coutume d'être payés à la couronne par quelques fermes de la même Paroiſſe.

Chriſtine, ou plutôt les Adminiſtrateurs du Royaume, pendant la minorité de cette Princeſſe, accéderent aux propoſitions du Baron de Duderhoff, & rendirent en ſa faveur un édit tel qu'il le deſiroit.

Les raiſons qui Nous ont déterminés à rapporter dans cet ouvrage les Lettres,

Patentes du Grand Guſtave, nous portent à placer ici l'Edit de Chriſtine. La célébrité du rôle que cette Princeſſe a joué en Europe, ne peut manquer de rendre précieux tout ce qui eſt émané de ſon autorité, ou qui a date de ſon regne.

» NOUS, Chriſtine, par la grace de Dieu, » élue Reine & Princeſſe héritiere des » Suédois, des Goths & des Wandales, » Grande Princeſſe d'Eſtonie & de Carélie, » Dame d'Ingrie: déclarons comme autre- » fois très-Haut & très-Puiſſant Roi de » Suede, notre très-aimé Pere, porté par » un amour ſingulier de la piété, & par » une affection religieuſe d'augmenter l'E- » gliſe de Dieu, & ſurtout de faire, que » les nations barbares qui vivent ſur les » frontieres les plus éloignées du ſepten- » trion, ſoient converties & amenées à la » pleine connoiſſance de Dieu & au chriſ- » tianiſme, auroit ordonné l'inſtitution » d'une école de Lapons en Mark d'Uhma, » & auroit conſtitué Directeur de cette af- » faire notre fidelle Sénateur, & du Royau- » me de Suede, Préſident du Jugement » Royal, établi en la Gothie de Juneopie, » Chancelier de l'Univerſité d'Upſal, & » Légiſlateur de la Finlande citérieure, no- » tre amé & illuſtre Seigneur Jean Skitte, » franc Baron de Duderhoff, Seigneur de » Groencie, Stroemſrum & Skytteholm, » Chevalier à la chaîne d'or; après la » mort duquel il auroit accordé à ſes héri- » tiers le droit & l'autorité de la direction » de ladite école; &, pour l'entretien des » fonctions de la même école, il auroit, » par ſa clémence, ajouté les décimes du

» grenier d'Uhma, qui ſont dûs tous les
» ans à la Couronne. A CES CAUSES, par
» la teneur & force de ces préſentes Let-
» tres, non-ſeulement Nous confirmons
» cette conſtitution ſalutaire de notredit
» Pere, pieuſement décédé; mais nous
» faiſons encore en même-tems ſavoir,
» que le ſuſdit très-illuſtre Seigneur Jean
» Skitte, a apporté, au profit de l'école
» des Lapons, une ſomme d'argent, amaſ-
» ſée de ſes deniers, & de la donation
» faite par quelqu'autres dévotes perſon-
» nes, de la valeur de cinq mille thalers
» de la monnoie d'argent qu'il a comptée
» entiere à la compagnie des cuivres: Nous
» requérant très-humblement que ladite
» ſomme Nous fût réſervée, & à la Cou-
» ronne en cette compagnie, & que Nous,
» pour la rente annuelle de cet argent,
» ſur le pied de huit, payables par cent,
» donnions à ladite école des Lapons l'u-
» ſufruit des métairies de la Norlande;
» en ſorte que les fermiers d'icelles payent
» à ladite école leurs contributions; ce
» que nous approuvons, donnant pour
» hypotheque d'uſufruit deſdites métairies,
» à Nous appartenantes, & à la Couron-
» ne, ſituées en ladite Paroiſſe d'Uhma &
» en la Weſtbothnie; ſavoir:

De *Rocbæk*, douze fermes . . . . $\frac{1}{16}$.
De *Stakſiſe*, deux . . . . . $\frac{1}{16}$.
De *Klabbiler*, trois . . . . . $\frac{2\,7}{1\,1}$.
De *Baggabœlet*, deux . . . . . $\frac{2}{16}$.
De *Kuddis*, deux . . . . . $\frac{1}{16}$.
De *Brœneland*, deux . . . . . $\frac{1\,1}{16}$.

» Ces fermes payeront tous les ans à
» l'école des Lapons les taxes ordinaires

» & extraordinaires qui leur ont été juſqu'à » préſent impoſées par les mains des fer- » miers ; & ce inceſſamment, & pendant » tout le tems que Nous retiendrons par » devers Nous ladite ſomme de cinq mille » thalers, conſignée entre les mains de » ladite Compagnie, & juſqu'à ce qu'elle » ait été reſtituée par Nous à l'école des » Lapons. Pour ces cauſes, Nous défen- » dons à tous nos Officiers, & à tous ceux » qu'il appartiendra, d'ôter la ſuſdite hy- » potheque à ladite école, avant que leſ- » dits deniers lui ayent été reſtitués, ni » de faire, ou permettre qu'il ſoit fait au- » cun tort ou préjudice à ladite école » contre la teneur de ce préſent Edit; en » conſéquence de cet acte, nos tuteurs, » reſpectivement & adminiſtrateurs du » Royaume l'ont ſigné de leur main, & » ont fait apposer le ſceau Royal à l'Edit. » Donné à Stockholm, le cinquieme No- » vembre 1634. »

C'eſt de cette école qu'on a tiré depuis quelques jeunes gens du pays pour en faire des Prêtres ; mais il paroît que cet uſage n'a pas ſubſiſté long-tems : dans chaque Préfecture il y a communément un Prêtre qu'on envoye de Suede ; ce n'eſt point ordinairement ſon mérite ou ſon zele, qui lui obtiennent la préférence. Tous ces Miniſtres ont du Roi des gages fixes & honnêtes.

Leur reſpect pour les Prêtres.

En général tous les Lapons honorent beaucoup leurs Prêtres : ils les appellent *Horſar* ; ce qui veut dire Seigneur. Lorſqu'ils en attendent quelque viſite, ils vont bien loin au-devant d'eux les prendre

dans un pulka, & les menent dans leur cabane, où ils les reçoivent le mieux qu'ils peuvent. Toute la famille vient saluer le Prêtre avec beaucoup de vénération, & lui faire un compliment de félicitation sur la joie que lui cause son arrivée.

Les Lapons chrétiens s'abstiennent religieusement de tout ce que défend la Religion. Quelques-uns même poussent le scrupule au point de ne point traire leurs rennes les jours de fêtes, & de ne manger les jours d'abstinence que du lait & du fromage; cependant ces fidelles observateurs des jeûnes ne veulent se défaire, ni de leurs principes idolâtres, ni de leur magie.

Renard. Rien ne fait mieux voir le peu de christianisme des Lapons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'Eglise pour entendre le Prêtre & pour assister à l'office. Il faut que le Bailli ait soin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leur cabane pour les en faire sortir. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent; d'autres croient pouvoir se dispenser d'assister à l'office, en disant qu'ils y étoient l'année passée.

Nous allons présenter au Lecteur un abrégé succinct de la superstition de ces peuples, & des restes du paganisme qui existent encore parmi eux. Nous commencerons par indiquer sommairement les causes qui en empêchent l'entiere extirpation & qui retardent les progrès de la doctrine Evangélique.

Le premier motif de l'attachement de ces peuples aux cérémonies payennes,

c'eſt qu'ils les ont vu pratiquer à leurs peres. Les coutumes de leurs ancêtres ſont pour eux des eſpeces d'habitudes dont ils ne peuvent ſe détacher. Aux propoſitions qu'on leur fait de renoncer à leurs erreurs, ils répondent, que leurs peres n'étoient pas aſſez dépourvus de jugement pour ignorer ce qu'ils devoient à Dieu, & comment ils devoient l'honorer; que leurs peres ont vécu comme ils vivent, & qu'ils n'en ont pas été plus malheureux.

La ſeconde raiſon qui empêche l'Evangile de fructifier, vient de la cupidité des Miſſionnaires. Les Lapons ont vu cette ſainte morale prêchée & fort exaltée, mais peu pratiquée par les Prédicateurs: ils ont obſervé que chez pluſieurs la Religion ſervoit de maſque à l'intérêt & à l'hypocriſie; que, ſous prétexte d'inſtruire ces peuples, les Prêtres tâchoient d'en tirer des tributs; que l'Evangile étoit d'un côté une loi de pauvreté & de douceur, & de l'autre ſervoit de prétexte aux exactions & à la tyrannie. Les malheureux Lapons qui ne ſont pas riches, ne pouvoient enfin ſouffrir de ſe voir réduits à la derniere miſere par des gens qui s'emparoient de leurs biens, en les exhortant à mépriſer les richeſſes: de là leur dégoût pour une Religion, où les actions leur paroiſſoient en contradiction avec les préceptes, & où ils ne voyoient d'avantage que pour ceux qui l'enſeignoient aux autres. Arrêtons-nous ici; laiſſons réfléchir le Lecteur ſur des hommes, dont la charité doit être la principale vertu: il ſeroit à ſouhaiter que des mœurs ſi déshonorantes & ſi con-

traires au bien du chriſtianiſme, puſſent ſe cacher à l'univers entier.

Les Lapons, dans les ténebres du paganiſme, avoient leur raiſon pour flambeau & la nature pour guide. Ils étoient à la vérité timides, farouches, toujours prêts à ſuivre la premiere impulſion des ſens; mais ils étoient charitables, ſans défiance, ignorant la rigueur du *tien* & du *mien*. Ces malheureux peuples ont reçu avec l'Evangile tous les vices des climats où il eſt répandu, & n'ont pas perdu un ſeul des leurs: s'ils ont gagné du côté des qualités ſociales; s'ils ſont moins brutaux, moins farouches, ils ont perdu la pureté de leurs mœurs & l'innocence du cœur; la ſource de la morale la plus pure eſt devenue le principe de tous leurs maux. Avec la plus ſaine doctrine on leur a porté le poiſon le plus meurtrier, les exemples les plus contagieux; l'eau-de-vie & la cupidité: de là l'intempérance, la férocité, la diſſolution, la perfidie, la mauvaiſe foi, & toutes les ſuites funeſtes que ces vices entraînent avec eux. Inconnus & ſauvages les Lapons vivoient heureux & longtems: connus & demi policés, leurs jours ſont abrégés; leurs vices ont altéré, & pour ainſi dire, détruit leurs conſtitutions primitives.

Idolâtrie des Lapons.

On peut rapporter à deux points principaux toute l'idolâtrie des Lapons. Le premier conſiſte à adorer pluſieurs Dieux: le ſecond, à exercer la magie.

Les principaux de ces Dieux qui partagent leurs adorations avec l'Eternel,

ſont au nombre de trois. Le premier s'appelle *Thor* ou *Dieu du tonnerre* ; le ſecond ſe nomme *Stoorjunkare*, & le troiſieme *Baive*.

Ils attribuent à Thor la ſuprématie ſur les Dieux, ſur les hommes & les démons : ils croyent que c'eſt à foudroyer ces derniers que ce Dieu fait ſervir parculierement le tonnerre : c'eſt par cette raiſon qu'ils le préſentent armé d'un marteau.

Stoorjunkare paſſe pour le Lieutenant de *Thor*, & ſon nom l'indique. Il préſide à la conſervation de tous les animaux de la terre & de la mer ; c'eſt à lui qu'ils ſacrifient le plus ſouvent.

Baivè, le troiſieme de ces Dieux, eſt le ſoleil. Scheffer penſe que c'eſt le même que *Thor* ; c'eſt à lui qu'ils demandent de la lumiere, de la chaleur, & tout ce qui peut les défendre contre le froid. Ils le regardent comme l'auteur de toutes productions, & l'adorent beaucoup en été, pour le remercier du ſervice qu'il vient leur rendre en diſſipant le froid & les ténebres.

Les deux premiers de ces Dieux ont des autels particuliers & un culte ſéparé. Le lieu où l'on adore le Dieu *Thor* eſt à cent pas de la cabane. Une table, élevée de ſept à huit pieds, environnée à douze ou quinze pas de diſtance de branches de pin ou de bouleau ; c'eſt ce qui ſert de temple & d'autel à ce Dieu & au Dieu *Baive*. Sur cette table eſt poſée la figure de *Thor* : cette figure n'eſt autre choſe qu'un tronc de bouleau infor-

me, dont le ſommet eſt une ſouche ronde, qui a quelque rapport avec la tête d'un homme. A la place du bras droit on lui attache un marteau, qui eſt le ſigne caractériſtique de ce Dieu & de ſa puiſſance. On lui plante dans la tête un clou de fer, auquel on attache un petit caillou.

De ce lieu ſacré à l'habitation, le chemin eſt tracé par une allée, compoſée de branches de pin ou de bouleau, plantées en terre; & ils ont ſoin de renouveller ces branches à meſure qu'elles ſechent. En été ils ſe ſervent de celles de bouleau; en hiver ce ſont des branches de pin.

L'endroit conſacré à *Stoorjunkare* eſt ordinairement d'un accès très-difficile; c'eſt quelquefois une caverne, le bord d'un marais, mais le plus ſouvent un rocher, une montagne, parce qu'ils croyent que ce Dieu habite ces lieux. Sa ſtatue eſt une piece fort brute, telle qu'ils l'ont trouvée entre des rochers ou près des marais; mais ces peuples ſuperſtitieux ne la regardent point comme l'ouvrage du hazard; elle leur ſemble avoir été faite exprès par ſon ordre pour lui être dédiée: ſi c'eſt un rocher, une montagne, ils donnent à cet endroit le nom de *Paſſe-Warra*, qui veut dire *ſainte montagne*. Afin que perſonne ne viole la ſainteté du lieu, ou ne manque au devoir de ſa religion, ils ont ſoin de marquer, avec des branches d'arbres, juſqu'où s'étend l'endroit conſacré: comme chaque famille a le ſien, on imagi-

ne aiſément que le nombre en eſt fort grand. On compte juſqu'à trente de ces endroits dans une Préfecture : au reſte les habitans les cachent le mieux qu'il leur eſt poſſible pour n'être pas ſoupçonnés d'impiété.

Tous les lieux deſtinés au culte de ces Divinités ſont dans la plus grande vénération : les Lapons ne ſouffrent qu'aucune femme en approche, ni qu'elle offre des ſacrifices. S'ils en trouvent quelqu'une qui contrevienne à cette défenſe, ils la regardent comme une infortunée qui mérite le courroux du ciel, & qui ne peut manquer de devenir la proie du démon.

Dans la Province de Tornea le Dieu *Stoorjunkare* eſt adoré ſous le nom de *Scyta*, & ſa forme eſt la même. Renard, dans la deſcription qu'il donne d'un endroit conſacré à *Scyta*, ſe trouve d'accord avec Scheffer : voici ce qu'il en raconte aſſez plaiſamment.

» Près de l'endroit où le lac de Torne
» forme le fleuve de ce nom, il eſt une
» petite Iſle, connue par un autel fa-
» meux, dédié à *Scyta*. Cette petite Iſle
» eſt de tous côtés entourée de cataractes
» épouvantables qui deſcendent avec une
» précipitation furieuſe ſur des rochers,
» où elles cauſent un bruit horrible. Après
» avoir pris terre à cette Iſle, nous appro-
» chames de cet autel, & apperçumes plu-
» tôt un grand monceau de cornes de ren-
» nes, que les Dieux qui étoient derriere.
» Le premier étoit le plus gros & le plus
» grand de tous ; il n'avoit aucune figure
» humaine, & je ne puis dire à quoi il

» reſſembloit ; mais ce que je peux aſſu-
» rer, c'eſt qu'il étoit très-gros & très-
» vilain, à cauſe du ſang & de la graiſſe
» dont il étoit couvert. Celui-là s'appel-
» loit *Scyta* ; ſa femme, ſes enfans & ſes
» valets, étoient rangés par ordre à ſon
» côté droit ; mais toutes ces pierres n'a-
» voient d'autre figure que celle que la
» nature leur donne, lorſqu'elles ſont ex-
» poſées à la chûte des eaux : elles n'é-
» toient pas moins graſſes que la premiere ;
» mais beaucoup plus petites. Toutes ces
» pierres, & particulierement celle qui
» repréſentoit *Scyta*, étoient ſur des bran-
» ches de bouleau toutes vertes ; & l'on
» voyoit à côté un amas de bâtons quar-
» rés, ſur leſquels il y avoit quelques ca-
» racteres. On remarquoit un de ces bâ-
» tons au milieu, beaucoup plus gros &
» plus haut que les autres, & c'étoit, à
» ce que nous dirent nos Lapons, le bour-
» don dont *Scyta* ſe ſervoit pour faire
» voyage.

» Un peu derriere tous ces Dieux, il y
» en avoit deux autres gros, gras, & pleins
» de ſang, poſés comme tous les autres,
» ſur quantité de branches. Ceux-ci étoient
» plus proches du fleuve, & nos Lapons
» nous dirent, que ces Dieux avoient été
» pluſieurs fois jettés dans l'eau & qu'on
» les avoit toujours retrouvés dans leurs
» places. Les ſtatues de *Scyta* & de ſa fem-
» me ſembloient avoir des chapeaux ſur la
» tête ; mais ce n'étoit autre choſe qu'une
» figure plate qui eſt au-deſſus de la pier-
» re & qui excede en cet endroit. Il n'y
» a que *Scyta* & ſa femme qui ayent cette

» marque; les autres ſont d'une pierre de » figure longue, pleine de boſſes & de » trous qui viennent finir en pointe, & » repréſentent les enfans de *Scyta* & toute » ſa baſſe famille: au reſte l'autel n'eſt fait » que d'une ſeule roche, qui eſt couver- » te de mouſſe & d'herbe, comme le reſte » de l'Iſle, avec cette différence, que le » ſang répandu, & la quantité de bois & » d'os de rennes, ont rendu la place plus » foulée.

» Quoi que nos Lapons puſſent nous di- » re, pour nous empêcher d'emporter ces » Dieux, nous ne laiſſames pas de dimi- » nuer la famille de *Scyta* & de prendre » chacun un de ſes enfans, malgré les me- » naces qu'ils nous faiſoient de leur part, » & les imprécations dont ils nous char- » geoient, en nous aſſurant que notre vo- » yage ſeroit malheureux, ſi nous excitions » la colere de leur Dieu. Si *Scyta* eût été » moins gras & moins peſant, je l'aurois » emporté avec tous ſes enfans; mais je » pus à grande peine le lever de terre. Les » Lapons me compterent alors pour un » homme perdu & qui ne pouvoit pas aller » loin ſans être du moins foudroyé. La » marque la plus certaine parmi eux, d'un » Dieu courroucé, c'eſt la peſanteur qu'on » trouve dans ſa ſtatue, au lieu que la fa- » cilité qu'on a en la levant fait connoître » qu'il eſt propice & près d'aller où l'on » veut; c'eſt de cette maniere auſſi qu'ils » connoiſſent qu'il veut des ſacrifices. »

Les hommes ſeuls ont droit d'en offrir: les victimes ordinaires ſont des rennes; ils ſacrifient encore des moutons, des

chats, des poules, qu'ils vont acheter en Norvege. L'automne eſt le tems ordinaire de leur offrande ſolemnelle au Dieu *Thor:* l'approche de l'hiver & des longues nuits, leur fait penſer que l'aſſiſtance divine eſt plus néceſſaire en ce tems qu'en aucun autre.

Ils ne manquent pas de renouveller l'idole & d'en faire la dédicace quelque tems avant la Saint Michel. Ils immolent une renne, dont ils ſéparent les os & la chair, enſuite ils les remettent enſemble: après cette opération, ils frottent très-reſpectueuſement la nouvelle idole avec la graiſſe & le ſang de cet animal, & ils enterrent tout ce qui en reſte, excepté ſes cornes qu'ils plantent autour du Dieu. En toute autre occaſion ils tuent la victime dans une place marquée derriere leur cabane, en lui enfonçant dans le cœur un couteau fort aigu. Le ſacrificateur reçoit dans un vaiſſeau le ſang de l'animal & va en frotter l'idole avec beaucoup de révérence, en lui faiſant des croix par-devant & par-derriere: tous ſe proſternent enſuite & adorent la divinité par une profonde inclination.

S'ils ſacrifient à *Stoorjunkare*, ils égorgent au même endroit une renne mâle, après lui avoir paſſé un fil rouge au travers de l'oreille droite: ils gardent précieuſement ſon ſang & une partie de ſa graiſſe. Celui qui fait les fonctions de Grand-Prêtre prend enſuite les cornes de la victime, les os de la tête, du cou, les ongles & les pieds, & les porte ſur la montagne dédiée à l'idole: lorſque le ſacrificateur

y eſt arrivé, il s'approche gravement de la pierre ſacrée, ſe découvre avec beaucoup de reſpect, fléchit humblement les genoux, joint les mains & s'incline juſqu'à terre: après avoir reſté quelque tems dans cette poſture, il ſe releve & frotte ſa divinité avec le ſang & la graiſſe qu'il a apportés. Il plante derriere l'idole les cornes de la victime: il attache à la droite les parties génitales de l'animal, & à la gauche un fil rouge, paſſé dans un morceau d'étain & au travers d'une petite piece d'argent.

Ils honorent *Stoorjunkare* deux fois l'année: cette cérémonie conſiſte à mettre, comme on l'a dit, de nouvelles branches de pin ou de bouleau ſous la pierre ſacrée. Au commencement de l'hiver ils mettent les branches de pin, & celles de bouleau dans les premiers jours de l'été.

C'eſt particulierement dans cette cérémonie que ces Idolâtres connoiſſent la diſpoſition de leur Dieu, ſon amour ou ſon averſion. Si, lorſqu'ils mettent ces branches, la ſainte pierre eſt légere & facile à lever, le dieu leur eſt favorable; ſi elle eſt peſante, la divinité eſt en colere; alors ils ſont ſaiſis de crainte, & ſur le champ, pour adoucir l'idole, ils font vœu de lui immoler une victime.

Les victimes qu'ils offrent au ſoleil ne ſont pas les mêmes que celles qu'ils ſacrifient aux autres idoles; c'eſt toujours une jeune renne femelle, & ils lui paſſent un fil blanc au traves de l'oreille droite.

Outre *Thoor*, *Stoorjunkare* & *Baive*, ces peuples ont encore d'autres divinités qui

ſont en vénération parmi eux : ce ſont les mânes des défunts, & les *Julhes*. Ils n'érigent point de ſtatues en l'honneur des mânes, mais ils leur offrent des ſacrifices pour les appaiſer, lorſqu'ils les croyent fâchés, ou pour ſatisfaire aux demandes qu'ils ont rêvé avoir été faites par eux. Une renne, dont l'oreille droite eſt traverſée d'un fil noir, eſt la victime ordinaire.

Les *Julhes* n'ont ni images ni aucun ſigne repréſentatif. Les Lapons croyent que ces *Julhes* parcourent l'air par troupes la veille & le jour de Noel. C'eſt par cette raiſon qu'ils appellent ces deux jours *la fête des Julhes*. Le lieu deſtiné à les honorer eſt ſur quelque arbre, derriere la cabane ; à la portée d'une fleche. Voici quel eſt le ſacrifice qu'ils leur offrent.

La veille de Noel ils s'abſtiennent de manger de la viande : ils mettent à part une petite portion des alimens qu'ils prennent ce même jour, & font pareille choſe le lendemain qu'ils font grande chere : ils réuniſſent ces deux portions, & les enferment dans un petit coffre d'écorce de bouleau, qui a la forme d'un vaiſſeau, avec des voiles & des rames. Après avoir conſervé cette nourriture deux jours, ils vont prendre ce petit vaiſſeau à l'arbre, conſacré aux *Julhes*. Ce ſacrifice ſe renouvelle tous les ans.

On pourroit préſumer que la ſource de l'opinion des Lapons à l'égard des *Julhes*, leur vient des Prêtres, qui ont prêché l'Evangile dans ce pays : ces Prêtres n'auront pas manqué de leur annoncer, que

que le jour de Noel le Sauveur eſt venu au monde; que c'étoit un jour de réjouiſſance & d'allégreſſe pour tous les hommes; que la veille de ce jour de bonheur, les Anges avoient annoncé cette nouvelle à tout l'univers; qu'ils avoient apparu aux Paſteurs; que ceux-ci avoient été ſaiſis de frayeur à leur aſpect.

Les Lapons ont fait attention que le tems de Noel eſt un tems de réjouiſſance, & ils ne manquent pas de faire des feſtins; mais vraiſemblablement ils n'ont pas bien conçu l'apparition des Anges; & ce point de doctrine, mal-adroitement appliqué, a pu donner lieu à leur erreur & à leur ſuperſtition.

Pendant les fêtes de Noel les chefs des familles Lapones ne ſortent pas de leur cabane, & s'embarraſſent peu d'aſſiſter à l'office divin. Ils ſe contentent d'y envoyer leurs enfans & leurs domeſtiques, & s'excuſent ſur la crainte qu'ils ont d'être maltraités par les *Julhes*: c'eſt ce qui les oblige à leur faire des ſacrifices après les fêtes.

§. X.

Mariages des Lapons.

En général les Lapons ſe marient aſſez tard. Un pere de famille qui veut marier ſa fille a intérêt de différer, le plus qu'il eſt poſſible, la concluſion du mariage, parce qu'on n'obtient une femme qu'à force de préſens.

Si un jeune Lapon veut ſe marier, il cherche une fille; il s'inquiete peu qu'elle ſoit belle, ſpirituelle, ſage & honnête,

pourvu qu'elle ait un grand nombre de rennes en bon état.

La richeſſe des filles de ce pays vient de ce que les peres ſont dans l'uſage de donner aux enfans qui leur naiſſent une ou pluſieurs rennes : tout le produit & les petits de ces animaux appartiennent au nouveau né, & on lui en rend un compte exact, dès qu'il eſt en état de prendre ſoin lui-même de ſon bétail.

Lorſqu'un jeune homme ſe choiſit une femme, c'eſt ordinairement aux foires ou aux aſſemblées publiques : quand il s'eſt décidé, il va avec ſon pere & un ami voir les parens de la fille, & il porte avec lui de la meilleure eau-de vie du canton. Le pere & l'ami entrent dans la cabane des parens de la fille : le jeune homme reſte à la porte juſqu'à ce qu'on l'appelle ; s'il enfreignoit cet uſage, ce ſeroit une incivilité, une imprudence, dont rien ne pourroit l'excuſer, & qui détruiroient toutes ſes prétentions. Il s'occupe à l'entrée de la cabane à fendre du bois ou à faire autre choſe de cette eſpece. Le pere du jeune homme prend la bouteille d'eau-de-vie & en préſente à boire au beau-pere, à la belle-mere futurs, & à tous les aſſiſtans. Ils appellent cette eau-de-vie *Pouriſtovin*, c'eſt-à-dire, le vin de la bienvenue, ou *Soubouvin*, vin des amoureux. Cette formalité remplie, le pere du jeune homme expoſe l'inclination & les deſirs de ſon fils & fait la demande de la fille. Pour mieux gagner les bonnes graces du beau-pere futur, on ne manque pas, dans le compliment, de lui prodiguer les expreſſions les plus flat-

teuſes & les qualités les plus reſpectables. On l'appelle *Pere grand*, *Pere vénérable*, *Pere bon & ſuprême*, *Pere ſouverain*, & on accompagne chacune de ces dénominations d'une génuflexion très-profonde. Si la réponſe du beau-pere futur eſt favorable au jeune homme, on l'invite d'entrer & on lui donne à manger; mais on éloigne la fille, ſoit en l'envoyant faire paître les rennes, ſoit en la faiſant paſſer dans quelqu'autre cabane, afin que le futur & ſa compagnie ne puiſſent la voir: lorſqu'il peut obtenir des parens la permiſſion de lui parler, il va ſur le champ prendre ſes plus beaux habits & revient ſaluer ſa prétendue. Un baiſer ſur la bouche eſt le début de l'entrevue, & le complément d'une ſalutation affectueuſe eſt parmi eux de ſe mettre le nez l'un contre l'autre & de l'appuyer fortement.

Après ces préliminaires, l'amant tire de ſon ſein les viandes qu'ils eſtiment les plus exquiſes; c'eſt une langue de renne, de la chair de caſtor; il les préſente à ſa maîtreſſe devant toute la compagnie: elle les refuſe, lui fait ſigne de ſortir de la cabane, & le ſuit. Quand ils ſont à part, l'amant lui offre de nouveau les préſens; elle les reçoit; alors il la prie de lui permettre de dormir auprès d'elle dans la cabane; ſi elle refuſe, elle jette tous les préſens par terre: ſinon elle accede à ſa demande & l'affaire paſſe pour arrêtée.

Il ne reſte plus qu'à prendre un jour pour la célébration des noces, & c'eſt la grande difficulté: le pere de la future qui eſt bien-aiſe de boire de l'eau-de-vie, re-

met la concluſion d'année en année; cependant le prétendu continue de voir ſa maîtreſſe, & n'oublie jamais, chaque fois qu'il fait ſa cour, de porter de l'eau-de-vie & du tabac pour le beau-pere. Lorſqu'il va faire ſes viſites, il s'égaye en chemin en chantant des chanſons amoureuſes, qui expriment ſon impatience d'être arrivé. On ne ſera peut-être pas fâché de voir un échantillon de la galanterie Lapone.

Allons, ma petite renne, hâtons-nous, nous avons du chemin à faire: les terres humides ſont vaſtes & difficiles; tu ne me ſeras pas toutefois ennuyeux. Marais Kailge? Allons.. paſſons... Marais Kailge, va, je te dis adieu! Que d'agréables penſées roulent dans mon eſprit, lorſque je ſuis porté par le Marais Kailge. Allons, ma renne..., de l'agilité..., de la légereté..., nous verrons plutôt la fin de notre travail, nous arriverons où nous avons réſolu d'aller. Quels délices...! Je verrai là ma Maîtreſſe aller à la promenade... Ma petite renne, de la vivacité... Vois, regardes, examines, ſi tu n'appercevras pas qu'elle ſe baigne.

Lorſque les jeunes amoureux ſont éloignés de leurs maîtreſſes, ils s'en rappellent le ſouvenir par d'autres chanſons, & ſe réjouiſſent à s'occuper ſans ceſſe de l'objet de leur tendreſſe. Voici une de ces chanſons.

Soleil très-brillant, jettez vos rayons ſur le marais Orta. Si je croyois qu'étant monté ſur les plus hautes branches de ſapin je puſſe découvrir les bords enchantés de ce délicieux marais, j'y monterois, pour voir parmi quelles fleurs ma Maîtreſſe ſe promene. Je taillerois tous ces rameaux, je couperois toutes ces branches qui

peuvent m'en dérober la vue.... Si je le pouvois... charmante Maîtreſſe ! Vous me verriez ſuivre le cours des nuées qui ſe portent vers le marais Orta ; où, ſi j'avois des ailes de corneille ou de ſercelle, dans l'inſtant je prendrois mon eſſor, & j'arriverois bientôt vers vous.. Il y a aſſez long-tems que vous m'attendez. Tant de jours paſſés, tant de vos très-bons jours, depuis que je ne vous ai vue, depuis que je n'ai vu vos yeux ſi doux & votre cœur ſi pénétré d'amour. Quand vous voudriez vous enfuir bien loin, je vous trouverois bientôt. Qu'y a-t-il de plus fort & de plus ferme que des nerfs tournés enſemble ; des chaînes de fer que rien ne peut rompre ? .... Ainſi l'amour tourne nos têtes, enchaîne nos cœurs, change nos penſées & nos réſolutions. Si j'écoutois toutes les idées qui m'agitent.... je changerois de chemin à tout moment ; .... le vrai chemin qui me fuiroit ; ... mais je ſais ce que j'ai à faire... C'eſt par-là qu'eſt le chemin le plus court pour arriver juſqu'à vous ; ... je parts ; ... j'y cours...

Ils n'ont ni tons ni meſures pour ces chanſons ; chacun les chante comme il lui plaît : ils les appellent *chanſons nuptiales.*

Lorſqu'on eſt convenu du jour de la célébration des noces, tous les parens des deux époux s'aſſemblent la veille chez ceux de la fille, & le futur fait à chacun les préſens qu'il leur a deſtinés : au beau-pere, c'eſt un gobelet d'argent, un chaudron de cuivre, des peaux & des couvertures pour faire un lit : il donne à la belle-mere une ceinture, une robe, & cette ſorte de reſpectueuſe, qu'ils appellent *Kraka* ; & pour s'attirer les bonnes graces de la famille entiere, il eſt d'uſage de faire à chacun des

parens un préſent ſuivant ſes facultés, & en préſence de toute l'aſſemblée.

Le lendemain le marié & la mariée s'habillent le plus richement qu'il leur eſt poſſible, & vont à l'Egliſe avec leurs parens. Les hommes marchent les premiers, ayant le marié à leur tête, précédé d'un d'eux qui ſemble mener toute la troupe; enſuite les femmes, conduites par l'épouſée. Deux de ſes plus proches parens, le bonnet à la main, la ſoutiennent par-deſſous les bras, & la conduiſent ainſi dans l'Egliſe. Elle affecte un air de triſteſſe, qui ſemble annoncer que c'eſt par contrainte qu'elle quitte ſon pere & ſa mere: elle marche les yeux baiſſés & la tête penchée, comme ſi elle alloit au ſupplice. Lorſqu'on lui demande ſi elle veut bien prendre le jeune homme préſent pour mari, elle demeure muette juſqu'à ce que ſes parens l'aient preſſée de parler. Après bien des inſtances elle prononce enfin le *oui*; mais d'une voix ſi baſſe, que le Prêtre a bien de la peine à l'entendre. Cette retenue paſſe chez les Lapons pour une marque de pudeur & de chaſteté, à laquelle ils donnent les plus grands éloges.

Le Sacrement adminiſtré, on retourne chez les parens de la mariée; on y fait un grand feſtin: chacun des conviés a eu ſoin d'apporter la veille ſa part des viandes qui doivent ſervir à la noce. Il y a un Lapon établi pour recevoir ſes portions & préſider au ſervice du feſtin. Les deux nouveaux époux ſont aſſis l'un près de l'autre; tous les aſſiſtans enſuite, ſelon leur degré de parenté. Perſonne ne touche aux co-

meſtibles : le Lapon qui remplit la charge de maître-d'hôtel, commence par ſervir les deux époux, & ſert les autres après.

Comme il arrive quelquefois que la cabane eſt trop petite pour contenir tous ceux qui aſſiſtent à la fête, les garçons & les filles montent ſur le toit & font deſcendre une petite corde, à laquelle pend un hameçon ou un crochet. Le *Maître-ſervant* y attache des morceaux de viande; chacun retire ſon crochet & partage ainſi les plaiſirs de la noce. Après le repas ils diſent les graces accoutumées, ſe donnent la main l'un à l'autre & quittent la table.

La fête ſe termine par l'eau-de-vie, dont chacun achete une portion en particulier, s'il ſe trouve là un marchand; ſinon l'on finit la journée par la converſation ou par des jeux amuſans.

Les noces étant achevées de cette façon, il n'eſt cependant pas encore permis au mari d'emmener ſa femme avec toutes ſes richeſſes. Avant que d'obtenir cette permiſſion, il eſt obligé de demeurer un an entier avec ſon beau-pere, & de le ſervir pendant tout ce tems : au bout de l'année il eſt maître de demeurer encore, s'il le veut, ou d'aller s'établir ſéparément. Le beau-pere laiſſe ſa fille à la diſpoſition de ſon gendre, & lui remet toutes les rennes qui lui appartiennent. Souvent une fille a en propre, lors de ſon mariage, juſqu'à cent de ces animaux. Outre cela les parens lui donnent en dot cent rennes, plus ou moins, ſuivant leurs moyens; de l'argent, du cuivre, une tente, un lit, & tout ce qui eſt néceſſaire au ménage.

Les autres parens de la mariée qui ont reçu des préſens de ſon mari, ſont tenus de lui donner en revanche, une, deux, ou quatre rennes, proportionnément à ce qu'il leur a donné; ainſi il arrive qu'un époux qui a fait de gros préſens, ſe trouve, après ſon mariage, très-riche en rennes.

Il ne leur arrive jamais d'épouſer une parente au degré prohibé; ils ont toujours obſervé toute la rigueur de la loi à cet égard. Ils ne connoiſſent point la répudiation; le mariage eſt indiſſoluble chez eux, & les époux vivent enſemble très-honnêtement juſqu'à la mort.

Relation curieuſe de Moſcovite. Les Lapons Moſcovites, qui ſont encore la plupart Idolâtres, ſe marient avec beaucoup moins de cérémonies. Les parens & les amis des deux futurs s'aſſemblent chez le pere de l'époux; là, en préſence des conviés, on tire du feu d'un caillou, en le battant avec un morceau de fer. Les étincelles qui en ſortent deviennent le nœud du lien conjugal & le ſceau d'un contrat reſpectif d'aſſociation.

Renard, Scheffer. Cet embleme myſtérieux repréſente, ſelon eux, le mariage: comme la pierre renferme en elle-même une ſource de feu, qui ne paroît que lorſqu'elle a été touchée par le fer; de même, il ſe trouve dans l'un & dans l'autre ſexe un principe de vie caché qui ne ſe produit que lorſqu'ils ſont unis.

On ne ſait ce qui a pu donner lieu à quelques Ecrivains de dire que la communauté des femmes étoit établie parmi les Lapons, ou du moins qu'ils étoient peu ſcrupuleux ſur le commerce qu'elles avoient

avec d'autres hommes que leurs maris. Loin que ces peuples permettent aux étrangers de coucher avec leurs femmes, & veuillent les forcer, ainſi que le rapporte Regnard, de faire cet honneur à leur famille, ils ſont fort délicats ſur ce point, & très-ſuſceptibles de jalouſie. Si une femme rencontre un homme en ſon chemin, qu'elle s'arrête à lui parler, & que ſon mari s'en apperçoive, il conçoit auſſi-tôt des ſoupçons ſur la fidélité de ſa femme, & ne manque pas de lui en faire des reproches très-vifs.

§. XI.

Naiſſance & premiere éducation des Lapons.

Les Lapons ont très-peu d'enfans, & cette ſtérilité vient peut-être du peu d'uſage qu'ils font du ſel : on en voit rarement plus de deux ou trois dans une famille : jamais il n'eſt arrivé qu'un Lapon ait eu au-delà de huit enfans. Stérilité des Lapons.

On a remarqué, & il eſt aiſé de s'en convaincre, que les Provinces, les villes maritimes, proportion gardée, ſont plus peuplées que les autres, que les familles y ſont plus nombreuſes, malgré les raiſons qui devroient occaſionner leur dépopulation ; telles que les voyages de long cours des habitans, les naufrages, & tous les autres accidens qu'entraîne la navigation. Ce n'eſt donc qu'au voiſinage de la mer, aux productions de ces contrées qu'on peut raiſonnablement en attribuer la cauſe, ſoit que l'air qu'on y reſpire, les alimens dont on y fait uſage, étant imprégnés de particules ſalines, fourniſſent

en plus grande abondance les liqueurs séminales, & leur cauſe une âcreté qui produit des irritations plus fréquentes, ou ſoit que ces particules ſalines ayent une certaine aptitude à purifier ces liqueurs, & à leur donner une vertu plus prolifique.

Si l'on ajoute à la privation du ſel la rigueur exceſſive du ciel ſous lequel les Lapons habitent, la dureté & la miſere où ils vivent, on trouvera peut-être que ce ſont les cauſes conſtantes qui concourent à entretenir parmi ces peuples cet état de froideur, ſi contraire à une population nombreuſe.

Rien ne prouve mieux la ſtérilité de cette nation que le dénombrement qu'en a fait faire Charles IX, & qui a été vérifié depuis. On a trouvé beaucoup de familles éteintes, & la nation diminuée d'un cinquieme : il paroît, par le témoignage de tous les Auteurs, que ce peuple étoit beaucoup plus nombreux avant d'être ſoumis : on pourroit encore chercher la raiſon de cette dépopulation dans l'excès de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes.

Leur ſuperſtition dans les accouchemens.

Dès qu'un homme s'apperçoit que ſa femme eſt groſſe, ſon premier ſoin eſt de conſulter les aſtres pour ſavoir de quel ſexe ſera l'enfant. Les Lapons croyent qu'il y a quelque rapport ſympathique entre une femme & la lune ; c'eſt auſſi cet aſtre qui ſert à leur divination. S'ils voyent une étoile au deſſus de la lune, il concluent que ce ſera un garçon ; ſi l'étoile eſt au-deſſous, ce ſera une fille. La lune eſt encore conſultée pour ſavoir le ſort de l'enfant, s'il jouira d'une bonne ſanté, & s'il vivra long-tems.

La femme enceinte a un logement ſéparé, à gauche de la porte : on conçoit qu'en hiver il doit y faire très-froid, puiſque le feu eſt au milieu de la cabane, & qu'il ne peut porter la chaleur partout.

Le premier ſoulagement qu'on donne à une nouvelle accouchée, eſt un bouillon, fait avec de la graiſſe de baleine ; on prend l'enfant, on le lave dans l'eau froide ou dans la neige juſqu'à ce qu'on voye ſa reſpiration s'affoiblir ; alors on le baigne dans un chaudron rempli d'eau chaude, & on le tient un inſtant dans cet état, plongé dans l'eau juſqu'au cou : on prend bien garde qu'il n'en reçoive quelques gouttes ſur la tête. Après cette opération on enveloppe l'enfant dans une peau de lievre.

Quoique les accouchées n'ayent pour boiſſon que de l'eau & de très-mauvaiſe nourriture, elles reſtent cependant peu de tems au lit, & reprennent leurs occupations intérieures du ménage au bout de quatre ou cinq jours. Le ſoin de faire baptiſer leurs enfans ne regarde qu'elles ; elles s'en acquittent ordinairement le douze ou quinzieme jour au plus tard, après leur accouchement. En été on les voit grimper ſur la cime des plus hauts rochers, traverſer de grandes forêts, ou paſſer des marais fangeux pour conduire leurs enfans aux Prêtres, dont elles ſont quelquefois éloignées de cinq ou ſix lieues : elles attachent le berceau de l'enfant à une ſorte de bât que porte une renne, qu'elles conduiſent : leur bonne conſtitution, leur en-

durciſſement aux travaux, leur font ſupporter toutes ces fatigues.

En hiver elles portent leurs enfans avec elles dans leur traîneau. Parmi les noms qu'elles donnent aux enfans, elles en choiſiſſent toujours d'analogues à leurs fauſſes Divinités, tels que *Thora*, *Baivik*, & les Prêtres ont beaucoup de peine à les déshabituer de cette coutume.

Après que le Prêtre a adminiſtré le baptême, on lui fait préſent d'une paire de gants, bordée en certains endroits de plumes de loom. Si dans la famille il eſt mort quelqu'un qui fût fort aimé, on donne ſon nom au nouveau né, afin d'en conſerver le ſouvenir. Ce n'eſt pas là les ſeuls préſens que les Prêtres reçoivent; les Lapons leur en font encore, lorſqu'ils vont aux foires faire des baptêmes, des mariages & des enterremens; ordinairement c'eſt la dixme des fourrures, des gants, des ſouliers & du fromage. Les Lapons les plus chrétiens ne ſe contentent pas alors de donner à leurs Paſteurs, ils font auſſi des offrandes à l'Egliſe: on voit quantité de peaux de petit-gris qui pendent devant l'autel. Pour demander la bénédiction du ciel, ou pour détourner quelques maladies qui affligent leurs troupeaux, ils portent des peaux de rennes à l'Egliſe, & ils les étendent ſur le chemin qui conduit à l'autel & par où le Prêtre doit paſſer. Ils n'imaginent point de plus ſûr moyen d'obtenir ce qu'ils demandent à Dieu, qu'en intéreſſant le Prêtre dans leur cauſe. Si d'un côté la ſuperſtition eſt nuiſible, de l'autre elle eſt favorable.

Malgré la vigueur du tempérament des femmes & les prieres du Prêtre pour leur ablution, les maris n'approchent d'elles qu'au bout de ſix ſemaines : rien ne peut les obliger de déroger à cet uſage, très-anciennement établi chez eux.

Premiere éducation.

Les enfans n'ont point d'autres nourrices que leurs meres ; celles-ci les alaitent pendant deux, trois, quatre années. Si elles tombent malades, ou qu'elles ne puiſſent prendre ce ſoin, elles font avaler à l'enfant du lait de renne par cuillerée : outre le lait dont elles nourriſſent leurs enfans, elles les accoutument de fort bonne heure à ſe procurer encore quelque nourriture, en ſuçant des petits morceaux de viande qu'elles leur mettent dans la bouche.

Les enfans ſont couchés dans un petit berceau, fait d'une piece de bois creuſée, ou d'écorce de bouleau, garni partout de cuir de renne paſſé. Sur la tête eſt un petit toit rond auſſi de cuir : les côtés de ce berceau ſont encore couverts en-dedans de peaux de jeunes rennes, le poil en-dehors.

Au lieu de langes, de matelas & de lit, l'enfant eſt nud dans de la mouſſe rouge & fine, bien ſéchée. Cette mouſſe abſorbe toute la malpropreté, tient l'enfant toujours net, conſerve long-tems la chaleur, &, par ſa grande molleſſe, garantit de tout accident les membres délicats de l'enfant. Chaque fois qu'on le leve on change la mouſſe, on lui en donne de fraîche deux fois par jour. La peau d'une jeune renne lui ſert de couverture : le berceau eſt garni de laiton ou de petites lames de cuivre

qui ſervent de hochets. On le ſuſpend ordinairement au toit de la cabane, & on le balance pour endormir l'enfant. Afin d'avertir à tems les enfans de leur condition, & pour les familiariſer avec les inſtrumens qui leur ſont propres, les meres ſuſpendent ſur le berceau d'un garçon, un petit arc, des fleches, & une petite hallebarde, le tout bien travaillé & fait d'étain ou de cornes de rennes. Si c'eſt une fille, on attache à ſon berceau les ailes, la tête & les pieds d'une perdrix ou gélinotte blanche, pour lui inſinuer, dès l'enfance, l'adreſſe & la propreté.

Dès que les enfans ſont grands, les peres ſont les ſeuls précepteurs des garçons, & les meres ſe chargent de l'éducation des filles. Celles-ci apprennent à coudre & à faire des gants, toutes ſortes de vêtemens, & les harnois des rennes.

Les garçons ſont inſtruits à manier un arc & à tirer adroitement une fleche. Pour exciter l'adreſſe de ces enfans, les Lapons, à l'exemple des anciens Majorquains, ne leur donnent point à manger qu'ils n'aient tiré une fleche dans un morceau de bouleau, ſuſpendu à une corde fort élevée: on propoſe auſſi des prix pour les plus adroits. Ces exercices, ſouvent répétés, les rendent d'une adreſſe ſinguliere à décocher un trait.

Nous avons dit, qu'une fille, lors de ſon mariage, a quelquefois cent rennes & plus, qui lui appartiennent. Il en eſt de même d'un garçon; auſſitôt qu'un enfant, n'importe de quel ſexe, a été baptiſé, ſes parens lui donnent une renne femelle, à

qui l'on met une certaine marque, ainſi qu'à toutes celles qui en proviennent. Lorſque les premieres dents commencent à percer, les parens ajoutent une nouvelle renne femelle au troupeau de l'enfant; c'eſt ce qui fait qu'à meſure que ces enfans grandiſſent, le troupeau ſe groſſit, & à leur adoleſcence, il ſe trouve très-nombreux.

La loi générale de la nature à l'égard des femmes, quoique moins en force ici que dans les pays méridionaux, ne laiſſe pas cependant d'aſſujettir les Laponnes aux mêmes indiſpoſitions que les autres femmes : il eſt vrai néanmoins que cette loi ſouffre beaucoup d'exceptions. Il y a dans des contrées des femmes, qui, pendant toute leur vie, même après leur mariage, n'ont pas eu une ſeule criſe périodique : dans d'autres contrées on en voit qui n'y ſont ſujettes que l'été, & quelques-unes une fois par an; mais on a obſervé que toutes ces femmes ont les pieds gonflés ou gorgés par des eaux. M. Linnæus

§. XII.

Gouvernement des Lapons.

La difficulté de percer dans les ténebres qui couvrent l'ancien gouvernement des Lapons, ne nous laiſſe que la faculté de traiter de la façon dont la juſtice s'adminiſtre actuellement chez ces peuples.

Si l'on peut ſuppléer à des faits par des conjectures, nous croyons pouvoir préſumer, que des nations idolâtres, ſans habitations fixes, ſans ſociété, ſans commerce,

exemptes de tous les vices, dont l'intérêt eſt la premiere ſource, ne doivent pas avoir plus de loix que les Groenlandois, dont nous avons parlé.

Scheffer rapporte cependant, d'après Pierre Claudi & Sturteſonius, que dans le neuvieme ſiecle les Finnois qui habitoient près de la Norwege avoient un Roi, nommé *Motle*, qui commandoit ſouverainement dans toute cette région. Ceci ne doit s'entendre que de la région maritime, qui compoſe aujourd'hui la Laponie Danoiſe: quant à l'intérieur des terres, on croit qu'il n'a été habité que long-tems après par des familles Finlandoiſes, qui avançoient ſans doute à meſure que de nouvelles migrations venoient renforcer leur nombre, ou que leur propre population augmentoit. Ces peuples vécurent ainſi en liberté pendant un aſſez long eſpace de tems; mais Magnus I, qui commença à régner en Suede en 1277, & mourut en 1290, fit quelques tentatives contre eux.

Ce ſouverain, qui voulut les aſſujettir, n'eut pas tout le ſuccès qu'il attendoit de ſon entrepriſe, ſoit par la difficulté de pénétrer dans un pays coupé par des bois, des rivieres, des lacs & des montagnes, ſoit par l'impoſſibilité de ravir la liberté à une nation qui n'avoit point de demeure fixe, ou peut-être par le peu de dépenſe qu'il voulut faire pour une conquête dont il n'eſpéroit pas tirer un grand fruit.

Cependant Magnus ſouffroit impatiemment qu'une nation barbare, établie dans ſes terres, refuſât de fléchir ſous ſon ſcep-

tre : pour parvenir à la dompter il exhorta vivement ceux de ſes ſujets qui étoient voiſins des Lapons, de ſe concerter enſemble, & d'aviſer comment on pourroit les ſubjuguer. Il les excita même par l'eſpoir d'une groſſe récompenſe, & par la promeſſe qu'il fit de donner le gouvernement de ces peuples à ceux qui rempliroient ſes intentions.

Les habitans de la Paroiſſe de Birkarla, près de laquelle il y avoit quelques Lapons établis, ſe propoſerent de gagner la récompenſe promiſe : ils dreſſerent des embûches aux principaux des Lapons, en tuerent un grand nombre, & ſe rendirent maîtres de tout le pays, juſqu'à la mer, du côté du Nord & du couchant.

Le Roi Magnus, ainſi qu'il l'avoit promis, donna aux Birkales une entiere autorité ſur la Laponie & ſes habitans. Il leur permit d'impoſer des tributs, d'y trafiquer, à l'excluſion de tous autres, & d'en retirer tous les bénéfices. Il ordonna en même-tems, qu'en reconnoiſſance de la ſouveraineté qu'il abandonnoit, les Birkales ſeroient tenus de payer tous les ans, en forme de redevance, à la couronne de Suede, un certain nombre de peaux de petit-gris.

Les Birkales & leurs deſcendans jouirent de ces droits juſqu'au regne de Guſtave I. Ils levoient de gros tributs ſur les Lapons, & ils en payoient de très-modiques à la Suede. Outre ces vexations, la connoiſſance qu'ils avoient des beſoins de ces peuples, leur faiſoient acheter en été, des Marchands qui abordoient ſur les côtes par le golfe de Bothnie, toutes les den-

rées qu'ils ſavoient être de défaite chez les Lapons. En hiver ils portoient ces marchandiſes à ces peuples, & vendoient bien cher ce qu'ils avoient eu à bon marché ; toutes ces menées procurerent aux Birkales de grandes richeſſes, qui furent la cauſe de leur ruine.

Ces petits Souverains avoient acquis, par la force & par la trahiſon, la ſouveraineté de la Laponie: ils l'avoient conſervée pendant près de trois cent ans, depuis Magnus I, juſqu'à Guſtave I : l'opulence où ils ſe trouvoient alors, loin d'éteindre en eux la ſoif des richeſſes, ne faiſoit qu'exciter leur cupidité ; des tyrannies, des oppreſſions injuſtes, donnerent lieu à des murmures : quelques-uns d'entr'eux, pauvres, & indignés des traitemens qu'ils recevoient de leurs égaux, que la proſpérité avoit endurcis, porterent des plaintes au Roi Guſtave. Ce Souverain fit empriſonner le plus puiſſant de ces Birkales, nommé *Laurentii*, & ne lui accorda ſa liberté qu'après lui avoir fait payer de très-groſſes amendes : dès ce moment Guſtave ordonna, que les Lapons payeroient directement à la couronne de Suede les tributs qui leur ſeroient impoſés : il accorda en outre à tout le monde la liberté entiere d'aller en Laponie & de trafiquer avec les habitans.

Peu de tems après il nomma pour recevoir les tributs & rendre la Juſtice dans ces contrées, des Officiers, qui y alloient tous les ans dans l'hiver, accompagnés de Prêtres. Les choſes ſubſiſterent ſur ce pied juſqu'à Charles IX, qui les remit en meil-

leur état : après avoir fait faire la diviſion de la Laponie, il établit dans chaque diſtrict, des Préfets ou Gouverneurs, auxquels il donna des Adjoints pour juger les cauſes & exercer toutes les fonctions que demande l'adminiſtration de la Juſtice. Il leur fit apprendre les Loix, & les obligea de régler leurs Jugemens ſur ces Ordonnances ; cela ſe voit par les inſtructions que ce Prince donna à un deſcendant de ce Laurentii que Guſtave avoit fait empriſonner. Ces inſtructions, datées de Stockholm, le 10 Octobre 1610, l'établiſſent *Préfet, du diſtrict d'Uhma, de Pitha & de Lulha.* Les trois poſtérieurs apporterent de nouveaux changemens dans ces établiſſemens.

Aujourd'hui chaque contrée eſt ſous l'autorité d'un grand Bailli, qui a ſous lui un Lieutenant & d'autres Officiers ſubalternes qui jugent les petites cauſes & font faire eux-mêmes les exécutions criminelles. Le Roi de Suede nomme le Grand Bailli, & celui-ci les autres Juges.

Les Lapons Danois ſe conduiſent ſelon les Loix de Danemarck : le Roi nomme auſſi leurs Juges & des Officiers pour recevoir les tributs qu'il tire de ces peuples.

Pour ce qui eſt des Lapons Moſcovites, c'eſt eux qui ont conſervé le plus de l'ancienne indépendance de leur nation ; ils ſont preſque tous Idolâtres & errans ; ils ne reconnoiſſent, pour ainſi dire, d'autre volonté que la leur. Ils éliſent eux-mêmes des eſpeces de Gouverneurs qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui adminiſtrent la Juſtice. Ces Gouverneurs ſont diſtingués

des autres Lapons par des vêtemens rouges. Ils reconnoissent cependant le Czar pour leur Souverain, & lui payent des tributs en pelleteries.

§. XIII.

Tributs ou impôts auxquels sont assujettis les Lapons.

Les impôts que les Rois de Suede tiroient de la Laponie, consistoient d'abord en trente-deux timbres de peaux d'écureuils & en huit peaux de martres que payoient les Birkales. Chaque timbre est composé de quarante peaux ; mais après que les Birkales eurent été dépouillés de leur autorité, on exigea des pelleteries suivant les facultés de chaque pere de famille, ou le dixieme de leurs rennes, & dix pour cent de tout le poisson sec qu'ils pourroient avoir.

Le Roi ordonna, même en 1600, que ces tributs seroient imposés de cette maniere ; mais comme on reconnut que les Lapons en souffroient un tort considérable par la diminution de leurs troupeaux, un nouvel Edit, rendu la même année, régla, que chaque habitant naturel, aussitôt qu'il auroit dix-sept ans, seroit tenu de donner deux rennes mâles ou trois femelles, ou huit livres de poissons sec ; que de plus le dixieme faon des rennes domestiques, & le dixieme tonneau de la pêche du poisson appartiendroit au Roi. En 1620 cette Ordonnance fut encore renouvellée ; on y ajouta seulement, que tous les élans qui seroient pris en Laponie

appartiendroient à ceux qui les auroient tués; mais que leurs peaux ſeroient remiſes au fiſc comme une redevance à la couronne.

Il eſt encore ſurvenu des changemens dans les droits du Roi en Laponie, & aujourd'hui la capitation de chaque Lapon eſt réelle & proportionnée à ſes poſſeſſions.

On a diviſé les territoires dont jouiſſent les habitans, en trois claſſes. Les meilleurs ou les plus étendus ſont appellés *territoire de tribut entier*, & ſont de la premiere: la ſeconde claſſe comprend les territoires médiocres; les territoires ſtériles compoſent la derniere & ne payent que la moitié des droits impoſés ſur ceux de la ſeconde claſſe. Le tribut entier eſt deux rixdales; la rixdale vaut quatre livres dix ſols ſix deniers: celui des territoires médiocres eſt d'une ſeule rixdale, ainſi des autres, à raiſon de leur médiocrité & de leur peu d'étendue.

Mais, comme il arrive aſſez ſouvent que les rixdales ne ſont pas communes en Laponie, on en fait l'évaluation en poiſſons & en peaux, & il eſt libre aux Lapons de payer de cette façon; cinquante peaux d'écureuils, ou une peau de renard, & une paire de ſouliers à la mode des Lapons valent une rixdale; neuf livres de poiſſon ſec valent la même ſomme.

Outre ces impoſitions on leve la dixme ſur les rennes de chaque contrée, & chaque renne eſt eſtimée deux thalers d'argent; le thaler vaut quatre livres un ſol ſix deniers: ils payent auſſi la dixme de leur fourrure: c'eſt-là le tribut ordinaire dont

une partie eſt employée à l'entretien des Prêtres qui inſtruiſent les Lapons.

Tous ces tributs devant être portés par de longs trajets pour arriver au lieu deſtiné à les emmagaſiner ; il a été ordonné, que chaque Lapon ajouteroit à ſon tribut ordinaire un ſupplément, qui ſeroit une paire de ſouliers du pays. Ils appellent ces ſouliers *haxapaloka* ; c'eſt-à-dire, le prix du tranſport : tous ces tributs paroîtroient devoir rapporter au Roi de Suede des ſommes aſſez conſidérables ; cependant la Motraye dit que le Gouverneur de Cronberg l'a aſſuré, que ce Prince ne retiroit de la Laponie que quinze cent écus en eſpeces par chaque année.

Quoiqu'un Lapon paye à la couronne de Suede les tributs dont nous venons de parler, il n'eſt pas pour cela quitte de toute impoſition ; il eſt encore obligé de payer quelquefois des droits au Roi de Danemarck & au Czar. Au premier, parce qu'il va pêcher dans des lacs ſitués dans l'étendue de ſa domination ; à l'autre, parce qu'il mene paître ſes rennes & chaſſe ſur le territoire qui releve de ſa couronne ; mais ces tributs ne vont jamais au-delà de la moitié de ceux que leve le Roi de Suede.

La recette de ces impôts s'eſt faite longtems à la volonté du Préfet ou Bailli ; mais cet uſage ne ſubſiſte plus : les Lapons ſont tenus de porter ce qu'ils doivent payer aux foires, aux marchés dont nous avons parlé : le Bailli, qui eſt obligé de s'y trouver, reçoit les tributs.

§. XIV.

Funérailles des Lapons.

Lorſqu'un Lapon eſt attaqué d'une maladie, à laquelle on ne connoît point de remede, les parens & amis ne s'occupent plus que du feſtin qui doit ſuivre les funérailles : chacun va aux endroits où l'on vend de l'eau-de-vie, y paſſe deux ou trois jours à s'enivrer, revient à la cabane, trouve le malade mort.

Funérailles des Lapons Suédois & Danois.

Auſſitôt qu'un homme a rendu l'eſprit, tous les aſſiſtans abandonnent la cabane & laiſſent là le corps étendu. Ils la détruiſent enſuite, de crainte que ce qui reſte de l'ame du défunt ne leur faſſe du mal.

Si le mort eſt riche, on enſevelit ſon corps dans un drap de toile : ſi c'eſt un pauvre, un morceau de groſſe étoffe de laine lui ſert de ſuaire. On le met dans un cercueil, fait d'un tronc d'arbre creuſé, & on le porte dans le cimetiere qui environne l'Egliſe ; le Prêtre l'enterre avec les cérémonies accoutumées.

L'ambition de ſe diſtinguer commence à gagner ces peuples. Il ſe trouve des Lapons ſi remplis de vanité, qu'ils offrent de groſſes ſommes d'argent pour obtenir l'avantage d'être enterrés dans l'Egliſe. Cet uſage ne ſe pratique que par les bons chrétiens : les autres, qui ne le ſont qu'extérieurement, habillent le cadavre de ſes meilleurs vêtemens & le mettent dans un cercueil ou dans un traîneau qui lui appartient, & qu'ils appellent *ackio*. On pla-

ce à côté du défunt tout ce qu'il avoit de plus cher, comme ſon arc, ſes fleches, ſa hallebarde, afin qu'en revenant dans ce monde il puiſſe mener le même genre de vie.

On met encore dans l'*ackio* une hache, un caillou, & de l'acier pour faire du feu, afin que le défunt puiſſe ſe procurer de la lumiere dans les ténebres, abattre des arbres, applanir les rochers, brûler tous les obſtacles qui pourroient ſe rencontrer ſur le chemin du ciel : c'eſt ainſi que, malgré leurs erreurs, ces pauvres gens veulent arriver au ciel; c'eſt par le fer & par le feu qu'ils prétendent emporter le Royaume des cieux.

Si la demeure du mort eſt trop éloignée de l'Egliſe, & qu'on ſoit en été ; après l'avoir arrangé dans un cercueil ou dans un traîneau, ils l'enterrent au milieu des forêts, ou ils le mettent dans une caverne dont ils bouchent l'entrée, pour garantir le cadavre des attaques des bêtes ſauvages & pour le conſerver juſqu'à l'hiver ; alors, dès qu'il a tombé aſſez de neige pour aller en traineau, ils voiturent le mort juſqu'à la Paroiſſe. Quelquefois même ils attendent l'ouverture des foires.

Tous ont l'habitude d'apporter dans le cimetiere le lit, & tout ce qui a ſervi au mort pendant la maladie ; toutes ces choſes reſtent abandonnées dans le traîneau qui a amené le cercueil. La renne ſeule eſt exceptée ; mais ſa deſtinée n'en eſt pas plus heureuſe : trois jours après les funérailles, on l'immole aux mânes du mort, & ſa chair doit ſervir à faire un feſtin aux vivans.

vivants. On met ſoigneuſement à part les os de l'animal, on les ſerre dans un panier, ſur lequel on deſſine le portrait du mort : on offre le tout en ſacrifice à *Stoojunkare*, & on enterre le panier derriere la cabane. La fête ne ſe termine pas ſans eau-de-vie ; on en cherche par-tout, & on boit tant qu'on peut, & à la ronde, à l'honneur du mort. Ils nomment cette eau-de-vie *Soligevin* ; c'eſt-à-dire, eau-de-vie bienheureuſe ; parce qu'ils croyent que la perſonne qui donne lieu à ces libations eſt ſurement bienheureuſe. Avant que de goûter de cette eau-de-vie, ils obſervent de tremper le doigt dans cette liqueur, & de s'en frotter le viſage en forme d'expiation : dès que l'eau-de-vie a fait ſon effet, on chante les louanges du mort ; chacun en fait un bel éloge & exalte beaucoup ſes belles qualités : plus l'eau-de-vie a de force & plus la tête du panégyriſte a de foibleſſe, plus l'oraiſon funebre eſt pompeuſe ; & plus on vante le mérite du défunt : pendant trois ans la famille d'un mort opulent, célebre l'anniverſaire de ſon parent par un ſemblable feſtin.

Le deuil eſt de longue durée chez ces peuples, ſur-tout pour la perte d'une femme ou de ſes enfans. Il n'exiſte que dans le cœur ; ils n'en portent aucune marque extérieure dans les habillemens. Un homme de ſang-froid annonce ſon deuil par un air morne & triſte, qui ne laiſſe point d'équivoque ſur la réalité de ſon chagrin ; mais ce chagrin s'évanouit bien vîte devant l'eau-de-vie. Deuil.

Cette façon d'enterrer les morts, & de Funérailles.

des Lapons Moscovites. célébrer leurs funerailles, n'est usitée que chez les Lapons Suédois & Danois. Les Lapons Moscovites ont des cérémonies particulieres dont le récit ne peut manquer d'amuser.

Quatre ou cinq heures après qu'un homme est mort, on l'enveloppe dans de la toile & on le met dans un cercueil en présence de tous les parens & amis assemblés; il a le visage & les bras découverts; on lui met dans une main une bourse, dans laquelle il y a une somme pour payer l'entrée du paradis, & dans l'autre un passeport, signé d'un Prêtre, qu'il doit remettre à Saint Pierre pour entrer librement.

On met encore près de lui un petit baril d'eau-de-vie, du poisson sec & de la chair de renne, pour se rafraîchir en chemin, parce qu'ils imaginent que le voyage est fort long. On allume ensuite autour du cercueil une multitude de petites branches de sapin, bien séchées, & qui brûlent comme des bougies: pendant ce tems les assistans pleurent, crient, gémissent, & font des grimaces horribles: après ces dispositions on se promene deux ou trois fois autour du corps, l'un lui demande pourquoi il est mort? l'autre si sa femme l'a offensé? un autre s'il a eu besoin de quelque chose? s'il a eu faim, s'il a eu soif, s'il a reçu quelque déplaisir à la chasse? s'il n'étoit pas bien vêtu? Toutes ces questions ne se font pas sans jetter les hauts-cris & sans prendre des attitudes singulieres & tout-à-fait risibles. Les uns vont à cloche-pied, les autres boitent,

d'autres ſont courbés juſqu'à terre ; tous ſemblent plutôt une troupe d'inſenſés, que des gens en deuil. Cependant leur Prêtre eſt gravement ſpectateur de cette eſpece d'oraiſon funebre, il marmotte de ſon côté quelques prieres. Pour en augmenter l'efficacité, il prend de tems en tems un goupillon, & aſperge d'eau bénite le mort & les pleureurs, à qui il paſſe enſuite poliment l'aſperſoir : toutes ces ſimagrées finies on porte le corps en terre & chacun ſe ſépare.

Nous allons terminer ce paragraphe par le récit d'un ſpectacle funebre, auquel Renard a aſſiſté; nous le tranſcrirons dans les termes, dont s'eſt ſervi ce voyageur; mais nous élaguerons tout ce qui ſera hors des bornes, que nous nous ſommes preſcrites dans cet ouvrage.

Renard étoit arrivé à Tornea le 27 Juillet 1682 : le lendemain ayant appris la mort de Jean Tornoeus ; Prêtre des Lapons, il fut curieux de le voir. Ce Jean Tornoeus étoit un homme ſavant, qui a traduit en Lapon tous les Pſeaumes de David, & qui a écrit une Hiſtoire de Laponie. On verra par ſon oraiſon funebre quelles ſont les qualités qui le rendoient recommandable.

» Nous le trouvames, dit Renard, éten-
» du dans ſon cercueil avec des habits con-
» forme à ſa poſſeſſion, & qu'on lui avoit
» fait exprès : ſa femme étoit d'un autre
» côté, couchée ſur ſon lit, & témoi-
» gnoit par ſes ſoupirs & par ſes pleurs
» le regret qu'elle avoit d'avoir perdu
» un tel mari. Quantité d'autres femmes

» de ſes amies environnoient le lit, & ré-
» pondoient par leurs gémiſſemens à la
» douleur de la veuve ; mais ce qui con-
» ſoloit un peu dans une ſi grande afflic-
» tion, étoit quantité de grands pots d'ar-
» gent, faits à l'antique, pleins, les uns
» de vins de France, d'autres de vins d'Eſ-
» pagne, & d'autres d'eau-de-vie, qu'on
» avoit ſoin de ne pas laiſſer long-tems
» vuides. Nous tâtames de tout ; & la veu-
» ve interrompit ſouvent ſes ſoupirs pour
» nous preſſer de boire : elle nous fit mê-
» me apporter du tabac, dont nous ne
» voulumes pas prendre. On nous condui-
» ſit enſuite au temple, dont le défunt
» étoit Paſteur ; nous n'y vimes rien de re-
» marquable : nous allames prendre congé
» de la veuve ; & il fallut encore boire à
» la mémoire du défunt. »

Le 2 Septembre ſuivant, Renard, après avoir parcouru la Laponie, repaſſa à Tornea : on ſe diſpoſoit alors à faire les obſeques de Tornoeus.

» C'eſt la mode, continue ce voyageur, de garder les corps des défunts fort long-tems. Ce tems ſe meſure ſuivant la qualité des perſonnes, & plus la condition du défunt eſt relevée, plus auſſi les funérailles ſont reculées : on donne ce tems pour diſpoſer toutes choſes pour ſes actions, qui ſont les plus ſolemnelles qui ſe faſſent en ce pays ; & ſi l'on dit que les Turcs dépenſent leurs biens en noces, les Juifs en circonciſions, les Chrétiens en procès, on pourroit ajouter, les Suédois en funérailles ; en effet j'admirai la grande dépenſe qui ſe fit pour un homme qui n'étoit pas

autrement considérable, & dans un pays si barbare & si éloigné du reste du monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée que le gendre du défunt travailla aussitôt à une harangue latine, qu'il devoit prononcer le lendemain devant nous, pour nous inviter aux obseques de son beau-pere. Il passa toute la nuit à y rêver, & oublia tout son discours lorsqu'il fut le matin devant nous. Si les révérences disent quelque choses & sont les marques de l'éloquence, je puis assurer que notre harangueur surpassoit le Prince des orateurs ; mais je crois que ces inclinations servoient plus à cacher la confusion qui paroissoit sur son visage, qu'à rendre son discours fleuri. Comme nous savions le sujet de sa venue, nous devinames qu'il venoit pour nous prier d'assister à la cérémonie, car nous n'en pumes rien apprendre par son discours ; & quelque tems après le Bourgmaître de la ville, avec un Officier qui étoit là en garnison, vinrent nous prendre dans la même chaloupe pour nous passer de l'autre côté de l'eau & nous mener à la maison du défunt.

» Nous trouvames à notre arrivée toute la maison pleine de Prêtres, vêtus de longs manteaux & de chapeaux, qui sembloient par la hauteur de leur forme servir de colonnes à quelques poutres de la maison : Le corps du défunt mis dans un cercueil, couvert de drap, étoit au milieu d'eux ; ils l'arrosoient de larmes, qui dégouttoient de leurs barbes humides, dont les poils séparés formoient différens canaux, & dis-

tilloient cette triſte humeur qui ſervoit d'eau-bénite.

» Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroiſſes, & étoient venus de fort loin. Il y en avoit quelques-uns éloignés de plus de cent lieues; & on nous aſſura, que ſi cette cérémonie ſe fût faite l'hiver, pendant lequel tems les chemins en ce pays ſont plus faciles, il n'y auroit eu aucun Prêtre, à deux ou trois cent lieues à la ronde qui ne s'y fût trouvé, tant ces ſortes de cérémonies ſe font avec éclat. Le plus anciens de la compagnie fit une oraiſon funebre à tous les aſſiſtans, & il falloit qu'il dît quelque choſe de bien triſte, puiſqu'il s'en falloit peu que ſon air lamentable ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, qui n'entendions rien à ce qu'il diſoit. Les femmes étoient dans une petite chambre, ſéparées des hommes, qui gémiſſoient d'une maniere épouvantable, & entr'autres la femme du défunt, qui interrompoit par ſes ſanglots le diſcours du prédicateur. Pendant que l'on prêchoit dans cette ſalle, on en faiſoit autant dans l'Egliſe en Finnois, & quand les deux diſcours furent finis on ſe mit en chemin pour conduire le corps à l'Egliſe. Sept ou huit bourgeois le chargerent ſur leurs épaules, & il n'y eut perſonne des plus conſidérables qui ne voulût y mettre la main. Nous ſuivions le corps comme les plus apparens, & ceux qui menoient le deuil: la veuve étoit enſuite conduite par-deſſous les bras, ſuivie par deux de ſes filles; l'une s'attriſtoit beaucoup & l'autre ne paroiſſoit pas émue. On mit le

corps au milieu de l'Egliſe en chantant quelques pſeaumes, & les femmes, en paſſant près du défunt, ſe jetterent ſur le cercueil & l'embraſſerent pour la derniere fois.

» Ce fut pour lors que commença la grande & principale oraiſon funebre, récitée par *Joannes Plantinus*, Prêtre d'Uhma, qui eut une canne d'argent pour ſa peine: je ne puis dire s'il l'avoit méritée; mais je ſais qu'il en dit beaucoup, & que pour rendre tous les objets plus triſtes, il s'étoit même rendu hideux, en laiſſant ſes cheveux ſans ordre & pleins de pluſieurs bouts de pailles qu'il n'avoit pas eu le tems d'ôter. Cet homme raconta toute la vie du défunt, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie. Il cita les lieux où il avoit été, & les maîtres qu'il avoit ſervi, les Provinces qu'il avoit vues, & n'oublia pas la moindre action de ſa vie: c'eſt la mode en ce pays de faire une oraiſon funebre aux laquais & aux ſervantes, pourvu qu'ils laiſſent un écu pour payer l'orateur.

» Je me ſuis trouvé à Stockholm à l'enterrement d'une ſervante, où la curioſité m'avoit conduit; celui qui faiſoit ſon oraiſon funebre, après avoir cité le lieu de ſa naiſſance & ſes parens, s'étendit ſur les perfections de la défunte, & aſſura qu'elle ſavoit parfaitement bien faire la cuiſine, diſtribuant les parties de ſon diſcours en autant de ragoûts qu'elle ſavoit faire, & ferma cette partie de ſon oraiſon, en diſant qu'elle n'avoit qu'un ſeul défaut, qui étoit de faire toujours trop ſalé ce qu'elle

apprêtoit, & qu'elle montroit par-là l'amour qu'elle avoit pour la prudence, dont le ſel eſt le ſymbole, & ſon peu d'attache aux biens de ce monde, qu'elle jettoit en profuſion; mais celui-ci avoit une plus belle carriere: *Joannes Tornoeus* étoit homme ſavant, il avoit voyagé, & avoit même été en France précepteur du Comte Charles Oxenſtiern.

» Quand l'oraiſon funebre fut finie, on nous vint faire encore un compliment en latin pour demeurer au feſtin; quoique nous n'entendimes pas davantage à ce ſecond compliment, qu'au premier, nous n'eumes pas de peine à nous imaginer ce qu'il vouloit dire: nos eſtomacs ne nous diſoient que trop ce que ce pouvoit être, & nous nous plaignions ſi haut qu'il étoit près de trois heures, que nous avions faim, qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens d'entendre notre langage, qu'à nous le leur. On nous mena dans une grande ſalle, où il y avoit trois grandes tables, & c'étoit le lieu d'honneur. Il y en avoit cinq ou ſix autres encore plus pleines que celle-ci pour recevoir tous les gens qui s'y préſenteroient: les préludes du repas furent de l'eau-de-vie, de la biere, & une autre liqueur, qu'ils appellent *Calchat*, faite avec de la biere, du vin & du ſucre, deux auſſi méchantes boiſſons qui puiſſent entrer dans le corps humain. On ſervit enſuite les tables, & on nous fit aſſeoir au plus haut bout de la premiere table, avec les Prêtres du premier ordre, tels qu'étoient, le pere Prédicateur & autres. On commença le repas dans le ſilence,

comme partout ailleurs, & comme le ſujet le demandoit.

» On ne peut ſe figurer une image plus vive des noces de Cana, que le tableau que nous vimes devant nos yeux. Il étoit plus beau & plus naturel que celui de Paul Véroneſe. Les tables étoient couvertes de viandes particulieres, & ſi je l'oſe dire, antiques; car il y avoit pour le moins huit jours qu'elles étoient cuites; de grands pots de différentes matieres, faits la plupart comme ceux qu'on portoit aux ſacrifices anciens, paroient cette table, & faiſoient, par leur nombre, une confuſion ſemblable à celle que nous voyons aux anciens banquets; mais ce qui achevoit cette peinture, c'étoit la mine vénérable de tous ces Prêtres, armés de barbes, des Finnois, de tous les conviés, qui ſont auſſi plaiſans qu'on le puiſſe voir : il y avoit entr'autres un petit vieillard avec des courts cheveux, une barbe épaiſſe, & chauve ſur le devant de la tête : je ne crois pas que l'idée la plus vive de quelque peintre que ce ſoit puiſſe mieux repréſenter la figure de Saint Pierre. Cet homme avoit une robe verte, doublée de jaune, ſans façon, & faiſant l'effet d'une draperie, retrouſſée d'une ceinture. Je ne me laſſai point de contempler cet homme, qui étoit le frere du défunt.

» Pendant que je m'arrêtois à conſidérer cet homme, les autres avoient des occupations plus importantes & buvoient en l'honneur du défunt & à la proſpérité de ſa famille, & d'une maniere ſurprenante. Les Prêtres, comme les meilleurs

amis, buvoient le plus vigoureuſement; & après avoir bu des ſantés particulieres, on en vint aux Rois & aux grands. On commença d'abord par la ſanté des filles, comme c'eſt la mode par toute la Suede, & delà on monta aux Rois. Ces ſantés ne ſe boivent que dans des vaſes, proportionnés par leur grandeur à la condition de ces perſonnes royales; & pour m'exciter on me porta la ſanté du Roi de France, dans un pot qui ſurpaſſoit autant tous les autres en hauteur, que ce grand Prince ſurpaſſe les autres Rois en puiſſance: ç'eût été un crime de refuſer cette ſanté; je la bus & vuidai ce pot fort courageuſement. Il n'y avoit pas d'apparence, étant en Suede, d'avoir bu la ſanté du Roi de France, & d'oublier celle du Roi de Suede: on la but dans un vaſe qui n'étoit guere moins grand que l'autre, & après avoir fait ſuivre pluſieurs ſantés à celles-ci, tout le monde ſe tut pour faire la priere: il arriva malheureuſement dans ce tems qu'un de notre compagnie dit un mot plaiſant, & nous obligea à éclater de rire ſi long-tems, & d'une maniere ſi haute, que toute l'aſſemblée qui avoit les yeux ſur nous, en fut extrêmement ſcandaliſée; ce qui étoit plus fâcheux, c'eſt que tout le monde avoit été découvert pendant le repas, à cauſe de nous, & qu'on avoit emporté nos chapeaux, en ſorte que nous n'avions rien pour cacher les ris dont nous n'étions pas les maîtres, & plus nous nous efforçions à l'étouffer & plus il éclatoit; cela fit que ces Prêtres, croyant que nous nous moquions de leur religion, ſortirent de

la ſalle & n'y voulurent plus rentrer.

» Nous fumes avertis par un petit Prêtre, qui étoit plus de nos amis que les autres, qu'ils avoient réſolu de nous attaquer ſur la religion : nous évitames pourtant de parler avec eux ſur cette matiere, & nous les allames trouver dans un autre lieu, où l'aſſemblée étoit paſſée pour fumer, tandis qu'on levoit les tables. On apporta pour deſſert des pipes & du tabac, & tous les Prêtres burent & fumerent juſqu'à ce qu'ils tombaſſent ſous la table : ce fut ainſi qu'on arroſa la tombe de *Joannes Tornoeus*, & que la fête finit. *Olaus Graan*, gendre du défunt, ſe traîna le mieux qu'il put pour nous conduire à notre bateau, le pot à la main ; mais les jambes lui manquerent, il s'en fallut peu qu'il ne tombât dans la riviere, & deux hommes furent obligés de le ramener par-deſſous les bras.

» Nous croyons que toute la cérémonie étoit terminée, quand nous vimes paroître le lendemain matin *Olaus Graan*, ſuivi de quelques autres Prêtres qui nous venoient prier de nous trouver au lendemain : cela me ſurprit, je n'avois jamais entendu parler de lendemain qu'aux noces, & je ne croyois pas qu'il en fût de même aux enterremens. Il fallut ſe réſoudre à y aller une ſeconde fois, & nous eumes une conférence avec *Olaus Graan*, pendant l'intervalle de deux longues ivreſſes qui ſe ſuccéderent aſſez promptement.

» Cet *Olaus Graan*, gendre du défunt, & Prêtre de la Province de Pithea, homme ſavant, ou ſe diſant tel ; Géographe, Chymiſte, Chirurgien, Mathématicien, & ſe

piquant ſurtout de ſavoir la Langue Françoiſe, qu'il parloit, comme vous pouvez juger par le compliment qu'il nous fit. *La grande ciel*, (nous répéta-t-il pluſieurs fois) *conſerve vous & votre applicabilité tout le tems que vous verrez vos gris cheveux*. Il nous montra deux médailles; l'une étoit de la Reine Chriſtine, & l'autre un ſicle des Juifs, qui repréſente d'un côté la verge de Moyſe, & de l'autre une coupe, d'où ſort une maniere d'encens: entre toutes les autres qualités, il prétendoit avoir celle de poſſéder en perfection la Pharmacie; & pour nous le prouver il tira de pluſieurs poches quantité de boîtes de toutes grandeurs, de confortatifs, & aſſez pour lever une boutique d'Apothicaire. Il me donna un morceau de teſticule de caſtor, & m'aſſura qu'il tiroit une huile admirable de la queue de cet animal qui ſervoit à toutes ſortes de maladies. Quand notre converſation fut finie, on nous reconduiſit où nous avions été le jour précédent, où chacun, pour faire honneur au défunt, but épouvantablement, & ceux qui purent, s'en retournerent chez eux.

§. XV.

Des Succeſſions chez les Lapons.

Succeſſions des Lapons. Les ſucceſſions des Lapons ſe partagent ſuivant les loix des états auxquels ils ſont ſoumis. Parmi les Lapons Suédois voici l'uſage qui ſe pratique: toutes les richeſſes conſiſtent ſouvent en rennes; les autres biens meubles ſont les pelleteries & les uſtenſiles du ménage. Comme il ſe trouve rarement plus de trois enfans, ils parta-

gent par tiers; s'il n'y a qu'un garçon & une fille, le garçon a les deux tiers & sa sœur l'autre tiers : mais dans ces partages on ne comprend jamais les rennes qui ont été donnés aux enfans lors de leur naissance, & en d'autres circonstances. S'il arrive qu'un Lapon laisse de l'argent à sa mort, il est rare que les héritiers en profitent. Tous ceux qui en ont le mettent dans des chaudrons de cuivre qu'ils enterrent dans les forêts, sans que leurs femmes ni leurs enfans aient connoissance de la place où le trésor est enfoui. Les maladies n'étant pas de longue durée, il arrive souvent que le thésauriseur meurt, & que ses héritiers sont frustrés de son argent.

Pour ce qui est des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes, toute la famille en jouit par indivis; les possessions ne se partagent point: Charles IX qui distribua à chaque famille une certaine portion de terrain, semble ne leur en avoir accordé que l'usufruit sous la redevance d'un tribut; voilà la raison pour laquelle ces terres sont possédés indivisiblement, sans distinction de sexe.

§. XVI.

Histoire naturelle de la Laponie.

Le terroir de la Laponie n'est pas le même par-tout : vers la Bothnie, & sur le bord de quelques fleuves, il produit des herbes potageres & des légumes, tels que des navets, des choux, des raiforts; ailleurs sa grande humidité ou la quantité de pierres ou de sable qui couvre le ter- Légumes.

rain, y cauſe une ſtérilité inſurmontable: en été, ſur-tout dans les lieux voiſins de la Norvege, des vents impétueux enlevent de deſſus les Félices de gros tourbillons de ſable, & les répandent de tous côtés. La rigueur du climat, la qualité du ſol, concourent à ne laiſſer croître aucun arbre fruitier, & autres, tels que le chêne, le noiſetier, le hêtre. Les ſapins, les pins, le bouleau, le cormier, les ſaules, des trembles, des aulnes, des cornouillers, les genevriers, les peupliers ſont les arbres du pays; encore n'en trouve-t-on pas dans tous les cantons. M. l'Abbé Outhier parle d'un arbre reſſemblant à l'acacia, qui croît aux environs de Tornea; c'eſt un des plus beaux de cette contrée: il porte des fleurs blanches en ombelles, qui produiſent enſuite des grains d'un très-beau rouge dont on ne fait aucun uſage.

Arbres.

Les arbriſſeaux y ſont beaucoup plus communs; une eſpece de caprier, & des groſeillers de trois ſortes y viennent en grande quantité; ils ſont hauts & beaux, principalement dans les pays élevés. Les Lapons ne font aucun cas de leurs fruits, parce que, n'arrivant jamais à la maturité, il reſte aux groſeilles une âcreté tout-à-fait déſagréable.

Arbriſſeaux.

Ils ont une eſpece de mûres qu'ils appellent *Hiortron*; elles reſſemblent beaucoup à nos mûres de buiſſon: ce fruit eſt d'un goût excellent & le plus eſtimé des Lapons; il n'y a point de plus ſûr & de plus prompt remede contre le ſcorbut. Les habitans ne ſe contentent pas de manger

Mûres.

ces mûres fraîches, ils les confiſent : la tige de cette plante n'a pas plus de ſix à ſept pouces de haut.

On voit dans ce pays des Framboiſes & toutes ſortes d'airelles, dont les habitans paroiſſent ſe ſoucier fort peu. Le lingon y croît dans les lieux ſecs & dans les bois ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du buis : ſa tige, après avoir rampé, comme la véronique, la longueur de quatre à cinq pouces, s'éleve, & porte à ſon extrémité un bouquet de jolies fleurs, en gobelet, de couleur purpurine : ces fleurs donnent en automne des grains rouges aigrelets, de même goût que l'épine-vinette. Framboiſes.

Il ſe trouve dans les prés une eſpece de narciſſe très-joli, connu des Botaniſtes François, ſous le nom de *ſeptrum Carolinum* ; dumuguet, du pied-de-chat ; une autre plante, dont les fleurs exhalent une odeur aſſez ſemblable à celle du chevrefeuille, & l'angélique de rocher, *Petroſa* : les Lapons l'appellent leur herbe *Samigraes*, ou *Posko*, & les Suédois l'appellent *l'herbe des Lapons*, parce que ces derniers s'en nourriſſent volontiers, & qu'ils la trouvent d'un goût exquis : la tige en eſt courte, mais groſſe & fort ſerrée. Cette plante eſt fort commune, auſſi bien qu'une grande oſeille, que les Lapons mangent auſſi. Fleurs.

Parmi d'autres ſimples, particuliers à ce pays, il s'en trouve quelques-uns qui ſont remarquables par leurs propriétés : de ce nombre ſont la *Tanaiſe*, qui eſt une ſorte de buglose, & la *braſſique des rennes*, ou bien *le petit ſoulier des Lapons*. La raiſon

de ce dernier nom eſt qu'effectivement la fleur de cette plante eſt toute ſemblable au ſoulier d'un Lapon.

Braſſique des rennes. *La braſſique des rennes* a la racine extrêmement amere : ſa tige eſt de la groſſeur du doigt ; ſes feuilles ſont plus larges que celles de la braſſique ordinaire : ſa fleur eſt d'un beau bleu & contient trois rangs de graines. Cette plante acquiert ſa grandeur naturelle en très-peu de tems : elle étend ſes branches fort au large ; ſa hauteur ordinaire eſt de trois pieds. On la croit venimeuſe ; on a remarqué qu'aucun animal n'en mange ; tous les animaux la fuient comme une peſte dangereuſe.

La Tanaiſie. La tanaiſie eſt connue dans ces contrées ; les femmes de Norvege & de Bothnie la ramaſſent ſoigneuſement, & elles s'en ſervent pour faciliter leurs accouchemens.

La Bugloſe. Les propriétés de la bugloſe de ce pays ſont admirables ; ſi cette plante étoit connue en France, elle ſeroit bientôt en vogue parmi nos dames. M. de Linnæus dit : » J'ai vu pluſieurs jeunes filles, inſpirées » par le deſir de plaire, qui ſe ſervoient » de la racine de cette plante comme d'un » coſmétique, dont les effets leur étoient » très-avantageux. » Les Lapones lavent la racine de cette plante, fraîchement cueillie ; elles s'en frottent le viſage, auſſitôt les plus agréables couleurs viennent animer leurs traits.

Les autres plantes de ces contrées ne paroiſſent pas mériter une deſcription particuliere ; nous allons ſeulement ajouter différentes eſpeces de mouſſes, que nous avons rangées dans une claſſe particuliere,

On remarque une variété infinie dans ces plantes; nous en diſtinguerons de ſix ſortes.

La premiere eſt celle des arbres ; elle vient principalement aux branches de ſapins ou d'autres arbres. Les Suédois l'appellent *Laaf* : elle pend en filets fort longs, & ſemble être la chevelure de ces branches : elle eſt noire. La ſeconde, qui eſt la plus commune, croît ſur la terre & les rochers ; les feuilles ſont longues, étroites & minces ; elles s'élevent juſqu'à un pied de haut : ſa couleur eſt blanche. Cette eſpece de mouſſe eſt très-utile aux Lapons ; ils en font des proviſions pour nourrir leurs rennes pendant l'hiver. La troiſieme eſpece a deux feuilles plus minces, & ſa couleur eſt d'un jaune verdâtre ; c'eſt un poiſon pour les renards : les habitans la broient & la mêlent dans l'appât qu'ils préparent pour ces animaux. La quatrieme croît auſſi ſur la terre ; elle eſt rouge, très-courte, extrêmement douce & délicate ; ſa grande molleſſe la fait ſervir aux mêmes uſages que la plume : les femmes couchent leurs enfans dans des berceaux remplis de cette mouſſe : elles s'en ſervent encore à un uſage qui leur eſt particulier, & que la propreté rend indiſpenſable. La cinquieme a les feuilles aſſez longues & larges ; c'eſt un ſpécifique excellent contre le délire, ſi on la met dans du bouillon, après l'avoir bien broyée. La derniere ſorte de mouſſe eſt de la plus grande ténuité, longue & extrêmement douce : c'eſt avec cette herbe que les Lapons fourrent leurs bottes, leurs ſouliers & leurs mitaines.

Mouſſes.

Champignons. Parmi les productions de la Laponie on compte encore de bien des ſortes d'agarics, des mouſſerons & des champignons, il eſt une ſorte de ces derniers qui croît ſur les ſaules; les Lapons l'eſtiment beaucoup à cauſe de l'odeur agréable qu'elle répand, ils s'en ſervent pour ſe parfumer.

Mines. Les montagnes de ce pays renferment des mines de plomb, de fer, de cuivre, & d'argent. En 1635, près des frontieres de Norvege, on découvrit les premieres mines d'argent : elles étoient aſſez abondantes. Elles ont été ruinées en 1658 par les Danois qui étoient en guerre avec la Suede : on ne les a pas fouillées depuis ce tems.

Une mine de cuivre & une mine de fer, ſituées entre le lac & la ville de Tornea, ſont les ſeules qui ſoient en valeur. La difficulté de ſe procurer la quantité de bois néceſſaire à leur exploitation ; la grande dureté des marcaſſites qui exige une main-d'œuvre conſidérable, empêchent qu'on en fouille quelques-unes, & même en ont fait abandonner d'autres.

Les mines de cuivre de Suappaiwhra, à ſoixante lieues ou environ de Tornea, furent ouvertes en 1665 ; elles ont été d'abord bien entretenues. Renard rapporte, qu'en 1681 il y avoit à peine douze ouvriers. Voici ce qu'il en dit : « c'eſt » quelque choſe d'admirable que les aby» mes qu'on a pratiqués au centre de la » terre, pour aller chercher près des en» fers des matieres de luxe & de vanité : » la plupart de ces trous ſont remplis de » glaçons, &, quoique dans le milieu de

» la canicule, ces glaces étoient si épais-
» ses, que les pierres très-grosses que nous
» y jettions rouloient en bondissant, sans
» laisser les plus petites marques à l'endroit
» où elles avoient touché.

La Laponie produit des pierres curieuses, des cryſtaux & des perles : on voit des petites pierres plates, rondes comme des pieces de monnoie, de la grandeur d'une demi-rixdale & de couleur jaune. Ces pierres se trouvent sur les bords du fleuve Tornea, près des mines dont nous venons de parler. Dans cet endroit il y a aussi des pyrites octogones, dont les faces sont parfaitement égales, polies & éclatantes : leur grosseur est à peu près celle d'une noisette, & leur couleur est d'un jaune de soufre. Pierres curieuses.

On voit en beaucoup d'endroits des cryſtaux, dont les grandeurs & les formes sont extrêmement variées : quelques-uns sont de la grosseur de la tête d'un enfant. La figure la plus commune de ces cryſtaux est rhomboïdale ou à six pans, & terminée par deux pointes : il y en a encore de très-nets & très-luisans qui ne le cedent en rien à ceux de l'Orient ; on les trouve attachés à des rochers & à des pierres. Cryſtaux.

Parmi les cryſtaux de ce pays il y en a qui sont marqués de veines jaunes, noirâtres, qui en ternissent l'éclat, mais qui offrent une variété agréable. Les uns sont naturellement polis & légers, les autres rudes & fort inégaux ; mais ils sont plus durs que tous les autres cryſtaux, même que ceux qu'on appelle *Diamans de Bohême*. Les Lapons se servent de ces cryſtaux au

lieu de cailloux, pour faire du feu, & ils rendent beaucoup plus d'étincelles.

Améthyſtes. On y trouve des améthyſtes; elles ſont ordinairement pâles, tachetées de petits nuages qui les rendent ténébreux; cependant il y en a d'auſſi belles qu'en Bohême; mais elles ſont rares. Il en eſt de même des

Topaſes. topaſes; les unes & les autres de ces pierres ne different du cryſtal que par une couleur violette & jaune; elles n'approchent point de la beauté de celles de l'Orient.

Perles. Quelques fleuves de la Laponie renferment des perles; mais en général elles ne ſont pas d'une auſſi belle eau que les perles orientales; il s'en trouve cependant quelques-unes qui les valent par leur éclat & qui les ſurpaſſent par leur groſſeur &

Scheffer. par leur forme parfaitement ſphérique. Il eſt à propos de remarquer que les perles n'acquierent cette exacte rondeur qu'à meſure qu'elles ſe perfectionnent: lorſqu'elles ne ſont pas mûres, une partie eſt ronde & l'autre eſt plate; ce dernier côté eſt pâle ou d'une couleur rouſſe, morte & obſcure, tandis que l'autre qui eſt rond a toute la beauté & la netteté d'une perle parfaite.

Les perles ne viennent pas dans ce pays comme en Orient, dans des coquilles larges, plates, & preſque rondes, telles que ſont ordinairement les écailles d'huitres; les coquilles qui les contiennent ſont comme celles des moules, & c'eſt dans les rivieres qu'on les pêche. Les perles qui ne ſont point parfaitement formées, ſont inhérentes aux coquilles, & on ne les détache qu'avec peine; au lieu que celles qui ont acquis leur perfection ne tiennent à rien

& tombent d'elles-mêmes, dès qu'on ouvre l'écaille qui les contient.

Les oiſeaux de terre qu'on trouve en Laponie ſont des faiſans, des gélinottes, des coqs ſauvages, des perdrix à pieds velus, des francolins, des aigles, des corbeaux, des hiboux blancs & autres. Oiſeaux de terre.

Les oiſeaux aquatiques ſont les cignes, les canards, les oies, les huppes, les knipers, les looms, les ſarcelles, les plongeons, & une infinité d'autres de la même eſpece. Les rivieres en ſont ſi couvertes, qu'on les tue à coups de bâton : tous ces oiſeaux ſont paſſagers; ils viennent au mois de Mai, & pullulent en ſi grande quantité, que tout en eſt rempli : l'hiver, ils vont chercher ailleurs des pays où les eaux ne ſont point gelées. Les canards & les cignes, entr'autres, ont un inſtinct ſingulier : quand ils s'apperçoivent au milieu de l'été que leurs plumes tombent, ils ſe retirent dans de petites Iſles, très-éloignées, & ils y ſéjournent juſqu'à ce que leurs plumes nouvelles leur permettent de voler & d'aller ſur l'eau. Oiſeaux aquatiques. *Scheffer.*

Les quadrupedes terreſtres ſont les rennes, les chiens, les ours, les élans, les loups, les goulus, les renards, les martres, les écureuils ou petits-gris, les zibelines, les hermines, les lievres, & une eſpece particuliere de rats très-remarquables, qu'on appelle *Limming*, l'*Emblar*, ou *Lemmer*. La Laponie ne produit, ni chevaux, ni ânes, ni vaches, ni aucun des animaux domeſtiques de nos climats. La nature ſemble avoir pris ſoin de la pourvoir d'autres animaux plus utiles à ſes habitans. Quadrupedes terreſtres.

La Renne. La Renne tire ſon nom du mot Suédois *Reen*, à cauſe de ſa propreté & de ſa légereté. *Reen* veut dire net, & *Renna*, courir. Les anciens n'avoient aucune connoiſſance de cet animal : quoiqu'il paroiſſe ſemblable au cerf, il en differe cependant de beaucoup en examinant toutes ſes parties. La renne eſt plus grande & ſes jambes ſont moins déliées : elle a auſſi les pieds plus courts, plus gros, ronds & fendus. Son bois eſt aſſez élevé, très-plat, & ſe courbe vers le milieu, en formant un demi-cercle ſur ſa tête : un poil, de la même couleur que la peau de l'animal, couvre ce bois d'un bout à l'autre. Au printems elle eſt ſi remplie de ſang partout, qu'en paſſant un bout de ſes cornes entre les doigts, on s'apperçoit que l'animal ſent de la douleur dans cette partie : ce bois eſt alors très-bon à manger : juſqu'à ce qu'il ait pris la longueur du bout du doigt ; il eſt ſi mou, qu'on pourroit le couper avec un couteau comme une ſauciſſe : c'eſt un mets très-délicat, même tout crud. Les chaſſeurs, au défaut de vivres, mangent ces bois, & ſatisfont en même-tems à la faim & à la ſoif.

Voyageurs Modernes, traduit de l'Anglois.

Entre ces deux cornes, les rennes ont encore des autres dagues qui ſortent de la racine du bois, & s'avancent en devant ſur les yeux & ſur la bouche ; ce qui embarraſſe ſi fort la tête, qu'elles ont quelquefois de la peine à paître, & qu'elles ſont obligées de brouter les arbres.

Les rennes femelles ont les cornes plus petites avec moins de rameaux & d'andouillets que les mâles. Ces bois tombent

tous les hivers & reviennent au printems : les femelles ne les perdent qu'après avoir porté : ſi elles ſont ſtériles, leur bois tombe tous les ans.

La couleur du poil de ces animaux eſt plus noirâtre que celui du cerf : ce qui eſt remarquable dans la renne, c'eſt que lorſqu'elle eſt en mouvement, ſoit qu'elle marche ou qu'elle coure, tous ſes os, & particulierement les articulations de ſes pieds, craquent, & font un bruit ſemblable à celui qu'on entend quand on remue des noix. On obſerve que, quoique cet animal ait le pied fendu, il ne rumine point, qu'il n'a point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, ſans aucune amertume. *M. de Linnæus.*

Les Lapons ſont parvenus à apprivoiſer ces animaux, naturellement ſauvages, & en ont des troupeaux très-nombreux : on en trouve encore dans les bois de grandes quantités qui ſont plus noirâtres que ceux qu'on a apprivoiſés : les Lapons les recherchent beaucoup, parce que leur peau eſt plus eſtimée que celle des rennes domeſtiques, & que leur chair eſt plus délicate.

Il y a encore une troiſieme eſpece de ces animaux, qui tient à la fois de la renne ſauvage & de la renne domeſtique : elle provient de l'accouplement des deux autres. Les Lapons, pour en avoir de cette ſorte, menent, dans la ſaiſon du rut, une femelle dans les bois ; les rennes qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier ; on les appelle *Katteigiar* : elles ſont beaucoup plus grandes & plus

fortes que les autres. Ces qualités les rendroient très-propres au traîneau; mais elles ſont fantaſques, ruminent preſque toujours, & ont quelque choſe de féroce: lorſqu'on les preſſe trop vivement, elles ſe jettent ſur celui qui eſt dans le traîneau. Pour ſe garantir de la fureur de cet animal, on n'a d'autre reſſource que de renverſer le traîneau ſur ſoi & de reſter caché deſſous juſqu'à ce que ſa colere ſoit appaiſée.

La femelle porte ordinairement quarante ſemaines, & ne donne qu'un faon à la fois, qui, en naiſſant, n'eſt pas plus gros qu'un chat, ſi ce n'eſt qu'il a les cuiſſes plus longues, & aſſez fortes pour ſuivre ſa mere dès le troiſieme jour; il court avec autant de vivacité qu'elle-même: à quatre ans la renne a toute ſa grandeur; c'eſt l'âge où on la dompte & où on la dreſſe aux différens uſages qu'on veut qu'elle ſerve. Les unes ſont deſtinées aux traîneaux, à courir; les autres à porter ou à traîner des groſſes charges: on les déſigne par des noms différens, qui reviennent à ceux de *Rennes de trait* & *Rennes de bagage*. Toutes ſont coupées. Dès qu'elles ont un an, les Lapons leur font l'opération avec leurs dents, en écraſant & preſſant fortement les teſticules, les nerfs & les fibres qui y correſpondent; c'eſt ainſi que ces animaux reſtent énervés & ſans aucune vertu prolifique: ceux que l'on conſerve entiers, pour la multiplication des troupeaux, ne ſont pas en grand nombre: vingt mâles ſuffiſent à cent femelles. Communément les rennes

ne

ne vivent pas au-delà de ſeize ans : quoique ces animaux ſoient très-ſouples & très-vîtes, leur force ne répond point à leur légereté ; ils peuvent faire ſix lieues par heure, & juſqu'à trente par jour, quand la neige eſt fort gelée & le chemin bien battu ; autrement ce traîneau laboure la neige ; la renne a beaucoup de difficulté à tirer & n'avance que très-lentement.

La renne trouve ſa nourriture partout : lorſqu'elle eſt fatiguée, ſon maître la détache, & l'animal fouille la neige pour paître ; de ſorte que le voyageur n'eſt obligé de porter de proviſions que pour lui-même. Il n'y a point d'animal plus commode & plus utile aux Lapons que la renne. Il y trouve à la fois de quoi manger, boire, ſe vêtir, & faire des ouvrages qui leur ſont néceſſaires. Le poil, la peau, la chair, les os, la moëlle, le ſang, les nerfs, tout eſt mis en uſage. La peau avec le poil ſert d'habillement l'hiver : les Lapons ont de ces peaux unies & paſſées pour faire leur habillement d'été. La chair de renne eſt pleine de ſuc, elle eſt graſſe & extrêmement nourriſſante : les Lapons ne mangent ordinairement d'autre viande que de celle de renne. Les os ſervent à faire des arcs & des arbaletes, à armer leurs fleches, à faire des cuillers, & à orner tous les ouvrages qu'ils font. La langue & la moëlle des os ſont pour eux le manger le plus délicat : le ſang de cet animal, conſervé dans ſa veſſie, & expoſé au froid, ſe condenſe, & leur ſert à donner du goût à leurs potages & au poiſſon qu'ils font cuire. Ils n'ont point

d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs de ces animaux : les plus fins ſervent à coudre les habits, les plus gros à réunir & attacher les planches de leurs barques. Le lait de renne eſt le breuvage le plus agréable que produiſe ce pays.

Le grand ſervice que les Lapons tirent des rennes, les obligent d'en avoir le plus grand ſoin & de les garder nuit & jour l'hiver & l'été, pour les garantir des bêtes féroces & les empêcher de ſe perdre. Lorſque la neige eſt fort haute, cet animal a l'inſtinct de découvrir avec ſes pieds un eſpace de terrain, & il ſe nourrit de la mouſſe qu'il y trouve. L'hiver, quoiqu'il ne vive que de la mouſſe blanche, dont nous avons parlé, il eſt beaucoup plus gras, & ſon poil eſt plus luiſant qu'en été, où il mange les meilleures herbes : on croit que ce qui occaſionne cette différence eſt la chaleur que cet animal ne peut ſupporter ; car en été il eſt extrêmement maigre.

Dans le nombre des maladies, auxquelles la renne eſt ſujette, il en eſt une très-ſinguliere. Tous les ans, au commencement de l'été, il s'engendre ſur le dos de cet animal des vers, qui en ſortent auſſitôt qu'ils ont pris vie : ces vers proviennent des œufs d'une ſorte de mouche, appellée *Oeſtrum*, par M. Linnæus. Leurs œufs, dépoſés dans la peau de la renne, y cauſent de petites tumeurs ou protubérances, dans leſquelles ils éclo-ſent & produiſent de petits vers, qui vivent quelque-tems dans la peau de l'animal ; enſuite ils tombent à terre & ſe mé-

ramorphoſent en de groſſes mouches velues, qui s'attachent particulierement à tourmenter la renne, la rendent furieuſe, au point de la faire précipiter dans les lacs & du haut des rochers. Si on tue une renne, lorſqu'elle eſt vivement aſſaillie par ces mouches, on lui trouve la peau ſi pleine de petits trous, & ſi criblée, qu'on n'en peut faire aucun uſage.

Le tiers de ces animaux périt par cette maladie, & le reſte demeure ſi exténué, que l'on ne peut ordinairement l'employer à aucun travail. Quand un troupeau de rennes eſt affligé de ce mal, elles s'arrêtent les unes derriere les autres, elles levent la tête, ferment les yeux, ſerrent les oreilles, frappent du pied, & elles reſtent enſuite immobiles. On a beau les menacer, les tourmenter, les frapper, elles ſont inſenſibles à tout, tant que cet accès dure: ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans un troupeau de pluſieurs milliers de rennes, toutes ſe trouvent à la fois dans cet état, commençant & finiſſant enſemble, comme des ſoldats qui font l'exercice, & elles répetent cette manœuvre juſqu'à cent fois dans un jour. M. de Linnæus eſt le premier qui ait répandu quelque clarté ſur une maladie auſſi étonnante, en découvrant qu'elle étoit cauſée par cette eſpece de groſſe mouche dont nous venons de parler.

Ce Phyſicien ayant ouvert quelques-unes des tumeurs qui ſe trouvent ſur la peau des rennes, y a trouvé des chryſalides, parfaitement ſemblables à celles des inſectes. Elles reſſembloient à un œuf de

la groſſeur d'un gland ; elles ſont blanches, avec une tache noire à l'endroit où elles répondent au trou de la piqûre. Toutes les tumeurs des rennes ont au milieu une ouverture étroite, ſuffiſante cependant pour qu'on puiſſe y faire entrer une plume d'oie, qu'on peut enfoncer juſqu'à la chryſalide. M. de Linnœus mit une de ces chryſalides avec du poil de renne, dans une boîte, & au bout de deux jours il en ſortit une groſſe mouche.

Le Chien. Le chien de la Laponie eſt à peu près de l'eſpece de nos chiens de Bergers : on l'éleve à veiller ſur les troupeaux de rennes, à garder la cabane, & à chaſſer. Ces chiens ſont très-courageux ; les uns ſont dreſſés pour la chaſſe de la renne ſauvage ; ils l'arrêtent en pleine campagne, juſqu'à ce qu'elle ait été abattue d'un coup de fuſil, les autres chaſſent l'ours, les martres, les petits-gris, &c.

L'Ours. L'ours de la Laponie ne differe point de ceux que nous avons décrits. Il s'en trouve de noirs, de blancs & de cendrés. la voracité de cet animal n'eſt pas moins grande que celle des ours de la nouvelle Zemble.

L'Elan. L'élan eſt une eſpece de cerf, fort commune en Pologne & en Lithuanie. Il eſt connu ſous le nom de *Loſſ* : ſa forme tient un peu du cheval & du cerf ; c'eſt pour cela qu'on l'appelle *Equicervus*. Scaliger, M. d'Ablancourt & Olaus-Magnus, ſe ſont mépris ſur cet animal : Scaliger le confond avec la renne, dont cependant il differe beaucoup ; les deux autres le prennent pour un âne ſauvage,

La hauteur de l'élan égale celle des plus grands chevaux ; ſes cornes ſont larges comme deux fois la paume de la main ; elles ont à côté & pardevant des andouillets, mais en petit nombre : ſes cornes ſont en pointe ; ſa tête eſt alongée, ſes levres ſont groſſes & pendantes : ſes pieds ſont longs, & ſa couleur eſt d'un jaune obſcur, mêlé de gris-cendré. Cet animal eſt fort doux, & ſe tient communément près des maiſons en hiver.

Sa peau ſe vend cher ; elle paſſe pour le meilleur & le plus fort de tous les cuirs : on fait, avec la corne de ſon pied, des chatons de bagues, que l'on prétend être bonnes pour les crampes & les maladies épileptiques ; c'eſt apparemment, dit l'Evêque de Bergen, ſur le principe de *curatio per contrarium* ; cet animal eſt ſouvent attaqué de la crampe, & s'en guérit, dit-on, en portant à ſon oreille ſon pied droit de derriere, dont il ſe gratte. L'élan eſt très-commun en Laponie ; il eſt ſemblable à celui dont nous venons de parler.

Les cerfs qu'on voit dans ce pays ſont fort petits & preſque comme des chevreuils : ils ont des cornes plates, qui tiennent de celle du cerf & de la chevre. Ces animaux n'ont rien d'ailleurs de diſſemblable aux cerfs des autres pays. Le Cerf.

Les loups ſont très-communs en Laponie : ils n'ont rien d'extraordinaire aux autres loups, ſi on en excepte la couleur de la peau, qui eſt blanche ou cendrée : leur poil eſt auſſi plus gros, plus long & plus épais. La renne n'a point d'enne- Les Loups.

mis plus dangereux que ces animaux : le loup affamé attaque les hommes & les femmes. Olaus-Magnus dit, qu'ils en veulent particulierement aux femmes enceintes & aux petits enfans ; c'eſt pourquoi on ne permet jamais à une femme de voyager ſeule ; les loups les reconnoiſſent à l'odeur & ne manquent pas de les attaquer.

Le Renard. Les renards ſont ici très-communs, & l'on remarque parmi ces animaux une prodigieuſe variété de la couleur de leurs peaux. Il y en a de jaunes, de noires, de tannées, de bleues, de cendrées, de blanches, & d'autres marquées ſur le dos d'une raie noire, depuis le muſeau juſqu'à la queue, coupée ſur les épaules par une ligne de la même couleur, qui commence au pied gauche & ſe termine au pied droit; le reſte de leur corps eſt roux.

Les renards noirs ſont les plus précieux & les plus eſtimés : leurs peaux ſont très-cheres & ſe vendent quarante ou cinquante écus. Le poil en eſt ſi fin, ſi long & ſi doux, qu'il pend de quel côté l'on veut ; ſi l'on pend la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles & ſe couche comme ſi c'étoit ſa pente naturelle. Les blancs & les cendrés ſont les moins eſtimés, parce qu'ils ſont les plus communs & que le poil tombe en peu de tems.

La Martre. Les martres ne ſont pas moins nombreuſes que les renards ; elles ſont de la groſſeur d'un chat ; c'eſt dans ce pays que ſe trouvent celles qui fourniſſent les plus belles peaux : les plus eſtimées de ces peaux ſont celles dont le poil de la gorge eſt plus cendré que blanc.

Les martres habitent les forêts & se nourrissent d'écureuils & d'oiseaux ; elles montent sur les arbres pour leur donner la chasse, & attendent qu'ils soient endormis pour les surprendre & les dévorer. Si l'oiseau attaqué par la martre est assez fort pour s'envoler, la martre n'abandonne point sa proie : elle s'attache si bien sur son dos avec ses griffes, qu'elle a très-fortes & très pointues, que l'oiseau l'emporte en s'envolant. La martre continue à le mordre jusqu'à ce qu'il tombe épuisé ; mais cette chute est très funeste, lorsque l'oiseau s'est élevé fort haut & qu'il tombe sur des rochers.

L'Ecureuil ou le Petit-gris.

On trouve en Laponie une quantité incroyable de petits-gris ; c'est le même animal qui porte en France le nom d'écureuil. Aux approches de l'hiver leur poil change ; de roux il devient gris-blanc : plus on avance dans le Nord, plus ils sont gris. Quoiqu'en certains tems ils y ait dans ce pays une quantité prodigieuse de ces animaux, il est rare d'y en trouver au commencement de l'hiver, parce qu'ils changent de contrée. On a remarqué qu'ils s'en vont par troupes, qui semblent innombrables. Lorsqu'ils se disposent à partir, ils se rendent en troupes sur les bords des lacs, & se mettent sur de petits morceaux d'écorce de bouleau ou de sapin qu'ils y trouvent ou qu'ils y ont apportés. Quand ils sont à l'eau, leur queue, qu'ils ont soin de tenir droite, leur tient lieu de voiles, & c'est avec ce secours qu'ils s'éloignent du rivage, & qu'ils traversent les rivieres & les lacs qui se

Olaus-Petri Regnard.

trouvent ſur leur route. Ils ſont ainſi pouſſés & ballottés par les vents, juſqu'à ce qu'ils ayent gagné la terre, ou que les vagues & l'orage ayent renverſé la petite barque & ſa charge. Ce naufrage enrichit ordinairement les Lapons qui trouvent les débris ſur le rivage : les petits-gris qui arrivent à bon port ont bientôt réparé la perte qu'a ſouffert leur eſpece ; car ils multiplient infiniment : chaque femelle porte quatre ou cinq petits, & quelquefois davantage.

Les Lapons commencent la chaſſe du petit gris à la Saint-Michel. Leurs chiens ſont ſi bien dreſſés qu'ils les apperçoivent ſur les arbres les plus élevés, & leurs aboyemens avertiſſent leurs maîtres de la préſence du gibier. Cette chaſſe eſt ſi commune & ſi générale chez ces peuples, que de toutes les fourrures celles des petits-gris ſont les moins cheres : un timbec, qui eſt compoſé de quarante peaux, ne coûte que trois livres.

Zibelines. Les Zibelines ſont des animaux de l'eſpece de la martre : elles ſont très-rares en Laponie. Nous en parlerons dans le Supplément à l'article de la Sibérie que nous donnerons ci-après : elles ſont plus communes dans ce pays.

L'Hermine. L'hermine eſt un animal de l'eſpece de la belette, de la groſſeur d'un gros rat, mais une fois auſſi long : on en voit en grand nombre dans ce pays. L'été, l'hermine eſt couleur de canelle, & l'hiver elle devient blanche : ſa queue eſt auſſi longue que ſon corps & ſe termine par une petite pointe très-noire.

Les hermines courent après les ſouris, comme les chats : elles emportent les volailles, les œufs, & ce qu'elles peuvent attrapper dans les maiſons pour ſe nourrir. Dans un tems calme on voit fréquemment ces animaux nager le long de la côte autour des petites Iſles pour chercher des nids & des œufs d'oiſeaux aquatiques qui y ſont en quantité. Lorſque les hermines ont leurs petits dans quelques-unes de ces Iſles, elles les amenent au continent ſur un copeau ou un petit morceau de bois, qu'elles font ſervir de radeau : la mere nage derriere & le pouſſe avec ſon muſeau.

Malgré ſa petiteſſe l'hermine fait périr l'ours, l'élan & les plus gros animaux. Quand elle en voit un endormi, elle ſe gliſſe dans ſon oreille, s'y accroche ſi fortement avec ſes dents aigues, qu'il ne peut lui faire quitter priſe ; l'animal, fort incommodé par la douleur, mugit, court juſqu'à ce que les forces l'abandonnent, il tombe, languit & meurt.

On pretend que ce petit animal eſt ſi propre & ſi curieux de ſa fourrure, qu'il paſſeroit plutôt à travers le feu que dans la boue ou dans la moindre ſaleté ; cependant les hermines ſentent très-mauvais, ſur-tout lorſqu'elles ſont en chaleur, ce qui arrive ſouvent.

Leur chair n'eſt d'aucune utilité ; elles ſe nourriſſent ordinairement de petits-gris & de ſouris des montagnes.

Ces ſouris, que les Lapons appellent *Lemmucat*, & que M. Briſſon appelle *Lapin de Norvege*, ſont de la groſſeur d'un rat ordinaire, de couleur rouge, tache- Lemmer ou Lapin de Laponie.

tées de noir. Elles ſont inconnues ailleurs : on obſerve qu'elles ne paroiſſent pas toujours ; mais on les voit en certain tems de l'année & après les orages & les groſſes pluies : elles ſont alors en ſi grande quantité que la terre en eſt couverte, & qu'elles ſemblent tomber du ciel. C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs Auteurs qu'elles étoient apportées par les vents & qu'elles tomboient avec la pluie. Mais il eſt plus probable, ainſi que le penſent Strabon, Woſſius, que le Lemmer ne ſort de ſon trou qu'après la pluie, ou que cette eau le fait croître & groſſir en peu de tems. Ces petits animaux ne fuient pas à l'approche des Voyageurs ; au contraire, ils courent à eux avec grand bruit. Si on les attaque avec un bâton, ils le mordent, & s'y tiennent attachés comme s'ils étoient enragés. Ils ſe battent contre les chiens, ſautent ſur leur dos, & leur font des morſures ſi douloureuſes, qu'ils ſont obligés de ſe rouler ſur le dos pour ſe défaire d'un ennemi ſi méchant. Ces animaux n'entrent jamais dans les maiſons ni dans les cabanes ; leur ſéjour ordinaire eſt dans les broſſailles & le long des côteaux. Ils ſont méchans & ſe font une guerre cruelle entr'eux. Quand ils ſe rencontrent en troupe dans les prés, ils ſe battent ſi vigoureuſement qu'il en reſte ſur la place beaucoup de morts & d'eſtropiés.

Les Lapons regardent ces petites guerres, comme des préſages aſſurés de celles qui doivent leur arriver. Si les animaux s'attaquent du côté de l'Orient, ils con-

cluent que la Suede ſera attaquée par les Ruſſes: ſi c'eſt du côté de l'Occident, ils croyent que les Danois leur feront la guerre.

Les hermines détruiſent beaucoup de lemmers. Les renards en tuent de grandes quantités: ils les traînent enſuite dans leurs tanieres, où ils en conſervent quelquefois des milliers; ce qui fait un tort conſidérable aux Lapons, parce que le renard ne ſortant pas pour aller chercher de la nourriture, on ne peut l'attraper. Les rennes mangent auſſi beaucoup de ces ſouris; les chiens leur font la chaſſe; mais ils n'en mangent que le devant.

Le lemmer ne vit que très-peu de tems: il meurt dès que l'hiver eſt arrivé. La connoiſſance qu'il a de ſa fin prochaine, dit Regnard, le porte à la prévenir: on en trouve beaucoup de pendus au ſommet des arbres, entre deux pêtites branches qui forment une fourche; d'autres ſe noient dans les lacs: ils s'aſſemblent en groſſes troupes & ſe jettent dans l'eau. On en trouve quelquefois des milliers morts & entaſſés les uns ſur les autres; ceux qui ne ſe détruiſent pas meurent dans leurs trous.

Les lievres de la Laponie ne ſont roux que deux ou trois mois de l'année; le reſte du tems leur peau eſt d'un beau blanc, & elle eſt très-eſtimée. Aux environs de l'Equinoxe de l'automne, lorſque les premieres neiges commencent à tomber, leur poil blanchit; ils ſont alors moitié roux & moitié blancs. Leur chair eſt d'aſſez bon goût. Le Lievre.

Le Loutre. Les quadrupedes aquatiques ſont les
Le Caſtor. loutres, les caſtors, les goulus. Le loutre eſt ſemblable à celui de nos climats. Voyez à l'Article du Canada la deſcription que nous avons donnée du caſtor.

Le Goulu. Le goulu eſt une eſpece de loutre, aſſez commune en Laponie. Le nom de goulu a été donné à cet animal, parce qu'il eſt vorace: il eſt de la grandeur d'un chien; ſa couleur eſt noire; il a la tête ronde, le muſeau alongé, & des dents auſſi aiguës que celles des loups : ſon corps eſt large & ſes pieds ſont de la forme de ceux des loutres.

M. Briſſon & pluſieurs autres Naturaliſtes penſent que cet animal eſt le même que l'hyene des anciens, à qui ils donnent le nom de *Gulo*; mais ce ſont des animaux fort différens. L'hyene ne ſe trouve qu'en Afrique. M. de Linnæus en a très-bien fait la diſtinction. Il place le goulu dans la claſſe des belettes, & l'hyene dans celle des chiens.

Le goulu eſt l'ennemi particulier des rennes ſauvages ou domeſtiques; ſa maniere de les attaquer eſt remarquable : il monte ſur les arbres les plus élevés, & lorſqu'il apperçoit une renne, il paſſe doucement ſur l'arbre ſous lequel elle paît, & il s'élance ſur ſon dos: il met ſes pattes de derriere ſur le cou de la renne, & celles de devant vers ſa queue: il ſe cramponne, & la mord avec tant de violence, qu'il lui fend le dos; il enfonce ſon muſeau dans la bleſſure, & il boit le ſang de l'animal avec beaucoup d'avidité. Le goulu ſe nourrit auſſi de poiſſon qu'il pê-

che comme le loutre. Sa peau eſt damaſſée; elle eſt très-recherchée : on la compare à celle des zibelines ; cependant celle-ci a quelque choſe de plus doux & de plus délicat au toucher.

Poiſſons. Il n'eſt pas poſſible de concevoir l'immenſe quantité de poiſſons qui ſe trouve en Laponie. Ce pays eſt coupé par une multitude de fleuves, de lacs, de ruiſſeaux; & toutes ces eaux ſont ſi remplies de poiſſons, qu'un homme, en une demi-heure, peut en prendre avec une ſeule ligne, autant qu'il lui eſt poſſible d'en porter. C'eſt auſſi la marchandiſe la plus commune en Laponie; & ce qui fournit à ſes habitans les moyens de ſe procurer les choſes dont ils ont beſoin. Tous les poiſſons qui ſont dans nos rivieres ſont connus dans ce pays; mais il s'y en trouve beaucoup d'autres particuliers au climat.

Le Saumon. Le ſaumon tient le premier rang : il eſt quelquefois ſi commun, qu'un Officier du Bureau de Tornea, en a vu enlever de Tornao, treize cent barques dans le courant d'un an. Il en eſt de même du brochet: on trouve de ces poiſſons qui excedent en longueur & groſſeur, la hauteur & la taille d'un homme.

Le Brochet.

La Perche. On peut encore mettre les perches au nombre des poiſſons qui ſont communs dans ce pays ; elles ſont remarquables par leur grandeur. Scheffer rapporte, qu'on garde dans l'Egliſe de Luhla, ville de la Laponie, la tête deſſéchee d'un de ces poiſſons : elle a plus de dix pouces de largeur depuis le haut de la mâchoire juſqu'en bas.

La Syrene. Quoique la ſyrene ſoit regardée comme un être imaginaire, nous croyons cependant pouvoir rapporter ce que nous en dit Artédi dans ſon Ouvrage ſur les poiſſons. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût trouver un Ichthyologiſte qui fût en état de décider, après d'exactes obſervations, ſi ce qu'on rapporte de la ſyrene eſt vrai, ou ſi elle n'eſt qu'un monſtre fabuleux; il vaut mieux cependant, ajoute-t-il, reſter dans le doute, ſur une choſe qu'on n'a pas vue, que de prononcer hardiment ſur ſon exiſtence.

Suivant Geſner, il s'en faut beaucoup que l'on ſoit d'accord ſur la forme de ce monſtre. Les uns croyent que les ſyrenes ſont partie femme, partie oiſeaux: les autres ſoutiennent que la partie ſupérieure eſt d'une femme, & la partie inférieure d'un poiſſon. Voici ce qu'en dit ce Naturaliſte.

Les ſyrenes ſont des animaux très venimeux, qui, depuis la tête juſqu'au nombril, reſſemblent à une femme d'une petite taille.

La ſyrene de cette eſpece a la tête garnie de cheveux très-longs & très-malpropres, ſes traits ſont durs & déſagréables; elle a deux mamelles flottantes ſur la poitrine, & des bras ſemblables à ceux d'une femme.

La partie inférieure de cette ſyrene reſſemble à celle d'un aigle; elle a des pieds armés de ſerres; ſon corps ſe termine par une longue queue, couverte d'écailles, & ſemblable à celle des poiſſons.

Ces syrenes paroissent souvent avec leurs petits, qu'elles portent dans leurs bras, & qu'elles allaitent à la maniere des femmes. On dit qu'elles ont une voix très-mélodieuse, dont elles se servent pour endormir les Navigateurs, afin de les dévorer pendant leur sommeil; mais si les Mariniers rencontrent de ces monstres, qu'ils craignent & qu'ils redoutent, ils leur jettent une bouteille; la syrene s'amuse avec, & le navire passe sans danger.

Il y a encore une autre espece de syrene, qui est, selon le même Naturaliste, une sorte de serpent qu'on trouve en Arabie. Ces serpens sont plus légers à la course que les chevaux; quelques-uns même ont des ailes. La morsure de cet animal est si venimeuse, qu'elle cause la mort, avant qu'on ait ressenti aucune douleur. Voilà ce que Gesner, Rondelet, Willougby & Artédi disent des syrenes.

Le Moine Marin.

En 1546, il fut pêché dans la mer Baltique un poisson singulier. Tous ceux qui le virent l'appellerent *Moine-de-mer*, & c'est sous ce nom que Gesner nous le fait connoître. Voici ce qu'il en dit.

Ce moine de mer fut pris avec des harengs, à quatre milles de Copenhague. Sa longueur alloit à quatre coudées; sa tête étoit un peu petite, ronde, blanchâtre, & entourée d'un petit cercle noir, comme celle d'un moine nouvellement rasée. Il avoit un visage d'homme, noir comme celui d'un negre; ses yeux étoient durs & horribles, & sa physionomie effrayante. De son dos sortoient deux nageoires rondes, & terminées en pointes qui

figuroient comme deux bras. Une membrane écailleuſe, fort dure, & arrondie par le bas, couvroit ſa poitrine, & pendoit devant & derriere juſqu'au milieu du corps comme le cucule de certains Religieux. Sous cette eſpece de cucule paroiſſoit être le milieu du corps de l'animal, qui ſembloit avoir une taille fort déliée. A cet endroit commençoit une ſorte de jupe, qui avoit en longueur le tiers de la hauteur du monſtre. Il ſortoit de cette jupe une queue, qui s'élargiſſoit à meſure qu'elle approchoit de ſon extrémité, & ſa fin étoit de moitié plus large que ſon commencement.

Un ſi rare animal fut gardé ſoigneuſement & porté à la Cour du Roi de Danemarck, qui en fit faire pluſieurs portraits. On dit que ce monſtre vécut trois jours, après avoir été pris, & qu'on lui entendit pouſſer quelques ſoupirs, qui annonçoient ſa douleur.

L'Evêque de mer. Rondelet, Geſner, & le P. Fournier donnent l'Hiſtoire d'un monſtre plus ſurprenant, qu'ils appellent *Evêque-de-mer*. Ils aſſurent qu'il fut pris en Pologne en 1531, & que le Roi le fit enfermer dans une tour; mais ce Monarque, cédant aux ſollicitations des Evêques de ſon Royaume, & à la douleur de l'animal, appellé *Evêque-de-mer*, il lui accorda la liberté.

Deux Evêques, ſuivis d'une grande foule de peuple, accompagnerent l'Evêque-marin juſques ſur le bord de la mer, & il rentra dans ſon élément; mais, dit le P. Fournier, il ne s'y enfonça qu'après avoir donné ſa benédiction à ceux qui l'a-

voient accompagné. Cette Hiſtoire a été inſérée dans les Annales Eccléſiaſtiques par l'Evêque de Spondé.

L'Homme marin.

En voici une autre rapportée par Larrey, dans ſon Hiſtoire d'Angleterre. Il dit: qu'en 1187, on pêcha à Oxford, dans le Duché de Suffolk, un Homme-marin, que le Gouverneur garda ſix mois. Il avoit dans la figure tant de conformité avec l'homme, qu'il ne lui manquoit que la parole. S'étant un jour échappé, il ſe jetta dans la mer, & on ne le revit plus.

La Femme marine.

L'Auteur des délices de Hollande, parle d'une Femme-marine qui étonne encore davantage: ſuivant cet Ecrivain on lui apprit à uſer de nos alimens, & à filer. Elle vécut quelques années à Harlem: on lui imprima même, dit-il, la connoiſſance de Dieu, elle ne manquoit pas de faire la révérence chaque fois qu'elle paſſoit devant un crucifix.

Nous ſommes bien éloignés de donner ces récits pour des faits vrais dans toutes leurs circonſtances: il ſuffit qu'on ait apperçu une légere reſſemblance entre la forme du Moine-de-mer & l'habillement d'un Moine, pour qu'auſſitôt on lui en ait donné le nom & on l'ait dépeint avec le cucule. Les ſons enchanteurs de la ſyrene ne ſont vraiſemblablement qu'une pure fiction qui a pris naiſſance dans l'imagination d'Homere. Les Navigateurs qui diſent avoir vu de ces animaux ne parlent pas de leur voix.

Il ſemble que la nature ait pris plaiſir à raſſembler dans les parages du Nord les animaux les plus ſinguliers & les plus énor-

mes. Le ſerpent de mer & le Kraken ſont du nombre de ces derniers. M. Errich de Pontoppidan, Evêque de Bergen, & de l'Académie Royale des Sciences de Copenhague, eſt un de ceux qui a le plus exactement décrit ces animaux : nous allons en parler d'après cet Académicien.

Le Serpent de mer.

Le ſerpent de mer eſt un animal terrible, & particulier aux mers du Nord. Il ſe tient toujours au fond de l'eau, excepté dans les mois de Juillet & Août, tems où il fraye. Ce n'eſt que lorſque la mer eſt calme qu'il paroît à fleur-d'eau ; mais quand elle commence à s'agiter, il ſe précipite au fond.

Les côtes de Norvege, ſuivant l'Evêque de Bergen, ſont les ſeuls parages que ce ſerpent fréquente. Quoiqu'il n'ait pas encore été poſſible de ſaiſir bien préciſément les dimenſions de cet animal, tous ceux qui l'ont vu à une certaine diſtance, aſſurent qu'il paroît être de la longueur d'un cable ; c'eſt-à-dire, d'une centaine de braſſes. Son corps ſemble avoir quinze à dix-huit pieds de circonférence ; ſa tête eſt plate & large ; le deſſus en eſt peu élevé ; le muſeau eſt pointu. Quelques-uns de ces ſerpens ont le muſeau applati comme celui d'une vache, avec de grandes narines, garnies de pluſieurs poils roides, qui en ſortent comme des mouſtaches. Ses yeux ſont gros, bleus & brillants : cet animal ne ſe termine pas inſenſiblement en pointe comme l'anguille & le ſerpent de terre : ſa queue, à peu-près groſſe de trois ou quatre pieds, ſemble ſortir tout-à-coup du tronc énorme

de l'animal. On le voit ordinairement étendu ſur la ſurface de l'eau, décrire une ligne ou pluſieurs replis dans la même direction de ſa tête. Lorſqu'il ſe meut ou ſe plie, on voit des portions de ſon dos former ſur les eaux des éminences, qui ſemblent autant de tonneaux flottans ſur une même ligne, & à une diſtance aſſez conſidérable les uns des autres. La peau de cet animal eſt d'une couleur brune foncée, mais diaprée, & parſemée de taches & de rayes plus claires, qui brillent comme des écailles de tortues : ſa couleur auprès des yeux, & autour de ſa gueule, eſt plus foncée que par-tout ailleurs.

Ce ſerpent ne jette point l'eau par les narines comme les baleines; mais quand il ſe meut, il met l'eau dans une ſi grande agitation, qu'il la fait couler comme le courant de la vanne d'un moulin. Cet animal a autour du cou une criniere pendante, qui reſſemble à une poignée de roſeaux de mer flottans : c'eſt ce qui diſtingue particulierement le ſerpent des côtes de Norvege d'avec ceux des autres contrées. On prétend qu'il change de peau tous les ans comme le ſerpent de terre.

La rencontre du ſerpent-marin n'eſt pas moins dangereuſe pour les Navigateurs, qu'une ſorte de baleine, nommée *Throld-Wale* : il fait ſouvent couler à fond barques & chaloupes. Pluſieurs relations nous apprennent, que ce ſerpent s'éleve & ſe jette à travers une chaloupe, & même à travers d'un vaiſſeau du port de plus de cent tonneaux, & que par ſon poids il les coule à fond. Un Navigateur, qui dit

s'être approché assez près d'un de ces serpens vivans, prétend, que quelquefois ils élevent leur tête effrayante hors des flots, & enlevent fort adroitement un homme d'une chaloupe ou d'un vaisseau. On assure que quelquefois cet animal s'entortille autour d'une chaloupe, & qu'en formant avec son corps un vaste cercle qui la couvre entierement, ceux qui sont dedans s'y trouvent absolument enfermés.

Ce serpent, quand il est sur l'eau, y paroît ordinairement en replis ; mais les pêcheurs ne rament pas vers les ouvertures que laissent alternativement les plis saillans, & ceux qui sont dans l'eau, car le serpent en s'élevant renverseroit la barque : ils rament au contraire contre la partie élevée. On lui jette des morceaux de bois ou de pierres, ou ce qui se trouve sous les mains ; dès que l'animal se sent frappé, il plonge aussitôt & prend une autre route. Quand les mariniers apperçoivent de loin un de ces animaux, ils rament de toutes leurs forces & gagnent la côte ou un petit golfe, parce que l'animal ne peut les y suivre.

La chair de castor éloigne les monstres marins les plus dangereux, par l'odeur qu'elle exhale. Dans les mois les plus chauds de l'été, les mariniers ont soin de s'en pourvoir : dans l'occasion, ils en jettent un morceau au poisson, ou ils en frottent l'avant & l'arriere de leur barque. On a observé, que le serpent de mer ne peut soutenir la clarté du soleil : s'il poursuit un vaisseau, on revire de bord pour le mettre en face du soleil ; alors ce monstre abandonne sa proie.

Le ſerpent marin paroît être vivipare comme l'anguille, & on prétend qu'en certain tems de l'année il cherche ſa femelle pour s'accoupler: on aſſure que pluſieurs pêcheurs ont été empoiſonnés par les excrétions de ce ſerpent: pendant l'été on les voit flotter ſur l'eau comme un limon gras. On ſoupçonne que cette matiere viſqueuſe eſt quelque choſe qu'ils vomiſſent, ou peut-être leur ſperme. Si un pêcheur trouve de cette matiere à ſon filet, & que par inadvertance il en touche un peu avec la main, il y ſurvient une enflure ſubite & une inflammation, qui quelquefois devient ſi dangereuſe, qu'il n'y a point d'autre remede que l'amputation.

Le Kraken.

Le Kraken ſe connoît également ſous le nom de *Kraxen*, *Horven*, *Sechorven*, *Ankertroll*, *Scidraulex*, *Seatroll*, *Secteuſel* & *Krabben*. Ce dernier nom ſemble convenir aſſez bien à cet animal. Son corps eſt rond & plat; il eſt garni de bras & d'antennes, comme un Crabe.

Mélanges intéreſſans & curieux.

Les pêcheurs de Norvege qui voyent cet animal principalement ſur leurs côtes, diſent que lorſqu'ils ſe croyent avancés dans la mer à quatre-vingt ou cent toiſes de profondeur, ils ſe trouvent fort étonnés de rencontrer le fond à vingt ou trente toiſes, & quelquefois moins: ils aſſurent qu'alors ils font la pêche la plus abondante en merlus & en morue: ils ont à peine jetté leurs lignes ou leurs filets, qu'ils les retirent chargés de poiſſons. Ils jugent de-là que le Kraken eſt ſous leur nacelle au fond de la mer, & c'eſt tou-

jours pour eux le préſage certain d'une pêche abondante. On voit quelquefois vingt barques raſſemblées à peu de diſtance les unes des autres, & toutes occupées à profiter de l'événement que leur procure le Kraken.

Mais il eſt important pour les pêcheurs d'obſerver ſi la profondeur de l'eau eſt toujours la même; pour s'en aſſurer, ils jettent la ſonde. Si la profondeur de l'eau diminue, c'eſt que l'animal s'approche de la ſurface de la mer; alors les pêcheurs s'éloignent promptement pour éviter le danger. Lorſqu'ils ſont éloignés du monſtre, à une diſtance ſuffiſante pour leur ſureté, ils le voyent ſur la ſurface de l'eau, couvrir un eſpace que l'œil a peine à meſurer: ſon dos ou ſa partie ſupérieure préſente une étendue d'une demi-lieue de circonférence.

A peine le Kraken eſt-il reſté quelques inſtans à fleur-d'eau, que la mer paroît couverte d'une grande quantité de petites Iſles flottantes: on y voit beaucoup d'aigue-marine. On remarque ſur le dos de cet animal monſtrueux des inégalités, ſemblables à des monticules, ſur leſquelles on voit ſe remuer une quantité prodigieuſe de petits poiſſons, qui, roulant ſur le dos du monſtre, tombent dans l'eau.

Le monſtre préſente alors des pointes écailleuſes qui s'épaiſſiſſent à meſure qu'elles s'élevent hors de l'eau: leur groſſeur & leur hauteur, les feroient prendre pour des mâts de vaiſſeau, ſi elles étoient moins luiſantes.

Lorſque le Kraken eſt reſté quelque-

tems sur la mer, il descend au fond : le mouvement qu'il fait alors, occasionne une agitation & un tournoyement si rapides, qu'il entraîne avec lui tout ce qui se rencontre dans l'étendue de son tourbillon : malheur au vaisseau, quelque grand qu'il pût être, que les vents porteroient dans cet instant près de l'animal; il seroit entraîné dans l'abyme affreux que forme le Kraken en se retirant sous les eaux : voici ce que l'Evêque de Bergen nous dit de ce monstre.

» Pour vivre, cet animal a l'instinct de » répandre, en certains tems, une odeur » forte, au moyen de laquelle il attire les » autres poissons autour de lui. Il a en- » core une autre propriété surprenante, » que beaucoup d'anciens pêcheurs con- » noissent par expérience. Ils ont remar- » qué, que pendant quelques mois il ne » fait que manger, & que pendant d'au- » tres il vuide ses excrémens. Pendant cet- » te évacuation la surface de l'eau est tein- » te de la couleur de ses excrétions, & » paroît épaisse & gonflée. Cette bourbe » est, à ce qu'on prétend, si agréable au » goût, & à l'odorat des autres poissons, » qu'ils accourent de toutes parts, & se » tiennent par-là directement au-dessus du » Kraken ; alors il ouvre & étend ses » bras ou ses cornes dont il saisit ses hô- » tes, les engloutit & les convertit par » la digestion, en amorce, pour attirer » d'autres poissons de la même espece. »

Un autre Auteur a parlé, il y a peu de tems, du Kraken. Après avoir rapporté à peu-près l'histoire de ce monstre, telle

qu'on vient de la voir, voici comment il termine ſon récit.

» Nous croyons, dit cet Ecrivain, que » ce monſtre doit être rangé dans la claſſe » des Polypes, ou dans le genre des poiſ- » ſons à croix; en effet, ces pointes qui » s'élevent ſur ſon dos, doivent être re- » gardées comme ſes antennes, ſes bras, » ou ſi l'on veut des cornes qui lui ſer- » vent à ſe mouvoir, de même qu'à cher- » cher ſa nourriture. Il eſt vrai que la na- » ture a donné au Kraken un moyen en- » core plus certain pour conſerver ſa vie. » L'odeur qu'exhale ſa tranſpiration eſt ſi » forte, qu'elle attire ſur lui une prodi- » gieuſe quantité de poiſſons deſtinés à » lui ſervir de pâture: heureuſement pour » eux, le monſtre qui les dévore, n'a point » dans toutes les ſaiſons la même vora- » cité. Il ne mange que pendant quelques » mois de l'année, & reſte enſuite pen- » dant très-long-tems ſans prendre aucune » eſpece d'alimens. Dans cette longue abſ- » tinence, il ne fait autre choſe que re- » jetter la nourriture qu'il a priſe. Cette » excrétion eſt en ſi grande abondance, » qu'elle teint & épaiſſit la ſurface de la » mer à une diſtance très-conſidérable.

» On trouve, ajoute le même Ecrivain, » dans la relation d'un Voyageur, qu'en » 1680, un Kraken, ſans doute jeune & » inconſidéré, s'étoit jetté dans la cale » d'Ulvrangen, ſituée vers les extrémités » de la Paroiſſe d'Alſtrahough, (*Village* » *de Norvege*): porté par le flux près du » rivage, il y périt. Ses antennes ou cor- » nes, dont il ſemble ſe ſervir comme

» le

» le limaçon, en ſe tournant, s'étoient ſi » fort accrochées à des arbres, & lui-mê- » me étoit tellement embarraſſé dans des cre- » vaſſes de rochers, qu'il ne put s'éloigner » de terre en même-tems que les flots. Son » cadavre rempliſſoit preſque entierement » la cale; la puanteur qu'exhaloient ſes chairs » putréfiées, rendirent long-tems cet en- » droit impraticable. »

Des pêcheurs, il y a quelques années, eurent beaucoup de peine à s'éloigner d'un parage qui leur parut marécageux & peu profond, dans lequel ils étoient entraînés, quoique la mer fût tranquille & que les vents fuſſent calmes. Ils furent fort étonnés & très-effrayés, lorſqu'ils s'apperçurent qu'ils voguoient ſur le dos d'un Kraken : ils virent paroître tout-à-coup une des cornes de cet animal, qui briſa une de leurs nacelles.

Un Auteur Danois, dans la deſcription qu'il donne des Iſles Ferve, parle de la formation ſubite de quelques terres iſolées qui paroiſſent ſur la mer, flottent quelques inſtans, & diſparoiſſent tout-à-coup.

Des Navigateurs du Nord ont pris auſſi des Krakens pour des Iſles. Urban Hierne, célebre Naturaliſte Suédois, dit qu'on voit paroître quelquefois près de Stockholm, dans les Ciſeaux, une Iſle, qui tantôt paroît ſable & fixée à l'endroit où elle s'eſt formée, & qui tantôt flotte, s'enfonce & reparoît plus loin. « Je deſſinois, » continue cet Auteur, un ciſeau dans ce » même lieu, lorſque je vis trois pointes » conſidérablement élevées au-deſſus de » l'eau; je crus avoir paſſé les ciſeaux,

» mais dans le tems que je demandai à un » payſan ce que c'étoit que ces trois poin- » tes, elles diſparurent. Surpris de ce phé- » nomene, ou plutôt, croyant m'être trom- » pé, j'interrogeai de nouveau ce payſan; » il me répondit, qu'on voyoit très-ſou- » vent paroître cette Iſle ſur la mer, & » que ſon apparition étoit toujours l'in- » faillible préſage d'un ouragan & d'une » prodigieuſe quantité de poiſſons. »

Ce que Pline dit dans ſon Hiſtoire naturelle, d'un monſtre qu'il appelle *Phyſeter*, ne peut convenir qu'au Kraken: voilà à peu-près comme il s'exprime.

Le plus grand animal de la mer des Indes, c'eſt la baleine, & de l'Océan, c'eſt le phyſeter. Il s'éleve comme une colonne énorme, auſſi haut que les mâts d'un navire, & rejette une quantité immenſe d'eau qui ſemble un déluge. Cet animal eſt comme un grand arbre rond qui étend ſes branches fort au loin, & c'eſt ce qui fait qu'il ne peut entrer dans aucun détroit.

Sa forme reſſemble à une roue hériſſée de quarante pointes ou rayons, & qui paroît avoir de chaque côté deux yeux fermés.

On a long-tems regardé comme des fables abſurdes des relations qui pourroient bien être des récits fidelles, & on ne les auroit point rejettées, ſi la nature des monſtres dont nous venons de parler eût été mieux connue.

Reptiles. Il y a très-peu de Reptiles en Laponie, ſur-tout dans la partie haute, voiſine des montagnes de Norvege. Dans la région baſſe, & couverte de bois, on voit

quelques ſerpens, & autres animaux de cette eſpece, qui n'ont rien d'étranger à ceux de nos climats.

Les inſectes y ſont plus communs : il y a ſur-tout une ſorte de grands moucherons, de groſſes guêpes & des taons extrêmement incommodes, & dont les piqûres ſont très-douloureuſes ; c'eſt particulierement à la proximité des eaux que ces inſectes ſont en grande quantité. Ils ne tourmentent pas ſeulement les hommes ; mais ils perſécutent les rennes avec tant de violence, qu'on eſt obligé, pour les en délivrer, d'allumer de grands feux, dont on fait aller la fumée ſur l'animal, & de le faire entrer dans l'eau juſqu'à ce que les Inſectes ayent quitté priſe. On y voit auſſi une eſpece de couſins, ſi petits, qu'ils ſont preſque imperceptibles. Leur piqûre eſt cependant très-vive, & fait autant de douleur que celle d'une aiguille. Inſectes.

LA NORVEGE.

PRESQUE tous les Ecrivains qui ont parlé de la Norvege, l'ont préſentée comme un pays horrible pour la dureté du climat, la ſtérilité du terrain & la férocité des habitans ; mais les recherches que nous avons faites nous en ont donné une idée tout-à-fait différente. Nous avons trouvé que la Norverge n'eſt point un pays où l'hiver a fixé ſon empire ; que ſes habitans ne ſont point des barbares, établis parmi des monceaux de neige & de glaces ; que le terroir y eſt cultivé, & qu'il produit avec aſſez d'abondance. Il eſt vrai que les Norvegiens ont eu, comme les autres habitans de l'Europe, des tems de barbarie ; mais il ſe ſont policés, au point qu'ils cultivent les Sciences & les Arts. On a des Hiſtoires de Norvege & de Danemarck, écrites par des Norvégiens mêmes.

Nous nous propoſons de donner ici la deſcription géographique de ce Royaume, une idée du climat, du terroir, & de ſes productions ; des animaux qu'on y trouve ; de faire connoître les mœurs de ſes anciens habitans ; enfin, de préſenter l'Hiſtoire de ce pays juſqu'au tems où il a été réuni au Danemark.

CHAPITRE I.

Description géographique de la Norvege.

LE Royaume de Norvege est situé le long de la mer du Nord, depuis le cinquante-septieme degré de longitude, jusqu'au soixante-neuvieme, & depuis le vingt-troisieme de latitude, jusqu'au trente-unieme. Il est borné au Sud-Est par la Suede, dont il est séparé par une chaîne de montagnes qui courent du Midi au Nord. Il est environné de tous les autres côtés par l'Océan septentrional.

Hubner; Dom Vaissette, Géograp. Hist. Eccléf. & Civile. Tom. 1. *Alberti Kranzii, Hamburgenſis, Chronographi, Hiſtoriæ, rerum geſtarum regni Norvagiæ, ſimul & Normanorum.*

La Norvege a près de trois cent lieues communes d'étendue au Midi au Nord; mais sa largeur est fort inégale: elle est d'environ quatre-vingt lieues dans la partie méridionale: elle se retrécit beaucoup en montant vers le Nord, & n'a que vingt ou trente lieues dans la partie la plus septentrionale, où elle est bornée par la Laponie.

Plusieurs Géographes prétendent que son nom lui vient de sa situation, & qu'il est formé de *Nord* & de *Veg*, qui, dans la langue du pays, signifie *chemin du Nord*. On l'appelle aussi *Normandie*, qui veut dire la patrie des hommes du Nord.

ARTICLE I.

Diviſion de la Norvege.

CE Royaume ſe diviſe en deux parties, qui ſont la Septentrionale & la Méridionale. Elles ſont ſéparées par de hautes montagnes, que les habitans du pays appellent *Dofrefiel.* Ces montagnes ſont ſituées ſous le ſoixantieme degré de latitude, & ont quatorze lieues d'étendue dans l'endroit où on les traverſe.

ARTICLE II.

La Norvege Septentrionale.

CETTE partie de la Norvege, qui s'étend au-delà du cercle Polaire, eſt plus froide, moins cultivée & moins peuplée que l'autre : elle contient les deux Gouvernemens généraux de *Drontheim* & de *Nordland.*

§. I.

Gouvernement de Drontheim.

Ce Gouvernement eſt le plus étendu du Royaume. L'Océan ſeptentrional le borne au couchant le long de la côte, du Midi au Septentrion, dans l'eſpace de plus de cent cinquante lieues communes de France. Sa plus grande largeur n'eſt que de cent vingt milles. Il eſt diviſé en deux parties : le Gouvernement particulier de *Drontheim*, ſitué vers le Midi, &

le ſous-Gouvernement de *Salten*. Le premier comprend ſept Bailliages ; l'autre eſt partagé en ſept petits quartiers ou vallées qui ſont vers la côte.

La ville de Drontheim eſt la capitale de tout le Gouvernement : elle l'a été autrefois de tout le Royaume de Norvege, & les Rois du pays y faiſoient leur réſidence. Elle eſt ſituée au ſoixante-troiſieme dégré, quinze minutes de latitude, ſur un golfe de meme nom, & a un Port fort ſpacieux, mais couvert de rochers cachés ſous l'eau. Elle eſt défendue par une bonne citadelle, eſt grande & bien bâtie : on y fait un commerce conſidérable en cuivre : elle eſt d'un côté preſqu'environnée de la mer, & de l'autre de hautes montagnes qui la commandent. La Cathédrale eſt ſous l'invocation de Saint Olaus. C'étoit autrefois une des plus magnifiques Egliſes du Nord ; mais elle fut brûlée en 1530, & il n'y eſt reſté que le chœur.

L'Evêque Luthérien qui y eſt aujourd'hui, étend ſon autorité ſur toute la Norvege ſeptentrionale : il y a un Tribunal ſupérieur & un Collége : c'eſt la ſeule ville qu'on trouve dans ce gouvernement. *Monckolm* eſt une fortereſſe, ſituée ſur un rocher eſcarpé, à quatre lieues de la mer.

§. II.

Gouvernement de Nordland.

Ce Gouvernement forme une langue de terre, au Nord de celui de Drontheim, entre ce dernier & les terres qui appar-

tiennent à la Ruſſie ; il s'étend l'eſpace de plus de deux cent lieues ſur la côte. Il eſt borné au Nord par deux Caps ; l'un nommé *Cap-Nord*, & l'autre *Cap-Nord-Kin*, qui ſont les plus avancés dans le Nord & dans la mer glaciale, de tous ceux qui ſont dans l'Europe. Ce Gouvernement eſt habité par des Normands, qui ont conſervé l'ancien langage des Norvégiens. Il ne produit que quelques paturages. On le diviſe en huit ou dix diſtricts ou Provinces, dont une des principales eſt la *Finmarckie*.

Ward ou *Warxuys*, qui eſt le chef-lieu de ce Gouvernement, eſt une Iſle de trois milles de long, & d'environ quatre lieues de tour : on y voit un château qui tombe en ruines. Il y a un Gouverneur & une garniſon Danoiſe : on y trouve beaucoup de cabanes de pêcheurs le long des côtes. Cette Iſle eſt ſituée au ſoixante-dixieme degré de latitude, & au cinquantieme de longitude. Auprès du château eſt un Bourg qui peut contenir quatre cent habitans. *Warenger* eſt un Port fort commode, fréquenté par les Lapons qui y commercent.

Helligeland, *Mageroë*, *Suroi*, *Waroi*, *Lofforden*, *Roeſt* & *Weſterland*, ſont des Iſles de la mer du Nord. Les quatre dernieres ne forment qu'un fief : c'eſt au milieu de ces Iſles qu'on trouve celle de Moskoë, auprès de laquelle eſt ce fameux euripe ou gouffre, dont pluſieurs Ecrivans ont parlé. Les habitans du pays l'appellent *Mal ſtrom* : les anciens le nommoient *Umbilius-Maris* : on lui donne vingt-quatre

Gouffre Malſtrom.

lieues de circonférence. Les Voyageurs disent qu'il n'en faut pas approcher à plus de trois lieues.

ARTICLE III.

La Norvege Méridionale.

CETTE partie de la Norvege est partagée en trois Gouvernemens ou Provinces : celui de *Bergen*, celui *d'Aggerhus*, & celui de *Balius*. Le dernier appartient à la Suede depuis l'an 1660.

§. I.

Gouvernement de Bergen ou *Berghen.*

Ce Gouvernement est partagé en deux Provinces, qui sont celle de *Bergen-Hus* & celle de *Westerland*. Il est borné au couchant & au Midi par l'Océan septentrional ; au Nord, par le Gouvernement de Drontheim, & au Levant par celui d'Agger-Hus.

La Province de Bergen-Hus est située entre la mer du Nord & une chaîne de montagnes : on la subdivise en sept districts ou territoires.

Bergen est la capitale de la Province : elle est située au soixantieme degré, dix minutes de latitude, près d'un golfe. Elle a un Port assez commode & une bonne rade, qui est défendue par le château de Fridericsbourg.

La ville de Bergen est grande, fort commerçante ; elle a été autrefois ansea-

tique. Les hautes montagnes qui l'environnent lui ont fait donner le nom de Bergen. Son principal négoce consiste en bois & en merluches : elle n'étoit autrefois bâtie que de bois, ayant été presqu'entierement consumée par un incendie : en 1702 on y construisit des maisons de pierres : on y a établi le Tribunal de Justice de toute la Province. Il y a un des quatre Evêchés de la Norvege.

La Province de *Westerland* est située à l'extrémité méridionale de la Norvege. On la subdivise en six fiefs ou territoires : on y trouve des mines de cuivre & de fer.

Stravanger en est la capitale : elle est dans le canton le plus peuplé de la Norvege. Cette ville est assez bien bâtie ; on y voit de fort belles maisons ; il y a un Tribunal de Justice pour le pays.

On trouve en outre dans cette Province la ville de *Christiansand*, qui est assez belle : il y a un Tribunal ; elle est située auprès de la mer.

Fleckeroë est le meilleur port de la Norvege.

Tellemarck est une petite Province, dont les habitans passent pour être fort robustes, grossiers & méchans.

§. II.

Gouvernement d'Agger-Hus.

Ce Gouvernement est borné au Midi par la mer d'Allemagne, par la Suede & le Gouvernement de Rahus. Une partie de celui de Drontheim le borne au Nord, & celui de Bergen au couchant. Il a deux

cent quarante milles d'étendue du Midi au Nord, & eſt partagé en deux Provinces, qui ſont, celle d'*Agger-Hus* & celle d'*Apland*.

La Province d'Agger-Hus eſt ſubdiviſée en cinq ou ſix autres : on y trouve des mines d'argent, d'acier & de bronze.

Agger-Hus eſt un château, où les Vice-Rois faiſoient leur réſidence ordinaire. Il eſt ſitué dans le golfe d'Anſels ou Chriſtiania.

Chriſtiania eſt la capitale du Gouvernement, même de toute la Norvege : on la nommoit anciennement *Anſelo* ou *Apſalo*. Elle fut brûlée en 1567 : Chriſtian IV, Roi de Danemarck, la fit rebâtir en 1614, & lui donna ſon nom. Elle eſt ſituée auprès du golfe qui porte ſon nom, & de la mer, ſur la côte méridionale de la Norvege, vers le cinquante-neuvieme degré, vingt-cinq minutes de latitude, & le vingt-ſeptieme quarante minutes de longitude. Cette ville eſt aſſez belle & défendue par une citadelle : le Tribunal de Juſtice qu'on y a établi eſt le premier du Royaume. Il y a un Evêché & un Collége : la Cathédrale eſt ſous l'invocation de Saint Aleſtard.

Friderichſtade eſt bien fortifiée : elle fut fondée par Frédéric III. Il y a un Tribunal de Juſtice. Chriſtian V y fit conſtruire un château en 1685.

Fridericshall eſt une petite ville, mais elle a un fort bon Port : elle a deux aſſez bons Forts dans ſon voiſinage, l'un nommé *Friderichſtein*, & l'autre *Guldenlou*. Ce fut entre ces deux Forts que Charles XII, Roi de Suede, fut tué en 1718. Le Roi

de Danemarck fit élever une pyramide de marbre dans l'endroit où Charles périt: il y a deux inſcriptions, l'une en langue Latine, l'autre en langue Norvégienne.

Les autres lieux de la Province d'Agger-Hus qui méritent un peu d'attention ſont *Vinger*, fortereſſe ſituée ſur les frontieres de la Suede: *Sarpa*, ſitué auprès d'une cataracte qui fait la riviere de *Glumma*; *Brackernes* & *Stromſoë*; près du golfe *Drommen* ſont deux belles villes, aſſez commerçantes: elles ſont ſituées vis-à-vis l'une de l'autre; enfin *Larwingen* & *Jarlſberg*, qui ont titre de Comté.

Kongsberg a des mines d'argent, où douze cent ouvriers ſont continuellement occupés. On a encore trouvé des mines d'argent près la ville de *Saltzberg*.

La Province d'*Apland* eſt ſubdiviſée en ſept diſtricts: il n'y a aucune ville conſidérable. On y trouve le lac Miocs qui a vingt-huit lieues de long, & auprès duquel croît le plus beau blé du Royaume.

§. III.

Gouvernement de Bahus, ou *la Norvège Suédoiſe*.

Ce Gouvernement fut cédé à la Suede en 1660: ſa largeur eſt inégale; elle peut avoir en général dix à douze lieues; ſa longueur eſt d'environ cinquante: il eſt borné au Nord par celui d'Agger-Hus; au couchant, partie par ce dernier Gouvernement, & partie par la mer du Nord; au Midi par la riviere de Gothelbe, vers ſon embouchure dans la mer, & au Levant par la Suede.

Bahus, qui lui a donné ſon nom, eſt une place forte : elle eſt ſituée ſur le haut d'un rocher, dans une Iſle, formée par la riviere de Gothelbe, vers le cinquante-ſeptieme degré, cinquante minutes de latitude, & le vingt-neuf, quinze minutes de longitude.

Kongel & *Stromſtade*, ſont deux petites villes, ſituées dans ce Gouvernement.

Maarſtrand eſt une Iſle, ſituée à une portée de canon de la terre ferme; il y a une petite ville du même nom, & un fort, nommé *Caſtreim*.

Hiſingen, qu'on nomme auſſi *Dansholm*, eſt une autre Iſle, ſituée dans la riviere de Gothelbe, qui fait la ſéparation des Royaumes de Danemarck, de Suede & de Norvege.

CHAPITRE II.

Climat & terroir de la Norvege.

LA partie la plus ſeptentrionale de la Norvege eſt expoſée à des froids très-rigoureux, auſſi bien que celles qui ſont à l'Orient, & qui ne ſont point défendues des vents du Nord par les montagnes. Preſque toute la côte que la mer borde au couchant, & qui fait une partie conſidérable de la Norvege, jouit d'un air aſſez tempéré au milieu même de l'hiver : il eſt rare qu'un froid bien vif y continue trois ſemaines de ſuite : Il pleut fréquemment à Bergue au milieu de l'hiver. Les vapeurs qui s'élevent ſans ceſſe de l'Océan adouciſſent l'âpreté du froid, & ce n'eſt que

Introduction à l'Hiſt. de Danemarck, par M. Mallet.

ſur les côtes d'Iſlande, de Finmark, & du Groenland, que l'on trouve ces glaçons immenſes & éternels dont les Voyageurs parlent, & qui, lorſqu'ils ſont détachés, flottent ſur ces côtes.

Dans la partie la plus ſeptentrionale, il y a trois mois de jour tout de ſuite en été, & trois mois de nuit en hiver. Pendant les trois mois de nuit les habitans tiennent des foires & des marchés, ſoit au clair de la lune, ſoit à la faveur de la lumiere, qu'ils ſe procurent avec du bois goudronné qui éclairent mieux que les flambeaux.

De hautes montagnes traverſent la Norvege en différens ſens; d'ailleurs le terrain eſt inégal, rempli de rochers & de pierres, ce qui en rend une grande partie inculte.

On recueille cependant une aſſez grande quantité de grains dans pluſieurs Provinces de ce Royaume, comme dans les *Oplandes*, le *Rifolke*, *Jederen*, &c. Celles qui en manquent en tirent par le moyen de la navigation de la Jutland ou des Iſles Danoiſes. Les exportations de ce pays compenſent très-facilement le défaut de grains. Il y a dans pluſieurs cantons, principalement dans la partie méridionale, de très-beaux pâturages, où l'on nourrit une multitude de beſtiaux.

Les Provinces orientales de ce Royaume fourniſſent au reſte de l'Europe du goudron, des mâts, des planches, & des bois de différentes ſortes.

La pêche eſt abondante ſur les côtes orientales de la Norvege, & l'on y fait un commerce conſidérable de poiſſons ſecs ou ſalés.

On trouve dans les différentes Provinces une quantité prodigieuſe de mines d'argent, de cuivre & de fer.

Les animaux qu'on trouve dans la Norvege ſont à peu près les mêmes que ceux qui ſont dans la Laponie, & leurs peaux font un commerce très-conſidérable pour les Norvégiens.

CHAPITRE III.

Anciens Habitans de la Norvege.

LA Norvege eſt habitée par deux eſpeces de Nations, qui different entre elles par la figure, par les mœurs & par le langage. Les uns ſont de la même race que les Lapons, auxquels ils reſſemblent beaucoup pour la figure & la maniere de vivre : ce ſont les premiers habitans de la Norvege & des pays qui l'environnent ; les autres ſont des Tartares qui conſerverent leurs mœurs groſſieres & barbares juſqu'au tems où ils embraſſerent la Religion Chrétienne.

On a lieu de croire que les Tartares Cimmériens, dont les anciens placent la patrie au Nord du Pont-Euxin, furent ceux qui envoyerent les premieres peuplades dans le Nord de l'Europe, & que ce fut de-là que leur vint le nom de *Cimbres*, qu'ils conſerverent fort long-tems. Ayant vaincu les premiers habitans, ils les forcerent de ſe retirer dans les montagnes du Nord, où ils ont conſervé leur langue & une partie de leurs uſages. Ces peuples eſſuyerent

alors le même ſort que les premiers habitans de la Bretagne ont eſſuyé depuis. Les Saxons chaſſerent ceux-ci de la plus grande & de la plus agréable portion de leur Iſle, & les forcerent de ſe retirer dans les montagnes du pays de Gales, où ils conſervent encore des reſtes de leurs mœurs & de leur langue. Il eſt inconteſtable qu'il ſe fit pluſieurs émigrations de la Tartarie dans le Nord de l'Europe : on n'a aucun monument qui indique le tems de la premiere ; il paroît qu'elle eſt de la plus haute antiquité. Tous les Hiſtoriens du Nord ſe réuniſſent pour en placer une à l'an 70, avant J. C. La fameuſe expédition que les barbares firent en Italie, environ cent onze ans avant la naiſſance du Sauveur du monde, ſous le nom de *Cimbres* & de *Teutons*, nous apprend que le Nord de l'Europe, d'où ils ſortoient, étoit alors très-peuplé, qu'il avoit déja reçu pluſieurs Hordes de Tartares, & que ces Cimbres & Teutons étoient Tartares ; ainſi leur émigration étoit antérieure à celle qui ſe fit ſous Odin, 70 ans avant J. C.

Avant de préſenter une idée des mœurs & des uſages de ces barbares qui infeſtoient le Nord, nous rapporterons cette expédition des Cimbres & des Teutons ; elle ſervira à donner une idée du caractere de ces peuples.

CHAPITRE IV.

Expédition des Cimbres & des Teutons.

TITE-LIVE, Plutarque, vie de Marius, &c. nous apprennent que, ſous le Conſulat de *Cœcilius Metellus*, & de *Papirius Carbo*, environ cent onze ans avant J. C. la République Romaine étoit agitée par des diſſentions inteſtines qui menaçoient déja ſa liberté; mais tous ces membres ſe réunirent au bruit qui ſe répandit, que les barbares du Nord venoient de faire une invaſion dans les différentes parties de l'Europe. Plus de trois cent mille Cimbres & Teutons s'étoient réunis pour chercher de nouvelles terres, un climat plus doux, du butin & de la gloire. Ils attaquerent & ſoumirent les premiers peuples qu'ils trouverent ſur leur paſſage. Leurs victoires les enhardirent; ils firent de nouvelles entrepriſes & de nouvelles conquêtes; ſe répandirent dans les Gaules & y firent les plus horribles ravages: ils porterent partout l'effroi & la conſternation. Rome inſtruite qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer en Italie, fut conſternée. Le Sénat ſe hâta d'envoyer Papirius Carbo avec une armée pour garder le paſſage des Alpes. Les barbares prirent une autre route, paſſerent du côté du Danube, & s'arrêterent quelque-tems ſur ſes bords. Les Romains reprirent alors courage, & envoyerent dire aux Cimbres & aux Teutons, qu'ils les puniroient, s'ils oſoient attaquer leurs Al-

liés : ils firent auſſitôt marcher une armée, capable d'effectuer leurs menaces. La renommée avoit inſtruit les Cimbres & les Teutons de la valeur des Romains ; ils envoyerent des Ambaſſadeurs au Conſul Papirius, pour s'excuſer de ce qu'ils avoient attaqué les Noriciens, qu'ils ignoroient être les alliés des Romains. Les Ambaſſadeurs des barbares ajouterent, que les Romains ſavoient que, par une loi reçue chez toutes les Nations, tout appartenoit au vainqueur ; qu'ils avoient d'ailleurs beaucoup de vénération pour les Romains, à cauſe de leurs vertus & de leur bravoure, & que pour cet unique motif, quoiqu'ils ne craigniſſent aucune Nation, ils vouloient bien laiſſer les Noriciens en paix & aller exercer leur courage dans d'autres contrées. Le Conſul parut ſatisfait de cette réponſe, & promit de laiſſer les barbares paſſer tranquillement en Dalmatie. Les Cimbres firent les préparatifs de leur départ. Papirius attendoit une occaſion favorable pour les ſurprendre ſans défenſe : il apprit une nuit que, ſe fiant à la parole qu'on leur avoit donnée, ils avoient mis leurs armes bas & s'étoient tous livrés au ſommeil, croyant que la bonne-foi veilloit à leur ſureté : il fit prendre les armes à ſes ſoldats & attaqua les Cimbres, eſpérant les exterminer tous dans la poſition où ils étoient. Les barbares, indignés de cette perfidie, coururent à leurs armes, & ſe défendirent avec tant d'intrépidité, qu'ils mirent les Romains en fuite. Cette victoire, glorieuſe pour les barbares, attira ſous leurs drapeaux

une multitude de Nations qui étoient mécontentes de porter le joug des Romains. Avec ces forces nouvelles ils rentrerent dans les Gaules, s'avancerent juſqu'au pied des Pyrénées, tenterent de s'établir en Eſpagne ; mais ils furent repouſſés par les Celtiberes ; & fatigués de tant de travaux, ils envoyerent de nouveaux Ambaſſadeurs aux Romains, pour leur demander des terres à cultiver & leur offrir leurs ſervices.

Le Sénat ſentit qu'il ne devoit entrer dans aucune eſpece d'accommodement avec ces barbares, & leur refuſa ce qu'ils demandoient. Les Cimbres & les Teutons ſe préparerent alors à obtenir par la force ce qu'on refuſoit à leurs prieres: ils attaquerent un détachement de troupes Romaines, commandé par Silanus, qui avoit eu ordre de les ſuivre en queue, forcerent ſes retranchemens, pillerent ſon camp, & paſſerent preſque tous les ſoldats au fil de l'épée. Cette victoire fut ſuivie d'une ſeconde, que les Ambrons, leurs alliés, remporterent ſur Longinus Caſſius, à l'embouchure du Rhône. Ces malheurs furent ſuivis d'un troiſieme plus conſidérable encore: le Conſul Scaurus qui commandoit une armée de plus de cent mille Romains, fut entierement défait: il fut fait priſonnier, & ſes deux fils périrent dans l'action avec près de quatre-vingt mille ſoldats. Manlius & Cepton qui commandoient deux corps ſéparés, eſſuyerent le même ſort.

Ces pertes réitérées augmenterent la conſternation dans Rome ; on commen-

çoit déja à déſeſpérer du ſalut de la République. Marius, le grand Marius, ſauva pour cette fois la capitale du monde & la mit à l'abri de la fureur des barbares: on lui décerna pour la quatrieme fois les honneurs Conſulaires, & on lui aſſocia Catulus Lutatius, homme d'une capacité reconnue dans la ſcience militaire.

L'imprudence de ceux qui avoient commandé dans cette guerre, avant Marius, leur ſervit de leçon: ils réſolurent de ne point livrer de combat aux barbares avant que leur grande ardeur fût paſſée, & que les Romains, accoutumés à les voir, ſe perſuadaſſent qu'ils n'étoient pas plus invincibles que les autres Nations ſur leſquelles ils avoient remporté tant de victoires. Dans cette idée, le Général Romain campa ſur les bords du Rhône, & prit une poſition avantageuſe. Il eut ſoin de munir ſon camp de toutes les proviſions néceſſaires pour ne ſe pas trouver forcé de combattre avant qu'il trouvât une occaſion favorable.

La lenteur de Marius fut regardée par les barbares comme une crainte; ils réſolurent de ſe partager en différens corps pour pénétrer dans l'Italie. Les Cimbres & les Tiguriens qui s'étoient unis à eux, réſolurent d'aller au-devant de Catulus. Les Ambrons & les Teutons eſpérant de pouvoir engager Marius au combat, camperent dans une plaine en face de ſon camp; mais rien ne fut capable d'engager Marius à changer de réſolution.

Les barbares, pour exciter les Romains au combat, employoient tous les

moyens dont ils pouvoient s'aviſer ; ils avançoient juſques ſur les retranchemens de leur camp, les chargeoient d'injures, appelloient en duel les Officiers & le Général même. Les ſoldats Romains s'accoutumoient à regarder ces barbares en face, & les outrages qu'ils en recevoient aigriſſoient de jour en jour leur reſſentiment. Ils commencerent bientôt à ſe plaindre de ce que Marius paroiſſoit douter de leur courage. Cet habile Général employoit pluſieurs moyens pour les appaiſer : il alla même juſqu'à faire parler une Prophéteſſe de Syrie, qui aſſuroit que les Dieux n'approuvoient pas qu'on ſe battît encore : il vouloit que leur courage ſe changeât pour ainſi dire en fureur.

Enfin les Teutons, impatientés des lenteurs du Général Romain, eſſayerent de prendre ſon camp d'aſſaut ; mais ils furent repouſſés avec perte : alors ils réſolurent de laiſſer Marius tranquille dans ſon camp & de paſſer en Italie. Ils paſſerent ſix jours à défiler en préſence de l'armée Romaine : ils chargeoient les ſoldats Romains d'injures, & leur demandoient s'ils n'avoient rien à mander à leurs femmes, qu'ils eſpéroient voir bientôt. Marius conſervoit ſa tranquillité ordinaire ; mais lorſque toute l'armée ennemie fut paſſée, il décampa & la ſuivit en queue juſqu'à Aix en Provence, & ne ceſſoit de harceler l'arriere-garde. Lorſqu'il fut aux environs d'Aix il s'arrêta pour livrer cette bataille, que les Romains demandoient avec tant d'ardeur. On commença par des eſcarmouches, & le combat s'engageant

insensiblement, la bataille devint générale. Trente mille Ambrons avancerent les premiers au son des instrumens & marchant en cadence. Les Liguriens, soutenus par les Romains, les repousserent avec perte ; mais comme ils prenoient la fuite, leurs femmes marcherent à leur rencontre le sabre & la hache à la main, les accablerent de reproches, & frapperent indistinctement sur les vainqueurs & sur les vaincus ; elles faisoient tous leurs efforts pour arracher les armes des Romains, & montroient une fermeté incroyable jusqu'à la mort. Cette premiere action releva le courage des Romains & fut le prélude d'une victoire décisive pour eux.

La plus grande partie des Ambrons ayant péri dans cette action, Marius fit rentrer l'armée Romaine dans son camp, ordonna aux soldats de se tenir sur leurs gardes, mais de ne faire aucune espece de mouvement, pour laisser croire à l'ennemi qu'ils étoient encore épouvantés, même après leur victoire. Le camp des Teutons retentissoit de cris & de hurlemens horribles. Ils resterent cependant un jour & une nuit dans l'inaction, s'occupant à faire les préparatifs d'un second combat. Marius prit toutes les précautions necessaires pour les recevoir. Il plaça dans une embuscade trois mille hommes, commandés par Marcellus, avec ordre d'attaquer les barbares par derriere, dès qu'il verroit le combat engagé. Lorsque les deux armées furent en présence, les Cavaliers Romains mirent pied à terre par ordre de Marius : les Teutons, emportés

par leur impétuoſité ordinaire, n'attendirent pas que les Romains fuſſent deſcendus dans la plaine ; ils les attaquerent ſur une hauteur où ils étoient avantageuſement placés : Marcellus parut avec ſa troupe, les attaqua par derriere, jetta le déſordre parmi eux, & les obligea de prendre la fuite. Les Romains en firent alors un horrible carnage. Tous les Hiſtoriens ſe réuniſſent à dire, qu'il périt dans cette action un nombre incroyable de barbares : cette victoire calma les craintes des Romains ; ils proclamerent Marius, Conſul, pour la cinquieme fois. On lui offrit les honneurs du triomphe ; mais il répondit qu'il ne les accepteroit que lorſqu'il auroit aſſuré le repos de l'Italie par l'entiere défaite des barbares. Les Cimbres qui s'étoient ſéparés des Teutons & des Ambrons, la menaçoient encore : ils avoient pénétré juſqu'aux bords de l'Adige, & Catulus Luctatius ne s'étoit pas trouvé aſſez fort pour s'oppoſer à leur paſſage. Les conquêtes rapides qu'ils faiſoient cauſoient des inquiétudes aux Romains. Marius eut ordre d'aller les attaquer : les Cimbres s'étoient arrêtés près du Pô, dans l'eſpérance que les Teutons, dont ils ignoroient le ſort, ne tarderoient pas à les joindre : étonnés de leur lenteur, ou peut-être inſtruits de leur malheur, ils envoyerent une ſeconde fois demander à Marius aſſez de terrain pour les nourrir eux & les Teutons. Marius répondit à leurs Députés que les Teutons en avoient déja plus qu'ils n'en avoient demandé, & qu'ils garderoient éternelle-

ment ce qu'ils en avoient reçu. Les Cimbres, irrités de cette raillerie, répondirent qu'ils ne tarderoient pas à en tirer une vengeance éclatante.

Leur Général, nommé *Bajorix*, s'approcha du camp des Romains, avec un petit nombre de Cavaliers, & proposa à Marius de convenir du jour où ils donneroient bataille. Marius lui répondit que ce n'étoit pas l'usage des Romains de consulter leurs ennemis sur le choix du jour & du lieu où ils donneroient bataille; mais que, pour faire plaisir aux Cimbres, il vouloit bien leur marquer le jour & le lieu où il accepteroit le combat, lui ajouta que ce seroit le surlendemain dans la plaine de Verceil. Lorsqu'il fut arrivé dans cette plaine, il rangea les Romains sur deux ailes: Catulus commandoit un corps de vingt mille hommes, & Sylla en commandoit un autre. Les Cimbres formerent, avec leur infanterie, un bataillon quarré; leur cavalerie, très-bien montée, formoit un corps de vingt mille hommes: chaque soldat portoit sur son casque la figure de quelque bête féroce, dont la gueule étoit ouverte: une cuirasse de fer lui couvroit tout le corps, & il tenoit dans ses mains une longue hallebarde. La chaleur extrême de cette journée fut très-favorable aux Romains: ils avoient eu la précaution de tourner le dos au soleil, tandis que les Cimbres, peu accoutumés à en supporter l'ardeur, l'avoient en face; d'ailleurs la poussiere déroboit aux Romains l'effrayante multitude de leurs ennemis: ils combattoient

avec

avec plus de confiance & de valeur. Les Cimbres furent bientôt mis en déroute : une précaution qu'ils avoient priſe pour n'être point diſperſés, ne ſervit qu'à les expoſer encore davantage aux coups des Romains. Ils avoient lié les ſoldats des premiers rangs les uns aux autres avec une chaîne : ceux qui purent prendre la fuite trouverent dans leur camp de nouveaux dangers : leurs femmes, vêtues de noir, aſſiſes ſur des chariots, les reçurent comme des ennemis, maſſacrerent ſans diſtinction leurs freres, leurs peres, leurs maris ; leur fureur alla juſqu'à écraſer leurs enfans ; elles ſe jetterent enſuite elles-mêmes ſous les roues des chariots. Les maris tournant leurs armes contre eux-mêmes, ſembloient ſe joindre aux Romains pour achever leur défaite. Il périt plus de cent vingt-mille hommes dans cette bataille ; & ſi l'on excepte quelques familles qui étoient reſtées dans le pays, & ſix mille priſonniers que firent les Romains, cette nation guerriere fut exterminée dans la plaine de Verceil. Cette derniere victoire procura à Marius les honneurs du triomphe & le titre glorieux de troiſieme Fondateur de Rome : voilà ce que les Hiſtoriens racontent de l'expédition des Cimbres & des Teutons. Elle attira pendant quelque-tems l'attention de l'Europe ; mais, après la bataille de Verceil, on oublia preſque entierement ces barbares : ce fut un torrent qui ravagea ce qu'il rencontra & diſparut.

Nous allons à préſent donner une idée des mœurs, des uſages, de la Religion,

&c. des habitans du Nord, que les anciens appelloient *Scandinaves*.

CHAPITRE V.

Religion, mœurs, uſages, &c. des Scandinaves, ou anciens Habitans du Nord.

EN donnant une idée des mœurs & uſages des Scandinaves, nous ferons en même-tems connoître ceux des Norvégiens qui en faiſoient la plus grande partie. Les anciens croyoient qu'au-delà de la mer Baltique, à laquelle ils donnoient le nom de *Sinus Cadamus*, il n'y avoit que des Iſles, & donnoient le nom de *Scandinavie* à celle qu'ils croyoient être la plus grande. On a reconnu depuis que la Scandinavie n'étoit pas une Iſle, que c'étoit une grande péninſule, qui contenoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Suede, la Norvege & la Finlande. Jornandes, *de rebus Geticis*, appelle cette prétendue Iſle, *la pépiniere des hommes*.

§. I.

Religion des Scandinaves.

La religion des peuples du Nord a toujours été plus ſimple que celle des peuples du midi; les derniers recevoient de leurs climats une imagination vive, féconde, inquiéte, qui les rendoit avides du merveilleux, des nouveautés; & des paſſions ardentes qui ne leur permettoient pas de voir toujours les choſes de

ſang froid ; de-là les délires des Egyptiens, des Syriens, des Grecs, en matiere de religion, & ce chaos d'extravagances, quelquefois ingénieuſes, connu ſous le nom de *Mythologie*, au travers duquel on découvre à peine les veſtiges de la Théologie ancienne.

La rigueur des froids du Nord émouſſe les deſirs de ceux qui l'habitent, captive leur imagination, refroidit les paſſions, & n'accorde la ſcience qu'aux fatigues & aux travaux. Les Scandinaves conſerverent long-tems une religion ſimple, mais ils adopterent inſenſiblement un mélange de cérémonies, les unes ridicules, les autres cruelles, dont ils firent peu-à peu, ce qui eſt ordinaire, l'eſſentiel de leur religion.

Celle des Scandinaves étoit d'abord ſimple, & conſiſtoit ſeulement en préceptes : elle enſeignoit qu'il y avoit un Dieu ſuprême, maître de l'Univers, auquel tout étoit ſoumis. On l'appelloit l'Auteur de tout ce qui exiſte, l'Eternel, l'Ancien, l'Etre vivant & terrible ; le Scrutateur des choſes cachées, l'Immuable. On attribuoit à ce Dieu une puiſſance infinie, une ſcience ſans bornes, une juſtice incorruptible : il n'étoit pas permis de le repréſenter ſous une forme corporelle, ni de le mettre dans l'enceinte des murailles : on le ſuppoſoit dans des bois, dans des forêts conſacrées où on alloit l'adorer : là, cette Divinité ſembloit régner en ſilence, & ſe rendre ſenſible dans le reſpect qu'elle inſpiroit. Il n'étoit pas permis de lui ériger des ſta-

M. Mallet, Introduction à l'Hiſt. de Danemarck.

tues, ni de lui ſuppoſer un ſexe. De cette Divinité ſuprême étoient émanées une infinité de Divinités ſubalternes & de génies, dont chaque partie du monde viſible étoit le ſiége & le temple : ces intelligences n'y réſidoient pas ſeulement ; elles en dirigeoient les opérations ; c'étoient l'organe de leur amour & de leur libéralité envers les hommes. Dans chaque élément il s'en trouvoit une qui lui étoit propre : il y en avoit dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans l'air, dans le ſoleil, dans la lune, dans les aſtres ; les arbres, les forêts, les rivieres, les montagnes, les rochers, les vents, le tonnerre, les tempêtes en contenoient auſſi, & méritoient par-là un culte religieux, qui d'abord ne ſe dirigeoit pas vers l'objet viſible, mais vers l'intelligence qu'il contenoit. Le motif du culte, étoit la crainte d'un Dieu, irrité par les péchés des hommes, & en même-tems qui ſe laiſſe appaiſer par les ſacrifices. La reconnoiſſance y avoit ſouvent part ; on conſidéroit ce Dieu comme le principe actif qui a produit les hommes, les animaux, les plantes, & tous les Etres viſibles, en s'uniſſant à la terre ou au principe paſſif. On croyoit encore qu'il étoit le ſeul & unique agent qui conſerve les Etres & qui diſpenſe les événemens. Servir cet Etre par les ſacrifices & les prieres, ne faire aucun tort aux autres, s'appliquer à être brave & intrépide, c'étoit-là toutes les conſéquences morales qu'on tiroit de ces dogmes. La croyance d'une vie future étoit le fondement de cette Re-

ligion : des ſupplices cruels y attendoient ceux qui mépriſoient ces préceptes fondamentaux de la morale, & des délices ſans nombre & ſans fin étoient préparés aux hommes juſtes, religieux & vaillans.

Lorſque les Tartares pénétrerent dans le Nord, la Religion des Scandinaves perdit une partie de ſa pureté. Odin, qui y arriva, comme nous l'avons dit, environ ſoixante-dix ans avant J. C. lui fit prendre une nouvelle face. L'ignorance des Tartares ne leur permettoit pas de croire qu'un ſeul Etre pût mouvoir & entretenir toutes les parties de l'Univers; parce qu'ils ne pouvoient concevoir la liaiſon de ces parties. A la place des loix ſimples & uniformes de la nature qu'ils ne connoiſſoient pas, ils mettoient des Eſprits, des Génies, des Divinités de tout genre, chargées du gouvernement de ce monde, tant moral que phyſique. Ils rendoient à ces Divinités des honneurs, proportionnés au prix qu'ils mettoient aux objets auxquels elles préſidoient.

Bientôt les Scandinaves, guidés par leurs vainqueurs, adopterent le ſyſteme de la pluralité des Dieux, ayant tous, chacun dans ſon genre, une puiſſance abſolue : il leur reſtoit cependant une idée d'un Etre ſuprême & créateur de toutes choſes; mais ils en firent une Divinité particuliere, & réuniſſant l'ancienne croyance à la nouvelle, ils lui donnerent dans le gouvernement de l'Univers l'emploi qui leur parut le plus noble & le plus important : ils en firent le Dieu de la guerre. La Mythologie, qui le déſigne ſous le nom d'*O-*

Le Dieu Odin.

din, en fait un tableau terrible : c'eſt, ſelon cette chronologie, le Dieu terrible & ſévere, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués. Les guerriers qui alloient à la guerre faiſoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui conſacroient : il les recevoit dans le Valhalla, ſa demeure ordinaire, où il récompenſoit ceux qui étoient morts les armes à la main : il leur prodiguoit les éloges & les plaiſirs ; il les recevoit à ſa table, où un feſtin continuel faiſoit les délices de ces héros. On imploroit ſon ſecours dans toutes les guerres ; c'étoit à lui que les vœux des deux partis s'adreſſoient, & l'on croyoit qu'il venoit ſouvent lui-même dans la mêlée ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il deſtinoit à périr, & emporter leurs ames dans ces demeures céleſtes.

Il paroît que les Tartares qui étoient arrivés dans le Nord avant Odin, y avoient déja donné une idée de cette terrible Divinité. L'expédition des Cimbres & des Teutons prouve que la guerre étoit déja la paſſion dominante des Scandinaves : on peut cependant croire que le Prince Tartare augmenta ce penchant par le moyen de certaines doctrines qu'il ſçut établir. L'intime perſuaſion où les Scandinaves étoient que le Dieu Odin paroiſſoit dans les combats, qu'il ſoutenoit ceux qui ſe défendoient avec courage, qu'il combattoit lui-même pour eux, qu'il les empor-

toit dans le Ciel, & autres choſes ſemblables, étoient l'ouvrage de ce Prince ambitieux. Il eſt certain que l'apothéoſe de ce Prince, & celle de ſes compagnons, qui en fut une ſuite, jettent une grande obſcurité dans l'Hiſtoire des Scandinaves de ce tems. Il reſte encore quelques traces du culte rendu à Odin, dans le nom que preſque tous les peuples du Nord donnent au quatrieme jour de la ſemaine: ils l'appellent dans leur langue le jour d'*Odin*.

La Déeſſe *Frigga* ou *Frea*.

La principale Divinité chez les Scandinaves, après Odin, étoit *Frigga* ou *Frea*, ſa Femme. Preſque tous les peuples payens étoient perſuadés, que l'Etre ſuprême s'étoit uni avec la terre pour produire les Divinités ſubalternes, l'homme & toutes les autres créatures: c'étoit là-deſſus qu'ils fondoient la vénération qu'ils avoient pour elle, & le culte qu'ils lui rendoient. Ils l'appelloient *la Terre-Mere* & *la Mere des Dieux*. Les Tartares adoroient la terre comme une Déeſſe, épouſe du Dieu ſuprême: les Turcs l'honoroient dans des hymnes; les Perſes lui offroient des ſacrifices. On ne peut douter que cette même Déeſſe n'ait été la Frigga ou Frea des Scandinaves: ils la prirent dans la ſuite pour la Déeſſe de l'Amour & de la débauche; ce fut la Vénus du Nord, ſans doute, parce qu'on la regardoit comme le principe de toute fécondité, comme la mere de tout ce qui exiſte: c'étoit à elle que les Scandinaves, & leurs femmes s'adreſſoient pour obtenir des mariages & des accouchemens heureux; c'étoit la diſpenſatrice des plaiſirs, du re-

pos, des voluptés dans tous les genres. Comme la Vénus des Grecs, qui vivoit dans une tendre union avec Mars, la Frea des Scandinaves alloit avec Odin à la guerre, & partageoit avec lui les ames de ceux qui avoient été tués : elle étoit quelquefois confondue avec la lune, qu'on croyoit avoir, auſſi bien qu'elle, de l'influence ſur la multiplication du genre humain : la pleine lune étoit regardée comme un tems favorable aux vœux.

Le Dieu Thor. La troiſieme Divinité des Scandinaves étoit *Thor* : il étoit né de l'union d'Odin avec la Terre : on le regardoit comme le plus vaillant des fils de ce Dieu ſuprême ; il étoit le vengeur & le défenſeur des Dieux. Son arme étoit une maſſue, qu'il tenoit avec des gantelets de fer : elle revenoit d'elle-même dans ſa main, quand il l'avoit lancée : il portoit une ceinture qui avoit la vertu de renouveller les forces, quand on en avoit beſoin : c'étoit avec ces armes redoutables qu'il terraſſoit les monſtres & les géans, quand les Dieux l'envoyoient combattre leurs ennemis.

Selon les Scandinaves, ces trois Divinités compoſoient le Conſeil ſuprême des Dieux, & étoient le principal objet de leur culte & de leur vénération.

Divinités du ſecond ordre. Le nombre & l'emploi des Divinités du ſecond ordre n'eſt pas facile à déterminer ; nous nous contenterons d'indiquer les principales, pour ne pas fatiguer le Lecteur par des détails peu importans.

Niord étoit le Neptune de ces peuples ; il régnoit ſur la mer & les vents : l'étendue de ſon Empire le rendoit très-reſpec-

table: on trouve encore dans le Nord des traces de la vénération que l'on avoit pour lui. Il étoit pere de *Freya*, Déeſſe de la beauté & de l'Amour.

Balder étoit un autre fils d'Odin; il avoit la ſageſſe & l'éloquence en partage. Il avoit l'air ſi majeſtueux, que ſes regards étoient reſplendiſſans.

Tyr, qu'il faut diſtinguer de *Thor*, étoit auſſi un Dieu guerrier, le protecteur des braves & des athlétes.

Bragé étoit le Dieu de l'éloquence & de la Poëſie; ſa femme, nommée *Iduna*, avoit la garde de certaines pommes, dont les Dieux goûtoient, quand ils ſe ſentoient vieillir, & qui avoient le pouvoir de les rajeûnir.

Heimdall étoit leur portier: les Dieux avoient fait un pont, qui communiquoit du ciel à la terre; c'eſt l'arc-en-ciel. Heimdall étoit chargé de veiller à une des extrémités, de peur que les géans ne vouluſſent s'en ſervir pour monter au Ciel. Il étoit difficile de le ſurprendre, parce que les Dieux lui avoient donné la faculté de dormir plus légérement qu'un oiſeau, & d'appercevoir les objets le jour & la nuit à la diſtance de plus de cent lieues: il avoit l'ouïe ſi délicate, qu'il entendoit croître l'herbe des prés & la laine des brebis. Il portoit d'une main une épée, & de l'autre une trompette, dont le bruit ſe faiſoit entendre dans tous les mondes.

Les anciens Scandinaves avoient pris *Loke* pour le mauvais principe, & le mettoient au rang des Dieux; c'étoit le ca-

lomniateur des Dieux, le grand artisan des tromperies, l'opprobre des Dieux & des hommes: il avoit la figure fort belle, mais l'esprit méchant: il surpassoit tous les mortels dans l'art des perfidies & des ruses. Sa femme étoit *Signie*, dont il avoit eu plusieurs enfans. Trois monstres étoient encore nés de lui; le Loup *Fenris*, le Serpend *Midgard*, *Hela*, ou *la Mort:* ils sont tous trois ennemis des Dieux, qui, après divers efforts ont enchaîné le loup, lequel sera lâché au dernier jour & dévorera le soleil. Le serpent a été jetté dans la mer, où il restera jusqu'à ce qu'il soit vaincu par le Dieu Thor. La mort sera reléguée dans les demeures inférieures, où elle a le gouvernement de neuf mondes, dont elle fait le partage entre ceux qui lui sont envoyés. Les Dieux se vengerent enfin de Loke, le prirent & l'enfermerent dans une caverne formée par trois pierres tranchantes, où il frémit de rage, & se secoue avec tant de violence qu'il occasionne les tremblemens de terre: il y restera captif, ajoute la même Mythologie, jusqu'à la fin des siecles; alors il sera tué par *Heimdall*, Huissier des Dieux.

Déesses des Scandinaves. La Mythologie des Scandinaves compte douze Déesses, en comprenant Frea ou Frigga, femme d'Odin, qui est la premiere de toutes: chacune a ses fonctions particulieres.

Eira est la Déesse de la médecine; *Gefione*, celle de la virginité; *Falla* est la confidente de Frea, & prend soin de la parure: *Freya* est favorable aux amans; mais plus fidelle que Vénus, elle pleure

ſans ceſſe ſon amant *Odrus* qui eſt abſent, & ſes larmes ſont des gouttes d'or.

Lëſna raccommode les amans & les époux déſunis. *Vara* reçoit leurs ſermens & punit ceux qui les violent.

Snotra eſt la Déeſſe de la ſcience & des bonnes mœurs : *Gna* eſt la meſſagere de Frea. Outre ces douze Déeſſes, il y a des Vierges dans le Valhalla, ou Paradis des Héros : elles ſont chargées du ſoin de les ſervir, & ſe nomment *Valkyries*. Odin les emploie encore pour choiſir dans les combats ceux qui doivent être tués, & pour faire pencher la victoire du côté qu'il lui plaît. Vierges.

La Cour des Dieux ſe tient ordinairement ſous un grand frêne. C'eſt-là qu'ils rendent ordinairement la Juſtice : ce frêne eſt le plus grand de tous les arbres ; ſes branches couvrent la ſurface du monde ; ſon ſommet touche au plus haut des cieux : il eſt ſoutenu ſur trois grandes racines, dont une s'étend juſqu'au neuvieme monde, ou aux enfers : un aigle, dont l'œil perçant découvre tout, repoſe ſur ſes branches. Un écureuil y monte & en deſcend ſans ceſſe, pour faire ſes rapports ; pluſieurs ſerpens attachés à ſon tronc s'efforcent de le détruire. Sous une de ſes racines coule une fontaine où la ſageſſe eſt cachée : une ſource voiſine eſt la fontaine des choſes paſſées. Trois Vierges y puiſent continuellement une eau précieuſe dont elles arroſent le frêne : cette eau entretient la beauté de ſon feuillage, &, après avoir rafraîchi ſes branches, elle retombe ſur la terre, où elle

forme la roſée, dont les abeilles compoſent leur miel. Les trois Vierges ſe tiennent toujours ſous le frêne. Ce ſont elles qui diſpenſent les jours & les âges des hommes. Chaque homme a la ſienne qui détermine la durée & les événemens de ſa vie; mais les trois principales ſont *Urd*, qui eſt pour le paſſé; *Werandi*, qui eſt pour le préſent, & *Sculdé* eſt pour l'avenir.

De la création du Monde, & de celle de l'homme.

Voilà les principales Divinités qu'adoroit autrefois le Nord de l'Europe. Voyons à préſent quelle étoit leur croyance. La qualité de créateur du ciel & de la terre étoit particulierement attribuée à Odin. Le Poëte qui nous a tranſmis l'idée que ces peuples avoient de la création du monde & de la formation de l'homme, s'exprime quelquefois avec une grandeur & une élévation, comparable aux plus beaux morceaux que l'antiquité Grecque & Latine ont produit dans ce genre. Il débute par une deſcription du chaos. « Dans l'aurore des ſiecles, dit-il, ni mer ni rivage, ni zéphirs rafraîchiſſans: on ne voyoit point de terre en bas ni de ciel en haut. Tout n'étoit qu'un vaſte abyme, ſans herbe & ſans ſemences; le ſoleil n'avoit point de palais, les étoiles ne connoiſſoient pas leur demeure; la lune ignoroit ſon pouvoir; » alors, continue-t-il, il y avoit un monde lumineux, brûlant, enflammé, du côté du Midi; & de ce monde, s'écouloient ſans ceſſe dans l'abyme qui étoit au ſeptentrion, des torrens de feu, qui s'éloignant de leur ſource, ſe congeloient en tombant

dans l'abyme, le rempliſſoient de ſcories & de glaces; ainſi l'abyme ſe combla peu-à-peu; mais il reſtoit au dedans un air léger & immobile, & des vapeurs glacées s'en exhaloient. Un ſouffle de chaleur étant venu du Midi, fondit ces vapeurs, & en forma des gouttes vivantes dont ſortit le géant *Ymer*. Pendant qu'il dormoit, une ſueur extraordinaire qu'il eut aux aiſſelles, produiſit un mâle & une femelle, d'où eſt deſcendue la race des Géans, race mauvaiſe & corrompue, auſſi-bien qu'Ymer, ſon Auteur. Il en naquit une meilleure qui s'allia avec celle des Géans. On appelloit la derniere *la famille de Bor*, du nom du premier de cette famille qui étoit pere d'Odin.

Les fils de Bor tuerent le Géant Ymer, & le ſang coula de ſes bleſſures en ſi grande abondance, qu'il cauſa une inondation générale où périrent tous ſes Géans, à la réſerve du ſeul Bergelmer, qui s'étant ſauvé ſur une barque, fut conſervé avec toute ſa famille; alors un nouveau monde ſe forma. Les fils de Bor, ou les Dieux, traînerent le corps du géant dans l'abyme, & en formerent la terre. De ſon ſang ils en firent la mer & les fleuves; ſes os formerent les grandes montagnes; ſes dents & les fragmens de ſes os briſés, formerent les rochers. Ils firent de ſon crâne la voûte du ciel, qui eſt ſoutenue par quatre mains, nommées *Sud*, *Nord*, *Eſt*, & *Oueſt*: ils y placerent des flambeaux pour l'éclairer, & fixerent les eſpaces qu'ils devoient parcourir, les uns dans le ciel, les autres deſſous. Les jours

furent distingués, & les années eurent leur nombre. Ils firent la terre ronde & la ceignirent d'un vaste Océan, sur les rivages duquel ils placerent des Géans. Un jour que les fils de Bor ou les Dieux s'y promenoient, ils trouverent deux morceaux de bois flottans : ils les prirent & en formerent l'homme & la femme : l'aîné des fils leur donna l'ame & la vie ; le second, le mouvement & la science ; le troisieme leur fit présent de la parole, de l'ouïe & de la vue, à quoi il ajouta la beauté & des habillemens. C'est de cet homme & de cette femme, nommés *Askus* & *Embla*, qu'est descendue la race des hommes qui a eu la permission d'habiter la terre.

D'une Providence.

C'est ainsi que le monde avoit été créé, ou pour s'expliquer d'une maniere plus conforme au sentiment des Celtes, c'est ainsi que la matiere, déja existante, mais sans ordre & sans vie, fut animée & disposée par les Dieux dans l'état où nous l'admirons aujourd'hui : aucune Religion n'a peut-être autant accordé à la Providence Divine que celle des Celtes. Ce dogme étoit pour eux une clef aussi commode qu'universelle, avec laquelle ils rendoient raison de tous les phénomenes de la nature, sans exception. Les intelligences, unies aux différens corps, les pénétroient, les faisoient agir, & ce n'étoit qu'en elles qu'on devoit chercher la raison de tout ce qu'on y observe ; ainsi la nature entiere animée, & toujours menée immédiatement par une ou plusieurs causes intelligentes, n'étoit plus dans ce

ſyſteme que l'organe & l'inſtrument de cette Divinité, qui marquoit ſes volontés, ſes goûts & ſes deſſeins; de-là cette foibleſſe, commune autrefois à tant de Nations, & dont les traces ſubſiſtent encore en bien des endroits, qui fait regarder des phénomenes indifférens, comme des inſtructions que Dieu donnoit aux ſages ſur ſa volonté préſente, & ſur ſes deſſeins pour l'avenir. De-là les oracles, les divinations, les auſpices, les préſages, les ſorts, en un mot tout cet obſcur fatras de ſuperſtitions, appellées tantôt *Religion*, tantôt *Magie*. Telle étoit la principale conſéquence que les peuples Celtes tiroient du dogme de la Providence: en admettant cette action continuelle & immédiate de la Divinité ſur toutes les créatures, les Scandinaves en avoient conclu, qu'il eſt impoſſible à l'homme de rien changer au cours des choſes, & de réſiſter aux deſtinées. Rien n'eſt plus ordinaire dans les anciennes chroniques, que d'entendre dire à leurs guerriers, que les deſtins ſont inflexibles, qu'on ne ſauroit les vaincre ni les faire changer. On vient de lire qu'ils connoiſſoient des Parques, au nombre de trois; chaque homme avoit la ſienne, qui aſſiſtoit au moment de ſa naiſſance, & marquoit d'avance le terme de ſes jours; cependant il eſt vraiſemblable qu'on regardoit *Odin*, ou le Dieu ſuprême, comme l'auteur & l'arbitre des deſtinées. L'Edda l'inſinue aſſez clairement en diſant, qu'il a établi dans le commencement des Gouverneurs pour régler les deſtinées des

mortels. Quoi qu'il en ſoit, il eſt facile de comprendre quelle impreſſion devoit faire cette doctrine ſur des hommes naturellement belliqueux : mais à ce dangereux préjugé les anciens peuples du Nord en joignoient un autre, dont les effets ne furent pas moins barbares. Ils prétendoient que la vie d'un homme pouvoit être reculée, ſi quelqu'un vouloit ſe mettre à ſa place, & mourir pour lui. C'eſt ce qui ſe pratiquoit ſouvent, lorſqu'un Prince ou un guerrier illuſtre étoit prêt à périr par quelqu'accident. *Odin*, appaiſé par un tel ſacrifice, & content d'avoir une victime, révoquoit, diſoit-on, l'arrêt des deſtins, & prolongeoit le cours des années de celui qu'on vouloit ſauver.

Les autres préceptes de cette Religion ſe bornoient probablement, comme chez tous les peuples Celtes, à être brave, intrépide à la guerre, à ſervir les Dieux, & à les appaiſer par des ſacrifices, à n'être pas injuſte, à uſer d'hoſpitalité envers les étrangers, à être fidelle à ſa parole, à garder la foi conjugale.

Un autre dogme, dont l'importance n'eſt pas moins grande que celle des précédens, eſt l'état de l'homme après la mort, & les dernieres deſtinées du monde où il habite.

De la fin du monde & de ſon renouvellement.

Il viendra un tems, dit l'*Edda*, un âge barbare, un âge d'épée, où le crime infectera la terre, où les freres ſe ſouilleront du ſang de leurs freres, où les fils ſeront les aſſaſſins de leurs peres, & les peres de leurs enfans, où l'inceſte &

l'adultere ſeront communs, où perſonne n'épargnera ſon ami : bientôt un hiver déſolant ſurviendra, la neige tombera des quatre coins du monde ; les vents ſouffleront avec furie, la gelée durcira la terre. Trois hivers ſemblables ſe paſſeront, ſans qu'aucun été les tempere ; alors il arrivera des prodiges étonnans. Les monſtres rompront leurs chaînes & s'échapperont ; le dragon ſe roulera dans l'Océan, & dans ſes mouvemens la terre ſera inondée, ébranlée ; les arbres ſeront déracinés, & les rochers ſe heurteront. Le loup *Fenris*, déchaîné, ouvrira ſa gueule énorme qui touche à la terre, & au ciel ; le feu ſortira de ſes yeux & de ſes narines ; il dévorera le ſoleil, & le grand dragon qui le ſuit vomira ſur les cieux & dans les airs des torrens de venin. Dans cette confuſion les étoiles s'enfuiront, le ciel ſera fendu, & l'armée des mauvais Génies & des Géans, conduite par *Sortur* (le noir) & ſuivie de *Loke*, entrera pour attaquer les Dieux ; mais *Heimdal*, l'Huiſſier des Dieux, ſe leve & fait réſonner ſa trompette bruyante : les Dieux ſe réveillent & s'aſſemblent : le grand frêne agite ſes branches, le ciel & la terre ſont pleins d'effroi : les Dieux s'arment, les Héros ſe rangent en bataille. *Odin* paroît, revêtu de ſon caſque d'or & de ſa cuiraſſe reſplendiſſante ; ſon large cimeterre eſt dans ſes mains : il attaque le loup *Fenris*, il en eſt dévoré, & *Fenris* périt au même inſtant. *Thor* eſt étouffé dans les flots de venin que le dragon vomit en mourant. *Loke* & *Heimdal* ſe tuent réci-

proquement : le feu consume tout, & la flamme s'éleve jusqu'au ciel ; mais bientôt après une nouvelle terre sort du sein des flots, ornée de vertes prairies ; les champs y produisent sans culture, les calamités y sont inconnues ; un Palais, plus brillant que le soleil, tout couvert d'or, y est élevé ; c'est-là que les Justes habiteront & se réjouiront pendant les siecles ; alors le puissant, le vaillant, celui qui gouverne tout, sort des demeures d'en haut pour rendre la Justice divine. Il prononce ses Arrêts, il établit les sacrés destins, qui dureront toujours. Il y a une demeure éloignée du soleil, dont les portes sont tournées vers le Nord. Le poison y pleut par mille ouvertures ; elle n'est composée que de cadavres de serpens ; il y coule des torrens, dans lesquels sont les parjures, les assassins, & ceux qui séduisent les femmes mariées : un dragon noir & ailé vole sans cesse autour, & dévore continuellement les corps des malheureux qui y sont renfermés.

Il est difficile de comprendre pourquoi les Scandinaves font ainsi mourir leurs Dieux sans retour ; car, après la défaite des trois premieres Divinités, on voit reparoître sur la scene un Dieu tout-puissant, qui semble n'avoir rien de commun avec *Odin*. Malgré les absurdités qui se trouvent dans ces descriptions, on voit cependant que c'étoit un dogme consacré par la Religion de l'ancienne Scandinavie, que l'immortalité de l'ame & qu'un état heureux ou malheureux

pour les hommes, ſelon qu'ils ſe conduiſoient ici bas.

La Mythologie des Scandinaves diſtingue expreſſément deux différentes demeures pour les bienheureux, & autant pour les coupables. La premiere de ces demeures étoit le Palais d'*Odin*, nommé *Valhalla*, où ce Dieu recevoit tous ceux qui étoient morts d'une maniere violente, depuis le commencement du monde juſqu'à la fin; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce bouleverſement univerſel de la nature, qui devoit être ſuivi d'une nouvelle création, & que l'on appelloit *Ragnaroekur*, ou le crépuſcule des Dieux. La ſeconde qui, après le renouvellement de toutes choſes, devoit être à jamais leur ſéjour, ſe nommoit *Gimle*. C'eſt ce Palais tout couvert d'or dont on vient de voir la deſcription, où les Juſtes doivent ſe réjouir éternellement. Il en étoit de même du lieu des ſupplices: on en diſtinguoit deux; le premier, nommé *Niſlheim*, (ſéjour des ſcélérats,) ne devoit durer que juſqu'au crépuſcule des Dieux; le ſecond lui ſuccédoit pendant tous les ſiecles. Ce dernier ſe nommoit *Naſtrond*, (rivage des morts:) l'on a vu dans la deſcription de la fin du monde quelle idée s'en formoient les anciens Scandinaves.

Quant aux deux premieres demeures, le *Valhalla* & *Niſlheim*, non-ſeulement elles ſont diſtinguées des autres, en ce qu'elles ne doivent durer que juſqu'à l'embraſement du monde, mais encore en ce qu'elles ſemblent plutôt deſtinées à recompenſer la violence que la vertu, & à

étouffer les affections ſociales, qu'à effrayer le crime. Ceux dont le ſang avoit été verſé dans les combats pouvoient aſpirer aux plaiſirs qu'*Odin* leur préparoit dans le *Valhalla* : ces plaiſirs, qu'ils attendoient après leur mort, peuvent faire juger de ceux qu'ils goûtoient pendant leur vie. » Les Héros, dit l'Edda, qui ſont reçus dans le palais d'*Odin*, ont tous les jours le plaiſir de s'armer, de paſſer en revue, de ſe ranger en ordre de bataille, & de ſe tailler en pieces les uns & les autres; mais dès que l'heure du repos approche, ils retournent à cheval tous ſains & ſaufs dans la ſalle d'*Odin*, & ſe mettent à boire & à manger : quoiqu'il y en ait une quantité innombrable, la chair du ſanglier *Sérimner* leur ſuffit à tous; chaque jour on le ſert, & chaque jour il redevient entier. Leur boiſſon eſt la biere & l'hydromel : une chevre ſeule, dont le lait eſt de l'excellent hydromel, en fournit aſſez pour enyvrer tous les Héros; leurs vaſes ſont des crânes des ennemis qu'ils ont tués. *Odin*, ſeul aſſis à une table particuliere, boit du vin pour toute nourriture; une foule de Vierges ſervent les Héros à table, & rempliſſent leurs coupes à meſure qu'ils les vuident. »

Deſcription du Valhalla.

Tel étoit cet heureux ſort, dont l'eſpérance rendoit intrépides tous les peuples du Nord de l'Europe, & qui leur faiſoit non-ſeulement braver, mais même rechercher avec ardeur la mort la plus cruelle; auſſi le Roi *Régner Lodbrog*, ſur le point de mourir de ſes bleſſures, bien loin de

pouſſer des cris & de former quelques plaintes, ſe mit à chanter une ode, où il diſoit: « Nous nous ſommes détruits à » coups d'épée; mais je ſuis plein de joie » en penſant que le feſtin ſe prépare dans » le Palais d'*Odin*: bientôt aſſis dans la » brillante demeure d'*Odin* nous boirons » de la biere dans les crânes de nos en- » nemis. Un homme brave ne redoute » point la mort; je ne prononcerai point » des paroles d'effroi en entrant dans la » ſalle d'*Odin*.

Cet eſprit fanatique tiroit de nouvelles forces de l'ignominie, attachée à toute mort qui n'étoit pas enſanglantée, & de la crainte d'être après une telle mort dans le *Niſtheim*: c'étoit un ſéjour compoſé de neuf mondes, réſervé à tous ceux qui mouroient de maladie & de vieilleſſe. *Bola*, ou la mort y exerçoit ſon empire; ſon Palais étoit l'*angoiſſe*, ſa table la *famine*, ſes ſerviteurs l'*attente* & la *lenteur*, le ſeuil de la porte le *précipice*, ſon lit la *maigreur*; elle étoit livide, & ſon regard ſeul inſpiroit l'effroi.

§. II.

Du Culte extérieur.

Des Temples

En expoſant les principaux Dogmes de la Religion des Scandinaves, nous avons eu occaſion d'en faire remarquer la conformité avec ceux des autres peuples Celtes de l'Europe: cette conformité ſe trouve encore dans les cérémonies ou dans le culte qu'on rendoit à la Divinité; c'eſt ainſi, par exemple, qu'il devient aiſé de

comprendre pourquoi les Scandinaves ont eu des Temples. Quoiqu'il ſoit bien certain que l'uſage en étoit proſcrit par la religion Celtique, qui enſeignoit que c'étoit offenſer les Dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles, & que l'on gênoit & reſſerroit par-là leur puiſſance, qui doit s'étendre librement ſur toutes les créatures pour les faire ſubſiſter. Il y a ſans doute eu un tems où les Scandinaves admettoient la même doctrine, n'adoroient leurs Divinités que dans les campagnes; ne connoiſſoient & n'approuvoient pas l'uſage des Temples. Quoique nous manquions de la plupart des monumens qui pourroient nous inſtruire de cet âge de leur religion, les traces n'en ſont pas encore totalement détruites: on trouve encore dans différens endroits de la Norvege, du Danemarck, de la Suede, au milieu d'une plaine, ou ſur quelques collines, des autels, autour deſquels on s'aſſembloit pour faire des ſacrifices. La plupart de ces autels ſont élevés ſur une petite colline, naturelle ou artificielle: trois longs rochers, dreſſés ſur la pointe, ſervent de baſe à une grande pierre plate qui forme la table de l'autel: il y a ordinairement une aſſez vaſte cavité ſous cet autel, qui a dû ſervir à recevoir le ſang des victimes, & on trouve preſque toujours des pierres à feu autour, parce que tout autre feu que celui que l'on tire de ce caillou n'étoit pas aſſez pur pour un uſage ſi ſaint. Quelquefois ces autels champêtres ſont conſtruits avec plus de précaution; un double rang

de pierres énormes environne l'autel ou la colline ſur laquelle il eſt poſé : dans quelques endroits de la Norvege on trouve des grottes qui ont auſſi été employées à des uſages religieux. Quelques-unes ont été taillées avec des peines incroyables dans les rochers les plus durs; d'autres ſont formées de pierres énormes, rapprochées & combinées enſemble.

A meſure que les Scandinaves formoient de nouvelles liaiſons avec d'autres peuples de l'Europe, ſoit par les expéditions qu'ils entreprenoient, ſoit par les colonies étrangeres qui venoient s'établir chez eux, leur religion, s'altérant par dégré, toléra peu à peu les Temples & les Idoles, & les adopta enfin ſans réſerve. Les différens peuples du Nord éleverent des Temples; mais aucun ne fut plus fameux que celui d'Upſal, en Suede. Il étoit brillant d'or de tous les côtés; une chaîne du même métal faiſoit le tour du toit, quoique ſa circonférence fût au moins de neuf cent aunes. Haquin, Comte de Norvege, en avoit bâti un près de Drontheim, qui étoit auſſi magnifique que celui d'Upſal. Lorſque le Roi Olaus introduiſit dans le pays la foi chrétienne, il fit raſer ce Temple & briſer les Idoles qui y étoient. On y trouva de grandes richeſſes, & principalement un anneau d'or d'un grand prix.

Tous les Dieux dont nous avons rapporté les noms & pluſieurs autres, moins célebres, étoient adorés & invoqués chez les anciens Scandinaves; mais non pas de la même maniere ni dans les mêmes oc- Idoles

caſions. Le grand Temple d'*Upſal* ſembloit être particulierement conſacré aux trois grandes Divinités, & on les y voyoit caractériſées chacune par quelque ſymbole particulier. *Odin* étoit repréſenté une épée à la main : *Thor* étoit à la gauche d'Odin ; il avoit une couronne ſur la tête, un ſceptre dans une main & une maſſue dans l'autre. Quelquefois on le peignoit ſur un chariot, traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent & la tête environnée d'étoiles. *Frigga* étoit à la gauche de Thor ; elle étoit repréſentée avec les deux ſexes, & divers autres attributs qui faiſoient reconnoître la Déeſſe de la volupté. On invoquoit *Odin* comme le Dieu des combats & de la victoire ; *Thor* comme celui qui gouverne les ſaiſons, qui diſpenſe les pluies, la ſéchereſſe & la fertilité. *Frigga* comme la Déeſſe des plaiſirs de l'amour & du mariage. Le culte rendu aux autres Dieux n'eſt pas connu : celui qui étoit pour les trois grandes Divinités conſiſtoit principalement en ſacrifices : ce ſujet mérite d'être développé, parce que c'eſt un des points les plus remarquables de la Religion Celtique, & que c'eſt dans les monumens du Nord qu'on peut trouver les lumieres les plus ſûres & les plus étendues à cet égard.

Fêtes. Il y avoit trois grandes fêtes par an ; la premiere ſe célébroit la nuit au commencement de l'hiver, ou au ſolſtice d'hiver. On appelloit cette nuit la *nuit mere*, comme celle qui produiſoit toutes les autres, & cette époque avoit encore de remarquable, qu'on datoit de là le commencement

cement de l'année qui, chez les peuples du Nord, ſe comptoit d'un ſolſtice d'hiver à l'autre, comme le mois d'une nouvelle lune à la ſuivante. Cette fête, qui étoit très-conſidérable, ſe nommoit *Juul*, & ſe célébroit en l'honneur de *Thor* ou du ſoleil, pour en obtenir l'abondance en toute eſpece de fruits. Les ſacrifices, les feſtins, les danſes, les aſſemblées nocturnes, les démonſtrations de joie en tout genre, étoient alors autoriſés par un uſage général, qui répondoit aux Saturnales des Romains, & qui ſe renouvelle encore à divers égards parmi le peuple, à l'occaſion de la fête de Noel. La ſeconde fête étoit inſtituée à l'honneur de la terre ou de la Déeſſe *Goya* ou *Frigga*, pour lui demander les plaiſirs, la fécondité, la victoire, & elle étoit célébrée dans le croiſſant de la ſeconde lune de l'année. La troiſieme enfin, qui ſemble avoir été la plus conſidérable dans les anciens tems, étoit inſtituée en l'honneur d'*Odin*. On la célébroit à l'entrée du printems pour honorer cette ſaiſon, & pour obtenir du Dieu des combats d'heureux ſuccès dans les expéditions projettées. Il y avoit encore quelques fêtes en l'honneur des autres Dieux, & on les multiplioit ſouvent à l'occaſion de certains événemens.

Offrandes & Sacrifices.

Dans les premiers tems les offrandes étoient ſimples & telles que des bergers pouvoient les préſenter. On chargeoit les autels des Dieux des prémices des récoltes, & des fruits les plus beaux de la terre : dans la ſuite on immola des animaux. On offroit à *Thor* pendant la fête de *Juul*

des bœufs & des chevaux engraiſſés ; à *Frigga*, le pourceau le plus grand qu'on pouvoit trouver ; à *Odin*, des chevaux, des chiens, des faucons, quelquefois des coqs & un taureau gras.

Quand on eut poſé pour principe, que l'effuſion du ſang des animaux appaiſoit la colere des Dieux, & que leur juſtice détournoit ſur les victimes les coups qu'elle deſtinoit aux hommes, ce moyen de ſe concilier leur faveur, fut regardé comme trop ſimple : dans les deſirs violents, dans l'extrême crainte, dans les calamités publiques, le ſang des animaux ne parut plus d'un prix aſſez grand ; l'on fit couler celui des hommes.

Il eſt probable que ce barbare uſage a été autrefois preſque univerſel, & qu'il eſt d'une très-grande antiquité ; mais les Nations du Nord ayant reçu plus tard les lumieres du Chriſtianiſme, & les Arts qui avoient adouci la férocité des Romains & des Grecs, encore payens, ne l'ont entierement aboli que vers le huitieme ou le neuvieme ſiecle, après l'avoir adopté depuis un tems immémorial.

Le tems de ces ſacrifices étoit toujours déterminé par une autre opinion ſuperſtitieuſe, qui faiſoit regarder chez les peuples du Nord le nombre de trois comme un nombre ſacré, & particulierement chéri des Dieux.

Ainſi chaque neuvieme mois, on renouvelloit cette ſanglante cérémonie, qui devoit durer neuf jours, & chaque jour on immoloit neuf victimes vivantes, ſoit hommes, ſoit animaux. Les ſacrifices les

plus considérables étoient ceux qui se faisoient à Upsal chaque neuvieme année ; alors le Roi, le Sénat, & tous les citoyens de quelque distinction, étoient obligés de comparoître en personne, & d'apporter des offrandes qui étoient placées dans le grand Temple, dont nous avons parlé : ceux qui ne pouvoient s'y rendre envoyoient leurs présens par d'autres, ou en faisoient tenir la valeur en argent, aux Prêtres chargés de tout recevoir. Les étrangers y accouroient en foule de divers endroits, & l'on n'en fermoit l'accès qu'à ceux dont l'honneur avoit souffert quelque tache, c'est-à-dire, à ceux qui étoient accusés d'avoir manqué de courage : on choisissoit parmi les captifs, en tems de guerre, & parmi les esclaves en tems de paix, neuf personnes qui devoient être immolées : la volonté des assistans & le sort combinés ensemble régloient ce choix. Les malheureux sur lesquels il tomboit étoient traités avec tant d'honneurs par toute l'assemblée, on leur prodiguoit tellement les caresses pour le présent, & les promesses pour la vie à venir, qu'ils se félicitoient quelquefois eux-mêmes de leur destinée ; mais ce n'étoit pas toujours des personnes si viles que l'on sacrifioit. Dans les grandes calamités, dans une famine pressante, si les peuples croyoient avoir quelque prétexte d'en imputer la cause à leur Roi, ils l'immoloient sans hésiter, comme le plus haut prix dont ils pussent racheter la bienveillance divine.

C'est ainsi que le premier Roi des Vermelandiens fut brûlé en l'honneur d'*Odin*,

pour faire ceſſer une grande diſette ; l'Hiſtoire de Norvege l'atteſte. Les Rois à leur tour n'épargnerent pas le ſang de leurs ſujets ; pluſieurs mêmes ont répandu celui de leurs propres enfans. *Haquin*, Roi de Norvege, offrit les ſiens en ſacrifice, pour obtenir d'*Odin* la victoire ſur ſon ennemi. *Harald Aune*, Roi de Suede, conſacra à *Odin* ſes neuf fils, pour que ce Dieu prolongeât ſa vie : on trouve une infinité de pareils exemples dans l'ancienne Hiſtoire du Nord : ces ſacrifices abominables étoient accompagnés de diverſes cérémonies. Quand la victime étoit choiſie, on la conduiſoit vers l'autel où brûloit jour & nuit le feu ſacré : toute ſorte de vaſes de cuivre & de fer environnoient cet autel ; parmi eux on en diſtinguoit un, à cauſe de ſa grandeur ; le ſang des victimes y étoit reçu.

Quand on immoloit des animaux, ils étoient tués promptement au pied de l'autel : on ouvroit leurs entrailles pour en tirer des augures ; on en faiſoit enſuite cuire la chair ; on la ſervoit dans les feſtins, préparés pour l'aſſemblée. La chair de cheval n'en étoit point exclue ; les grands en mangeoient très-ſouvent, auſſi bien que le peuple : mais, lorſqu'on vouloit ſacrifier des hommes, ceux que l'on choiſiſſoit étoient couchés ſur une grande pierre, ſur laquelle on les étouffoit ou on les écraſoit ſur le champ : on les levoit auſſitôt pour faire couler leur ſang, & c'étoit un préſage des plus reſpectés, que celui qu'on tiroit du plus ou moins d'impétuoſité avec lequel il ſortoit.

Les Prêtres inféroient de là quel ſuccès devoit avoir l'entrepriſe qui faiſoit l'objet du ſacrifice : on ouvroit auſſi le corps de ces victimes humaines, pour lire dans les entrailles, & ſurtout dans le cœur, la volonté des Dieux, & les biens ou les maux à venir. On brûloit enſuite ſes entrailles, ou on les ſuſpendoit dans un bois ſacré, voiſin du Temple. On répandoit le ſang en partie ſur le peuple, en partie ſur le bois ſacré ; on en arroſoit les images des Dieux, les autels, les bancs & les murs du Temple au dehors & au dedans.

Quelquefois ces ſacrifices ſe faiſoient d'une autre maniere : il y avoit un puits ou une ſource profonde dans le voiſinage du Temple : celui qu'on avoit choiſi pour victime y étoit jetté ordinairement en l'honneur de *Goya* ou de la terre : s'il alloit d'abord au fond, la victime avoit été agréable à la Deeſſe, & elle l'avoit reçue ; s'il ſurnageoit long-tems, elle la refuſoit ; & on le ſuſpendoit dans une forêt ſacrée.

Près du Temple d'*Upſal*, il y avoit un bois de cette eſpece, dont chaque arbre & chaque feuille étoient regardés comme la choſe du monde la plus ſainte. Ce bois, nommé *le bois d'Odin*, étoit rempli des corps des hommes & des animaux qui avoient été ſacrifiés. On les enlevoit enſuite pour les brûler en l'honneur de *Thor* ou du ſoleil, & l'on ne doutoit pas que l'holocauſte ne lui eût été agréable, quand la fumée s'étoit élevée bien haut.

De quelque maniere qu'on immolât les

hommes, le Prêtre avoit toujours soin, en consacrant la victime, de prononcer quelques paroles : comme, *je te dévoue à Odin*, ou *je te dévoue pour la bonne récolte, pour le retour de la bonne saison.* La cérémonie se terminoit par des festins, où l'on déployoit toute la magnificence connue dans ce tems-là : on buvoit immodérément ; les Rois, les principaux Seigneurs portoient les premiers des santés à l'honneur des Dieux ; chacun buvoit ensuite, en faisant quelque vœu ou quelque priere au Dieu qu'on célébroit. La licence de ces festins alloit jusqu'à devenir des bacchanales, où, au bruit d'une musique barbare, parmi les cris, les danses, les gestes indécens, il se commettoit tant d'actions malhonnêtes, que les plus sages refusoient d'y assister.

Les mêmes sacrifices se faisoient, quoique peut-être avec moins d'éclat, en Danemarck & en Norvege. Voici ce que nous en dit *Dithmard*, Evêque de Morsbourg. « Il y a en Sélande un endroit, qui » est la capitale de ce Royaume (le Danemarck) nommé *Ledcrun* ;) c'est *Lethra*, » ou *Leyre* ;) c'est-là que tous les neuf » ans, dans le mois de Janvier, les Da» nois se rendent en foule, & immolent » à leurs Dieux quatre-vingt dix-neuf hom» mes, & autant de chevaux, de chiens » & de coqs, dans l'espérance certaine » d'appaiser les Dieux par ce moyen. » *Dudon de Saint-Quentin*, Historien François, attribue les mêmes usages aux Normands ou aux Norvégiens ; mais il nous apprend que c'étoit en l'honneur de *Thor* qu'ils faisoient ces sacrifices. Les Gaulois

ont offert long-tems des hommes à leur Dieu ſuprême *Tentat*, le même qu'*Odin*. Les premiers habitans de l'Italie & de la Sicile, les Carthaginois, les Bretons, les Phéniciens, tous les peuples connus de l'Europe & de l'Aſie ſe ſont couverts du même opprobre. Les Nations même qui n'ont eu aucun commerce avec les peuples de l'Europe, ont donné dans de pareils excès avec une égale fureur. Les *Péruviens* offroient anciennement des ſacrifices humains. Les *Mexicains* immoloient quelquefois à leurs Dieux, dans une ſeule occaſion, cinq mille de leurs priſonniers de guerre. Quantité de peuples à demi-inconnus & errans dans les déſerts d'Afrique & dans les forêts de l'Amérique, ſe détruiſent encore de nos jours par les mêmes principes, & avec le même acharnement; tels ſont les effets de la crainte, du fanatiſme & de l'ignorance.

Les Prêtres de ces Dieux inhumains devoient être, comme chez les Juifs, iſſus d'une certaine famille, regardée comme ſainte. Cette famille s'apelloit *la race de Bor*, ou *les enfans de Dieu*, race bonne & vertueuſe, que l'*Edda* oppoſe, comme on l'a vu, à celle des *Rimtuſſes* ou *Géans de la Gelée*. Diodore de Sicile eſt formel là-deſſus, & ſon témoignage s'accorde avec celui des monumens connus: *chez les peuples du Nord*, dit-il, *une famille eſt chargée de pere en fils du ſoin des Temples & du culte des Dieux*. Prêtres.

Dans les premiers tems les ſuprêmes Pontifes & les principaux d'entre les Prêtres, ne différoient point des Magiſtrats

eux-mêmes, des Princes ou des Rois. *Odin*, ou le Chef des Asiatiques, réunissoit en sa personne ces deux qualités; ses compagnons l'assistoient également dans les fonctions de la sacrificature & dans celles du Gouvernement: après sa mort les Rois conserverent encore long-tems le même usage; mais ils se faisoient aider par des Prêtres, qui n'avoient pas d'autres fonctions & qui étoient souvent les fils aînés des plus illustres familles.

On les appelloit dans le Nord *Drottes*, nom qui répond au mot Gaulois *Druides*, ou *Djard* ou *Wisende-Mons*, hommes prudens, sages, prophetes, ou encore *Godar* ou *Gudgor*, & on nommoit leurs fonctions *Godor*. Chacun des trois grands Dieux avoit ses Prêtres & ses Officiers particuliers; mais tout le Sacerdoce étoit composé de douze principaux chefs des sacrifices, comme les Mages chez les Orientaux. Outre ces Prêtres, la Déesse *Frigga* avoit des Prêtresses qui étoient les filles des hommes les plus illustres, & quelquefois des Rois. La vénération qu'on avoit pour elles étoit si grande, qu'elles étoient souvent appellées Gydior ou Déesses, & qu'on accouroit de tous côtés pour entendre les Oracles qu'elles rendoient: il y en avoit parmi elles qui faisoient vœu de virginité, & qui étoient chargées, comme chez les Romains, d'entretenir le feu sacré des Temples.

Les Prêtres demeuroient autour du Temple; c'étoit eux qui immoloient les victimes, & par leur inspection ils annonçoient au peuple la volonté des Dieux.

Le pouvoir & l'autorité de ces Prêtres étoient très-grands & devoient naturellement l'être : quand un homme a ſu perſuader aux autres qu'il eſt l'interprete de la volonté des Dieux, il eſt ſûr de ſon empire ſur eux ; car un pouvoir, dont on ne connoît pas les bornes, ne ſauroit différer beaucoup d'un pouvoir qui n'en a point. Celui des Princes même, ne les mit pas toujours à l'abri des prétentions ambitieuſes des Pontifes du Nord : l'on pouſſoit ſi loin le reſpect pour leurs déciſions, que quand ils demandoient aux peuples le ſang de leurs Rois, on n'heſitoit pas à le répandre.

Les offrandes étoient prodiguées à ces Pontifes dans toutes les calamités publiques : on recouroit même à leur ſcience dans toutes les affaires douteuſes ; car le deſir de pénétrer dans l'avenir n'a pas moins produit d'uſages extravagans & cruels dans le Nord de l'Europe, que dans ſes parties Méridionales, comme la Grece & l'Italie.

Nous avons déja remarqué que la Religion des peuples Celtes faiſoit intervenir l'action de la Divinité dans les événemens les plus indifférens, comme dans les plus conſidérables, & qu'elle ne regardoit les élémens que comme autant d'organes par où elle manifeſtoit ſes volontés & ſes réſolutions. Oracles & Devins.

Cette opinion une fois admiſe, l'intérêt & la ſuperſtition en tirerent bientôt une conſéquence aſſez naturelle. En étudiant avec ſoin les phénomenes de la nature, ou pour parler dans l'eſprit de cette

Religion, les actions visibles de cette Divinité, on parvenoit à connoître ses goûts, ses inclinations, ses volontés; on entroit dans une espece de commerce avec elle, & par-là on lisoit l'avenir dans ses résolutions & dans ses desseins.

Les oracles, les augures, les divinations, & mille pratiques de ce genre naquirent bientôt en foule de ce principe. Cela devoit arriver, puisque les passions qui gouvernent les hommes y trouvoient également leur compte: il faudroit entrer dans détails infinis pour suivre dans toutes ses formes & dans toutes ses conséquences un systeme qui s'est allié avec tant de Religions différentes; mais nous pouvons avancer, avec quelque certitude, que ce dogme appartient proprement à la Religion des peuples Celtes: qu'il étoit une conséquence d'un de ses principes fondamentaux, & que le paganisme des Grecs & des Romains ne l'avoient que par emprunt; aussi voyons-nous que les *Toscans*, peuples Celtes, étoient les maîtres des Romains dans la science des divinations, & tous les monumens du Nord nous peignent les anciens Scandinaves, comme extrêmement attachés aux usages de cette espece.

Ils avoient des Oracles, comme les peuples d'Italie & de Grece, & ces Oracles n'étoient ni moins révérés ni moins célebres; c'étoit, à ce qu'on croyoit, ou les Dieux & les Déesses, ou plus communément les trois Parques qui les rendoient dans les Temples qui leur étoient consacrés. Il y a apparence que les Idoles ou les

Statues même des Dieux & des Déeſſes rendoient ces Oracles de vive voix : on ſe perſuadoit quelquefois que ces Idoles répondoient par un geſte ou un ſigne de tête, qui marquoit qu'elles exauçoient les prieres des ſupplians. On voit dans l'Hiſtoire d'*Olaus Trygueſon*, Roi de Norvege, qu'un Seigneur, nommé *Haquin*, entre dans un Temple, & ſe proſterne devant une Idole, qui tenoit dans ſa main un gros bracelet d'or. *Haquin* voyant que, tant que l'Idole ne lui abandonneroit pas le bracelet, ce ſeroit un ſigne qu'il n'étoit pas réconcilié avec elle, & ayant fait de vains efforts pour le lui ôter, il ſe mit à prier de nouveau & à lui offrir des préſens ; alors s'étant levé une ſeconde fois, l'Idole lui lacha le bracelet, & il s'en alla ſatisfait. Nous ne nous arrêterons pas à détailler les autres eſpeces d'Oracles, il ſuffit au Lecteur de reconnoître ici la même crédulité & les mêmes impoſtures qui avoient accrédité les Oracles de la Grece & de l'Italie.

Les Oracles ne ſont pas le ſeul effort qu'ait fait la curioſité pour pénétrer dans l'avenir, ni le ſeul ſecours que l'impoſture lui ait préſenté. On avoit des Devins & des Devinereſſes, honorés du nom de Prophetes, & vénérés comme s'ils l'euſſent été. Les uns avoient, diſoit-on, des eſprits familiers qui ne les quittoient point, & qu'on conſultoit ſous la forme de petites Idoles ; d'autres tiroient les manes de leurs tombeaux, & forçoient les morts à leur raconter leurs deſtinées. De ce dernier genre étoit *Odin* lui-même, qu'on Magie.

prétend avoir ſouvent évoqué les ames des morts, pour ſavoir ce qui ſe paſſoit dans les pays éloignés.

La Poëſie étoit ſouvent employée à ces uſages inſenſés, & les *Sculdes* ou Poëtes jouiſſoient d'un ſi grand crédit parmi les vivans, qu'on leur croyoit le pouvoir de troubler le repos des morts, & de les tirer malgré eux de leurs ſombres demeures, par la force de certaines chanſons qu'ils ſavoient compoſer.

La même ignorance qui faiſoit regarder la poëſie comme quelque choſe de ſurnaturel, perſuadoit auſſi que des lettres ou caracteres *ruſtiques*, dont ſe ſervoit alors le petit nombre de gens qui ſavoient écrire, renfermoient des propriétés myſtérieuſes & magiques. Quelques impoſteurs perſuaderent aiſément à des hommes crédules, que ces lettres, diſpoſées & combinées d'une certaine maniere, pouvoient opérer des prodiges, & en particulier ſervir de préſages pour l'avenir. *Odin*, qui étoit l'inventeur de ces caracteres, ſavoit, diſoit-on, reſſuſciter les morts par leur moyen. Il y avoit des lettres ou des *Runes* pour obtenir la victoire, pour ſe préſerver du poiſon, pour ſoulager les femmes en travail d'enfans, pour guérir les maux du corps, pour chaſſer les mauvaiſes penſées de l'eſprit, pour diſſiper les chagrins, pour fléchir les rigueurs d'une maîtreſſe. On employoit à peu-près les mêmes caracteres dans tous ces différens cas; mais on varioit l'ordre, la combinaiſon des lettres; on écrivoit ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, ou de

haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du ſoleil, &c. c'étoit en quoi conſiſtoit principalement cet art puérile & inſenſé.

Nous avons déja remarqué, que l'on n'avoit ſouvent d'autre but en ſacrifiant les hommes, que de connoître l'avenir par l'inſpection de leurs entrailles, par l'effuſion de leur ſang, par le plus ou le moins de promptitude avec lequel ils tomboient au fond de l'eau. Le même motif engageoit à prêter une oreille attentive au chant des oiſeaux, dont quelques Devins ſe vantoient de pouvoir donner l'interprétation. On voit dans *Saxon*, comme dans *Tite-Live*, des augures qui annoncent le ſuccès d'une expédition; des guerriers, qui ſont frappés par des préſages inopinés; le deſtin conſulté; des jours regardés comme funeſtes ou favorables; des Divinités à la ſuite des armées; des pluies de ſang; des preſſentimens; des ſonges, que l'événement ne manque pas de juſtifier, les plus légeres circonſtances des grandes actions, priſes pour de bons ou mauvais préſages. Ç'a été une maladie univerſelle de l'humanité, dont elle n'a commencé de ſe guérir qu'en Europe.

Incrédules. La ſuperſtition n'avoit pas aveuglé tous les anciens Scandinaves, ſans exception. L'Hiſtoire nous apprend qu'il y avoit parmi eux des hommes aſſez ſages pour ſentir la folie des opinions reçues, & aſſez courageux pour les condamner hautement.

Dans l'Hiſtoire d'*Olaus Trygguéſon*, Roi de Norvege, un guerrier oſe dire publiquement, qu'il ſe fie bien plus à ſa force

& à ſes armes, qu'à *Thor* & à Odin. Un autre, dans le même livre, parle ainſi à ſon ami : « Je veux bien que tu ſaches que » je ne crois, ni aux Idoles, ni aux Eſprits : » j'ai voyagé dans pluſieurs lieux ; j'ai ren- » contré des géans & des hommes monſ- » trueux, jamais ils ne m'ont vaincu ; ainſi » juſqu'à préſent je ne crois qu'à ma force » & à mon courage. »

L'Athéiſme. On eſt en droit de ſoupçonner que ce mépris de la ſuperſtition les jettoit, la plupart du tems, dans une extrémité oppoſée ; les hommes en général prennent les extrémités oppoſées. Dans une chronique Iſlandoiſe, un brave avoue, ſans détour, à un Miſſionnaire chrétien, qu'il n'a jamais connu de Religion, & que ſes forces lui ont tenu lieu de tout. D'autres refuſent par la même raiſon de ſacrifier à des Dieux, dont ils n'ont pas beſoin. *Saint Olaus*, Roi de Norvege, demandant à un guerrier qui lui offroit ſes ſervices, de quelle Religion il étoit ; le guerrier répond : *Je ne ſuis ni chrétien ni payen ; mes compagnons & moi nous n'avons d'autre religion que la confiance en nos forces & dans le bonheur qui nous ſuit toujours à la guerre ; il nous ſemble auſſi que c'eſt-là tout ce qu'il faut.* On raconte la même choſe du Roi de Danemarck *Rolf*, ſurnommé *Krack*. Un jour qu'un de ſes compagnons propoſoit de faire un ſacrifice à *Odin*, il lui dit, qu'il ne craignoit rien de la part de ce méchant eſprit, & que jamais il ne le redouteroit.

Mais comme ce n'étoit pas toujours des Rois qui oſoient manifeſter des ſentimens auſſi hardis, les Sectateurs de la Religion

dominante puniſſoient quelquefois ces incrédules. Il eſt fait mention dans la vie du Roi *Olaus Trygueſon*, d'un homme qui fut condamné à l'exil pour avoir chanté dans la place publique des vers, dont le ſens revient à ceci. « Je ne veux point outrager » les Dieux, cependant la Déeſſe *Freya* ne » m'inſpire guere de reſpect ; il faut abſo» lument qu'elle & Odin ſoient des Divi» nités chimériques. »

On voit paroître par intervalles, dans l'ancienne Scandinavie, de ces hommes, doués d'une vraie force d'eſprit, qui non-ſeulement fouloient aux pieds tous les objets de la crédulité & de la ſuperſtition des peuples ; mais encore s'élevoient juſqu'au maître inviſible de la nature. Un certain *Gioſt* dit à ſon neveu, qui eſt ſur le point de s'embarquer pour le Groenland : *je ſupplie & je conjure celui qui a fait le ſoleil, de rendre ton entrepriſe heureuſe.* Un célebre guerrier Norvégien, nommé *Torſtein*, dit, en parlant de ſon pere, *il recevra une récompenſe de celui qui a fait le Ciel & l'Univers, quel qu'il puiſſe être ;* & dans une autre occaſion il fait un vœu à ce même Etre qui a fait le ſoleil ; car ajoute-t-il, *il faut que ſa puiſſance ſoit extrême pour avoir produit un tel ouvrage.* Toute ſa famille étoit dans les mêmes ſentimens : leur Religion étoit de croire à celui qui eſt l'auteur du ſoleil ; mais de tous les traits de ce genre rien n'eſt plus remarquable que ce que raconte un Hiſtorien Iſlandois moderne, dans ſon ſupplément manuſcrit, à l'Hiſtoire de Norvege. *Harald aux beaux cheveux*, le premier Roi de toute la Norvege, dit cet Au-

teur, étant encore jeune, tint un jour ce discours dans une assemblée du peuple. *Je jure & proteste saintement que je n'offrirai jamais aucun sacrifice à aucun de ces Dieux que le peuple adore ; mais à celui seul qui a construit ce monde & tout ce qu'on y observe.* Harald vivoit dans le milieu du neuvieme siecle, tems où le Christianisme n'avoit pas encore pénétré en Norvege.

CHAPITRE VI.

Du Gouvernement & des Loix des anciens Scandinaves.

LE caractere des anciens peuples du Nord est déja connu par ce que nous avons dit de leur Religion ; mais le Lecteur va trouver dans leur Gouvernement & leurs Loix, de nouveaux traits, qui peignent au naturel le peuple dont nous donnons l'Histoire : nous n'avons cependant sur ce sujet que quelques fragmens, dispersés dans plusieurs écrivains, & qui, rassemblés, nous font à peine discerner les objets les plus importans.

Nous croyons devoir ici rapporter ce qu'en dit *Tacite* ; il nous fait connoître en peu de mots le caractere de ces peuples.

« Dans l'élection des Rois, dit cet Au-» teur, ils ont égard à la naissance, & dans » celle des Chefs, à la vertu. Les moin-» dres affaires sont décidées par l'avis des » grands ; mais pour celles d'importance » il faut encore celui du peuple. Ils ont » encore de certains jours pour s'assem-

» bler, & lorſque le Roi ou le Chef de
» l'aſſemblée a dit ſon avis, chacun parle
» ſuivant ſon âge, ſa valeur, ſa nobleſſe
» ou ſon eſprit; l'autorité eſt plus dans la
» raiſon que dans la perſonne; s'ils n'ap-
» prouvent pas ſon avis, ils le témoignent
» par leur murmure; s'ils l'approuvent,
» ils font du bruit avec leurs armes: c'eſt-
» là auſſi qu'on accuſe les criminels &
» qu'on les punit. On élit encore dans ces
» aſſemblées ceux qui doivent rendre la
» Juſtice dans les Bourgs & les Villages,
» & chacun d'eux prend avec ſoi cent per-
» ſonnes pour l'autorité & pour le con-
» ſeil. Il eſt de la grandeur d'un Roi de ſe
» voir toujours environné d'une brave &
» nombreuſe jeuneſſe, qui lui ſert d'orne-
» ment pendant la paix, & de garde pen-
» dant la guerre ... Quand on en vient
» aux mains, le Roi doit toujours être
» le premier au combat. Ils font vœu de
» le ſuivre partout, & de le défendre; ils
» rapportent à ſa gloire leurs plus belles
» actions, & c'eſt une infamie éternelle
» de lui ſurvivre: le Prince ſe bat pour la
» victoire, & eux pour le Prince. Le pu-
» blic & les particuliers font divers pré-
» ſens au Prince, tant du revenu de leurs
» terres, que de leurs troupeaux, ce qui
» lui eſt utile & honorable, tout enſemble;
» les Princes, de leur côté, donnent à
» ceux qui combattent pour eux, ou quel-
» que cheval de bataille, ou quelque arme
» ſanglante & victorieuſe: la table des
» grands eſt la ſolde de la nobleſſe. »

§. I.

Election des Rois des anciens Scandinaves.

Ce que nous venons de rapporter de *Tacite*, eſt d'autant plus précieux, qu'il renferme, pour ainſi dire, toutes les notions principales du Gouvernement des anciens Scythes & Celtes; & il ſeroit difficile à trouver dans les monumens Hiſtoriques du Nord rien d'auſſi lumineux ſur cette matiere; en effet, la juſte étendue du pouvoir, dont les anciens Rois de Scandinavie, les Etats & la Nobleſſe, jouiſſoient avant que le Chriſtianiſme y eût été reçu, eſt un objet preſque entierement ignoré; mais ce qu'on en peut connoître, par des inductions, tirées des différens endroits de *Saxon*, & des chroniques Iſlandoiſes, n'a rien qui ne confirme le témoignage de *Tacite*.

Il paroît qu'avant l'arrivée d'*Odin*, les Danois, partagés peut-être en différentes nations, vivoient ſous l'autorité limitée des Rois ou des Juges, qu'ils ſe choiſiſſoient eux-mêmes; mais que ce conquérant les ayant ſoumis par la force des armes, & ayant étendu au loin ſa domination, le pouvoir de ſes Succeſſeurs en fut augmenté.

Le peuple conſerva cependant le droit d'élire ſes Rois, & ſe fit en même-tems une loi de faire tomber ſon choix ſur le plus proche parent du Roi défunt, ou ſur quelqu'un de la famille Royale, qu'on croyoit iſſue des Dieux mêmes.

On montre encore les lieux où ſe fai-

ſoient ces élections. On y voit des monumens, que leur groſſiereté & leur maſſe énorme ont ſauvé des ravages du tems : ce ſont douze rochers, rangés en cercle, & dreſſés ſur une des extrémités. Au milieu s'éleve un autre, plus grand que les premiers, ſur lequel on avoit ménagé un ſiége pour le Roi. Les autres pierres ſervoient de barrieres au peuple, & marquoient la place de ceux qui devoient procéder à l'élection. On traitoit auſſi dans ces mêmes lieux des affaires les plus importantes : lorſque le Roi mouroit à la guerre, & loin de ſa réſidence, on formoit ſur le champ une place ſur le même modele, en ramaſſant les plus groſſes pierres qu'on pouvoit trouver. Les répréſentans du peuple y montoient & diſoient à haute voix leur avis : les ſoldats qui les environnoient faiſoient connoître s'ils l'approuvoient ou le déſapprouvoient en frappant leurs boucliers en cadence les uns contre les autres, ou en pouſſant divers cris. Cet uſage de faire les élections des Rois en pleine campagne, a été celui de tous les Celtes ; ils ont été long-tems ſans avoir de villes.

En Suede on joignoit aux cérémonies que nous venons de rapporter un ſerment réciproque du Roi aux ſujets, & des ſujets au Roi. Un des Seigneurs ou Juges Provinciaux, auſſitôt après le décès du Roi, convoquoit une aſſemblée pour l'élection, & demandoit à haute voix au peuple, s'il vouloit accepter pour Roi celui qu'il nommoit. Quand tous y avoient donné leur conſentement, le nouveau Roi

étoit élevé ſur les épaules des Sénateurs; afin que tout le monde pût le voir & le connoître ; alors ce Roi prenoit *Odin* à témoin qu'il ſuivroit les loix, défendroit le pays, en reculeroit les limites plutôt que de les reſſerrer, vengeroit la mort ou les inſultes que quelqu'un de ſes prédéceſſeurs pourroit avoir reçues des ennemis ; & feroit quelqu'exploit éclatant qui le rendroit célebre lui & ſon peuple, par-tout le monde. Il renouvelloit encore ce ſerment aux obſeques du Roi, qui ſe célébroient ordinairement avec beaucoup de pompe, & dans la tournée qu'il étoit obligé de faire dans les principales Provinces du Royaume, pour y recevoir les hommages de tous ſes ſujets.

La conformité que l'on trouve dans les mœurs des peuples du Nord, pendant les ſiecles du paganiſme, ne permet pas de douter que les Rois de tous les Scandinaves n'ayent été élus de la même maniere.

§. II.

Tribunaux où l'on rendoit la Juſtice.

On n'eſt pas mieux inſtruit de la nature des Loix que les Scandinaves ont ſuivies pendant le paganiſme, que de la maniere dont ils éliſoient leurs Rois. Il eſt vraiſemblable qu'ils ne les ont écrites que fort tard. La tradition, les hymnes qu'on apprenoit, & ſur-tout la ſimplicité des mœurs peuvent être cauſe de cette négligence.

Les Scythes avoient, depuis un tems

immémorial, certaines maximes ou Sentences, que d'anciens ſages de leur nation prétendoient avoir reçues de la bouche de Dieu même. Ces maximes paſſerent de pere en fils, pendant pluſieurs ſiecles, ſans ſouffrir de grandes altérations, & l'on en trouve encore un fragment aſſez conſidérable dans le *Havamaal*, où la morale d'*Odin*, qui eſt à la ſuite de l'*Edda*.

Odin, ſuivant les anciennes chroniques, introduiſit encore à cet égard les plus grands changemens. Il établit un Tribunal ſuprême à *Sigtuna*, en Suede, qui prenoit également connoiſſance de ce qui regardoit la Religion, la Juſtice, & la ſureté publique. Ce Tribunal étoit compoſé de douze de ſes compagnons, dont on fit autant de Dieux dans la ſuite.

Tous les peuples du Nord paroiſſent avoir connu cet uſage. *Saxon* rapporte, que le Roi *Regner Lodbrog* choiſit douze ſages vieillards pour terminer les différends qui s'élevoient; à quoi il ajoute, qu'il crut prévenir, par ce moyen, les déſordres de la chicane, les injuſtices, & les calomnies des méchans.

Ces douze Juges s'aſſembloient ordinairement en plein air, ou quelquefois dans les forêts, près des autels conſacrés aux Dieux. Il eſt aiſé de connoître encore aujourd'hui les places qui ont ſervi à ces uſages: elles ſont remarquables par un amas de groſſes pierres, diſpoſées en quarré ou en ovale, au milieu deſquelles on en voit une plus groſſe & plus élevée que les autres.

On peut conjecturer qu'il y avoit un Tribunal ſuprême, & pluſieurs Tribunaux inférieurs, formés ſur le même plan, que le premier, qui étoit compoſé des perſonnes les plus diſtinguées de l'état, dirigeoit les cérémonies religieuſes & formoit le Conſeil ou, comme on l'a enſuite appellé, *le Sénat du Royaume*, & que les fonctions des autres Tribunaux étoient bornées à rendre la Juſtice dans les Provinces. Le Roi lui-même préſidoit au premier de ces Tribunaux. Un Juge Provincial étoit le chef des autres; il avoit le pouvoir de convoquer une aſſemblée extraordinaire, lorſqu'il s'élevoit quelque diſpute importante; ce qui ſe faiſoit en envoyant une certaine marque de main en main; comme une fleche, un petit marteau, une hache de bois, & dans le tems du Chriſtianiſme une petite croix. On ſe ſervoit du même moyen, lorſque quelque attaque imprévue, ou quelque révolte exigeoit qu'on s'aſſemblât promptement.

Les procès étoient jugés en premiere inſtance dans les cours de Juſtice du *Bailliage* ou de la Province; rarement on les portoit juſqu'au Tribunal où le Roi préſidoit. On ignore combien de fois dans une année, & dans quelles circonſtances ce dernier corps s'aſſembloit.

Il paroît que ſon pouvoir étoit fort étendu; mais qu'il y avoit cependant des affaires d'une ſi grande importance, que le Roi ni le Sénat n'oſoient prendre de réſolution, ſans avoir preſſenti les diſpoſitions du peuple, qui lui-même, ou

par ſes repréſentans, ſe rendoit une fois par année dans le lieu déſigné par le Roi, pour en délibérer. C'eſt ce qu'on appella depuis les *Etats*; mais il eſt bien difficile de déterminer au juſte quelle fut l'étendue du pouvoir dont ils jouiſſoient dans ces premiers tems, & la nature des objets qu'on laiſſoit à leur diſcuſſion.

§. III.

Loix des anciens Scandinaves.

Nous venons d'obſerver, que l'on n'a rien de plus certain ſur les Loix des Scandinaves, que ſur leur Gouvernement; mais les Scythes, les Celtes, & les anciens peuples du Nord, ayant en général été gouvernés par les mêmes Loix, & Frothon III, Roi des Danois, & leur premier Légiſlateur, en ayant raſſemblé une partie, qu'il a étendue ou interprétée; nous allons en rapporter quelques-unes qui pouvoient ſervir de regles aux Scandinaves.

Saxon nous a conſervé en entier les Réglemens de ce Prince; ils ſont très-anciens, & il y a lieu de croire qu'ils ont été en vigueur pendant tous les tems du Paganiſme; car il ne paroît pas qu'aucun Roi de cette période ait publié des Loix de quelque importance.

Ce Code renferme deux parties; l'une où l'on trouve des Réglemens Militaires, & l'autre des loix Civiles. Dans les premiers, il eſt ſtatué ſur ce qui concerne la partie du butin. Toutes les guerres que les anciens peuples du Nord entreprenoient,

ſe faiſoient dans la vue de s'enrichir par le pillage; au moyen de quoi la diſtribution des dépouilles des vaincus devoit ſouvent être un ſujet de diſpute, & ce fut pour les prévenir que *Frothon* ordonna, 1°. *Que les Officiers auroient une plus grande portion que le ſimple ſoldat*: 2°. *Que ce qui ſe trouveroit d'or parmi le butin, ſeroit remis au Général ou au Chef de l'expédition, c'eſt-à-dire, à celui devant qui on portoit l'étendart*: 3°. *Que les ſimples ſoldats auroient l'argent*: 4°. *Que ceux qui ſe ſeroient ſignalés dans le combat, recevroient les armes des vaincus*; ce qui étoit aux yeux de ces peuples la récompenſe la plus honorable: 5°. Comme le peuple étoit chargé de conſtruire des vaiſſeaux à ſes dépens, lorſqu'on faiſoit la guerre ſur mer; *Frothon* ordonne, *que les vaiſſeaux qu'on prendra ſur l'ennemi, ſoient donnés au peuple*. Les Réglemens qui ſuivent, tendent à empêcher que quelque partie du butin ne ſoit ſouſtraite: 6°. *Perſonne ne renfermera ce qu'il poſſede ſous la clef; & ſi en le laiſſant à découvert il s'en perd quelque choſe, il lui ſera rendu au double par le Tréſor Royal. Celui qui cachera quelque choſe dans ſon coffre, ou autrement, payera au Roi une livre d'or*: 7°. *Celui qui épargnera un voleur ſera puni comme s'il avoit volé lui-méme*: 8°. *Celui qui dans le combat prendra le premier la fuite ſera déclaré infame, & ne pourra plus paroître en Juſtice.*

C'eſt une infamie parmi les Germains, dit Tacite, d'abandonner ſon bouclier, & ceux qui l'ont fait, ou quelque lâcheté ſemblable, n'oſent plus ſe trouver aux aſſemblées ni aux ſacrifices, & pluſieurs qui s'étoient

s'étoient enfuis pendant la bataille, ſe ſont étranglés pour ne point ſurvivre à leur honneur. Dans le Nord, celui qui avoit été inſulté & appellé en duel, & qui avoit refuſé le défi, ne pouvoit plus faire de ſerment en Juſtice, & ſon témoignage n'étoit plus admis.

Après ces Loix, qui regardent les tems de guerres, ſuivent celles que *Frothon* publia pour les autres circonſtances, & qui ſont nommées *Loix du pays*. Les voici.

1°. *Toutes les filles en général jouiront d'une entiere liberté dans le choix d'un époux, & ne pourront être contraintes à cet égard.*

Saxon avertit, qu'il s'étoit gliſſé de grands abus à cet égard, & qu'un jeune Seigneur, abuſant de ſon crédit pendant l'abſence de *Frothon*, obligeoit les filles à acheter la permiſſion de ſe marier, ou à prendre pour maris ceux qui lui plaiſoient.

2°. *Une femme libre aura la permiſſion d'épouſer un eſclave; mais alors elle perdra ſa liberté.*

3°. *Celui qui aura abuſé d'une fille, ſera obligé de l'épouſer, s'il eſt le premier qui ait eu commerce avec elle.*

4°. *Le mari qui ſurprendra un homme avec ſa femme, aura droit de le mutiler.*

L'uſage des Suédois dans le même tems étoit bien plus ſévere; il autoriſoit le mari à tuer ſur le champ le galant & la femme. En général l'adultere étoit regardé chez les anciens Germains & chez tous les peuples du Nord, comme un crime des plus atroces.

5°. *Celui qui aura volé, ſera obligé de payer le double, & on le regardera comme pertur-*

bateur du repos public. Chez les anciens Suédois, le vol étoit auſſi regardé comme une action honteuſe, & dans bien des cas digne de mort.

6°. *Celui qui aura reçu un voleur & l'aura caché chez lui, ſera condamné à perdre ſes biens, & à être battu en public, comme étant un voleur lui-même.*

Les anciens Grecs, auſſi bien que les Scandinaves, & pluſieurs peuples Celtes, ſuivoient les mêmes uſages dans la perquiſition des effets volés. Le pourſuivant devoit d'abord faire connoître aux voiſins, par des indices certains, ce qu'il prétendoit lui avoir été pris; enſuite il entroit dans la maiſon de celui qu'on ſoupçonnoit, avec ſix hommes qui ſervoient de témoins; mais tous à moitié nuds, afin qu'on ne pût les accuſer d'avoir porté ſous leurs habits les effets qu'on cherchoit.

7°. *Les exilés qui deviendront ennemis de leur patrie, & porteront les armes contre leur concitoyens, perdront les biens & la vie.*

8°. *Ceux, qui par obſtination, refuſeront d'obéir aux ordres du Roi, ſeront exilés.* Il s'agit ici, comme l'explique *Saxon*, de cet avertiſſement ou de cette marque pour la convocation du peuple dont nous avons parlé.

9°. *Celui qui ſortira des rangs pour combattre devant le front de l'armée, ſera affranchi, s'il eſt eſclave; s'il eſt payſan, il ſera fait noble; & s'il eſt né d'une famille noble, il ſera fait Gouverneur de Province.* Nous croyons qu'il eſt à propos d'expliquer, à l'occaſion de cette loi, en quoi conſiſtoient les différens ordres de perſonnes dont ces anciennes nations étoient compoſées.

Tacite, parlant des anciens Germains, nous apprend, qu'il y avoit parmi eux des *Ingénus*, des *Nobles*, des *Affranchis*, & des *Eſclaves*. Ces quatre claſſes avoient auſſi lieu chez les anciens peuples du Nord. Les *Ingénus* étoient ceux qui, par leur extraction même, & indépendamment de toute faveur du Roi, étoient réputés nobles. On comprenoit parmi les ſeconds, outre les *Nobles*, proprement dits, tous ceux qui avoient de grandes charges à la Cour, ou dans les Provinces, comme les Sénateurs, les Gouverneurs, les propriétaires libres des terres, qui fourniſſoient de leur revenu de quoi ſubvenir aux frais de la guerre; & enfin ceux qui, ſans être nobles d'extraction, obtenoient tous les priviléges & les immunités de la nobleſſe, à condition qu'ils ſeroient toujours armés & prêts pour le ſervice du Roi. La troiſieme claſſe étoit celle des affranchis; on y comprenoit les mercenaires, les fermiers, & toutes les eſpeces d'artiſans qui ne jouiſſoient d'aucune conſidération parmi ces peuples guerriers. La quatrieme & la derniere étoit celle des eſclaves; elle devoit ſon origine & ſes accroiſſemens à la rigueur du droit des gens qui étoit en uſage chez tous ces anciens peuples; ils livroient les vaincus à la diſcrétion des vainqueurs & la clémence de ceux-ci ſe bornoit ordinairement à laiſſer la vie aux vaincus, en leur ôtant la liberté. L'eſclavage de la glebe y étoit auſſi compris, & duroit plus long-tems que l'autre, qui a été aboli à meſure que le Chriſtianiſme a introduit des ſentimens de modération & d'égalité.

Différentes conditions.

Les Loix qui ſuivent celles que nous venons de rapporter plus haut, paroiſſent avoir été faites dans la vue de prévenir ou de terminer les procès. Les voici.

10°. *Que les différens ne ſe décident plus par le moyen du ſerment, ni des gages ou dédits. Celui qui aura obligé un autre à conſentir à un pareil dédit lui payera une demi-livre d'or, ou ſubira une grande peine corporelle.*

11°. *On décidera par le fer des démêlés; car il eſt plus beau de ſe ſervir de ſon bras, que d'invectives dans les différens.*

12°. *Si l'un des deux champions vient à mettre, pendant le combat, le pied hors du champ qui a été tracé, il perdra ſa cauſe, comme s'il eût été vaincu.*

13°. *Si un particulier a un procès avec un athléte ou brave, il pourra combattre tout armé; mais l'athléte n'aura qu'une maſſue, longue d'une coudée.*

14°. *Si un étranger tue un Danois, on fera mourir deux étrangers pour un Danois.*

Ces Loix ſont, pour ainſi dire, les ſeules qui ayent été publiées pendant les ſiecles du Paganiſme, ou du moins qui nous ſoient connues. On reconnoît dans ces dernieres le génie des peuples Scythes, qu'un caractere impatient portoit toujours à ſe faire juſtice à eux-mêmes, & qui, par une ſuite de la fauſſe idée que leur Religion leur donnoit de la Providence, ne pouvoient ſe perſuader que le parti le plus juſte ne fût pas celui à qui Dieu accordoit la victoire.

Combat judiciaire.

Auſſi l'uſage de décider des différens par le fer, que *Frothon* autoriſoit, étoit-il bien plus ancien que lui; il eſt vraiſembla-

ble qu'il ne fit que l'étendre davantage & le ſubſtituer aux preuves par ſerment, dont l'effet le plus ordinaire étoit d'enrichir les parjures.

Les *gages* ou *dédits* étoient une peine ſtipulée contre celui qui ne vouloit pas s'en tenir à une choſe convenue; ce qui donnoit lieu à une foule de conteſtations. Les invectives qui ſe prononçoient dans ces démêlés particuliers, & les autres déſordres qui en naiſſoient, paroiſſoient auſſi contraires à l'honneur qu'à la bonne police. On trouva donc plus ſimple de remettre au haſard du combat le ſoin de les terminer.

Quand on eut une fois admis qu'une telle déciſion étoit la plus ſimple, la plus courte, & la plus facile qu'on pût employer, on en régla l'exécution de la maniere qui parut la plus ſage; de ſorte que cette procédure, ſi étrange & ſi monſtrueuſe dans le fond, étoit preſque devenue ſenſée & raiſonnable par la forme.

Quelque déraiſonnable & dangereux que ſoit un uſage, s'il a été lié pendant long-tems avec les préjugés d'un peuple, il eſt très-difficile à détruire. Le combat judiciaire triompha chez les nations les plus ſoumiſes à la Religion & au Clergé, ſur la raiſon & les Ordonnances des Papes, & de pluſieurs Conciles; & ce n'eſt qu'avec des peines incroyables qu'on eſt parvenu à l'abolir.

Une autre coutume, fondée ſur les mêmes préjugés, peut être encore plus abſurde, & employée dans des occaſions à peu près ſemblables, c'eſt l'*Ordéal* ou *les* L'Ordéal.

Epreuves par leſquelles ceux qui étoient chargés de quelque accuſation grave, & d'une diſcuſſion difficile, étoient admis à ſe juſtifier.

C'eſt encore un de ces uſages qui ont été communs à tous les anciens peuples du Nord. Il eſt une conſéquence de la perſuaſion où étoient ces peuples, dans les premiers tems que chaque élément étoit animé par une intelligence émanée de Dieu, & auſſi incorruptible dans ſa juſtice que lui-même.

Lorſqu'il ſe préſentoit des cas ſi obſcurs & ſi délicats, que les Juges ſe ſeroient expoſés, en décidant, à prendre l'innocent pour le coupable, ils ne croyoient pas qu'il y eût une reſſource plus ſainte & plus ſure que d'unir l'accuſé, le plus intimement qu'il étoit poſſible, à quelque Divinité, eſpérant qu'elle déclareroit, par ſon action ſur lui, le jugement qu'elle en portoit. Ils appelloient cette épreuve *le Jugement de Dieu.*

L'*Ordéal* conſiſtoit à jetter les accuſés dans une eau profonde: s'ils enfonçoient, on ſuppoſoit que le génie qui réſide dans l'eau, leur vouloit donner une marque de protection en les attirant à lui; au lieu que s'ils ſurnageoient, c'étoit une preuve qu'il les rejettoit de ſon ſein, & qu'ils s'étoient attiré ſon indignation.

Cette épreuve étoit plus dangereuſe qu'il ne le paroît d'abord; car, quoiqu'il ſoit fort rare qu'un homme jetté dans l'eau n'aille pas ſur le champ au fond, cependant, comme on le lioit avec de groſſes cordes, il arrivoit ſouvent qu'il ſurna-

geoit malgré lui. Cette épreuve, ainſi que celle de l'eau bouillante, n'étoit que pour les perſonnes du peuple; les autres manioient un fer chaud, mettoient la main dans un gantelet de fer rouge, ou marchoient ſur des ſocs de charrues ardens; s'il reſtoit au bout de quelques jours des traces du feu aux mains ou aux pieds, l'accuſé étoit cenſé convaincu; s'il n'en reſtoit point, on le renvoyoit.

Il y a apparence que, malgré les précautions qu'on prenoit, on employoit des préſervatifs contre les effets du feu, & peut-être les mêmes dont ſe ſervent les charlatans pour amuſer le peuple; d'ailleurs les gens accoutumés à des ouvrages groſſiers, à la chaſſe, au maniement des armes, ont une peau calleuſe & épaiſſe que le feu ne peut endommager aiſément. Les dames avoient des champions qui s'expoſoient aux épreuves pour elles; au reſte les cérémonies qui accompagnoient ces épreuves, les cas où on les ordonnoit, & les circonſtances de cette eſpece, ont varié ſuivant les lieux & les tems.

C'eſt à ce petit nombre de traits que ſe réduit preſque tout ce que nous pouvons ſavoir, avec quelque certitude, des Loix des anciens Scandinaves. Leur Juriſprudence ne commence à nous être connue que dans les tems du Chriſtianiſme; nous en développerons, autant qu'il ſera poſſible, les progrès dans la ſuite de cet ouvrage. Mais avant de terminer cet article, nous allons donner au Lecteur de nouvelles lumieres ſur le Gouvernement de ces peuples.

Une colonie de Norvégiens, chaſſés de leur pays par la tyrannie de leur Roi *Harald aux beaux cheveux*, s'établit en Iſlande ſur la fin du neuvieme ſiecle. L'Hiſtoire nous apprend, qu'ils ne tarderent pas à ſe choiſir des Magiſtrats, à publier des Loix, & à donner à leur Gouvernement une forme réguliere, qui pût aſſurer leur repos & leur indépendance.

Le génie de ces peuples, leur bon ſens naturel, & leur amour pour la liberté, paroiſſent dans ce Gouvernement d'une maniere bien ſenſible. Aucune force extérieure ne les croiſe, ne les gêne: c'eſt une nation livrée à elle-même, qui s'établit dans un pays iſolé, & comme ſéparé du reſte du monde. Dans tous ſes établiſſemens on ne voit que la plus pure expreſſion de ſes inclinations & de ſes ſentimens; ils lui ſont naturels, car on n'apperçoit pas dans les récits naïfs & étendus des chroniques Iſlandoiſes, qu'aucune délibération générale, aucune irréſolution, aucune expérience des états différens, ayent précédé chez eux l'inſtitution de cette forme politique: tout y naît & s'y arrange de ſoi-même.

La nature ayant elle-même partagé l'Iſle en quatre Provinces, les Scandinaves ſuivirent cette diviſion, & établirent dans chacune un Juge, qu'on peut nommer le *Juge Provincial*. Chaque Province ſe ſubdiviſoit en trois autres, que nous appellelerons *Préfectures*, leſquelles avoient auſſi leur *Juge* ou *Préfet*; enfin, chaque Préfecture contenoit environ dix Bailliages, dont les Magiſtrats devoient être pour

chacun au nombre de cinq. La fonction de ces derniers étoit de rendre la justice en premiere instance dans leur Bailliage, de punir les coupables, & en particulier ceux qui étoient pauvres par leur faute, & d'avoir soin des autres; de convoquer les assemblées ordinaires & extraordinaires du Bailliage, dont tous les hommes libres, qui possédoient une certaine valeur en terres, étoient membres. C'étoit dans ces assemblées qu'on choisissoit les cinq Juges ou Baillifs qui gouvernoient le Bailliage. Ces Juges devoient être des personnes distinguées par leur sagesse & leurs mœurs: on en excluoit tous ceux qui ne possédoient pas des terres d'une certaine étendue dans l'enceinte du Bailliage, par la crainte que la pauvreté ne les exposât au mépris ou à la corruption.

Chaque citoyen, membre de la communauté, qui avoit reçu quelque injure particuliere, accusoit lui-même, dans une assemblée, celui qui l'avoit offensé. Si c'étoit une injure publique, un des Baillifs étoit chargé d'informer contre le coupable. Lorsque les causes, soit civiles, soit criminelles, étoient de quelque importance, toute l'assemblée donnoit son avis. On ne pouvoit sans son consentement recevoir un membre nouveau dans la communauté: si quelqu'un desiroit cet avantage, il s'adressoit à l'assemblée en corps, qui examinoit les motifs de sa demande, & le renvoyoit, s'il avoit manqué à l'honneur, ou seulement s'il étoit trop pauvre.

La raison de ce dernier usage est fondée;

ſur ce que la communauté nourriſſoit ceux de ſes membres qui, par quelque malheur, difficile à prévenir, étoient tombés dans l'indigence; ainſi l'aſſemblée faiſoit rebatir la maiſon de celui qui avoit ſouffert un incendie; elle donnoit du bétail à ceux qui avoient perdu le leur par une maladie contagieuſe, &c. Pour parvenir à cette dépenſe, les Baillifs taxoient chaque citoyen ſuivant ſes facultés. Les amendes qu'on avoit coutume de payer pour ſe racheter de la plupart des crimes, groſſiſſoient encore le tréſor public; enfin, cette aſſemblée examinoit la conduite des Baillifs, écoutoit les plaintes que l'on portoit contre eux, & les puniſſoit quand elle jugeoit qu'ils avoient abuſé de leur autorité.

La réunion des membres de dix communautés, ou du moins leurs députés, étoit ce que nous avons appellé une Préfecture. Le Chef ou le Juge d'une Préfecture jouiſſoit d'une grande conſidération: il avoit le droit de convoquer les dix communautés de ſon reſſort, & il étoit Préſident de ces aſſemblées ordinaires. Il étoit en même tems le Chef de la Religion dans ſa Préfecture: c'étoit lui qui ordonnoit les ſacrifices & les autres cérémonies Religieuſes qui ſe célébroient dans le même lieu où l'on régloit les affaires publiques & civiles. On en appelloit à ces aſſemblées des Préfectures, des Sentences rendues par les Baillifs des Communautés. Le Préfet y recevoit le tribut que chaque citoyen étoit obligé de payer pour les frais du culte des Dieux. Il y jugeoit en qualité de Pontife ceux qui étoient accuſés d'avoir

profané les Temples, d'avoir parlé mal des Dieux, ou d'avoir donné quelques marques d'impiété : leurs peines consistoient ordinairement en amendes, que l'assemblée assignoit au Préfet.

Lorsqu'il se présentoit des affaires d'une grande conséquence, ou qui concernoient tout le quartier ou toute la Province, les Membres ou seulement les Députés des trois Préfectures se réunissoient pour composer ce qu'on appelloit *les Etats du quartier* ou de la *Province*. Ces Etats ne s'assembloient point régulierement comme les autres, qui devoient être convoqués au moins une fois par année : l'on ne sait pas précisément quels sont les objets de leurs délibérations. Il y a apparence qu'on y avoit recours comme à un moyen extraordinaire pour terminer les querelles qui s'élevoient entre les Communautés de différentes Préfectures, ou pour prévenir quelque danger qui menaçoit toute la Province en général.

Au-dessus de toutes ces *Assemblées* ou *Etats* des Provinces, étoient les *Etats-Généraux*, (*Al-ting*), qui répondoient aux *Als-Herjer-ting* des autres nations Scandinaves. Ils s'assembloient toutes les années, & tout citoyen se faisoit un honneur & un devoir de s'y rendre. Le Président de cette auguste assemblée étoit le Juge Souverain : il possédoit cette charge à vie ; mais c'étoient les Etats qui la lui conféroient. Ses principales fonctions étoient de convoquer les *Etats-Généraux*, & de veiller au maintien des Loix ; il avoit le droit, conjointement avec les Etats, d'exa-

miner & de caſſer toutes les Sentences rendues par les Juges inférieurs; d'annuller leurs Ordonnances, & de les punir, ſi les plaintes qu'on portoit contr'eux étoient fondées. Ils pouvoient propoſer de faire de nouvelles Loix, d'abroger, de changer les anciennes, &, ſi les Etats y conſentoient, c'étoit lui qui étoit chargé de l'exécution. Quand il y eut des Loix écrites, & qu'on eut adopté la même Juriſprudence, ce fut le Juge ſuprême qui eut la garde du Code original & authentique, auquel tous les autres devoient être conformes. On en appelloit auſſi à ſon Jugement & à celui de l'aſſemblée, des Sentences rendues par les Tribunaux inférieurs: les Baillifs ou les Préfets, dont on réviſoit la Sentence, étoient obligés de juger de nouveau la même cauſe en préſence du *Juge Souverain*, qui prononçoit enſuite ſa Sentence & aux Parties & aux Juges. La crainte d'être condamné & puni devant une ſi nombreuſe aſſemblée étoit, ſuivant la remarque *d'Arngrimus*, un grand frein pour tous ces Juges ſubalternes, & ſervoit à retenir chaque Magiſtrat dans les bornes de ſon devoir.

Ordinairement les ſéances des *Etats-Généraux* duroient ſeize jours, & ces aſſemblées commençoient & finiſſoient par des ſacrifices: c'étoit pendant ce tems que le Juge Souverain exerçoit principalement ſon autorité. Il ne paroît pas que hors des Etats-Généraux ſes fonctions ayent été conſidérables; mais en tout tems il étoit traité avec beaucoup d'honneur & de reſpect; on le conſidéroit comme l'oracle des Loix, & le protecteur du peuple,

CHAPITRE VII.

Paſſion des Scandinaves pour la guerre.

§. I.

L'EDUCATION, les Loix, les préjugés, la morale, la Religion, tout concouroit à faire naître dans le cœur des Scandinaves une paſſion violente pour la guerre: elle étoit pour eux la ſource de l'honneur, des richeſſes, du ſalut, & enfin leur unique objet.

Leur éducation.

Dès leur plus tendre jeuneſſe on s'appliquoit à en faire des ſoldats; on endurciſſoit leur corps, on les accoutumoit au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la courſe, à la chaſſe, à traverſer les plus grands fleuves à la nage; on les formoit au maniement des armes. Les jeux de l'enfance, & de la premiere jeuneſſe étoient dirigés vers ce but; les dangers étoient toujours mêlés aux amuſemens: les plaiſirs de cette jeuneſſe conſiſtoient à faire des ſauts périlleux, à grimper ſur des rochers eſcarpés, à combattre nud avec des armes offenſives, à lutter ſans ménagement; auſſi n'étoit-il pas rare de voir à l'âge de quinze à vingt ans des hommes robuſtes & capables de ſe faire redouter dans un combat.

C'eſt environ à cet âge qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée & une lance: cette cérémonie ſe faiſoit dans quelque aſſem-

blée publique. Un des principaux de l'aſſemblée, ou bien le pere, ou à ſon défaut le plus proche parent, armoit le jeune homme publiquement ; « c'étoit-là, » dit Tacite, ſa robe virile, ſon entrée » dans les dignités : auparavant il faiſoit » partie de ſa maiſon ; alors il devenoit » membre de l'Etat. » Il falloit après cela, du moins dans les plus anciens tems, qu'il pourvût par lui-même à ſa ſubſiſtance, en vivant de la chaſſe, ou en allant en courſe ſur l'ennemi.

On prenoit un ſoin particulier d'empêcher ces jeunes ſoldats de ſe livrer trop tôt au commerce des femmes, juſqu'à ce que leurs membres euſſent acquis toute la vigueur dont ils étoient ſuſceptibles : on ne pouvoit même ſe flatter de plaire au ſexe, qu'à proportion du courage & de l'adreſſe qu'on montroit à la guerre & dans ſes exercices ; auſſi voit-on dans une ancienne chanſon, conſervée par *Wormius*, qu'un Roi de Norvege eſt bien étonné de ce que, ſachant faire huit exercices différens, une fille de Ruſſie oſe le mépriſer.

Nous aurons dans la ſuite occaſion de citer de nouveaux exemples de la façon de penſer des femmes ſur cette matiere. On peut cependant juger ſur cela ſeul, qu'elles n'étoient pas d'un caractere à amollir leurs enfans par des ſoins empreſſés & délicats ; d'ailleurs ces enfans naiſſoient ordinairement dans les camps & au milieu des armées : leurs yeux ne voyoient en s'ouvrant pour la premiere fois, que des ſpectacles militaires, des

armes, du ſang répandu, des combats, & en ſortant de l'enfance leur ame ſe trouvoit déja toute diſpoſée à embraſſer les préjugés cruels dont leurs peres étoient imbus.

Preſque toutes les Loix avoient pour objet les vertus militaires, & ne concernoient d'autres crimes que la lâcheté : elles ordonnoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les premiers la fuite dans un combat. On vient de voir que *Frothon* les excluoit de la ſociété, & les déclaroit infames. Quelquefois chez les Germains on alloit, dit Tacite, juſqu'à étouffer les lâches dans un bourbier ; après quoi on les couvroit de clayes, pour montrer, ajoute l'Auteur, que la punition des crimes doit être éclatante ; mais qu'il y a des lâchetés & des infamies qui doivent être enſevelies dans un ſilence éternel.

Les diſtinctions les plus flatteuſes étoient pour ceux qui avoient fait quelqu'action d'éclat, & les Loix mêmes régloient leur rang ſur les différens dégrés de courage ; de-là s'étoit formé ce préjugé ſi profondément enraciné chez ces peuples, qu'il n'y avoit pas d'autres voies pour acquérir de la gloire que la profeſſion des armes, & une valeur extrême ; préjugé toujours funeſte, mais qui devoit avoir une force étonnante pour ſurprendre les eſprits, dans un tems où le luxe étoit inconnu, où l'ambition & ce deſir ſi naturel & ſi actif chez les hommes, d'attirer ſur ſoi l'attention de ſes égaux, n'avoit qu'un ſeul objet.

L'amour de la patrie s'uniſſoit encore à ce principe pour en augmenter la force ; car tous les Scandinaves n'avoient gueres d'autres domaines & d'autre tréſor que le bruit de leurs exploits & la terreur de leurs voiſins. Toutes les Nations Celtes ſe faiſoient un honneur de laiſſer autour d'elles une grande étendue du pays déſerte & inculte, qui étoit à la fois pour elles un rempart & une marque glorieuſe de la crainte qu'elles inſpiroient aux autres peuples.

Idée qu'ils ſe faiſoient de la Juſtice.

Les regles de Juſtice avoient été pliées à ces préjugés, bien loin d'y mettre un frein néceſſaire. Les Celtes en général en avoient une notion toute oppoſée à la théorie de nos jours. Ils étoient convaincus que la guerre étoit réellement un acte de Juſtice, & la force, un titre inconteſtable ſur les foibles, une marque viſible que Dieu avoit voulu les leur ſoumettre : ils ne doutoient pas que l'intention de cette Divinité n'eût été d'établir cette dépendance, auſſi bien parmi les hommes que parmi les animaux, & partant du principe de l'inégalité des hommes, ils en inféroient, que les foibles n'avoient point de droit ſur ce qu'ils ne pouvoient défendre, par cela même qu'ils étoient hors d'état de le défendre. Ces peuples regardoient le combat judiciaire comme *un Jugement de Dieu* : ils donnoient ce nom à toutes ſortes de combats & de batailles, & regardoient la victoire en général comme le ſigne le moins équivoque, par où la Providence peut faire connoître celui qui eſt le plus fort, &

par-là même le plus digne de commander.

Enfin la Religion, en attachant à la profeſſion des armes le ſalut & la félicité éternelle, avoit donné le dernier degré d'activité à l'ardeur qui portoit ces peuples à faire la guerre : il n'y avoit plus pour eux ni fatigues, ni dangers, ni tourmens capables de modérer une paſſion ſi bien autoriſée, & dont les plus étranges excès devoient être couronnés par une ſi grande récompenſe.

Une paſſion ſi forte, ſi générale, ſi aveugle, a fait déifier les inſtrumens qui étoient propres à la ſatisfaire. Dès les plus anciens tems on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes ſe ſervoient ordinairement d'une épée, comme le ſymbole le plus propre à repréſenter le Dieu ſuprême : c'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit deſtiné aux prieres & aux ſacrifices ; & quand on ſe fût relâché de la premiere rigueur, au point de conſtruire des Temples & d'y placer des Idoles, on conſerva encore quelque trace de l'ancien uſage, en mettant une épée dans la main des Statues qui repréſentoient *Odin*.

Le reſpect qu'on avoit pour les armes faiſoit auſſi qu'on juroit par ces inſtrumens, ſi chers & ſi utiles, comme par tout ce qu'on connoiſſoit de plus ſaint. Les anciens Turcs juroient par leur cimeterre, & un Scandinave voulant s'aſſurer de la bonne-foi de quelqu'un, exigeoit qu'il lui jurât auparavant par l'épaule

d'un cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce ſerment étoit en uſage aux approches de quelque grande bataille ; on s'engageoit par-là à ne point prendre la fuite, même devant un ennemi très-ſupérieur en nombre.

Duels. De la même ſource ſont auſſi venus les duels ou les combats entre particuliers, ſi fréquens chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes les coutumes barbares que leurs deſcendans ont le plus fidellement conſervée. Dans tout le Nord on appelloit un homme en duel, en lui donnant publiquement le nom de *Niting* ou de lâche ; car on étoit bien perſuadé que celui qui recevoit une injure ſi flétriſſante, ne manqueroit pas d'avoir recours à l'unique voie que le préjugé offroit à la vengeance. Chez les Scandinaves les funeſtes ſuites de cette ſenſibilité à ce qu'on appelle *honneur*, s'étendoient ſouvent des ſimples particuliers aux Nations entieres, & les peuples, aveugles ſur leurs véritables intérêts, ſe faiſoient des guerres longues & cruelles, par des motifs qui ſouvent ne devoient pas armer un homme contre un autre.

Moyens qu'on employoit pour perpétuer ſa gloire. Après avoir fait tant d'efforts pour acquérir de la gloire, il étoit bien naturel de penſer à la perpétuer. Les anciens Scandinaves employoient dans cette vue divers moyens, aſſortis à la groſſiereté de ces tems. Le plus commun conſiſtoit à mettre le corps des héros dans des collines, faites artificiellement au milieu de quelque plaine, & de donner à ces collines, & quelquefois aux plaines mêmes, le nom de celui qui y étoit enterré. Ce monument

informe, en excitant l'émulation de tous les habitans d'alentour, ſervoit auſſi de piece juſtificative à leurs traditions, & l'on trouve encore en différens endroits des collines funéraires qui portent le nom de quelque brave ou de quelque Roi de ces tems.

On choiſiſſoit encore une place publique, un grand chemin, une fontaine, & en général un endroit fréquenté pour y élever ces tombeaux. On les ornoit ſouvent d'une ou de pluſieurs pierres & d'épitaphes; mais lorſqu'il s'agiſſoit d'immortaliſer quelque Roi ou quelque grand Capitaine, on avoit recours à l'art des Poëtes. On les chargeoit de compoſer des odes qui continſſent le récit de leurs belles actions, & quelquefois celui de leur vie entiere. Ces chanſons ſe répandoient de bouche en bouche; il n'y avoit aucune ſolemnité où elles ne fuſſent chantées avec pompe.

Les louanges que ces Poëtes donnoient à la valeur, à l'enthouſiaſme guerrier répandu dans leurs vers, le ſoin qu'on prenoit de les faire apprendre à tout le monde, dès l'enfance; tous ces effets naturels de l'eſprit de ces peuples ſervoient à le fortifier dans ſes opinions; enfin les objets qu'on avoit ordinairement ſous les yeux, les rochers épars dans les campagnes, les boucliers dont on ſe ſervoit à la guerre, les murs des maiſons, les tapiſſeries, tout retraçoit les actions d'éclat des guerriers intrépides, au moyen des caracteres runiques, des hiéroglyphes & des ſymboles dont on les couvroit.

Des peuples qui nourriſſoient en tout tems de pareilles diſpoſitions pour la guerre, ne devoient pas manquer d'occaſions de la faire; auſſi il y en avoit de continuelles chez les anciens Scandinaves, & c'eſt aux relations de ces guerres que ſe borneroit uniquement leur Hiſtoire, s'ils avoient pris le ſoin de nous en tranſmettre tous les détails : le peu qui nous en reſte eſt cependant ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui admirent les prodiges de valeur & d'intrépidité, & qui s'étonnent de ce que des hommes ont pu être ſi prodigues d'une vie qu'ils ne ſavoient pas rendre agréable.

Dans les plus anciens tems, les Nations de la Germanie & du Nord étoient dans l'uſage de tenir au printems une aſſemblée générale, où tout homme libre ſe rendoit armé de pied en cap, & prêt à entrer en campagne; là on délibéroit de quel côté on porteroit la guerre; on examinoit les ſujets de plaintes qu'avoient donnés les Nations voiſines: on examinoit encore leur puiſſance, leurs richeſſes, & la maniere d'en triompher.

Quand on avoit réſolu la guerre & formé le plan de la campagne, on ſe mettoit incontinent en marche : chacun ſe chargeoit d'une certaine quantité de proviſions, & preſque tout ce qu'il y avoit d'hommes faits venoit ſe joindre à cette armée tumultuairement aſſemblée.

Population du Nord dans les anciens tems.

Il ne faut pas s'étonner après cela s'il eſt ſorti du Nord des eſſaims de ſoldats, auſſi redoutables par leur nombre que par leur valeur, & l'on ne doit pas en con-

clure que la Scandinavie a été autrefois plus peuplée que de nos jours ; en effet, pour juger avec quelque ſureté dans une queſtion de ce genre, il faut principalement conſidérer l'état intérieur, les mœurs, & la police d'une nation.

On ſait que chez les Scandinaves l'Agriculture étoit fort négligée, que la plupart étoient réduits à vivre du revenu de leurs troupeaux, dont les ſoins occupoient bien moins de perſonnes que la culture des terres ; qu'il n'y avoit point de villes, ou du moins qu'il n'y en eut que fort tard, même de très-petites ; que les diſſentions civiles & domeſtiques, les duels & les guerres, tendoient continuellement à la deſtruction de l'eſpece & qu'enfin les Arts, les Manufactures & le Commerce étant inconnus, les moyens de ſubſiſtance devoient y être néceſſairement très-bornés.

Quant à ce que l'on raconte des multitudes incroyables d'hommes ſortis du Nord, on doit conſidérer auſſi que de tous tems les peuples & les Hiſtoriens ont été portés à exagérer ſur cette matiere ; les uns, pour relever la puiſſance de la nation qui pouvoit avoir de telles armées ſur pied ; d'autres, pour ſauver la gloire de celle qui étoit vaincue, ou quelquefois ſeulement, ſans autre motif qu'un amour aveugle du merveilleux.

Il eſt cependant probable, que diverſes circonſtances de ces fameuſes expéditions des Scandinaves, ont contribué à faire donner à leur pays ce nom de *pépiniere des hommes* ; en effet, lorſque ces émigrations

ſe faiſoient par mer, la promptitude avec laquelle ils pouvoient porter leur ravage d'un côté à un autre, à pu aiſément multiplier leurs armées aux yeux des peuples qu'ils attaquoient, & qui entendoient parler en même tems de pluſieurs irruptions différentes. S'ils ſortoient au contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés, ſur leur route, des peuples également avides de gloire & de pillage, qui ſe joignoient à eux, & paſſoient dans la ſuite pour être venus de la même origine que le premier eſſaim qui s'étoit mis en mouvement. Il faut remarquer que ces émigrations ne ſe ſont faites que de diſtance en diſtance, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuiſée, elle reſtoit vraiſemblablement dans l'inaction juſqu'à ce qu'elle eût réparé la perte de ſes habitans.

La vaſte étendue de la Scandinavie étant alors partagée en pluſieurs peuples peu connus, & ſeulement déſignés en général par les noms de Goths & de Normands, on ne pouvoit ſavoir au juſte de quelle contrée chaque troupe étoit originaire, & moins encore à quel degré de population étoit réduite chacune de ces contrées après avoir perdu une ſi grande quantité de ſes habitans; mais il y a lieu de croire que les Nations entieres prenoient part le plus ſouvent à ces ſanglantes entrepriſes : les femmes, les enfans marchoient quelquefois à la ſuite des armées; quand un peuple, par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit réſolu de tranſporter ailleurs ſa demeure. Tous étant ſoldats chez les anciens

Scandinaves, on peut conclure qu'ils ont pu remplir toute l'Europe du bruit de leurs armes, & en ravager long-tems diverſes parties, puiſque la quantité des habitans étoit beaucoup moindre que de nos jours.

Quand l'armée étoit en marche, tout le monde, ſoit Généraux, ſoit ſimples ſoldats, aſpiroit également à terminer la campagne par quelque action prompte & déciſive. Leur multitude, leur pauvreté, le défaut de vivres, & des autres précautions qu'on obſerve aujourd'hui, ne permettoient pas à une armée d'attendre longtems dans le repos les occaſions favorables de combattre. Le butin faiſoit ſouvent ſa plus grande reſſource; il étoit même ſon principal motif: d'ailleurs le caractere des Celtes ne ſe ſeroit pas accommodé des délais, ni d'une diſcipline ſévere, ſans laquelle toute la ſcience Militaire eſt inutile. Impétueux & ardens, ils ne ſe battoient avec courage, qu'autant que la premiere chaleur de la paſſion duroit, & qu'ils étoient ſoutenus par l'eſpérance d'un prompt ſuccès.

Maniere dont les Scandinaves faiſoient la guerre.

Les Rois du Nord, ainſi que ceux des autres parties de l'Europe, n'avoient point alors de troupes réglées & tenues conſtamment ſous le drapeau, ſi ce n'eſt un petit nombre de cavaliers armés qui leur ſervoient de gardes. Quand ils vouloient lever une armée, ils convoquoient, comme nous venons de le dire, une aſſemblée générale des hommes libres de la Nation, où l'on levoit des ſoldats, & on marquoit le nombre d'hommes que chaque métairie, village ou bourg devoit fournir; mais il

y a lieu de croire que ces ſoldats ne recevoient aucune paye fixe, & que chacun retournoit chez ſoi auſſitôt que l'expédition étoit finie, & le butin partagé.

Les plus braves ne pouvant attendre dans l'inaction que leur pays leur offrît de nouvelles occaſions de s'enrichir, & de ſe ſignaler, entroient au ſervice des Nations qui étoient en guerre : c'étoit une coutume générale dans toute la Celtique, & dont les anciennes Hiſtoires nous offrent une infinité d'exemples.

Il eſt bien difficile de dire quelque choſe de plus particulier ſur la Tactique de ces Nations anciennes. Si l'on doit juger des Scandinaves par ce que l'on raconte de divers autres peuples Celtes, nous verrons des furieux qui n'écoutoient dans les combats que l'inſtinct d'une colere aveugle & brutale, ſans prendre conſeil ni du tems, ni des lieux, ni des circonſtances. A la vue de l'ennemi, ils s'élançoient ſur lui avec la rapidité d'un éclair : leur impétuoſité étoit une ivreſſe qui les faiſoit marcher aux coups avec la plus grande joie; mais ils y alloient ſans aucun ordre, ſouvent même ſans conſidérer ſi l'ennemi pouvoit être forcé dans ſon poſte. Leurs forces étant ſouvent épuiſées après la premiere attaque, il ſuffiſoit de réſiſter au premier choc pour les vaincre. On apperçoit dans les relations des batailles que les anciennes chroniques nous ont conſervées, que l'autorité du Général étoit grande, & que ſes ordres étoient très-reſpectés, & on doit ſuppoſer que lorſque d'habiles Généraux ont commandé des armées de Scandinaves,

ils

ils ont bien ſu y maintenir la ſubordination : il paroît qu'ils étoient dans l'uſage de diſpoſer l'armée en forme de triangle ou de pyramide, dont l'extrémité étoit tournée contre le centre de l'armée ennemie. L'Infanterie ſeule entroit dans la compoſition de ce corps : la Cavalerie en général étoit ſur un pied très-foible dans le Nord ; on avoit ſeulement quelques ſoldats qui ſervoient à pied & à cheval, comme les dragons d'aujourd'hui ; on les plaçoit aux flancs de l'armée. Quand on en venoit aux mains, on pouſſoit de grands cris, on entre-choquoit ſes armes ; on invoquoit à grand bruit le nom d'*Odin* ; quelquefois on chantoit des hymnes en ſon honneur : on faiſoit un retranchement autour du camp avec les bagages ; les femmes & les enfans y reſtoient pendant la bataille. Les vaincus y cherchoient vainement un refuge dans leur déroute ; car le plus ſouvent leurs femmes ne les y attendoient que pour les tailler en pieces : quand elles ne pouvoient les engager à retourner au combat, elles s'enſeveliſſoient avec leurs enfans dans la commune défaite, plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

Telles étoient les funeſtes ſuites de cette inhumanité avec laquelle ces peuples ſe faiſoient la guerre. Les fers & les ſupplices qu'on deſtinoit aux vaincus, privoient les vainqueurs de leurs victimes : ils terniſſoient leur gloire, en détruiſant ſans néceſſité des ennemis qui n'étoient plus à craindre pour eux.

Leurs armes offenſives les plus ordinai- Leurs armes offenſives.

res étoient l'*épée*, *la hache d'armes*, *l'arc* & *les fleches*. L'épée étoit courte, le plus ſouvent recourbée, & pendoit à un ceinturon qui paſſoit ſur l'épaule droite : ils avoient auſſi d'autres épées, qui étoient longues & qui portoient un nom différent. Les braves avoient un ſoin particulier de ſe procurer des épées bien tranchantes, de les orner de divers caracteres myſtérieux, de leur donner des noms qui inſpiraſſent de l'effroi. La hache d'armes étoit à deux tranchans ; celle qui avoit un long manche s'appelloit *hallebarde* ; & étoit particulierement affectée aux *Trabants* ; c'eſt-à-dire, à ceux qui faiſoient la garde des châteaux des Rois. Les Scandinaves paſſoient pour être fort habiles à tirer de l'arc ; ils faiſoient un grand uſage de cette arme ; mais outre ces armes quelques guerriers ſe ſervoient encore de celles qu'ils jugeoient les plus propres à ſeconder leur valeur, comme javelots, frondes, maſſues garnies de pointes, lances & poignards.

Leurs armes défenſives. Le bouclier.

Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs armes défenſives. Le bouclier étoit la principale : on en diſtinguoit de deux ſortes ; le grand bouclier qui ſe poſoit à terre, couvroit tout le corps, & un plus petit avec lequel on paroit les coups d'épée. Les plus communs étoient de bois, d'écorce ou de cuir. Ceux des guerriers de diſtinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés, & ſouvent dorés, quelquefois même revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Leur forme, leur grandeur varioient beaucoup dans les divers pays. Ceux des Scandinaves étoient ordinaire-

ment un ovâle, alongé juſqu'à la hauteur du ſoldat, afin qu'un homme pût y être en ſureté contre les traits, les fleches, & les pierres qu'on faiſoit voler de toutes parts dans un combat. On s'en ſervoit auſſi communément pour porter les morts en terre, pour épouvanter l'ennemi en frappant deſſus, pour former au beſoin des eſpeces de couverts & de tentes, quand on campoit en raſe campagne, & que le tems étoit mauvais. Dans les batailles navales ils n'étoient pas d'une moindre utilité; car ſi la crainte de tomber entre les mains des ennemis obligeoit quelqu'un à ſe jetter dans la mer, il pouvoit aiſément ſe ſauver à la nage ſur ſon bouclier; enfin, on ſe faiſoit quelquefois un rempart de boucliers en les ſerrant les uns contre les autres en forme de cercle, & à la fin de la campagne, de retour chez eux, ils les ſuſpendoient aux murs de leur maiſon comme le plus bel ornement dont on pût la décorer.

Tous ces uſages auxquels on faiſoit ſervir le bouclier, augmenterent encore le reſpect des Scandinaves pour cette ſorte d'arme: c'étoit le plus noble emploi du loiſir des héros, que de leur donner un poli qui les rendît éclatans, & d'y repréſenter quelque trait de bravoure, ou d'y former quelque figure qui eût du rapport à leurs inclinations, à leurs exploits, & ſervît à les faire reconnoître, lorſqu'étant armés de toutes pieces leur caſque leur couvroit le viſage.

Il eſt à propos de remarquer ici que les Scythes & les Celtes n'ont connu l'uſage des vêtemens qu'aſſez tard. Dans les com-

mencemens ils alloient tout nuds; ils ſe peignoient le corps de diverſes figures, ou ſe le gravoient au moyen d'une infinité de petits points, qu'on imprimoit avec un fer pointu : ces marques ſervoient à diſtinguer les conditions & les familles : on n'en voyoit aucune ſur les eſclaves. Les perſonnes libres, mais d'une baſſe condition, n'en avoient que de petites : celles des nobles étoient grandes, elles leur couvroient preſque tout le corps. Il y a lieu de croire que chaque famille avoit adopté ſon ſymbole particulier, & que quand on ſe fut inſenſiblement mis dans le goût de ſe vêtir, ne pouvant plus ſe diſtinguer par des marques imprimées ſur le corps, on les tranſporta ſur les boucliers.

Tout le monde ne pouvoit pas porter des boucliers peints ou gravés. Quand un jeune homme étoit pour la premiere fois enrôlé, on lui donnoit un bouclier tout blanc & tout uni, qu'on nommoit *écu d'attente*. Il le portoit juſqu'à ce que, par quelque action d'éclat, il eût obtenu la permiſſion d'y faire graver les marques glorieuſes de ſa bravoure. C'eſt par cette raiſon qu'il n'y avoit que des Princes ou des hommes diſtingués par leurs ſervices, qui oſaſſent porter des boucliers ornés de quelque ſymbole; le commun des ſoldats ne pouvant guere obtenir, ſur-tout dans la ſuite des tems, une diſtinction, dont les grands étoient ſi jaloux.

Dans l'expédition des Cimbres, la plus grande partie de l'armée n'avoit, ſelon *Plutarque*, que des boucliers blancs. Dans la ſuite, mais long-tems après, ces ſymbo-

les, que les guerriers illuſtres avoient adoptés, paſſant des peres aux fils, produiſirent dans le Nord, comme dans le reſte de l'Europe, les *armes* ou *armoiries* héréditaires.

Le *caſque* a auſſi été connu des Scandinaves depuis les tems les plus reculés. Les ſimples ſoldats en portoient ſouvent de cuir; ceux des Officiers étoient de fer, & ſuivant leur rang & leurs facultés, de cuivre doré. La *cotte d'arme*, la *cuiraſſe*, les *cuiſſards*, & les autres parties moins eſſentielles de l'armure, n'étoient que pour ceux qui avoient le moyen de s'en procurer. Le caſque, &c.

L'art de fortifier & d'attaquer les places étoit preſque inconnu chez ces peuples. Leurs fortereſſes n'étoient que des châteaux, ſitués ſur des ſommets de rochers, & munis de lourdes murailles qui en défendoient les approches. On appelloit ces murailles d'un nom qui ſignifie *dragons* ou *ſerpens*, & on y enfermoit les femmes & les filles de diſtinction, pour les mettre en ſureté dans un tems où une infinité de braves, diſperſés de tous côtés, cherchoient des avantures glorieuſes. Attaque & défenſe des places.

C'eſt cette coutume qui a donné lieu aux anciens Romanciers d'imaginer tant de Fables, ou l'on voit des Princeſſes d'une grande beauté, gardées par des dragons furieux, & de jeunes Héros, qui ne parviennent à les délivrer qu'après avoir terraſſé ces gardes redoutables.

On ne s'emparoit ordinairement de ces forts que par quelque ſurpriſe, ou après les avoir tenu long-tems bloqués. Quand ils étoient d'une grande importance, on élevoit des terraſſes du côté le plus bas du fort,

dans lequel on lançoit, par ce moyen, des fleches, des pierres, de l'eau bouillante, & de la poix fondue: les assiégés, de leur côté, en faisoient autant. Il y a lieu de croire que dans le Nord on a aussi connu autrefois l'usage des Catapultes ou des Balistes; mais il est vraisemblable qu'elles étoient rares & d'une construction fort simple.

§. II.

Expéditions Maritimes des anciens Norvégiens.

Quelques redoutables que les anciens Norvégiens ayent été à leurs voisins, & aux peuples mêmes les plus éloignés, c'est par leurs expéditions maritimes qu'ils ont le plus effrayé & ravagé l'Europe. On ne peut lire l'Histoire des huitieme & neuvieme siecles, sans y voir par-tout avec surprise les mers couvertes de leurs vaisseaux, &, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, les côtes des pays, aujourd'hui les plus puissans, en proie à leurs déprédations & à leurs violences.

Pendant deux cent ans ils dévasterent presque continuellement l'Angleterre; & la soumirent même plusieurs fois. Ils firent de fréquentes incursions en Ecosse & en Irlande, sur les côtes de la Livonie, de Courlande & de Poméranie. Ils pillerent les villes les plus riches des Pays-Bas & de la Frise: ils désolerent long-tems les côtes de France & de-là inondant ses Provinces du Nord, ils ruinerent les Etats de Charles le Chauve, obligerent ses Successeurs à se racheter du pillage par des sommes immenses; formerent deux-fois le siége de Paris,

& finirent par ſe faire céder une des plus belles Provinces du Royaume. Ils porterent ſouvent leurs armes juſqu'en Eſpagne, & pénétrant même dans la Méditerranée, ils ſe firent craindre quelquefois en Italie & en Grece : enfin, ils ne remplirent pas moins le Nord que le Midi de ravages & d'effroi.

Leurs pirateries.

Un peuple, qui ne connoît de profeſſion, de juſtice, de ſalut, & de moyen de ſubſiſter, que la guerre, ne peut manquer de s'adonner à la piraterie, s'il habite un pays coupé de mers, de lacs & de forêts. Les premiers Grecs n'étoient pas moins pirates que brigands, & les premiers âges de leur hiſtoire nous les repréſentent comme des pirates de profeſſion. Les Scandinaves ne commencerent à le devenir que ſur la fin de cette premiere période des tems du paganiſme; c'eſt-à-dire, deux ou trois ſiecles avant que d'embraſſer la foi chrétienne.

Dans les tems qui précéderent la naiſſance de J. C. & dans les cinq ou ſix premiers ſiecles qui la ſuivirent, toutes les côtes du Nord & de l'Allemagne n'avoient pas vraiſemblablement de grandes amorces à offrir à l'avidité. Les peuples qui les habitoient, pauvres & aguerris, autant que ceux qui les euſſent attaqués, auroient repouſſé la force par la force. La Bretagne & les Gaules qui commencoient à fleurir ſous la domination des Romains, euſſent pu à la vérité les attirer; mais ces pays étoient trop éloignés & trop bien défendus, pour que leur dévaſtation pût être le coup d'eſſai des Scandinaves. Il falloit

commencer par armer quelques vaiſſeaux pour ravager les Etats de ſes ennemis les plus voiſins, & s'emparer du petit nombre de navires Marchands qui parcouroient la Baltique. Enrichis inſenſiblement, & engagés, de priſes en priſes, dans les plus grandes expéditions, ils ne furent qu'aſſez tard en état de ſe rendre redoutables aux Nations éloignées : les Anglois, les François, les Flamands, qui poſſédoient déja dans ce tems d'aſſez grandes richeſſes pour tenter des Corſaires, & qui vivoient ſous un gouvernement trop vicieux pour les réprimer, éprouverent les triſtes effets de leur avidité.

Le ſuccès répandit dans toute la Nation le goût des expéditions de ce genre, & dès le commencement du neuvieme ſiecle on vit bientôt ſe multiplier ces avanturiers, qui, par une étrange aſſociation d'idées, en commettant, ſans aucun prétexte, les violences les plus horribles, croyoient ſe couvrir d'une gloire auſſi juſte que durable. Du tems de Charlemagne ils s'étoient déja répandus dans les mers voiſines ; mais ce Prince ayant eu la précaution de tenir des vaiſſeaux de guerre aux embouchures de tous les grands fleuves de ſon Empire, & de faire garder ſes côtes, ils furent obligés de ſe contenir dans les bornes qu'il leur preſcrivoit. Sous ſes foibles ſucceſſeurs ils trouverent bientôt les mêmes facilités à courir les mers qu'ils avoient eues avant lui, & à meſure que les diviſions de ces Princes affoibliſſoient leurs peuples, les Scandinaves, enrichis & encouragés, équipoient toujours promptement de plus

nombreuſes flottes. La mauvaiſe adminiſtration des Rois Saxons d'Angleterre produiſit le même effet dans cette Iſle, aujourd'hui ſi redoutable par ſa marine.

Les uns & les autres eurent la dangereuſe imprudence d'acheter la paix de ces Pirates, ce qui non-ſeulement eſt en général donner des armes à ſes ennemis, mais avoit encore alors cet inconvénient particulier, que les Chefs de ſes armées navales n'ayant aucune autorité les uns ſur les autres, ne ſe croyoient liés que par les engagemens que chacun en particulier avoit pris; de ſorte qu'à peine avoit-on éloigné une bande à force d'argent, qu'il en ſurvenoit une autre toute prête à renouveller l'attaque avec la même fureur, ſi elle n'étoit pas appaiſée par le même moyen. Il faut remarquer, pour comprendre l'étrange facilité avec laquelle les Scandinaves pillerent ſi long-tems & vainquirent tant de fois les Anglois & les François, que leur cruauté, qui n'épargnoit rien, & qui a donné lieu à ces douloureuſes lamentations, *à furore Normannorum, libera nos, Domine*, avoit imprimé dans l'eſprit des peuples une ſi grande terreur, qu'ils étoient à demi vaincus à la ſeule vue de ces Pirates; d'ailleurs il n'y avoit rien à gagner avec de tels ennemis, qui ne faiſoient point la guerre comme des troupes réglées, avec un deſſein fixe & ſuivi, mais des irruptions ſubites en cent endroits à la fois.

Cauſes de la puiſſance des anciens Scandinaves ſur mer.

En conſidérant l'état intérieur de la Scandinadive pendant ces ſiecles, où ſes habitans ſe ſont ſi malheureuſement illuſ-

trés, on trouvera bientôt les cauſes de cette étonnante puiſſance dont ils jouiſſoient au dehors. Nous avons déja remarqué qu'ils négligeoient l'Agriculture qui, entr'autres bons effets, produit celui de faire perdre aux peuples naiſſans le goût d'une vie errante, & leur ouvre les yeux ſur la néceſſité de la juſtice & ſur les douceurs de la paix, ſans leſquelles il eſt inutile de labourer & de ſemer. Les troupeaux étoient preſque leur unique revenu ; ils n'étoient obligés ni à ſéjourner conſtamment dans les mêmes lieux, ni à attendre le tems des récoltes ; conſéquemment il leur étoit aiſé de lever au moindre ſignal de nombreuſes armées, dès qu'ils pouvoient eſpérer des dépouilles aſſez conſidérables pour les entretenir. La plupart, accoutumés à la mer dès leur enfance, dans un pays que l'eau environne & traverſe en tant d'endroits, ne redoutoient pas les dangers qu'on y court, ou plutôt ils ne connoiſſoient les dangers d'aucune eſpece ; d'ailleurs cet avantage particulier à la navigation d'ouvrir un champ immenſe aux conquêtes & de fournir à un peuple les moyens de porter librement en tous lieux la terreur & les armes, flattant la paſſion favorite des Scandinaves, les engageoit à faire les plus grands efforts pour s'y rendre habiles.

Loin que la profeſſion de Pirate eût rien de flétriſſant parmi eux, ils la regardoient comme la carriere de l'honneur & le chemin de la fortune : il étoit alors établi que ce mot d'honneur, qu'on a déja fait ſignifier tant de choſes, ne ſeroit que le mépris des dangers : de là vient que dans les

anciennes chroniques plus d'un brave ſe glorifie d'être un des plus célebres Corſaires du Nord, & que ſouvent les fils des Grands Seigneurs & des Rois faiſoient quelques courſes ſur mer, dès leur jeuneſſe, pour s'illuſtrer, & ſe rendre dignes de commander un jour à leurs compatriotes; c'eſt ce que l'on vit très-fréquemment après que *Harald aux beaux cheveux* ſe fut emparé de toute la Norvege, juſqu'alors partagée en pluſieurs Souverainetés. Quantité de Princes, de Ducs, ou de Comtes, ſe voyant ainſi chaſſés de leurs poſſeſſions, ſe réfugierent en *Iſlande*, dans les *Orcades*, les Iſles de *Foro* & de *Schetland*, couvrirent la Baltique de leurs vaiſſeaux, & infeſterent long-tems toutes les côtes de la Scandinavie, ſur leſquelles il n'y eut pendant pluſieurs ſiecles aucune ſureté pour les Voyageurs.

Adam de Brême qui parcourut le Danemarck, long-tems après que le Chriſtianiſme y eut été reçu, parle des ravages qu'ils y cauſoient; en effet, ils n'étoient pas moins redoutables au Nord qu'à la France ou à l'Angleterre : on étoit obligé de veiller ſur les côtes de Danemarck, de Suede & de Norvege. Leur nombre s'accrut même ſi fort, que dans quelques occaſions, & ſurtout ſous le Roi *Regner Lodbrog*, il y eut peut-être plus de Scandinaves ſur mer que ſur terre.

Quand un Prince étoit parvenu à l'âge de dix-huit ans, il demandoit ordinairement à ſon pere quelques vaiſſeaux tout équipés pour aller avec ſes cliens faire quelque exploit glorieux & utile. Le pere, applau-

diſſant à un deſir qui marquoit un courage naiſſant, on armoit une flotte, dont l'amiral & l'équipage ſe promettoient réciproquement de ne revenir que chargés de lauriers & de butin. Si l'on avoit reçu quelque injure d'une Nation, c'étoit celle qu'on nommoit pour la premiere victime: ſouvent auſſi le principal but étoit d'exercer des repréſailles ſur quelque Province qui ſervoit d'aſile à d'autres Corſaires. Si deux flottes de Nations différentes ſe rencontroient en route, c'étoit une occaſion de plus de ſe battre, & on ne la négligeoit pas.

Les vaincus étoient ordinairement mis à mort; quelquefois on ſe contentoit de les réduire à l'eſclavage. Souvent, par une généroſité ſinguliere, que l'amour de la gloire ſavoit allier avec la férocité, ſi l'ennemi qui s'offroit à eux leur étoit beaucoup inférieur, ils mettoient de côté tous les vaiſſeaux qu'ils pouvoient avoir de plus que lui; afin que, ſe battant à forces égales, on ne pût attribuer leur victoire à l'avantage du nombre. Il eſt arrivé auſſi que les Chefs trouvoient plus à propos de terminer le différent par un combat ſingulier; alors ils deſcendoient ſur la côte voiſine: celui qui étoit déſarmé & terraſſé ne vouloit ſouvent point qu'on lui fît grace, & périſſoit ſur le champ de bataille; mais s'il s'étoit courageuſement défendu, le vainqueur lui laiſſoit la vie, lui demandoit ſon amitié, & devenoit ſon *Foſterbroder*; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe juroient l'un à l'autre une amitié ou fraternité éternelle. Pour gage de cette alliance, les deux héros ſe faiſoient des inciſions au bras ou à la

main ; ils frottoient leurs armes du ſang qui en ſortoit, ou le mêloient dans une coupe & ſe le donnoient à boire l'un à l'autre ; ils ſe couvroient auſſi la tête de gazon, & ſe promettoient par ſerment de ne point laiſſer impunie la mort du premier des deux qui ſeroit tué les armes à la main.

Pluſieurs d'entre ces Princes Pirates, attachés à ce métier par les ſuccès & l'habitude, ne le quittoient plus, & ſe piquoient même de paſſer le reſte de leur vie dans leurs vaiſſeaux. Dans les Hiſtoires anciennes on en voit ſe vanter de ce qu'ils n'ont jamais couché ſous un toit immobile, ni bu de bierre au coin du feu.

Vaiſſeaux & flottes des Pirates.

Les vaiſſeaux de ces Corſaires étoient toujours bien pourvus d'armes offenſives, de pierres, de traits, de cordes, qu'on faiſoit paſſer ſous les plus petits vaiſſeaux, pour les renverſer, de crocs, avec leſquels on forçoit l'ennemi à combattre de près, &c. Tout le monde ſavoit nager ; & comme on ſe battoit rarement loin des côtes, les vaincus pouvoient ſe ſauver à la nage. Chaque bande avoit ſes rades, ſes ports, ſes rendez-vous & ſes magaſins affectés : pluſieurs villes du Nord n'ont dû leur proſpérité qu'à l'avantage qu'elles avoient de leur ſervir d'entrepôt & de retraite. Les Princes du Nord ſe firent payer long-tems un tribut conſidérable par ces Corſaires, pour la permiſſion qu'ils leur accordoient des piller les côtes & d'écumer les mers voiſines.

La maniere dont on avoit fait le par-

tage du Pays en Norvege, montre que tout y étoit dirigé pour avoir des forces maritimes considérables. Chaque division, plus ou moins grande, prenoit son nom de la quantité de vaisseaux qu'elle pouvoit équiper, & en quelques endroits ces noms sont encore en usage. Dans les tems les plus anciens ces flottes n'étoient pas considérables; mais à mesure que la Piraterie eut enrichi les Princes adonnés à cette profession, on en vit paroître sur les mers du Nord, qui étoient composées de cent, deux cent vaisseaux, & même de plus nombreuses. L'Histoire parle d'une flotte de sept cent vaisseaux, conduite par *Harald à la dent bleue*, Roi de Danemarck, & un Seigneur Norvégien, nommé *le Comte Haquin*. Les premiers vaisseaux de guerre dont il est parlé, n'étoient que des especes de barques à douze rameurs; dans la suite on en construisit qui pouvoient contenir un équipage de cent, & même de cent vingt hommes : ces vaisseaux, dans les IXe. Xe. & XIe. siecles, devinrent très-communs. Les Rois du Nord faisoient aussi bâtir des navires d'une grandeur extraordinaire, qui ne servoient pas moins à l'ostentation qu'à la défense: tel étoit celui de *Harald aux beaux cheveux*; les chroniques parlent avec admiration de ce long navire, nommé le *Dragon*. *Olaus Trygueſon* en avoit un de la même espece, connu sous le nom du *long Serpent*; il étoit long, large, haut de bord & fort de planches; il portoit sur la poupe la figure d'un serpent, sculpté en bois, & la poupe étoit toute dorée, ainsi que la

Voyez la Dissertation du Baron de Holberg, insérée dans le IIIe. tom. des Mémoires de la Société des Sciences de Danemarck, & l'Histoire de Norvege de Torfæus, dans la vie d'Harald & d'Olaus.

proue : il y avoit trente-quatre bancs de rameurs, & c'étoit le plus beau & le plus grand vaiſſeau qu'on eût encore vu en Norvege.

§. III.

Etabliſſemens formés à l'occaſion des courſes que les Scandinaves faiſoient ſur mer.

Les expéditions de ces Corſaires ne ſont pas toujours bornées à la dévaſtation de quelque Province, ou à quelque bataille navale. *Harald aux beaux cheveux* ayant achevé la conquête de toute la Norvege, vers l'an 870, & voulant procurer à ceux de ſes ſujets qui habitoient le long des côtes, un repos, dont eux-mêmes ne laiſſoient guere jouir leurs voiſins, fit défendre à tous les Pirates Norvégiens, ſous de ſéveres peines, d'exercer aucune hoſtilité contre leur patrie. Magré cette défenſe, le fils d'un *Jarl* ou Duc Norvégien, nommé *Rolf* ou *Roll*, deſcendant, à ce qu'on dit, des anciens Rois de ce pays, & accoutumé dès ſon enfance à dépouiller indiſtinctement tout ce qui ſe préſentoit, fit une deſcente dans la Province de *Viken*, d'où il remonta dans ſes vaiſſeaux chargés d'une énorme quantité de bétail. *Harald*, qui ſe trouvoit dans le voiſinage, fut irrité de ce qu'on avoit oſé enfreindre ſes ordres ſous ſes yeux, & il fit ſur le champ condamner *Rolf* à être banni à perpétuité de la Norvege ; en vain la mere du coupable alla ſe jetter aux pieds du Roi, lui demandant la grace de ſon fils, en lui chantant,

ſuivant l'uſage du tems, des vers que les chroniques nous ont conſervés, & dont voici le ſens : *Eſt-ce que le nom de notre race vous eſt devenu odieux ? Vous chaſſez de la patrie un des plus grands hommes qu'elle ait produit, l'honneur de la Nobleſſe de la Norvege : à quoi bon exciter le loup à dévorer les troupeaux, errans dans les bois ſans défenſe ? Craignez, que devenu furieux, il ne vous cauſe un jour de grandes pertes.* Le Roi demeura inflexible, & Roll, voyant que le retour dans ſon pays lui étoit interdit, ſe retira avec ſa flotte dans les Iſles Hébudes, au Nord-Oueſt de l'Ecoſſe, où l'élite de la nobleſſe Norvégienne s'étoit réfugiée depuis que le Roi *Harald* s'étoit rendu maître de tout le Royaume. Il fut reçu avec joie par tous ces guerriers, avides de conquêtes & de vengeances, qui n'attendoient plus qu'un chef pour entreprendre quelque glorieuſe expédition.

Roll s'étant mis à leur tête, & ſe voyant en état de ſe rendre formidable, fit voile vers l'Angleterre, qui depuis long-tems ſembloit n'être plus qu'un champ ouvert de toutes parts aux violences & aux ravages des peuples du Nord; mais le grand *Alfred* avoit depuis quelques années rétabli un ſi bon ordre dans la partie de cette Iſle qu'il gouvernoit, qu'après quelques tentatives *Roll*, déſeſpéré de pouvoir y former un établiſſement qui lui tînt lieu de la patrie dont il étoit exilé, il ſuppoſa un ſonge ſurnaturel, qui lui promettoit, diſoit-il, un ſort glorieux en France, & qui ſervit à colorer ſa retraite.

La foibleſſe de Charles le Simple, & la confuſion où ſon Royaume étoit plongé, étoient une raiſon d'eſpérer un heureux ſuccès. Ayant remonté la Seine juſqu'à *Rouen*, il prit bientôt cette ville, capitale de la Province, appellée alors *Neuſtrie*, & en ayant fait ſa place d'armes, il s'avança juſqu'à Paris, dont il forma le ſiége. Tout le monde ſait que cette guerre ſe termina par la ceſſion entiere de la *Neuſtrie*, que le Roi Charles fut obligé de faire à *Roll* & aux Norvégiens, pour en obtenir la paix. *Roll* reçut cette Province pour en jouir lui & ſes deſcendans à perpétuité, à titre de Duché, relevant de la couronne de France. Conquête de la Normandie.

Pour donner une idée des mœurs de ces peuples, que les François appelloient *Normands*, il eſt à propos de remarquer que dans l'entrevue du Roi Charles & du nouveau Duc, celui-ci ne voulut prêter le ſerment de fidélité à ſon Seigneur Souverain qu'en lui mettant les mains dans les ſiennes, & refuſa abſolument de lui baiſer les pieds, comme l'uſage, & ſur-tout les Evêques le vouloient. On obtint cependant de lui, à force de prieres, qu'un de ſes gendarmes s'acquittât de ce devoir en ſa place; mais le gendarme que *Roll* avoit chargé de cette commiſſion, leva ſi haut & ſi bruſquement le pied du Roi, qu'il le fit tomber à la renverſe; inſolence dont on ne fit que rire, tant les Normands étoient craints, & le Roi Charles mépriſé. *Wilhelm. Gemmat.*, I. n. C. 11.

Peu de tems après on perſuada à *Roll*

d'embraſſer le Chriſtianiſme, & il fut baptiſé par l'Archevêque de Rouen dans la Cathédrale de cette ville.

Auſſitôt qu'il ſe vit en poſſeſſion de la Normandie, il montra des vertus qui firent le bonheur de cette Province, & mériterent qu'on oubliât ſes injuſtices paſſées. Religieux, ſage, libéral, ce Capitaine des Pirates fut, après *Alfred*, le plus grand & le plus humain des Princes de ſon tems. Loin de traiter la Normandie en pays de conquête, il employa tous ſes ſoins pour la rendre floriſſante. Ce pays étoit ſi déſert & ſi inculte, à cauſe des fréquentes dévaſtations des Scandinaves, que *Roll* n'y put habiter d'abord, & qu'on fut obligé de lui aſſigner la Bretagne pour ſon ſéjour, juſqu'à ce que la Normandie pût nourrir ſes nouveaux maîtres; cependant peu d'années après, la fertilité du pays ſecondant le ſoin des Normands, elle devint une des plus riches & des plus belles Provinces de l'Europe.

Ce Prince, connu dans la ſuite ſous le nom *de Raoul I*, aſſura, par cette prudente conduite, une riche ſucceſſion à ſes enfans, qui l'augmenterent deux cent ans après, ainſi que tout le monde ſait, par la conquête de l'Angleterre. Les Hiſtoriens François s'accordent avec les chroniques Iſlandoiſes à nous peindre ce Prince comme un homme d'une habileté & d'une ſageſſe peu commune; généreux, éloquent, infatigable, intrépide, d'une figure noble & d'une taille majeſtueuſe; c'eſt avec les mêmes traits que pluſieurs autres Princes & Capitaines de

l'ancienne Scandinavie nous ſont repréſentés. Tels étoient *Harald aux beaux cheveux*, *Olaus Trygueſon*, *Canut le Grand*, &c : nés avec des qualités vraiment héroïques qu'ils dégradoient par l'injuſtice & l'inhumanité, il ne leur a manqué qu'une autre éducation, une autre Religion, un autre ſiecle, pour être des hommes accomplis.

Découvert de l'Iſlande.

Ce n'eſt point par cette expédition ſeule, toute importante qu'elle a été, que les Norvégiens ſe ſont diſtingués ſous le regne du Roi *Harald*. L'ambition de ce Prince donna lieu à une autre conquête plus paiſible, & qui, peu célebre dans le reſte du monde, a eu des ſuites fort intéreſſantes pour l'Hiſtoire du Nord.

Non content d'avoir heureuſement rangé ſous ſa domination tous les petits Souverains, ou plutôt tous les petits tyrans qui tenoient depuis long-tems la Norvege dans un état de trouble, de guerres inteſtines, & de foibleſſe, Harald voulut encore les gouverner avec une autorité, dont les peuples du Nord ne connoiſſoient pas même le nom. Il s'empara des Seigneuries les plus conſidérables, ſous divers prétextes, & leva des impôts ſur la Nobleſſe comme ſur le peuple. Tous les pas qu'il faiſoit vers l'autorité abſolue, étoient aſſurés par ſa prudence & ſa valeur ; & la plupart des Seigneurs Norvégiens, voyant qu'il étoit inutile d'oppoſer la force à la force, prirent le parti d'abandonner un pays où ils étoient obligés de vivre en ſujet obſcurs, humiliés

& appauvris. Ingolphe fut un de ceux qui prirent les premiers le parti de s'exiler volontairement : on dit que la crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avoit commis, l'y détermina autant que la tyrannie de *Harald*; mais ce fut certainement ce dernier motif qui engagea une multitude de familles nobles de Norvege à ſe joindre à lui.

Tous ces illuſtres fugitifs s'étant embarqués dans un Port de Norvege, *Ingolphe*, qu'ils avoient pris pour Chef, les conduiſit, en 874, dans l'Iſle d'Iſlande, que les Norvégiens connoiſſoient ſans doute depuis long-tems, quoiqu'ils n'euſſent pas encore penſé à y envoyer des Colonies ; auſſitôt qu'ils commencerent à la découvrir, *Ingolphe*, ſuivant un uſage ancien & ſuperſtitieux, fit jetter en mer une porte de bois, bien réſolu de n'aborder que dans l'endroit où les Dieux auroient marqué ſon habitation en y faiſant arrêter cette porte flottante ; mais les vagues l'ayant pouſſée hors de la vue des Norvégiens, on fut contraint, après d'inutiles perquiſitions, d'aborder dans un golfe, ſitué au Midi de l'Iſle ; & qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ingolphe*. *Hiorleif*, ſon beau-frère, s'établit dans un autre endroit, & dès la premiere année de ſon ſéjour, il fit labourer & ſemer avec ſuccès.

Ils trouverent l'Iſlande entierement inculte, inhabitée, couverte d'épaiſſes forêts de bouleaux, dans leſquelles on ne pouvoit ſe faire jour que la hache à la main ; cependant il paroiſſoit qu'autrefois cette

Iſle devoit avoir eu des habitans, ou au moins que des hommes avoient deſcendu ſur le rivage. *Ingolphe* y trouva des croix de bois, & d'autres petits ouvrages, travaillés à la maniere des Irlandois & des Bretons. On ſait que ces peuples avoient déja embraſſé le Chriſtianiſme dans ce tems-là, & l'on peut conjecturer, que des Pêcheurs ayant pénétré juſqu'en Iſlande, après un ſéjour paſſager, y avoient laiſſé par hazard quelques-uns de leurs effets.

Depuis long-tems l'on ne ſeme point en Iſlande; il n'y a plus de forêts, l'on n'y voit que quelques bouleaux courts & minces, en deux ou trois endroits de l'Iſle. Tout ſemble annoncer que ce pays a ſouffert quelque étrange révolution. Les arbres que l'on trouve encore aujourd'hui couchés bien avant en terre, & ſouvent entre les rochers, prouvent qu'on auroit tort de rejetter trop légerement le témoignage des chroniques anciennes, lorſqu'elles nous peignent l'Iſlande différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui.

Le ſuccès de l'expédition d'*Ingolphe* ayant fait du bruit en Norvege, de nouvelles familles s'empreſſerent de chercher un aſile en Iſlande contre l'ambition de leur Roi. Ils emporterent dans leur Iſle une haine violente contre lui, & ils maintinrent leur liberté & leur indépendance avec courage contre les efforts qu'il fit pour les ſoumettre de nouveau. Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs tenterent la même choſe avec auſſi peu de ſuccès, & ce ne fut que quatre cent ans après que cette Ré-

publique paſſa ſous la domination de la Norvege, avec laquelle elle fut enſuite unie à la couronne de Danemarck.

Découverte du Groenland.

Environ un ſiecle après que les Norvégiens ſe furent emparés de l'Iſlande, un Seigneur de ce Royaume, nommé *Tortvald*, étant exilé de ſon pays pour avoir tué quelqu'un en duel, ſe retira dans cette Iſle avec ſon fils *Eric*, ſurnommé le *Roux*, qui, après la mort de ſon pere, fut obligé d'en ſortir pour une cauſe ſemblable : il ſe mit en mer, découvrit le *Groenland*, & s'y établit. Nous avons donné le détail de cette découverte dans l'Hiſtoire des Groenlandois ; le Lecteur le trouvera dans le Volume précédent.

Découverte des Iſles de Shetland & des Orcades, & d'un nouveau pays, nommé Vinlande.

Les Norvégiens ont encore fait la découverte des Iſles de *Shetland* & des *Orcades*, où ils ont laiſſé des colonies; mais quel doit être l'étonnement en voyant un peuple ignorant & barbare, du fond du Nord qu'il habite, s'ouvrir la route du nouveau monde, & faire cette découverte, qui a changé long-tems après la face de l'Europe. Ce fait ſurprenant eſt rapporté & affirmé par les chroniques Iſlandoiſes les plus authentiques ; & d'autres preuves, tirées d'ailleurs, concourent à les appuyer; voici comme cette découverte s'eſt faite.

Il y avoit, diſent ces chroniques, un Iſlandois, nommé *Heriol*, qui, avec ſon fils *Biarn*, alloit toutes les années trafiquer par mer en divers pays, & paſſoit ordinairement l'hiver en Norvege. Ayant été ſéparés l'un de l'autre, le fils crut retrouver ſon pere en Norvege, & alla l'y chercher; mais il apprit en arrivant que ſon

pere étoit allé en Groenland, pays encore peu connu des Norvégiens, parce qu'on venoit de le découvrir. *Biarn* ayant réſolu de ſuivre ſon pere partout où il iroit, fit voile pour le Groenland: il n'eut aucun guide pour faire cette route; mais il ſe conduiſit ſur l'obſervation des aſtres, & ſur ce qu'il avoit entendu dire en général de la ſituation du pays qu'il cherchoit. Les trois premiers jours il porta à l'Oueſt; enſuite le vent s'étant tourné au Nord, & ſoufflant avec violence, il fut obligé d'aller malgré lui vers le Sud. Ce vent ayant ceſſé au bout de vingt-quatre heures, *Biarn* & ſes gens découvrirent de loin une terre, dont ils s'approcherent; mais voyant qu'elle étoit plate, baſſe, ſans montagnes, & couverte de bois, ils ne voulurent pas y deſcendre, perſuadés que ce n'étoit pas le *Groenland* qu'on leur avoit repréſenté, comme remarquable de loin par ſes montagnes couvertes de neige. Ils firent voile vers le Nord-Oueſt, & apperçurent, chemin faiſant, une Iſle où ils ne s'arrêterent pas: enfin, quelques jours après, ils arriverent au *Groenland*, où *Biarn* retrouva ſon pere.

L'été ſuivant, c'eſt-à-dire, en 1002, *Biarn* fit un nouveau voyage en Norvege; il s'y entretint avec un des principaux Seigneurs du pays, nommé *le Comte Eric*, de la découverte qu'il avoit faite, en paſſant, de quelques Iſles inconnues. Le Comte blâma beaucoup *Biarn* de n'avoir pas eu la curioſité de pouſſer plus loin ſa découverte, & l'y exhorta fortement. *Biarn* étant repaſſé en Groenland, chez ſon pere, on parla

ſérieuſement de reconnoître de plus près ces pays. *Leif*, fils de ce même *Eric le rouge*, qui avoit découvert le Groenland, & qui étoit encore le Chef de la colonie qu'il y avoit fondée, voulant s'illuſtrer comme ſon pere, forma le projet d'y aller lui-même, & ayant engagé *Eric* à ſe joindre à lui, ils équiperent un vaiſſeau avec trente-cinq hommes d'équipages. Comme le vieux *Eric* ſe diſpoſoit à partir, & alloit à cheval joindre ſon vaiſſeau, le cheval effrayé s'abattit ſous lui; il regarda cet accident comme un avertiſſement que le ciel lui donnoit de renoncer à ſon entrepriſe; il s'en retourna chez lui: mais *Leif*, moins ſuperſtitieux, partit ſans perdre de tems.

Il découvrit d'abord le dernier pays que *Biarn* avoit vu & qui étoit le plus voiſin du Groenland. Ayant fait jetter l'ancre, il deſcendit; mais il n'y trouva que des galets ou pierres plates, ſans aucune verdure; c'eſt pourquoi il l'abandonna, après lui avoir donné le nom de *Helleland* ou de *Pays-plat*. De-là, après une courte navigation, il paſſa à une autre terre, que *Biarn* avoit auſſi obſervée; c'étoit un pays fort bas, où l'on appercevoit quelques forêts éparſes, & beaucoup de ſable blanc. Il l'appella *Marck-Land* ou *Pays de plaine*. S'étant rembarqué, il découvrit, après deux jours de navigation, une troiſieme terre, dont la côte Septentrionale étoit couverte par une Iſle: il y deſcendit, & trouva des plantes qui portoient des graines auſſi douces que le miel. Il ſe rembarqua enſuite, & fit voile à l'Oueſt pour chercher

chercher un port : il entra enfin dans l'embouchure d'un fleuve ; il fut porté par la marée jusques dans un lac, d'où ce fleuve sortoit.

A peine lui & ses compagnons eurent-ils mis pied à terre, qu'ils planterent des tentes sur le rivage ; mais ils n'oserent s'en éloigner : ils trouverent dans le fleuve quantité de saumons extrêmement gros. On respiroit sous ce climat un air doux & tempéré ; la terre paroissoit très-fertile, & les pâturages excellens. Les jours d'hiver y étoient plus longs qu'en Groenland ; l'on y voyoit moins de neige qu'en Islande : satisfaits de ce nouveau séjour, ils se bâtirent des maisons & y passerent l'hiver.

Mais avant que cette saison commençât, un Allemand, appellé *Tyrker*, qui étoit venu avec eux, ayant un jour disparu, *Leif* envoya du monde pour le chercher, & on le trouva après bien des courses, chantant, sautant, & témoignant une joie extraordinaire par ses discours & ses contorsions. Il avoit trouvé des raisins sauvages dans un lieu voisin, qu'il indiqua. Les Groenlandois, curieux de cette nouveauté, s'y firent conduire, & en rapporterent quantité de grappes à leur Chef. *Leif* doutoit cependant que ce fût des raisins ; mais *Tyrker* l'assura, qu'étant né dans un pays où il y avoit des vignes, il connoissoit cette espece de fruit, à ne pouvoir s'y méprendre. *Leif* se rendit à ses raisons, & donna à ce pays le nom de *Vinlande* ; c'est-à-dire, *Pays de vin.*

Au printems suivant il retourna heureusement en Groenland ; mais un de ses fre-

res, nommé *Torvald*, jugeant que *Leif* avoit laiſſé ſa découverte imparfaite, obtint d'*Eric* ſon vaiſſeau, avec trente hommes d'équipage, & partit. Arrivé en *Vinlande*, *Torvald* ſe ſervit des maiſons que *Leif* avoit fait bâtir; il y paſſa l'hiver, & ſubſiſta de la pêche, qui étoit très-abondante.

Au commencement du printems il prit avec lui une partie de ſon monde, & alla du côté du couchant reconnoître le pays. Ils y découvrirent partout des ſituations agréables, des forêts le long des côtes, des rivages couverts d'un ſable blanc, beaucoup d'Iſles ſéparées les unes des autres par de petits bras de mer, peu profonds; mais ils ne virent nulle trace de bêtes féroces ni d'hommes, quoiqu'ils euſſent trouvé un monceau de bois, en forme de pyramide. Après qu'ils eurent employé l'été à cette courſe, ils revinrent en automne reprendre leurs habitations d'hiver. Il ne leur arriva rien de remarquable pendant qu'ils s'occuperent à reconnoître cette partie du pays, ſinon, qu'ayant voulu examiner la côte de l'Eſt & du Nord, le vaiſſeau de *Torvald* fut maltraité par la tempête: ils paſſerent le reſte de la belle ſaiſon à le radouber. *Torvald* fit planter la quille du vaiſſeau qui avoit été briſée, à l'extrémité d'un cap, qui fut nommé *Kiellard-Næs*, ou *Cap de la quille*. Il ſe rembarqua enſuite pour aller reconnoître la côte de l'Eſt, où il donna des noms à diverſes baies & caps qu'il y découvrit.

La beauté d'un rivage les ayant un jour engagés à mettre pied à terre, ils apperçu-

rent trois petits bateaux de cuir, dans chacun desquels étoient trois personnes tranquilles & à moitié endormies. *Torvald* & ses gens coururent aussitôt à eux, les saisirent tous, excepté un seul, &, par une férocité, aussi barbare qu'imprudente, les mirent à mort le même jour.

Peu de tems après, se reposant sur le même rivage, ils furent tout-à-coup tirés de leur sécurité, par l'arrivée d'une multitude de petits bateaux qui couvroient toute la baie. *Torvald* ordonna sur le champ à sa troupe de se garantir avec ses planches des traits & des fleches, dont leurs ennemis rempliſſoient l'air. Les sauvages ayant ainsi inutilement employé toutes leurs fleches, prirent la fuite précipitamment après une heure de combat. Les Norvégiens les appellerent par mépris *Skrœlingues*, c'est-à-dire, hommes petits & foibles. Les chroniques disent, que cette sorte d'hommes n'a point de forces ni de courage. *Arngrimus* ajoute, que ces *Skrœlingues* sont le même peuple qui habite l'Ouest de Groenland, & que les Norvégiens, établis dans ce pays, avoient donné le même nom aux Sauvages qu'ils y avoient trouvés.

Torvald cependant reçut la peine due à son inhumanité; seul de tout l'équipage il fut blessé mortellement & mourut peu de tems après. Il y a apparence qu'il avoit déja quelque teinture du Christianisme, qui commençoit alors à se répandre dans le Groenland Norvégien, puisqu'il ordonna, qu'en l'enterrant, on mît une croix à ses pieds, & une autre à sa tête. Son corps ayant été enterré à la pointe du cap, où il

avoit projetté de s'établir ; ce cap fut appellé, à cauſe de ſes croix, *Kroſſa-Næs*, ou *Korſnæs*. La ſaiſon étant trop avancée pour ſe mettre en mer, l'équipage paſſa le reſte de l'hiver en *Vinlande*, & n'arriva en Groenland qu'au printems ſuivant. Le vaiſſeau étoit chargé de ſeps de vigne & de tous les raiſins qu'on avoit pu conſerver.

Lief avoit un troiſieme frere, nommé *Torſtein*, qui, ayant appris la mort de ſon frere *Torvald*, s'embarqua la même année ſur ſon vaiſſeau avec ſa femme, appellée *Gudride*, & vingt hommes d'équipage. Il ſe propoſoit principalement dans ce voyage d'emporter le corps de ſon frere en Groenland, pour lui faire faire des funérailles convenables à ſon rang ; mais pendant tout l'été les vents furent orageux & contraires, & après d'inutiles efforts Torſtein fut rejetté en Groenland, ſur une côte fort éloignée de la colonie Norvégienne. Il y fut retenu par la rigueur de l'hiver, privé de tout ſecours, & expoſé à l'intempérie d'un climat ſi rude. Une maladie contagieuſe enleva la plupart de ſes compagnons, & *Torſtein* lui-même périt. *Gudride*, ſa veuve, eut ſoin du corps de ſon époux, qu'elle emporta au printems ſuivant, & le fit enſuite mettre dans le tombeau de ſa famille.

Juſqu'ici nous n'avons vu faire aux Norvégiens que de foibles efforts pour s'établir en *Vinlande*. L'année qui ſuivit la mort de *Torſtein* fut plus favorable au projet d'y établir une colonie. Un riche Iſlandois, nommé *Torfin*, vint de Norvege en Groenland avec une nombreuſe ſuite : il fit con-

noiſſance avec *Leif*, qui depuis la mort de ſon pere *Eric*, gouvernoit le nouveau peuple; il en obtint la permiſſion d'épouſer *Gudride*, & acquit par ce mariage les droits que Torſtein avoit ſur les établiſſemens de *Vinlande*. Peu de tems après *Torfin* partit pour s'en mettre en poſſeſſion, ſuivi de *Gudride* & de cinq autres femmes, outre ſoixante matelots, une quantité de bétail, & en un mot tout ce qui lui étoit néceſſaire pour faire réuſſir une entrepriſe de ce genre. A ſon arrivée il trouva ſur la côte une baleine, dont il ſe ſaiſit, ce qui lui fut très-avantageux pour la ſubſiſtance de ſa troupe; d'ailleurs les pâturages de cette contrée étoient ſi gras & ſi abondans, qu'un taureau qu'ils avoient amené avec eux, devint en peu de tems d'une force & d'une férocité extraordinaires.

Le reſte de la belle ſaiſon, & l'hiver ſe paſſerent à prendre toutes les meſures néceſſaires pour s'affermir dans le pays & s'y procurer toutes les commodités poſſibles. L'été ſuivant les *Skrœlingues* ou naturels du pays, vinrent en foule avec diverſes marchandiſes pour commercer avec les Norvégiens: on remarqua que les cris du taureau effrayerent ſi fort les Sauvages, qu'ils ſe jetterent en foule dans la maiſon de *Torfin*, dont ils enfoncerent les portes avec une extrême précipitation. On fit avec eux quelques échanges; mais *Torfin* defendit expreſſément de leur donner des armes, quoique ce fût la choſe pour laquelle ils témoignerent le plus de paſſion. Les femmes des Norvégiens leur offrirent

différentes ſortes de laitages, qui leur plurent ſi fort, qu'ils venoient en foule en demander en échange de leurs pelleteries; mais il s'éleva entre les Norvégiens & les Sauvages quelques difficultés, qui obligerent ceux-ci à ſe retirer, & *Torfin*, pour prévenir toutes ſurpriſes de leur part, fit environner d'une forte paliſſade les maiſons de la colonie.

L'année ſuivante il ne ſe paſſa rien de remarquable. Les *Skrœlingues* vinrent offrir leurs marchandiſes, & ſolliciter les Norvégiens de leur donner des armes. Comme on perſiſtoit à leur en refuſer, un d'entr'eux déroba une hache, & s'en retourna fort ſatisfait vers ſa troupe. Voulant faire l'eſſai de cet inſtrument inconnu, il en donna un grand coup à un de ſes camarades, qui tomba mort ſur la place: tous ceux qui en furent témoins demeurerent immobiles d'étonnement, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux, qui, par ſa taille & par ſon air, ſembloit être ſupérieur aux autres, s'avançant, prit la hache, l'examina long-tems, & la jetta enſuite avec indignation dans la mer, auſſi loin qu'il lui fut poſſible.

Après un ſéjour de trois ans, *Torfin* s'en retourna dans ſa patrie avec des raiſins & pluſieurs marchandiſes précieuſes. Le bruit s'en répandit dans le Nord, & pluſieurs perſonnes, attirées par la curioſité & l'appas du gain, voulurent aller en *Vinlande*. L'Auteur de la chronique, nommée le *Manuſcrit de Flatey*, remarque que *Torfin*, après quelques voyages, finit ſes jours en Iſlande; qu'il y bâtit une très-belle maiſon, où il vécut comme un des premiers Sei-

gneurs du pays ; qu'il avoit un fils, nommé *Snorro*, qui étoit né en *Vinlande* ; que *Gudride*, ſa femme, fit, après ſa mort, un voyage à Rome, & qu'à ſon retour, ſe conſacrant uniquement à Dieu, elle finit ſes jours dans un cloître d'Iſlande, près d'une Egliſe que ſon fils avoit fait bâtir.

Deux freres, nommés *Helgue* & *Finbog*, Iſlandois de naiſſance, étant allés en Groenland, ſe laiſſerent perſuader d'équiper deux vaiſſeaux pour faire un voyage à la nouvelle colonie de *Torfin*. *Freidis*, fille d'*Eric le Roux*, les y accompagna ; mais cette femme, qui étoit méchante, excita, pendant ſon ſéjour en *Vinlande*, des troubles dans la colonie, qui ſe terminerent par le maſſacre de trente perſonnes. Après cette cruelle ſcene, *Freidis* n'oſant plus reſter en *Vinlande*, ſe réfugia chez *Leif*, ſon frere, en Groenland, où elle vécut le reſte de ſa vie, mépriſée & haïe de tout le monde. *Helgue* & *Finbog* avoient été du nombre des malheureuſes victimes : il eſt vraiſemblable que ceux qui échapperent s'établirent dans le pays.

Voilà en abrégé ce que l'on trouve dans les anciennes Annales Iſlandoiſes ſur cette ſinguliere expédition. Comme elles n'en ont parlé que par occaſion, on ne doit pas être ſurpris du ſilence qu'elles gardent ſur les ſuites de cet événement. Il y a lieu de conjecturer que l'on continua encore long-tems de faire des voyages en *Vinlande* ; mais que toutes ces courſes poſtérieures n'ayant plus rien de particulier, les Hiſtoriens ſe ſont contentés de rapporter celles qui ont contribué à la découverte

du pays & à la fondation de la colonie.

Cependant il eſt encore parlé pluſieurs fois de la *Vinlande*, dans les chroniques Iſlandoiſes. Il y en a une que les critiques ont toujours rangée dans la claſſe des plus authentiques, qui fait expreſſément mention d'un Prêtre Saxon, nommé *Jean*, qui, après avoir pendant quatre ans ſervi l'Egliſe d'Iſlande, alla en *Vinlande* pour convertir la colonie Norvégienne: il y fut condamné à mort. En 1121, un Evêque de Groenland, nommé *Eric*, s'y rendit auſſi dans la même vue; mais on ignore quels furent ſes ſuccès.

Depuis ce tems il paroît que la *Vinlande* commença peu à peu à être oubliée dans le Nord. Le Groenland chrétien étant perdu, l'Iſlande entierement déchue de ce qu'elle avoit été, le Nord ravagé par la peſte, & affoibli par les diviſions inteſtines, on en perdit entierement le ſouvenir.

Le témoignage des chroniques Iſlandoiſes ſe trouve confirmé d'une maniere poſitive par celui d'*Adam de Brême*: cet Hiſtorien étoit un vertueux Eccléſiaſtique, qui tenoit preſque tout ce qu'il raconte de la bouche de diverſes perſonnes illuſtres, & du Roi de Danemarck lui-même, avec lequel il s'eſt ſouvent entretenu pendant le ſéjour qu'il a fait dans ce Royaume. Il écrivoit, environ quarante-ſix ans après la premiere découverte de la Vinlande. » *Suenon Eſtridſen*, Roi de Danemarck, m'a » raconté, dit cet Hiſtorien, que pluſieurs » perſonnes avoient trouvé encore une » Iſle dans cet Océan qui baigne la Nor- » vege ou le *Finmarck*; que cette Iſle s'ap-

» pelle *Vinlande*, parce que les vignes y » viennent d'elles-mêmes; & nous ſavons, » non par des ouï-dire fabuleux, mais » par le rapport certain des Danois, » que les fruits y croiſſent ſans culture.» L'Hiſtorien ajoute, qu'en s'avançant au-delà vers le Nord, on ne trouve plus qu'une mer immenſe, couverte de glaces énormes, & toujours enveloppée de ténebres. « C'eſt ce qu'a éprouvé, dit-il, Ha» rald, Prince des Norvégiens, très-expé» rimenté, qui, voulant ſavoir l'étendue » de l'Océan ſeptentrional, y alla avec plu» ſieurs vaiſſeaux; mais les bornes du mon» de, s'étant couvertes à leur vue de pro» fondes ténebres, ils eurent peine à ſe » ſauver de l'abyme immenſe qui étoit de» vant eux.»

La relation des chroniques eſt trop bien circonſtanciée & trop bien confirmée par l'autorité que nous venons de rapporter, pour qu'on puiſſe douter que les Norvégiens de Groenland n'aient abordé en effet ſur quelques côtes de l'Amérique ſeptentrionale. Leur extrême hardieſſe, la grande expérience qu'ils avoient de la navigation, leur goût pour toutes les entrepriſes extraordinaires, ſont aſſez prouvées par pluſieurs autres expéditions; mais il n'eſt pas facile de s'aſſurer de l'endroit où ils s'établirent, & de l'état actuel de cette ancienne colonie.

Cependant on peut s'en tenir aux conjectures de pluſieurs Ecrivains, qui penſent que les deſcendans de cette ancienne colonie Norvégienne ſe trouvent encore dans l'Iſle de *Terre-Neuve*, que les François poſ-

Torfæus, Ecclesia Bergen. Pontoppidan.

ſedent aujourd'hui ; en effet, outre que la ſituation de cette Iſle paroît aſſez convenir aux diverſes circonſtances, rapportées par les Annaliſtes Iſlandois, & ſur-tout à la latitude qu'ils donnent au pays, découvert par les Norvégiens, on trouve dans les relations des Voyageurs qui ont parcouru l'Amérique ſeptentrionale, d'autres traits de conformité aſſez remarquables.

Le Pere Charlevoix qui a fait un voyage dans cette partie du monde, par ordre du Roi de France, rapporte dans ſon Hiſtoire générale de la Nouvelle France, qu'il y a à *Terre-Neuve* un peuple, qui par la barbe, la couleur & les autres marques de cette eſpece, eſt diſtingué du reſte des habitans de ces contrées. « Les *Eſquimaux*, dit-il, » reſſemblent autant aux *Patagons*, que le » pays qu'ils habitent reſſemble aux côtes » du détroit de *Magellan*; c'eſt un peuple » féroce qui mange toute crue la chair des » animaux. Leurs yeux ſont petits, leurs » cheveux blonds; leur peau eſt blanche, » & ils ont beaucoup de barbe. Toutes » ces marques les diſtinguent de tous leurs » voiſins, & pourroient faire croire qu'ils » tirent leur origine des Norvégiens Groen- » landois: ce qu'il y a de certain, c'eſt » que les Eſquimaux n'ont rien de com- » mun, ni pour le langage, ni pour les » mœurs, ni pour la maniere de vivre avec » les peuples du *Canada* même leurs plus » proches voiſins. »

Hiſtoire générale des Pays & peuples de l'Amérique.

» La Nation des Eſquimaux, dit un » autre Ecrivain, habite depuis le cin- » quante-deuxieme degré de latitude, juſ- » qu'au ſoixantieme, entre la baie *de Hud-*

» *ſon* & le golfe, près de Belle-Iſle où le
» continent de *Labrador* eſt ſéparé de
» l'Iſle de *Terre-Neuve*. Cette Nation a
» des coutumes ſi ſingulieres & ſi peu
» reſſemblantes à celles des autres Sauva-
» ges de l'Amérique, leur figure même eſt
» ſi différente des autres habitans de cette
» partie du monde, qu'il ſemble qu'on doit
» leur attribuer une origine différente. Ils
» ſont de grande taille, bien faits, & beau-
» coup plus beaux que les autres Sauvages.
» Ils portent la barbe; leurs cheveux ſont
» friſés, & ordinairement noirs: ils les
» coupent autour des oreilles. Pluſieurs
» les ont blonds, & d'autres roux, *comme*
» *les peuples ſeptentrionaux de l'Europe*. Leur
» nom d'*Eſquimaux* ſemble être formé d'un
» mot de la langue des *Abénaquis Eſquiman-*
» *ſic*, qui ſignifie *hommes qui mangent de la*
» *chair crue*; & en effet, ils ſe nourriſſent
» de la chaſſe, de la pêche, & mangent le
» gibier & le poiſſon crud & encore ſan-
» glant. Les autres Sauvages leur ont en-
» core donné un autre nom, qui peut ſe
» rendre par celui de *fugitifs*; ce n'eſt pas
» qu'ils veuillent les accuſer de manquer
» de courage, mais c'eſt parce que leur
» inquiétude & leur impétuoſité naturelle
» les engage à vivre dans une défiance
» continuelle, à être en garde les uns con-
» tre les autres, & à fuir le commerce des
» autres Nations... Quelques perſonnes
» prétendent, que ce peuple tire ſon ori-
» gine de certains *Biſcayens* qui ont été
» jettés ſur cette côte par la tempête; mais
» tout ce qu'on a obſervé de leurs coutu-
» tumes, me perſuade qu'ils ont une ori-

» gine plus ancienne. Je croirois qu'ils » ſont ſortis dans les anciens tems des Iſles » Britanniques, ou des Orcades, & l'on » pourroit penſer qu'ils ſont un reſte de » ces Cambriens ou Gallois qui ſortirent » du pays de Galles dans le douziemè ſie- » cle, ſous la conduite d'un de leurs Prin- » ces, nommé *Madoc*, & qui, au rapport » de *Paul David*, dans ſon Hiſtoire de Gal- » les, allerent découvrir de nouveaux pays » à l'Oueſt; ſi tous ces voyages ne ſont » cependant pas une fiction, & ſi d'ailleurs » ces peuples ne paroiſſent pas avoir tou- » jours été payens, puiſqu'on ne trouve » point parmi eux le moindre veſtige du » Chriſtianiſme. »

Cette preuve, qui eſt concluante contre le voyage des Gallois, eſt favorable à celui des Norvégiens, parce que ces derniers ne découvrirent l'Amérique que quand on commençoit à prêcher la foi chrétienne en Norvege, où elle ne devint que très-long-tems après la croyance dominante & univerſelle du pays; d'ailleurs, comme le Roi Olaus Trygueſon employoit des moyens extrêmement violens pour la faire embraſſer à ſes ſujets, pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux abandonner leur patrie, que d'adopter une doctrine pour laquelle ils avoient beaucoup de répugnance, & il paroît naturel de chercher plutôt parmi ces exilés ceux qui allerent découvrir de nouvelles terres, que parmi ceux, qui, devenus chrétiens, pouvoient reſter librement dans leur patrie.

CHAPITRE VIII.

Mœurs & uſages des anciens Scandinaves.

§. I.

Occupations journalieres de ces Peuples.

CE que l'on a vu précédemment de la paſſion des Scandinaves pour les armes, peut ſuffire pour donner une idée de leurs uſages & de leurs mœurs ; en effet, on reconnoît par-tout dans leur genre de vie & dans leurs coutumes, l'empreinte marquée de cette paſſion ; on la reconnoît dans leurs occupations ordinaires, & juſques dans leurs amuſemens.

La plus grande partie de leur vie ſe paſſoit dans les camps & dans les armées ; tantôt ſur mer & tantôt ſur terre : dans des combats réels, ou dans des préparatifs de combats. Quand ils étoient forcés à vivre en paix, la guerre faiſoit encore cependant leurs plus vifs plaiſirs : il y avoit des revues, des batailles ſimulées, qui devenoient quelquefois ſérieuſes, & d'autres divertiſſemens militaires de cette eſpece. Le reſte du tems étoit ordinairement employé à chaſſer, à s'entretenir des affaires publiques, à boire & à dormir.

Tel étoit le genre de vie des Germains dans les anciens tems. *Quand ils ne vont point à la guerre*, dit Tacite, *ils paſſent le tems à boire ou à dormir. Les plus braves gens parmi eux ne font rien ; on laiſſe la conduite*

du ménage & de la famille aux femmes, aux vieillards & aux infirmes; le reſte paſſe tout le jour à ne rien faire, par une étrange contrariété de nature de ne pouvoir vivre en repos & d'aimer tant l'oiſiveté.

Les auteurs Grecs & Romains font à tous les Celtes les mêmes reproches; & il eſt aiſé de comprendre que des peuples qui attachoient des idées de mépris à toute eſpece de travail de corps & d'eſprit, n'avoient le plus ſouvent rien de mieux à faire que de dormir. Ce préjugé, auſſi oppoſé à la raiſon qu'au bonheur des hommes, ayant été autrefois commun à tous les peuples de l'Europe, ſans exception, il eſt inutile de nous arrêter à décrire les effets qu'il eut dans le Nord.

§. II.

Goût des Scandinaves pour les plaiſirs de la table.

Pelloutier, Hiſt. des Celtes. Après le plaiſir de paſſer ſon tems dans le ſommeil & l'oiſiveté, un homme libre mettoit au nombre des plus grands celui d'aſſiſter ſouvent à des repas ſolemnels. On a vu que l'eſpérance d'un feſtin éternel peupla le Nord de héros & de braves. Dans des pays plus chauds on a imaginé d'autres délices, d'autres récompenſes: tous les peuples ignorans cedent ſans réſiſtance & ſans ſcrupule à l'influence du climat. Chez les Celtes il n'y avoit point d'aſſemblée d'un peuple ou d'un canton, point de fête civile ou religieuſe, point de jour de naiſſance, de mariage ou d'obſeques, qui fût bien ſolemniſé, point d'amitié ni d'alliance

qui fût bien cimentée, ſi le feſtin n'avoit été de la partie.

Il eſt auſſi parlé continuellement de feſ- *Arngrimus.*
tins dans les monumens hiſtoriques de l'ancienne Scandinavie. Deux freres Iſlandois célébrant les obſeques de leur pere, donnerent un feſtin à douze cent perſonnes qui y étoient venues, & les régalerent pendant quatorze jours. Un autre Iſlandois régala pendant le même tems neuf cent perſonnes, & les renvoya avec des préſens. La même choſe ſe faiſoit auſſi très-ſouvent en Norvege & dans le reſte du Nord.

Tacite a remarqué, que chez les Germains la table des grands Seigneurs étoit la ſolde de la Nobleſſe; ils ne pouvoient mieux réuſſir à s'attirer un grand nombre de cliens qu'en donnant des repas magnifiques & fréquens. Les Germains délibéroient à table des choſes les plus importantes, de l'élection des Princes, de la paix, de la guerre, &c. Le lendemain ils examinoient ce qui avoit été conclu la veille, eſtimant, ajoute cet Hiſtorien, *qu'il falloit conſulter dans un tems où l'on ne ſonge point à ſe déguiſer ni à feindre, & prendre ſa réſolution, lorſqu'on eſt de ſang froid.*

Tous les Celtes étoient dans l'uſage de boire à ces feſtins de la biere ou du vin, s'ils pouvoient en avoir dans des cruches de terre ou de bois, ou dans des cornes de bœufs ſauvages, dont leurs forêts étoient pleines, ou enfin dans les crânes de leurs ennemis. Le plus diſtingué de l'aſſemblée prenoit le premier vaſe, ſe levoit, ſaluoit ſon voiſin ou celui qui le ſuivoit, en di-

gnité, en l'appellant par ſon nom, vuidoit la coupe, & après l'avoir fait remplir, la préſentoit à celui qu'il avoit nommé. Comme les conviés buvoient l'un après l'autre, celui qui buvoit le premier diſoit à ſon voiſin en le ſaluant : *je bois avant vous, & je ſouhaite que ce breuvage vous faſſe autant de bien qu'à moi-même.* Par-là il donnoit une eſpece d'aſſurance à celui qui le ſuivoit qu'il n'y avoit ni poiſon ni maléfice dans la coupe.

De cet uſage des Celtes eſt venu celui de boire à la ſanté des conviés; mais on ignore ſi celui de boire en l'honneur des Dieux étoit également commun aux mêmes peuples, ou s'il a été ſeulement connu de quelques Nations du Nord. » Dans les feſ-» tins ſolemnels, tels que ceux qui ſui-» voient les ſacrifices, dit *Snorro Sturleſon*, » on vuidoit d'abord ce qu'on appelle *la* » *coupe d'Odin*, pour obtenir la victoire & » un regne glorieux; enſuite la coupe de » *Niord* & celle de *Frey* pour avoir une ſai-» ſon fertile; après quoi pluſieurs avoient » coutume de boire encore une coupe pour » *Braye*, Dieu de l'éloquence, & de la » Poëſie ». Les Scandinaves étoient ſi fort attachés à cet uſage, que les premiers Miſſionnaires ne pouvant l'abolir, ſe contenterent de ſubſtituer à leurs fauſſes Divinités Jeſus-Chriſt & les Saints, à l'honneur deſquels ils burent religieuſement pendant pluſieurs ſiecles. Dans les tems du Paganiſme ils buvoient de même en l'honneur des Héros ou de leurs amis, morts glorieuſement; enfin, c'étoit auſſi principalement dans les feſtins que ſe formoient &

que ſe cimentoient ces confraternités dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les anciennes chroniques : il y avoit peu de braves qui ne fuſſent membres d'une ou de pluſieurs. La principale regle à laquelle on s'y aſtreignoit, étoit de défendre ſes confreres en toute occaſion, & de venger leur mort aux dépens de ſa propre vie. Ce ſerment ſe prêtoit & ſe renouvelloit dans des feſtins qui avoient auſſi leurs loix. Quand le Chriſtianiſme eut été reçu dans le Nord, ces confréries ſubſiſtoient encore; mais elles changerent peu à peu d'objet. Comme il fut défendu d'y nourrir des projets d'inimitié & de vengeance, l'intempérance & l'yvrognerie reſterent ſeules : plus de deux cent ans après que les Scandinaves eurent embraſſé la foi, ils avoient encore des Confréries, dont les plus grands Seigneurs étoient membres, particulierement celle dont les ſtatuts ſe trouvent dans un Manuſcrit du treizieme ſiecle, cité par Bartholin.

Les déſordres, occaſionnés par ces aſſemblées, ne faiſant qu'augmenter, les Conciles furent enfin obligés de les défendre; mais ils ne réuſſirent que fort tard à les détruire; peut-être même doit-on regarder quelques-unes de celles qui ſubſiſtent de nos jours comme un reſte de ces anciennes Confréries Celtiques, à moins qu'on n'aime mieux croire que le même principe en a ſuggéré l'idée en différens tems & en différens lieux; ce qui paroît également vraiſemblable.

§. III.

Maniere dont les Scandinaves en uſoient avec les Femmes.

Quoiqu'en général on ait raiſon de dire que les hommes naiſſent peu voluptueux dans le voiſinage du Nord, cette paſſion, qui fait un des nœuds les plus forts, comme un des plus grands charmes de la ſociété, n'a pas laiſſé dans ces âges ruſtiques, dont nous parlons, de ſe déguiſer par [illegible]n des formes, & d'être un des principaux reſſorts des grands & des petits évènemens; mais à cet égard, comme dans la plupart des choſes, les Celtes, & particulierement les Scandinaves, avoient une façon de penſer toute oppoſée à celle des Aſiatiques, & de quelques peuples du Midi.

Ces derniers, par un contraſte ſingulier, & ſouvent ordinaire, ſemblent de tout tems avoir eu pour les femmes beaucoup de paſſion & très-peu d'eſtime. Ils ne faiſoient, dans leur commerce avec le ſexe, que paſſer de l'adoration au mépris, & des ſentimens d'un amour idolâtre à ceux d'une jalouſie inhumaine, ou d'une indifférence dédaigneuſe, & plus inſultante encore; eſclaves & tyrans tout-à-la fois, ils ne leur demandoient point de raiſon, & oublioient la leur avec elles.

Chez les Scandinaves, les femmes étoient moins regardées comme les objets d'une volupté ſenſuelle, que comme des égales & des compagnes, dont l'eſtime, auſſi précieuſe que les faveurs, ne pouvoit être acquiſe & méritée que par des égards,

des procédés généreux, & des efforts de courage & de vertu.

L'idée qu'on s'eſt faite de la dureté du caractere des anciens peuples du Nord, paroîtra fort difficile à concilier avec une façon de penſer qui ſuppoſe autant de délicateſſe; cependant il eſt probable que ce ſont ces mêmes Nations qui ont le plus contribué à répandre dans toute l'Europe cet eſprit d'équité, de modération, & de généroſité dans la maniere de ſe conduire avec les femmes, qui fait aujourd'hui un des caracteres diſtinctifs de nos mœurs.

Qu'il y ait eu une parfaite égalité & une entiere liberté entre les femmes & les hommes chez les peuples du Nord, c'eſt ce qu'on doit attendre de ces âges, où les fortunes des citoyens étoient bornées & preſque égales, où les mœurs étoient ſimples, où les paſſions ne ſe développoient que tard & avec la raiſon, où elles étoient modérées par un climat rigoureux & par un genre de vie très-dur, & où le Gouvernement enfin n'avoit d'autre but que de maintenir & d'étendre la liberté. Les Scandinaves, ces hommes ſi fiers, qu'aucune Puiſſance n'auroit pu contraindre à plier, quand il s'agiſſoit des femmes, ſembloient n'être plus ſi jaloux de leurs droits & de leur indépendance.

Si nous remontons juſqu'aux principes de la religion des Celtes, nous y trouverons une preuve, & peut-être une des principales cauſes de l'eſtime & de la déférence qu'ils avoient pour les femmes. Nous avons remarqué plus haut, qu'un des dogmes les plus révérés de ces peu-

ples étoit celui qui faiſoit intervenir l'influence de la Divinité juſques dans les plus petites choſes, & qui établiſſoit, que tout phénomene, ſans exception, n'étoit qu'une maniere dont elle manifeſtoit ſa volonté à ceux qui ſavoient comprendre ce langage; par-là, tous les mouvemens involontaires des hommes, leurs viſions, leurs deſirs ſubits & imprévus, devenant des avertiſſemens ſalutaires du ciel, méritoient l'attention la plus ſérieuſe, & attiroient un reſpect univerſel à ceux qui ſervoient ainſi le plus fréquemment d'organe à une Divinité bienfaiſante; mais les femmes paroiſſoient bien plus dignes que les hommes de remplir cette fonction, parce qu'elles ſont plus aſſujetties qu'eux aux loix du tempérament, & qu'elles ſemblent en agiſſant obéir moins à la réflexion qu'à l'inſtinct de la nature & du ſentiment; c'eſt ce que *Tacite* confirme d'une maniere formelle. *Les Germains*, dit-il, *ſont dans l'opinion qu'il y a quelque choſe de divin & de prophétique dans les femmes; ils ſe gardent bien de mépriſer leurs conſeils ou de négliger leurs oracles.*

Il n'eſt pas douteux que cette maniere de penſer n'ait été celle des Scandinaves; auſſi les voit-on inſéparables de leurs femmes, les menant avec eux dans les expéditions les plus éloignées, écoutant leurs avis avec reſpect : ils craignoient même autant dans les déroutes les reproches dont elles les accabloient, que les coups de leurs ennemis.

Ajoutons à l'autorité de *Tacite*, que chez les Celtes les hommes, uniquement occupés de la guerre & de la chaſſe, laiſ-

ſoient à leurs femmes le loiſir & le ſoin d'acquérir diverſes connoiſſances utiles, qui les faiſoient regarder par leurs maris comme des oracles & des prophéteſſes. Elles faiſoient une étude des propriétés des ſimples, de guérir les bleſſures, & dans ce tems cet art étoit auſſi myſtérieux que le beſoin en étoit fréquent. Les anciennes chroniques du Nord nous apprennent, que c'étoit toujours des filles ou des femmes qui panſoient les bleſſures de leurs amans ou de leurs maris : d'un autre côté elles excelloient à expliquer les ſonges, ſans doute à cauſe de l'attention particuliere qu'elles y donnoient & de la foi qu'elles y ajoutoient.

Dans un tems où la Piraterie & le goût des aventures cauſoient tant de ravages, les femmes, & celles ſurtout que leur beauté rendoit célebres, avoient quelquefois beſoin de libérateurs & très-ſouvent de défenſeurs : tous les jeunes guerriers ſe chargeoient du ſoin de les protéger, & cette occupation leur promettoit des lauriers, qui flattoient autant leur penchant pour ce ſexe, que leur paſſion pour une vie errante & vagabonde. Après quelques courſes pénibles, conſacrées à la défenſe des femmes, un brave les reſpectoit plus que jamais, & il ſe croyoit bien récompenſé quand il obtenoit la main de celle, en faveur de laquelle il s'étoit diſtingué par ſon courage & ſon intrépidité. Des alliances de cette eſpece devinrent honorables dans la façon de penſer de ces peuples, & l'émulation multiplia le nombre des Chevaliers galans.

Les femmes prirent de là l'idée d'une certaine fierté, & s'accoutumerent à ſe croire auſſi néceſſaires à la gloire des hommes, qu'à leurs plaiſirs. Celles qui avoient eu pluſieurs défenſeurs ne cédoient qu'aux pourſuites du plus vaillant; celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défendues, vouloient qu'un amant eût prouvé dans quelqu'occaſion qu'il étoit capable de braver au beſoin toutes ſortes de dangers pour elles.

Ces motifs ſuffiſoient pour enflammer les hommes du deſir de ſe ſurpaſſer les uns & les autres, & de faire briller leur audace & leur intrépidité : le caractere même des femmes ne laiſſoit que ce moyen glorieux de gagner leurs cœurs. Naturellement vertueuſes, elles n'étoient acceſſibles que par tout ce qui étoit bravoure & valeur : élevées dans les mêmes préjugés que les hommes ſur ce qui conſtitue le véritable honneur, elles étoient inſtruites de bonne heure à mépriſer ceux qui paſſoient leur jeuneſſe dans une obſcure tranquillité.

Tous les monumens hiſtoriques de l'ancienne Scandinavie confirment ces vérités, & nous portent à conjecturer, que la Chevalerie a commencé dans le Nord, & que c'eſt de-là qu'elle s'eſt répandue en Eſpagne, en France, en Italie, en Angleterre, avec les Scandinaves qui s'y établirent. Pour donner une idée de cette Chevalerie, nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur quelques traits de la galanterie & de l'intrépidité des Scandinaves.

Le Roi *Regner Lodbrog*, qui étoit un des

plus grands Héros de ſon tems, ſignala ſa jeuneſſe par cet exploit de galanterie. Un Prince Suédois avoit une fille, nommée *Thora*, célebre dans tout le Nord par ſa beauté : pendant ſon abſence il la confia à la garde d'un de ſes Officiers, & lui donna un château pour ſa demeure ; mais cet homme ayant conçu une forte paſſion pour *Thora*, ne voulut plus la rendre, & prit ſi bien ſes meſures pour s'en aſſurer la poſſeſſion ; que le Prince Suédois ne fit que des efforts inutiles pour la délivrer. Déſeſpérant enfin d'y réuſſir par ſes ſeules forces, il fit publier dans toutes les contrées voiſines, que celui qui vaincroit le raviſſeur de *Thora*, de quelque condition qu'il pût être, l'obtiendroit en mariage. De tous ceux qni chercherent à mériter un prix ſi glorieux & ſi doux, le jeune *Regner* fut le plus heureux ; il délivra la belle captive & l'épouſa. *Thora* étant morte, *Regner* ſe maria à une jeune bergere, que le haſard lui fit appercevoir ſur les côtes de Norvege. Les circonſtances de cet événement méritent de trouver place ici ; elles donneront de nouvelles lumieres ſur les mœurs de ces peuples.

Aſlauga étoit le nom de cette bergere ; elle étoit la plus belle femme de tout le pays. Une flotte, dans laquelle étoit *Regner* aborda près de l'endroit où elle gardoit ſon troupeau : ceux de l'équipage qui furent mis à terre pour chercher des proviſions, apperçurent cette jeune fille qui ſe lavoit le viſage & les mains à une fontaine voiſine : ils furent ſi frappés de

ſa beauté, qu'ils retournerent ſur leurs vaiſſeaux, ne rapportant que les marques de l'admiration qu'elle leur avoit cauſée. Le Roi, qui en fut inſtruit, voulut juger par lui-même ſi cette bergere étoit en effet aſſez belle pour avoir pu faire oublier à ſes gens les ordres dont ils étoient chargés. Il envoya dans cette vue quelque Seigneur de ſa ſuite pour engager *Aſlauga* à venir ſur ſon bord; mais cette fille n'y voulut conſentir qu'après que le Roi lui eut fait donner ſa parole qu'il ne lui arriveroit rien dont ſa vertu pût s'allarmer. Elle ſe laiſſa conduire au vaiſſeau: *Regner*, en la voyant, céda au raviſſement & ſe mit à chanter ces vers. *O puiſſant Odin! que ce ſera pour moi une conſolation douce & imprévue que celle que vous m'adreſſez, ſi cette jeune & belle bergere veut permettre que nous joignons enſemble nos mains, comme un ſigne d'une alliance éternelle.* *Aſlauga* voyant que la paſſion du Roi s'enflammoit de plus en plus, craignit qu'il ne manquât à ſa parole, & ne répondit à une propoſition ſi flatteuſe que par d'autres vers. Dans ce tems, cette façon de s'exprimer étoit plus honnête que la proſe, & marquoit qu'on avoit de l'eſprit & de la politeſſe. *O! Roi*, s'écria-t-elle, *vous mériteriez quelque malheur ſi vous me manquiez de parole. J'ai ſalué le Roi, il faut qu'il me faſſe à préſent reconduire chez mes parens.* Cette réponſe ne fit qu'irriter la paſſion de *Regner*; il lui propoſa de l'emmener à ſa Cour, & de l'y faire jouir d'un ſort qui exciteroit l'envie de ſes compagnes. Pour donner plus de force à ſes prieres, il lui offrit

offrit une magnifique robe, ornée d'argent, qui avoit ſervi à la Reine *Thora*, ſa premiere épouſe : *prenez*, dit-il, en lui adreſſant ces vers, *prenez, ſi vous êtes ſage, cette veſte, brodée d'argent, qui appartenoit à* THORA. *Les riches vêtemens ſont faits pour vous ; ſes belles mains blanches ſe ſont ſouvent promenées ſur cet ouvrage, & il ſera cher juſqu'à ſon dernier moment à celui que le Nord a appellé* le Prince des Héros.

Aſlauga réſiſta encore à cette épreuve ; *non*, dit-elle, au Roi, en chantant, *je me ferai ſcrupule d'accepter une robe ſi belle, l'ornement de la reine* THORA ; *je ne ſuis pas digne de porter des vêtemens ſi magnifiques, un drap noir & groſſier eſt ce qui convient à une bergere qui ſe repoſe dans une cabane, ou ſe voit obligée d'errer ſur les ſables du rivage pour garder ſes chevres ;* enſuite reprenant le langage de la proſe, elle déclara au Roi que, quelque forte que fût ſa paſſion, elle n'y répondroit qu'autant qu'elle ſeroit aſſurée de ſa conſtance ; qu'il devoit donc aller terminer l'expédition pour laquelle il étoit ſorti de ſon Royaume, & que ſi à ſon retour il perſiſtoit dans les mêmes ſentimens, elle ſeroit diſpoſée à ſuivre en Danemarck ceux qu'il enverroit pour l'y conduire. L'amoureux *Regner* fut obligé de ſouſcrire à ces conditions, & partit ſur le champ, en jurant à *Aſlauga* qu'elle le reverroit bientôt victorieux & plus épris que jamais : elle fut bientôt menée au Roi ; mais elle eut aſſez d'habileté pour obtenir que leur mariage ne ſeroit célébré qu'à leur retour en Danemarck & en préſence de toute la Cour.

On voit que les mœurs & les bienséances n'étoient point ignorées & négligées chez les Scandinaves; il eſt même étonnant de les voir ſi ſcrupuleuſement obſervées dans une circonſtance auſſi délicate, où l'illuſion du pouvoir, & celle de la plus ſéduiſante des paſſions ſe réuniſſent pour les faire oublier. A cet exemple il ſeroit aiſé d'en joindre un grand nombre; mais nous nous bornerons à celui qu'on trouve dans la vie du célebre *Harald aux beaux cheveux.*

Il étoit par ſa naiſſance, diſent les chroniques, un des Princes les plus puiſſans & les plus riches de ce Royaume; ſa valeur étoit célebre, auſſi bien que ſa bonne mine; & ſa longue chevelure d'or & de ſoie le rendoit l'objet des vœux ſecrets des plus belles Princeſſes de ſon tems. Alors cette eſpece de chevelure étoit ſans doute à la mode; on vantoit auſſi beaucoup celle d'*Aſlauga* qui étoit de cette couleur.

Cependant une jeune beauté, nommée *Gida*, fille d'un jeune Seigneur Norvégien, fit éprouver à *Harald* une réſiſtance à laquelle il n'étoit pas accoutumé. Ce Prince, amoureux d'elle ſur ſa renommée, lui avoit envoyé quelques Seigneurs de ſa Cour pour lui offrir ſa main; mais loin d'accepter avec empreſſement une propoſition, qui rendoit jalouſes de ſon bonheur toutes les filles du Nord, elle fit répondre à *Harald*, que, pour mériter ſon cœur, il falloit s'être ſignalé par des exploits encore plus glorieux que ceux qu'il avoit faits; qu'elle tenoit au-deſ-

sous d'elle de partager le sort d'un Souverain, dont le pouvoir étoit borné à une seule Province, & qu'elle ne le croiroit digne d'elle que quand il auroit soumis tout le Royaume à sa domination. *Harald*, loin d'être irrité de ce refus, redoubla d'admiration pour l'ambitieuse *Gida*; il jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux jusqu'à ce qu'il eût achevé cette conquête dont elle lui faisoit naître l'idée. Il ne l'épousa en effet qu'après avoir soumis tout le Royaume.

§. IV.

Mariages des Scandinaves.

Ils épousoient plusieurs femmes.

Puisque les jeunes gens, d'une condition un peu au-dessus du vulgaire, ne pouvoient parvenir à former des alliances honorables & avantageuses, que par le chemin de l'honneur, c'est-à-dire, par la profession des armes, ils ne pouvoient se marier que tard. *C'est une chose honteuse parmi les Germains*, dit César, *que d'avoir eu quelque commerce avec les femmes avant l'âge de vingt ans; plus on garde long-tems le célibat, plus on s'attire leur estime;* mais ce tems passé, il n'étoit pas rare chez les peuples du Nord d'épouser deux femmes, & souvent davantage: c'étoit un usage aussi ancien chez eux que parmi les Scythes. Les hommes riches & puissans regardoient même la pluralité des femmes comme une marque de grandeur, & le Christianisme eut beaucoup de peine à détruire cette coutume qui régnoit encore dans le Nord, vers le di-

xieme ſiecle. Les enfans qui naiſſoient de ces mariages avoient un droit égal à la ſucceſſion de leur pere, & le titre de bâtard étoit ou inconnu ou applicable aux enfans qui naiſſoient hors de toute eſpece de mariage ; cependant il paroît qu'une des femmes jouiſſoit de quelque ſupériorité, & étoit regardée comme la premiere & la plus légitime. Ses prérogatives conſiſtoient ſur-tout à ſuivre ſon mari défunt dans le tombeau ou dans le bucher ſur lequel on l'expoſoit.

Chaſteté des femmes. La fidélité & la chaſteté de toutes ces femmes ont toujours été admirées. *Tacite* remarque, que les adulteres étoient très-rares chez les Germains, quelque nombreux que fût ce peuple : chez les Scandinaves l'adultere étoit puni par les plus grands ſupplices.

Noces des Scandinaves. Les cérémonies du mariage étoient fort ſimples, & conſiſtoient principalement en feſtins. Après avoir obtenu l'agrément des parens, du tuteur de la fille, & ſon propre conſentement, le prétendant fixoit le jour des noces, raſſembloit ſes parens, ſes amis, & envoyoit quelques-uns des derniers pour recevoir la dot & la fille des mains de ſon pere. Les amis répondoient du dépôt qu'on leur confioit, & s'ils en avoient abuſé, les loix les condamnoient à une amende, trois fois plus grande que celle que l'on payoit pour un meurtre. Le pere ou le tuteur ſuivoit la fille dans la maiſon de celui qui devoit l'épouſer, & en la lui remettant entre les mains il lui diſoit ordinairement : *je te donne ma fille en honnête mariage pour avoir la moitié*

de ton lit, le maniement des clefs de la maiſon, le tiers de ton argent, ſoit de ce que tu en poſſedes, ſoit de ce que tu poſſéderas, & pour jouir des autres droits déterminés par la loi. Enſuite les deux époux ſe mettoient à table avec les conviés : on buvoit à leur ſanté, ainſi qu'à celle des Dieux & des Héros. Les amis de l'épouſe l'élevoient & la portoient ſur leurs épaules ; ce qui étoit une marque d'eſtime. Après cette cérémonie elle étoit conduite au lit nuptial par ſon pere, & elle étoit précédée d'une multitude de flambeaux : alors le mariage étoit cenſé conſommé, & l'époux faiſoit divers préſens à ſa femme, qui conſiſtoient en une paire de bœufs pour la charrue, un cheval enharnaché, un bouclier avec la lance & l'épée : *c'étoit*, dit Tacite, *pour l'avertir qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuſe & oiſive ; mais qu'elle étoit appellée à partager les travaux de ſon mari, à être ſa compagne dans les dangers, & à courir les mêmes haſards, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre. Les femmes*, ajoute-t-il, *donnoient auſſi quelques armes à leur mari, & c'étoit leur lien conjugal, leur auſpice, leur hyménée.* Pluſieurs jours s'étant paſſés en feſtins & en divertiſſemens de toute eſpece, les conviés faiſoient préſent de quelques pieces de bétail aux époux, enſuite ils retournoient chez eux.

Les mariages étoient ordinairement féconds chez ces peuples ; mais les gens riches, ainſi que les pauvres, ne ſe faiſoient aucun ſcrupule d'expoſer les enfans qui en naiſſoient, lorſqu'ils n'avoient pas envie de les élever.

Baptême des Enfans.

Long-tems avant que les premieres lueurs du Chriſtianiſme euſſent percé dans le Nord, on y pratiquoit une eſpece de baptême des enfans. La chronique de *Snorro-Sturleſon*, parlant d'un Seigneur Norvégien qui vivoit ſous *Harald aux beaux cheveux*, dit qu'il verſa de l'eau ſur la tête d'un enfant qui venoit de naître, & l'appella *Haquin*, du nom de ſon pere. *Harald* lui-même avoit été baptiſé de cette façon, & on remarque la même choſe du Roi *Olaus-Trygueſon*, que ſa mere *Aſtride* fit baptiſer & nommer *Olaus*. Les Livoniens obſervoient la même cérémonie, & il paroît qu'elle étoit auſſi en uſage chez les Germains.

Il eſt vraiſemblable que tous ces peuples avoient en vue, en lavant ainſi le corps des enfans nouveaux nés, de détruire l'effet des conjurations & des maléfices qu'on pouvoit employer pour leur nuire. Pluſieurs peuples de l'Aſie & de l'Amérique ont attribué la même vertu à des ablutions de cette eſpece, & les Romains ne ſe ſont écartés de cet uſage, qu'en ce qu'ils ne les employoient pas pour les enfans nouveaux nés.

§. V.

Funérailles des Scandinaves.

C'étoit à la vigueur extraordinaire de leur tempérament que ces peuples devoient la vieilleſſe ſaine & avancée, dont la plupart d'entr'eux jouiſſoient; mais l'indifférence, ou le dédain étoient la maniere dont ils regardoient cet avantage, auquel

les hommes ne mettent un ſi haut prix que depuis que la découverte de tant d'arts & de plaiſirs nouveaux a rendu leur vie plus courte & plus agréable. Le plus grand nombre des Scandinaves, n'attendoient point ce terme reculé que la nature mettoit à leur vie. Les combats généraux ou particuliers, la navigation, le ſuicide, étoient autant de portes, toujours ouvertes à qui vouloit ſortir de ce monde, & ſuivre l'unique & glorieuſe route qui menoit à un avenir heureux. L'empire qu'avoit pris ſur eux cette étrange perſuaſion, ſe fait très-bien connoître par les uſages & les cérémonies de leurs funérailles.

Dans les tems les plus anciens elles étoient fort ſimples: les Scandinaves, avant l'arrivée d'*Odin*, mettoient le corps du défunt, avec les armes dont il s'étoit ſervi, ſous un monceau de terre & de pierres; mais *Odin* introduiſit dans le Nord des pratiques nouvelles & la magnificence. Dans les âges qui ſuivirent ſon arrivée en Danemarck, on élevoit un bucher, & l'on réduiſoit en cendre le corps du mort; enſuite ces cendres étoient miſes dans une urne, qu'on enterroit ſous une colline; mais cet uſage ne fut point univerſel chez ces peuples, & le premier prévalut de nouveau cinq ou ſix cent ans après.

Ces deux eſpeces de rits funebres ont donné lieu à la diſtinction de deux âges dans l'ancienne Hiſtoire du Nord. Le premier étoit nommé *Brenne-Alderes* ou *l'âge du feu*, & le ſecond, *Nog-Alderen* ou *l'âge*

des collines, qui dura juſqu'à ce que le Chriſtianiſme fût devenu dominant dans le Nord.

C'étoit ſur-tout lorſqu'un Héros ou un Prince étoit mort glorieuſement dans quelque combat, qu'on déployoit toute la magnificence poſſible, pour lui rendre les derniers devoirs d'une maniere digne de lui. On accumuloit ſur le bucher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant ſa vie; ſes armes, ſon argent, ſon cheval & ſes domeſtiques. Ses cliens & ſes amis ſe faiſoient auſſi très-ſouvent un devoir & un honneur de mourir avec lui, pour l'accompagner dans la ſalle d'*Odin*; enfin ſa femme étoit ordinairement brûlée ſur le même bucher, &, ſi le défunt en avoit eu pluſieurs, ce qui arrivoit ſouvent, c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant ſa vie qui avoit le droit de ſuivre ſon époux à la mort. *Nanna* fut ainſi conſumée par les flammes du bucher où l'on avoit placé le corps de ſon mari *Balder*, un de ces Aſiatiques, qui vinrent dans le Nord à la ſuite d'*Odin*. Dans l'Hiſtoire d'*Olaus-Tryggueſon*, on lit un trait remarquable, qui a rapport à cette étrange coutume. « *Eric*, Roi de Suede, dit l'Auteur, » renvoya *Segride*, ſa femme, parce qu'il » ne pouvoit ſouffrir ſon humeur inſolente » & impérieuſe; mais d'autres prétendent » que ce fut elle-même qui voulut le quit» ter, parce qu'elle avoit appris qu'il n'a» voit plus que dix ans à vivre, & qu'elle » auroit été obligée de mourir avec lui, » ſuivant la loi du pays; en effet *Eric* avoit » fait vœu dans une bataille de ſe tuer au » bout de dix ans. »

On peut juger de-là que les femmes des Scandinaves n'étoient pas toujours fort diſpoſées à faire ce ſacrifice cruel à leur mari ; uſage qui avoit été inventé par les Scythes, leurs ancêtres, lorſqu'ils habitoient dans les contrées brûlantes de l'Aſie, où ils avoient eu leurs premieres demeures.

Rien ne paroiſſoit plus glorieux, plus magnifique, que d'entrer dans la ſalle d'Odin avec un cortege nombreux d'eſclaves, d'amis, de chevaux, avec les plus belles armes & les plus beaux habits. On ne doutoit pas, & Odin lui-même l'avoit aſſuré, que tout ce qu'on brûloit & qu'on enterroit avec les morts, ne prît le chemin du *Valhalla* & s'y trouvât avec eux. Les plus pauvres, dans cette perſuaſion, emportoient les uſtenſiles les plus néceſſaires, & quelque argent, pour n'être pas tout-à-fait pris au dépourvu dans l'autre vie. C'étoit par un motif à peu près ſemblable que les Grecs & les Romains mettoient une piece d'argent dans la bouche du mort, pour qu'il eût de quoi payer le paſſage du *Styx*.

Toutes ces richeſſes, enterrées avec les morts, étoient ſous la garde particuliere d'Odin, qui les défendoit, diſoit-on, contre les attentats d'une profane avidité, par le moyen de certains feux ſacrés & errans autour des tombeaux. Il paroît que les tombeaux ont été reſpectés, pendant que le Paganiſme a prévalu dans le Nord, puiſque aujourd'hui, quand on a la curioſité de les fouiller, on y trouve ſouvent des armes, des éperons, des bagues, & quel-

quefois des vaſes de diverſes eſpeces : tel étoit celui qui fut ouvert en Allemagne, près de *Guben*. Le Germain qui y étoit enterré, aimant apparemment les plaiſirs de la table, avoit emporté avec lui des inſtrumens de cuiſine, des flacons, & des coupes de toutes grandeurs.

Dans les Iſles Britanniques, en Allemagne, dans la Scandinavie, dans pluſieurs autres pays du Nord, & à l'Eſt de l'Aſie, on voit encore pluſieurs de ces monumens de leurs anciens habitans, en forme de petites collines rondes, le plus ſouvent environnées de pierres, & ſituées dans quelques plaines ou le long d'un grand chemin. Preſque partout le peuple s'imagine que ce ſont des Géans qui y ſont inhumés; en effet, on y trouve des os d'une groſſeur au-deſſus de l'humaine; mais il faut obſerver, que les anciens regardant comme une choſe honteuſe d'aller à pied au Palais d'*Odin*, enterroient leurs chevaux avec eux : il eſt très-probable que l'on a pris le plus ſouvent les os de ces animaux pour ceux des hommes.

CHAPITRE IX.

Arts & Sciences des anciens Scandinaves.

Haute taille & force des Scandinaves.

CEs peuples étoient d'autant plus propres aux Arts & aux Sciences, que la nature les avoit partagés d'une haute taille, d'une grande force & d'une ſanté vigoureuſe. *Céſar* remarque que les Sueves ſe nourriſſoient de lait, qu'ils chaſſoient

beaucoup ; que dans leur bas-âge ils ne faiſoient rien qui les gênât & les appliquât, & que c'eſt par cette maniere de vivre, qu'ils parvenoient à être ſi robuſtes & d'une taille ſi énorme. *Végece* dit que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage ſur les Romains qui étoient petits ; les lances, les épées, & les autres armes que l'on a pu conſerver de ces âges, & même des ſiecles beaucoup moins éloignés, ne ſervent plus qu'à exciter la curioſité & l'étonnement par leur peſanteur. L'étonnement redouble à la vue de ces énormes & groſſiers monumens de l'Architecture des anciens peuples du Nord : il y en a un dans la plaine de *Salisbury*, en Angleterre, qui eſt compoſé d'une multitude de rochers d'un poids énorme, dreſſés ſur leurs extrémités, & ſervant de baſe aux autres : les monumens de cette eſpece qu'on voit en Irlande, en Weſtphalie, dans l'Oſt-friſe, dans les Etats de Brunſwick, dans le Meklembourg, & en pluſieurs autres endroits du Nord, ne ſont pas moins étonnans. L'ignorance des âges ſuivans ne pouvant comprendre que des hommes euſſent pu conſtruire de pareils édifices, les a attribués à des démons ou à des génies. Dans une ancienne chronique Irlandoiſe il eſt fait mention d'un Norvégien, nommé *Finbog*, célebre par ſa force, qui ôta une énorme pierre qui étoit bien avant en terre ; prit deux autres groſſes pierres qu'il plaça deſſus, les porta toutes trois ſur ſa poitrine pendant quelques momens & les jetta enſuite avec tant de violence contre terre, que la plus

groſſe y demeura enfoncée bien avant ; c'eſt, ſans doute, cette extrême force & cette haute taille qui ont fait croire que des Géans ont été les premiers habitans de la terre.

Le froid, qui étoit autrefois en Europe beaucoup plus rigoureux qu'il ne l'eſt aujourd'hui, les exercices continuels des hommes, leur continence, leurs mariages tardifs, leur nourriture ſimple & ſauvage, & ſur-tout l'inapplication continuelle de leur eſprit étoient les principales cauſes de leur forte & étonnante conſtitution, & toutes les fois qu'elles ſe réuniront encore, on ſe convaincra que la nature n'eſt tombée ni dans la laſſitude ni dans l'épuiſement, comme quelques perſonnes le ſuppoſent.

§. I.

Agriculture des anciens Scandinaves.

Un peuple qui néglige les Arts agréables, cultive mal les Arts néceſſaires. Les Scandinaves mépriſoient les uns & les autres : ce mépris, qui venoit de la pareſſe de ces peuples, tiroit encore de nouvelles forces de leur Religion ſanguinaire, de leur amour exceſſif pour la liberté qui prenoit ombrage d'un ſéjour trop long dans un même lieu ; ce mépris venoit encore de leur naturel dur, querelleur & colere, qui faiſoit conſiſter l'indépendance & le bonheur de l'homme dans le pouvoir de braver tous ſes égaux & de repouſſer toutes les inſultes.

Tant que ce penchant ſubſiſta, les peu-

ples entiers errans de forêts en forêts, & vivant du revenu des troupeaux qu'ils menoient avec eux, ne penſerent ni à labourer ni à enſemencer la terre. Du tems de *Tacite* les Germains ne la cultivoient encore que très-peu, & ſeulement pour le preſſant beſoin. *Ils cultivent*, dit cet Hiſtorien, *tantôt une contrée, tantôt une autre, & font enſuite un nouveau partage des terres .... Vous ne leur perſuaderiez pas auſſi facilement de labourer la terre & d'attendre une récolte, que d'aller provoquer un ennemi & gagner des bleſſures. Ils regardent comme une pareſſe & un manque de courage de gagner à la ſueur de ſon viſage ce qu'on peut acquérir au prix de ſon ſang.*

Ce préjugé s'affoiblit cependant peu à peu; mais ſeulement en faveur de l'Agriculture. Les grands uſages de grain dans un pays où les fruits ſont rares, & où l'on en tire ſon aliment & ſa boiſſon ordinaires, en furent ſans doute la cauſe: on voit dès le neuvieme & dixiéme ſiecles des riches propriétaires, & par conſéquent des nobles diriger eux-mêmes les opérations du labourage; & le Chriſtianiſme ayant enfin, après pluſieurs années, détruit le goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ſes habitans, acheva de les mettre dans la néceſſité d'en tirer leur ſubſiſtance.

Mépris des Scandinaves pour les Arts.

Mais il n'en fut pas de même des autres Arts: ils paſſerent encore long-tems pour des occupations aviliſſantes, qui ne convenoient qu'à des eſclaves, & qui, après avoir déshonoré ceux qui les exerçoient, imprimoient encore une tache à leur poſtérité.

Les Grecs & les Romains n'ont pas eu non plus une façon de penſer bien philoſophique ſur ce ſujet. Les Gaulois, les Germains, & les Scandinaves n'employoient ordinairement aux métiers, à toute ſorte de travail du corps & aux ſoins domeſtiques, que des eſclaves, des affranchis, des femmes ou des vieillards, aſſez lâches pour préférer ce genre de vie à la mort; auſſi ces peuples ne connoiſſoient point les commodités de la vie, ni rien de ce qui contribue au plaiſir & à l'ornement. Leurs femmes filoient elles-mêmes la laine dont une partie de leurs habits étoient faits; les pelleteries fourniſſoient le reſte : ces habillemens étoient juſtes au corps, courts & leſtes, comme ceux de tous les autres peuples Celtes.

§. II.

Habitations des Scandinaves.

Du tems de *Tacite* les Germains n'avoient point encore bâti de villes, ni même de bourgs; *chacun*, dit cet Auteur, *ſe loge ſuivant qu'il lui plaît, près d'une fontaine, d'un bois ou d'un champ, ſans joindre ſa maiſon à celle de ſon voiſin, ſoit par l'ignorance des habitans, ou à cauſe du danger du feu.*

Quand la Religion eut permis d'élever des Temples aux Dieux, le concours de ceux qui venoient y offrir des ſacrifices, engagea peu à peu à bâtir à l'entour; on en forma inſenſiblement des villes : on bâtit auſſi aux environs des châteaux, où les Rois, les Princes & les Seigneurs faiſoient leur réſidence, & enfin les marchés, où les payſans ſe rendoient de tous côtés pour échanger le peu de marchandiſes qui

circuloit alors dans le commerce : ils donnerent naiſſance à un troiſieme ordre de villes qui conſervent encore dans leur nom les traces de cette origine. Les maiſons qui compoſoient ces bourgades n'étoient la plupart que des chaumieres, ſoutenues par de groſſes poutres, jointes avec des planches, & couvertes de gazons : on y recevoit ordinairement le jour par en haut. La portion la plus pauvre du peuple logeoit dans des huttes, bien inférieures; des foſſés, des fentes de rochers lui ſervoient de retraites, même dans les plus grands froids de l'hiver; couchés ſur la dure, à demi-couvers de quelques peaux, qu'ils attachoient ſur leurs épaules avec des épines, ils paſſoient ainſi leurs jours dans une eſpece d'engourdiſſement, juſqu'à ce que, réveillés par quelque cri de guerre, ces hommes féroces s'élançaſſent hors de leurs antres, pour embraſer les Palais de Rome, & fouler aux pieds tant de beaux monumens du luxe, des Arts & de l'induſtrie.

Il n'y avoit que le bas-peuple qui vivoit dans cette ignorance abſolue de tous les agrémens de la vie. Les grands ſe diſtinguerent d'aſſez bonne heure par des édifices ſomptueux pour ce tems : on leur donnoit une grande étendue, & on les ornoit de tours fort élevées. Les plus riches d'entre les Seigneurs Norvégiens qui allerent s'établir en Iſlande, y firent conſtruire des maiſons d'une étendue extraordinaire. *Arngrimus* aſſure, que le Palais d'*Ingolphe* avoit cent trente-cinq pieds de longueur. Les ornemens les plus précieux de ces eſpeces de Palais, étoient des lambris, ſur leſquels

on avoit ſculpté quelques exploits remarquables du maître de la maiſon ou de ſes ancêtres : on en trouve encore aujourd'hui des morceaux en Iſlande, qui ont été gravés il y a plus de huit cent ans, & qui ſervent de pieces juſtificatives à l'Hiſtoire du pays. Cette ſculpture n'eſt point ſi groſſiere qu'on pourroit ſe l'imaginer. Les Montagnards de Norvege & de Suede ſont encore de nos jours doués d'une adreſſe ſurprenante pour tous ces ouvrages, & l'on en conſerve divers morceaux qui montrent ce que peut le talent naturel.

Ceux d'entre les Scandinaves qui ſe fixerent dans des pays plus riches, adoptant bientôt le luxe de leurs nouveaux concitoyens, ils voulurent ſe ſignaler comme eux par de ſomptueux édifices ; mais quoiqu'ils euſſent devant les yeux de magnifiques monumens, uniquement ſenſibles au plaiſir de la difficulté vaincue, la belle & noble ſimplicité des proportions antiques leur échappa ; ils les défigurerent par un mélange d'ornemens extraordinaires, & par une parure exceſſive & affectée, d'où naquit ce goût d'Architecture, appellé *Gothique* de leur nom.

§. III.

Commerce des anciens Scandinaves.

Le goût que ces peuples avoient pour la navigation, auroit pu favoriſer & étendre leur commerce ; mais la piraterie en étoit le but principal, & cet indigne métier, que la pareſſe fait exercer, réduit à l'inaction les hommes qui pourroient s'occuper du

commerce, & rend leur induſtrie inutile.

Cependant, ce que nous avons rapporté des expéditions maritimes des Norvégiens fait préſumer que le commerce entroit pour quelque choſe dans ces ſingulieres entrepriſes : cette conjecture ſemble confirmée par une quantité de monnoie qu'on trouve répandue dans différens endroits du Nord : il eſt vraiſemblable que pendant long-tems tout le commerce ſe fit avec ces monnoies, dans les lieux où il y en avoit une certaine quantité, & ailleurs, par la voie d'échange. On ne trouve aucune monnoie frappée dans les trois Royaumes du Nord, avant le dixieme ou le neuvieme ſiecles, & il y a lieu de croire que ce fut *Canut le Grand* qui fit venir des Anglois en Danemarck pour frapper ces petites monnoies de cuivre, que l'on montre encore aujourd'hui, & qui ont ordinairement l'empreinte d'une croix, d'un ſoleil, ou d'une étoile, ſans aucun caractere. L'argent étoit fort en uſage ſous les Rois payens pour déſigner toutes ſortes de valeurs; mais il ne paroît pas qu'on l'employât alors autrement qu'au poids. Monnoies.

§. IV.

Aſtronomie des Scandinaves.

Cette ſcience, ſi néceſſaire à des Navigateurs de profeſſion, entroit toujours dans l'éducation des jeunes gens qui aſpiroient à la gloire, & les Scandinaves s'y ſont particulierement appliqués ; auſſi les anciennes chroniques font-elles mention d'un grand nombre de jeunes guerriers qui van-

toient aux Princeſſes, dont ils vouloient gagner le cœur, les diverſes connoiſſances qu'ils avoient, & particulierement le talent de nommer toutes les étoiles par leur nom. Ces noms qu'ils donnoient aux aſtres n'ont rien de commun avec ceux que les Grecs & les Romains ont imaginés, mais ſont auſſi fondés ſur des convenances, le plus ſouvent imaginaires. La Grande Ourſe étoit déſignée par le nom de *grand Chien*; la Petite étoit appellée *le Chariot de Charles*; Orion, *la Quenouille de Frigga*; le Cigne, *la Croix*; la Voie Lactée, *le Chemin de l'Hiver*, &c. On ignore ſi, comme beaucoup d'autres peuples, ils n'avoient pas recours aux aſtres pour deviner l'avenir; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont toujours été fort attentifs à régler le cours des tems, ſoit que la Religion, en leur preſcrivant certains ſacrifices, leur rendît ce ſoin néceſſaire, ſoit que ce fût un effet naturel du goût que les peuples du Nord ont pour les ſciences de calcul.

Comment ils diviſoient le tems.

Ils commençoient ordinairement l'année au ſolſtice d'hiver, & le partageoient en deux demi-années, ou intervalles de deux ſolſtices, qui étoient ſubdiviſés en quarts d'années & en mois. Les noms de ces mois paroiſſent avoir beaucoup varié; ils étoient empruntés, la plupart, des occupations champêtres qu'ils amenoient avec eux, ou des cérémonies Religieuſes qu'on devoit y obſerver: ils ſont encore en uſage dans pluſieurs endroits du Nord. Le mois étoit partagé en ſemaines, compoſées de ſept jours; uſage qu'ont adopté preſque toutes les Nations, connues depuis l'extré-

mité de l'Asie jusqu'à celle de l'Europe, & le jour étoit divisé en douze parties qui avoient chacune leur nom; mais au lieu d'employer le mot jour, ils se servoient toujours de celui de nuit, lorsqu'ils comptoient le tems.

Tacite remarque la même chose des Germains, & les Anglois ont encore conservé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardoient la plus longue nuit de l'hiver comme celle qui avoit produit toutes les autres, & le jour lui-même; c'est pourquoi ils l'appelloient *la mere nuit*, & se persuadoient que c'étoit pendant une nuit semblable que le monde avoit été créé; c'est sans doute cette opinion qui avoit donné lieu à la maniere de s'exprimer que nous venons de rapporter.

Calendrier.

On a mis en question, si l'invention du *Calendrier* ou des *bâtons runiques* a été connue dans le Nord, avant que le Christianisme y eût pénétré. Ces bâtons sont un court Almanac, tracé sur des especes de tablettes ou sur des bâtons applatis; l'on y trouve le cours du soleil, les jours de fêtes, le nombre d'or, la lettre dominicale, &c. Il y a de ces *bâtons runiques* qui paroissent d'une grande antiquité; mais on croit qu'il n'en existe pas où il y ait des preuves du Christianisme de ceux qui les ont faits. Les caracteres runiques qu'on y trouve, & quelques autres marques qui ont été en usage parmi les payens, semblent le prouver; mais cette question, d'ailleurs peu intéressante en elle-même, ne peut se résoudre qu'en examinant si les Scandinaves connoissoient l'usage des lettres, avant

d'embraſſer le Chriſtianiſme. S'ils ont en effet connu les lettres avant ce tems, il n'y aura aucune raiſon de leur conteſter la premiere découverte : cette ſeconde queſtion, plus intéreſſante que celle qui n'auroit que l'antiquité des *bâtons runiques* pour objet, mérite d'être diſcutée plus ſoigneuſement. Nous allons nous en occuper dans le paragraphe ſuivant.

§. V.

Recherches ſur l'antiquité des lettres ou caracteres runiques.

L'hiſtoire ſe fondant preſque uniquement ſur la connoiſſance de l'Ecriture, on conçoit que l'époque de la naiſſance de ces deux Arts, ſoit dans le Nord, ſoit ailleurs, a dû être à peu près la même : examinons donc ce point curieux & intéreſſant pour l'Hiſtoire des anciens Scandinaves. On trouve encore diſperſés en différens endroits du Danemarck, de la Norvege & de la Suede, une multitude de monumens chargés d'anciens caracteres *runiques*, qui paroiſſent au premier coup d'œil, ſingulierement différens de tous ceux que l'on connoît. Le petit nombre de perſonnes qui ſe ſont appliquées à les déchiffrer, n'y découvrent le plus ſouvent que des épitaphes écrites dans une langue qui n'eſt ni moins inconnue ni moins oubliée que les caracteres mêmes. Il y en a qui ont été compoſées par des payens ; mais un grand nombre portent des traces évidentes du Chriſtianiſme. Pluſieurs Savans de réputation ſe ſont perſuadés que ces caracteres lui de-

voient leur origine, & que les premiers Miſſionnaires envoyés chez les Germains & les Scandinaves, avoient été leurs premiers maîtres dans l'art d'écrire.

Ces Ecrivains prétendent d'abord renverſer tout ce que les Savans du Nord ont dit de la haute antiquité des caracteres *runiques*, par le témoignage de divers Auteurs Grecs & Latins. *Androtion*, cité par *Elien*, aſſure que, « ni les Thraces ni les » autres barbares, établis en Europe, ne » connoiſſoient les lettres, & que ces peu» ples regardent comme la choſe du monde » la plus honteuſe de s'en ſervir, au lieu » que l'uſage en eſt commun parmi les bar» bares de l'Aſie. » *Tacite* eſt encore plus formel à cet égard. *Les hommes & les femmes*, dit-il en parlant des Germains, *ignorent également le ſecret de l'écriture.* Preſque tous les anciens qui ont parlé des peuples Celtes, affirment la même choſe : ils diſent, qu'ils regardoient avec mépris toute autre occupation que celle des armes ; qu'apprendre à lire & à écrire étoit ſe dégrader à leurs yeux ; que leurs *Druides* ou leurs *Prêtres*, ſoit par ſuperſtition, ſoit par intérêt, &, peut-être, par ces deux motifs réunis, proſcrivoient, de tout leur pouvoir, l'uſage des lettres, & entretenoient les peuples dans l'averſion qu'ils avoient pour cet admirable ſecret. Ils diſent auſſi que ces *Druides* prétendoient que leurs inſtructions devoient être ſecretes & réſervées aux initiés ; ce qui ne pouvoit ſe faire quand elles étoient confiées à un peuple indiſcret. Ils confirment toutes ces autorités par divers faits conſtatés,

Theodoric, Roi d'Italie, ne ſavoit pas ſigner les premieres lettres de ſon nom, quoiqu'il eût paſſé ſa jeuneſſe parmi les Romains. *Eginhard* raconte, dans la vie de Charlemagne, qu'il y avoit des peuples de Germanie ſous la domination de ce Prince, dont les Loix n'avoient pas encore été écrites. Sous ſon fils, *Louis le Débonnaire*, les Saxons s'obſtinant à ne vouloir pas lire, on fut obligé de leur mettre le vieux & le nouveau Teſtament en vers, qu'ils apprenoient volontiers par cœur, & chantoient à leur maniere : enfin, les Ecrivains, dont nous rapportons ici le ſentiment, croyent réſoudre à la fois la difficulté, tirée de la forme particuliere des *Runes*, & montrer que la connoiſſance de ces caracteres n'a pas précédé celle du Chriſtianiſme dans le Nord, en le réduiſant aux lettres Romaines : ils n'en different, diſent-ils, qu'en ce que les peuples du Nord, ayant d'abord gravé leurs lettres ſur le bois & ſur la pierre, trouverent qu'il étoit plus facile & plus commode de tracer toutes les lettres en lignes droites, & d'éviter tous les contours ou les arrondiſſemens.

On refuſe aux anciens Celtes la connoiſſance, ou du moins l'uſage des lettres ; mais il ne s'agit ici que des Scandinaves, & des peuples les plus voiſins de la Scandinavie ; ce ſont les ſeuls chez qui on trouve des monumens *Runiques*, & ce ſont auſſi ceux que les anciens Auteurs connoiſſent le moins. *Tacite* n'avoit pas ſans doute pénétré au-delà de l'Elbe, & il eſt poſſible qu'une particularité de ce genre lui ait échappé, parce qu'on

ne peut douter que le génie de ces peuples ne les portât à faire aux étrangers un myſtere des connoiſſances qu'ils pouvoient avoir dans ce genre. Ce que l'on rapporte des Druides regarde auſſi principalement les Gaulois, & forme un préjugé bien foible, quand on en fait l'application aux peuples du Nord. Il y avoit, ſans doute, parmi eux beaucoup de guerriers & d'hommes illuſtres, qui ne ſavoient non plus écrire que *Théodoric*; mais faut-il croire que toute la Nation fût enveloppée dans la même ignorance? Enfin les caracteres *Runiques* pourroient être les caracteres Romains altérés, ſans qu'on fût en droit d'en conclure que les Scandinaves euſſent attendu ſi long-tems à emprunter d'eux ce ſecret. Ils pourroient même avoir de grandes conformités avec ces caracteres, ſans en avoir été imités, & tenir ces traits de reſſemblance d'une origine, commune aux uns & aux autres; mais ce qui eſt plus déciſif, c'eſt que cette conformité n'eſt point du tout prouvée, & qu'il en eſt de ces lettres *Runiques* comme des mots dont on cherche les étymologies. Que la néceſſité d'écrire ſur du bois ou des pierres, ait obligé à ne tracer que des lignes droites, c'eſt une ſuppoſition qui peut être fondée; mais elle laiſſe une grande liberté à l'imagination, & cette hypotheſe devient aiſée à détruire.

L'Hiſtoire Romaine nous apprend, que ſous le regne de l'Empereur *Valens*, *Ulphilas*, Evêque des Goths, établi dans la *Méſie* & dans la *Thrace*, traduiſit la Bi-

ble en Langue Gothique, & l'écrivit en caracteres *Runiques*. Divers Auteurs ajoutent que ce fut lui qui les inventa; mais quelle apparence qu'un homme ait formé le projet de donner à toute une Nation de nouveaux caracteres, ſans aucune néceſſité ? Si les Goths de *Méſie* & de *Thrace* n'avoient eu avant lui aucune connoiſſance des *Runes*, n'eût-il pas été plus ſenſé de leur apprendre à lire les caracteres Grecs, dont l'uſage étoit ſi étendu? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'Evangile ni ſur du bois ni ſur des pierres, mais ſur du parchemin ; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caracteres des autres Nations en faveur des lignes droites ; néceſſité qui a, dit-on, donné naiſſance aux caracteres *Runiques*: enfin, il eſt aiſé de démêler ce qui a donné lieu à la méprise des Hiſtoriens, qui font *Ulphilas* l'inventeur de ces caracteres. Les Grecs n'en avoient vraiſemblablement jamais eu connoiſſance avant lui : celui qui montre une nouveauté paſſe ſouvent pour en être l'Auteur ; d'ailleurs, quand on compare les alphabets d'*Ulphilas*, on s'apperçoit aiſément que cet Evêque y a ajouté divers caracteres, inconnus aux anciens Scandinaves : ce fut ſans doute ſa verſion de la Bible qui l'obligea à ces additions. L'ancien alphabet n'étant compoſé que de ſeize lettres, ne pouvoit, par conſéquent, rendre pluſieurs ſons étrangers à la Langue Gothique, qui devoient néceſſairement ſe rencontrer dans ſon ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire regarder *Ulphilas* comme inventeur ; mais il eſt probable

probable qu'avant Ulphilas, c'eſt-à-dire, dans un tems où tous les peuples du Nord étoient plongés dans les plus épaiſſes ténebres du Paganiſme, ils avoient déja quelques connoiſſances des lettres.

Ils ont dû les connoître plutôt encore, & même avant de ſortir de leur premiere patrie, ſi des voyageurs dignes de foi ne ſe ſont point trompés, lorſqu'ils ont cru voir des inſcriptions écrites en lettres *Runiques* dans les déſerts de la Tartarie. Ces voyageurs l'aſſurent en termes exprès, & on leur doit la juſtice de ne pas rejetter leurs témoignages ſans raiſon. La Tartarie n'a jamais été chrétienne ; c'eſt de ce pays & des environs que ſont manifeſtement ſortis les hommes qui ont peuplé la Scandinavie. Les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embraſſé la foi : or on voit ſans difficulté ce qui réſulte de ces faits. L'écriture *Runique* eſt donc vraiſemblablement un Art de l'Aſie, tranſporté en Europe avec les peuples qui ſont venus s'y établir. Stralhenberg

C'eſt auſſi ce que confirment toutes les chroniques & les Poëſies que nous avons déja citées : elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité & une origine toute payenne ; c'eſt *Odin* lui-même, diſent-elles, qui les a inventées ; c'eſt lui qui poſſédoit éminemment l'art d'écrire, ſoit pour les uſages ordinaires, ſoit pour les opérations magiques. Pluſieurs de ces lettres portent même le nom des Dieux ſes compagnons. Dans une Ode très-ancienne, citée par *Bartholin*, le Poëte s'é-

crie en parlant de certaines Runes: *c'eſt le grand vieillard* (Odin); *ce ſont les Dieux, c'eſt Odin, le Souverain des Dieux, qui les a tracées.* Comment les Payens auroient-ils ſi-tôt oublié, que les lettres leur avoient été apportées par les Miniſtres de la Religion étrangere, inconnue, haïe même, parce qu'on les obligeoit ſouvent, par des voies violentes, d'en faire une profeſſion extérieure? Comment tous leurs Poëtes Théologiens auroient-ils ſi ſouvent donné à leur *Odin* l'épithete d'*inventeur des Runes*, qu'on trouve fréquemment rangée au rang de ſes titres? Enfin, ce qui paroît d'une grande autorité, c'eſt que l'on voit en quantité d'endroits dans les Hiſtoires Septentrionales, des Princes ou des Héros payens faire uſage de ces lettres, dans un tems où la premiere lueur du Chriſtianiſme n'avoit point encore pénétré juſqu'au Nord. Dans la *Blekingie*, Province de Suede, il y a un chemin taillé dans le roc, où l'on trouve divers caracteres *Runiques* qui ont été tracés par le Roi *Harald-Hyldetand*, en l'honneur de ſon pere. *Saxon*, qui vivoit du tems de Valdemard II, fils de Canut, rapporte, que ce Prince avoit envoyé, ſur la fin de l'onzieme ſiecle, des gens pour les examiner; qu'une tradition très-bien conſervée les attribuoit à ce Roi *Harald* qui, ſuivant *Torfæus*, monta ſur le trône au commencement du ſeptieme ſiecle, & ſuivant *Saxon*, beaucoup plutôt. *Regner Lodbrog*, qui n'eut de la Religion chrétienne que les idées les plus confuſes, ſe ſervit auſſi de ces lettres pour perpétuer le ſouvenir de

ſes exploits en *Biarmie*, Province au Nord de la Ruſſie.

On peut donc conjecturer avec quelque vraiſemblance, que ce fut en effet *Odin*, ou le Chef de l'émigration Aſiatique, qui apporta avec lui les *caracteres Runiques* dans le Nord. La connoiſſance des lettres s'étoit déja répandue long-tems avant lui chez preſque tous les peuples de l'Aſie, & la patrie de ce Prince n'étoit pas fort éloignée de pluſieurs Nations chez leſquelles cet art étoit depuis long-tems naturaliſé. Il eſt probable que cet homme ambitieux s'en ſervit principalement pour fortifier chez les ſauvages qui habitoient la Scandinavie, l'idée du pouvoir ſurnaturel qu'ils lui attribuoient. La grande utilité de l'écriture leur perſuada long-tems qu'il y avoit quelque choſe de divin ou de magique dans cet art; auſſi le voit-on bien plus ſouvent employé, dans la folle eſpérance d'opérer divers prodiges, qu'à ſuppléer à la mémoire, & à rendre la parole fixe & durable.

On diſtinguoit différentes eſpeces de *Runes*; il y en avoit de *nuiſibles*, nommées *Runes ameres*, qui ſervoient à donner des maux; de *favorables*, qui détournoient les accidens; de *victorieuſes*, qui procuroient la victoire à ceux qui les traçoient; de *médicinales*, qu'on gravoit ſur des feuilles d'arbres pour ſe guérir; d'autres ſervoient à chaſſer de l'eſprit les mauvaiſes penſées, à éviter les naufrages, à ſoulager les femmes dans l'accouchement, à préſerver ceux à qui on avoit fait boire de la biere empoiſonnée; à détourner les effets du reſ-

ſentiment de ſes ennemis, à favoriſer ſes amours ; mais ces derniers devoient être employés avec beaucoup de prudence. Un ignorant qui écrivoit une lettre pour l'autre, ou qui ſe trompoit dans un trait, expoſoit ſa maîtreſſe à quelque dangereuſe maladie, dont on ne pouvoit la guérir qu'en écrivant d'autres *Runes* avec la plus grande exactitude.

Toutes ces diverſes eſpeces ne différoient entr'elles que par les cérémonies qu'on obſervoit en les écrivant, la matiere ſur laquelle on les traçoit, l'endroit où on les expoſoit ; la maniere dont on arrangeoit les lignes, ſoit en forme de cercle, de ſerpent, de triangle, &c. C'étoit dans toutes ces puérilités que conſiſtoit cet art ténébreux & abſurde, qui faiſoit reſpecter ſous les noms de Prêtres & de Devinereſſes, tant d'imbécilles & de coquins qui nourriſſoient & enflammoient les paſſions violentes, & qui ſemoient dans les cœurs tant de craintes, de haines, de jalouſies.

L'uſage raiſonnable des lettres devint cependant de jour en jour plus commun dans le Nord. On voit dans les derniers ſiecles du Paganiſme des Rois, des Capitaines célebres, & en général d'autres perſonnes qui avoient été élevées avec ſoin, s'en ſervir pour faire des épitaphes, des inſcriptions, &c. Les plus anciennes de ces épitaphes ſont ordinairement celles qui ſont les mieux gravées : l'on en trouve rarement qui ſoient écrites de la droite à la gauche ; mais communément elles le ſont de haut en bas, ſur une même ligne, à la maniere des Chinois & de pluſieurs peu-

ples des Indes, ou de haut en bas, & de là tournant à gauche, & remontant juſqu'à la hauteur de la ligne parallele, ou de la gauche à droite, & retournant enſuite de la droite à la gauche.

La plus grande partie des anciens monumens, écrits en caracteres *Runiques*, qui ſe ſont conſervés, ſont des inſcriptions éparſes dans les campagnes, & gravées ſur des rochers; on écrivoit cependant auſſi ſur du bois, ſur des écorces de bouleau, & ſur des peaux préparées. Quand on vouloit faire ſavoir quelque choſe aux perſonnes abſentes, on leur envoyoit un meſſager avec un morceau d'écorce, ou un petit ais léger & poli, ſur lequel on écrivoit ordinairement avec beaucoup de préciſion ce qu'on vouloit qu'ils appriſſent. On a encore quelques-unes de ces lettres, & même des lettres galantes, écrites ſur des écorces & des planches. A l'égard des livres entiers, écrits en lettres *Runiques*, les plus anciens que l'on ait ont été compoſés dans les tems où la Religion chrétienne commençoit à devenir dominante dans le Nord. Il eſt aiſé d'en juger par pluſieurs indices, & ſurtout, parce que l'on y trouve fréquemment des caracteres romains mêlés avec les *Runiques*.

Dans les dixieme & onzieme ſiecles, l'uſage des *Runes* s'abolit de plus en plus, & les Miſſionnaires parvinrent enfin à les proſcrire, parce qu'elles entretenoient les peuples dans les anciennes ſuperſtitions; mais cette réforme ne fut pas prompte. Pluſieurs ſiecles après l'on a encore tracé des *Runes*, & on aſſure que l'uſage n'en

eſt pas entierement aboli chez les Montagnards d'une Province de Suede.

§. VI.

Ancienne Langue du Nord.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner la Langue dont les anciens Scandinaves ſe ſont ſervis, parce qu'il eſt inconteſtable que les peuples de l'Europe, depuis ſes extrémités orientales, juſqu'à celles de l'Eſpagne, ont autrefois parlé la même Langue, ſi l'on excepte les *Sarmates*, qui, dès les plus anciens tems, ont eu une Langue à part, les Grecs qui emprunterent de bonne heure beaucoup de termes des Orientaux ou des Egyptiens, & les Romains, qui adopterent en partie la Langue des Grecs. La Langue Scythique ou Celtique ne s'eſt conſervée en entier que dans les pays dont les Romains n'ont jamais été les maîtres; mais dans ceux mêmes qu'ils ont occupés long-tems, on en trouve encore des veſtiges très-ſenſibles. L'Eſpagnol & le François ſont encore pleins de mots qui dérivent du Tudeſque; les uns, que les Romains n'ont pu faire oublier; les autres en plus grand nombre, que les émigrations des peuples du Nord y ont reportés & remis en vogue.

Il eſt aiſé de comprendre que cette Langue a dû être partagée en divers dialectes, & qu'elle a changé imperceptiblement dans le même pays; c'eſt le ſort de toutes les Langues du monde: on reconnoît cependant dans toutes ſes branches, encore ſubſiſtantes, diverſes preuves de ſon an-

cienne origine. La Langue Tudeſque ou Gothique des quatrieme & cinquieme ſiecles, a de grands rapports avec le Bas-Breton ou le Gallois, & quelques-unes avec l'Iſlandois; on parle encore aujourd'hui, ſans beaucoup de changemens, en Iſlande, & dans les Provinces les plus reculées de Suede. Le Danois, le Norvégien, le Suédois, ne ſont évidemment que la même Langue, & ont les plus grands rapports avec l'Allemand, ſurtout avec celui qui ſe parle dans la Baſſe-Allemagne; mais il ſemble que les Aſiatiques qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne, ſous la conduite d'*Odin*, y ont introduit un dialecte plus doux, quelques mots nouveaux, & des terminaiſons un peu différentes.

Après ce que nous avons rapporté du caractere & des mœurs des Scandinaves, on ne ſe formera pas une grande idée de la beauté de cette Langue. Les hommes n'imaginent des termes qu'à meſure qu'ils acquierent des idées; il ſemble d'abord que leur langue a dû être pauvre & groſſiere; en effet, elle étoit peu propre à rendre tout ce qu'il y a de ſubtil ou d'abſtrait dans chaque ſujet; mais le peuple qui la parloit libre, indépendant, fier & emporté dans ſes paſſions, comme il étoit, n'a pu manquer de donner à ſa Langue un caractere analogue au ſien.

Il y a toujours des choſes admirables dans les Langues des Nations libres, & qui ſentent vivement, quelque groſſieres & ignorantes qu'elles ſoient d'ailleurs; elles ont une briéveté énergique, des tours vifs

& ſententieux, des expreſſions pittoreſques, auxquelles la contrainte de notre éducation, la crainte du ridicule & l'empire de la mode ne nous permettent pas d'atteindre ; mais ce qui devoit donner de la force & de l'élévation à la langue des anciens Scandinaves, c'étoit ce goût ſi marqué & ſi général qu'ils avoient pour la Poëſie : on en a déja vu quelques fragmens dans cet Ouvrage ; ce qui nous reſte à en dire offrant encore pluſieurs ſingularités, auſſi peu connues que remarquables, nous eſpérons que le Lecteur ſera ſatisfait de l'attention que nous allons donner à ce ſujet. Les détails dans leſquels nous entrerons ne ſont pas inutiles ; & ſi ce n'eſt point le plus important de tous les côtés par où nous pouvons conſidérer aujourd'hui les anciens Scandinaves, c'eſt du moins celui ſur lequel il reſte le plus de lumiere & de certitude.

FIN du ſeizieme Volume.

612766

TABLE
DES CHAPITRES ET DES ARTICLES,
Contenus dans le ſeizieme Volume.

HISTOIRE DES TERRES POLAIRES.

CHAPITRE I. *page* 1

ARTICLE I. §. I. *Le Groenland.* . . . 2
§. II. *Découverte du Groenland.* 4
§. III. *Les Groenlandois.* 7
§. IV. *Habillemens des Groenlandois.* 12
§. V. *Habitations des Groenlandois.* 14
§. VI. *Mets & Repas des Groenlandois.* 18
§. VII. *Occupations des Groenlandois.* 20
§. VIII. *Mariages des Groenlandois.* 23
§. IX. *Arts, Sciences & Commerce des Groenlandois.* 26
§. X. *Amuſemens, Uſages des Groenlandois.* 27
§. XI. *Religion des Groenlandois.* 28
§. XII. *Funérailles des Groenlandois.* 30
§. XIII. *Langue Groenlandoiſe.* 31
§. XIV. *Hiſtoire Naturelle du Groenland.* 32
ARTICLE II. *Le Spitzberg.* 66
§. I. *Ibid.*
ART. III. *Iſle Mayen.* 73
ART. IV. *La Nouvelle Zemble.* 77
ART. V. *La Samojicie.* 93
ART. VI. *L'Iſlande.* 116
§. I. *Deſcription de l'Iſlande.* *Ibid.*
§. II. *Habitans de l'Iſlande.* 127
§. III. *Habillement des Iſlandois.* 131
§. IV. *Habitations des Iſlandois.* 134

§. V. *Nourriture des Iſlandois.* 139
§. VI. *Mariages des Iſlandois.* 145
§. VII. *Education des Enfans.* 146
§. VIII. *Maladies des Iſlandois.* 149
§. IX. *Sciences & Arts des Iſlandois.* 150
§. X. *Agriculture des Iſlandois.* 156
§. XI. *Commerce des Iſlandois.* 160
§. XII. *Monnoies, Comptes, Poids & Meſures des Iſlandois.* 163
§. XIII. *De la Religion des Iſlandois, du Clergé, &c.* 164
§. XIV. *Divertiſſemens des Iſlandois.* 173
§. XV. *Gouvernement des Iſlandois.* 175
§. XVI. *Maniere de voyager en Iſlande.* 181
§. XVII. *Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande.* 184
§. XVIII. *Forêts, Minéraux, Végétaux, &c. de l'Iſlande.* 230
ARTICLE VII. *La Laponie.* 264
§. I. *Deſcription de la Laponie.* *Ibid.*
§. II. *Les Lapons.* 270
§. III. *Habitations des Lapons.* 283
§. IV. *Leur Nourriture.* 288
§. V. *Sciences & Arts des Lapons.* 292
§. VI. *Arts Mécaniques des Lapons.* 299
§. VII. *Foire & maniere de trafiquer des Lapons.* 311
§. VIII. *Oiſiveté, divertiſſemens des Lapons.* 313
§. IX. *Religion des Lapons.* 315
§. X. *Mariages des Lapons.* 337
§. XI. *Naiſſance & premiere éducation des Lapons.* 345
§. XII. *Gouvernement des Lapons.* 351
§. XIII. *Tributs ou impôts auxquels ſont aſſujettis les Lapons.* 356
§. XIV. *Funérailles des Lapons.* 359
§. XV. *Des Succeſſions chez les Lapons.* 372
§. XVI. *Hiſtoire Naturelle de la Laponie.* 373

LA NORVEGE. 412
CHAPITRE I.
Deſcription géographique de la Norvege. 413
ART. I. *Diviſion de la Norvege.* 414
ART. II. *La Norvege Septentrionale.* *Ibid.*
§. I. *Gouvernement de Drontheim.* *Ibid.*
§. II. *Gouvernement de Nordland.* 415
ART. III. *La Norvege Méridionale.* 417
§. I. *Gouvernement de Bergen* ou *Berghen.* *Ibid.*
§. II. *Gouvernement d'Agger-Hus.* 418
§. III. *Gouvernement de Bahus*, ou *la Norvege Suédoiſe.* 420
CHAPITRE II.
Climat & terroir de la Norvege. 421
CHAPITRE III.
Anciens Habitans de la Norvege. 423
CHAPITRE IV.
Expéditions des Cimbres & des Teutons. 425
CHAPITRE V.
Religion, mœurs, uſages, &c. des Scandinaves, ou anciens Habitans du Nord. 434
§. I. *Religion des Scandinaves.* *Ibid.*
§. II. *Du culte extérieur.* 453
CHAPITRE VI.
Du Gouvernement & des Loix des anciens Scandinaves. 472
§. I. *Election des Rois des anciens Scandinaves.* 474
§. II. *Tribunaux où l'on rendoit la Juſtice.* 476
§. III. *Loix des anciens Scandinaves.* 479
CHAPITRE VII.
Paſſion des Scandinaves pour la guerre. 493
§. I. *Ibid.*
§. II. *Expéditions Maritimes des anciens Norvégiens.* 510
§. III. *Etabliſſemens formés à l'occaſion des*

courſes que les Scandinaves faiſoient ſur mer. 519

CHAPITRE VIII.

Mœurs & Uſages des anciens Scandinaves. 541
§. I. *Occupations journalieres de ces Peuples.* *Ibid.*
§. II. *Goût des Scandinaves pour les plaiſirs de la table.* 542
§. III. *Maniere dont les Scandinaves en uſoient avec les Femmes.* 546
§. IV. *Mariages des Scandinaves.* 555
§. V. *Funérailles des Scandinaves.* 558

CHAPITRE IX.

Arts & Sciences des anciens Scandinaves. 562
§. I. *Agriculture des anciens Scandinaves.* 564
§. II. *Habitations des Scandinaves.* 566
§. III. *Commerce des anciens Scandinaves.* 568
§. IV. *Aſtronomie des Scandinaves.* 569
§. V. *Recherches ſur l'antiquité des Lettres ou caracteres runiques.* 572
§. VI. *Ancienne Langue du Nord.* 582

FIN de la Table du ſeizieme Volume.

ERRATA.

Page 225, *au premier alineâ*, A l'occaſion des eaux chaudes d'Iſlande, dont nous avons parlé à la fin du Volume précédent, *liſez*, dont nous avons parlé ci-deſſus.